essai

OÙ EST TON TRÉSOR …

Jean-Pierre Mouvaux

HYPALLAGE
EDITIONS

Jean-Pierre Mouvaux

OÙ EST TON TRÉSOR…

Les chemins du désir

(essai)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014
Prix : 8,97 €

© 2014 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-019-6

Où est ton trésor
là aussi sera ton coeur

Évangile selon saint Matthieu
Chapitre 6, verset 21

Sommaire

Mentions légales 03
Citation 04

Avant-propos 09
Des riches et pauvres, ou des exploiteurs et des exploités ? 12
J'ai contracté une dette 14
À nous deux, mon amour 43
Pauvres riches ! 97
Les Besoins 117
Amour, amour, qui es-tu ? 145
La parole au peuple 164
Un exemple d'entretien 169
Les principaux thèmes abordés dans les entretiens 192
Et après ? 234
Bonne année, bonne santé 235
Modérer ses désirs 237
Manger ! 239
Manger ou être mangé ? 241
Les Moutons 243
Moi et l'autre 252
La dialectique du désir 254
La Violence, la Guerre 259
La dialectique du don 262
Si on te frappe 265
Les dieux grecs… et la création 266
Une histoire « sainte » ? 273
Le Peuple « élu » 284
Un dieu potier 286

Pourquoi Caïn a tué Abel 288
Babel 290
L'Agneau pascal 292
En Palestine 297
Des mages venus d'Orient 299
Religions 305
Islam 308
Le peuple juif : un peuple comme les autres ? 310
Et les chrétiens ? 314
Les Poils 318
Et la théologie, alors ? 324
Le Christianisme 327
Le « Nom de Dieu » 329
Les Vieux 332
Pour l'humour de Dieu 334
La colère de Dieu 337
Dieu est mort 341
Dieu n'existe pas 344
Être et Avoir 346
Balbutiements 348
Rien n'est impossible à Dieu 350
Des dogmes 351
La Vérité 353
Et si c'était pas vrai ? 355
Les Mystères 357
Yeshua 359
Une histoire banale 367
Les Apparitions 370
Les « Miracles » 374
Coïncidence étrange 378

Il y en a qui ont des visions 379
Les Rêves 381
Folie ou maladie ? Un abîme vertigineux 383
Consciences 391
Le Ciel 392
Le Paradis 394
Des mondes parallèles 400
Après la mort ? 402
Apprivoiser la mort 407
À la vie, à la mort… à l'amour 410
La Vie éternelle et quotidienne 412
L'homme ici-bas n'est qu'un souffle 415
Peut-on séparer le corps de l'esprit ? 418
Jean-Claude 422
Les Anges 423
Les Hommes et les Femmes 425
Variation autour du voile 427
Une grande victoire féministe ? 432
La virginité de Marie mère de Jésus 433
L'énergie : attention danger ! 436
Le Mal 437
Le Mal, la Souffrance, la Mort 439
On est vraiment incorrigibles 442
Le Péché, la Mortification et l'Enfer 444
Tout se paie ? 447
Job 449
Liberté, liberté chérie ! 461
Vive le libéralisme ? 465
Raciste ! 466
Les Trois « Fiat » 469

Où on s'en va ? 472
Apocalypse now ! 474
11 septembre 477
Conte fantastique 480
Guerre mondiale 481
Samir 484
Je crois 487
L'Espérance 489
Annexe 490
Notes 597

Avant-propos

Je suis un homme riche. Je n'ai pas peur de le dire. Je n'en ai même pas honte.

Retraité : 11 000 francs par mois pour moi tout seul [1]. Je n'ai plus d'enfants à nourrir. Ma femme est morte il y a quelques années déjà. Le prochain épisode important de ma carrière à venir c'est le jour où j'irai la rejoindre. Je vis dans une région si belle que je n'ai pas envie de croisières dans des pays exotiques. Si je me compare aux smicards, aux RMIstes ou, mieux encore, aux habitants des pays dits sous-développés, vivant avec moins d'un dollar par jour, il n'y a pas de doute, je suis un homme riche. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

Quand je parle quelquefois avec des amis ou des parents dans des situations d'aisance analogues à la mienne et que je fais cette remarque « Nous sommes tous des riches », je vois qu'ils se sentent tout de suite agressés, accusés : « Oui, mais regarde les frais que nous avons, les prêts à rembourser pour la maison, pour la (ou les) voiture(s), les enfants à élever… On n'a pas à se culpabiliser d'avoir ce que nous avons ! »

L'avantage d'être retraité, c'est d'avoir le temps, le temps de réfléchir, du moins si on a les neurones cérébraux encore à peu près en état de fonctionner. Alors je réfléchis : pourquoi se sentir ainsi agressé ? Pourquoi cette hantise de la culpabilité ? Pourquoi ne pas « assumer » ? On dit volontiers dans notre langage actuel qu'il faut savoir assumer. Alors, allons-y, assumons ! Pourquoi ne pas même assumer notre culpabilité, si culpabilité il y a ? J'ai eu dans mon existence l'expérience de situations où je sais que,

le voulant ou non, j'ai fait du mal à mon prochain, et même à un prochain très proche. Ma foi chrétienne me dit que je serai pardonné. On me réplique : « C'est facile de dire ça ! » Si c'est facile, pourquoi s'en priver ?

Je comprends bien ce qu'on veut dire par là. C'est sûr que la doctrine du pardon ouvre la voie à une dangereuse perversion : « Je serai pardonné, donc je ne me casse pas la tête à essayer de me corriger. » Ce n'est évidemment pas ainsi qu'il faut prendre la chose. L'honnêteté demande que, au moins, on fasse tout ce qu'on peut pour essayer de se corriger. Mais on sait aussi qu'on n'y arrivera jamais complètement. Nous, les chrétiens, on dit : « Dieu fera le reste ! » C'est peut-être vite dit… Ce n'est pas simple, la question de la culpabilité, de la responsabilité, du pardon, de la réparation !

Donc, j'en reviens à dire : nous sommes des riches… c'est vrai pour au moins les trois quarts des habitants du monde occidental. Faut-il s'en culpabiliser ? s'en justifier ?

On peut discuter du bilan historique de nos rapports avec les peuples du monde depuis la découverte de l'Amérique, la colonisation, et maintenant la mondialisation. Dans quelle mesure notre développement s'est-il nourri et se nourrit-il encore de leur substance ? Et puis, ne leur avons-nous pas apporté la « civilisation » ? Le progrès technique ? Et puis est-ce que ce n'est pas aussi un peu de leur faute s'ils restent dans le sous-développement ? Les guerres dans lesquelles ils s'épuisent au lieu de travailler à se développer, leurs élites corrompues… Et qu'est-ce que nous pouvons réellement faire ? Leur sort, leur avenir, n'est-il pas avant tout entre leurs mains ?

Toujours est-il que, quand je me mets à table et que je pense à eux, je ne peux pas m'empêcher de me dire – peut-être pas que je me nourris de leur sueur et de leur sang –, mais tout au moins

que ma part du gâteau est plus grosse que la leur. Faute ou pas, normal ou pas, c'est tout de même un fait. Pourquoi ne pas simplement le reconnaître ?

Nous sommes riches. Et après ?

SOMMAIRE

Des riches et des pauvres, ou des exploiteurs et des exploités ?

Les mots ont une personnalité, une histoire. Devant un mot que je veux bien comprendre, au-delà des déformations que l'usage peut lui avoir fait subir, ma réaction spontanée est toujours de revenir à l'étymologie. C'est comme pour les gens que je rencontre et que je ne connais pas encore, mon premier mouvement est de chercher à connaître leur ascendance, leur milieu d'origine.

Le mot « pauvre » vient du latin. D'après le *Petit Robert*, le pauvre c'est celui qui n'a pas beaucoup d'argent, pas beaucoup de moyens pour subvenir à ses besoins. Le mot « riche » a une origine anglo-saxonne : le riche, c'est celui qui possède beaucoup de biens.

Le sens de ces deux mots me semble être resté bien stable au fil des siècles : quand, dans la Bible, il est question de riche et de pauvre, on n'est pas du tout dérouté par rapport à ce qu'on peut voir tous les jours autour de nous.

Un autre couple antagoniste a fait son apparition dans l'histoire beaucoup plus récemment : le couple « exploiteur - exploité », dans une problématique de « classes sociales » que le marxisme a largement popularisée. La tonalité est fort différente. Il y a bien eu, dans le passé, des épisodes de réactions fort violentes des pauvres contre les riches, des « jacqueries ». Elles n'avaient jamais grand lendemains.

Par contre, quand Lénine et Trotsky, nourris de la dialectique marxiste, ont eu l'idée de forger un instrument de combat particulièrement redoutable : le parti bolchevique, les choses ont

changé. La Russie d'alors était dans une situation d'où pouvait sortir une révolte populaire qui, par bien des côtés, aurait ressemblé à une jacquerie et n'aurait pas eu plus d'avenir qu'une jacquerie. Encadrées par le parti bolchevique, les masses populaires ont porté ce parti au pouvoir. Et « le monde a tremblé ». Beaucoup tremblent encore au seul mot de « communiste ». Et pendant plusieurs décennies la révolution d'Octobre a été le phare éclairant la lutte des opprimés un peu partout dans le monde. On sait ce qu'il en est advenu. Je laisse à plus savant que moi le soin d'analyser les raisons de l'effondrement du « socialisme réel dans un seul pays ».

Mais Marx n'a peut-être pas dit son dernier mot. La lutte des opprimés, en tout cas, ne l'a certainement pas dit, son dernier mot.

SOMMAIRE

J'ai contracté une dette

Je suis né dans un village de 1 500 habitants à 10 km au sud-est de Lille. Pour la région, c'était un « petit » village, avec une trentaine de fermes, petites ou moyennes ou un peu plus grandes : maximum 50 hectares.

C'était en 1927, dix ans après la révolution d'Octobre en Russie. J'avais 9 ans en 36, 18 ans en 45, 41 ans en 68. En 89, l'année de la chute du Mur de Berlin, l'année aussi du bicentenaire de la Révolution française, j'avais 62 ans. Cette année, dernière année du siècle, j'en aurai 72. J'ai donc parcouru, en gros, dans mon petit coin, ce XXe siècle que Éric J. Hobsbaum a appelé « l'âge des extrêmes » [2].

J'ai eu une enfance heureuse. On n'avait pas l'eau courante au robinet, mais une pompe à bras, dans la cuisine, une eau potable. Il suffisait de pomper. En dessous de la pompe, il y avait le « bac de pompe » pour recueillir les éclaboussures quand on tirait de l'eau et aussi les eaux usées qu'on y jetait. Une simple canalisation envoyait le tout dans un trou au bord du jardin. Ma mère nous racontait une anecdote à propos de ce bac de pompe. Autrefois, les vieilles femmes ne portaient rien sous leurs longues jupes ; il leur suffisait d'écarter les jambes pour uriner et ça se faisait sans cérémonies, un peu n'importe où. Un jour, une vieille tante de ma mère s'était mise ainsi au-dessus du bac de pompe. Et voilà Monsieur le Curé qui arrive : obligée, la vieille, de rester là en position au-dessus du bac de pompe, faisant mine de rien, jusqu'au départ de Monsieur le Curé.

Évidemment, nous ne prenions pas une douche tous les jours. Le samedi, on chauffait une grande lessiveuse d'eau sur la

cuisinière, on versait l'eau chaude dans une « cuvelle » (un tonneau coupé en deux) et à tour de rôle nous y passions. Il valait mieux passer dans les premiers si on voulait avoir une eau encore à peu près claire.

Mais nous avions l'électricité. Le temps des lampes à pétrole n'était pas loin ; on en avait toujours une toute prête en cas de panne d'électricité, ce qui arrivait encore assez souvent.

J'étais le second de dix enfants ; l'aînée était une fille. Puis, il est venu un autre garçon qui est toujours resté mon « petit frère » bien qu'il soit vite devenu plus grand que moi en taille. Puis deux filles, et enfin cinq autres garçons.

On m'a baptisé « Jean-Pierre-Louis-Ferdinand » : Jean pour mon grand-père maternel, Jean-Baptiste [3], Pierre pour le frère de ma mère, qui était prêtre, Louis pour mon parrain et Ferdinand pour mon grand-père paternel. Mon « petit frère » fut baptisé Joseph simplement parce qu'il était né le 19 mars. Les noms entraînent, je crois, une sorte de prédestination. Comme son saint patron, mon « petit frère » Joseph était le brave garçon à qui on pouvait faire encaisser pas mal de choses. Il ne manque jamais de me rappeler toutes les « misères » que j'ai pu lui faire [4]. Autant j'étais vif, autant il était placide et jamais énervé ; je ne me privais pas de le houspiller pour le faire se remuer un peu plus. Il m'a fallu arriver vieux pour découvrir la sagesse de sa philosophie de l'existence, même si je n'arrive toujours pas bien à la pratiquer.

Quand je dis que nous avons eu une enfance heureuse, mes sœurs ne sont pas tout à fait d'accord. Avec les enfants qui arrivaient à la cadence d'un presque tous les ans, ma mère se trouvait souvent fort débordée par les tâches ménagères ; et, bien sûr, les tâches ménagères ça revient assez naturellement aux filles. Nous, les garçons, nous en avions pourtant aussi notre

part : il y avait un « tour » pour chacun : une semaine la vaisselle, une semaine mettre et débarrasser la table, une semaine les commissions. C'était évidemment cette dernière tâche la plus intéressante, surtout quand il fallait aller chercher le lait à la ferme : voir les chevaux, les vaches et tout ce qu'il peut y avoir de passionnant dans une cour de ferme.

Comme beaucoup de Français, il n'aurait pas fallu remonter fort loin dans notre généalogie pour se trouver des ancêtres paysans et l'atavisme était bien là. D'ailleurs les champs n'étaient pas loin ; il suffisait de sortir du village pour se retrouver dans la campagne, avec le plaisir de courir dans les champs et les bois, d'aller à la rivière qui coulait à la limite de la commune, et qui n'était pas encore polluée. Je sens encore l'odeur entêtante, un peu putride, mais envoûtante, des roseaux et des plantes de marécages surchauffées par le soleil du mois d'août. Dans les hautes herbes des bois de peupliers qui bordaient la rivière, on se trouvait au bout du monde. Dans les champs nous allions aussi, le long des chemins, couper de l'herbe pour les lapins et, pendant les grandes vacances, glaner du blé pour les poules. À la maison, il y avait aussi le jardin où notre père nous employait à ramasser les cailloux ou enlever les mauvaises herbes.

Nous n'étions pas encombrés de jouets fabriqués ; nous nous les fabriquions nous-mêmes. Faire des épées en bois c'était assez simple ; creuser une pomme de terre pour faire un bateau aussi. On n'avait pas tellement de quoi se faire des cabanes, mais dans les espaces dont on pouvait disposer on se délimitait des appartements, des magasins pour jouer au marchand et à la marchande. Je ne me souviens pas qu'on ait été tentés de jouer au papa et à la maman ; nous étions assez pour ne pas avoir besoin de fréquenter beaucoup les autres enfants du village, à part à l'école ; et les écoles n'étaient pas mixtes. Le plus intéressant,

c'était la fabrication des carrioles auxquelles on attelait un ou deux d'entre nous. Pour cela, il fallait des outils. Mon père en avait, mais nous n'avions pas le droit d'y toucher. Comme il travaillait au-dehors, à l'usine Thomson à Lesquin, pour nous, il n'y avait pas de problème. Nous avions le jeudi toute la journée tranquille. Le jeudi, c'était à cette époque le jour de congé scolaire. D'ailleurs, pour parler d'un horizon mythique, d'un temps où on n'aurait plus eu besoin de tant travailler on disait couramment « la semaine des quatre jeudis ». Quand nous avions utilisé les outils de Papa, nous prenions bien soin de les remettre en place, là où nous les avions trouvés. Nous n'avons jamais bien compris comment cela se faisait : il se rendait toujours bien compte que nous avions touché à ses outils.

Notre père, nous le craignions, bien sûr, plus que notre mère, mais ce n'était tout de même pas une terreur. Nous n'en avons pas eu beaucoup de caresses, mais nous n'avons jamais douté de son affection pour nous. Quand nous évoquons le souvenir de ses interventions disciplinaires, c'est toujours comme quelque chose de plutôt pittoresque. Pour toute la tribu que nous étions, nous n'avions évidemment pas chacun notre chambre ; il y avait la chambre des filles et la chambre des garçons. Dans la chambre des garçons, il y avait trois lits entre lesquels nous étions répartis, à deux ou trois par lit. Le grand plaisir, c'était de nous mettre tous dans le même lit pour chahuter. D'en bas, ça s'entendait. Un soir, mon père monte en douce, plonge la main dans le lit au fond duquel nous étions réfugiés, en attrape un et lui met une calotte. Tout penaud, le premier attrapé, pour se défendre, bredouille : « Ben, Paul aussi ». Nouvelle plongée de la main de mon père dans le lit ; il en attrape un deuxième qui attrape aussi une calotte et bredouille : « Ben, Michel aussi » et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Quant aux souvenirs d'école, nous n'en avons pas tellement non plus à nous plaindre. Les maîtres successifs que nous avons eus n'étaient pas toujours très tendres, mais il le fallait bien pour dresser un peu les garnements à qui ils avaient affaire. Nous étions, un peu plus, un peu moins, des élèves à peu près potables. Le soir, nous faisions nos devoirs et apprenions nos leçons. C'était dans la cuisine. Dans un bout, on en entendait un répéter à tue-tête sa leçon de géographie, un autre sa table de multiplication. Ce n'était pas gênant : chacun s'enfermait dans sa sphère acoustique et la leçon rentrait bien. On trouverait peut-être aujourd'hui que nous étions un peu trop les uns sur les autres. Pour nous, nous avons conscience d'avoir connu la chaleur de la vie en communauté. C'est vrai aussi qu'avec le recul, on a tendance à embellir un peu les souvenirs.

Et puis, il y a eu la guerre, l'évacuation. Comme beaucoup d'autres, nos parents, qui avaient connu « la guerre 14 », ne voulaient pas revivre l'occupation avec les Allemands. Alors, nous sommes partis. Nous avions la grand-mère – la mère de mon père – dans un fauteuil roulant, le plus petit de mes frères, qui venait d'avoir un an, dans une poussette, et mon « petit frère » Joseph, âgé de onze ans, avait été heurté par un vélo quelques jours avant en regardant passer les chevaux des convois militaires ; il avait eu un épanchement de synovie et ne pouvait pas marcher. Il était juché sur une voiture d'enfant et on se relayait pour le pousser. À l'allure où nous allions, nous avons été vite rattrapés par l'avance allemande ; nous avions fait une quinzaine de kilomètres. Mon père avait un vélomoteur. Pour que lui au moins ne tombe pas aux mains des Allemands, ma mère l'avait poussé à continuer sans nous ; nous arriverions toujours à nous débrouiller. Nous avons été logés dans une salle d'un château, puis dans une ferme. Au bout de quelques semaines, tout s'était

calmé, nous nous sommes remis en route pour rentrer chez nous. Arrivés à la maison, quel tableau ! Tout le contenu des armoires, linge, ustensiles de cuisine, répandu à terre, la table couverte de vaisselle sale, de restes de nourriture, de flaques de vin, des quelques bouteilles que nous avions à la cave en prévision des communions. Il valait tout de même mieux ça que de subir les bombardements. Finalement, nous nous en tirions à bon compte.

Mais nous n'avions pas de nouvelles de Papa. Qu'était-il devenu ? Du haut de mes treize ans, je me sentais tout d'un coup investi de la responsabilité de chef de famille. On était en mai. C'était le moment de semer les haricots ; les semis, ç'avait toujours été le travail de Papa. Il n'était pas là ; j'ai assumé mon rôle de fils aîné. Quelques semaines après, il rentrait : il n'avait pas été très loin non plus.

La guerre, elle n'était pas loin de nous. La nuit, on entendait les bombardiers anglais et américains qui passaient par vagues, allant vers l'est, et ceux aussi qui venaient arroser les gares de triage ou les usines autour de Lille. Un jour, une bombe perdue était tombée à proximité du village. On avait été voir le trou qu'elle avait creusé dans la terre. Nous descendions quelquefois à la cave ; ma plus jeune sœur, Lise, récitait des « Je vous salue Marie » en claquant des dents. Mais nous n'avons jamais été réellement menacés.

Nous avons connu, bien sûr, des privations ; le pain était souvent à la limite d'être mangeable ; mais nous n'avons jamais manqué de pommes de terre ; avec des pommes de terre on peut toujours tenir. Plusieurs années de suite, nous avons pu élever un cochon. Nous l'avions appelé Prosper, il prospérait bien. Quand les Allemands sont partis, en 44, le bruit courait qu'ils allaient faire sauter le Fort, bourré de munitions, qui était à un kilomètre du village ; et le village allait sauter avec. Nous étions

descendus à la cave. Ma mère y avait emporté la cassette de fer où elle rangeait ses papiers les plus précieux. Cette cave, on y accédait par une trappe, et une échelle. Elle était à proximité de la cabane du cochon. À un moment donné, nous étions sortis pour aller voir aux nouvelles. Quand nous sommes revenus, le cochon avait trouvé moyen de s'échapper de sa cabane ; il était tombé dans la cave par la trappe restée ouverte et il était en train de fouiller dans les papiers précieux de la cassette.

***

Je suis né catholique, je ne suis pas né communiste : c'est comme ça !

Dans mon village natal, ma famille occupait un rang, peut-être pas des plus élevés, mais un rang honorable.

À mon sens, ceux qui tenaient le haut du pavé, c'étaient les fermiers. Généralement, je crois qu'ils n'en conviendraient pas ; cela me semble pourtant le fait. On les appelait les « cinsis » (en français : censiers). Est-ce que ça avait un rapport avec le « cens » ? Je ne sais pas. Dans un système qui n'était pas le suffrage universel, le cens c'était « la quotité d'imposition nécessaire pour être électeur ou éligible » (*Petit Robert*). Être imposé supposait qu'on disposait d'un certain bien, qu'on n'était pas sans rien.

C'est vrai que les « cinsis » ne roulaient pas forcément sur l'or. Leur capital, si on peut parler ainsi, consistait principalement en terres – souvent en location – en bâtiments et matériel d'exploitation, en cheptel… Mais ils disposaient aussi d'un capital moral, culturel. Dans les familles de « cinsis », un des enfants restait sur l'exploitation familiale ; les autres, souvent, s'expatriaient, trouvaient à marier des fils ou filles de rang analogue au leur,

quelquefois en dessous, mais quelquefois aussi au-dessus. Dans les patrons textiles de Lille- Roubaix-Tourcoing on retrouve des noms qui suggèrent une parenté plus ou moins lointaine avec des familles paysannes encore actuellement existantes. Maintenant encore, les jeunes qui quittent la ferme familiale trouvent souvent, dans l'industrie ou les services, des postes qui ne sont pas des postes de manœuvres. Et pour un fils de fermier, c'était déchoir que d'épouser une fille d'ouvrier.

En dehors des fermiers, il y avait un certain nombre d'artisans, de commerçants qui formaient une sorte de classe moyenne locale.

Et puis les ouvriers, de niveaux différents, mais parmi lesquels on trouvait ceux qu'on appelait, avec une nuance de mépris, les « basses classes » ; on parlait ainsi, entre autres, des « filles de filatures » ou des « filles de fabrique ». Cette classification a pu bouger depuis. On en retrouve toujours des traces bien marquées.

Enfin, hors classe pour ainsi dire, il y avait aussi un certain nombre de membres de la bourgeoisie proprement dite qui avaient là leur lieu de résidence. Il y a, au cœur du village, un grand parc boisé entourant les bâtiments du « Château ». Le propriétaire occupant de ce château, reste de la propriété seigneuriale qui datait d'avant la Révolution, vivait de ses rentes foncières jusque dans les années 50 ; les habitants du Château ne se mêlaient qu'épisodiquement à la vie du village. Il y avait aussi « les châteaux de la rue de Lille » : un alignement de maisons bourgeoises entourées d'un parc, occupées par des industriels, gros commerçants ou professions libérales ayant leurs activités sur Lille et, dans l'ensemble, pas originaires du village.

Par ma mère nous nous rattachions à l'une des très anciennes familles de fermiers du village. J'ai eu l'occasion, en fouillant

dans les archives de l'état civil de remonter jusqu'à la fin du XVIIe siècle, début XVIIIe.

Mon père venait d'une famille plus modeste : ouvriers, petits artisans, mais cultivant une rigueur morale plus stricte encore que celle de mes ascendants maternels.

Politiquement, mon père se situait dans la ligne de ce qu'était, entre les deux guerres, la démocratie chrétienne, inspirée de la doctrine sociale de l'Église. Par rapport au milieu auquel nous appartenions, c'était déjà bien à gauche. Mon père rencontrait, dans une sorte de cercle d'études catholique, des bourgeois de l'endroit. Il avait osé un jour critiquer l'un d'entre eux pour la façon dont il traitait son personnel. La remarque avait été assez mal reçue.

Ma mère avait deux frères dont l'un était prêtre, vicaire dans une paroisse de la région minière ; l'autre était artisan menuisier. Mon père avait un frère ouvrier ébéniste et une sœur restée célibataire jusqu'à 40 ans pour s'occuper de ses vieux parents. Le dimanche, notre loisir le plus habituel était d'aller chez « grand-papa et grand-maman » : mes grands-parents paternels ; ceux du côté maternel étaient morts plus tôt. Il fallait, bien sûr, se tenir bien sages ; la grande distraction était d'aller faire un tour dans la plaine avec notre tante jusqu'au « Petit Fort », désaffecté depuis longtemps et où les souvenirs de la « guerre 14 » nous impressionnaient fort.

Cette tante, Marie, dans ses vieux jours vivait dans un quartier de petites maisons pour retraités. Elle avait pour vivre le minimum vieillesse, à peine 3 000 francs par mois, mais il ne lui manquait rien pour être heureuse. Elle était économe, jusqu'à utiliser l'eau de sa toilette ou de sa lessive pour faire chasse d'eau dans ses w.c. Elle ne se privait pourtant de rien, buvait son petit

verre de bordeaux tous les jours et quand elle recevait, aux fêtes, c'était toujours très copieux et bien arrosé.

Autour de ses 80 ans, elle avait distribué à ses neveux et petits-neveux 5 000 F chacun : plus de 100 000 F, 10 millions d'anciens francs au total. Pour ses 90 ans, elle avait invité le ban et l'arrière-ban de sa parenté à un repas au restaurant qui avait dû lui coûter entre 10 et 20 000 francs. À sa mort, elle avait 320 000 francs (32 millions anciens) sur ses livrets de Caisse d'Épargne. On n'a jamais compris comment elle avait pu économiser de telles sommes.

J'ai ainsi eu très tôt la preuve vivante qu'on pouvait vivre, et vivre heureux, tous ses modestes désirs satisfaits, avec peu et même très peu.

Je m'abstiendrai bien sûr de généraliser sachant que les conditions dans lesquelles on vit peuvent être très différentes suivant les cas.

***

Vers mes 12-13 ans, j'ai dit un beau jour à ma mère que je songeais à devenir prêtre.

Quelles étaient au juste mes motivations ? La façon dont ma confidence a été reçue : l'émotion de ma mère quand je lui fis part de mon intention… l'honneur, la bénédiction que ce serait pour la famille…, le sentiment d'être investi comme d'une mission, un devoir, par rapport à l'attente familiale, tout cela a dû peser lourd pour me confirmer dans ma résolution.

Pourtant, d'un autre côté, je n'aspirais alors qu'à une chose : avoir mes 14 ans, quitter l'école où pourtant j'étais régulièrement dans les premiers, entrer dans le monde du travail, et comme tous

les autres avoir la fierté de rapporter à la maison sa paie, sa « quinzaine » comme on disait.

Mais à 14 ans je suis entré en 6e au petit séminaire du diocèse de Lille.

***

Dans le corps professoral qui nous encadrait, entièrement composé de prêtres, on rencontrait deux types différents de personnalités, de spiritualité.

Le type dominant, qui marquait de son empreinte la vie au séminaire, y imposait un climat d'austérité, de rigueur morale qu'on retrouvait d'ailleurs à cette époque, bien que moins marqué, dans la vie courante des bonnes familles catholiques. Il est difficile de décrire ce premier type de spiritualité sans le caricaturer tant les valeurs qu'il portait sont éloignées de la mentalité libérale, voire laxiste, que nous connaissons aujourd'hui. Ces valeurs traditionnelles se sont ensuite disqualifiées quand, poussées à l'extrême, elles ont donné l'esprit des chantiers de jeunesse de Pétain, et maintenant les scouts intégristes. Elles n'avaient pas alors cette allure totalitaire, fasciste en quelque sorte. Il y avait bien eu les ligues fascistes de « 34 », mais nous n'en avions pas entendu parler.

Nous étions en 41-42. Dès cette époque, les clivages se dessinaient déjà bien entre les partisans de De Gaulle et ceux de Pétain. Pour ma part, et il me semble qu'il en était de même pour ceux qui m'étaient les plus proches parmi mes camarades de séminaire, je me sentais naturellement en concordance avec ma famille et mes proches où on écoutait en cachette la radio anglaise et où les souvenirs de l'occupation allemande en 14 nous détournaient spontanément de la « collaboration ». Nous

savions bien qui étaient les « collaborateurs » : des familles de commerçants pour qui, français ou allemand, le principal était de faire des affaires, ou des familles de fermiers séduits par les valeurs paysannes que prônait Pétain. Les familles ouvrières étaient gaullistes et les quelques vrais résistants qu'il y a eu étaient de ce milieu.

Quelle était l'idéologie qui sous-tendait le système de formation qui nous était proposé ? Nous ne nous posions pas la question. Ce qui pouvait nous attirer dans ce modèle de formation c'était une existence basée sur le goût de l'effort, une vie physiquement assez rude, une sorte d'esprit chevaleresque, l'ardeur à poursuivre un idéal élevé et le désir de le faire partager à d'autres, de rallier à la bonne cause le plus grand nombre possible ; enfin une vie intérieure exigeante, mais riche, des amitiés viriles et fortes. On peut sans doute difficilement imaginer, si on ne l'a pas vécu, le sentiment de plénitude, l'enthousiasme, l'exaltation que peut procurer un tel mode de vie.

Je me souviens de cette fois où, pendant les vacances, avec quelques bons copains nous étions partis pour un périple le long de la côte, entre Boulogne et Calais, sac au dos, dormant la nuit dans des granges. Je nous revois encore, en gros godillots, longeant les plages où des gens étaient allongés mollement sur le sable et nous, tout fiers de nous sentir différents.

Je me souviens aussi de cette sortie un dimanche d'automne : j'étais avec un de mes condisciples du séminaire, celui avec qui j'avais l'amitié la plus intime. Il avait un nom assez peu banal : Dieudonné. Il était venu une fois ou l'autre à la maison et mes frères ne manquaient pas de plaisanter sur ce nom curieux : « Dieudonné, Dieu t'a donné un bien beau nez ». Ce n'était pas un tendre, au contraire, dur avec lui-même : je l'ai toujours vu en simple veston, sans jamais un pull over dessous, même en

hiver. Notre relation était plus intellectuelle que sentimentale : une connivence de pensées et de réactions qui avait à peine besoin de mots pour s'exprimer. Nous étions partis sans rien emmener pour manger ; nous avions déterré dans un champ quelques patates à moitié gelées que nous avions fait cuire sur un feu en plein air. Nous aimions et nous vivions avec une sorte d'orgueil cette vie à l'allure spartiate.

Quand je m'interroge maintenant sur ce que pouvaient être alors nos motivations profondes, j'ai du mal à y retrouver, en tout cas pour les miennes, une véritable motivation religieuse. Il était convenu qu'on « avait la vocation ». Un peu comme on dirait : j'ai un furoncle ou un mal de dents. On avait donc répondu soi-disant à un appel de Dieu. Je n'arrive toujours pas à comprendre en quoi pouvait consister au juste cet appel de Dieu. C'est sans doute que je ne l'avais pas entendu. Je ne vois rien, dans mon cas, qui aurait pu être de l'ordre d'une relation avec un Être personnel qui m'aurait adressé un appel. Je connaissais bien, il est vrai, une sorte d'émotion « mystique » comme celle que j'éprouvais, tout jeune encore, à l'église, avec l'odeur de l'encens et la lumière du soleil à travers les vitraux. Au séminaire, je ressentais et goûtais fort l'espèce de nostalgie que me mettait au cœur le chant des complies le dimanche soir avant d'aller dormir dans le grand dortoir, chacun bien seul dans son lit.

L'ambiance au séminaire, j'y reviens, était d'une grande rigueur morale. Cette rigueur morale s'exprimait de façon tout à fait particulière sur un plan qu'on ne désignait d'ailleurs qu'à mots couverts pour ne pas dire la sexualité. On s'imagine mal aujourd'hui la façon dont pouvait se faire, à l'époque, notre éducation sexuelle. Le mot lui-même, sexe, nous était totalement inconnu. Naturellement la question : « Comment naissent les enfants ? » me travaillait. Un jour, par hasard, dans le grenier de

la maison, j'étais tombé sur un petit livre qui expliquait la chose. Je m'en doutais bien un peu, comme instinctivement, mais je ne voulais pas croire que cela se passait ainsi : c'était trop incongru. Ce petit livre était une publication catholique où on faisait bien le lien entre l'acte physique et son sens profond, ses aspects psychologiques et même religieux : l'amour, la responsabilité. En tout cas, au séminaire, la morale était une morale de répression du désir sexuel, avec sa contrepartie : l'exaspération de ce désir.

Dans les internats de garçons, un des gros problèmes était celui des « amitiés particulières » ; on ne connaissait pas le mot « homosexualité » pas plus que celui de « masturbation ». Pour les « amitiés particulières », les prédicateurs de retraites nous mettaient bien en garde contre ce danger redoutable. Le danger n'était certainement pas illusoire : il était presque dans la nature des choses qu'un élève de la « grande division » (première – philo) 10 arrive à se prendre d'une amitié fort sensible pour un mignon petit blond de 6e. Mais les barrières entre la grande et la petite division étaient bien gardées : l'amitié particulière devait rester à l'état de désir refoulé.

Le refoulement du désir sexuel n'empêchait naturellement pas « l'éveil des sens » comme on disait alors. Je me souviens encore d'une petite rousse de 13-14 ans qui venait, l'air de rien, nous aguicher, perchée sur le mur qui séparait notre cour de récréation d'un terrain vague voisin. Il y avait de quoi nous faire un peu rêver. Il y avait aussi les vacances, où nous nous retrouvions plongés « dans le monde ». Nous avions évidemment bien intériorisé l'interdit porté sur les relations féminines. Mais une occasion de contourner subrepticement cet interdit, ce sont les cousines. Il se trouve que nous avions une famille cousine avec qui nous étions bien en relation, famille aussi nombreuse que la nôtre et où, à peu près à chaque étage, correspondait

une fille d'un côté, un garçon de l'autre, si bien que chacun pouvait en quelque sorte avoir sa chacune.

Si on considère tous ces arrières-plans de l'éducation morale et religieuse traditionnelle, on pourra dire que tout cela était bien tordu, c'est vrai. Pour moi, il en reste que le souvenir d'un premier baiser sur des lèvres fraîches ne s'oublie pas.

***

Mais il me faut parler de la seconde tendance, plus discrète, représentée dans le corps professoral du séminaire surtout par le professeur d'histoire et le professeur de « rhétorique » ainsi qu'on appelait la classe de première consacrée principalement à la littérature. Ce dernier avait le visage et le petit nez de Socrate.

On pourrait caractériser cette seconde tendance par le simple mot d'humaniste : ouverture d'esprit, tolérance, et une réticence certaine, mais qui ne pouvait se faire sentir que discrètement, à l'égard de l'espèce d'embrigadement dans lequel nous entraînait notamment le prêtre chargé de la « petite division ».

La littérature m'ouvrait un domaine qui m'enchantait : le latin dans lequel nous macérions depuis la 6e et qui finissait par nous livrer les saveurs à la fois douces et fortes des sources de notre langue française : la prose bien balancée de Cicéron, la poésie bucolique de Virgile…

Et puis la musicalité du grec, les héros de la guerre de Troie, dont les exploits nousétaient contés dans une traduction moderne qui se lisait comme un roman ; et la déesse Athéna aux yeux couleur de mer, et l'aurore aux doigts de rose…

Et puis la littérature française : le Moyen Âge, le cycle d'Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde, la saveur populaire

des fabliaux et du Roman de Renart, Villon, Ruteboeuf… puis la Renaissance : Rabelais, Ronsard, du Bellay…

Mignonne, allons voir si la rose…

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle…

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage…

…

Puis les classiques : Corneille, Racine : le peintre inimitable de la passion… Les romantiques, et, plus près de nous encore, la poésie tourmentée, et parfois si apaisée, de Verlaine :

Le ciel est, par-dessus le toit, si bleu, si calme…

Baudelaire : l'attrait du fruit défendu des Fleurs du mal. Gérard de Nerval ; Rimbaud, l'adolescent révolté en qui il nous était si facile de nous retrouver.

Car, petit à petit, au fil des années, je sentais mes pulsions profondes, enfouies sous les injonctions morales et les interdits, s'éveiller, ou se réveiller : un esprit d'indépendance, une rébellion secrète qui ne pouvaient manquer de mettre en éveil les autorités du séminaire.

J'avais toujours gardé aussi le sentiment pénible d'être coupé du monde. Quand nous allions en promenade, en rangs par deux, le jeudi ou le dimanche, je sentais sur nous le regard ironique des jeunes de notre âge que nous rencontrions.

Le contact avec le monde, je le gardais par ma famille. Quand on revenait en vacances, une fois toutes les six semaines, d'abord je retrouvais toujours cette sorte de honte de ma situation privilégiée d'étudiant en voyant les jeunes de mon âge au travail. Je me rattrapais un peu en faisant la saison dans une ferme du village : ramassage de pommes de terre, betteraves…

Je retrouvais aussi mes frères et sœurs. Ma sœur aînée s'appelait Marie-Henriette ; pour abréger, on disait Mariette. En dehors du ménage à la maison, elle travaillait dans un atelier de

piqûrage (retouche sur des tissus) installé dans une salle fournie par la paroisse. Le système était organisé par des patrons chrétiens soucieux de fournir aux jeunes filles un travail sur place à l'abri des « dangers moraux » des ateliers de filature et de tissage. Mes deux autres sœurs, Marthe et Lise, travaillaient à l'extérieur et très vite, par la JOCF, s'étaient initiées et engagées à plein dans l'action collective, syndicale, chacune dans l'atelier où elle travaillait. En dehors de l'atelier, dans le cadre de la JOCF, se poursuivait le patient travail de recrutement et de formation de militantes de base. L'objectif était de contacter et de mettre en route, des filles « de la masse ». Cet objectif et le langage employé rejoignaient spontanément, sans d'ailleurs que ce fût consciemment voulu, les objectifs et le langage marxistes, pour qui la révolution se fait par la mobilisation, la mise en mouvement des « masses ». Un des premiers organes de l'Action catholique ouvrière devait d'ailleurs s'intituler « Masses ouvrières ». Ces deux sœurs devaient aussi, en plus, prendre leur part des travaux du ménage à la maison.

J'avais deux frères qui travaillaient dans des fermes : mon « petit frère » Joseph et Paul.

La conscience de classe était, bien sûr, beaucoup moins évidente dans le milieu des ouvriers agricoles. Les relations patrons-ouvriers n'étaient pas du tout les mêmes que dans l'industrie.

L'ouvrier de ferme se sentait beaucoup plus partie prenante de l'exploitation agricole que ne pouvaient l'être les ouvriers des entreprises industrielles. Je me souviens qu'un soir, Paul était rentré à la maison, « tout défoutu » comme on disait. Quand ma mère lui demanda ce qui lui était arrivé, il répondit, d'un air tout penaud : « Le petit poulain est mort. » Tout comme si ç'avait été le sien.

L'autre, mon « petit frère » Joseph, au bout d'un moment quitta la ferme pour travailler comme ouvrier menuisier. Dès lors, il se mit lui aussi à l'action syndicale. Il épousa la fille d'un cheminot et rejoignit mes deux sœurs dans le groupe militant qui ainsi se formait dans la famille et avec lequel je me sentais en accord. Avec mes autres frères, plus jeunes, j'avais moins de contacts.

Au séminaire, nous étions, dans l'ensemble, du même milieu populaire, bien que peut-être pas le plus « prolétaire ». La filière de recrutement pour la prêtrise pour les jeunes de classes moyennes ou de la bourgeoisie, c'était plutôt les collèges catholiques, plus rarement les lycées. Nous nous entretenions donc quasi naturellement dans cette communauté de « classe » sans toutefois en utiliser le mot, ni même en avoir une conscience claire.

Ce n'est en tout cas certainement pas de ce côté-là, mais du côté de mon esprit frondeur que devait venir le problème de la poursuite de mon chemin vers la prêtrise dans le clergé diocésain. Je ne sais plus comment au juste la décision s'est prise, mais, au fil du temps, il devenait évident que je n'entrerais pas au grand séminaire après ma « philo » (terminale, comme on dit maintenant).

Je ne retournais pas pour autant à la vie civile. J'avais devant moi un défi. Il fallait que je le relève. Je continuerais donc et dès lors je choisissais l'ordre religieux qui apparaissait le plus contraire à mon esprit d'indépendance : la Compagnie de Jésus, les jésuites, qui avaient la réputation d'être l'ordre religieux où l'obéissance était la plus radicale. En même temps, c'était celui qui correspondait le mieux à mon désir d'absolu parce que le plus exigeant, le plus dur : « Miles Christi » – Soldat du Christ – il y avait de quoi séduire mon ardeur toujours intacte de

m'engager au service d'une grande cause. Je ne suis certainement pas le seul de ce genre : des êtres chez qui les contradictions font partie même de leur nature.

***

Je recommençais donc un nouveau cycle spirituel : d'entrée, dans la stricte observance : entreprendre la poursuite de la perfection dans une démarche dont je ne me rendais pas compte alors à quel point elle était volontariste et, finalement, absolument contraire à la démarche spirituelle. Je vivais dans un état de tension qui ne pouvait aboutir à un véritable épanouissement humain et spirituel ; c'était une expérience vécue comme une charge pesante et qui n'allait pas pouvoir durer.

En même temps, je découvrais un monde, un milieu social, tout différents de ceux que j'avais côtoyés jusqu'alors : des représentants de la fine fleur de la bourgeoisie et de l'aristocratie française dont j'étais à même d'apprécier les qualités humaines : intelligence, savoir-vivre, aisance dans les relations avec les autres, confiance en soi, assurance, conscience de sa propre valeur. C'est là que je commençais à comprendre que la véritable richesse n'est pas d'argent, mais de culture, le capital culturel plus important que le capital financier et d'ailleurs la porte d'accès privilégiée à l'acquisition de la richesse financière.

Sans m'éblouir outre mesure, ce monde m'apparaissait intéressant à connaître. Je ne reniais d'ailleurs pas, ni n'avais honte de mes origines. Je n'éprouvais aucun sentiment d'infériorité, au contraire, une fierté intérieure d'appartenir à la classe populaire. J'éprouvais toutefois une certaine difficulté à suivre le rythme, ne serait-ce que celui des conversations. J'étais confronté à un milieu intellectuel de haut niveau, tant du côté des

« pères » qui nous encadraient et nous enseignaient que du côté de mes frères en religion. Je n'étais plus dans les premiers de classe comme je l'avais été à l'école primaire et au petit séminaire diocésain, mais je me sentais capable de tenir honorablement ma place dans le peloton.

Ce qui me mettait mal à l'aise, c'était le refus évident de reconnaître ces différences de classes. Je me souviens particulièrement de notre maître des novices, entré dans la Compagnie après avoir été ingénieur. La position qu'il soutenait était qu'une fois entrés en religion nous étions tous frères et devions quitter, effacer toute appartenance familiale ou sociale pour être entièrement compagnon de Jésus. Je soupçonne qu'il y avait là aussi le refus des classes supérieures à se reconnaître privilégiées comme les riches refusent généralement de se reconnaître riche.

***

En suivant la formation jésuite, j'avais aussi l'occasion de découvrir les diverses régions de France.

La formation jésuite commençait par deux ans de noviciat au terme desquels on prononçait des vœux qui nous engageaient définitivement, mais dont la Compagnie pouvait nous délier. Le noviciat où j'entrais était en Champagne, à La Croix sur Ourcq, entre Laon et Soissons.

J'entrais donc dans la vie religieuse, résolu à me donner à fond. Nous avions une heure d'oraison (méditation) tous les matins, des conférences spirituelles, le chapelet, l'étude des Constitutions de la Compagnie de Jésus. Je m'appliquais à accomplir parfaitement tous ces exercices. Dire que j'y trouvais du plaisir serait beaucoup dire.

J'ai compris beaucoup plus tard tout l'intérêt que pouvaient avoir les indications techniques mises au point expérimentalement par Ignace de Loyola pour pratiquer l'oraison : faire travailler l'imagination, l'intelligence, puis la volonté… et bien d'autres techniques de prière, des techniques dont je me suis rendu compte par la suite qu'elles rejoignaient certaines de celles qui nous sont maintenant révélées comme des inventions remarquables dans le bouddhisme.

Il est vrai que ces indications, je les pratiquais avec une raideur, une absence de souplesse qui ne pouvaient que me donner l'impression de quelque chose d'ardu et sans grand résultat sensible. Mais on nous disait que la sécheresse – comme on dit qu'on sèche sur une dissertation – était en quelque sorte un passage obligé. Donc, je m'y donnais autant que je pouvais. Mais on ne nous donnait pas beaucoup d'explications.

Pour moi, la perfection ne devait pas être bien difficile à atteindre : du moment qu'on faisait ce qu'il fallait faire… L'idée de « s'ouvrir au divin », un peu comme on accueillerait la pluie, n'était pour moi qu'un mot, auquel j'adhérais, bien sûr, intellectuellement, mais qui concrètement m'était complètement hermétique. Je faisais tout ce qu'il y avait à faire. Et du coup, quand il fallait se confesser – car naturellement la confession était aussi un exercice régulier – je ne voyais jamais très bien de quoi j'aurais pu m'accuser : il me semblait que s'il y avait quelque chose que je ne faisais pas bien, il suffisait de rectifier et tout était réglé. Il fallait pourtant toujours trouver quelque défaut à corriger encore en nous. Je devais bien me gratter pour en trouver.

***

Au noviciat, plus encore qu'au séminaire, nous étions coupés du monde puisqu'en principe on ne retournait pas dans sa famille, sauf cas exceptionnel. Les contacts que nous avions, c'était, par exemple, qu'une fois par semaine, nous allions catéchiser les petits paysans du coin. Cette sortie me pesait incroyablement. Nageant dans les hautes sphères de la spiritualité, il fallait redescendre s'adapter à la mentalité spirituellement primitive de ces gamins et gamines qui me paraissaient aussi lourds que la terre grasse du Soissonnais dont les étendues plates, labourées par les gros tracteurs, entouraient notre enclos spirituel. Le catéchisme se faisait dans des fonds de sacristie froids, humides, suant l'abandon : la plupart des paroisses n'avaient plus de prêtre. J'avais le sentiment de petits êtres complètement enfermés dans la matérialité de leurs instincts primitifs : j'en sentais pour ainsi dire l'odeur, une odeur fauve, un peu troublante. Le tout était de parvenir à les intéresser un peu, ou tout au moins obtenir qu'ils se tiennent à peu près tranquilles.

Il y avait aussi ce qu'on appelait les « expériments » : des expériences en quelque sorte destinées à nous introduire à la connaissance du monde extérieur. Pour l'un de ces expériments j'avais été envoyé chez les Petites sœurs des pauvres à Lille. On y était au service de leurs pensionnaires. J'avais eu ainsi l'occasion de raser un mort : sensation assez curieuse. J'avais eu alors la permission d'aller passer un moment dans ma famille, accompagné du « frère » avec qui j'accomplissais cet expériment. C'était un de… Il avait très favorablement impressionné ma famille par sa simplicité en même temps que sa distinction discrète.

Un autre expériment consistait à se faire, pendant une huitaine de jours, moines mendiants. Nous partions à deux, sans argent, comme les disciples du Christ, devant donc mendier notre pain et notre gîte. Je sentais ce que cela pouvait avoir de faux, d'artificiel et, dans le contexte de la société actuelle, quelle pouvait bien être, dans cette région « déchristianisée », la réaction des gens qui nous voyaient ainsi, en soutane, et nous donnaient de quoi manger et dormir. Dormir, c'était dans les granges. J'y retrouvais le parfum d'aventure de nos randonnées entre copains du séminaire, mais j'avais beaucoup de mal à y trouver un sens spirituel. Mon compagnon de marche venait d'une famille d'industriels voisins de chez nous, apparentés même à la femme de celui qui habitait le Château. Il avait un goût artistique beaucoup plus affiné que le mien. Il m'a appris à apprécier les vitraux – de vrais bijoux – des petites églises romanes de la région que nous parcourions.

Il est aussi un autre « exercice » très terre à terre, qu'on nous faisait pratiquer. Il s'agissait de s'adonner à ce que saint Ignace appelait, et que l'on continuait à appeler, des travaux « bas et humiliants » : balayer, faire la vaisselle… Pour l'hidalgo Ignace de Loyola, comme pour les bourgeois et aristocrates d'aujourd'hui, ces travaux apparaissaient peut-être bas et humiliants. J'avais du mal à partager cette appréciation. À la maison, nous les accomplissions tout naturellement. Dans les maisons jésuites, les tâches matérielles sont essentiellement assurées par les frères coadjuteurs ou les domestiques. J'aurais bien aimé fréquenter ces derniers plus que les convenances ne nous le permettaient.

C'est au noviciat aussi que j'ai rencontré un « numéro » assez remarquable. Il était originaire de l'est de la France et avait été incorporé dans l'armée allemande pendant la guerre. Il avait fait la campagne de Russie ; il gardait les traces d'une balle qui lui

avait traversé la mâchoire. Il me racontait, avec cet humour populaire que je reconnaissais bien, ses aventures et toutes les fredaines dont il avait été le héros. C'est avec lui que je me sentais le plus à l'aise.

***

Après le noviciat, nous passions un an ou deux au juvénat : études littéraires classiques, et deux ans en philo : c'était l'occasion de poursuivre mon tour de France.

La Compagnie, en France, était divisée en quatre provinces : Paris, comprenant la région Parisienne, le Centre et l'Ouest ; Lyon, pour le Sud-Est ; Toulouse, pour le Sud-Ouest ; Champagne (à cause de la localisation du noviciat en Champagne), pour le Nord et l'Est.

Chaque province avait son noviciat, mais pour le juvénat et la philo nous étions mélangés avec l'une ou l'autre des différentes provinces. Le juvénat était dans l'Allier, près de Moulins, la philo était dans la Haute-Loire près du Puy-en-Velay. Mais Paris avait sa philo à part, à Chantilly.

Me voilà donc à poursuivre l'acquisition d'une culture à laquelle je n'aurais jamais eu accès autrement. Les maisons de formation avaient leur corps professoral propre : des prêtres, jésuites, de grande qualité intellectuelle, de grande ouverture d'esprit. Le milieu, les conditions d'études nous donnaient toutes les facilités. Ces maisons de formation étaient situées dans de belles propriétés. Le confort y était sobre, mais plus que suffisant. L'intensité du travail intellectuel, jointe à la poursuite de la formation spirituelle, pouvait risquer d'en faire craquer plus d'un nerveusement ; mais nous avions aussi des maisons dans la campagne voisine où nous allions tous les week-ends. En plus de la

formation spécifique dans les maisons de la Compagnie, nous avions aussi la possibilité de passer les examens universitaires : lettres à la Sorbonne, à Paris ; philo à Montpellier.

Je m'étais fait, parmi mes frères jésuites, quelques amis plus particuliers et entre autres, comme par hasard, les deux quasiment les seuls à être issus aussi de milieux populaires.

L'un, un Vendéen, avait frère et sœur engagés dans des organisations ouvrières. Il devait par la suite être envoyé à la Mission ouvrière, prêtre ouvrier dans une usine de composants électroniques au Mans. On était à l'époque où se développait la formule des prêtres ouvriers. La guerre et, notamment, les longues années de captivité avaient fourni à bien des prêtres l'occasion de contacts à travers lesquels ils avaient pris conscience et éprouvé le désir de partager la condition ouvrière. Cette expérience était autrement déterminante que celle que pouvaient avoir les séminaristes qui subissaient le service militaire, dûment chapitrés et vaccinés idéologiquement contre les dangers moraux que pouvait leur faire courir cette épreuve. Mon ami devait devenir, sans pour autant prendre la grosse tête, un « conseiller » écouté dans le secteur de l'apostolat en milieu ouvrier. C'est l'orientation que j'aurais souhaitée pour moi-même, mais le devoir d'obéissance pouvait en décider tout autrement.

Le second de ces amis était breton. Son père était cheminot. Il devait partir par la suite animer un centre de sociologie en Afrique à Abidjan.

***

Il se trouvait aussi que, rencontrant des condisciples d'autres régions de France, je m'étais aperçu que nous avions, nous les Champenois : gens du Nord ou de l'Est, la réputation d'une cer-

taine lourdeur et étroitesse d'esprit : cela était du, dans doute, à notre tempérament belge ou germanique. Je voulais m'affranchir de cette réputation.

Toutes ces circonstances faisaient que, petit à petit, j'opérais de nouveau le glissement que j'avais accompli déjà au cours de mes années de petit séminaire. Petit à petit je glissais de la stricte observance à une attitude plus laxiste, je cherchais à me rapprocher de ceux de mes condisciples que je voyais plus libres d'esprit et de comportements.

Sur ces entrefaites, le service militaire m'avait fait prendre l'air, si on peut dire. J'y rencontrais des jeunes bien éloignés de la mentalité religieuse dans laquelle je baignais depuis des années. Nous étions tout un paquet d'étudiants à avoir été envoyés directement chez les EOR : élèves officiers de réserve. L'atmosphère y était plus celle des campus que de la caserne. J'étais content d'y côtoyer des compagnons pour qui la morale sexuelle entre autres était le cadet de leurs soucis. Ils prenaient plaisir, mais sans vraie malice, à me titiller sur mon statut de séminariste et je répondais sans complexe à leurs plaisanteries.

En même temps continuait à me peser l'exigence d'une chasteté imposée, exigence à laquelle je ne me soumettais vraiment pas de gaieté de cœur. Peut-être certains vivent-ils allègrement cette abstinence. Je ne sais pas. Toujours est-il que ce n'était pas mon cas.

Le coup de grâce me fut donné par l'année que nous étions tous astreints à passer dans un collège, au cours de la formation. Surveillant au Collège de Metz, je ne supportais pas d'avoir à m'occuper de ces petits bourgeois en herbe qui forment l'essentiel de la clientèle des collèges jésuites. J'ai un peu honte à le dire, je finissais par me prendre d'une sorte de haine pour ces gosses et les traitais avec d'autant plus de rigueur que j'avais, en

plus, la peur panique de ne pas parvenir à les maîtriser. Je ne me voyais pas passer ma vie là-dedans, ce qui aurait pu arriver.

Toujours est-il, qu'au moment de passer de la philo à la théologie, j'avais été envoyé faire une retraite de huit jours au noviciat où j'avais passé deux années à mon entrée chez les jésuites. Je ne me souviens plus comment s'était prise cette décision. Nous avions tous un directeur de conscience à qui nous pouvions confier nos problèmes, nos difficultés et qui était chargé de nous guider dans notre vie spirituelle. C'est sans doute à la suite d'un échange avec lui que cette retraite avait été décidée.

Je retrouvais au noviciat le maître des novices que j'avais eu il y avait cinq ans de cela. Nous avions examiné et réfléchi ensemble et décidé que je ne continuerais pas.

Je me souviens bien de ma réaction à la suite de cette décision. J'étais assis au bord de l'étang qui était au cœur de la propriété où se trouvait le noviciat. Ce fut un sentiment soudain de libération qui venait du plus profond de moi, comme l'explosion d'un désir longtemps réprimé. Et je voyais tout d'un coup, comme dans une illumination, la femme qui pourrait un jour devenir la mienne. J'étais libéré du poids de l'obéissance et de la chasteté imposée. Par contre, pour ce qui était du troisième vœu, celui de pauvreté, je n'avais jamais pu le considérer comme une contrainte, à part celle de ne pas disposer d'argent de poche. D'ailleurs la vie chez les jésuites était plutôt plus confortable que celle que j'avais connue jusque là. Mais mon goût pour une vie matérielle assez dépouillée est peut-être un leurre. C'est peut-être simplement que l'intempérance de mes désirs se porte sur des biens plus subtils.

J'allais entrer enfin dans le monde du travail après un détour de quinze ans. Au cours de ces quinze années, j'avais acquis un bagage culturel d'une richesse remarquable. Il m'avait été offert,

payé, par la communauté chrétienne ; je ne l'avais pas gagné, mérité. En fait, je pouvais considérer qu'il ne m'appartenait pas. Je le devais, je ne savais pas bien à qui, mais j'étais en dette.

Aussi je ne comprends toujours pas très bien le raisonnement selon lequel ceux qui ont fait des études considèrent qu'ils ont droit à un revenu plus important que les autres alors qu'ils ont déjà l'avantage d'accéder à des professions elles-mêmes plus gratifiantes. Ils ont eu soi-disant le courage de poursuivre de longues études. Ils ont eu surtout la chance de naître dans des familles aisées. Ces études qu'ils ont faites, à eux aussi elles ont été offertes, en héritage familial, et social. Et ceux qui entraient au travail à quatorze ans, ils n'avaient pas de courage ?

J'aurais pu effectivement m'orienter vers un emploi de bureau, ou le professorat. Il n'en était pas question. Mes attaches familiales et de milieu ainsi que mon sentiment de dette ne m'orientaient pas dans ce sens. J'ai toujours eu horreur d'être en dette. Donc la chose était claire : je serais ouvrier.

En partant, la Compagnie nous dotait d'un petit pécule : de quoi tenir quelques mois. J'avais une malle contenant quelques effets : un costume, un ou deux pulls, du linge de corps. J'avais un vélo que j'avais acheté quelques marks pendant mon service militaire en Allemagne. Je remontais évidemment dans le Nord pour revoir ma famille. Mais je n'avais aucunement l'intention d'y rester. Mes années de séminaire, puis de Compagnie, pendant lesquelles j'avais souvent souffert de l'éloignement de ma famille avaient tout de même fini par rompre le lien ou, tout au moins, réduire à quasiment rien le besoin que j'en avais.

Je voulais reprendre, ou plutôt prendre, un métier manuel. La tradition familiale m'orientait vers le bâtiment : mon grand-père maternel était menuisier, j'avais deux oncles, et mon père, qui l'étaient aussi.

J'allais à Paris, à l'organisme qui orientait vers les différents centres de Formation professionnelle pour adultes. On était en plein dans les « trente glorieuses ». Il suffisait de lever le petit doigt pour trouver du travail. Il suffisait de le demander pour avoir un stage de formation payé au SMIG. Dans la liste des stages proposés, il y en avait un de six mois, coffreur-boiseur, à Langueux près de Saint-Brieuc. Mon périple dans les différentes maisons de formation jésuites ne m'avait jamais conduit en Bretagne. J'avais toujours rêvé de la Bretagne : mot magique. J'avais toujours été fasciné par l'image des forêts profondes, des landes sauvages où couraient les korrigans et où dansaient les fées. J'avais toujours dans la tête les histoires mystérieuses qui se passaient dans les allées couvertes ou les souterrains des vieux châteaux.

SOMMAIRE

À nous deux mon amour

Au centre de Formation professionnelle, nous étions un peu comme à l'armée, casernés dans des baraquements qui avaient servi à loger des prisonniers allemands à la fin de la guerre. Là, nous n'étions plus entre étudiants. Je me trouvais avec des jeunes sortis de l'école depuis quelques années et qui n'avaient pas encore de métier, ou des plus âgés, ouvriers agricoles ou manœuvres qui venaient de divers coins de Bretagne ou même de la Mayenne, et aussi quelques travailleurs immigrés : Tunisiens, Algériens.

Nous étions quatre par chambre. Le confort était assez sommaire. Le midi et le soir, la gamelle à la main, on se rendait au réfectoire, en sabots : on entrait dans l'hiver. Le soir, on allait faire un tour dans un petit bistrot au bord de la grève, ou bien dans la chambrée nous nous racontions notre vie.

Le dimanche, je sortais avec l'un ou l'autre jeune : les hommes mariés rentraient chez eux. On allait au bal. Ma tenue du dimanche – je n'en avais pas deux – consistait en un pantalon plus ou moins bien repassé, un pull noir, un trench-coat et des bottillons de cuir. Je n'avais pas l'expérience des femmes comme pouvaient l'avoir mes compagnons qui se chargeaient de me dessaler.

Un de ces dimanches, j'avais fait quelques danses avec la même jeune fille. J'ai appris par la suite qu'avant moi, elle en avait refusé plusieurs. Nous nous accordions bien. J'en étais tout content et je l'avais dit au copain avec qui j'étais. Une de ses copines l'avait entendu et le lui avait répété. Avant la fin de la soirée, nous avions été faire un petit tour à deux derrière la petite

chapelle qui était à côté. À la fin du bal, je l'avais raccompagnée jusqu'à proximité de chez elle. Elle était employée de maison et logée chez un dentiste qui avait deux jeunes enfants. Je me vois encore sur la petite place qui dominait la ville de Saint-Brieuc dont les lumières brillaient à nos pieds. Nous nous étions quittés là sans trop savoir si nous nous reverrions. Elle m'avait tout de même donné son adresse. Dans la semaine je lui avais écrit, nous nous sommes retrouvés, nous avons fait connaissance et nous avons commencé à sortir ensemble. Elle venait d'avoir vingt ans. J'allais en avoir vingt-neuf. Depuis l'âge de douze ans, elle avait été retirée de ses parents et elle avait été élevée dans un orphelinat tenu par les sœurs trinitaires.

Au bout de six mois de stage, avec un copain, Le Fahler, ancien ouvrier agricole, un peu plus âgé que moi, on avait trouvé, par une annonce dans le journal, du travail sur le chantier de construction d'un collège technique dans la banlieue de Brest. Le travail n'était pas trop dur. On était en janvier. À Brest, il pleut souvent. Quand il pleuvait vraiment trop, on était mis « aux intempéries ». Ce que je n'aimais pas, c'est quand il fallait travailler sur des poutrelles métalliques, à plusieurs mètres au-dessus du sol. Un jour, un ouvrier était tombé de là-haut et avait été emmené à l'hôpital. On n'a pas su ce qu'il était devenu.

Le week-end, je retournais à Saint-Brieuc, pour retrouver celle avec qui j'avais fait connaissance. Pour rentrer, le lundi matin, et pour éviter la dépense du train, j'avais trouvé moyen de me faire prendre, vers trois heures du matin par la camionnette qui amenait les journaux de Rennes à Brest. Jusqu'à cette heure-là, nous restions à errer dans les rues de Saint-Brieuc ou, au besoin, nous mettre à l'abri dans une maison en construction. Nous ne sentions pas le froid. Quand j'étais parti, celle qui allait bientôt devenir ma fiancée devait faire le mur pour rentrer chez ses

patrons, car elle n'avait pas la permission de la nuit. Moi, j'arrivais à Brest juste à temps pour reprendre le travail.

Les premiers temps, je logeais dans un foyer de jeunes travailleurs. On était en dortoirs, lits superposés. Je me souviens d'un jour où j'étais resté couché, avec une bonne angine, seul toute la journée à cracher et cracher tout ce que je pouvais. Le lendemain, vaille que vaille, j'étais retourné au travail. Par la suite, avec le copain avec qui je m'étais engagé sur ce chantier, nous avions trouvé une chambre dans un bistrot où nous prenions aussi le repas de midi. Nous partagions cette chambre avec un troisième qui rentrait soûl un soir sur deux.

J'avais pris contact, par l'intermédiaire de la paroisse, avec un militant d'Action catholique ouvrière. J'étais invité de temps en temps chez ce couple. J'avais toujours dans l'esprit la perspective d'une action à laquelle j'aurais voulu participer, mais sur le chantier, comme c'est souvent le cas dans le bâtiment, je n'entendais jamais parler d'action syndicale.

Un jour, le militant chez qui j'allais de temps en temps m'avait évoqué l'éventualité d'aller me faire embaucher sur un chantier de barrage en construction, dans le Massif Central je crois, pour y lancer le syndicat. J'avais quitté la Compagnie avec le sentiment d'une dette pour la formation que j'avais reçue. Cette dette, je me devais de la rembourser en m'engageant dans une action militante. Mais la perspective de travailler sur un barrage, animer une action syndicale alors que je n'en avais aucune expérience me faisait hésiter. Par ailleurs, j'étais déjà pas mal engagé avec celle que j'avais commencé à fréquenter. Pas trop fier de moi malgré tout, je reculais : première entorse à mon projet de service de la classe ouvrière.

Au bout de quelques mois j'avais décidé de chercher à me rapprocher de Saint-Brieuc et, fort de ces quelques mois d'ex-

périence, espérant gagner un peu plus. J'avais trouvé du travail dans une entreprise qui était chargée de nettoyer et de remettre en état un petit barrage à quelques kilomètres de Saint-Brieuc. Là, ce n'était qu'un petit barrage, toute autre chose qu'un chantier de construction de barrage et donc plus à ma portée. Une des tâches, et ce fut celle sur laquelle je fus mis, consistait à piqueter au marteau et ensuite brosser la rouille des ferrures encastrées dans le béton et le long desquelles glissaient, quand on voulait les descendre ou les relever, les vannes du barrage. Nous étions installés, à deux ouvriers, dans une sorte de nacelle qu'on descendait dans les cheminées ménagées dans la masse du barrage. D'autres faisaient le même travail de nettoyage, à l'extérieur, sur la paroi de béton. Le soir, quand nous sortions de la cheminée où nous avions travaillé toute la journée, avec une interruption d'une heure le midi, nous étions évidemment poudrés de poussière de rouille jusque dans les cheveux. Là aussi je rencontrais, entre autres, quelques Normands (l'entreprise était d'Avranches), habitués à la rudesse des travaux de la terre et pour qui ce travail-là n'était pas plus dur qu'un autre.

Pour me loger, j'avais trouvé une ferme à proximité où on m'avait laissé une pièce : une sorte de débarras avec un lit. Je ne me souviens plus comment je me faisais à manger. En échange du logement, le dimanche matin j'allais garder les vaches dans un champ : il n'y avait pas encore de clôtures électriques à cette époque.

Le dimanche après-midi je retrouvais celle qui était devenue ma fiancée. Nous connaissant maintenant depuis près de trois mois, nous avions appris l'un de l'autre l'essentiel de ce qu'il était nécessaire de savoir. Elle m'avait raconté son enfance, sa jeunesse. Elle avait d'ailleurs à ce propos déjà un certain problème d'identité. En effet, arrivée chez les sœurs avec,

comme prénom à l'état civil Rachelle, on n'avait pas pu retrouver son acte de baptême bien qu'elle eût certainement été baptisée. Les sœurs l'avaient donc fait rebaptiser, et avec le prénom de Geneviève, comme la marraine qui lui avait alors été attribuée. De mon côté, mon copain Le Fahler ayant une petite fille appelée Ginou, j'avais trouvé ce diminutif si plaisant que, spontanément, je m'étais mis à l'utiliser pour celle qui était devenue ma fiancée. Pour tous ceux qui l'ont connue par la suite, elle est restée « Ginou ». Par contre, maintenant, quand je parle d'elle, je n'aime pas employer ce petit nom, comme si c'était un secret entre nous, et surtout maintenant qu'elle n'est plus là. Mais quel mot employer pour parler d'elle ? Ma femme ? Comme si elle m'appartenait ?

On se retrouvait donc tous les dimanches. Elle me racontait que ses copines lui disaient : « Tu ne vas tout de même pas te marier avec ce vieux-là : il n'a plus de cheveux. » Mais cela n'avait pas l'air de la gêner. Nous étions maintenant bien attachés l'un à l'autre. J'avais acheté d'occasion une moto 125 cm^3, nous pouvions ainsi un peu circuler. Nous allions chez sa sœur aînée dont le mari était mécanicien dans la marine marchande et qui habitait pas loin de là. La « grande sœur » se sentait investie de la mission de veiller sur la bonne conduite de sa jeune sœur. Celle-ci retrouvait là un climat familial où je la sentais heureuse. J'ai encore une photo d'elle à cette époque : elle, appuyée au tronc d'un arbre dans la cour de chez sa sœur ; elle s'est coiffée de mon casque de moto ; elle venait de refaire sa permanente : ses cheveux encadrant sa figure ronde, souriante, épanouie.

Je me souviens aussi, lors d'une de ces visites à la grande sœur, nous étions allés faire un tour dans les champs, pas loin des maisons ; nous étions assis au pied d'un buisson, nous racontant nos affaires. Le soir venait. À un moment donné, nous avons

entendu un léger bruit dans le buisson, un bruit vraiment très léger, mais dans le soir qui tombait. Sans rien dire, d'un commun accord, nous nous sommes levés pour rentrer. Nous marchions dans l'herbe qui nous frôlait les jambes. Une panique nous a pris : la sensation vraiment physique d'une présence, des choses qui parcouraient l'herbe où nous marchions. Nous n'avons pas traîné. Ce n'était pas vraiment effrayant : le mystère des histoires que je lisais autrefois et qui me faisaient entrer secrètement dans l'enchantement de la Bretagne.

***

Nous avions décidé de nous marier. Il était inutile de traîner. Les choses s'enchaînaient comme d'elles-mêmes. Nous nous connaissions depuis six mois. Nous étions tous les deux comme l'oiseau sur la branche. Elle était toujours chez son dentiste. Ses patrons, sans être vraiment durs, étaient tout de même des patrons. Maintenant qu'elle entrevoyait de pouvoir sortir de sa condition, elle les supportait de plus en plus difficilement. Elle avait dit plusieurs fois à l'assistante sociale de qui elle dépendait qu'elle ne voulait plus rester là. Malgré toutes les exhortations à la patience, elle tenait tête, disant qu'elle s'échapperait. Et un dimanche où elle devait rentrer chez ses patrons dans l'après-midi, elle n'était pas rentrée. En la quittant, j'avais bien senti quelque chose. L'assistante sociale avait été avertie. Je faisais avec elle, dans sa voiture, le tour des rues de Saint-Brieuc. Mais où chercher ? Et tout d'un coup je la vois, l'espace d'un instant, au détour d'une rue, avec son manteau rouge. Nous l'avions retrouvée réfugiée dans une église. Avec l'assistante sociale, nous avions entrepris de la ramener à la raison. J'avais le sentiment d'une trahison que nous étions tous les deux ligués

contre elle. Finalement, il fut décidé qu'elle irait passer quelques jours chez sa grande sœur et que l'assistante sociale lui trouverait une autre place. Cet épisode nous avait marqués. Par quel hasard était-ce moi qui l'avais aperçue, comme ça, et retrouvée ? Cela créait un nouveau lien entre nous.

Le mariage fut décidé pour le mois de juillet. Mes parents, que j'avais tenus au courant, devaient descendre du Nord. Nous envisagions un mariage de la plus grande simplicité vu nos moyens vraiment réduits. Les préparatifs ne présentaient pas grande complication. Comme elle n'avait pas vingt et un ans, elle avait dû avoir l'autorisation de sa mère. Celle-ci ne viendrait d'ailleurs pas au mariage. Son père était mort plusieurs années auparavant.

Nous avions passé la visite prénuptiale et je me souviens avoir été choqué : le médecin nous avait remis une ordonnance pour un produit à utiliser en lavement vaginal si nous voulions éviter d'avoir tout de suite des enfants. À cette époque on ne parlait pas de contraception, en tout cas pas dans notre milieu.

Pour le mariage nous avions eu une simple bénédiction, le soir, à l'église. Elle était en tailleur noir et elle m'avait acheté, si je me souviens bien, un veston et une cravate. Mes parents, qui venaient juste d'arriver avec un oncle et une tante et quatre de mes frères, composaient toute l'assistance. Ils étaient venus dans la camionnette de mon père qui s'était installé depuis quelques années artisan menuisier. Cela avait représenté pour eux une véritable expédition. Ils avaient mis deux jours pour faire la route, s'étaient arrêtés pour dormir, dans la camionnette, dans un champ. Ma mère avait emporté une caisse de bière, un sac de pommes de terre et la bouteille de gaz comme s'ils s'embarquaient dans une aventure où on pouvait s'attendre à tout.

Nous les avons rassurés : on n'aurait tout de même pas à se cuire des patates à l'eau. Nous avions prévu un repas simple, mais tout de même dans un petit restaurant à la sortie de Saint-Brieuc. Pendant le repas mes frères se faisaient un malin plaisir, pour la taquiner, de faire des bouts de conversation en patois du Nord. Elle me regardait, un peu inquiète, se demandant ce qu'ils disaient et s'ils ne parlaient pas d'elle. Après le repas on était allés voir le barrage où j'avais travaillé, la ferme où je logeais : le garçon de la ferme avait joué quelques airs d'accordéon. On était allés voir la mer : grand événement pour mes frères. Nous étions passés aussi chez la « grande sœur » : les deux familles avaient ainsi rapidement fait connaissance.

Nous avions jugé plus sûr un avenir dans le Nord où nous aurions l'appui de ma famille. Avant de partir, nous étions passés voir à l'orphelinat où Ginou, ma femme maintenant, avait encore une sœur, Jeanine, de six ans sa cadette.

Pour le voyage de retour dans le Nord, ma famille s'était rembarquée dans la camionnette. Je suivais en moto, ma femme sur le siège arrière, un siège inconfortable : un simple coussin sur le porte-bagages. On avait beau insister pour qu'elle monte dans la camionnette, elle ne voulait rien savoir et prétendait toujours rester avec moi.

Pour la nuit nous nous étions arrêtés près d'Avranches où j'avais à passer pour toucher un reste de paie au siège de l'entreprise où j'avais travaillé sur le barrage. Nous avons visité le Mont-Saint-Michel ; à cette époque il n'y avait pas encore la chaussée actuelle ; à marée haute on y accédait en petite barque, c'était pittoresque.

Nous avions passé la nuit dans la ferme à qui appartenait le champ où l'expédition s'était arrêtée au départ. Les fermiers avaient fait aux jeunes mariés l'honneur d'un lit avec des draps

frais : un vrai lit nuptial. À cette époque où il n'y avait pas encore l'invasion des touristes, on trouvait facilement un accueil très convivial, pas du tout commercial encore.

À l'arrivée dans le Nord, le soir du deuxième jour donc, nous avions pris, Ginou et moi sur la moto, une autre route que celle qu'avait prise la camionnette si bien qu'à l'arrivée mes parents se demandaient où nous étions passés. L'énervement suite à ce contretemps, la fatigue de la route, l'arrivée, pour ma femme, dans un lieu inconnu, on sentait qu'il y avait de l'électricité dans l'air. Mes deux sœurs restées à la maison riaient entre elles du feu de joie qu'en l'absence de ma mère elles avaient fait avec les vieilleries entassées dans le grenier. Ma femme se demandait de quoi, de qui au juste elles riaient. Je crois qu'elle avait eu, dès ce moment, l'intuition qu'il ne lui serait pas si facile d'entrer vraiment dans notre clan familial.

Lorsque ma famille était venue nous retrouver en Bretagne, le contact s'était établi facilement : mon père, peu démonstratif, mais sans préjugés ; mes frères tout de suite à l'aise avec leur jeune belle-sœur ; ma mère, rassurée : quand, après mon départ de chez les jésuites, elle m'avait vu partir à l'aventure, sa plus grande crainte avait été que je tombe entre les mains d'une « mauvaise femme » ; elle avait vu très vite que ce n'était pas le cas et avait adopté, le cœur grand ouvert, sa belle-fille bretonne. L'épisode de ce soir n'était pour le moment que nuage qui passait. Le lendemain, reposés, le ciel était bleu, nous retrouvions notre gaieté dans l'ambiance familiale.

En attendant de trouver un logement, nous avions une chambre à la maison avec un réchaud pour faire un peu de cuisine, mais nous prenions le plus souvent nos repas avec la famille.

J'avais rapidement trouvé du travail dans une entreprise de la banlieue lilloise. Le chantier auquel j'étais affecté était une usine de produits chimiques où nous avions à réaliser divers petits travaux. Le souvenir qu'il m'en reste, c'est une fosse ronde, creusée dans la terre pour faire un soubassement en béton pour une cuve : la terre asphyxiée de produits chimiques, des écoulements d'eau polluée, des canalisations qui se croisaient au-dessus de nos têtes, voilà à peu près l'image que j'en garde.

Au bout de quelques semaines, j'avais encore changé d'entreprise. J'avais été envoyé sur le chantier de construction d'un immeuble d'habitation à l'entrée de Roubaix. C'était de nouveau l'hiver ; sur les plates-formes de béton qui constituaient les planchers des différents étages, nous tâchions de nous réchauffer un peu avec des feux en plein air en brûlant les planches résiduelles des coffrages.

Nous construisions des logements et, dans le même temps, Ginou et moi, nous continuions à chercher du logement. Je n'avais pas imaginé qu'il fût si difficile d'en trouver. J'étais bien naïf : nous étions trois ans après l'appel que l'abbé Pierre avait lancé, pendant l'hiver 54, pour alerter l'opinion publique sur le drame des sans-logis. La guerre était finie depuis douze ans, la « reconstruction » était pratiquement achevée. Je ne comprenais pas qu'on n'arrive pas à résoudre un problème aussi simple, me semblait-il, que celui de la construction de logements. Mon raisonnement implicite était de me dire : il y a des besoins élémentaires ; avec les moyens techniques actuels, on pourrait assez rapidement produire de quoi les satisfaire, et ensuite on pourrait s'occuper des besoins plus relevés, en gros les besoins culturels. Que dire quand on voit ce qu'il en est à l'heure actuelle ! À l'évidence, les choses ne fonctionnent pas selon une logique aussi simple.

De son côté, ma femme avait trouvé aussi du travail : employée de maison chez une des familles habitant les « châteaux de la rue de Lille ». Sa patronne était sympathique, fort simple et même assez familière avec elle. N'empêche que c'était toujours la condition d'employée de maison qui paraissait la poursuivre comme par l'effet d'une sorte de fatalité.

Au bout d'un moment, notre tante Marie nous avait trouvés à louer une petite maison dans son village, presque voisin du nôtre. Cette tante Marie était la sœur de mon père : c'était celle qui nous emmenait nous promener lorsque nous allions le dimanche en visite chez notre grand-mère paternelle. C'est elle aussi qui, avec son mari, avait accompagné l'expédition en Bretagne pour notre mariage. La maison qu'elle nous avait trouvée avait des éléments de confort assez rudimentaires, mais nous étions chez nous. Avec mon oncle nous avions bricolé quelques aménagements sommaires.

Nous avions pour voisins, dans une maison jumelle de la nôtre et appartenant au même propriétaire, une famille qu'on pouvait qualifier, suivant le choix des mots à employer, de vraiment très populaire ou prolétaire et même sous-prolétaire. Nous nous entendions fort bien et nous sentions tout à fait à l'aise avec eux.

Nous avions eu un premier enfant : une fille, et mon père, sur ces entrefaites, m'avait fait une proposition : l'un de mes frères, qui travaillait avec lui dans son atelier d'artisan menuisier, partait au service militaire ; mon père me proposait de le remplacer. Provisoirement ? Dans une perspective plus définitive ? Je n'étais pas chaud : je m'étais proposé de travailler comme ouvrier et non pas dans un atelier d'artisan. Ma femme me poussait plutôt à accepter tout en me laissant tout à fait libre. Il est sûr que j'aurais un travail moins dur chez mon père que sur les grands chantiers

du bâtiment. Par ailleurs, mon refus aurait mis mon père dans l'embarras. J'acceptais donc.

Nous avions des petits travaux par-ci par-là dans mon village natal. Mon père avait aussi obtenu un premier, puis un deuxième chantier plus important : la menuiserie d'un lotissement de 18 puis de 12 maisons de type HLM. Le travail n'était pas déplaisant encore que les prix serrés et les exigences des architectes des HLM mettaient l'entreprise artisanale de mon père dans des situations souvent fort précaires.

J'avais néanmoins toujours au cœur le désir de prendre ma part dans le combat ouvrier. J'avais des frères et des sœurs, beau-frère et belle-sœur dans l'action syndicale. Je n'avais pas l'occasion d'en faire autant. Il me restait la voie de l'action politique. On était à l'époque de la constitution des petits partis qui allaient par la suite former le PSU. C'était aussi la guerre d'Algérie. Parmi les réactions que j'entendais autour de moi, et plus largement dans le pays, j'étais sensible à celles qui plaignaient les victimes algériennes de cette guerre. Je me disais : ce n'est pas tout de se lamenter sur les malheurs qui frappent les victimes de cette guerre, arrêtons la guerre qui en est la cause. Les partis qui allaient former le PSU, de même que le Parti communiste, avaient pris résolument parti contre la guerre. Une des composantes du futur PSU, l'UGS, était issue d'un courant de la Démocratie chrétienne qui s'était radicalisée et se situait désormais dans la mouvance de la gauche socialiste. Mes antécédents idéologiques me poussaient de ce côté-là plutôt que du côté du Parti communiste. Je me retrouvais en somme à poursuivre l'évolution qu'avait amorcée mon père. Quant au Parti socialiste alors au pouvoir, il menait, lui, la guerre.

Je m'étais donc inscrit à l'UGS. Il y avait eu des élections. J'avais accepté de soutenir publiquement le candidat UGS. Mon

nom figurait sur les affiches. Le dimanche suivant, à la messe, quand nous nous étions avancés, Ginou et moi, avec les autres, pour aller communier, nous sentions les regards réprobateurs peser sur nous. Mon oncle et ma tante qui nous avaient fait avoir la maison où nous étions en location, ne disaient rien, mais nous sentions bien qu'ils étaient loin de nous approuver : un bon catholique ne pouvait pas être de gauche.

Je ne restais chez mon père que quelques mois. La place de secrétaire de mairie dans mon village natal allait se trouver vacante suite au départ en retraite du secrétaire alors en fonction. Mon père était en bonnes relations avec le Maire, ayant été lui-même conseiller municipal. Le Maire était aussi très lié avec la famille de ma mère. Si bien que si je posais ma candidature, cela n'aurait certainement posé aucun problème. À cette époque le poste de secrétaire de mairie dans les petites communes n'était pas soumis à concours ; j'avais un bagage intellectuel largement suffisant pour l'assumer. De tous côtés on n'arrêtait pas de me dire : « Tu ne vas tout de même pas rester toute ta vie ouvrier avec le bagage que tu as ! » Je me laissais finalement convaincre ; nouveau recul par rapport à mon projet initial : d'ouvrier artisan, je passais au rang d'employé.

En prenant mon poste à la mairie, il nous avait été attribué une maison sur le contingent de quelques-unes dont le Maire pouvait disposer. Mais les dossiers d'attribution traînaient dans les bureaux des HLM départementales à Lille. Je n'avais rien perdu de mon esprit revendicatif. J'étais prêt à le mettre en action à la première occasion. Ma femme était aussi d'un caractère combatif. Elle était de nouveau enceinte, la naissance approchait.

On était à la fin du mois. Pour ne pas payer un double loyer, nous aurions voulu emménager tout de suite et les choses traînaient trop à notre gré. Alors, en guise de protestation contre

les lenteurs administratives nous avions décidé de camper sur place. Nous avions amené nos meubles, sous une bâche, au pignon de la maison que nous devions occuper. Heureusement, le printemps était revenu. Mais nous ne dormions tout de même pas dehors : la maison de mes parents n'était pas loin ; l'aventure restait donc dans les limites supportables. Ce n'était pas au Maire que nous en voulions. Nous le mettions tout de même dans l'embarras. Il devait trouver que nous y allions un peu fort, mais il avait l'esprit large. Sa femme le harcelait, elle aussi : « Tu ne vas pas laisser cette petite femme ainsi, dans l'état où elle est. Tu pourrais tout de même faire quelque chose. » Lui, relançait régulièrement les HLM ; finalement, les choses se débloquèrent assez rapidement et nous pûmes emménager.

Là encore nous avions de bons voisins. À peine savait-elle marcher, notre fille aînée était comme chez elle avec la voisine : elle allait y grappiller un bonbon, ou bien encore – friandise un peu plus curieuse – des frites avec de la cassonade. Lui, était un brave homme, un peu homme à tout faire. On l'entendait quelques fois monter l'escalier à quatre pattes quand il rentrait à la maison le soir avec un petit verre dans le nez. C'est à cette époque que nous avons pris avec nous Jeannine, la jeune sœur de ma femme qui était restée jusque là en Bretagne chez les religieuses trinitaires et qui n'avait pas encore atteint sa majorité. L'orphelinat tenu par ces religieuses changeait de statut ; on nous avait demandé si nous pouvions la prendre sous notre responsabilité. Naturellement nous avions accepté et elle est restée avec nous jusqu'à son mariage quelques années après.

Le poste de secrétaire de mairie me plaçait dans une position fort intéressante. Dans une commune rurale comme celle où nous étions, la mairie est vraiment au cœur de la vie de la communauté villageoise. La commune n'avait pas encore connu

l'évolution qui allait se produire dans les années suivantes : l'arrivée de citadins, de classes moyennes, en recherche d'un logement à la campagne, mais à proximité de Lille. Je connaissais, de loin ou de près, la quasi-totalité des familles de la commune. Les tâches administratives restaient encore assez simples en comparaison de ce qu'elles sont devenues depuis. Dans la commune, c'était le secrétaire de mairie en fait, qui avait les choses en mains. Le maire et le conseil municipal prenaient les décisions, c'est vrai, mais ils étaient bien obligés de se fier à celui qui connaissait les dossiers, préparait le budget dont les grandes lignes étaient, en fait, déterminées d'avance.

Le secrétaire de mairie sortant était un ancien combattant mutilé de la guerre 14-18. Il menait la barque de la mairie dans un esprit d'économie, veillant sur les deniers de la commune avec une vigilance plus grande encore que si ç'avait été les siens. Le seul mobilier du secrétariat était un bureau et une armoire en bois qui avaient l'un et l'autre un âge très respectable. L'achat de la première armoire métallique allait être un événement mémorable.

L'habitude que j'avais prise au cours de mes études de manier du papier faisait que je m'acquittais de mes tâches avec une grande facilité et ce m'était un plaisir de rendre service aux gens qui venaient à la mairie : leur fournir un renseignement, les aider à remplir un dossier, recevoir parfois la confidence des petits drames qu'ils pouvaient vivre.

***

Nous nous entendions bien, Ginou et moi.

Sur le plan moral et religieux : elle avait été élevée chez les sœurs dans un climat de religion traditionnelle, mais qui n'avait

rien de l'intégrisme religieux ni d'une morale trop rigoriste. Chez les sœurs elle était particulièrement liée avec celle qui s'occupait du jardin et de la basse-cour. Elle préférait d'ailleurs ces occupations-là à l'école. Avec quelques autres filles, elles s'occupaient, entre autres, des cochons qu'elles lavaient à grande eau et à la brosse. Elles avaient quelquefois des parties de plaisir comme le jour où elles s'étaient amusées à chevaucher un cochon en le tenant par les oreilles jusqu'à ce que la cavalière soit éjectée dans le purin. Les sœurs qui assistaient à ce spectacle riaient de bon cœur.

Nous avions entre nous évidemment un grand décalage culturel : elle n'avait même pas son Certificat d'Études, j'étais bourré de diplômes. Elle en gardait, c'est sûr, un certain complexe. Mais son intelligence intuitive, sa finesse d'esprit compensaient largement ses carences en matière de volume de connaissances.

C'était en fait assez incroyable que nous nous accordions si bien avec de telles différences entre nous au point de vue origine sociale et niveau d'instruction. C'est vrai que nous avions aussi de profondes connivences : une même ardeur à prendre la vie à bras le corps, un égal instinct de révolte contre l'injustice, un goût de courir la campagne à l'aventure, un certain sens de la communion avec la nature : elle avait « la main verte » (moi je ne l'avais pas). Il lui suffisait de mettre en terre n'importe quelle bouture, elle reprenait sans problème. Mais l'un comme l'autre, nous avions un secret au sujet du rapport avec la nature. Dans mes années de jeunesse, j'entendais parler les arbres : la rumeur du vent dans leur ramure voulait me dire quelque chose d'intraduisible en mots, mais que j'aurais bien voulu comprendre ; cela me transportait dans une sorte d'extase, hors du monde. Je

ne savais pas si cela arrivait à d'autres. J'ai su qu'elle avait connu la même expérience.

À mon esprit par ailleurs fort – peut-être trop – rationaliste, elle apportait le contrepoint d'une intuition qui se manifestait quelquefois de façon peu ordinaire. Quand ses filles voulaient savoir si elles allaient avoir du courrier, elles le lui demandaient. Si elle disait oui, elles en avaient ; si elle disait non, elles n'en avaient pas. Cet ensemble complexe de différences et de connivences entre nous constituait pour nous une grande richesse. Je considère comme une sorte de miracle que, nous étant connus pendant si peu de temps avant de nous marier, nous ayons pu nous trouver autant en accord. La suite devait révéler l'envers de la médaille. Il s'avérerait que ce ne serait pas toujours facile à vivre pour elle.

J'avais continué mon engagement politique. Le PSU s'était formé. Les activités les plus prenantes étaient les affichages et les réunions, le soir. Ces absences pesaient évidemment à ma femme qui restait seule à la maison avec les enfants. Un soir, elle avait entendu quelqu'un rôder autour de la maison et s'approcher de la fenêtre ; ce n'était pas une idée : le lendemain matin on avait pu se rendre compte que des épis de blé posés sur le rebord de la fenêtre avaient été déplacés. Mais elle supportait ces contrecoups de mon activité. Sur le plan des opinions politiques, nous étions aussi, spontanément, sur la même longueur d'onde.

Nous nous entendions aussi très bien sur le plan physique. Une troisième naissance s'annonçait. L'intervalle était un peu plus important qu'entre les deux premières : trente mois au lieu de quatorze. Quand le moment de la naissance arriva, je l'accompagnai à la maternité et, comme les autres fois, je l'y laissais entre les mains des infirmières et docteurs. Elle avait toujours voulu affronter seule ce travail : « Ne reste pas, tu m'enlèverais

mon courage. » Je n'en avais pas non plus spécialement envie. On ne connaissait pas alors l'accouchement sans douleur et les sages-femmes qui aidaient l'accouchée n'étaient pas toujours très tendres. À la naissance de notre première fille, la sage-femme, pour faire pression sur le bébé qui tardait à sortir, s'était mise à genoux sur le ventre de ma femme ; celle-ci l'avait menacée de la mordre au derrière si elle ne s'enlevait pas de là.

Cette fois donc j'étais parti comme les autres fois et j'attendais de ses nouvelles. La nouvelle qui arriva c'est que l'enfant, qui se présentait mal, avait provoqué une déchirure : hémorragie interne ; Ginou avait été emmenée d'urgence en salle d'opération. J'arrive en vitesse. Le docteur m'explique le cas et me met devant le choix : ablation ou non de la matrice et des ovaires. Quelle compétence avais-je pour décider ce qu'il y avait à faire ? Je ne pouvais que m'en remettre à lui : « Faites ce que vous jugez bon de faire. » Il réalisa l'ablation. Du coup la question de la limitation des naissances était automatiquement réglée. Mais à quel prix elle allait devoir le payer, physiquement et psychologiquement ! L'enfant qu'elle avait mis au monde, notre troisième fille, devrait elle aussi porter le poids du traumatisme de sa naissance, traumatisme dont elle n'était bien sûr nullement responsable bien qu'elle en fût la cause matérielle.

Mais il se situe à l'occasion de cette naissance un épisode dont je n'ai pas lieu d'être très fier. Il se trouvait que, ce soir-là, j'avais une réunion politique : c'était la préparation du congrès. J'aurais pu évidemment m'en dispenser pour rester auprès de ma femme. C'était à moi de faire ce geste envers elle ; ce n'était pas à elle de me le demander. Je suis allé à ma réunion. J'en garde un remords que j'accepte comme rançon de ma faute.

Une fois remis de cet épisode dramatique, notre vie avait repris son cours normal. Malgré l'opération, nos relations, du

moins pendant un certain nombre d'années, n'en avaient guère été affectées. C'est même dans cette période qu'après l'amour nous nous faisions quelquefois cette réflexion : comment le contact d'un si petit morceau de chair peut-il nous faire tant de bien ? Effectivement je me souviens de ces moments comme des instants d'extase qui nous jetaient hors du temps. Je ne sais pas si beaucoup de couples qui « font l'amour » connaissent cette sensation extraordinaire. Nous l'avons connue. Je pense que l'extase des grands mystiques doit être quelque chose d'analogue, et encore plus fort ! Le problème c'est que cet instant ne dure pas et que, du « septième ciel » on redescend sur terre. Qu'en serait-il si cet instant hors du temps n'était pas suivi immédiatement d'une retombée dans le temps ?

***

Nous avions encore déménagé. Deux de mes sœurs et presque tous mes frères étaient mariés. Mes parents avaient une grande maison, trop grande pour eux désormais. Ils nous en avaient vendu la moitié que nous aménagions petit à petit. Nous étions devenus propriétaires !

Mon travail à la mairie me laissait des loisirs. Je m'étais inscrit à la Fac de lettres de Lille, en sociologie. De mon passage chez les jésuites j'avais plusieurs certificats de lettres et de philo. Pour compléter une licence, il me manquait un certificat qui s'intitulait alors de Morale-Sociologie. Nous avions de bons professeurs, entre autres Pierre Bourdieu.

C'est alors que se produisit Mai 68. L'explosion surprit tout le monde. Bien que « vieil étudiant » j'entrais avec une ardeur juvénile dans l'ambiance effervescente de la Fac où je suivais épisodiquement les cours en auditeur libre. Ce qui me frappait,

et qui reste encore pour moi un des souvenirs les plus marquants de cette période, c'était la libération de la parole. C'était vrai évidemment dans le monde étudiant. Mais le phénomène s'étendait bien au-delà. Même dans la rue on rencontrait des gens avec qui on se mettait à parler comme on n'aurait jamais pu imaginer qu'on pût le faire. Le mouvement avait fait tache d'huile et le monde ouvrier se mit rapidement de la partie avec une ampleur qu'on n'avait pas connue depuis 36. La vague de fond des revendications allait beaucoup plus loin que les simples revendications de salaires. Le mot d'ordre « changer la vie » voulait dire quelque chose et sans doute bien plus encore dans le mouvement ouvrier que dans le monde étudiant.

La télévision s'était insurgée aussi. Les vedettes du petit écran prenaient fait et cause pour la révolution. Quand j'ai vu apparaître et parler librement à la télé, coup sur coup, ma sœur et un de mes anciens copains de séminaire tous deux militants syndicalistes dans leurs boîtes respectives, le monde m'apparut effectivement révolutionné sur ses bases : la parole était au peuple.

On y avait vraiment cru, mais, de fait, ça ne pouvait pas durer. Comme en 1848, cent vingt ans auparavant, comme aussi lors de la Commune de Paris en 1871, le pays, les ruraux, la « France profonde » ne suivaient pas. Pour eux, c'était la vision des voitures brûlées et des barricades dans les rues de Paris. De Gaulle s'était habilement éclipsé auprès des forces françaises en Allemagne. On le disait prêt à rentrer en France avec les chars de Massu. Il ne fut pas nécessaire d'en arriver là. Une manifestation monstre de la partie du pays qui avait tremblé devant la menace de la révolution fit basculer le mouvement. De Gaulle pouvait venir reprendre pacifiquement les rênes du pays.

Puis il y eut la capitulation des accords de Grenelle où les organisations syndicales négocièrent le retour au calme contre

de substantielles augmentations de salaire. C'était troquer le « changer la vie » contre un bout de pain. Il ne fallut d'ailleurs pas longtemps pour que les augmentations de salaire soient absorbées par une augmentation équivalente des prix. Pouvait-il en être autrement ? Le pouvoir politique en place avait été au bord de l'effondrement. Mais qui aurait pris le relais ? Et n'aurions nous pas été vers la guerre civile ? Maintenant, Mai 68 est loin, très, très loin. La plupart des héros révolutionnaires d'alors sont bien rentrés dans le rang.

Mai 68 avait été, entre autres, une dénonciation, un refus de la « société de consommation ». La société de consommation, nous sommes maintenant en plein dedans. On n'a guère retenu ce volet du mouvement de Mai 68. Il y avait un autre aspect dans cette vague de fond qui avait traversé le pays, et même le monde : une exaltation du désir, une révolte contre les interdits. Ce qu'on a gardé surtout de Mai 68 c'est la libéralisation des mœurs, ce qui n'est pas rien, et le « Tout, tout de suite ». Mai 68 avait été une explosion du désir, un désir multiple : désir de liberté, désir de plus de justice, d'une vie plus humaine, d'un idéal de communication entre les hommes, de générosité, mais aussi, tout platement, désir de confort. Maintenant, ce n'est plus très bien porté de se référer à Mai 68 et quand on se fait traiter de soixante-huitard attardé, ce n'est pas un éloge.

Mai 68 avait été aussi l'heure de gloire du PSU. Aux élections législatives qui avaient suivi, on avait présenté des candidats dans de nombreuses circonscriptions, sans illusions sur nos chances d'avoir des élus, mais pour affirmer notre présence dans le champ politique. J'étais un de ces candidats. Nous étions, à des degrés divers, tous les cinq, ma femme et moi et même nos trois filles, impliqués dans cette aventure. L'aînée de nos filles avait 10 ans, la seconde 9, la troisième 6. Je les avais quelquefois

emmenées avec moi, un peu effrayées, goûter l'ambiance de la Fac. La cabane où elles jouaient, au fond du jardin, est restée longtemps tapissée des affiches qui restaient de cette campagne électorale mémorable.

Lors de cette campagne, j'avais comme suppléant un de mes cousins qui avait passé aussi quelques années au séminaire et qui avait adhéré au PSU. Sa mère était une cousine pas tellement éloignée de mon père. Ainsi, du côté de sa mère, il se rattachait à la tradition morale chrétienne qui marquait toute la famille élargie de mon père. Du côté de son père, à lui, il se rattachait à une tradition plus ouvrière, teintée d'anticléricalisme, mais nullement sectaire, assez bien du type libertaire.

Ces réseaux de parenté peuvent quelquefois paraître bien compliqués à déchiffrer et sans doute aussi de peu d'intérêt. Mais quand on a baigné un tant soit peu dans le monde rural, on y trouve une formidable clé de compréhension des situations sociales et politico-religieuses du présent. Ce n'est sans doute pas un hasard : que ce soient les hommes ou les plantes, nous avons nos racines dans la terre. La migration dans le monde urbain bouleverse sans doute, mais peut-être moins qu'on ne le croit, ce terreau où plongent nos racines identitaires.

C'est là-dessus que, partant des études que j'avais reprises en sociologie, je m'étais mis en tête de m'atteler à une thèse de 3e cycle. C'était, selon la formule d'alors, l'étape qui suivait immédiatement la licence. À la mairie, j'avais commencé depuis un certain temps à fourrager dans les vieux registres d'état civil. Les plus anciens remontaient à la fin du XVIIe siècle : 1660 pour les naissances et les décès, ou au début du XVIIIe : 1700 pour les mariages. J'avais pu ainsi reconstituer non seulement mon arbre généalogique, au moins avec ceux de mes ancêtres restés au

pays, mais aussi un tableau d'ensemble des familles de la commune qui avaient leur ascendance sur place.

Mon idée était de repérer, dans le réseau des lignées locales que je pouvais suivre sur cinq ou six générations, les continuités, mais aussi les ruptures sur le plan de la situation sociale comme des positions politico-religieuses. La tâche était facile pour certaines lignées simples. C'était le cas, en particulier, pour les familles qui tenaient, depuis des générations, les fermes les plus importantes de la commune. Ces familles avaient une pratique matrimoniale exogamique : un des enfants restait sur place pour tenir la ferme, les autres s'expatriaient, pas forcément très loin.

Pour les autres catégories, et en particulier quand les descendants se mariaient et faisaient souche sur place, la complexité des croisements devenait beaucoup plus inextricable. Cependant on commençait à parler d'ordinateurs. Dans ma grande naïveté, je croyais que l'ordinateur était une machine qui, par une sorte de magie, une fois qu'on y aurait introduit les données, aurait pu débrouiller et mettre au clair, d'elle-même, n'importe quel réseau, aussi compliqué fût-il.

De toute façon, je n'ai jamais eu l'occasion de toucher à un ordinateur et ma thèse est restée en panne. J'en ai gardé néanmoins la conviction, non pas d'un déterminisme, mais d'une importance déterminante des ascendances dans l'explication des situations sociales et des positions politico-religieuses.

Je restais 6 ans à la mairie. À un moment donné, j'avais entendu dire qu'il y avait, au diocèse de Lille, un centre de sociologie religieuse. Un jour, j'étais allé y voir, par curiosité. Celui qui avait fondé le centre et le dirigeait était un prêtre du diocèse. Il m'avait fait visiter son centre et en nous quittant il m'avait dit que peut-être, un jour, il aurait à embaucher un deuxième sociologue en plus de celui qui y travaillait déjà. J'avais enregistré,

sans plus. Je me plaisais dans mon travail à la mairie. Je pouvais rentrer à la maison le midi. Je n'aspirais pas à changer. Mais peu de temps après, voilà que ce prêtre directeur du centre revient me trouver, me proposant une place dans son centre. L'occasion était là de travailler dans la discipline où je m'étais formé. La perspective m'intéressait tout en me laissant hésitant. Ma femme sentant que j'avais tout de même une certaine attirance pour ce poste me poussait à accepter. Pourtant l'idée de ne plus revenir à la maison le midi n'était certainement pas pour l'enchanter. Toujours est-il que j'acceptais. Je changeais donc encore une fois de métier.

À ce moment-là, le centre était embarqué dans une opération d'assez grande envergure : une enquête de pratique dominicale. Il s'agissait de compter les pratiquants de la messe du dimanche et de les situer selon leurs caractéristiques de sexe, d'âge et de catégorie socioprofessionnelle. Toutes les paroisses du diocèse avaient été mises à contribution : un dimanche donné, un questionnaire était distribué à tous les fidèles de plus de douze ans assistant aux différentes messes de la paroisse. Le dépouillement de ces questionnaires représentait un temps de travail considérable pour la petite équipe du centre : mise sur fiches, tri des fiches avec un matériel qui, à cette époque, était encore fort rudimentaire, étude de croisements entre les différentes caractéristiques relevées.

Des études analogues se déroulaient, plus ou moins dans les mêmes temps, dans divers diocèses de France, avec des moyens d'ailleurs plus réduits encore : le diocèse de Lille était le seul à être doté d'un centre comme le nôtre. Le prêtre qui l'avait fondé et qui avait dû, pour cela, convaincre les autorités du diocèse était lui-même convaincu de l'intérêt que l'éclairage sociologique pouvait présenter pour la conduite de la « pastorale ». Il était

d'ailleurs en lien avec les quelques spécialistes parisiens de sociologie religieuse et avec ceux de l'Université catholique belge de Louvain.

Il était du modèle de certains patrons du Nord, avec qui il était d'ailleurs en relation amicale : des hommes très efficaces en affaires avec, en même temps, un sens moral peut-être discutable par certains côtés, mais qu'on ne pouvait pas leur dénier. Il avait tenu, pour former son équipe, à lui assurer un statut et un salaire bien conformes à la qualification qu'il demandait : sociologues ; c'était pourtant un grand mot pour ce que nous étions en fait.

C'était aussi un homme à l'esprit très ouvert, tout en ayant ses idées bien à lui : j'ai su par la suite qu'un des éléments qui l'avait poussé à m'embaucher était mon engagement politique au PSU ; il ne lui déplaisait pas que son équipe ne soit pas « monochrome » de ce point de vue.

De l'enquête de pratique dominicale que nous avions réalisée, il ressortait avec clarté les caractéristiques du public « pratiquant » : plus rural qu'urbain, plus féminin que masculin, relativement âgé par rapport à l'ensemble de la population et formé en proportions plus importantes de personnes de classes moyennes et supérieures que d'employés et d'ouvriers. On n'avait pas posé de questions concernant les opinions politiques, mais cette structure du public et ce que l'on peut savoir par ailleurs des tendances politiques des catholiques pratiquants donnait à l'évidence l'image d'un public de droite ou du centre plutôt que de gauche.

Cette évidence, « scientifiquement » bien établie depuis ces années-là (il y a près de trente ans) a-t-elle été vraiment conscientisée par les autorités ecclésiastiques ? En tout cas, à part exceptions, il ne semble pas que l'Église et les catholiques dans leur majorité aient beaucoup modifié leurs positions sur ce point.

***

Pendant ce temps-là, notre vie familiale continuait. Les filles grandissaient : passage au collège, puis au lycée. Vu mon bagage intellectuel, j'étais évidemment sollicité pour les suivre dans leurs études. Leur mère, restant à la maison, avait sa part, peut-être moins en vue, mais peut-être aussi plus profondément déterminante dans leur apprentissage de la vie et leur formation morale.

C'est à cette époque que nous avions pris contact de façon plus assidue avec la culture bretonne qui connaissait alors son renouveau. Nous avions un jour assisté, à Lille, à une soirée avec le chanteur breton Alan Stivell. Nous en étions revenus enthousiasmés. À la suite de quoi, nous étions entrés en contact avec l'Amicale des Bretons du Nord et le Cercle Celtique dont nous avons suivi les activités pendant de nombreuses années.

Dès que nos moyens nous l'avaient permis, nous avions pris l'habitude d'aller passer notre mois de congés en Bretagne, au début avec une petite 4 CV Renault que nous avions achetée d'occasion. Nous campions : tout le barda, avec les deux, puis les trois filles, tenait dans la petite 4 CV.

Une année où nous avions roulé un peu pour trouver un terrain où camper, nous étions arrivés vers l'heure de midi aux abords d'une ferme dans les environs de Quimper. La fermière était à cueillir des haricots avec ses trois garçons. Son mari était à la moisson. Elle nous avait dit d'attendre qu'il revienne. Quand il arriva, il déplaça sa clôture électrique de quelques mètres pour faire la place de la tente. Il y avait une bouse de vache. Il me dit, d'un ton assez brusque : « Il y a là une merde, vous n'aurez qu'à l'enlever. » Nous nous demandions un peu à quel genre de bonhomme nous avions affaire : il était assez grand et sec, les traits

burinés par le travail aux champs. Mais le soir venu, nous avions été invités à boire un coup dans leur cuisine et en quelques minutes il avait déjà sur les genoux notre petite dernière, Yannick, qui avait à peine deux ans. Il pleuvait pas mal cette année-là. Quand le fermier avait vu notre installation sous la tente, il nous avait dit : « Vous dormez ainsi avec un matelas sur la terre, avec des petits enfants ! » À l'arrière de la maison d'habitation, il y avait une pièce qui ne servait pas. D'un commun accord, l'homme et la femme nous avaient dit : « Vous n'avez pas besoin de camper. Vous n'aurez qu'à vous installer dans cette pièce. »

Quinze ans de suite nous nous sommes retrouvés là. Pas question de loyer bien sûr. Avec les trois garçons de la ferme, nous faisions le soir des expéditions à travers champs et bois, dans les vieilles fermes abandonnées. J'aidais un peu à la moisson. Ma femme restait à faire le ménage ou la lessive et à bavarder avec la fermière. Nous étions comme de la famille. Par la suite, nous nous étions décidés à acheter une petite maison en centre Bretagne, de façon à avoir notre pied-à-terre à nous.

À cette époque aussi nous avions élargi nos contacts avec la « gauche » locale. Étant encore à la mairie, j'avais eu l'occasion de faire petit à petit plus ample connaissance avec Fernand, qui était connu comme un des plus ardents militants communistes de la commune. Il animait également le comité local du Secours populaire et était très présent dans l'amicale laïque. Petit à petit, au fil des conversations, que je recherchais, nous nous étions rapprochés. Par mes origines j'étais loin du Parti communiste. Dans le milieu catholique où j'avais vécu mon enfance, il y avait l'image du révolutionnaire « avec le couteau entre les dents » et puis « le communisme athée ». Il en était un peu de même, d'une façon générale, de l'image qu'on nous présentait des luttes ouvrières. Je me souviens de notre réaction en 36 quand mon

père, qui travaillait alors à l'usine Thomson à Lesquin, avait été pris malgré lui dans les grèves et l'occupation de l'usine. Le monde ouvrier à ce moment-là nous faisait peur. Depuis, les choses avaient évolué.

Dans cette démarche de rapprochement, ma femme avait eu un rôle non négligeable. Il y a des choses qui se sentent sans qu'on ait besoin de les expliciter clairement. Quand Fernand venait à la maison, il avait fait aussi connaissance avec ma femme. Je pense qu'il avait vite senti qu'à la fois par leur origine sociale et leur culture ils étaient plus spontanément accordés que lui ne pouvait l'être avec moi. Lui, savait ce qu'était la dureté de la condition ouvrière. Elle avait vécu une enfance très dure. Quand elle en racontait les épisodes, elle y ajoutait cependant toujours un détail cocasse qui les dédramatisait. Tous les trois nous nous retrouvions dans un égal sentiment de révolte contre toute injustice.

Toujours est-il que, petit à petit, nous avions découvert la profonde sincérité et le total dévouement de son engagement politique ; lui, de son côté, avait pu se rendre compte de la sincérité de notre option pour la gauche en dépit de mes origines personnelles et du fait que nous continuions à aller à l'église. Nous n'étions pas allés jusqu'à épouser toutes les vues du Parti communiste, sans doute pour diverses raisons, mais je crois que nous nous retrouvions sur l'essentiel. Nous avions noué une véritable amitié.

Il était évidemment la bête noire de la municipalité en place, de tendance plutôt centriste ou même de droite. Je me souviens avoir été témoin d'une scène un jour à la mairie où il avait été l'objet d'une attaque odieuse, avec des allusions venimeuses à des faits de sa vie privée. J'y avais assisté sans ne rien avoir pu dire, mais j'en avais été révolté. Par la suite, ayant quitté la mairie,

et donc plus libre de mes mouvements, avec mon ami Fernand nous avions formé une liste de gauche pour les élections municipales. Nous étions passés, en minorité à un élu près et nous avons alors combiné une manœuvre assez machiavélique : nous savions qu'un membre de la liste du maire sortant briguait la place, sans oser se déclarer ouvertement. En lui offrant, en secret, le soutien de nos voix, il pouvait passer. Il lui suffisait, le jour du vote, de voter pour lui-même. Au premier tour de scrutin pour l'élection du maire par les conseillers, nous avions donc mis nos 6 voix sur lui ; il y avait 6 voix pour le maire sortant, et une abstention : c'était le signal convenu avec le candidat que nous soutenions en secret. Il avait vu que nous tenions parole et, lui, tenait la sienne ; au deuxième tour il y eut donc 7 voix pour lui et 6 pour le maire sortant.

Le maire sortant, dont je n'avais par ailleurs jamais eu personnellement à me plaindre aurait dû m'en vouloir d'avoir trempé dans cette machination. Il fut beau joueur et accepta sa défaite. Par contre, sa femme nous en voulut à mort : un dimanche, à la messe, en allant à la communion, sournoisement elle avait bousculé ma femme. Nous avons fait ainsi un mandat, qui fut assez mouvementé, mais que nous n'avons pas renouvelé.

***

Le temps passait. Nos filles arrivaient à l'âge où elles commençaient à prendre leur indépendance : études à la Fac, et même, entrée au travail. Pour ma femme, le fait de voir les oiseaux commencer à s'envoler du nid apportait un réel bouleversement dans sa vie. Ses filles étaient sa raison de vivre ; les voir partir risquait de la déstabiliser. Par l'intermédiaire de notre ami Fernand, elle était entrée en contact avec la présidente de

l'Amicale Laïque qui organisait un atelier de poterie pour les enfants. Cette présidente était une laïque très radicale, mais finalement d'esprit ouvert. Ma femme avait été bien accueillie et avait commencé la poterie avec elle. Elle était très adroite de ses mains, très à l'aise avec les enfants. Mais d'autres membres de l'amicale laïque, estimant peut-être que nous n'avions pas encore suffisamment fait nos preuves, ou par jalousie, avaient trouvé à redire, par-derrière, au fait qu'on faisait entrer des « blancs » dans l'amicale. Les clivages politico-religieux avaient vraiment la vie dure. Ulcérée, ma femme avait mis fin à sa participation à l'atelier de poterie. Elle se retrouvait à nouveau avec cette espèce de sentiment d'inutilité qui pouvait dangereusement la ronger.

Par ailleurs, nos relations avec ma famille s'étaient plus ou moins détériorées, ce qui risquait de nous enfermer dans un isolement à deux qui ne pouvait qu'augmenter le sentiment de désarroi qu'elle s'était mise à éprouver.

Pour occuper le vide qu'elle ressentait, il fallait qu'elle trouve un emploi. Elle en eut l'occasion comme vendeuse dans un petit magasin d'articles de piété proche du bureau où je travaillais à Lille. Elle se donna à ce travail avec l'ardeur et le dynamisme qu'elle mettait dans tout ce qu'elle faisait. Elles étaient deux, la gérante et elle, à tenir le magasin. Leurs relations n'avaient d'ailleurs rien de hiérarchique. Ladite gérante militait au PSU et animait la section locale CFDT petit commerce. Ma femme l'accompagnait également avec entrain dans cette activité. Qui dira pourquoi les choses n'ont pas pu continuer sur cette lancée ? Au bout de quelque temps, elle se mit à manifester quelques signes, assez insignifiants au début, de troubles psychologiques. Comment et pourquoi au juste ces choses-là se déclenchent-elles ? J'aurai tout le temps par la suite pour essayer de comprendre.

Le climat dans le magasin où elle travaillait s'était donc mis à se dégrader.

La maison que nous avions achetée en centre Bretagne l'année précédente était sa petite maison à elle : c'était surtout elle qui l'avait voulue. Elle se mit en tête d'aller là-bas, seule, en attendant que nous la rejoignions quand les vacances arriveraient. Manifestement, son pays natal lui manquait. Depuis quelques années déjà, elle partait dès les vacances scolaires avec ses filles et je les rejoignais quand j'avais mes congés. Et quand nous rentrions dans le Nord, début septembre, et que nous arrivions en vue du ciel bas et gris qui pesait à l'horizon sur les terrils des mines, je voyais bien que son cœur se serrait. Moi aussi, d'ailleurs, j'avais l'impression de quitter un paradis pour retrouver une terre morne et sans beauté.

On était en mars. Il y eut, cette année-là, un printemps pluvieux comme il y en a rarement, même en Bretagne : pas un jour sans pluie pendant plus d'un mois. Elle était là-bas, la plupart du temps seule, à regarder à travers les carreaux la pluie tomber, ou à courir la campagne avec ses chiens, deux petits caniches noirs. Heureusement, il y avait la voisine avec qui nous nous étions tout de suite liés d'amitié. Elles se racontaient leur vie, pleuraient ensemble sur leurs misères, car cette voisine n'avait pas eu une vie facile non plus. Elles trouvaient aussi, ensemble, des occasions de franche gaieté.

Un jour, la voisine trouva ma femme étendue à terre, à demi inconsciente, devant sa cheminée. Elle avait dû être emmenée à l'hôpital à la ville voisine. Une autre fois, la nuit, elle avait été prise d'une hémorragie. D'après ce qu'elle en dit ensuite, elle se serait bien laissée aller, se laisser vider de son sang ; mais elle s'était reprise en se disant : je ne peux pas leur faire ça. Elle avait donc appelé ; le médecin était venu, et l'épisode s'était clos ainsi.

Je l'avais rejointe au mois d'août ; elle avait retrouvé son allant. Nous avons donc passé le mois ensemble dans notre petite maison de Bretagne. Nous étions rentrés dans le Nord. J'avais repris le travail et elle restait seule à la maison.

Le printemps suivant, un des garçons de la ferme où nous avions été en vacances pendant quinze ans près de Quimper avait eu son deuxième enfant : un garçon. Il lui manquait l'avant-bras droit. D'après ce que racontait le père, le docteur de la maternité lui avait montré le bébé en le tenant comme un petit lapin par les pattes de derrière et en disant : « Ah ! un handicapé. » Le père s'était enfui, horrifié ; c'était un homme d'une réactivité excessive ; il ne voulait pas entendre parler de ce petit handicapé : « Je n'en veux pas ; je vais le tuer. » Il ne l'aurait pas fait, bien sûr, mais personne ne pouvait le raisonner. Ma femme, qui avait toujours su comment le prendre, réussit à le calmer. On était en avril. Nous avions fait le déplacement pour aller au baptême. Pour bien lui montrer qu'il n'y avait pas à avoir honte de ce petit gars, elle s'était offerte pour être sa marraine : « Tu verras, il se débrouillera dans la vie comme un autre. » Elle était restée là pendant un mois, puis avait rejoint sa petite maison en attendant que j'aille la retrouver aux congés du mois d'août.

C'est vers ce moment-là que le prêtre directeur du centre où je travaillais se retira. Mon collègue devenait mon directeur. Je n'avais pas prévu les choses ainsi et supportais mal d'être devenu son subordonné ; d'autant plus que nos conceptions du travail divergeaient souvent. Dans les décisions à prendre pour la conduite d'une étude, je devais m'incliner devant lui avec un ressentiment que j'étais bien obligé de rentrer. Le cœur évidemment n'y était pas, mais je me faisais un point d'honneur à obéir et à mener le travail correctement dans la ligne qui m'était imposée.

Je l'avais cependant mis au pied du mur de me laisser emporter du travail à la maison pour rester le plus possible auprès de ma femme. Il n'était pas d'accord, mais je passais outre, dans le sentiment que, de toute façon, je n'avais plus rien à perdre : il me ferait ce qu'il voudrait, je m'en foutais. Quand on prend les choses ainsi on se place dans une position de force inexpugnable.

Les semaines et les mois passaient dans une alternance de moments de crises et de périodes où elle se retrouvait dans son état normal. Elle s'était décidée à entreprendre une psychothérapie. Elle en avait essayé plusieurs avant de tomber sur un homme dont, apparemment, elle se sentait comprise.

Nous étions en relation avec une religieuse carmélite. Nos filles étaient encore toutes petites quand nous avions fait sa connaissance. Elle faisait à ce moment-là un premier séjour au Carmel. Ses excentricités, dues à son tempérament débordant de vie, avaient fait que ce premier essai n'avait pas été concluant. Elle était donc revenue aux études, à la Fac de psycho. Elle était alors dans une situation matérielle fort précaire avec sa petite bourse d'étudiante, ne mangeant pas tous les jours à sa faim. Elle avait un don pour raconter des histoires aux enfants qui l'auraient écoutée des heures durant. Elle venait souvent nous voir, partageant nos repas, repartant avec un poulet ou quelques œufs pour sa semaine sans que nous n'ayons jamais l'impression de lui faire l'aumône tant sa présence nous apportait, sur un autre plan moins monnayable.

Elle était d'une intelligence et d'une culture, d'une aisance d'expression verbale, mais aussi d'une simplicité telles, qu'on se sentait subjugué et, en même temps, tout à fait à l'aise avec elle. J'avais quelquefois avec elle de grandes discussions philosophiques et théologiques : savoir qui était le plus fort ! Mais je voyais bien qu'avec ma femme c'était toute autre chose : elles

se retrouvaient spontanément au même diapason, la grande intellectuelle et la petite élève des Soeurs Trinitaires.

Mais les périodes de crise revenaient, de plus en plus fortes. Elle entrait alors dans une sorte d'égarement. Elle semblait se retirer dans un monde où nous n'avions pas accès ; son esprit était parti ailleurs, et alors la présence physique de son corps s'imposait avec une violence difficilement supportable. Elle titubait comme si elle avait bu, alors qu'elle n'avait jamais de sa vie absorbé une seule goutte d'alcool. Une fois, pour fêter une naissance, on avait voulu lui faire goûter du champagne ; elle avait trouvé ça imbuvable. Elle se traînait parfois, comme vidée de ses forces. Inutile d'insister sur tous les détails de ces crises ; à chacun de nous : nos trois filles et moi, d'en assumer, chacun pour son compte, l'héritage.

Il y avait des moments plus violents ; elle avait alors, à plusieurs reprises, fait de brefs séjours en clinique psychiatrique. Quand elle en revenait, elle me racontait ses journées là-bas avec toujours, là aussi, le détail cocasse qui les dédramatisait. Les moments que nous passions ensemble étaient souvent très durs. Je sentais parfois monter en moi, par contrecoup, une violence contenue dont je ne me serais jamais imaginé capable. Il m'est arrivé aussi de me laisser aller à pleurer, chose que je ne me souviens pas d'avoir faite de toute ma vie en dehors de cette période. De la voir ainsi se dégrader sous mes yeux sans que je ne puisse rien faire me déchirait le cœur. Alors me revenait cette parole d'un des psaumes les plus noirs de la Bible :

Tu redresses l'homme en corrigeant sa faute.
Comme la teigne, tu ronges son désir, ce qu'il a de plus cher…
Seigneur, détourne de moi les yeux,
que je respire avant que je m'en aille et ne sois plus.
Psaume 39 (38 dans la traduction de la Vulgate).

Pourquoi en arrivait-elle là ? Les raisons en étaient multiples, et je sais que j'y avais ma part. Nous avions un couple d'amis à qui elle se confiait volontiers. Je sentais de leur part un reproche muet, mais aussi quelquefois plus explicite : à leurs yeux, j'étais le vilain mari qui ne comprend pas sa femme ! Et c'est vrai : je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre que ce que je faisais. J'ai compris alors ce qu'on peut désigner d'un mot que je n'ai vu presque personne pouvoir supporter : la culpabilité. À un prêtre que je connaissais bien je me suis confessé, avouant le mal que je causais, non pas par ce que je faisais, mais par ce que j'étais. Je crois avoir fait alors la confession la plus vraie de ma vie et j'ai compris le sens du sacrement qu'on appelait autrefois le « sacrement de pénitence », et maintenant le sacrement de la réconciliation, sacrement par lequel nous croyons qu'un « autre » peut réparer le mal que nous sommes nous-mêmes incapables de réparer. Ce qui n'empêchait pas les choses de continuer à se dérouler de façon implacable.

En fait, nous avions eu, je pense, une relation très, peut-être trop fusionnelle, bien que cela ne se manifestât guère à l'extérieur. De cette relation ambiguë elle avait sans doute aussi à se libérer et elle le faisait de façon violente contre elle-même et contre moi. Que je le veuille ou non, j'en étais aussi en partie responsable.

Le départ de ses filles avait dû contribuer aussi à la perturber. L'affection, paternelle comme maternelle a toujours quelque chose d'ambigu : du côté paternel, c'est plutôt quelque chose de dominateur, d'autoritaire. Quant à l'affection maternelle, elle a toujours, je crois, quelque chose de plus ou moins possessif. On ne peut pas dire que ce fut plus particulièrement son cas. Elle avait élevé nos trois filles en s'y mettant toute entière. Leur départ dans la vie l'avait profondément déchirée, mais elle n'avait

jamais fait le moindre geste pour les retenir. Elle aurait certainement aimé voir ses petits-enfants. Elle aurait sans doute été une grand-mère plus pesante qu'elle n'avait été dans son rôle de mère. Je pense qu'elle était consciente de ce risque. Pour se délivrer des ses souffrances et de celles que son état nous imposait, elle a dû voir qu'elle n'avait qu'une solution.

Son état physique se dégradait de plus en plus. Elle ne vivait quasiment plus que de fromage blanc et de yaourt. Son amie carmélite, qui connaissait les signes cliniques de l'épuisement physiologique, nous disait son inquiétude à ce sujet. Que pouvions-nous y faire ?

Un autre été arriva. Nous l'avions passé ensemble dans notre petite maison de Bretagne. Lors du retour, son dernier retour de Bretagne, elle avait fait le voyage dans un état de prostration, avec des réveils qui me faisaient craindre quelquefois qu'elle n'ouvre la portière pour descendre de la voiture. J'avais l'impression de la ramener dans la prison où elle allait être à nouveau enfermée.

Un automne, un hiver passèrent encore. La vie continuait avec ses alternatives de crises et de rémissions. Le temps passait sans qu'on se rende bien compte de son déroulement : la succession des jours, de semaines, des mois n'avait plus grande signification.

Et un jour, le 25 avril [5], je rentrais du travail. Je rentrais par le garage dont la porte vitrée donnait sur une sorte de vestibule. Quand je l'aperçus à travers cette porte vitrée, je me demandais ce qu'elle faisait là, debout sur un tabouret tout contre l'escalier. Elle s'était pendue à la rampe, le tabouret renversé à ses pieds. J'ai bondi, pris un couteau pour couper le foulard qu'elle s'était passé autour du cou. J'ai encore dans les mains la sensation de la douceur soyeuse de ce foulard. Je suis sorti dans la rue. Le docteur, qui habitait en face de chez nous, s'apprêtait à monter en

voiture. Je lui dis ce que je venais de découvrir. Il nous connaissait bien et la suivait depuis longtemps déjà. Quand il l'eut examinée, il me dit qu'il n'y avait plus rien à faire. Je l'allongeais sur le petit lit sur lequel elle dormait souvent dans la journée, dans le vestibule, et j'allais raconter la chose à notre fille aînée. Je faisais tout cela dans un état de calme et de lucidité absolus ; les choses s'organisaient comme d'elles-mêmes : prévenir mes frères et sœurs, sa jeune sœur à elle qui habitait avec son mari et ses enfants un village voisin. Nos deux autres filles étaient également accourues, mais, le soir, je n'avais pas voulu qu'aucune ne reste avec nous. C'était comme le calme après la tempête, la conclusion inéluctable qui nous apportait, à elle comme à moi, l'apaisement. Je ne savais pas trop ce qui se passait dans la tête de nos filles.

Son amie carmélite avait eu la permission de venir. Je la vois encore, agenouillée dans la pièce où nous nous tenions. Au mur, il y avait un poster représentant un chemin qui démarrait sous un arbre et serpentait dans la campagne vers l'infini. Au bas de ce poster, j'ai écrit les deux passages de psaumes qu'elle avait alors cités :

Tu as délié mes chaînes. Psaume 116 (115), verset 16.

et *Des chemins s'ouvrent dans leur cœur.* Psaume 84 (83), verset 6.

Ces chemins, il nous restait à les parcourir. J'étais allé voir aussi le psychothérapeute qui l'avait suivie ; je lui racontai la suite des événements. Il me dit simplement : on croit que les mécanismes de la tragédie n'existent plus dans nos sociétés modernes… C'est vrai que nous avons toujours à faire face à la fatalité !

Il était évident qu'elle devait être enterrée en Bretagne, dans sa terre natale où elle avait laissé son cœur. Comme le transport

du corps se faisait en passant par plusieurs départements, il fallait qu'elle soit dans un cercueil zingué. Je revois encore l'ouvrier en combinaison de travail, avec son chalumeau, soudant le couvercle de zinc, prenant soin de ne pas laisser le moindre interstice comme pour dire : « Tu ne sortiras pas de là ! »

J'avais pris place avec le chauffeur dans le fourgon mortuaire ; nos trois filles faisaient le voyage ensemble, en voiture. Nous arrivâmes au petit matin à la maison de Bretagne et, après quelques heures de repos, ce fut l'enterrement. Notre voisine avait tout arrangé selon les coutumes locales.

Elle repose dans le petit cimetière là-bas, son cercueil à même la terre : pas de sarcophage pour l'enfermer encore plus hermétiquement qu'elle ne l'est ; pas de pierre tombale, mais un petit jardin où poussent des bruyères, des œillets, des myosotis… Quand j'irai la rejoindre, il suffira de creuser un petit trou dans la terre pour y mettre le bocal contenant mes cendres… à moins que les choses ne se passent autrement : ce n'est plus moi qui déciderai.

Et nous sommes rentrés dans le Nord. Un mois après, j'allais devoir retourner en Bretagne pour l'enterrement d'un de ses neveux : un garçon de 25 ans. Eux aussi avaient eu la vie dure. Celui-là en avait trouvé l'issue en imitant sa tante : lui, s'était pendu avec un fil de fer.

***

Dans mon village natal, où nous avions vécu ensemble pendant vingt-quatre ans, nous avons organisé une cérémonie religieuse. Nous avions eu toute liberté pour la préparation que nous avons faite ensemble avec un prêtre que nous connaissions bien. Il habitait en HLM dans un quartier populaire et militait

dans une organisation syndicale du cadre de vie. Ce fut un moment d'une émotion intense, l'expression d'une croyance profonde que nous partagions tous : nos trois filles qui commençaient à prendre leurs distances par rapport à la religion traditionnelle, des gens qui ne fréquentaient guère l'église, notre ami communiste. Nous partagions tous, au fond, une même conviction, une même foi : croire à la vie, croire en l'homme, pas seulement en paroles, mais en actes. Que certains appellent cela croire en Dieu et d'autres non, cela apparaissait finalement d'importance secondaire.

La cérémonie se faisait autour d'un gros bouquet d'ajoncs qui symbolisait le corps que nous avions laissé là-bas, dans la terre de Bretagne. En ouverture, un morceau de harpe celtique. En entendant cette musique qui nous avait tous remués il n'y avait pas encore si longtemps, j'ai eu tout d'un coup la sensation intense, quasi physique, d'une présence qui emplissait toute l'église. Puis il y a eu l'introduction par le prêtre avec qui nous avions fait la préparation. Puis un texte du Psaume 39 (38), celui qui me venait à l'esprit dans les pires moments de crises.

Seigneur, détourne de moi les yeux
avant que je m'en aille et ne sois plus.

Et un extrait du livre de Job, XIX, 23-26.

Je voudrais que mes paroles soient gravées dans la pierre,
avec un burin, sculptées dans le roc pour toujours :
Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant que,
témoin à mon procès, il se lèvera le dernier sur
la poussière.
À mon réveil, il me dressera près de lui
et de mes yeux de chair, je verrai Dieu.

Ensuite, un texte de Julos Beaucarne qu'il avait composé après l'assassinat de sa femme :

Sa vie ne pouvait être une mort. Elle est partie pour le pays de l'envers du décor.
C'est la société qui est pourrie, malade.
Il nous faut la remettre d'aplomb et d'équerre par l'amour et l'amitié et la persuasion.
Sans vous commander, je vous demande d'aimer, plus que jamais, ceux qui vous sont proches.
Le monde est une triste boutique
Les cœurs purs doivent se mettre ensemble pour l'embellir.
Il faut reboiser l'âme humaine.
Je suis maintenant très loin au fond du panier des tristesses.
On doit manger chacun, dit-on, un sac de charbon pour aller au paradis.
Ah ! comme j'aimerais qu'il y ait un paradis
comme ce serait doux, les retrouvailles.
En attendant, à vous, mes amis d'ici-bas face à ce qui m'arrive,
je prends la liberté
moi qui ne suis qu'un histrion un comédien qui fait du rêve avec du vent
je prends la liberté, je pense de toutes mes forces
qu'il faut s'aimer, s'aimer à tort et à travers.
Puis ce fut le chant :
Ils sont des forêts, sous un toit de terre
Plus rien désormais ne les fera taire
Ils aimaient la vie moins que la justice
Pablo, ô Pablo (Neruda)
Tu n'avais qu'une guitare alors on t'as coupé les doigts
et quand tu t'es mis à chanter les mitraillettes ont emporté le dernier souffle de ta voix

On était alors pas très loin de l'installation de la dictature au Chili.

Ensuite, une lecture tirée de l'évangile de Matthieu : le jugement, quand le fils de l'Homme viendra dans sa gloire et qu'il fera le tri entre les brebis et les boucs ; aux brebis, à sa droite, il dira :

J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger
J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire
J'étais un étranger et vous m'avez accueilli
J'étais nu et vous m'avez vêtu
J'étais malade, prisonnier, et vous m'avez visité
Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens
c'est à moi que vous l'avez fait.
Matthieu, chap. 25, versets 35-40.

Puis le chant :

Laisserons-nous à notre table un peu de place à l'étranger…

Et un texte du Coran :

Louange à Dieu, maître de l'univers
Souverain au jour de la rétribution
Au nom du Dieu clément et miséricordieux
J'en jure par la matinée et par la nuit quand les ténèbres s'épaississent :
Ton Seigneur ne t'a pas oublié
Il ne t'a pas pris en haine
La vie future vaut mieux pour toi que la vie présente
N'étais-tu pas orphelin et ne t'a-t-il pas accueilli ?
Il t'a trouvé pauvre, Il t'a enrichi
Alors, garde-toi de repousser le mendiant.
Le Coran, sourate XCIII.

C'était assez étrange d'entendre les paroles du Coran résonner sous la voûte de cette église témoin des siècles de civilisation chrétienne.

Puis un texte de Saint-Exupéry, quand le Petit Prince fut reparti vers les étoiles.

Je me sentis glacé du sentiment de l'irréparable. Et je compris que je ne supportais pas l'idée de ne plus jamais entendre ce rire…

Et le Petit Prince lui répondit :

Ce qui est important, ça ne se voit pas. C'est comme pour la fleur. Si tu aimes une fleur qui se trouve dans une étoile, c'est doux, la nuit, de regarder le ciel. Toutes les étoiles sont fleuries. Et puis, je vais te faire un cadeau. Quand tu regarderas les étoiles dans le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, que je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Et quand tu seras consolé (on se console toujours), tu seras content de m'avoir connu. Tu ouvriras parfois ta fenêtre, le soir, et tes amis seront bien étonnés de te voir rire en regardant le ciel. Ils te croiront fou. Je t'aurai joué un bien vilain tour. Ce sera comme si je t'avais donné, au lieu d'étoiles, des tas de petits grelots qui savent rire.

Puis ce fut la lecture du récit de Luc XXIV, quand les femmes découvrent le tombeau vide et que l'ange leur dit :

Pourquoi chercher parmi les morts celui qui est vivant !
Il fallait que le fils de l'Homme soit crucifié pour ressusciter le troisième jour.

Puis le chant : L'espérance folle.

Je t'attends, tu le sais, plus rien ne nous sépare
Si les larmes t'ont fait du bien, ce sourire est déjà le lien
avec les beaux jours qui reviennent.

Puis une poésie des enfants de sa sœur plus jeune :
Que mon cœur se réveille
En toi je retrouve les beaux jours plus vivants
Et cette poésie, dans mon cœur, murmure de Bonheur
Mémé, c'est moi qui te parle, de nous tous, de tes fleurs, de ta musique ; J'ai fait avec toi ton grand voyage
Dors, et repose-toi.

Et enfin la messe : le corps du Christ qui apparaît, invisible, entre les mains du prêtre :

Christ est venu…est né…a souffert…est mort
Christ est ressuscité, Christ est vivant
Christ reviendra, Christ est là.

Et la Communion, le chant du départ :

Au revoir les amis.

***

Des moments comme ceux-là, on n'en vit pas beaucoup, d'une telle intensité, au cours d'une existence. Pourquoi avait-il fallu qu'elle paie si cher ce que, par elle, nous avions vécu ? Ce moment qu'elle nous procurait ainsi, c'était aussi sa revanche, revanche d'une enfance malheureuse, d'une vie obscure et des épreuves qu'elle avait traversées. Pour moi, je dois dire que j'ai connu, tous ces temps-là, la période la plus bouleversante de ma vie. Serait-ce blasphémer que de dire que j'ai connu alors un sentiment analogue, je crois, à celui qu'ont connu ceux qui ont vu Jésus mourir sur la croix : le sentiment poignant de recevoir quelque chose d'un prix extraordinaire, et terrible à la fois, prix payé par un autre qui avait dû pour cela traverser un océan de tourments. C'est le sentiment que décrivait le prophète Isaïe dans le chant du serviteur de Yahweh :

Homme de douleur, familier de la souffrance
des rois resteront devant lui, bouche bée, muets.
Le châtiment qui nous rend la paix est sur lui
dans ses blessures nous trouvons la guérison
Mais à la suite de l'épreuve qu'il a endurée
il verra la lumière et sera comblé.
Isaïe, chap. 53, versets 3-11.
Et le prophète Zacharie, repris par l'apôtre Jean :
Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé.
Zacharie, chap. 12, verset 10, Jean, chap. 19, verset 37.

***

Dans les papiers qu'elle avait laissés, nous avions retrouvé les brouillons des lettres qu'elle nous écrivait quand elle était seule dans sa petite maison de Bretagne, le dictionnaire dont elle se servait pour corriger les fautes d'orthographe avant de mettre ces lettres au propre, et quatre feuillets contenant des textes très courts dont nous n'avions jamais eu connaissance. Je n'ai toujours pas compris quand ni comment ces textes avaient été composés. Je n'avais jamais douté de sa très vive intelligence, mais je me demande toujours où elle avait pu apprendre la versification. Je ne suis sans doute pas un juge impartial, mais je trouve dans ces textes un rythme, des images, des expressions d'une telle force… Elle nous révèle un visage d'elle-même que nous n'aurions jamais pu soupçonner. Quelques flashes lumineux, quelquefois un peu nostalgiques.

– Les parfums du printemps…
– Il est des fleurs que l'on appelle pensées
J'en ai cueilli qui poussaient dans mes songes
j'en ai pour toi des couronnes tressé.

– Tant qu'il rejaunira des genêts sur la lande
les fous rajeuniront l'herbe d'anciens et mots.
– Heureux couples qui vont s'aimer au fil des jours.
– L'amour survit aux revers de nos armes.

Quelques envolées vers un monde où perce déjà une certaine étrangeté :

– J'aurais voulu fixer dans ma folle mémoire…
– Le printemps pour moi murmurera toujours
les mots d'un autre moi parmi les mots d'amour.
– Têtes d'oiseaux qui tournent à tout ventprêtes à tout faire,
atout cœur.
– Le noir est blanc, le défendu permis, le meilleur est le pire.
– Qui peut dire où la mémoire commence
qui peut dire le temps présent où finit
où le malheur n'est qu'un papier jauni.

Mais surtout des textes où s'écrit son cheminement dans la montée croissante de la souffrance, jusqu'à l'apaisement final du sommeil :

– Les diamants naissent dans les larmes.
– Dans le ciel gris des sanglots étouffés
il me souvient de ces jours…
– Ici, là, s'ajoute à la nuit orpheline aux ombres
d'aujourd'hui les ombres d'autrefois.
– Je crierai, je crierai
mes yeux que j'aime où êtes-vous
où es-tu mon alouette, ma mouette ?
– La nuit qui vient du cœur et n'a pas de matin.
– Souffrir n'a pas de fin si ce n'est la souffrance.
– Je veux repartir comme un chant qui s'obstine.
– Qu'il m'est doux de dormir de songe
le sommeil est profond.

***

Et puis la vie a repris. Je vivais dans un état, comme une sorte d'ébriété, une colère intérieure, qui ne visait personne, me poussait en avant ; et en même temps une indifférence, le sentiment que désormais rien ne pourrait plus m'atteindre. En voiture, je conduisais pour ainsi dire comme un timbré ; je me serais foutu en l'air cela m'aurait été égal, sans cependant nullement le chercher.

J'avais continué à habiter seul dans la grande maison où nous avions vécu tous les cinq. À un moment donné, j'y avais hébergé un couple de Syriens venus en France où, lui, suivait des études. Elle ne parlait pas un mot de français et vivait comme apeurée dans ce pays inconnu. Au bout de quelque temps, elle s'apprivoisait et me vouait une reconnaissance éperdue, plus que cela ne le valait, s'appliquant à me soigner avec des petits plats de la cuisine syrienne.

Puis j'avais loué la maison à un jeune couple que nous connaissions et j'étais parti loger dans une chambre sur le lieu où je travaillais. Le soir, je traînais dans Lille, dans le quartier autour de la cathédrale, le long des rues où des filles, souvent très jeunes, attendaient le client. Je m'étais mis à fréquenter une jeune Algérienne, lui rendant quelques services, la conduisant en voiture faire ses courses, me mettant parfois dans des situations dont j'entrevoyais bien les dangers. Mais nous n'avons jamais, je dois le dire, « goûté au fruit défendu » : j'aurais trop eu l'impression de violer une de mes filles.

À un moment donné il me vint la proposition d'aller habiter dans le presbytère d'un des quartiers les plus populaires de Lille. Le curé de cette paroisse, un homme d'une certaine fragilité psychologique, mais d'une qualité de contact extraordinaire,

avait besoin d'un compagnon. J'étais libre. J'acceptais donc la proposition.

La paroisse avait pour « patron » saint Benoît Labre : un homme du Pas de Calais au siècle dernier, qui s'était fait clochard comme saint François d'Assise s'était fait « poverello », et que l'Église avait canonisé. Ce « patronage » de saint Benoît convenait bien à la paroisse qui se trouvait dans un des quartiers les plus pauvres de Lille.

Dans ces temps-là également m'était venue l'idée de renouer avec ma vocation première : être prêtre. C'était possible et puis autant me rendre utile à quelque chose. J'avais toujours aussi en moi le sentiment d'une dette pour la formation intellectuelle que j'avais reçue gratuitement, sept ans au petit séminaire, huit ans chez les jésuites. Je ne me sentais pas le droit d'en profiter tout seul.

À la paroisse, nous vivions alors dans une ambiance très conviviale. Le curé en question attirait autour de lui des gens, surtout des femmes, de milieu vraiment populaire. En face du presbytère, il y avait un foyer de la DDASS. Le jeune vicaire de la paroisse, très dynamique et très à l'aise avec ces jeunes, avait autour de lui quelques loustics bien typés. Je m'entendais aussi très bien avec eux. Un jour, par mégarde, ayant garé ma voiture devant le presbytère, j'y avais laissé ma pochette avec mes papiers ; cinq minutes après, naturellement, ils n'y étaient plus. Je raconte ça à Zouzou, un jeune « beur » du groupe : « T'en fais pas, me dit-il, je vais te les retrouver. » Le soir même, il me rapportait mon portefeuille avec tous mes papiers moins, évidemment, un ou deux billets de 100 francs que j'y avais. Quelque temps après, entrant par hasard dans le garage, je vois mon Zouzou en train de démarrer ma voiture : « Ben, t'es gonflé ! » « T'en fais pas, me répond-il, j'ai quelque chose à récupérer ; je

te la ramène d'ici une heure ou deux. » Je n'étais pas tranquille : je savais qu'il n'avait pas son permis. Mais qu'est-ce que je pouvais dire ?

À la paroisse, j'avais été chargé d'aller voir les gens qui demandaient le baptême pour leurs enfants. Selon les normes ecclésiastiques alors en vigueur, nous aurions dû refuser la plupart de ces baptêmes, ou alors, entreprendre avec les demandeurs un « cheminement » pour passer d'une religion « sociologique » comme on disait, à une « vraie foi ». Sur ce point, le curé et moi étions bien d'accord : pourquoi poser à la religiosité populaire des exigences de pureté idéologique que les milieux culturellement plus affinés ne remplissaient finalement que parce qu'ils entraient plus facilement dans le discours orthodoxe de l'Église d'après Vatican II. Je me sentais tout à fait dans ma peau à écouter les expressions de ces gens, découvrir la dureté de leur existence et leur philosophie de la vie, et à leur apporter simplement le témoignage qu'ils ont leur place dans l'Église du Christ. Un jour, à un homme qui était venu demander le baptême pour son enfant, j'en viens à dire, au cours de notre échange : « Je vois bien que vous avez bon cœur et que vous donneriez bien votre chemise, comme on dit. » Aussitôt il se lève, enlève sa chemise : « Tiens, je te la donne ! » J'ai eu beau protester que c'était façon de parler, rien à faire : il a remis sa veste et j'ai dû garder la chemise.

J'en rencontrais pas mal qui croyaient à la réincarnation. Je n'ai toujours pas compris d'où cela pouvait leur venir, car ce n'était évidemment pas le public qui pouvait être touché par la vogue actuelle des religions orientales dans les milieux intellectuels des classes moyennes ou supérieures.

J'avais entamé une période de probation par rapport à ma demande d'accéder à la prêtrise. Le prêtre qui m'accompagnait

dans cette démarche me conseillait fort prudemment de ne pas me décider dans l'emballement consécutif à la perturbation que je venais de connaître. Quand la perte d'un être proche est vraiment sérieuse, il faut bien deux ans pour à peu près s'en remettre. Au bout d'un certain temps l'évêque du diocèse me fit savoir qu'il me voyait plutôt diacre que prêtre. C'était l'époque où la formule des diacres permanents revenait à l'honneur dans l'Église. Je m'engageais donc dans la formation de diacre. Cette formation se faisait en dehors des heures de travail pour des hommes, des couples en activité. Je la suivais donc en continuant mon travail à la sociologie religieuse et mes activités à la paroisse. Vint le moment où un jury de prêtres et de laïcs devait se prononcer sur mon admission. Les prêtres votèrent : oui ; les laïcs : non. Finalement, cela tombait bien. J'avais commencé à passer tous mes congés en Bretagne avec Monique qui s'était installée en maraîchage biologique. Je commençais à entrevoir ma retraite à l'horizon et je me voyais bien trouver ma place là-bas, quitte à me partager entre le Nord et la Bretagne, ce qui aurait tout de même été difficilement réalisable dans le cadre du diaconat. La décision se prenait d'elle-même. Le bureau où je travaillais vint à fermer, faute de financement. Je me retrouvais libre aussi de ce côté-là, avec une indemnité de chômage correcte assurée jusqu'à la retraite.

***

Je partais donc pour la Bretagne. Je me trouve à un tournant de ma vie : ma femme est partie, tout en étant toujours là d'une façon qui ne s'explique pas. Avant de partir, elle avait ôté son alliance et l'avait déposée sur le coin de la table de cuisine. Me signifiait-elle ainsi qu'elle ne voulait plus de moi comme mari ?

Ou bien voulait-elle me dire qu'elle me rendait ma liberté ? Qui le dira ? En tout cas, selon l'expression un peu curieuse qu'on emploie dans ce cas, rien ne m'empêchait de « refaire ma vie ». Je n'aurais pas eu le sentiment de lui être infidèle. Simplement nous aurions eu à nous en expliquer quand nous nous retrouverions. J'étais disposé à le faire : pourquoi ne pas réunir deux solitudes ? et même ne serait-ce que pour des raisons économiques : éviter d'avoir à payer deux loyers, deux factures de chauffage, d'électricité… Passant en revue les femmes que j'avais côtoyées au cours de mon existence, j'en voyais bien quelques-unes, veuves ou séparées, libres, avec qui j'aurais pu faire affaire. Pour des raisons diverses, ça ne s'est pas fait.

Tant que nous étions ensemble, pour rien au monde je n'aurais voulu être infidèle à ma femme. J'avais toujours eu une conception très impérieuse de la fidélité. Il y avait là-dedans le fait que je n'aurais pu supporter l'idée de lancer dans l'existence un être que j'aurais abandonné ainsi dans la nature. J'ai trop le sens de la responsabilité. Je n'en fais pas une gloire : je suis né ainsi. Il y avait aussi le fait que j'aimais ma femme ; même en ayant la tentation, je n'aurais pas pu lui faire ça et devoir lui avouer. Il m'était donc, de toute façon, impossible de manquer à la fidélité, même si je l'avais voulu. Je n'y avais donc aucun mérite.

Une fois libre, tout était différent. J'avais toujours aimé danser. Près de notre petite maison en Bretagne, il y avait un bal musette qui ouvrait le samedi soir et le dimanche. Je recommençais à y aller. J'y allais souvent avec la voisine, qui y emmenait sa fille. C'était cette voisine qui avait été si intime avec ma femme lors de ses séjours solitaires en Bretagne. Ces souvenirs étaient toujours là. Elle ne m'était pas indifférente, mais la présence entre nous de ces souvenirs était trop forte pour qu'on puisse envisager d'aller plus loin.

J'ai toujours aimé les femmes. Au bal, j'en rencontrais d'autres, mais j'ai toujours été assez bloqué pour aborder une inconnue : la peur d'un refus ! Une fois seulement il y a eu une suite. Mais j'ai assez vite compris que la relation m'engageait plus loin que je ne pouvais ni ne voulais aller. J'ai donc rompu. Je n'aime pas faire du mal à quelqu'un, bien que cela m'arrive plus d'une fois.

Il s'est produit par la suite que je me suis retrouvé avec la cousine avec qui j'avais échangé un baiser à 18 ans. Je n'aurais jamais cru qu'un premier baiser put laisser une trace aussi profonde. Elle était veuve aussi. L'image et la chose peuvent prêter à sourire, mais ce fut comme un feu qui se réveille. À 70 ans, pensez un peu ! Mais là aussi, assez vite, il fallut se rendre à l'évidence : nos goûts, nos idées politiques et religieuses, nos caractères avaient évolué dans des sens tellement contraires qu'il était impensable d'envisager une vie commune ; nos attaches familiales non plus (elle dans le Nord, moi en Bretagne) ne s'y prêtaient pas. Nous avons continué une relation très suivie, essentiellement par téléphone. Étant si différente de moi, elle a beaucoup à m'apprendre. On a toujours à faire son éducation. Nos filles s'en chargent pour leur compte. Elle aussi, ma cousine, y contribue pour sa part.

***

À part ces péripéties sentimentales, l'existence que je mène en Bretagne est sans histoires, à part les événements menus, mais passionnants qui marquent la vie d'une petite communauté rurale.

Nos trois filles sont installées dans la vie. Je suis grand-père d'une fille et d'un garçon dans chacun des trois foyers.

Quand je fais le bilan de ma vie, je ne puis m'empêcher de le trouver bien léger. J'ai donné beaucoup de mon temps, et en ai pris à mes proches, pour le PSU. Qu'en reste-t-il ? J'ai passé des années dans la sociologie religieuse au service du diocèse de Lille. Qui en a retiré quelque chose ?

Ce bilan, je le regarde cependant sans amertume. Simplement, nous sommes peu de chose. Je dois dire aussi que j'ai toujours eu de la chance. En chaque occasion de ma vie, les choses sont tombées comme du ciel sans que j'aie eu à chercher. La chance aussi d'avoir eu le ressort suffisant pour affronter les circonstances les plus dures. Finalement, ce que j'ai peut-être fait de mieux, c'est d'avoir contribué à mettre sur orbite trois existences humaines et qui se continueront en d'autres encore… Avons-nous réussi leur éducation ? Une éducation n'est jamais réussie. En réaction contre l'éducation que j'avais moi-même reçue et que j'estimais trop stricte, et en accord avec ma femme, nous nous étions promis d'élever nos enfants dans un climat plus libéral. On s'aperçoit ensuite qu'il y a des façons plus insidieuses de transmettre – d'imposer ? – les valeurs auxquelles on croit.

Quant à celle avec qui je suis uni pour l'éternité, j'ai dit ce que j'avais vécu avec elle. Je l'ai peut-être idéalisée. D'autres ont sans doute d'elle une image différente. Qui peut se vanter de connaître le fond du secret des êtres qui nous sont les plus proches ?

***

Et un beau jour, il m'est venu l'idée d'écrire. J'ai toujours rêvé d'écrire un livre. C'est toujours resté à l'état de projet avorté. Je pense souvent que tout le monde devrait avoir la possibilité de raconter sa vie. Dans toute vie, il y a une histoire, souvent plus riche que ce qu'on peut lire dans bien des livres qui sont édités.

Cela en ferait des milliards et des milliards de livres à lire. Mais un jour, je le crois, tout cela sera dévoilé.

Ainsi je me suis mis à écrire. Qui me lira ? Nos enfants, nos petits-enfants, à ma femme et à moi, car en grande partie c'est sa vie que je raconte et dans ce que j'ai à transmettre il y a beaucoup qui vient d'elle. Qui d'autre cela pourrait-il intéresser ?

Je me suis dit que si Dieu m'accorde encore trois ans de vie, j'ai des chances d'aboutir dans mon projet. Sera-ce plus, sera-ce moins ? Je n'en sais rien. J'ai l'occasion maintenant de pouvoir ruminer mes pensées, mes souvenirs. Le travail manuel et particulièrement le rythme du travail de la terre est favorable à cette rumination : le corps est occupé, l'esprit est libre. J'ai la chance de disposer encore d'une bonne santé. À notre âge, la mémoire des faits récents connaît des défaillances, mais, dans l'ensemble, je garde l'esprit assez alerte, et même dans une sorte d'effervescence : dernier éclat de la flamme avant de s'éteindre. Je me sens donc maintenant pressé par le temps.

***

C'est curieux l'inspiration. Ça vient souvent le matin au réveil, quand je suis encore allongé dans mon lit. Il doit y avoir là une histoire de circulation sanguine et d'irrigation du cerveau. On a les yeux fermés, une idée passe, une formule lumineuse se présente, une autre suit, effaçant la première. Comment les saisir au passage si on veut transmettre ? C'est un bouillonnement, des étincelles qui volent. On voit les articulations qui se font entre telle et telle idée, telle et telle image ; les choses se mettent en place comme d'elles-mêmes ; ça coule comme un ruisseau ; il faudrait arrêter le courant, noter ; sinon, après, ça disparaît ; mais on ne peut pas retenir l'eau qui coule, comme un torrent ; tout

juste essayer d'en attraper quelques gouttes au passage si on veut en transmettre un tant soit peu de ce flot ; on se sent entraîné ; c'est inépuisable, épuisant à la longue : l'impression que si ça durait on deviendrait fou ; on se dit : « Arrête-toi. Dors un peu. » Et puis, peu à peu, la symphonie s'apaise. Le lendemain, il ne restera que des cendres refroidies. Il faudra essayer de retrouver les mots, essayer de redire, si on veut transmettre.

Qui donc, ou quoi, s'exprime ainsi comme indépendamment de nous ? Toujours est-il qu'on se retrouve avec quelque chose à transmettre. Ceux qui ont été témoins de quelque chose d'extraordinaire éprouvent le besoin de parler de ce qu'ils ont vu. J'ai vécu une vie peu banale ; extraordinaire ce serait peut-être beaucoup dire. Où est, au juste, la frontière entre l'ordinaire et l'extraordinaire ?

En un peu plus de 70 ans de vie, j'ai acquis une certaine expérience, j'ai été témoin d'un certain nombre de choses. Ce que je pense avoir à dire, je le dis, en prendra qui voudra.

SOMMAIRE

Pauvres riches !

Quand je jette un regard en arrière sur l'ensemble de ce que j'ai vécu avec ceux que j'ai rencontrés, proches ou plus distants, je crois discerner une note dominante dont les harmoniques se dispersent sans qu'on puisse facilement les réunir en un faisceau unique. Cette note dominante, je crois pouvoir la résumer dans l'expression : conscience de classe.

J'ai toujours eu, et de plus en plus, conscience d'être situé et surtout j'ai toujours voulu me positionner dans un champ… « magnétique » si on peut dire. Un champ magnétique est un champ de forces polarisé autour de deux pôles, deux contraires entre lesquels il y a tension, lutte.

Parmi les philosophes que j'ai approchés, Hegel et Marx m'ont beaucoup instruit sur ce point. Le peu que j'en ai lu, sans avoir vraiment tout approfondi m'a fait entrer dans la tête une ou deux idées clés. Je ne me suis jamais beaucoup arrêté sur la question de savoir si ce que j'en avais retenu correspond exactement à ce qu'ils ont voulu dire. J'en ai fait mon miel, sans complexe.

Dans Hegel, la dialectique du maître et de l'esclave, comme je l'ai comprise, m'a beaucoup parlé. Le maître possède un esclave et le fait travailler à sa place. Le travail de l'esclave fournit au maître tout ce dont il a besoin sans que celui-ci ait à travailler. Mais du coup, le maître, dans son existence même, devient dépendant de son esclave. La situation se retourne : c'est le maître qui devient dépendant, « esclave » de son ancien esclave, et l'esclave devient le maître de son ancien maître.

Dans la philosophie de Hegel, ces catégories de « maître » et « esclave » restent des catégories abstraites. Marx fait descendre le raisonnement dialectique de Hegel du ciel des idées sur la terre des réalités économiques : le patron capitaliste exploite le travail de l'ouvrier prolétaire. C'est le travail de l'ouvrier, du travailleur, qui nourrit le patron. La vie du patron exploiteur dépend alors du travail du prolétaire exploité. On est sur la voie du retournement dialectique : les prolétaires, prenant conscience de leur situation, s'unissent pour renverser le pouvoir capitaliste : c'est l'aboutissement de la lutte des classes dans la révolution.

À la question « Que faire ? » dans le champ de la lutte des classes, Lénine et ses compagnons bolcheviques ont répondu d'une certaine façon. Il a dû y avoir une erreur quelque part. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas reprendre la question. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » le mot d'ordre est toujours d'actualité.

S'unir, mais pour quoi faire ? Lutter bien sûr ! Même les non-violents : le Christ, Gandhi, Luther King n'ont pas prêché la résignation. Mais lutter en vue de quoi ? Prendre le pouvoir ? Mais aussitôt fait, les opprimés deviennent oppresseurs, les exploités exploiteurs… et la révolution est à recommencer.

De toute façon, il faut bien constater que le système mis en place en Union Soviétique n'a pas été, en dépit de son nom, un socialisme, mais un capitalisme d'État. Et il s'est avéré que le capitalisme d'État est encore pire que le capitalisme privé. Faut-il pour autant renoncer à essayer de construire le socialisme : « à chacun selon son travail », et pourquoi pas ? à plus lointaine échéance, le communisme : « à chacun selon ses besoins ! »

Pour le moment, en ce qui concerne l'expérience soviétique, l'histoire a tranché. Du coup la notion de lutte des classes qui sous-tend le projet communiste se trouve en quelque sorte dis-

qualifiée ; d'autant plus qu'elle évoque spontanément l'idée d'une invitation à la violence. Mais une chose est de prêcher la lutte des classes, autre chose est de constater le fait : il y a des classes sociales : ces classes sociales ont des intérêts divergents et sont donc en compétition, en lutte entre elles. Les choses ne sont sans doute pas aussi simples qu'on ne l'aurait cru, mais le fait reste là. Et prétendre rester neutre dans cette lutte est sans doute tout à fait illusoire : dans une bagarre, si on reste neutre, on ne fait qu'accepter que le plus fort domine le plus faible. Qu'on le veuille ou non, on prend parti, même en s'abstenant.

Pour moi, telle que je me la représente, la réalité des classes sociales s'exprime par toute une série de couples antagonistes : riches-pauvres ; exploiteurs-exploités ; bourgeoisprolétaires ; oppresseurs-opprimés ; dominants-dominés ; gros-petits ; nantis-démunis ; privilégiésdéfavorisés ; intégrés-exclus ; en cette aube du XXIe siècle, la liste s'allonge tous les jours.

Entendons-nous bien : quand on parle de classes sociales, on se situe d'un point de vue sociologique. Ce n'est qu'un point de vue entre d'autres, et qui n'épuise pas totalement la complexité de la réalité humaine. Un être humain, un individu, une personne ne se réduit évidemment pas à ses relations sociales.

Les frontières entre classes sociales ne sont pas non plus absolument étanches. Au fil des alliances, du passage d'une génération à l'autre, ou même de choix personnels, la carte des appartenances de classes peut se modifier dans une certaine mesure, se complexifier. Les classes sociales n'en restent pas moins une réalité.

Par ailleurs, si on parle de « couples antagonistes », il faut dire aussi qu'entre les deux pôles de ces couples antagonistes, il y a des échelons intermédiaires : les fameuses « classes moyennes ». Mais le terme de classes « moyennes » implique qu'il y ait, au-

dessus de ces classes moyennes, des classes supérieures, et en dessous, des classes inférieures. Le vocabulaire employé pour désigner ces classes « inférieures » donne à penser qu'on éprouve une certaine gêne à en parler. Les termes employés prennent facilement une teinte péjorative : prolétaires, sous-prolétaires, quart-monde, basses classes… Il y a ainsi des classes, des populations qui font l'objet d'une certaine dévaluation, qui sont « stigmatisées » comme on dit en sociologie. Ce n'est pas facile d'avouer qu'on a, dans son ascendance, des juifs par exemple, encore moins des Gitans, Manouches, Bohémiens… Comme si ces gens-là valaient moins que les autres !

Pour ma part, j'ai toujours été fasciné par ces classes « inférieures » ; j'ai toujours désiré avoir accès à leur monde : curiosité de découvrir des mondes inconnus ? Pressentiment de « valeurs », de « richesses » qu'ils pouvaient me faire partager ? Ce n'est sans doute pas un hasard si j'ai rencontré celle qui a été ma femme pendant 26 ans – et pour l'éternité – et qui venait de ce monde. De par mon origine, je suis « classe moyenne ». En cherchant à me faire admettre dans ce monde des petits, des rejetés, des pauvres, je ne sais pas trop à quelle impulsion profonde j'obéissais : relever un défi ?… Je n'ai sans doute pas non plus évité la tentation de m'y introduire en envahisseur, et, qui sait, en « supérieur », en dominateur ?… Oubliant que ce sont eux nos « maîtres », ceux de qui nous avons à apprendre, que ce sont eux qui détiennent le vrai secret !

Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si nos trois filles, chacune à sa façon, ont pris les orientations qu'elles ont prises. Filles d'un jésuite manqué, tourmenté, mais apaisé, et d'une mère qui a transgressé les règles de la hiérarchie sociale, nos trois filles ont un héritage lourd à porter. Ces règles de la hiérarchie sociale, on ne les viole pas impunément ; cela peut même coûter

cher. Dans ce double héritage que nous ont transmis les générations qui nous ont précédés, nous avons reçu, d'une part un capital culturel qui est une richesse enviable, et par ailleurs, la volonté indéfectible de prendre toujours le parti des opprimés.

La lutte des classes a pu changer de formes, elle est toujours d'actualité. Déjà dans la Rome antique il y avait des classes. La révolte des esclaves sous la conduite de Spartacus en 71 avant Jésus-Christ était-elle une sorte de lutte des classes ? Une révolte des opprimés en tout cas. Faut-il parler de lutte des classes quand les manants de l'Ancien Régime se sont révoltés contre les seigneurs ? Question de mots peut-être tout simplement. Quant au peuple qui a fait la Révolution française en 1789, il s'est bien débarrassé de ses maîtres de l'aristocratie et du clergé ; malheureusement c'était pour tomber sous la coupe de la bourgeoisie : des maîtres encore plus impitoyables peut-être que ceux de l'Ancien Régime. Et à l'heure actuelle on peut quelquefois se demander si on n'est pas revenu au « temps des seigneurs ». Et donc, le combat continue, avec des échecs, des demi-succès : la Commune de Paris en 1871, la révolution d'Octobre 1917 en Russie, les grandes grèves ouvrières de 1936. Avec les conflits sociaux de cette sorte, on entre bien dans la définition marxiste de la lutte des classes. Avec Mai 68, les choses sont moins claires : conflit de générations en même temps que conflit social.

Les temps changent. Maintenant, comment parler de classes sociales et de lutte des classes ? Qu'en est-il des conflits sociaux actuels ? Les patrons ne sont plus des patrons, mais des employeurs, des PDG de Sociétés Anonymes. La classe ouvrière s'amenuise, pour faire place à des travailleurs aux emplois plus ou moins précaires et à des chômeurs, des RMIstes. Au point que certains disent que la notion de classe sociale est une notion

dépassée. Une chose est sûre cependant, c'est qu'il y a toujours des riches et des pauvres.

Déjà les prophètes de l'Ancien Testament critiquaient les riches qui exploitaient les pauvres.

Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison.
Isaïe, chap. 5, verset 8.
Malheur à qui fait travailler son prochain pour rien.
Jérémie, chap. 22, verset 13.
Malheur à qui amasse le bien d'autrui.
Habacuc, chap. 2, verset 6.
Une perdrix (un coucou ?) couve ce qu'elle n'a pas pondu ainsi celui qui se fait des richesses injustes.
Jérémie, chap. 17, verset 11.
Vous qui écrasez le pauvre ; vous qui exploitez les faibles et maltraitez les pauvres,
on vous enlèvera avec des crocs, avec des harpons de pêche.
Amos, chap. 4, verset 2.
Rapine, oppression, violence ; il perd le sens celui qui est insatiable comme la mort.
Habacuc, chap. 2, verset 5.
Vous piétinez le faible, vous prélevez sur lui un tribut Amos.
chap. 5, verset 11.
Oppresseurs du juste, extorqueurs de rançons, nombreux sont vos victimes.
Amos, chap. 5, verset 12.
Couchés sur des lits d'ivoire, vautrés sur des divans, vous serez déportés ;
c'en est fait de l'orgie des vautrés.
Amos, chap. 6, verset 4-7.
Et Jésus qui a eu l'audace de dire:
Malheur aux riches.

Luc, chap. 6, verset 24.

Bienheureux les pauvres.

Luc, chap. 6 ,verset 20.

Et depuis 2000 ans, des riches et des pauvres, il y en a toujours : des riches de plus en plus riches, des pauvres de plus en plus pauvres, au moins relativement et même absolument pour un certain nombre dans les pays riches et pour un grand nombre dans les pays pauvres. La période qu'on a appelée « les 30 glorieuses » : 1945-1975 a sans doute été une période assez particulière : amélioration du niveau de vie – au moins dans nos pays – et diminution des inégalités. Mais je pense que nous avons eu le pressentiment que cela n'allait pas durer. Nous sommes actuellement dans une situation assez bizarre, et assez intolérable : la technique a fait des progrès extraordinaires – comme en physique le « mouvement uniformément accéléré », ou encore on parle en économie de « croissance exponentielle ». De toute l'histoire de l'humanité, jamais autant d'hommes n'ont joui d'un tel niveau de vie, d'un tel confort, n'ont disposé d'autant d'objets. On ne va bien sûr pas s'en plaindre ! Mais cela se fait au prix d'un gaspillage des ressources naturelles, d'une exploitation féroce des travailleurs, ici et dans le « tiers monde », de la pollution… sans compter la misère morale.

Une de mes filles du Nord, celle qui a affaire à des chômeurs de longue durée, qui avait, coup sur coup, rencontré deux de ses amis confrontés, l'un à des problèmes psychologiques, l'autre à un grave problème d'emploi, me disait : « On a parlé du Bug de l'an 2000 ; on n'a pas eu le bug informatique, mais on a eu un bug moral ! »

Nous vivons dans le confort, mais tous les matins des millions d'habitants des pays riches partent au travail dans les embouteillages, le bruit, le stress et la menace d'un possible licenciement

à l'horizon. Et la radio nous annonce tous les matins, comme un bulletin de victoire, les performances du CAC 40. Les bénéfices des grosses multinationales croissent et se multiplient ; les PDG des grosses sociétés se ramassent des revenus équivalant à 100 fois, 200 fois… le SMIC.

Un monde comme celui-là, qui gaspille tant de richesses pour créer tant de misères est un monde inhumain, injuste. On commence donc à se poser des questions et l'une de ces questions est bien celle des inégalités : il y a des riches et des pauvres.

Mais qui est riche et qui est pauvre ? Je remarque, en parlant autour de moi, que bien des gens disposant d'un revenu qui me semble confortable – et je suis de ceux-là – ne veulent pas qu'on les « accuse » d'être riches, comme s'il y avait une honte à être riche ! [6]

Passant ce « complexe de culpabilité », pourquoi chacun ne pourrait-il pas reconnaître simplement quelle est, objectivement, sa situation dans l'échelle des revenus ; sans d'ailleurs aller chercher des comparaisons au niveau mondial, mais simplement au niveau français.

En fait, ce n'est pas si simple qu'on pourrait le penser. D'abord, les études donnant une vue d'ensemble de la répartition des revenus sont quasi inexistantes : le sujet reste assez tabou. Et que faut-il compter au juste comme revenus : les salaires, les revenus financiers, les allocations diverses… avant ou après déduction de l'imposition sur le revenu ?

Le plus juste est de prendre ce qu'on appelle le « revenu disponible », c'est à dire incluant tous les revenus (du moins les revenus déclarés) et déduction faite de l'impôt sur le revenu. Pour que la comparaison soit bien juste, il faudrait aussi tenir compte de la taille des ménages : un même revenu pour une personne seule ou pour une famille avec plusieurs enfants ne

correspond pas à un même « niveau de vie ». On ne trouvera pas dans les statistiques de quoi tenir compte de ce paramètre. En dépit de cette lacune, les résultats qui apparaissent sont tout de même bien parlants. Voir en annexe page 49.

La répartition des ménages français selon leur niveau de revenu

Une première remarque qui ressort de l'examen des statistiques ne manque pas de surprendre : les ménages ayant moins de 3 000 F de revenu mensuel (seuil de pauvreté) ne représentent que 2 % de l'ensemble des ménages français : 400 000 ménages sur les 23 millions de ménages français. Mais si on compte ceux qui ont moins de 6 000 F (à peu près le SMIG ou en dessous), on a dans ce cas 17 % de l'ensemble des ménages.

La grosse masse des ménages : 82 %, se situe entre 6 000 et 50 000 F mensuels (26 % entre 6 000 et 10 000 F – 26 % entre 10 000 et 15 000 F – 30 % entre 15 000 et 50 000 F).

Enfin, la catégorie de ceux qu'on pourrait appeler les riches et très riches (50 000 F et plus) ne représente que 1 % de l'ensemble des ménages (200 000 ménages). La statistique regroupe dans cette catégorie des niveaux de revenus fort différents, allant de 50 000 F mensuels à une limite supérieure qu'on ne connaît pas. C'est d'ailleurs dans cette catégorie des riches et très riches que l'écart entre les revenus déclarés et revenus réels est sans doute le plus grand. Le revenu déclaré ne serait que les 3/4 du revenu réel [7].

On a là un tableau d'ensemble de la société française : une grosse « classe moyenne », une classe « inférieure » et surtout une classe « supérieure » numériquement faible. Quelles conclusions en tirer ?

Et si tous les ménages avaient le même revenu ?

Proposition absurde pourra-t-on dire, ou, tout au moins, utopique. Rien n'empêche pourtant de faire le calcul. Calcul hasardeux, certes, mais qui peut donner une petite idée.

En principe, le calcul est simple : il suffit de faire le total des revenus de tous les ménages et de diviser par le nombre des ménages. La difficulté principale vient de la tranche des 200 000 ménages ayant 50 000 F et plus de revenus mensuels. Ne connaissant pas la limite supérieure de ce revenu, on ne peut que faire une hypothèse pour évaluer le revenu total de cette tranche.

Le calcul ainsi effectué (voir le détail en annexe…) donne le résultat suivant : si le « gâteau » était partagé de façon strictement égalitaire, chaque ménage disposerait de 14 000 F par mois. Il y a 16 millions de ménages (sur 23) soit près de 70 % qui sont en dessous de ce chiffre.

Et si on parlait simplement de réduire un peu les écarts ?

4 millions de ménages disposent de moins de 6 000 F par mois.

Sans chercher l'égalité absolue, si simplement on se mettait devant l'hypothèse où personne ne serait en dessous de ce revenu de 6 000 F par mois, il suffirait :

– sans toucher au revenu de ceux qui ont entre 6 000 et 10 000,
– que ceux qui ont autour de 12 500 F se contentent de 12 437,50 F (-62,50 F),
– que ceux qui ont autour de 40 000 F se contentent de 38 000,00 F (-2 000 F),
– que ceux qui ont autour de 1 000 000 F se contentent de 800 000,00 F (-200 000 F).

(voir le détail du calcul pages 113-114).

TABLEAU 1

LES REVENUS DES MÉNAGES FRANÇAIS **Revenus disponibles :** **compris les allocations et après imposition sur le revenu**		
Nombres de ménages (arrondi)	**Ayant par mois**	**Pourcentage**
400 000 2 000 000 1 500 000	moins de 3 000 F entre 3 000 et 5 000 F entre 5 000 et 6 000 F	2 6 17 % moins de 6 000 F 9
3 000 000 3 000 000	entre 6 000 et 8 000 F entre 8 000 et 10 000 F	13 13 26% entre 6 et 10 000 F
6 000 000	entre 10 000 et 15 000 F	26 26% entre 10 et 15 000 F
3 600 000 2 500 000 800 000	entre 15 000 et 20 000 F entre 20 000 et 30 000 F entre 30 000 et 50 000 F	16 11 30% entre 15 et 50 000 F 3
200 000	50 000 F et plus	1 1% 50 000 F et plus
23 000 000		**100 100 %**

Tableau fournit par le Ministère de l'Économie et des Finances et INSEE.
Enquête revenus fiscaux 1996.

TABLEAU 2

Voici l'hypothèse :

Supposons que sur les 200 000 ménages de la tranche 50 000 F et +

100 000	**ménages aient entre**	50 et 70 000 F :	**moyenne :**	60 000 F
75 000		70 et 130 000 F :		100 000 F
22 500		400 et 600 000 F :		250 000 F
2 400		600 000 et 1 400 000 F :		1 000 000 F

Le revenue des ménages serait alors :

Tranche	Moyenne		Nb de ménages		
Moins de 3000 F	1500	X	400000	=	600000000 F
de 3000 à 5000 F	4000	X	2000000	=	8000000000 F
de 5000 à 6000 F	5500	X	1500000	=	8250000000 F
de 6000 à 8000 F	7000	X	3000000	=	21000000000 F
de 8000 à 10000 F	9000	X	3000000	=	27000000000 F
de 10000 à 15000 F	12500	X	6000000	=	75000000000 F
de 15000 à 20000 F	17500	X	3600000	=	63000000000 F
de 20000 à 30000 F	25000	X	2500000	=	62500000000 F
de 30000 à 50000F	40000	X	800000	=	32000000000 F
de 50000 à 70000 F	60000	X	100000	=	6000000000 F
de 70000 à 130000 F	100000	X	75000	=	7500000000 F
de 130000 à 400000 F	250000	X	22500	=	5625000000 F
de 400000 à 600000 F	500000	X	2400	=	1200000000 F
de 600000 à 1400000 F	1000000	X	100	=	100000000 F

total : 317775000000 F

Ce total, réparti entre les 23 millions de ménages donnerait 13 816 F par mois.

Une possible (?) répartition un peu différente

3900000 ménages (sur les 23 Millions) disposent de moins de 6000 F par mois (voir tableau 1). Pour les amener à 6000 F, il faudrait :

Pour les 400000 ayant moins de 3000 F (moyenne 1500) :
6000 - 1500 = 4500 x 400000 = 1800000000 F

Pour les 2 Millions ayant entre 3000 et 5000 F :
6000 - 4000 = 2000 x 2000000 = 4000000000 F

Pour les 1,5 Millions ayant entre 5000 et 6000 :
6000 - 5500 = 500 x 1500000 = 750000000 F

Total : 6550000000 F

Supposons que le revenu des ménages ayant entre 6000 et 8000 F et entre 8000 et 10000 F ne change pas. Supposons que le revenu des tranches supérieures soit diminué d'un pourcentage allant de 0,005% (pour les revenus de 10000 à 15000 F) à 0,2% (pour les revenus les plus élevés : 600000 à 1400000 F).

Les revenus des tranches ainsi touchées seraient modifiés de la façon suivante :

TABLEAU 3

Les revenus de	**Moyenne**	**diminueraient de**	**resterait**
10 000 à 15 000 F	12 500 F	12 500 X 0,005 = 62,50 F	12 437,50 F
15 000 à 20 000 F	17 500 F	17 500 X 0,01 = 175 F	17 325,00 F
20 000 à 30 000 F	25 000 F	25 000 X 0,025 = 625 F	24 375,00 F
30 000 à 50 000F	40 000 F	40 000 X 0,05 = 2 000 F	38 000,00 F
50 000 à 70 000 F	60 000 F	60 000 X 0,1 = 6 000 F	54 000,00 F
70 000 à 130 000 F	100 000 F	100 000 X 0,12 = 12 000 F	88 000,00 F
130 000 à 400 000 F	250 000 F	250 000 = 0,125 = 31 250 F	218 750,00 F
400 000 à 600 000 F	500 000 F	500 000 X 0,15 = 75 000 F	425 000,00 F
600 000 à 1 400 000 F	1 000 000 F	1 000 000 X 0,2 = 200 000 F	800 000,00 F

Resterait un écart entre 6 000 F et 800 000 F mensuels, ce qui n'est tout de même pas négligeable : rapport de 1 à 133 au lieu du rapport de 1 à 200 au départ.

Le tableau suivant indique quelle serait la nouvelle répartition de la richesse totale.

Tranche	**Moyenne**	**Nb de ménages**	
Revenu minimum	6 000 X	3 900 000 =	23 400 000 000 F
de 6 000 à 8 000 F	7 000 X	3 000 000 =	21 000 000 000 F
de 8 000 à 10 000 F	9 000 X	3 000 000 =	27 000 000 000 F
Tranches modifiées	12 437,50 X	6 000 000 =	74 625 000 000 F
	17 325 X	3 600 000 =	62 370 000 000 F
	24 375 X	2 500 000 =	60 937 500 000 F
	38 000 X	800 000 =	30 400 000 000 F
	54 000 X	100 000 =	5 400 000 000 F
	88 000 X	75 000 =	6 600 000 000 F
	218 750 X	22 500 =	4 921 875 000 F
	425 000 X	2 400 =	1 200 000 000 F
	800 000 X	100 =	80 000 000 F

Total : 317 754 375 000 F

Tout cela est théorique, bien sûr. Ce ne serait pourtant pas demander la lune.

L'objectif n'est pas ici d'esquisser un programme de « redistribution » des revenus. Il existe déjà un système : impôt sur le revenu, allocations diverses, qui opère une certaine redistribution, mais qui laisse en fait subsister d'énormes inégalités ; et ce système d'ailleurs ne s'attaque pas aux inégalités à leur source même. L'objectif est simplement de faire toucher du doigt quelles catégories de revenus accaparent plus que leur dû de la richesse commune et, en même temps, de montrer que réduire un peu les écarts ne serait pas un sacrifice exorbitant pour ces catégories.

Il ne faut sans doute pas s'attendre à ce que ces « riches et très riches » acceptent d'eux-mêmes ce petit sacrifice. Alors que faire ?

Au cours des deux siècles qui viennent de s'écouler, on a vu se développer le premier point du programme affiché au fronton de la « République » : la liberté. Quant à la révolution de l'égalité, elle reste à faire. Reste à savoir si on la veut vraiment. Mais pourquoi donc cette révolution de l'égalité s'avère-t-elle plus difficile à réaliser que la révolution de la liberté ?

En fait, les choses ne sont pas aussi simples que pourrait donner à le penser le petit exercice mathématique qui vient d'être proposé. Il faut tout d'abord faire remarquer qu'un même niveau de revenus peut signifier des niveaux de « richesse » assez différents. Au regard de la statistique, la vieille paysanne qui vit avec sa petite retraite agricole, quelques poules et son petit bout de jardin serait classée dans la catégorie des personnes en dessous du seuil de pauvreté. Demandez-lui si elle est satisfaite de son sort, elle vous répondra qu'elle ne manque de rien. Faudrait-il alors la présenter comme un exemple à suivre ?

Après 68, des jeunes, des couples, sont partis au Larzac ou ailleurs, élever des chèvres ou s'adonner à des activités aussi « primitives ». Beaucoup en sont revenus, quelques-uns ont continué l'entreprise aventureuse : semer la graine d'une « économie alternative ». On les a baptisés « les écolos » et on en parle avec un petit sourire narquois, mais un peu embarrassé. C'est vrai que là aussi, comme ailleurs, on rencontre des sectaires, obsédés, assez imbuvables. Personne n'est parfait. Il y a encore de la place dans les campagnes françaises ! Si on se partageait le territoire, chaque habitant de l'Hexagone disposerait d'un hectare (une famille avec 3 enfants : 5 hectares). Bien sûr, on ne va pas inverser complètement le mouvement de « l'exode rural ». Après tout, comme on dit : il faut de tout pour faire un monde ; à chacun son chemin. La campagne cependant continue d'alimenter les rêves de bien des citadins. Évidemment, de là à aller y vivre, il y a un pas à franchir. L'attrait des lumières de la ville, l'habitude d'un certain confort… Et puis, la ville, c'est la civilisation : en latin, la ville se dit « civitas », et l'habitant de la ville, c'est le « civis », l'homme civilisé. Et d'ailleurs c'est dans les concentrations urbaines que se présentent de la façon la plus massive les problèmes, les combats à mener, les enjeux de la compétition sociale. Mais on peut rappeler que les révolutions qui ont pu déboucher sur une certaine durée, que ce soit la Révolution française de 1789, la révolution d'Octobre en Russie, ou celle de Mao en Chine, ne se sont jamais faites sans les gros bataillons des masses paysannes, du « pays profond » ; alors que la révolution de 1848 comme la Commune de Paris en 1871 n'ont pas fait long feu. On dira peut-être que le temps des révolutions est révolu. On parle même d'une « fin de l'histoire » à laquelle on serait arrivé avec le triomphe du « libéralisme ». Comme si l'hu-

manité pouvait se résigner à accepter la fatalité de ce que les maîtres du monde nous déclarent « incontournable ».

Mais alors, de quelles classes pourrait-on attendre un changement révolutionnaire – disons une transformation radicale du système de répartition des richesses ? La classe supérieure riche n'a évidemment aucun intérêt à voir se modifier le système actuel. Elle réagirait si elle se sentait menacée dans sa situation dominante. Ce n'est apparemment pas le cas, pour l'instant du moins. La classe qui aurait le plus d'intérêt à un changement social serait la classe pauvre, qu'on pourrait aussi définir comme celle des « exclus ». Mais elle ne représente, en fait, qu'une minorité. La classe la plus nombreuse est la classe moyenne, au sens large : 75 à 80 % de la population si on y inclut les ouvriers et les employés relativement « aisés » et les cadres supérieurs à revenus relativement « modestes ». C'est donc cette classe dont les choix – politiques au sens large – pourraient être déterminants. C'est peut-être aussi dans cette classe qu'il y aurait le plus de chances de voir émerger une prise de conscience de la nécessité d'un « modèle de développement » différent de celui que nous connaissons actuellement.

Ce qui fait obstacle à une perspective de révolution dans les pays riches c'est le fait que la grande majorité des gens, même s'ils sont plus ou moins insatisfaits de leur sort, ont tous quelque chose à perdre. Il y a dans le monde des masses de jeunes, et de moins jeunes, qui n'ont, elles, plus rien à perdre. Ce qui pourrait faire bouger la grande masse de la population des pays riches c'est si elle saisissait que ses intérêts ne sont pas contradictoires, mais solidaires de ceux des catégories de population pour qui un changement radical de la société mondiale actuelle est un enjeu absolument vital. Mais cette prise de conscience n'est sans doute pas pour demain.

On entend souvent dénoncer comme un scandale l'énorme et croissante inégalité des revenus – sans parler de l'écart entre pays « riches » et pays « sous-développés ». Pourtant le système se maintient, accepté même, semble-t-il, par ceux qui en sont, à des degrés divers, les victimes, victimes consentantes.

La grande réussite du capitalisme – du libéralisme comme on préfère dire maintenant – c'est que les vrais profiteurs, ceux qui sont maintenant les maîtres du monde ont réussi à se mettre à l'abri, non seulement de la menace des démunis, des exploités, mais même de leur regard : quand on évoque l'énormité de leurs revenus c'est tellement abstrait qu'on ne réalise pas vraiment et de toute façon, « on ne peut rien y faire ; ils sont hors d'atteinte ! »

Dans la phase actuelle de la lutte des classes, l'avantage est manifestement à la classe dominante, qui n'a plus en face d'elle que des opposants éparpillés. La lutte est toujours aussi féroce, sinon plus, qu'elle ne l'a jamais été, à tous les niveaux.

Je lisais récemment, je ne sais plus où, qu'une des prouesses de l'ultralibéralisme était d'avoir réinventé le « struggle for life » des sociétés de pénurie dans une société d'abondance. Dans cette lutte pour la vie, la règle du « chacun pour soi » fait que le plus fort élimine le plus faible. Et les plus forts des plus forts dominent tous les autres. On voit se créer une classe de privilégiés et une classe d'exclus, rejetés comme des inutiles, assistés sociaux réduits à la honte et à la rancune du statut de mendiants.

On parle quelquefois du « problème de la pauvreté ». Le problème n'est peut-être pas qu'il y ait des pauvres. Le problème serait plutôt qu'il y a des trop riches, qui accaparent plus que leur part, excitant, par l'étalage de leur richesse, l'envie des moins riches, et les privant en même temps des moyens de satisfaire ces envies. On voit ainsi l'inégalité des revenus alimenter la compétition entre les individus et les groupes sociaux et exciter la

jalousie : celui qui a 5 000 F envie celui qui en a 10 000 ; celui qui en a 10 000 envie celui qui en a 20 000 ; et ainsi de suite… Et celui qui a 10 000 n'accepte pas que celui qui n'a que 5 000 le traite de riche ; celui qui a 20 000 n'accepte pas que celui qui a moins le traite de riche… On se laisse ainsi entraîner dans la logique du « toujours plus ». Vers les années 70-80, François de Closets avait publié un petit livre qui a fait un certain bruit à l'époque et qui dénonçait cette course au « toujours plus ». Seulement il s'abstenait de distinguer ceux qui ont déjà beaucoup et ceux qui n'ont pas grand-chose. Ceux qui invitent les revenus modestes à « faire des sacrifices en attendant des jours meilleurs » sont souvent de ceux qui ont eux-mêmes des revenus confortables, sinon énormes. Quand on sait le montant de certains revenus, n'est-ce pas déjà en soi une insulte à la misère ? Et pendant qu'en bas et au milieu de l'échelle, chacun jalouse son voisin, en haut, les gros rigolent bien : ils sont à l'abri.

Il y a aussi une façon qui marche bien de créer des jalousies, c'est de désigner comme boucs émissaires les hommes politiques, les fonctionnaires qui s'engraissent sur le dos des autres, qui ont la sécurité de l'emploi et qui « gagnent bien sans trop se fouler »…

Jalousie, compétition, c'est vrai que la vie est un combat, encore faut-il, dans ce combat, ne pas se tromper d'ennemi.

Et si l'ennemi était aussi en nous-mêmes ? N'a-t-on pas chacun en nous quelque chose qui nous pousse à en vouloir toujours plus ? Alors, en vouloir toujours plus ou bien modérer ses désirs ? On pourrait aussi rêver de solutions plus radicales : comme le firent les anachorètes du Ier siècle se retirant au désert pour échapper à la décadence de la Rome impériale, on pourrait avoir envie de partir moine ou ermite. Rêver, on peut toujours et les rêves ne font peut-être qu'entrouvrir une lucarne sur la réalité

profonde, ou préfigurent l'avenir. Sans aller si loin, on peut tout au moins s'interroger sur les modes de vie et de consommation actuels. C'est évidemment un point sensible, difficile à aborder. Il faut tout de même bien reconnaître que dans nos pays « développés » nous avons presque tous un revenu, et donc un niveau de consommation confortable. C'est très bien. C'est très agréable, le confort. Si tout le monde pouvait l'avoir, ce serait parfait. Et si ça peut durer, tout va bien.

De toute façon, opter pour un mode de vie et de consommation plus sobre ou plus dispendieux relève du choix personnel de chacun. Personne n'a de leçons à donner à personne. D'ailleurs, est-ce qu'on choisit vraiment ? Ou bien ce sont les circonstances, l'environnement dans lequel on vit qui commandent. Mais si on choisit une option, c'est qu'on la trouve meilleure qu'une autre ; libre à d'autres de juger autrement.

Moi, je suis entré dans la catégorie socioprofessionnelle des inactifs. Je me suis aussi, en quelque sorte, retiré au désert. Je m'y trouve bien. J'ai laissé ceux que j'ai quittés sur un chemin que je crois plus difficile que le mien. Mais je peux me tromper. Je comprendrais qu'on me reproche ma « désertion », mais c'est ainsi. Quant à savoir qui détient les clés de l'avenir, qui le dira ? Finalement, chacun suit son chemin. Heureux si tout au moins on peut communiquer. J'ai tout le temps de penser.

J'ai toujours eu un goût, peut-être immodéré, pour l'activité intellectuelle, les grands débats d'idées, la réflexion théorique. Il me faut toujours chercher à comprendre, chercher le pourquoi et le comment des choses. J'y trouve du plaisir, je dois bien l'avouer. Par contre je n'aime pas trop le plaisir solitaire. Je trouve que ce n'est pas bien. J'aimerais mieux partager, là aussi.

J'ai besoin de savoir d'où on vient et surtout où on va. C'est ainsi que, d'une certaine façon, j'aspire à mourir, pour savoir

le fin mot de tout ça. Je pense qu'il y a une certaine morosité actuelle qui tient justement à ce qu'on ne sait plus où on va, ni d'ailleurs d'où on vient. L'avenir apparaît inquiétant, tout au moins incertain. Pas pour nous qui avons fait notre temps, mais pour les jeunes qui viennent après nous. Je sais bien que c'est leur affaire de construire l'avenir et ils le feront, mais on ne peut pas s'empêcher de s'inquiéter pour eux. L'avenir est sombre, la solution est peut-être de ne pas trop y penser. Mais disposer de quelques certitudes à ce sujet, je trouve que ça éclaire beaucoup l'existence.

Je sais bien que l'essentiel est d'agir. Je me dis cependant qu'il n'est peut-être pas tout à fait inutile non plus de réfléchir. Agir sans en voir les résultats, sans entrevoir le but, c'est certainement courageux, je suppose que ce n'est pas non plus tellement gai. Je sais bien que tout le monde n'a pas le loisir, ni peut-être le goût de réfléchir à toutes ces choses. Je l'ai, ce loisir, j'en profite. Ce que je fais, ce n'est peut-être qu'élucubrations et parlotes inutiles ? Peut-être !

Ce qui se passe aussi, quand on fait part de ses certitudes, c'est qu'on a toujours l'air de vouloir donner des leçons aux autres, de vouloir imposer une vérité. Je sais qu'un de mes gros défauts c'est de vouloir toujours avoir raison. Je ne suis sans doute pas le seul. Ce n'est pas une excuse, mais on fait ce qu'on peut avec ce qu'on est. Je me suis donc mis à réfléchir sur ce qui semble être les tenants et aboutissants de toute cette question : la pauvreté et la richesse, les besoins, les désirs : la satisfaction des besoins et désirs, le Bonheur !

De ces cogitations, en prendra qui voudra.

SOMMAIRE

Les besoins

Il y a plusieurs sortes de besoins. Il y a des besoins tout à fait élémentaires, nécessaires à la simple survie.

Il y a dans l'Évangile une parole qui a donné lieu à de nombreux et savants commentaires, mais qui pourrait être interprétée comme une remarque de simple bon sens : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme » (sa vie, en fait, en hébreu). Pour profiter des biens de la terre, la toute première condition c'est tout simplement de vivre. La vie est le premier des biens, et le plus précieux : avoir peu ou avoir beaucoup c'est, après tout, secondaire.

Si on fait le compte des besoins les plus élémentaires, nécessaires pour nous maintenir en vie, le premier, c'est l'air. Là, c'est une question de minutes : 50, 60… minutes sans air et normalement on est mort. Pour le moment, l'air est gratuit. Encore qu'avec la pollution atmosphérique l'air respirable va bientôt commencer à être un bien élémentaire qui aura un coût.

Le second besoin élémentaire, c'est l'eau. Là, pour survivre, c'est une question de jours. L'eau potable n'est déjà plus gratuite. Dormir est aussi un besoin élémentaire, mais là on n'y prête guère attention, car, sauf si on a besoin de somnifères, ça ne coûte rien de dormir. Le besoin élémentaire suivant, c'est manger ! Là aussi le nombre de jours où on peut rester sans manger est limité. Viennent ensuite se vêtir et se loger. À la rigueur on pourrait vivre nu et en plein air. Sous nos latitudes ce serait assez dur. Et tous les ans, dans nos pays riches, des SDF meurent de froid en hiver.

Boire, manger, se vêtir, se loger sont des besoins élémentaires matériels très élastiques : on peut se contenter de peu ou au con-

traire en vouloir beaucoup. Là, la question du budget disponible et celle des comportements de consommation deviennent des questions déterminantes.

On peut allonger la liste des besoins matériels que l'être humain est susceptible de se créer. Il y a bien des gens qui vivent sans voiture. On pourrait donc dire que la voiture n'est pas indispensable à la survie. Pourtant combien de personnes et de ménages à qui elle est en fait indispensable : pour aller au travail, pour aller faire les courses, pour aller se promener… Et à la limite, si on est cinq personnes dans un ménage, il faudrait cinq voitures…

Il y a toute une série de besoins qui ne sont pas des besoins matériels, mais dont la satisfaction a un coût. Ce sont les besoins culturels : lire, écouter de la musique, se distraire… Mais les livres, les disques, la télé, les jeux vidéo, les entrées au cinéma, au théâtre ou dans les musées tout cela n'est pas gratuit, tout cela a un coût et n'est pas en quantité illimitée.

Les ressources cependant ne manquent pas. La terre regorge de richesses, de ressources naturelles, même si elles ne sont pas illimitées.

Nous avons hérité de la tradition catholique un vague sentiment de culpabilité par rapport à la richesse. La tradition protestante puritaine anglo-saxonne y voit, au contraire, une récompense de Dieu à ceux qui ont pratiqué la vertu du travail et de l'épargne. Max Weber a bien montré le lien entre éthique protestante et capitalisme. Et ce n'est sans doute pas un hasard si les deux grandes puissances capitalistes : l'Angleterre au XIXe siècle, les États-Unis d'Amérique au XXe, sont des nations de tradition majoritairement protestante.

La tradition juive, dans l'Ancien Testament, voyait dans la richesse une bénédiction divine : il ne faut pas dire que Dieu

n'aime pas les riches ; Il n'a rien contre la richesse ; c'est Lui qui a créé toutes les richesses de la terre. Les poèmes religieux que sont les Psaumes célèbrent abondamment cette générosité de Dieu :

Quelle profusion dans tes œuvres, Seigneur. Psaume 104 (103), verset 25.

Du fruit de tes œuvres tu rassasies la terre, tu la combles de tes richesses. Psaume 104 (103), verset 14.

Qui craint le Seigneur, les richesses affluent dans sa maison. Psaume 112 (111) versets 1-3.

La richesse et la gloire viennent de toi. Psaume 111 (110), verset 3.

À l'ombre de tes ailes tu abrites les hommes

Ils savourent les festins de ta maison ; aux torrents du paradis tu les abreuves. Psaume 36 (35), versets 8-9.

Fontaine intarissable, source de vie ; les biens de ta maison nous rassasient. Psaume 65 (64), verset 5.

Il fait germer l'herbe sur les montagnes et les plantes pour l'usage des hommes. Psaume 147 (146), verset 8.

L'oiseau reçoit sa nourriture, la fleur se pare de beauté

À toute chair Il donne le pain. Psaume 136 (135), verset 25.

Il comble de biens les affamés ; les pauvres mangeront, ils seront rassasiés. Psaume 22 (21), verset 27.

Les prophètes, par la suite, auront de violents réquisitoires, non pas contre la richesse en elle-même, mais contre ceux qui s'approprient indûment les richesses. Comment a-t-on pu faire d'une religion qui chante la beauté et la richesse du monde, une religion qui prône les restrictions, qui fait de la privation une vertu ? Si c'est Dieu qui a créé « le monde et sa richesse », ce n'est certainement pas des restrictions qu'il nous promet.

De toutes ces richesses, il devrait y en avoir pour tous.

***

C'est le rôle de l'économie de gérer la production et la distribution de toutes ces richesses, de tous ces biens. Il y a des besoins. Pour les satisfaire, on produit des biens qui sont répartis entre les consommateurs selon la loi de l'offre et de la demande. Tout cela a l'air parfaitement logique. En principe, cela devrait se faire pour le plus grand bien de tous, pour une satisfaction équitable des besoins de tous. N'est-ce pas du simple bon sens ?

On parle maintenant aussi d'écologie. Économie-écologie: les deux termes viennent du grec. OIKOS c'est la maison ; NOMOS c'est la norme, la règle, la loi ; LOGOS c'est la parole, le discours, la logique, la raison qui met de l'ordre dans le chaos. Le maître de maison OIKOS définit la règle NOMOS selon laquelle doit fonctionner la maison : c'est l'économie. Encore faut-il que cette règle de fonctionnement soit conforme au bon ordre, à la raison LOGOS ; c'est l'écologie. Et l'économie n'est pas toujours forcément réglée par une écologie, une logique raisonnable.

L'économie est, paraît-il, une science. Elle décrit les lois selon lesquelles fonctionne la production et la répartition des biens de consommation. S'il suffisait de se goinfrer de chiffres pour prétendre au titre de science, alors oui, la science économique est vraiment une science. Mais si on regarde d'un peu plus près, on s'aperçoit vite que la théorie classique, le libéralisme, repose sur certains postulats qui ne résistent guère à la critique, sur des fictions en somme.

En premier lieu, la fiction qui consiste à raisonner comme si les échanges économiques se faisaient entre partenaires égaux entre eux, réglant leurs intérêts réciproques par des contrats. C'est en partie vrai. Mais il est de fait aussi que les rapports sont des

rapports de force : sous vernis de civilisation on retrouve la lutte entre prédateurs, le plus fort s'attribuant la plus grosse part du gâteau ; à la limite, des loups prêts à s'entredévorer. L'occultation, plus ou moins consciente et voulue de cette face de la réalité n'est pas innocente : les prédateurs humains ont besoin de se justifier, de camoufler ou de canaliser, domestiquer leurs instincts sous des dehors civilisés.

Deuxième fiction : les partenaires économiques auraient des conduites rationnelles : calcul de leur intérêt optimum. C'est vrai en partie. Mais on sait bien aussi que les comportements de consommation sont loin de relever entièrement de conduites rationnelles, que leur logique n'est pas une pure logique de calcul économique, mais qu'elle est pleine de motivations irrationnelles : phénomène de compensation à des frustrations, comme le boulimique pour calmer ses angoisses, des comportements de rivalité, de prestige : j'aurai une robe, une voiture plus belle que celle de mon voisin : la « provocation ostentatoire de la consommation ».

Tant et si bien que la capacité prédictive de la science économique s'apparente finalement davantage à celle de la météorologie qu'à celle d'une science exacte. Et la science économique évite soigneusement de s'interroger sur ses postulats. L'économie est une science ! C'est aussi une religion, avec ses dogmes : le progrès, la croissance, le plein emploi, le développement.

***

La première démarche de la raison devrait être de faire ce à quoi se refuse la science économique : examiner ses postulats de départ :

– La croissance ? Le problème est-il qu'on ne produit pas assez de biens ? On arrive à une situation où on est obligé de pousser les consommateurs à consommer pour écouler les biens produits. La machine économique ne tourne plus pour produire les biens nécessaires à la satisfaction des besoins ; au contraire, il faut sans cesse exciter les besoins pour pouvoir écouler ce que produit la machine. La présence obsédante de la publicité en est témoin.

– L'emploi ? Les patrons, les employeurs devraient-ils être considérés comme des bienfaiteurs de l'humanité puisqu'ils « donnent du travail » à leurs ouvriers, à leurs employés ? Cela rappelle un peu le rapport du maître et de l'esclave : le maître faisant travailler son esclave pour être lui-même dispensé de mettre la main à la pâte et pouvoir se livrer à des activités plus « nobles ».

– Le travail peut être considéré autrement : par son travail, le travailleur produit des biens utiles à la société, non pas la « société » abstraite, mais aux hommes et aux femmes qui habitent ensemble la planète. En échange de son travail, il reçoit une rémunération qui lui permet d'acquérir les biens dont il a besoin, biens produits par d'autres travailleurs. Vivre du RMI ou d'allocations de chômage, « aux crochets de la société », profiter sans rien donner en retour, sans travailler, n'est pas une situation normale, c'est déshonorant, dégradant. Mais les rentiers ne vivent-ils pas aussi sans travailler ? Et les actionnaires ne sont-ils pas des sortes de rentiers ? Et puis aussi, si le travail est censé produire des biens utiles à la société, qu'est-ce que cela signifie si on « crée des emplois » sans se préoccuper si ces emplois sont destinés à produire des biens utiles ou inutiles, voire nuisibles ?

– Le progrès ? C'est formidable, le progrès : la machine à vapeur, l'électricité, l'automobile ; qu'est-ce que nous ferions

sans électricité, sans machine à laver, sans voiture… ? Et puis est venu le nucléaire, l'industrialisation de l'agriculture, la mondialisation, Internet : la Terre serait devenue « un grand village », et puis le génie génétique, les OGM… !

Il ne faut pas dire trop de mal du progrès : la technique nous a fait faire de grands progrès dans la voie de la domination de la terre. Le capitalisme s'est révélé d'une efficacité remarquable pour ce qui est de la production des biens de consommation. Quant à leur juste répartition, c'est autre chose.

Le progrès a apporté une libération, c'est un fait. C'est vrai, comme Marx l'a fait remarquer, que le libéralisme c'est surtout la liberté du renard dans le poulailler. Mais c'est vrai aussi que, dans les pays développés, le progrès a libéré une multitude de gens des contraintes liées à la simple nécessité de survivre. Et on comprend que les pays « en développement » envient le confort dans lequel nous vivons. Nous avons maintenant beaucoup de libertés : liberté de penser, de parler, de disposer de notre corps, liberté de circulation… encore que sur ce point la liberté est surtout celle de circulation des capitaux et des marchandises ; la liberté de circulation des personnes n'est pas donnée à tous : demandez aux Nord-Africains qui cherchent à obtenir un visa pour un séjour en France…

La démocratie, liée au libéralisme économique dans les pays développés, a fait reculer les dictatures. Elles ont peut-être été remplacées par une autre dictature, plus subtile et plus efficace. L'autre jour, un ami m'a sorti une expression assez osée : la dictature « à la vaseline ». À la vaseline, ça passe mieux ; à sec, c'est plus douloureux. Nos nouveaux maîtres du monde ont bien compris ça ! Une dictature n'est-elle pas un viol ? La dictature des marchés est aussi une dictature. Dans un viol, le pire n'est peut-être pas la souffrance physique, mais la dégradation morale que

subit la victime… et aussi le bourreau. Seulement, si le viol se fait en douceur, il peut arriver qu'on en redemande. Qu'on se plie volontiers à la dictature des marchés, de la publicité et des supermarchés, il n'y a qu'à voir les troupeaux d'acheteurs attelés à leur caddie et se précipitant dans les temples de la consommation. Charlot nous a montré, dans *Les Temps modernes*, l'ouvrier enchaîné à sa machine. Dans les temps postmodernes, c'est à nos caddies que nous sommes enchaînés. À l'horizon c'est *1984* de Orwell ? Ou *Le Meilleur des mondes* de Huxley ?

Comment se fait-il qu'on en soit arrivés là ? Et comment se fait-il que se soient les Occidentaux, les blancs, les héritiers de la tradition « judéo-chrétienne », mais aussi des Grecs et des Romains, qui ont mis en route le modèle de développement qui est en train de s'imposer, comme référence, à l'ensemble de la planète ?

Tout n'aurait-il pas commencé au premier chapitre de la Genèse, quand Dieu, ayant « créé le ciel et la terre » dit à Adam et à ses descendants : « Croissez et multipliez ; emplissez la terre et soumettez-la » ? Du coup, la terre n'était plus la « déesse-mère » avec ses enfants accrochés à son sein ; les hommes étaient invités à se mettre au travail et entreprenaient de dominer la terre et de la transformer.

Nous venons de fêter l'an 2000, essayant d'oublier que nous fêtons aussi, à quelques années près, l'anniversaire de la naissance d'un obscur prophète qui a parcouru la Galilée et a d'ailleurs mal fini. On a beau remplacer Jésus par le père Noël, la Toussaint par Halloween, l'anniversaire que nous avons fêté en cet an 2000, c'est celui de la naissance de la civilisation chrétienne. Il y a bien un calendrier chinois, un calendrier musulman, les ordinateurs ne connaissent que le calendrier chrétien.

Curieuse histoire que celle du monde occidental qui est le nôtre. Jean-Claude Guillebaud dans son livre *La refondation du monde* [8] nous invite à une sorte de pèlerinage aux sources : source gréco-romaine, et, au-delà, influences égyptiennes, mésopotamiennes… sources celtique, germanique… et aussi la source religieuse judéo-chrétienne. Le christianisme va fournir la matrice idéologique qui va nourrir pendant un millénaire et demi la civilisation occidentale chrétienne : la chrétienté.

Au XVIe siècle va s'amorcer un tournant : la Renaissance. La pensée occidentale va commencer à s'affranchir de sa matrice religieuse. En même temps, deux traits marquants : l'importance accordée à l'individu, à la personne, et le développement des sciences et techniques vont s'affirmer de plus en plus comme des caractéristiques centrales de la culture occidentale. À laquelle de ces deux sources : la rationalité gréco-romaine ou la source judéo-chrétienne faut-il attribuer la paternité de ces deux traits marquants ?

***

En même temps, c'est la découverte, et la conquête, de l'Amérique, des deux Amériques : Amérique du Nord par les Anglo-saxons protestants, Amérique du Sud par les Espagnols et les Portugais catholiques. Et cette conquête de l'Amérique va marquer le commencement de la colonisation du monde par l'Europe. Paradoxe remarquable que celui de cette civilisation occidentale « chrétienne » qui place au cœur de son code de morale le respect de la personne, les droits de l'homme, l'amour du prochain et qui s'avère être la civilisation la plus prédatrice peut-être qu'il y ait jamais eu sur cette terre. Née d'une religion qui affiche une prédilection pour les petits, les faibles : « Je te

rends grâce, Père, de ce que tu as caché tes secrets aux sages et aux intelligents et que tu les as révélés aux petits » (saint Luc,10.21), « Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qui est fort, ceux qui sont sans naissance, méprisés, ceux qui ne sont rien, pour réduire à rien ce qui est » (saint Paul, première épitre aux Corinthiens1.27), cette civilisation « chrétienne » modèle en fait sa pratique sur la primauté de la force. L'Église elle-même, devenue une puissance depuis Constantin, va entrer dans ce jeu, renouvelant l'alliance des deux pouvoirs, civil et religieux, qui s'étaient coalisés pour éliminer celui qui avait été son fondateur : Jésus.

Alliance des deux pouvoirs, mais aussi rivalité entre eux. Au fil des siècles, la pensée occidentale va continuer à s'affranchir de la tutelle de l'Église : le Siècle des Lumières, la Révolution Française, la séparation de l'Église et de l'État, et jusqu'à la déchristianisation et l'humanisme athée. Rupture ou évolution logique ? La promotion de la personne humaine ne conduit-elle pas à ce qu'un jour l'homme se libère des dieux, de Dieu ? Conscients de leur capacité à domestiquer les forces de la nature, les hommes devaient bien un jour se dire qu'ils n'avaient plus besoin d'en demander la permission au Créateur de la nature et à ses mandataires ecclésiastiques. Et cette page-là est tournée. Je me souviens d'un vieux compagnon de travail de mon père qui, pour évoquer le temps passé disait : « du temps du vieux Bon Dieu ». Le temps du vieux Bon Dieu ne reviendra plus. Il paraît que pour que l'enfant devienne adulte, il lui faut « tuer le Père », jusqu'au jour peut-être où, ayant passé l'adolescence, nous devenons capables de lui parler « d'homme à homme ». Et l'enfant devenu adulte reste néanmoins toujours l'héritier du père. Et n'y a-t-il pas une sorte de « ruse de l'histoire » qui ferait que les valeurs chrétiennes fondamentales, sous une forme laï-

cisée, continuent à se répandre et à hanter les consciences pour empêcher que ne règne tranquillement l'inhumaine barbarie toujours prête à renaître ?

Et maintenant, où allons-nous ?

Il n'y a encore pas si longtemps, on ne se posait pas de questions : la terre autour de nous fournissait ce dont on avait besoin : la nourriture, le gîte et le couvert ; il y avait les mines de fer de Lorraine, les mines de charbon du Nord ; pas besoin de courir au bout du monde pour se procurer les sources d'énergie et les matières premières indispensables. Mais maintenant, consommant à une telle allure les produits de la terre, la question se pose : est-ce que cela peut durer ? Les ressources naturelles ne sont pas inépuisables et nous sommes en train d'y puiser sans retenue. La pollution, le problème de la gestion des déchets industriels, urbains ou nucléaires nous ont fait toucher du doigt les revers du progrès.

« On n'arrête pas le progrès », dit-on. Mais ne faudrait-il pas freiner un peu ? Et si on le voulait, le pourrait-on ? Une machine qui a un moteur puissant, mais qui n'a plus de freins, que peut-elle faire d'autre que d'aller un jour au fossé, ou dans le talus, ou de rentrer dans un mur ? Alors la solution est peut-être de ne pas y penser. Après tout, quand on se lève le matin, qu'il n'y a qu'à appuyer sur un bouton pour avoir son café tout chaud, écouter les nouvelles du monde : les catastrophes qui se passent toujours ailleurs, et du coup on peut dire : ce n'est pas pour nous ! On sort sa voiture pour aller au bureau ; il y a des embouteillages, mais, après tout, ça roule quand même ; on a un boulot con ou stressant, mais le soir en rentrant on se retrouve bien au chaud avec les enfants, la télé et tout le confort. Pourquoi cela ne pourrait-il pas durer ? Après tout, du progrès, il peut sortir le meilleur et le pire, et le progrès n'a peut-être pas dit son dernier mot.

Quand je me laisse aller à me demander où on va – et je ne suis pas le seul, surtout parmi les gens de ma génération –, j'ai sans doute – nous avons sans doute – tendance à vouloir jouer au prophète, au prophète de malheur. À quoi servent les prophètes ? À rien peut-être ; de toute façon on ne les écoute pas, que ce soit Jérémie ou Cassandre, et ils n'ont jamais empêché le malheur d'arriver. Quand ils gênaient trop, on les tuait. Maintenant, on n'a même plus besoin de les tuer, il suffit de faire du bruit pour couvrir leur voix. La société moderne de l'information-spectacle s'y entend très bien.

Je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas, tout un chacun, le droit de prophétiser, de dire comment nous voyons l'avenir. Pourquoi cela serait-il le privilège des prophètes « professionnels » ? Il n'en manque pas, même à l'heure actuelle, qui nous promettent : « Prenez patience, acceptez quelques sacrifices, ça ira mieux demain. »

Il y a dans la Bible une parole : « En ces jours-là, vos fils et vos filles prophétiseront ; même sur les esclaves, hommes et femmes, je répandrai mon esprit. » (Joël, 31). Et donc à chacun de dire. L'avenir nous départagera. C'est Victor Hugo qui, dans *La Légende des siècles*, interpelle le grand Napoléon qui se vantait de dominer l'avenir : « Non, Sire, l'avenir est à Dieu. » Dieu ? Le destin ? Ou la marche de l'Histoire, ce que les hommes en feront !

Où allons-nous ? Pendant plusieurs décennies nous avons vécu sous la menace de la bombe atomique ; on a plusieurs fois eu l'impression de frôler « l'Apocalypse nucléaire ». Pour le moment, le danger paraît écarté ; deux villes japonaises y ont tout de même goûté. Pour le moment, la raison a repris le dessus… à moins que ce ne soit simplement la peur, ou bien c'est le plus fort qui a contraint l'autre à jeter l'éponge ? Mais l'arsenal

nucléaire est toujours là. Nous n'y pensons plus trop, mais, depuis Hiroshima et Nagasaki nous savons que nous avons les moyens de détruire la planète.

Et évitera-t-on l'asphyxie par la pollution ? Et la « bombe démographique » ? La nature, qui a plus d'un tour dans son sac, fait que les pauvres se reproduisent plus que les riches ! La bombe démographique, on sait comment elle peut se désamorcer : un peuple qui se développe, sa démographie baisse automatiquement. Encore faut-il qu'il puisse se développer. Les aider ? Au moins, faire en sorte de ne pas entraver leur développement. Contre la bombe démographique, il y a aussi d'autres moyens, moins avouables, qu'on laisse agir d'eux-mêmes peut-être plus ou moins inconsciemment : quelques millions d'Africains vont mourir du Sida parce que les multinationales de produits pharmaceutiques ne veulent pas qu'on touche aux énormes profits que leur procurent leurs brevets. Autant de moins qui risqueront de venir nous envahir ! Il y a aussi la vente d'armes à ces pays « sous-développés » pour les aider à mieux s'entretuer. C'est vrai qu'ils savent aussi le faire à la machette.

***

Depuis toujours il y a eu des guerres. Depuis plus de 50 ans, dans le monde développé, on n'a pas connu de ces grands cataclysmes que furent les deux grandes guerres mondiales, et on n'en voit pas pointer à l'horizon. Serait-il possible que tout d'un coup il n'y en ait plus ? Ce serait trop beau, mais pourquoi pas ? C'est l'hypothèse optimiste. Il y a d'autres hypothèses.

Si on en croit le sous-commandant Marcos, la 4e guerre mondiale serait déjà commencée. La 3e s'est achevée par KO technique : l'épuisement économique de l'URSS dans la course

aux armements. Le vainqueur ne paraît pas disposé à laisser le vaincu se relever. La 4e guerre mondiale se déroulerait sur un double plan :

– guerre économique entre pays développés - que ce soit pays plus anciennement développés ou pays « émergents »,

– confrontation entre nantis et démunis.

Un des postulats du libéralisme c'est que le développement, même s'il ne profite qu'à certains, finira par avoir des retombées bénéfiques pour tous. Mais on voit mal comment la terre pourrait supporter l'extension aux 6 milliards d'humains actuels (8 ? 10 ? demain) du type de consommation des pays nantis, avec le saccage des ressources naturelles et la pollution qu'implique ce modèle de développement. Par ailleurs on comprend que les démunis envient le confort des développés et pourquoi ne chercheraient-ils pas de plus en plus à y accéder, comme les barbares qui se pressaient aux portes de l'Empire Romain au Ve siècle de notre ère ? Du coup, le monde des nantis installe à ses frontières des murs plus ou moins étanches dans le but de ne laisser passer que ceux dont son économie a besoin. Pas question d'accueillir chez nous « toute la misère du monde ». Mais les barrières tiendront-elles toujours ?

Cette 4e guerre mondiale, fondamentalement économique, connaît aussi des épisodes militaires : des guerres de type classique, et à caractère ethnique, entre démunis. On voit aussi apparaître un nouveau type d'opérations militaires : guerre du Golfe, guerre contre la Serbie. Ce sont des guerres menées par la superpuissance mondiale, avec ses alliés, pour mettre à la raison ceux qui ne veulent pas s'incliner devant cette superpuissance. Ce sont des guerres « propres », c'est-à-dire que l'objectif de la superpuissance est 0 mort, dans son camp – pas dans l'autre évidemment.

Ce sont aussi des guerres « humanitaires ». L'introduction de la notion d'humanitaire constitue évidemment un progrès, mais tous les criminels de guerre ne sont pas traités de la même façon : on s'est abstenu de juger Pinochet en Europe ; et les crimes de guerre américains au Viet Nam ; les crimes français en Algérie, seront-ils jugés ? Ceux qu'on y a envoyés en restent marqués. Sont-ils plus coupables que ceux qui les ont envoyés ou qui les ont laissés partir ? Ces guerres « humanitaires » sont menées contre des dictatures, des « États voyous », des organisations « terroristes » qui emploient des moyens « inhumains » : massacres, purification ethnique… Ces guerres font d'ailleurs plus de mal à la population civile de ces pays qu'aux dictateurs eux-mêmes. En fait, ces dictateurs n'ont pas compris que la violence militaire, la torture sont moins efficaces que la dictature économique, civilisée, des nantis ; ou bien simplement, ils n'ont pas les moyens de pratiquer cette dictature plus « civilisée ».

Le monde est-il redevenu – ou est-il toujours resté – une jungle où chacun, individu ou nations, ne cherche qu'à écraser les autres et à en tirer profit ? Et pour faire du profit, tous les moyens sont bons. On parle de « l'argent sale » : argent illégal des pots de vin, des bénéfices camouflés dans les « paradis fiscaux » par les grosses multinationales ; argent du crime : drogue, prostitution, racket, tout cet argent sale est devenu un élément indispensable des flux financiers qui alimentent l'économie mondiale. Ce monde injuste où les puissants dominent impunément et où les faibles sont écrasés, nous sommes nombreux à le trouver inacceptable. Mais que faire ?

***

Nous sommes une génération de « militants » qui croyaient pouvoir « changer le monde ». C'était fort prétentieux, et assez naïf. L'Histoire s'est chargée de nous rappeler à un peu plus de modestie. L'erreur que nous avons faite, c'est de croire que la solution définitive pouvait se trouver dans la transformation des « structures ». Nous avons sous-estimé la valeur de l'action quotidienne et qu'un mur se construit brique à brique, en commençant par la base. Et pourtant, tant de choses dépendent aussi de ces « structures » politiques ou économiques.

La politique ? On est parfois tenté de se demander : que peut-on encore attendre de la politique ? Les pouvoirs politiques ont-ils encore d'autres choix que de s'incliner devant la volonté des pouvoirs économiques ? Et s'il leur reste une marge de manœuvre, comment l'utilisent-ils ? Droite conservatrice, gauche progressiste ? Les frontières ont quelquefois tendance à se brouiller. Et les hommes politiques, une fois élus, font ce qu'ils veulent des promesses électorales qu'ils ont faites pendant la campagne. La démocratie est peut-être à reconquérir, ou à conquérir ? Et Jaurès parlait de conquérir aussi la démocratie économique.

Les organisations syndicales avec leur objectif de défense d'intérêts catégoriels, mais aussi de transformation sociale restent encore bien présentes malgré le nombre relativement faible de leurs adhérents. Le bilan de leur action peut être jugé aussi assez mitigé. Mais qui est parfait ? De nombreux militants politiques ou syndicaux continuent à agir, souvent dévoués et désintéressés, d'autant plus sans doute qu'ils restent « à la base », sans chercher à s'élever à des rangs plus ou moins élevés dans la hiérarchie de l'organisation.

À côté de ces formes traditionnelles d'engagement, on voit apparaître de nouvelles

formes de militantisme dans une multitude d'associations qui ont des buts les plus divers : humanitaire, solidarité à l'échelon national ou international, associations de défense des droits de l'homme… ou de la femme, des handicapés, des homosexuels, des sans-papiers, des sans-logements, des sans-travail, défense de l'environnement, associations de quartiers, de locataires, de parents d'élèves, associations culturelles, d'éducation populaire, associations sportives dans des quartiers populaires ou de petites communes… La plupart de ces associations n'apparaissent guère sur le devant de la scène « médiatique », mais forment une sorte de grande « armée de l'ombre » qui œuvre patiemment à la construction d'une nouvelle société, plus juste, plus libre, plus « conviviale ».

Il y a aussi l'action de la multitude des individus dans leur vie professionnelle, familiale ou personnelle.

En principe, chaque profession a - ou devrait avoir - son utilité sociale, à des degrés divers sans doute. Dans la lutte pour redonner aux exclus de toutes sortes leur place dans la société, certaines professions sont directement impliquées. Le simple fait d'exercer ces professions donne à ceux et celles qui les exercent un rôle privilégié dans ce combat.

Et dans la vie quotidienne ! L'actualité nous abreuve quotidiennement de faits divers : accidents, violences, crimes… Mais si on regarde autour de nous, on peut voir des gens qui vivent une vie simple, sans bruit, dévoués au service de leurs proches. Quand on a eu l'occasion d'en rencontrer, on comprend la force discrète de l'amour. Ils n'apparaissent pas au grand jour ; ils ne demandent d'ailleurs qu'à rester dans l'ombre ; mais ils sont une multitude innombrable : tous ceux qui partagent la détresse de

leurs frères et s'efforcent de servir, tous ceux qui luttent pour le respect des personnes et les droits des pauvres. Et c'est en eux que réside l'espoir du monde. Y en a-t-il chez les « gros riches » et les puissants ? Peut-être. Et pourquoi pas ? Il faudrait demander à ceux qui ont l'occasion de fréquenter ces gens-là. Mais pour être proche de ceux qui sont dans la grande misère, il faut sans doute y être, ou y avoir été soi-même, ou avoir eu le courage – la grâce ? – de savoir se dépouiller de ses richesses.

Enfin dans la vie familiale et personnelle, le choix de tel ou tel type de vie et de consommation a aussi son incidence sur l'évolution de l'ensemble de la société. Là, chacun est juge de ses propres choix.

***

Je suis de la génération qui a connu Mai 68. J'avais 40 ans à cette époque. Parmi les thèmes majeurs de Mai 68, j'en distingue deux : « Il est interdit d'interdire » et la critique de la « société de consommation ».

Le premier thème : « Il est interdit d'interdire » s'est développé de façon spectaculaire dans la libéralisation des mœurs, la revendication de la liberté individuelle. Peut-être est-on passé d'un rigorisme moral excessif à un laxisme également excessif. Mais je pense que c'est tout de même là un acquis non négligeable.

Quant au second thème : la critique de la société de consommation, on est bien forcé de constater qu'autant les acteurs de Mai 68 avaient eu un sentiment prémonitoire qui aurait dû nous alerter, autant on s'aperçoit que maintenant, la société de consommation, on y est entré en plein et bien des héros de Mai 68 sont devenus des cadres bien intégrés de cette « société de consommation ». Seule une minorité de marginaux : « hippies »,

« écolos », ont persévéré dans la voie de cette critique. Le mouvement comporte, bien sûr, ses « illuminés », mais un certain nombre aussi ont construit dans cette ligne un mode de vie raisonnable, tout à fait vivable et satisfaisant.

Je n'ai pas envie de me laisser entraîner les yeux fermés dans la société de consommation. Je sais bien que j'y suis, moi aussi. J'ai un genre de vie très rustique, presque « clochard » diraient certains. J'aime ça ! J'y mets sans doute aussi quelque chose comme un défi, une provocation. Mais, de toute façon, j'ai un toit, je mange à ma faim, j'ai une voiture, je bois ma canette et mon petit whisky quand j'en ai envie. Par ailleurs, je conçois très bien que ceux qui vivent dans les cages à lapins des HLM ou qui ont un travail stressant, aient besoin d'autres compensations. Tout ce que je veux, c'est garder la liberté de dire ce que je pense et de critiquer ce qui me semble critiquable et les raisons qui me poussent à essayer de résister, autant que possible, à la société de consommation.

La question, c'est la question du bonheur. Nous désirons le bonheur. Le tout est de ne pas se tromper de désir. Qu'est-ce que le bonheur ? La satisfaction de nos désirs ! Il y a deux chemins pour obtenir la satisfaction de nos désirs : ou bien obtenir l'objet de ces désirs – à condition qu'il soit possible d'atteindre cet objet – ou bien régler ses désirs sur ce qu'il est raisonnablement possible d'acquérir. C'est la voie que nous indique, si je ne me trompe, la sagesse bouddhiste.

Il y a aussi deux sortes de biens qui peuvent faire l'objet de nos désirs : des biens qui passent et des biens qui demeurent. Les biens qui passent, une fois acquis, ne nous laisseront rien entre les mains : ils sont consommés, il n'y en a plus ; ne restent qu'une insatisfaction, une frustration qui nous entraînent dans la poursuite sans fin d'un vide toujours à combler, une envie

toujours insatisfaite. Les biens qui demeurent, leur acquisition nous comble, nous apporte satisfaction. Ce n'est pas pour autant que le désir s'éteigne, au contraire, mais il trouve toujours dans ces biens qui demeurent, ces biens inépuisables, de quoi s'apaiser.

On a là deux dialectiques contraires : d'un côté la poursuite sans fin d'une satisfaction qui nous échappe toujours ; de l'autre, une plénitude de plus en plus grande. Il y a dans l'Évangile une réflexion qui dit la même chose de façon plus imagée, plus concrète. Il y est question d'un pain : celui qui en mange, sa faim sera apaisée et cependant il aura encore faim ; une eau : celui qui en boit, sa soif sera apaisée et cependant il aura encore soif. Quel est ce pain mystérieux, cette eau inépuisable ? Car le bonheur n'est pas d'être rassasié au point de ne plus rien désirer ; le bonheur c'est de ne jamais manquer du pain qui apaise notre faim toujours renouvelée.

C'est peut-être la différence entre les deux verbes élémentaires, verbes « auxiliaires » de la grammaire : être et avoir. Le désir d'avoir, de posséder et le désir d'être. Faire le tri entre nos désirs, bien choisir l'objet de nos désirs, c'est peut-être la clé du bonheur : une satisfaction qui tient non pas à nos richesses, aux choses que nous possédons, mais à ce que nous sommes, à ce que nous cherchons à devenir.

***

Les religions : la religion chrétienne, l'islam… ont toujours invité à la modération, la maîtrise des désirs. Pour s'y exercer, elles ordonnaient des périodes de jeûne. Le carême chrétien est tombé en désuétude ; il avait perdu son sens ; on en avait fait un exercice d'une austérité lugubre – on dit bien « une face de

Carême » – une pratique teintée de masochisme : se priver pour le plaisir de se priver… ou pour faire plaisir à Dieu. Pourquoi Dieu prendrait-il plaisir à nous voir nous priver des biens qu'il a lui-même créés ?

Chez les musulmans, le jeûne du ramadan est resté une pratique vivante, collective, et qui a gardé tout son sens. De l'extérieur, nous y voyons l'exploit de rester une journée entière sans manger ni boire. Mais le pratiquant du ramadan, ayant éprouvé la faim et la soif, se trouve en mesure de comprendre la souffrance de ceux qui ne mangent pas tous les jours à leur faim ; il se trouve alors mieux disposé à leur ouvrir son cœur… et sa bourse.

Je me souviens d'un ramadan à la campagne, en Tunisie, où j'avais été passer quelques jours dans la famille de mon gendre. Dans la journée, les femmes avaient passé des heures à préparer les petits gâteaux au miel ou aux amandes : mackroud, baklava, zlabia… qui s'échangeraient entre voisins et amis le jour de la fête de l'Aïd, la fin du ramadan. Le soir venu, les familles se réunissent, frères, sœurs, cousins, cousines, autour d'un repas simple, mais copieux : on mange et surtout on parle toute une partie de la nuit. L'appétit, aiguisé par la privation fait retrouver toute la saveur des aliments. Les rues aussi sont pleines de monde, bruissantes de conversations. Dans les cafés, des groupes d'hommes discutent autour d'une tasse de thé : c'est une ambiance de joie calme, une convivialité que nous ne connaissons plus.

Dans une société d'abondance, il est difficile de parler de « modération des désirs ». Ceux qui ont fait ce choix l'ont fait parce qu'ils l'estimaient bon. Est-ce à dire que d'autres choix soient moins bons ? D'autres peuvent estimer d'autres choix meilleurs. Je ne me ferai certainement pas l'avocat de la société de consommation, mais, comme dans un procès, je suis prêt à

entendre la plaidoirie de la partie adverse. Mais peut-être ne faut-il pas employer ce mot « société de consommation » qui a une connotation péjorative, et en chercher un autre. Peut-être aussi faudrait-il s'abstenir de comparer. Mais quand il s'agit de choisir un mode de vie, pourquoi ne pourrait-on pas comparer avant de choisir celui qui paraîtra le meilleur ? On compare bien les différents produits avant de se décider à un achat. Mais peut-être aussi n'a-t-on pas toujours le choix !

Il faut dire aussi que les circonstances peuvent être fort diverses : vivre « à l'économie » comme faisaient nos grands-parents, c'est peut-être une utopie, un rêve passéiste ? Ceux qui habitent en ville auront d'autres besoins. Et on est bien obligé de se conformer peu ou prou au mode de vie courant dans le milieu où on est : on ne peut pas vivre comme des sauvages ! C'est comme le gamin à l'école qui se fera montrer du doigt s'il n'a pas le T-shirt et les baskets aux marques à la mode.

Beaucoup de gens peut-être ne se trouvent pas satisfaits du mode de vie qui est le leur, imposé en quelque sorte par la société dans laquelle nous sommes, enfermés dans une situation dont on ne voit pas bien comment on pourrait en sortir, ni même s'il serait souhaitable d'en sortir.

Ce qui nous domine ainsi, les maîtres du monde devant lesquels nous restons impuissants, ce ne sont même pas des hommes ; ces hommes eux-mêmes qui tiennent les rênes du pouvoir économique et politique sont eux-mêmes prisonniers d'un système qu'ils ne pourraient pas changer même s'ils le voulaient. S'ils ne suivaient pas les règles du jeu, ils seraient vite éliminés et remplacés par d'autres. Le vrai pouvoir qui nous opprime c'est quelque chose d'impersonnel, un système, une structure : l'argent devenu une idole, Mammon comme il est dit dans l'Évangile, la recherche immodérée du profit qui peut se trouver

finalement aussi en chacun de nous, du haut en bas de l'échelle, et dont il faudrait nous libérer.

***

La modération des désirs, c'est aussi une question de liberté. On dira : nous sommes dans le « libéralisme » économique : le travailleur est libre de quitter son employeur quand il veut, le consommateur est libre de s'approvisionner à la petite supérette locale ou à la grande surface ; il est libre de choisir le produit de telle marque plutôt que telle autre. Comme disent les commerçants : « Le client est roi ». Royauté bien dérisoire quand on sait les techniques de « marketing » qui se perfectionnent de jour en jour pour mieux conditionner le « cher client ».

Ça, on le sait, mais, là comme ailleurs : qu'est-ce qu'on peut y faire ? On sait très bien que ceux qui décident en réalité de la marche des affaires, de la conduite de l'économie, ce sont les puissances financières, les grosses multinationales ; notre « démocratie », en grande partie, n'est qu'un leurre ; le contrôle de ces puissances économico-financières nous échappe ; elles font ce qu'elles veulent, comme les monarchies absolues d'autrefois.

Il n'y a qu'un endroit où on pourrait les atteindre, c'est au portefeuille, et si on voulait on en aurait les moyens. Il suffirait que les consommateurs s'entendent entre eux, s'organisent, et ce sont eux qui feraient la loi : une grève des achats sur les produits d'une grosse société et on aurait vite fait de la ramener à la raison. On a eu des exemples de l'efficacité d'un boycott. Les grands mouvements des conquêtes sociales furent ceux où les travailleurs ont su s'organiser, s'unir pour faire céder les patrons de la grande industrie.

Les rapports entre producteurs, consommateurs et intermédiaires se sont profondément modifiés. Les producteurs n'ont plus la place, ni le pouvoir, qu'ils avaient : éparpillés, menacés du chômage par les progrès technologiques, l'automatisation, ils ne sont plus des acteurs de premier plan dans le système économique. Bientôt le capitalisme n'aura plus besoin de producteurs, mais il aura toujours besoin de consommateurs. Ceux-ci n'ont pas encore vraiment pris conscience à la fois de leur aliénation et de leur force. Ils restent une masse d'individus isolés, facilement maniables, troupeau mené par l'appétit de consommation, le principe du « chacun pour soi », chacun cherchant son intérêt immédiat : le rapport qualité-prix, le prix le plus bas possible, sans se demander si cette recherche du prix le plus bas possible ne lèse pas les intérêts des producteurs, rétribue correctement leur travail et sans penser qu'ils sont eux aussi, par ailleurs, des producteurs.

Les associations de consommateurs restent essentiellement axées sur le même objectif, sans visée de solidarité collective, sans vision d'ensemble de fonctionnement de l'économie. Alors qu'une conception solidaire du marché consisterait à rechercher non pas le prix le plus bas possible, mais le « juste prix ». Du coup, c'est la classe des intermédiaires, du grand commerce, de la finance, qui est devenue la classe hégémonique, dominant à la fois les producteurs et les consommateurs. Si encore on avait ainsi la pleine satisfaction de ses désirs ! Mais ne reste-t-il pas toujours des désirs insatisfaits ? La première chose à faire si on veut retrouver sa liberté, ne serait-ce pas d'abord de refuser de se laisser entraîner dans cet appétit, ce désir immodéré de consommation ?

Les désirs insatisfaits créent en nous un manque, un besoin, nous restons alors dans la dépendance de l'objet désiré, dans

l'esclavage du besoin, enfermés en nous-mêmes au lieu de nous ouvrir aux autres. Modérer ses désirs, c'est s'affranchir de cet esclavage. Il y a une fierté, un orgueil peut-être, à pouvoir se dire : « Tiens, j'ai réussi à me passer de telle chose ; je ne suis pas comme les autres, esclaves de tous ces objets de la société de consommation ; je suis libre. » Il y a bien une sorte d'orgueil dans le choix de ne pas être comme les autres, dans le choix de la marginalité.

Mais qui nous dit que c'est le bon choix ? Que nous avons raison quand nous pensons que tout cela ne pourra pas durer ? C'est peut-être mon frère qui a raison, celui qui a été longtemps ouvrier de ferme, et qui me répondait philosophiquement quand je lui évoquais cette perspective catastrophique : « Bah ! On trouvera bien quelque chose ! » Et même si c'était le cas, si nous allions vers une catastrophe, une Apocalypse ! De toute façon, la fin du monde arrivera bien un jour – ne serait-ce que quand le soleil s'éteindra, ou explosera ! Nous ne savons ni le jour, ni l'heure… , ni le siècle… ou peut-être demain. Il est peut-être sage de rester vigilants.

D'ailleurs, faut-il avoir peur de l'Apocalypse ? L'Apocalypse nous évoque des bouleversements effroyables. Des bouleversements effroyables, il y en a eu à toutes les époques et il s'en passe encore aujourd'hui çà et là dans le monde. L'Apocalypse, en son sens premier, en grec c'est le « dévoilement », le dévoilement de ce qui est caché sous l'écume des événements. Il y a toute une littérature moderne qui s'essaie à imaginer l'avenir, le sens de notre histoire : c'est la science-fiction. Dans cette littérature, et dans les films d'anticipation, on retrouve souvent ce qui constitue le thème central de l'Apocalypse : la lutte du Bien et du Mal. Dans l'Apocalypse, au terme d'un combat où le Mal étend ses ravages jusqu'à atteindre son paroxysme, c'est finalement la vic-

toire du Bien. Dans les films d'anticipation où c'est le Bien qui triomphe, c'est un héros pur et fort, armé d'une épée de lumière, qui l'emporte sur les forces du mal. Dans l'Apocalypse, le salut, la victoire sur le Mal passe par la défaite et la mort du héros, du Juste : l'Agneau égorgé qui a pris sur lui tout le mal commis par les hommes. Et jusqu'à la fin, des agneaux innocents continueront à être livrés à la boucherie des guerres, militaires ou économiques ; mais la victoire finale reviendra au Bien.

Le message de l'Apocalypse, c'est que les vainqueurs de la lutte finale ne seront pas les puissants, les conquérants, les dominateurs, mais les petits, les écrasés. Le message de l'Apocalypse c'est que le salut de l'humanité ne viendra pas de la raison, de la sagesse de ceux qui ont en mains la direction des affaires de la planète ; le salut surgira, on ne sait pas comment, de la masse des opprimés, des humiliés, de ceux qui sont comptés pour rien.

Dans le combat de David contre Goliath, ce ne fut pas le puissant Goliath, encombré de sa lourde et puissante armure, qui fut vainqueur ; ce fut le petit David, armé de sa fronde ridicule, pauvre berger tiré de l'enclos de ses moutons, de derrière le cul des vaches comme on dirait aujourd'hui. Ce furent aussi de pauvres bergers qui, les premiers, découvrirent Jésus. Et si on remonte à l'origine du monothéisme, avant Moïse, le premier « inventeur » du Dieu unique fut le pharaon Akhénaton ; il ne parvint pas à venir à bout des riches et puissants prêtres d'Amon. Ce ne fut donc pas lui, le riche et puissant pharaon, ce fut une obscure et misérable tribu du désert qui fit entrer ce Dieu unique dans l'histoire.

Et le fondateur du Christianisme, Jésus, n'était pas un riche, pas un miséreux non plus, un simple artisan ; et ses premiers disciples, des paysans et des pêcheurs venus de ce « trou perdu » de Galilée, et dont l'histoire officielle n'a guère gardé de traces. Il

est vrai qu'il a bien été trahi dans l'histoire, par la collusion de son Église avec les puissants, par les riches qui ont détourné son message : « Heureux les pauvres ! »… « Heureux êtes-vous d'être pauvres ; restez-y, et laissez-nous profiter tranquillement de nos richesses. »

Pauvres riches ! Si nous restons attachés à nos richesses, c'est nous qui sommes malheureux, infirmes, aveugles, handicapés ; aveugles à la souffrance de nos frères, paralytiques, incapables d'agir en vue de la justice. Les pauvres seuls sont capables de voir clair et d'agir pour la justice. Et ce ne sont finalement pas les pauvres qui sont à plaindre, ce sont les riches qui ont besoin d'être sauvés.

Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous pauvres riches.

***

Bienheureux les pauvres ! Paradoxe scandaleux !

Un jour où je disais que je voyais Jésus-Christ dans les pauvres, les opprimés, que je pensais que ce sont eux qui sauveront le monde, il m'a été répliqué : « C'est indécent de dire ça ! ». C'est vrai, après tout, que c'est indécent, comme c'est indécent de prendre pour Dieu cet homme nu, cloué sur une croix comme un malfaiteur, ou comme une chouette clouée sur une porte de grange pour conjurer le mauvais sort.

Les juifs et les musulmans ne peuvent pas admettre qu'on puisse reconnaître Dieu dans ce Jésus crucifié : Dieu ne peut être que puissant ; Dieu ne peut pas être un homme faible, humilié et méprisé, souffrant de nos souffrances : ça ne colle vraiment pas avec l'idée qu'on se fait de Dieu. C'est pourtant bien là que réside la singularité du message chrétien.

Bien sûr, il y a l'amour du prochain ; la religion chrétienne, tout comme le judaïsme, l'islam, le bouddhisme… prêchent l'amour du prochain. Mais dire que Dieu est dans cet homme crucifié, dans cet enfant né sur la paille, dans ces hommes, ces femmes, ces enfants pauvres et humiliés… c'est insensé, une fable ridicule diront certains.

Nous le disons pourtant, nous appuyant sur la parole de Jésus : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » [9] Et il poursuit en nous avertissant qu'au jour du jugement, Dieu, son Père, fera le tri entre les boucs et les brebis. Et il vaudra mieux alors avoir été du côté des brebis qu'on égorge que du côté des boucs orgueilleux et impitoyables. C'est là ce que nous croyons. Le message est lancé ; il poursuivra son chemin. Ce message, nous avons à le transmettre, même si nous le trahissons par notre orgueil ou notre hypocrisie.

SOMMAIRE

Amour, amour, qui es-tu ?

Tournant la page des besoins « matériels », nous abordons un autre ordre de réalités.

On peut dire que le premier besoin, le besoin le plus fondamental, c'est l'amour. L'enfant a autant, sinon plus, besoin de l'amour de sa mère que de son lait. Nous restons toujours des enfants. Si on peut « mourir d'amour » on peut aussi mourir du manque d'amour.

Qu'est-ce que l'amour ?

On peut aimer l'argent, on peut aimer un bon beefsteak, une crème glacée, on peut aimer une toile de Van Gogh, on peut aimer son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, ses enfants, on peut aimer Dieu, aimer ses ennemis… La frontière entre le matériel et le « spirituel » n'est pas étanche ; il y a continuité entre les deux. Et on ne se débarrasse pas si facilement du matériel.

Il y a une blague, un peu grosse, où c'est un gamin à qui on demande s'il aime mieux son papa ou sa maman et qui répond, tout bêtement : « J'aime mieux le lard ». Finesse de sa réponse pour déjouer le piège qui lui était tendu : les amours ne sont pas de l'ordre de la quantification et de la comparaison. Comme disait un peu pompeusement Victor Hugo : « Ô l'amour d'une mère… chacun en a sa part et tous l'ont tout entier ».

En grec, on a deux mots pour dire l'amour : Éros : la pulsion libidineuse, la passion brûlante, et Agape : l'amour pur et désintéressé. Nous n'avons, nous, qu'un seul mot pour dire l'amour. Cela veut dire sans doute que pour nous il n'y a pas un amour spirituel et un amour charnel, matériel, mais ce sont là les deux faces d'un même élan.

Aimer – être aimé ! En passant de la forme passive à la forme active, on passe d'un ordre à un autre.

Avec la forme passive : être aimé, on est dans l'ordre du besoin, de la dépendance : on a besoin d'être aimé. Mais ce dont on a besoin, on en dépend pour vivre, ou même simplement survivre. Le besoin d'être aimé nous met dans la dépendance de l'être dont nous avons besoin d'être aimés.

Avec la forme active : aimer, on passe dans l'ordre du désir. Le désir est un élan de l'être, une aspiration qui nous pousse vers quelque chose, une attirance, une pulsion, un mouvement qui vient du plus profond de nous et non pas quelque chose d'extérieur à nous et dont nous dépendons.

L'amour désir est peut être ce qu'il y a de plus universel dans l'Univers, depuis la gravitation universelle qui attire les corps les uns vers les autres et à la limite les amène à se condenser en une masse compacte, d'une densité inouïe, une fusion mortelle : les « trous noirs » qu'on découvre ça et là au milieu des galaxies.

Et l'amour est cette attraction universelle qui attire les êtres humains les uns vers les autres. Il y a un mythe grec, rapporté par Platon, qui dit qu'à l'origine les êtres humains avaient une forme sphérique : la sphère, la forme parfaite ! Mais les hommes en ont tiré orgueil, et les dieux, jaloux, les ont coupés en deux : homme et femme. Et depuis, les deux moitiés cherchent obstinément à se réunir.

Dans les mythes du peuple hébreu il y a quelque chose d'analogue : « Dieu créa l'homme à son image : homme et femme il les créa ». Homme et femme en deux êtres séparés, ou bien homme-femme à la fois homme et femme : androgyne ? Dans une culture patriarcale évidemment Dieu est masculin. Mais n'est-il pas insinué là qu'il est à la fois masculin et féminin

puisqu'il faut les deux l'homme et la femme pour produire son image.

Dans un autre mythe du peuple hébreu il est question clairement, au départ, d'un être unique : Adam qui se scinde en deux : l'homme et la femme, avec évidemment prééminence de l'homme ; la femme n'est qu'un morceau de l'homme : culture patriarcale oblige ! Mais ce fantasme de l'unité originelle est dangereux, destructeur de l'identité de chacun s'il conduit à une relation fusionnelle. Le poète Khalil Gibran le dit bien.

Vous êtes nés ensemble et ensemble vous resterez toujours
Vous resterez ensemble quand les blanches ailes de la mort disperseront vos jours
Vous serez ensemble jusque dans la silencieuse mémoire de Dieu
Mais qu'il y ait des espaces dans votre communion
et que les vents du ciel dansent entre vous
Chantez, dansez ensemble et soyez joyeux,
mais demeurez chacun seul
De même que les cordes du luth sont seules
cependant qu'elles vibrent de la même harmonie
Tenez vous ensemble, mais pas trop proches non plus
Car les piliers du temple s'érigent à distance
et le chêne et le cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre.

Khalil Gibran : *Le Mariage*.

L'amour, c'est le torrent puissant qui parcourt toute la suite des générations, le torrent de la vie qui passe des parents aux enfants pour assurer la perpétuation de l'espèce.

Chez les êtres humains – et pourquoi pas aussi chez les animaux –, la pulsion amoureuse ne se réduit pas à cette fonction biologique. L'amour garde la puissance de l'instinct de repro-

duction, mais il réalise aussi le miracle de la rencontre de deux êtres qui se sentent faits l'un pour l'autre et qui se donnent l'un à l'autre.

Quel autre sentiment humain a donné lieu à une abondance aussi grande de textes littéraires : mythes, légendes, romans, films, et d'œuvres artistiques : sculptures, peintures ?

L'amour est un échange : donner, recevoir... ou prendre ? Donner à l'autre ce qu'il n'a pas, ce qu'il n'est pas ; recevoir de l'autre ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas. La complémentarité suppose une altérité.

Vouloir faire vivre ensemble, communiquer, échanger, deux êtres aussi différents qu'un homme et une femme, il fallait oser. Mais aussi quelles possibilités extraordinaires d'enrichissement mutuel ! Et quoi d'étonnant que les couples qui s'unissent puissent rencontrer aussi bien l'échec que la réussite. Il est rare que la « lune de miel » dure toute une vie. Pourquoi l'harmonie du don réciproque en arrive-t-elle ainsi à se désaccorder ?

Les péripéties de la rencontre entre l'homme et la femme constituent une histoire aussi longue que celle des guerres, que celle de l'humanité. Nous croyons avoir dépassé ces cultures « primitives » où la femme était la propriété qui passait des mains de sa famille à celles de son mari. Mais l'instinct de possession est toujours vivace : la grammaire elle-même en porte la trace. Ne dit-on pas toujours : « mon mari, ma femme, mes enfants » ? Et comment dire autrement ?

Le riche cherche à s'approprier les biens matériels. Ici, ne cherche-t-on pas, de part et d'autre, à s'approprier un être humain, à le vampiriser, se nourrir de sa substance ? Dans le récit de ses relations avec Roland Dumas, Christine Deviers Joncour fait un aveu assez troublant : « Je suis une femme comme une

autre : quand j'aime, j'ai envie de prendre, d'avoir à moi, de posséder, d'étouffer » [10].

Il pourrait bien y avoir deux façons de « posséder » l'autre : une façon masculine : pénétrer l'autre, et une façon féminine : l'absorber, l'engloutir. Faut-il mettre toutes les femmes – et tous les hommes – dans le même sac ? Mais quel homme, quelle femme peuvent se dire exempts de cette envie ?

On dit que l'amour n'est pas une marchandise. L'amour ne s'achète pas ni ne se vend ; il se donne. C'est pourtant ce qui se fait dans les maisons closes et sur les trottoirs des quartiers chauds. Rien n'est à l'abri du mercantilisme. On dira : ça, ce n'est pas de l'amour... un simple besoin de se décharger les glandes ! Savoir ? Il y a sans doute souvent bien plus que ça entre la prostituée et son client. Et quelle est la frontière exacte entre l'amour vénal et l'amour conjugal ? Je sais bien que je dis peut être des horreurs, mais, qui peut se vanter de n'avoir jamais, dans le rapport amoureux, cherché plus ou moins obscurément à posséder l'autre ! Le langage populaire, dans sa crudité, dit beaucoup de choses profondes, se faire avoir, se faire posséder, c'est se faire baiser !

Même le don gratuit n'est peut être pas si désintéressé qu'il n'y paraît. N'attend-il pas, n'exige-t-il pas en retour, la « reconnaissance » ? Reconnaître qu'on a reçu quelque chose de quelqu'un c'est constater, admettre la réalité d'un fait. Mais devoir de la reconnaissance c'est se trouver sous la dépendance, le pouvoir de celui de qui on a reçu. Se trouver en dette, c'est perdre son indépendance, devenir la chose, l'esclave de celui de qui on a reçu. Peut-on échapper à la fatalité de cette logique de l'appropriation ? Les moines, chrétiens ou bouddhistes, n'ont cru pouvoir y échapper que par l'abstinence. C'est une solution. Est-ce la bonne ? Est-ce la seule ?

Du côté chrétien, on se réfère, pour justifier le « vœu de chasteté », à ce que dit l'Évangile de la naissance de Jésus : Jésus né d'une femme qui est restée vierge. Marie enceinte « par l'opération du Saint-Esprit », voilà pourtant une image qui a bien du mal à passer, si on prend la chose au pied de la lettre. L'image d'un Dieu engrossant une vierge, faisant cocu son fiancé, déjà juridiquement son mari selon la loi juive, cette image a quelque chose d'obscène. Les agnostiques ont raison de rejeter ou de tourner au ridicule une telle représentation. On dira : Jupiter aussi l'a fait. Chacun sait bien qu'il faut prendre ça pour une fable. Mais dans le cas de Jésus, les chrétiens tiennent la chose pour vraie. Mais si Jésus est vraiment un homme, il a bien fallu que Joseph et Marie fassent l'amour. Sinon Jésus ne serait qu'un demi-homme avec seulement une moitié de chromosomes humains.

Alors qu'en est-il de la virginité de Marie ? J'ai eu dernièrement l'occasion d'entendre à ce propos une réflexion qui m'a paru intéressante. C'était de dire : dans l'amour, il y a toujours une part de possession ; mais il y a peut être un couple qui a réussi à échapper à cette fatalité : Joseph et Marie, le père et la mère de Jésus et ce serait pour ça qu'on dit que Marie est restée vierge tout en devenant la mère de Jésus. Mais dans ce cas on peut en dire autant de Joseph. C'est une interprétation. Il peut y en avoir d'autres. Celle-ci ouvre sur des horizons qui pourraient mener loin dans une réflexion sur l'amour.

La naissance virginale de Jésus ! Vrai ou pas vrai ? Possible ou pas possible ? Cas unique dans l'histoire ? Mais si Dieu est amour, selon la définition chrétienne et si cet homme : Jésus, est né d'un amour pur, exempt de tout relent de possessivité, cet « enfant de l'amour » serait bien enfant de Dieu. Et ainsi, en la personne de Jésus-Christ, Dieu serait né dans l'histoire humaine !

Affirmation extraordinaire, incroyable ! C'est en tous cas ainsi que se présente l'acte de naissance du christianisme.

Dans le christianisme, il y a la théorie, la théologie d'un dieu trinitaire : une idée selon laquelle Dieu n'est pas un solitaire autosuffisant, mais que son être, sa réalité, se définit dans une relation. Dieu n'a rien à lui, ne garde rien pour lui-même. Il n'a pas, il est ! Ce n'est pas non plus un égoïsme à deux, un couple fermé sur lui-même. Chacune des trois personnes n'est rien d'autre que ce qu'elle reçoit de l'autre, dans un échange où chacun des trois ne fait que donner et recevoir.

Et la relation homme-femme-enfant est aussi une relation trinitaire. Avec l'arrivée d'un enfant, le couple ne se réduit plus à un duo fermé sur lui-même – un duel parfois –, mais s'ouvre à un autre, un troisième, qui n'existe pas encore, mais avec lequel va s'achever la construction de la cellule familiale.

Toutes ces élucubrations ne sont sans doute pas très orthodoxes, mais on a bien le droit de penser ! Selon certaine théorie historique, il y aurait eu autrefois une religion de la déesse mère dont on retrouverait des traces, dans le tantra, en Inde, ou dans une tradition en Occident remontant à la culture druidique et qui avec, notamment, les fées, les sorcières, aurait persisté souterrainement durant tous les siècles de la civilisation chrétienne. La Vierge Marie est aussi une sorte de déesse mère, mais dont le culte est bien encadré par l'institution ecclésiastique.

Pendant des siècles de civilisation patriarcale, il y a eu un partage des rôles bien établi entre hommes et femmes. Partage des rôles qui remonte peut-être au néolithique, à l'âge des cavernes : l'homme à la musculature plus puissante partait chasser l'ours ou le mammouth ; la femme handicapée par ses menstrues et ses portées, restait à la caverne faire la cuisine, coudre les habits et s'occuper des enfants. Culte de la déesse

mère – civilisation patriarcale, qui des deux a dominé dans ce passé lointain ? Et où ? Et quand ? Les spécialistes n'ont sans doute pas fini de mettre la question au clair. Toujours est-il que nous avons bien connu, chez nous, en Occident, pendant des siècles, la culture rurale et qui persiste encore, avec l'homme aux champs, au bistrot : lieu de la relation sociale, et à la mairie : lieu de l'organisation politique ; et la femme à la maison. Cette répartition des rôles s'est transmise aussi dans la civilisation urbaine et industrielle et dans le monde moderne.

Et qui était le vrai chef dans tout ça ? L'homme, évidemment, du moins apparemment. Mais la femme ne manquait pas de pouvoir non plus, un pouvoir sans doute moins visible, plus subtil, mais efficace aussi. Les femmes y trouvaient plus ou moins leur compte ; quelquefois battues, comme la laitière du pot au lait de la fontaine, battues quelquefois même sauvagement par des maris brutaux, mais sachant aussi, bien souvent, mener en douce, mais fermement la barque du ménage.

Et puis est venu le Mouvement de libération des femmes. Pourquoi, après tout n'auraient-elles pas le droit de participer aussi à la vie publique, professionnelle, sociale et politique, y apportant leurs qualités propres de finesse, de patience, de sens du concret ; d'autant que la contraception leur permet maintenant pour une bonne part de se libérer de leur « handicap » gynécologique.

Simone de Beauvoir parlait de la « petite différence ». Peut-être pas si petite que ça ! Nous ne connaîtrons jamais physiquement, nous les « pauvres mecs », le déchirement, et l'éblouissement de l'accouchement. Nous le connaissons par ouï-dire et par empathie. L'accouchement, c'est tout de même quelque chose dont nous avons des raisons de nous sentir privés. Nous en sommes peut-être secrètement jaloux.

Et dans la procréation qu'est ce que nous apportons ? Que cette « petite graine » dont nous ne sommes d'ailleurs pas toujours sûrs que c'est bien celle-là qui a germé pour « produire » l'enfant. Il y a un proverbe populaire qui dit « Maman sûr ; papa peut-être ». Aussi est-on toujours bien attentifs à guetter les signes de ressemblance physique ou morale qui attesteront avec plus ou moins de certitude de l'origine du nouveau-né.

Et ne gardons-nous pas toujours la nostalgie du petit nid bien chaud, de la caverne maternelle où nous avons passé neuf mois ; et aussi, bien sûr, du tunnel obscur par où nous sommes venus à la lumière du jour ; ce tunnel obscur par où il nous faudra repasser pour venir – peut-être – à la lumière du jour éternel.

Dans les récits de guerre qu'on nous contait dans notre enfance, cherchant à émouvoir nos fibres sentimentales les plus profondes, on évoquait toujours le petit soldat qui au moment de mourir criait « Maman ! » On ne l'entendait jamais crier : « Papa ! »

Bien sûr, la « libération » de la femme n'est pas achevée. Dans la vie professionnelle, elle reste la plupart du temps dans un statut plus ou moins inférieur, au point de vue de l'autorité comme au point de vue de la rémunération. Elle reste toujours très minoritaire dans la vie politique. Mais elle a mis le pied dans la place et la revendication se poursuit patiemment. Elles prennent leur place dans la cité ; c'est très bien. Avec l'accouchement sans douleur, elles peuvent ne plus souffrir le déchirement qui l'accompagne ; tant mieux pour elles.

Mais nous, les hommes, qu'avons-nous gagné dans tout ça ? Ne pensez-vous pas que si nous tenons à garder notre pouvoir il se pourrait bien que c'est parce que nous avons peur de vous ? Que si nous nous trouvions dépouillés des oripeaux du pouvoir, nous nous sentirions bien nus ? Vous pourriez peut-être tout aussi

bien nous laisser un peu de nos hochets, nos jouets de chefs et nos fusils auxquels nous tenons tant. Sinon, que nous resterait-il ? À moins que nous nous décidions à devenir des hommes, adultes, nous parlant, et nous aimant, vous et nous, à égalité.

On entend maintenant dire que, en même temps que la revendication de l'égalité, il faudrait aussi reconnaître les spécificités, les différences : force ou faiblesse ; force physique ou résistance morale ; rationalité, goût pour les idées, les débats intellectuels ou intuitions, qualités de cœur, sens du concret ; besoin de se projeter dans l'avenir, l'universel ou attention au quotidien. Bien sûr il y a des femmes plus ou moins « masculines » et des hommes plus ou moins « féminins » ; mais il y a tout de même des tendances générales. Et des différences qui apparaissent ainsi on peut tirer l'avantage de se compléter les uns, les autres ; les uns, les unes, les autres. On peut aussi y trouver sujet à des chamailleries continuelles.

On retrouve ici les « couples antagonistes » : forts-faibles ; dominants-dominés ; maître-esclave... et toute la dialectique qui peut s'ensuivre. Dans l'amour il y a toujours aussi la guerre. Et si la lutte des classes n'est pas près de finir, la guerre des sexes ne l'est sans doute pas non plus.

Amour, à la foi douceur et violence !

Il y a dans la Bible un ensemble de cinq petits poèmes qui sont un des plus beaux chants d'amour de la littérature universelle : le Cantique des Cantiques.

Le premier poème commence ainsi :
Je suis noire mais je suis belle
C'est le soleil qui m'a brûlé
Les fils de ma mère se sont emportés contre moi
Et m'ont mise à garder les vignes
Ma vigne à moi, je ne l'avais pas gardée.

Il y a dans l'art religieux chrétien, surtout dans le Midi de la France je crois, des Vierges noires. On ne sait pas trop quelle en est l'origine ; coïncidence avec cette jeune fille de la Bible, au teint brûlé par le soleil ?

Et quelle est cette « vigne qu'elle n'a pas gardée » sinon sa virginité qu'elle a perdue et que ses frères sont chargés de venger. Elle était princesse ; en infraction avec les règles de la tribu, elle a un amoureux ! : un paysan, un berger ! Eh bien ! qu'elle aille se faire brûler la peau par le soleil dans les champs. Mais elle l'aime, son berger.

Dis-moi, toi que mon cœur aime
où mèneras-tu paître ton troupeau
et le mettre au repos à l'heure de midi
pour que je ne me perde plus en vagabonde à te chercher
près des troupeaux de tes compagnons.

Elle l'a trouvé et commence alors le duo d'amour :

— Que tu es belle ma bien aimée ; tes yeux sont des colombes
Comme le lis entre les chardons
telle est ma bien aimée entre les jeunes femmes
— Que tu es beau, mon bien aimé
Et combien délicieux notre lit de verdure
Mon bien aimé est un sachet de myrrhe qui repose entre mes seins
À son ombre je me suis assise et son fruit est doux à mon palais
Il m'a emmené au cellier, il étend sur moi la bannière de l'amour
Son bras gauche est sous ma tête et sa droite m'étreint
Ah ! Soutenez moi avec des gâteaux de raisin
ranimez moi avec des pommes,

car je suis malade d'amour.
Dans le second poème, c'est encore la bien aimée qui parle :
J'entends mon bien aimé ; voici qu'il arrive
Sautant par dessus les montagnes et les collines
comme un jeune faon.
Il se tient derrière le mur, il guette par la fenêtre
Je l'entends qui m'appelle
Lève toi ma bien aimée, ma belle, viens
L'hiver est fini les pluies ont disparu
Le roucoulement de la tourterelle se fait entendre sur notre terre
Les vignes en fleur exhalent leur parfum
Lève toi ma bien aimée, ma belle, viens !
Ma colombe, cachée au creux des rochers
Montre moi ton visage, fais moi entendre ta voix
Car douce est ta voix et charmant ton visage
Mon bien aimé est à moi, et moi à lui.
Les amants se sont trouvés et puis se sont perdus, et retrouvés.
Sur ma couche j'ai cherché celui que mon cœur aime
Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé
Je me lèverai et je parcourrai la ville
dans les rues et sur les places
je chercherai celui que mon cœur aime
Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée
« Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? »
À peine les avais-je dépassé je l'ai trouvé
Je l'ai saisi, je ne le lâcherai plus
que je ne l'ai fait entrer dans la maison de ma mère
dans la chambre où je suis née.
Le troisième poème détaille toutes les beautés de la bien aimée.
— Quelle est celle-ci qui monte du désert

comme une colonne de fumée
une vapeur de myrrhe et d'encens, de tous les parfums exotiques
Que tu es belle ma bien aimée derrière ton voile
tes cheveux comme un troupeau de chèvres
ondulant sur les pentes du mont Galaad
tes dents comme un troupeau de brebis qui remontent du bain
tes lèvres un fil d'écarlate
tes joues des moitiés de grenades
tes deux seins, deux faons, jumeaux d'une gazelle
qui paissent parmi les lis
tu es belle et sans tâche aucune
tu me fais perdre le sens, ma sœur, ma fiancée
tu me fais perdre le sens par un seul de tes regards
que ton amour est délicieux, plus que le vin
Elle est un jardin bien clos, ma fiancée
une source scellée
— Que mon bien aimé entre dans son jardin
et qu'il en goûte les fruits délicieux.

Et le quatrième et le cinquième poèmes continuent le duo d'amour.

— J'entends mon bien aimé qui frappe
Ouvre moi, ma sœur, mon amie
Ma tête est couverte de rosée, des gouttes de la nuit
Mon bien aimé a passé la main par la fente de la porte
et pour lui mes entrailles ont frémi
J'avais ôté ma tunique, comment la remettrais-je ?
Je me suis levée, j'ai ouvert à mon bien aimé
mais, tournant le dos, il avait disparu.
Sa fuite m'a fait rendre l'âme

je l'ai appelé, mais il n'a pas répondu
Je vous en conjure, filles de Jérusalem
si vous le trouvez dites lui que je suis malade d'amour
Mon bien aimé se reconnaît entre dix mille
Sa tête est d'or pur
ses boucles sont des palmes, noires comme le corbeau
ses lèvres sont des lis, elles distillent la myrrhe vierge
ses joues sont comme des parterres d'aromates, des massifs parfumés
ses mains sont des globes d'or garnis de pierres de Tarsis
son ventre est une masse d'ivoire couverte de saphirs
ses jambes sont des colonnes d'albâtre
son aspect est celui du Liban, sans rival, comme les cèdres
— Tu es belle, mon amie
détourne de moi tes regards, car ils m'assaillent
Qui est celle-ci qui surgit comme l'aurore
belle comme la lune, resplendissante comme le soleil
Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de prince
la courbe de tes flancs est comme un collier
ton nombril forme une coupe : que les vins n'y manquent pas
ton ventre un monceau de froment, de lis environné
dans ton élan tu ressembles au palmier
tes seins en sont les grappes
J'ai dit : je monterai au palmier,
j'en saisirai les grappes
tes seins, qu'ils soient des grappes de raisin
le parfum de ton souffle celui des pommes
tes paroles, un vin exquis
— Je suis à mon bien aimé et vers moi se porte son désir
Viens mon bien aimé, allons aux champs
Nous passerons la nuit dans les villages

au matin nous irons dans les vignes
Alors je te ferai le don de mon amour
Les mandragores exhalent leur parfum
les meilleurs fruits, je les ai réservés pour toi
mon bien aimé
Oh, que ne m'es-tu un frère
Te rencontrant dehors, je pourrais t'embrasser
sans que les gens me méprisent
dans la maison de ma mère tu m'enseignerais
je te ferais boire un vin parfumé
ma liqueur de grenades.

Ce ne sont là que quelques extraits. Il faut lire en entier ces cinq poèmes qui sont de véritables petits bijoux.

Dans quelle autre culture trouve-t-on des chants d'amour d'une sensualité aussi précise et en même temps aussi délicate ? Dans le monde des *Mille et Une Nuits*, dans certains textes érotiques de la Chine ancienne. Comment, après ça, a-t-on pu faire de la culture judéo-chrétienne une culture puritaine, ennemie des plaisirs de l'amour ?

Et le Cantique s'achève sur une conclusion assez inattendue après la fraîcheur de cette chanson d'amour, et qui ouvre sur une dimension de l'amour qui touche au tragique :

« L'Amour est fort comme la Mort ».

On a traduit ce passage au sens où l'amour serait plus fort que la mort, triompherait de la mort. En réalité, le texte dit bien : « l'Amour est fort comme la Mort » et il poursuit :

« La passion, inflexible comme le Shéol ».

Le Shéol, c'est l'équivalent hébreu de l'Hadès chez les Grecs : cette puissance obscure et froide, terrible, redoutable, impitoyable, que rien ne saurait fléchir. On pourrait tout aussi bien

traduire : « L'Amour est une force aussi terrible que la Mort ». Et le texte ajoute :

« C'est un feu, comme le feu du ciel ; et même les grandes eaux (un raz-de-marée) ne pourraient l'éteindre ».

Force douce et terrible, lien à la fois exigeant et exaltant, et qui peut laisser une blessure si cruelle, et inguérissable, s'il vient à se rompre. L'amour, et tout simplement l'amour physique, est en principe à la portée de tout un chacun, c'est une expérience extraordinaire, quand les deux partenaires s'éclatent soudain dans cette sorte d'extase, instant infini, hors du temps.

Tout le monde n'a peut-être pas cette chance. Mais entre la drogue, le plaisir esthétique, la mystique, il y a bien des chemins pour approcher plus ou moins l'extase. Et je me dis : qu'en serait-il si, au lieu de cette brève rencontre, d'un simple affleurement de deux corps, nous pouvions accéder à une relation bien plus intime, une union profonde et durable dont le rêve continue toujours à nous hanter comme d'un état premier que nous aurions perdu. C'est pourtant ce qui nous est promis.

Je me souviens, dans l'état de choc où j'étais après la mort de ma femme, avoir éprouvé un jour une sensation étrange. C'était lors de l'enterrement d'une personne que j'avais bien connue ; en revenant à ma place après avoir été communié, j'ai eu tout d'un coup et pendant un moment, le sentiment quasi physique de ce que serait cette intercommunication intime, une fusion, mais où en même temps chacun garderait sa personnalité. On dira, bien sûr que je n'étais pas alors dans mon état normal. Mais entre le normal et l'anormal quel est le plus vrai ? Nous verrons bien – ou bien nous ne verrons plus rien – quand nous accéderons à cet état tout à fait « hors norme » qui est la mort.

Et que penser de cette affirmation de la foi chrétienne concernant la communion au corps du Christ, selon cette parole de Jésus

dans l'Évangile de Jean : « Celui qui mange mon corps et boit mon sang aura la vie en lui » [11]. Affirmation d'une religion anthropophage ! Pas étonnant que les juifs de ce temps-là, quand ils ont entendu cette énormité se soient dit : « Ce coup-ci, il déraille » et que les disciples les plus fidèles se soient sentis bien ébranlés.

Évidemment on se rattrape maintenant en disant qu'il faut prendre cette parole au sens spirituel étant sous-entendu que le spirituel ne serait pas tout à fait réel ou du moins un réel bien affaibli et finalement assez fade. On a ainsi tout affadi, comme on a fait des Kéroubim flamboyants de la Bible les petits angelots asexués, les chérubins. C'est peut être vrai que les anges – s'ils existent – n'ont pas de sexe, mais qui sait s'ils n'ont pas beaucoup mieux et si les joies spirituelles ne sont pas infiniment plus exaltantes que les plaisirs charnels ! Si l'on en croit l'expérience des mystiques, il en est bien ainsi et les connotations quasi sexuelles sont d'ailleurs loin d'être absentes dans la relation qu'ils font de leur expérience. C'est vrai que les mystiques sont aussi considérés comme des gens pas tout à fait normaux.

C'est vrai en tous cas que si le spirituel n'est qu'un pâle reflet de la réalité matérielle on comprend qu'il n'offre pas beaucoup d'intérêt. Mais ce n'est pas ainsi que le présentent ceux qui en ont fait l'expérience. Les miracles, ou plutôt les signes relatés dans les Évangiles nous parlent de réalités bien tangibles : le vin de Cana, les pains multipliés pour nourrir la foule, Jésus ressuscité qui invite Thomas à toucher du doigt les plaies de ses mains et de ses pieds, ou encore allumant un feu sur la plage pour y faire cuire quelques poissons qu'il mangera avec ses disciples. Et dans le « Je crois en Dieu » que nous avons appris au catéchisme, il n'est pas question de « l'immortalité de l'âme », mais de « la résurrection de la chair ».

Comment interpréter ces récits qui ont nourri – ou bercé – des générations de chrétiens depuis 2 000 ans ? Fables ? Inventions de curés ? Imaginations de paysans crédules, un peu illuminés ? Peut être et il aurait fallu attendre le « Siècle des lumières » pour que ces fables soient démystifiées ? Ou bien ces hommes et ces femmes qui ont été témoins du passage de Jésus dans notre histoire auraient vécu une expérience qu'ils essaient de nous traduire du mieux qu'ils peuvent, avec les mots, les images dont ils disposent, mais en tous cas une expérience qui leur est apparue chargée d'une densité de réel au moins aussi forte que l'expérience que nous avons tous les jours des réalités matérielles.

Et qu'en est-il au juste de la réalité ?

Je connais quelqu'un qui voit des fantômes. Il le dit comme ça simplement. C'est par ailleurs un homme qui gère de façon bien rationnelle sa petite entreprise d'informatique. Évidemment, quand il dit ça, on lève les sourcils et on se dit : chacun a le droit d'avoir ses lubies.

Je lisais récemment un roman [12] qui raconte l'histoire d'une jeune Française partie en Allemagne faire une étude sur les contes de Grimm. Elle est hébergée dans une vieille famille d'aristocrates désargentés en Souabe. C'est un pays de forêts profondes dans cette Allemagne où la rationalité méthodique s'allie à la passion romantique. Un jour on parle des fées. Ses hôtes lui proposent de lui en faire voir et un soir il l'emmènent dans la forêt. Effectivement, au détour d'une clairière, l'héroïne du roman, Isabelle, voit, ou croit voir des fées. Au retour,elle demande à son hôtesse : « Est-ce que tout cela est vrai ? » Et son hôtesse lui répond : « Est-ce que le reste est vrai ? »

Et la physique moderne nous apprend que cette table, qui paraît bien solide, si on descend au niveau atomique, est en réalité pleine de trous. Et si on descend au niveau subatomique la

matière devient de plus en plus immatérielle : des particules de plus en plus insaisissables en mouvements désordonnés réglés non plus par des lois fixes, mais des « probabilités ».

Des scientifiques en viennent d'ailleurs à dire, à propos de la « vérité scientifique » que maintenant on tendrait à retenir telle théorie comme valable, provisoirement, non plus parce qu'on la dirait vraie, mais « parce qu'elle est belle », qu'elle rassemble un certain nombre de données d'une manière relativement satisfaisante [13]. Alors, au fond, qu'en est-il de la « réalité » du spirituel, et pour aller au bout de la question, qu'en est-il de « Dieu » ? Ce Dieu dont Jean, dans sa première lettre, dit « Dieu, c'est l'Amour ».

Mais la question de Dieu présente-t-elle encore un intérêt à notre époque ? On nous en a tant raconté à ce sujet. Ce qu'on nous en a appris au catéchisme ne peut plus nous satisfaire. La question se posera autrement pour les générations qui viennent où rares sont ceux qui auront été au catéchisme. Qui sera capable de nous parler de Dieu dans un langage accessible aux esprits de notre temps. À défaut de réponses on peut essayer au moins de se poser la question. Pour cela je n'ai rien trouvé de mieux que le contenu d'entretiens réalisés au début des années 80 auprès d'ouvriers et ouvrières communistes dans la région du nord de la France.

SOMMAIRE

La parole au peuple

Et voilà, qu'au soir de ma vie, me revient, ressurgi du passé, un épisode vieux d'une vingtaine d'années. À cette époque, dans le début des années 80, nos trois filles finissaient leurs études secondaires et, l'une après l'autre, se mettaient à fréquenter « la fac », pour un temps plus ou moins long ou plus ou moins bref, avant de prendre leur envol dans la vie. Comme par hasard, c'était les Lettres et « Sciences humaines » : socio, psycho, philo.

Ma femme et moi, nous avions ainsi l'occasion de contacts avec ce petit monde des étudiants ou étudiantes que nos filles fréquentaient et avec qui nous nous trouvions en connivence aussi bien du point de vue des origines sociales que des idéaux politiques. L'une de ces étudiantes, que nous connaissions bien, avait réalisé, dans le cadre d'un « DEA » en sociologie, une série de sept entretiens auprès de militants ou simples adhérents communistes : de simples ouvriers, et un secrétaire de mairie, dans la région de Denain. Les entretiens se faisaient à partir de questions « ouvertes » portant sur différents thèmes religieux : la religion en général, le paradis (ou l'enfer), la résurrection, la vie éternelle, la prière, Jésus- Christ, l'Église… Les personnes ainsi rencontrées sont en contact avec des prêtres, très ouverts au monde ouvrier ; elles ont pu, même, rencontrer des prêtres ouvriers, ou des « sœurs ouvrières ». Leur connaissance de la religion tient essentiellement à ce qu'on leur a appris au catéchisme. Ces hommes et ces femmes ont pris leurs distances par rapport à l'Église, et leur expérience de la vie les a amenés à remettre en question les notions religieuses traditionnelles.

La jeune enquêtrice avait eu un contact excellent avec les hommes et les femmes qu'elle avait rencontrés et qui avaient ainsi exprimé, avec une aisance totale, dans le langage sans manières et avec le franc-parler « populaire » souvent abrupt, leurs croyances, leurs critiques, leurs questions relativement aux thèmes abordés.

On a ainsi une image de ce qu'on appelle, souvent avec une certaine condescendance, la « religiosité populaire », ou encore la « religion sociologique ». Aux yeux d'un public intellectuel, ou à ceux des croyants chrétiens « éclairés », les critiques, les raisonnements, les opinions qui s'expriment dans ces entretiens seront peut-être souvent jugés assez « primaires ». Il ne faudrait pas s'y tromper : le questionnement ainsi ouvert sur les données fondamentales de la religion chrétienne va plus loin qu'il n'y paraît. Les questions « métaphysiques » peuvent aussi s'exprimer dans le langage du simple bon sens « populaire » ; et l'évangéliste Matthieu (au chapitre 11, verset 25) met dans la bouche de Jésus une parole qu'il adresse à son Père, le louant pour « ces choses révélées aux petits et cachées aux sages et aux savants. »

***

C'était alors l'époque de Georges Marchais ; Mgr Marty était archevêque de Paris ; « l'ère Mitterand » allait commencer.

J'avais eu ces entretiens à ma disposition et j'en avais trouvé le contenu passionnant, au point que j'avais rêvé d'en tirer une publication. J'avais alors entrepris d'en faire une présentation plus lisible que le texte brut, remodelant le texte, mais, le moins possible, simplement dans la mesure de la nécessité du passage de l'oral à l'écrit, supprimant des redites, des hésitations dans l'expression des interlocuteurs, ou encore, quelques digressions

hors du sujet. Ont été également supprimées les interventions, les relances de l'enquêtrice. Ce projet de publication n'avait pas abouti. J'en avais éprouvé une certaine déception, sans toutefois en être surpris outre mesure : c'est rare qu'on donne, ou qu'on laisse la parole au peuple. En particulier, quand il s'agit de questions philosophiques ou religieuses, il semblerait que ce soit réservé à des débats entre « intellectuels ». Et pourtant, si les « gens simples » avaient quelque chose à dire ?

Ces entretiens ont dormi pendant vingt ans dans un tiroir. Et voici que, les reprenant dernièrement, par hasard, je me suis rendu compte qu'ils ne m'avaient jamais quitté, qu'ils avaient nourri, pendant tout ce temps, ma réflexion, qu'ils m'avaient amené à me forger une petite idée sur le sens du message chrétien : Jésus-Christ, Dieu, la vie, la vie éternelle. En suivant les réflexions, les objections, les réactions de bon sens de ces hommes et de ces femmes, je me suis rendu compte que ce qu'on nous avait raconté au catéchisme ne tenait pas debout. En même temps, j'ai eu plus ou moins confusément, plus ou moins clairement, le sentiment qu'ils-elles touchaient de près ce qui fait le fond de ce message chrétien : la valeur inaliénable de la personne humaine, la liberté, l'aspiration à la justice, à l'égalité, la fraternité entre les humains. Faut-il se contenter de constater notre accord sur cette base « humaniste » et laisser tomber tous les aspects doctrinaux, ces dogmes incompréhensibles qu'on nous a prêchés, et qui défient la raison ?

J'ai comme la conviction qu'on peut, qu'on doit aller plus loin. J'ai eu souvent envie de leur dire : mais non, ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre les choses. J'ai l'intime conviction qu'il y a, dans le message chrétien, au-delà des déformations qu'on lui a fait subir au cours des siècles, une lumière qui éclaire le sens de notre destinée, quelque chose qui répond à nos attentes

les plus profondes, un secret à découvrir. Et je me suis fait – comment dire ? – ma petite « théologie personnelle », fondée sur une interprétation, certainement pas très orthodoxe, de ce qu'on lit dans la Bible, et dans l'Évangile. Mais heureusement, on n'est plus au temps où on brûlait les hérétiques ! Au fond, je suis un libre penseur.

Plusieurs de mes lectures m'ont invité à « revisiter », comme on dit, notre héritage culturel. De quoi se compose cet héritage culturel ? La rationalité grecque, le sens de l'organisation des Romains, l'apport du vieux fond celte et germanique. À travers les étapes de la Renaissance, puis du « Siècle des Lumières », de la Révolution française, on a ainsi débouché sur l'actuelle civilisation occidentale. Mais, à travers tout ça, a passé aussi le courant de la tradition religieuse judéo-chrétienne. Lourd héritage que cet héritage religieux, dont la rationalité moderne, a entrepris de s'affranchir, mais que nous avons encore tant de peine à regarder avec le recul nécessaire : regarder les textes de la Bible et de l'Évangile tout simplement pour ce qu'ils sont : les « textes fondateurs » de la religion qui a nourri notre enfance, mais essayer de passer à l'adolescence, et à l'âge adulte ; regarder l'histoire de cette religion judéo-chrétienne qui règne encore sur une bonne partie de l'humanité comme nous regardons celle des religions « anciennes » : l'égyptienne, la grecque, la romaine… comme nous avons aussi à regarder l'histoire de l'islam, du bouddhisme… les regarder avec le même intérêt et le même esprit critique. Ce n'est sans doute pas facile, mais c'est possible.

Qui suis-je pour m'aventurer dans cette entreprise ? Qui je suis ? Simplement un vieux bonhomme qui s'est mis à revisiter la maison de son enfance. Dans le grenier de cette maison, on retrouve de vieux jouets, de vieux bouquins – dans le mien, il y

a pas mal de livres religieux. C'est vrai que, dans les maisons, maintenant, il n'y a plus de grenier ! Nos petits-enfants sont en train de pénétrer dans un autre monde : un avenir « virtuel » ? dont ne sait pas trop ce qu'il sera. Dans le méli-mélo des réflexions que je vais leur laisser, trouveront-ils quelque chose qui puisse les intéresser ? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis faire, c'est leur livrer mon « parcours », ce parcours que j'ai suivi à partir des entretiens que m'ont laissés mes amis « communistes chrétiens ».

SOMMAIRE

Un exemple d'entretien

(les six autres ont été reportés en annexe)

Lui : perceur en métallurgie ; 31 ans.

Elle : mère de famille ; 30 ans.

Lui : Pour moi, l'Église, à l'heure actuelle, elle n'est pas représentative de la religion : il y a trop de hiérarchie, comme dans la société, trop de bureaucratie : évêques, archevêques, pape, moi je pense que ça ne devrait pas exister ; pour moi c'est trop à l'image de la société bourgeoise actuelle qu'on voit en France ; ça fait un peu trop riche, quoi. Moi je pense que l'Église devrait être vraiment à l'image de Jésus-Christ ; lui, il n'a vraiment prêché que la pauvreté, c'était quelqu'un de très humble, alors qu'à l'heure actuelle l'Église me paraît vraiment trop bourgeoise.

Il y a des gens très bien, vraiment représentatifs de la religion : je prends un exemple : Mère Térésa, c'est quelqu'un de très humble ; c'est pas le pape ni monseigneur Etchegaray, Marty, pour moi c'est pas des gens représentatifs de ce qu'est vraiment la religion, de ce que Jésus-Christ a dit ; quand le pape se déplace, on voit une foule de gens, ça ne représente rien pour moi, c'est pas quelqu'un qui est là pour aider les gens, ça représente trop de richesses.

Jésus-Christ, moi je crois que Jésus-Christ a existé, mais tout ce qui l'entoure, les miracles, tout ça, je n'y crois pas ; sa doctrine, il a eu une doctrine, il y a beaucoup de gens qui l'ont écrit premièrement, hein, l'Histoire parle ; mais c'est difficile à expliquer ça, je ne vais pas dire que Jésus-Christ c'est le premier communiste de la terre, mais c'est quelqu'un : il a aidé tout le

monde, il ne voulait pas d'inégalités, c'est ça, comme les inégalités sociales à l'heure actuelle. Si il serait là, s'il y avait un type qui lui ressemblait à l'heure actuelle, il apprécierait pas du tout monseigneur Marty ni le pape, je ne pense pas ; il dirait : qu'est-ce que c'est que tout ça ? Parce qu'ils ne sont pas vraiment à l'image de sa doctrine, à son image.

Elle : Moi, bien que je sois fort croyante, pour moi, le pape, c'est de la parade ; vous voyez le pape qui se déplace en Rolls, toutes les richesses qui l'entourent, moi je dis que ce n'est pas du tout à l'image de l'Église, parce que le Seigneur, il fallait abandonner ses richesses pour le suivre, il fallait être humble comme lui, tandis que maintenant, le pape, c'est tout des richesses et tout…

Lui : Moi, les Évangiles, je ne les connais pas beaucoup, mais j'ai retenu une parole qui m'a frappé, c'est quand Jésus a dit : il est plus facile à un chameau d'entrer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche d'aller au Royaume de Dieu ; donc, pour lui, la richesse…

C'est trop fastueux pour moi l'Église ; elle est pas vraiment représentative de la religion du départ, que le Christ a voulu : pour lui, c'était : aimez-vous les uns les autres, pas d'inégalités, tout le monde doit manger, tout le monde doit avoir du travail ; mais à l'heure actuelle, l'Église, elle représente pas vraiment ça.

Elle : Non.

Lui : Parce que Jésus-Christ, il y a quand même eu des livres, l'Histoire le dit : il a parlé aux gens, il a eu sa doctrine : c'était quelqu'un qui détestait les inégalités, qui voulait le bonheur de tout le monde.

C'est beau de parler, de dire qu'il y a des enfants qui meurent de faim, mais il faut faire quelque chose ; elle n'agit pas, l'Église, elle ne fait pas ; elle a des richesses – ça coûte cher que le pape

vienne à Paris, tout ça… on ne peut pas donner pour les gens qui ont faim ? On préfère venir chercher chez un ouvrier donner son obole. Parce qu'enfin, on a dit : le Christ, c'est le Sauveur : il est venu pour sauver les gens sur la terre, bon, qu'est-ce qu'on en a fait ? On en a fait du commerce, de la bureaucratie, on a fait de la hiérarchie ; mais qu'est-ce que c'est que ça ? C'est pas possible : le prêtre, l'évêque, l'archevêque, le pape, qu'est-ce que c'est que ça ? Jésus-Christ, il était tout seul, avec ses apôtres pour l'aider un peu ; mais Pierre n'était pas plus fort que Jean et que Luc ; ils étaient tous pareils. Pourquoi la hiérarchie, pourquoi ? On embrasse le truc de l'archevêque, ou de l'évêque… Mais si Jésus-Christ reviendrait, si vraiment il peut revenir, et qu'il serait là, et qu'il verrait tout ça, il dirait : mais qu'est-ce que c'est que tout ça ? On m'a dupé, on est en train de fausser tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai voulu faire.

Elle : Le pape, à l'heure actuelle… c'est lui qui représente Jésus-Christ, là-bas à Rome ? Vous ne croyez pas que les petits prêtres, ici aux alentours, ils valent pas autant que lui ; ils font plus de travail que lui, je trouve ; c'est eux qui sont plus représentant de Jésus que le pape.

Lui : C'est comme ça que je conçois la religion, parce qu'ils n'obligent pas les gens à aller à l'église, ou il faut ci, il faut ça… La religion, c'est en nous-mêmes : elle a sa religion, j'ai la mienne ; moi, je crois à ça ; elle, elle croit à autre chose… Moi, je crois aux paroles de Georges Marchais, je crois à quelque chose de concret… Mais l'Église ?… Je suis sûr que si vraiment – on peut faire de la fiction – si il était ressuscité – parce que la résurrection, j'y crois pas, moi –, mais si vraiment il était ressuscité et qu'il reviendrait ici, il dirait : c'est pas possible ! qu'est-ce qu'on a fait de ma doctrine ? c'est pas possible ! trop

de bureaucratie… l'Église au sommet, son œuvre concrète, je ne vois pas.

Et les papes, comment ils sont élus ? Ça n'a jamais été un Noir, le pape, et ça le sera jamais, ou alors, il faudrait vraiment que ça change. Moi, j'en ai connu cinq : Pie XII, Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul I, Jean-Paul II, y en a jamais eu, de toute façon, de pape noir ; ils font déjà un préjugé eux-mêmes ; ils se disent : on peut pas mettre un pape noir vis-à-vis du monde, de la société…

Jésus-Christ, lui, il a dit : tout le monde doit être égal, il ne doit pas y avoir de gens extrêmement riches et de gens extrêmement pauvres, alors que ça existe à l'heure actuelle ; et le communisme, il combat ça : la différence de classes, la différence de société : tout le monde doit manger, tout le monde doit posséder la même chose… Jésus-Christ, le premier communiste, c'est une image : je ne vais pas dire que c'est lui qui a inventé le communisme, mais, pour moi, il a un peu de ses idées ; dans sa doctrine, dans ses idées, ça se rapproche…

Elle : Oui, ce qu'il a fait et ce que le communisme veut faire maintenant, ça se ressemble sur certaines choses.

Lui : Il a fait vœu de pauvreté, d'être humble ; alors que ce n'est pas le cas des capitalistes. Moi, quand je vois Giscard aller à l'église, ça me déflamme, c'est pas normal ; c'est pour ça que je dis que l'Église, elle n'est pas à l'image de la religion… Si Jésus-Christ était là, il lui dirait : dehors, Monsieur, vous faites du mal aux gens, vous n'êtes pas juste, y a des gens qui meurent de faim, tout le monde n'a pas le droit au travail dans votre pays, alors vous n'avez pas votre place ici.

Jésus-Christ, on ne peut pas ne pas y croire parce que y a eu les écrits, les livres d'Histoire : on dit telle bataille s'est passée en l'an av. J.-C., apr. J.-C., donc il a existé, y a quelqu'un qui a existé ; il a parcouru le monde, il a été là pour dire : il faut que ça

change, y a trop d'injustices, aimez-vous les uns les autres ; mais on en a fait un trop gros plat de lui… Exister, y a quelqu'un de sa trempe qui a existé, qui a dit : ce n'est pas normal ce qui se passe sur la terre, les injustices qu'il y avait, il a voulu tout changer ça. Mais les hommes après, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont fait des frontières, ils ont fait des religions, et pas une seule qui se ressemble ; c'est pour ça, y a rien de représentatif dans la religion à l'heure actuelle, ni l'Église, ni les temples, ni la religion musulmane, y a rien de représentatif du mot religion : ils s'enferment, ils se battent ; y a plus rien de représentatif de lui, de ce qu'il a voulu : tout le monde égal, aimez-vous les uns les autres ; tout ce qu'on fait à l'heure actuelle, toutes ces guerres de religion : des gens qui se battent, qui se tuent entre eux, vous appelez ça des gens représentatifs de la religion ? Et la ségrégation raciale… Non y a plus rien de représentatif de Jésus-Christ : toute sa doctrine, elle a été rasée, au pied du mur… Il reviendrait sur la terre, si vraiment son esprit il est monté et qu'il est là, si vraiment il serait encore vivant, y aurait déjà longtemps qu'il aurait fait un chambardement, il serait redescendu en courant en quatrième vitesse, et il dirait : il faut arrêter tout ça, non, ça a été faussé ; où est-ce qu'on en est arrivé, 2 000 ans après lui ? Il est bafoué tous les jours depuis sa mort ; sa doctrine a été bafouée…

Moi, ce qui m'est resté, quand j'ai été au catéchisme : Jésus-Christ, c'est quelqu'un de très pauvre, d'humble, quelqu'un de très simple, un pauvre, en haillons… Mais au fil des années, je me suis aperçu que tout se dégradait : l'Église n'était plus vraiment quelque chose qui le représentait… À la messe, le dimanche, les gens qui viennent pour montrer la toilette qu'ils ont achetée la veille, les Madame de ceci, de cela, ils vont à la messe, c'est pas pour dire : merci, Jésus, que tu sois là, que t'aies

existé ; non, c'est pour dire à sa voisine : t'as vu ce que j'ai sur mon dos, ça coûte autant… Non, moi, ce que je regrette, c'est qu'on en a fait de trop autour de lui, et qu'on a abusé de lui pour faire ce qu'on fait maintenant…

Et l'histoire des miracles, tout ça, j'y crois pas ; les miracles, c'est pas possible, j'en ai jamais vu, j'en verrai jamais… Dans les écrits, on a cité les miracles pour vraiment que les gens soient imprégnés, pour vraiment qu'il soit quelqu'un de fort… Mais les miracles, non, j'y crois pas… Ce qu'il a fait, il a prêché certaines choses, y a eu certainement quelqu'un qui a dit : bon, c'est tout, on en a marre de ce qui se passe sur le monde, il faut changer : tout le monde doit être égal, il doit plus y avoir de pauvres, il faut sauver le monde, quoi… Il devrait revenir maintenant pour dire la même chose ; il devrait y en avoir un nouveau pour sauver tout, quoi…

La résurrection, j'y crois pas non plus… Les miracles, c'est pas lui qui a fait les miracles, c'est pas lui qui a dit qu'il fait des miracles, c'est ceux qui ont écrit sur lui… Moi, je ne lui en veux pas ; vous connaissez la chanson de Daniel Guichard : c'est pas à Dieu que j'en veux, mais à ceux qui l'ont remplacé…

Croire en Jésus-Christ, moi je ne vois que les faits, l'histoire telle qu'on la représente, mais on a trop romancé sur lui, je pense, ça a été trop romancé…

Bien sûr, je suis passé par l'église pour le baptême, la communion, le mariage, mais, c'est pas de ma faute, parce que c'était comme ça, on est pris dans un cercle vicieux, c'est la vie qui va ainsi…

Elle : Moi, croyante j'y suis, mais baptiser : vous baptisez un jeune enfant, il a quelques jours, vous lui demandez pas son avis…

Lui : Question baptême, eux, les enfants sont pas responsables ; ils croiront peut-être en Jésus-Christ, mais je ne leur dirai pas… Mettons, ma fille, elle va au catéchisme ; si elle me dit : c'est vrai que Jésus-Christ, il a fait la multiplication des pains, et tout ça ? Moi, je lui dirai : non, c'est pas vrai ; je lui dirai mon point de vue ; je lui dirai : Jésus-Christ, il a vécu jusqu'à 33 ans, et il est mort sur la Croix, c'est tout.

Elle : Et moi, si elle vient me le demander, je dirai différemment ; alors, l'enfant, il sera perdu.

Lui : Ça sera à elle de juger par la suite.

Elle : Enfin, moi, personnellement je voulais qu'ils fassent leur communion, et baptiser ; et je voudrais qu'ils se marient à l'église, parce que, pour moi, il leur manquerait quelque chose… Le petit, là, il a été baptisé, il avait un an passé, du fait qu'il avait des problèmes de santé, ben jusqu'à tant qu'il a pas été baptisé, pour moi, il lui manquait quelque chose, je ne saurais pas expliquer vraiment ; j'avais comme une angoisse ; pour moi, il fallait qu'il soit baptisé… Et plus tard si ils veulent pas se marier à l'église, ce sera à eux d'en décider, mais ils me décevraient… Je serais malheureuse… Moi je suis croyante, oui ; la résurrection, le paradis, les miracles, oui, j'y crois… Bien que je ne sois pas tous les dimanches à l'église… je ne vais pas tous les dimanches à l'église, mais quand je peux aller dans une église, ben, je prendrai mon temps, je me recueillerai.

Lui : Moi aussi, ça m'arrive d'aller à l'église, pour les mariages, les enterrements ; mais moi je peux y aller sans arrière-pensée, à l'église. Moi, je suis pour une plus grande justice sociale, voilà le mot que je cherchais. C'est un peu ça qu'il a fait, Jésus ; bien sûr, à plus petite échelle parce qu'il n'y avait pas le modernisme qu'il y a maintenant ; mais c'est ça que je retiens de lui : qu'il y a eu quelqu'un qui a décidé… qui s'est révolté,

quoi… C'est un révolutionnaire, Jésus, non ? D'abord, on l'a cloué, pourquoi ? Parce qu'il gênait des gens… Dire que je crois en Jésus-Christ, non, mais je pense qu'il y a eu quelqu'un qui s'est révolté contre la misère…

Si je suis détaché de la religion ? Non, je ne pense pas ! Il faut croire en quelque chose, il faut avoir un but, un idéal… Mais des trucs spirituels comme ça, non ; je crois en sa doctrine, qu'il a prêché la justice sociale, ça pour moi c'est quelque chose de fondamental, mais tout ce que les gens autour de lui en ont fait, là, j'ai des doutes, je suis sceptique.

Elle : Faudrait qu'on te donne des preuves à l'appui ; toi, les preuves que t'as, ce n'est que des écrits, il faudrait que tu l'aurais vraiment vu pour toi croire…

Lui : La résurrection ? On ne peut pas ressusciter, scientifiquement c'est impossible.

Moi, je suis pour le progrès de la médecine ; faut vraiment bûcher pour dire que la médecine soit à un haut niveau… Mais on ne ressuscite pas, ça, c'est pas vrai ; y a jamais personne qui a ressuscité et personne ne ressuscitera ; on est mort, on est mort… On dit que ses apôtres l'ont vu, il est redevenu en chair et en os, c'est ça que disent les Évangiles, c'est pour dire, encore une fois, de renforcer la foi des gens ; mais dire qu'il était là, en chair et en os, non, ça n'est pas possible, scientifiquement c'est impossible… Scientifiquement, Jésus-Christ, il est venu, il est né, c'est le fils de Marie… et de Joseph… ou alors, on dit que c'est son père spirituel, Joseph… Mais qui a dit : c'est lui le Sauveur ? Ça, ça a été plus tard, quand on a vu qu'il s'est révolté, c'est à partir du moment qu'il a commencé à voyager, à prêcher la justice et tout ça que vraiment on a dit que c'était lui ; mais au départ, à sa naissance, pourquoi justement à sa naissance on aurait dit : ce sera lui le fils de Dieu ? On l'a dit que quand, à l'âge

de trente ans, il a commencé à se révolter, dire : tous les gens sont égaux, on doit avoir le respect de chacun, aimer son prochain… Moi, c'est ça que je retiens, mais tout ce qu'on a fait autour, non…

La résurrection ? Si je meurs, je ne reviendrai plus sur terre, y a pas de problème : on aura beau chercher dans tout le monde, on ne me retrouvera pas… à moins que j'aurais un sosie… Non, je ne pense pas que je puisse revenir ; la vie, c'est ça, c'est un passage entre la naissance et la mort ; on naît et on meurt, c'est tout, c'est terminé, y a plus rien… qu'est-ce que vous voulez qu'il y ait ? Après qu'on meurt, qu'est-ce qu'on devient ? J'sais pas moi. Et je parle sérieusement dans ce que je dis ; ce que je dis, je le pense, hein… La vie éternelle, je voudrais bien ; tout le monde voudrait la vie éternelle, mais c'est pas vrai.

Elle : Ressusciter, moi je crois à la résurrection ; mais c'est peut-être plus sous les mêmes

formes, puisque c'est l'âme qui ressuscite.

Lui : L'âme qui monte au ciel ?

Elle : Oui, ou l'âme ressuscitée dans un animal…

Lui : Tout ça, c'est ce qu'on en a fait autour de son action, au Christ ; son action, ce qu'il a fait : il s'est révolté contre la misère, contre l'injustice, ça gênait beaucoup de gens, il a été cloué sur la croix, c'est tout, ça se termine là ; après on en a fait des récits, on en a fait du roman… on a inventé des trucs, on a dit : il est ressuscité, il a fait des miracles… mais pour moi, à partir du moment où on a choisi entre le bandit et lui…

Elle : Barabbas.

Lui : On a dit : c'est lui qu'on doit clouer ; après, c'est terminé… Alors les apôtres, ceux qui sont restés, ont dit : on a tué le fils de Dieu, et ils ont inventé beaucoup de choses pour que tous les gens aient la foi, pour dire : faut croire en lui, faut croire

en la résurrection. Y a que les apôtres qui l'ont vu, le troisième jour après sa mort, personne d'autre ; donc c'est bien eux qui ont inventé cette histoire : il leur a dit qu'il allait ressusciter, alors, eux, ils l'ont cru ; mais je ne pense pas, moi : sitôt cloué sur la croix, c'est tout, c'était fini pour lui, sa vie s'est terminée là…

L'âme qui monte au ciel ? L'âme c'est quoi ? C'est la conscience ? J'sais pas. C'est quelque chose de concret, l'âme ? Non, c'est quelque chose d'abstrait : c'est un mot… C'est intérieur, c'est le subconscient ?

Elle : Moi, comment je vais dire, l'âme ? Comme je le conçois, c'est un double de toi ; c'est tout ce qui est à l'intérieur de nous ; enfin, je ne saurais pas bien expliquer…

Lui : C'est ton esprit… et une supposition que notre esprit il soit parti ; est-ce qu'il faitquelque chose une fois arrivé là-haut ? Et mettons, l'esprit de Jésus-Christ qui est montélà-haut, est-ce qu'elle agit ?

Elle : Elle veille sur nous… en t'aidant.

Lui : M'aider ? Y a que moi pour m'aider, on est pas aidé par le ciel, c'est pas possible… On peut rien lui demander – qu'est-ce qu'on peut lui demander ?

Elle : Tu peux lui demander, à l'intérieur de toi-même ; moi je sais bien, quand j'ai des problèmes…

Lui : Les problèmes, moi, je les résous tout seul ; j'implore pas le ciel : donnez-moi cent mille francs à la fin du mois.

Elle : Si, moi, je trouve que je suis aidée… Bien sûr, il t'apportera pas cent mille francs comme ça sur la table, mais je sais pas moi, t'es aidé autrement ; moi, quand j'ai des problèmes, si je pense à l'intérieur de moi, ben je trouve que je suis aidée.

Lui : Oui, tu dis ça parce que t'as la foi en quelque chose. Moi, quand j'ai eu des coups durs, j'ai essayé de m'en sortir tout seul.

Elle : Ben justement, si t'as eu la force de t'en sortir, c'est qu'il y a eu quelqu'un pour t'aider, bien que tu ne veuilles pas l'admettre.

Lui : Y a eu quelqu'un pour m'aider, ben, y a eu toi pour m'aider.

Elle : D'accord, mais moi, je crois, je ne me suis jamais sentie abandonnée, toute seule ; j'ai toujours su qu'on s'en serait sortis : il y avait Dieu qui était là pour nous aider… Et j'ai même été jusqu'à mettre des cierges… et des médailles de sainte Rita, on m'en avait offert, quand le petit était fort malade, qu'on ne trouvait pas ce qu'il avait… Ça fera peut-être rire, mais je suis allée mettre un de ses petits maillots, à un arbre, au bois, là, sur la route de Saint-Amand… Il y a un arbre, là, sur le bord de la route, c'est rempli de chaussons, de chaussettes, tout ce que vous voulez… Je suis allée mettre un petit maillot de mon garçon là-bas ; il était fort malade, on avait vu un spécialiste, il ne savait pas déterminer ce que c'était, et du jour au lendemain, on n'a plus parlé de rien du tout, et il n'a jamais plus eu de problèmes ; pour moi, c'est un miracle de Dieu, c'est lui qui a aidé… D'accord, il a peut-être eu l'aide des médicaments, j'en disconviens pas, mais comme le spécialiste ne savait pas très bien ce que c'était, le traitement, il l'a donné un peu dans le vide… Il ne pouvait pas être guéri comme ça du jour au lendemain… Il fallait faire des recherches pour savoir ce qu'il avait ; on n'a pas eu besoin puisque justement, il n'a plus rien du tout…

Lui : Mais alors, à ce moment-là, y aurait plus besoin de médecine, y aurait plus de souci question maladie ; on voudrait croire à ça, y aurait plus de maladie…

Elle : Moi, je dis : il a été guéri ; pour moi, c'est un miracle… Je sais bien que je n'irai pas demander : Seigneur, donnez-moi cent mille francs, qu'ils vont m'arriver sur la table, mais admet-

tons, si c'était un problème d'argent, j'arriverai à m'en sortir ; ça prouve qu'il y aura eu quelqu'un pour me guider, pour savoir ce que je dois faire… Je me sentirai aidée. J'arriverai à faire des trucs, je sais que je serai aidée, qu'on m'éclairera de ce que je dois faire et j'arriverai à m'en sortir.

Lui : Oui, parce que finalement, on s'en sort toujours ; mais toi, c'est parce que t'as quelqu'un, t'as vraiment la foi, t'y crois, tu te dis : je ne suis pas seule.

Elle : Parce que je crois – et je ne m'avoue pas battue.

Lui : Mais de là à croire à un esprit, à l'esprit qui monte au ciel, non, moi je dis : on est mort, on devient squelette, poussière, tout reste, y a rien qui s'en va…

Elle : Et on dit : le paradis, l'enfer. Pour moi y a pas d'enfer ; y a que le paradis, parce que pour moi Dieu pardonne tout ; comme on disait dans la Bible : il a toujours rattrapé les brebis égarées ; alors je ne vois pas pourquoi, arrivé au ciel, il les abandonnerait à l'enfer ; moi, je trouve qu'on est tous auprès du Christ quand on est morts ; pour moi, y a pas d'enfer, pas de diable ; pour moi, c'est Dieu, c'est tout.

Lui : Dieu, moi je ne sais pas ce que c'est. C'est quelqu'un ? J'en sais rien… C'est lui qui a créé le monde ? Y a quand même quelqu'un qui l'a créé, faut dire… S'il existe ou pas ? Pour moi, ça n'existe pas ; au départ, les hommes, sur la terre, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, des gens, sur la terre, attendaient : et y avait certainement quelque chose qu'ils voulaient, ils étaient peut-être trop miséreux, trop pauvres, ils se disaient : il faut qu'il se passe quelque chose ; alors ils ont invoqué quelque chose, ils ont dit : il faut quelqu'un, il y aurait seulement quelqu'un pour nous sauver… Mais Dieu ? Dieu, moi j'ai du mal à saisir cette histoire-là : Dieu en haut… Comment on l'a représenté, au

catéchisme ? Comme quelqu'un de vivant, un homme fort, avec une grosse barbe, quelqu'un d'imposant….

Elle : Quelqu'un de grand, au-dessus. Non, parce qu'il a jamais voulu dominer, dire qu'il est grand : Je suis là, je suis fort… non… Il est à l'image de l'homme, mais, je sais pas ; on sait qu'il est là, on l'écoute (celui qui veut l'écouter) ; qui te dit qu'il est pas là qui essaie pas de parler aux gens ? Mais s'ils l'écoutent pas… Lui, il est tout seul, sur tout un monde entier… Il n'est pas écouté.

Lui : Alors, si je comprends bien, c'est lui qui nous fait agir ?

Elle : Ben non, c'est pas lui, au contraire… Comme toi que t'es pour l'ouvrier, pour la justice, pour que tout le monde soient égaux, ben, pour moi, toi, tu l'écoutes, bien que tu ne veuilles pas.

Lui : Mais j'entends rien ; y a personne qui me dit qu'est-ce qu'il faut faire.

Elle : Ben, c'est parce que toi, tu ne crois pas, mais c'est comme ça. Et ceux qui se renflouent les poches, qui sont pleins de sous, qui s'occupent pas des enfants qui ont faim dans le monde, c'est eux qui ne l'écoutent pas ; moi je trouve qu'on est plus près de lui que les riches.

Lui : Dans un sens, t'as peut-être raison, parce que, de la façon où on agit, on fait comme lui, puisqu'il était humble, il voulait que tout le monde soient égaux dans la richesse… mais c'est terminé maintenant ; il a eu une action ; elle est finie, son action, elle existe plus ; il n'existe plus…

Elle : Mais justement, moi je trouve que c'est lui qui nous aide à avoir la force de lutter, pour que tout le monde soit pareil.

Lui : Mais à ce moment-là, ça fait déjà longtemps qu'il devrait plus y avoir d'injustices, tout devrait être réglé, plus de guerres, plus rien…

Elle : Ben non, puisque je te dis : il est tout seul, au-dessus d'un monde immense, c'est pour ça qu'il peut pas remplir sa tâche du jour au lendemain.

Lui : Ce qui est bien, c'est que c'était quand même le fils d'un ouvrier.

Elle : Charpentier.

Lui : C'est pas inventé, ça… l'histoire de Jésus-Christ, tout le monde la connaît, du plus bête au plus intelligent, il sait qu'il y a eu Jésus-Christ, ne serait-ce que par l'histoire, les dates… Mais dire que maintenant, il y a quelque chose qui soit au-dessus de nous, qui nous domine, qui nous surveille, non, ça sort de l'imagination… Moi, je ne peux pas m'imaginer quelque chose qui n'est pas vrai, qui n'existe pas… C'est un truc que j'admettrai jamais ; et ça, c'est en vieillissant, en comprenant, en travaillant, on s'aperçoit vraiment : y a rien, quoi… L'existence, c'est un passage… C'est difficile à comprendre comment on est venu… Y a eu des recherches de faites sur l'existence de l'homme, comment il est venu – des recherches scientifiques : les plantes, les poissons et ci et là…

Quand on nous dit : c'est Dieu qui a créé un homme, comme ça, de but en blanc, non… Vous imaginez ça, dire : j'ai créé l'homme, le v'là, l'homme, non, c'est pas possible : tout ce qu'il faut pour faire l'homme, tout le mécanisme qu'il y a à l'intérieur… Ou alors, ça aura été quelqu'un de très, très intelligent…

Non, ils ont fait des recherches, on nous fait montrer l'évolution de l'homme : ils font des recherches, soi-disant qu'on vient du poisson.

Elle : Mais qu'on soit venu d'un singe ou d'un poisson, ou de la mer, eux, ils sont bien venus de quelque part aussi ; le singe,

ou le poisson, il est pas venu comme ça ; alors, il est venu par Dieu ; c'est Dieu qui a créé la terre.

Lui : La terre, c'est l'éclatement d'une étoile.

Elle : Une étoile ? Mais l'étoile, elle vient de où ?

Lui : Mais si tu vas rechercher, alors, à ce moment-là, l'univers, elle vient de où ? Moi je sais pas… je suis pas un grand scientifique… Je ne peux pas expliquer, moi, c'est pas possible ; mais je sais qu'on a fait des recherches, on est encore en train d'en faire…

Elle : Mais ça ne veut pas dire que par accouplement de singes, de poissons, d'animaux que, à la longue, c'est pas devenu des hommes ; mais de toute façon, Dieu, il a bien créé le singe, les poissons, la végétation, tout ce que tu veux.

Lui : Mais la religion catholique, elle dit : Dieu créa l'homme ; il a créé un homme, de but en blanc… mais avec tout ce qu'il y a à l'intérieur, le mécanisme… C'est cent millions d'ordinateurs qu'il y a là à l'intérieur ; c'est formidable le corps humain si on s'imagine un petit peu… C'est un grand scientifique alors cet homme-là, c'est pas possible !

Elle : Et à Lourdes, j'y ai jamais été, à Lourdes ; mais j'aurais une occasion, j'irais… Lourdes, c'est déjà assez éloigné, on est des ouvriers ; mais on m'emmènerait, ou j'aurais les moyens, j'y vais.

Lui : Lourdes, c'est quoi ? C'est la Vierge Marie qui est apparue là, à Bernadette…

Elle : J'y crois, à la Vierge Marie ; je crois à Bernadette.

Lui : La Vierge Marie, on en a fait un plat comme ça, après ; si Jésus-Christ n'avait pas existé, la Vierge Marie n'aurait pas existé : c'est parce que c'était la mère de Jésus, on a dit, c'était une sainte, on a dit que c'était la Vierge Marie…

Mais sur l'histoire de Bernadette Soubirous, même les curés n'étaient pas d'accord ; il y a eu des curés qui ont failli l'envoyer dans une maison de fous… Et Jeanne d'Arc, qui c'est qui l'a fait mettre au bûcher parce qu'elle avait entendu des voix ? C'est bien un évêque.

Elle : Ben, c'est ça, pour eux c'était un sacrilège que quelqu'un qui soit pas prêtre comme eux, qui soit une petite bergère, ou comme Bernadette, que ses parents c'étaient des humbles… C'était un sacrilège que des gens de si petite condition, on puisse croire que Dieu, ou Marie, ait pu oser les regarder, leur parler… alors que justement, ce qui les rapprochait le plus, c'était eux, les petits, les humbles, les malheureux, c'étaient eux qui étaient plus à l'image du Christ, puisque lui, il était pauvre aussi, il marchait pieds nus, tandis que les évêques, eux, comme le pape – pourtant je crois, fermement en Dieu, je suis vraiment catholique –, mais le pape, pour moi, c'est de la parade.

Lui : Les apparitions, tout ça, maintenant, les gens sont devenus plus instruits, trop intelligents : on ne nous ferait pas avaler ça ; on entend plus parler : un tel a vu la Sainte Vierge, un tel a vu le Christ… si vraiment c'était quelque chose de vrai, on devrait encore le voir, il devrait encore y avoir quelqu'un qui le voit.

Elle : Justement, c'est parce qu'on rencontre des gens comme toi. Tu crois que moi – enfin j'aurai jamais certainement ce bonheur-là –, mais tu crois que, j'aurais une apparition, j'irais te le dire ? Tu serais le premier à me rire au nez ; alors pourquoi que j'irais le dire ?… Qui te dit qu'il n'y en a pas encore qui voient ; mais pour des gens comme toi, qui se moquent, ils n'osent pas le dire, ils se taisent.

Lui : Je ne me moquerais pas ; je le croirais pas, c'est tout.

Elle : Qui te dit qu'il n'y en a pas qui l'ont vu, mais qu'ils le gardent pour eux ?

Lui : Alors toi, tu crois qu'il y en a encore qui ont des apparitions ?

Elle : Regarde, la preuve, pour les OVNI… Les OVNI, on ne se moque pas de ces gens-là.

Lui : Oui, mais, attention, là c'est quelque chose de scientifique : il n'y a aucune raison qu'il y a la vie sur terre et qu'il peut pas y en avoir ailleurs ; nous, on envoie bien des fusées là-bas ; nous, on est peut-être des OVNI là-bas par rapport à eux, aux gens qui sont sur une autre planète.

Elle : Mais si tu crois qu'il y a les OVNI, si tu crois qu'il y a une autre planète cachée, pourquoi qu'il n'y aurait pas Dieu ? Pourquoi qu'il n'y aurait pas le paradis ? Le paradis, c'est comme les planètes d'où viennent les OVNI, c'est exactement pareil.

Lui : Ah non, c'est plus scientifique ; il y a des scientifiques qui se sont penchés sur la question : il n'y a aucune raison qu'il existe de la vie sur terre, il peut exister une vie ailleurs, on ne sait pas où.

Elle : Alors, justement, il existe le paradis certainement, mais où ?

Lui : Mais attention, je crois aux OVNI ; c'est un grand mot : croire ; j'imagine leur existence, je me dis : bon, sur la terre on a fait beaucoup de progrès, on a envoyé des hommes sur la lune, on a marché sur la lune, on peut aller déjà assez loin avec des engins interplanétaires, on peut imaginer qu'il y ait une civilisation… Ils sont peut-être pas comme nous… mais les progrès de la science… on est en train d'envoyer une fusée sur Vénus, sur Mars ; on ne sait pas, il y a d'autres gens qui peuvent en faire autant… C'est scientifique, ça… Mars, je suis obligé de croire à Mars, on l'a vu au télescope, c'est matériel, ça… Un OVNI,

c'est pas l'opération du Saint-Esprit, y a pas que des catholiques qui ont vu un OVNI…

Le royaume des cieux ?… Le Royaume des cieux vous appartient, on dit. Qu'est-ce que c'est, le Royaume des cieux ? J'en sais rien. C'est les étoiles, les constellations d'étoiles ? C'est la Voie lactée ? Le ciel ? Qu'est-ce que c'est le ciel ? C'est rien, c'est de l'air, l'atmosphère, la stratosphère, le ciel c'est ça pour moi…

Elle : Le ciel, le royaume de Dieu, c'est Dieu, c'est le Christ, ils sont là-haut.

Lui : Maintenant, avec la science, on s'aperçoit qu'il y a de tout dans le ciel : il y a la planète Mars, Saturne… On est en train de faire des recherches pour expliquer tout ça ; avant on ne savait pas que la terre était ronde, maintenant on le sait, ça a été prouvé par des recherches, c'est pas Dieu qui nous l'a dit… ; on a su que la lune, c'était un satellite de la terre, on l'a su par des recherches ; avec des télescopes de plus en plus puissants, on voit de plus en plus loin… Le ciel, c'est pas quelque chose de bien défini, comme le verre ; le ciel, c'est infini…

Elle : Pour moi, le ciel c'est où il y a le paradis… Il faut être mort pour le voir, pour être au

paradis.

Lui : Mais on peut pas nous voir alors, y a personne qui peut nous voir si on est au paradis ?

Elle : Non ; nous, on voit.

Lui : Mais y a personne qui peut voir ? C'est quelque chose, mais c'est invisible ? C'est quelque chose… et c'est rien ?

Elle : Pour moi, c'est comme ça : nous, on voit.

Lui : Ça, moi j'ai du mal à me l'imaginer.

Elle : Et on peut revenir sur la terre, mais peut-être plus de la même façon ; comme je suis, je ne reviendrai pas ; mais peut-

être que je reviendrai… puisque les arbres vivent, les fleurs vivent, ils poussent, ils meurent, avec le printemps…

Lui : C'est les saisons, ça ; c'est la terre qui tourne autour du soleil ; c'est le soleil qui fait vivre la terre.

Elle : Peut-être que je serai un chat…

Lui : Alors là, non, j'ai du mal à avaler ça… et le fait que tu dis que le paradis, on ne peut pas le voir, même avec n'importe quel télescope… C'est quelque chose de vraiment… je ne sais pas… surnaturel…

Elle : Si on pouvait les voir, le Christ, Dieu, on les verrait ; mais ils sont là, c'est certain.

Lui : C'est une question délicate ; on peut discuter, mais moi y a des trucs qui me laissent sceptique ; la religion, pour moi, c'est quelque chose qu'on en parle, comme de la politique… Mais la religion, elle doit pas être ce qu'elle est à l'heure actuelle, elle doit pas faire tant de simagrées, de protocole ; c'est l'action, c'est les résultats de son action ; si vraiment elle agissait, il devrait plus y avoir les misères qu'on a sur la terre ; si tout le monde : le pape, les évêques, les archevêques, ils agissaient comme Mère Térésa, qui ramasse les morts dans les rues ; mais ainsi y a encore des millions de gens qui meurent de faim… Mais même moi, qu'est-ce que je fais ? Je ne fais rien pour la faim dans le monde… C'est pas en venant chercher la charité ; faut aller là-bas, faut aller les aider… C'est comme ça, c'est tout… J'ai des idées de gauche, c'est mon tempérament ; je pourrais avoir une place plus haute peut-être dans l'usine, en me taisant, mais je suis toujours en train de contester, je suis un gars comme ça…

Mes parents… mon père était mineur ; ils se sont pas mariés à l'église ; ils n'étaient pas baptisés ; et pourtant, je sais que ma mère, elle croyait.

Elle : Ma belle-sœur, elle, s'est pas mariée à l'église parce que il y avait certains préjugés derrière : elle était enceinte, alors ils se sont mariés à la mairie, c'est tout… Pourtant, moi, j'étais enceinte quand je me suis mariée, et je me suis mariée à l'église ; je ne trouvais pas que c'était un péché : c'est pas un péché d'avoir un bébé !

Lui : Ah ! Le péché de la chair ! C'est interdit par la religion, hein ! Tu dois pas avoir recours à la chair avant le mariage : c'est marqué dans la religion.

Elle : Non, pour moi c'est pas un péché d'avoir un enfant, dans la mesure que je sais que c'était avec lui ; on allait se marier, donc on s'aimait : l'enfant, c'était pas un enfant de n'importe qui.

Lui : Mais la loi catholique dit que tu ne feras pas le péché de la chair, c'est à dire avant le mariage ! Je connais les lois… et je connais certains passages de l'Évangile ; j'en ai cité un tout à l'heure : il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu…

Et mon grand-père, c'était un athée fini, mais son plus grand camarade, c'était le curé ; il acceptait le dialogue, il comprenait, il respectait les autres ; moi, je respecte n'importe qui, à condition qu'on respecte mes idées, mes opinions, ma dignité ; je suis un homme, j'ai droit à une certaine dignité, à un salaire décent ; à partir de ce moment-là, je respecte tout le monde. Et je suis communiste, c'est depuis le temps que je travaille, depuis une dizaine d'années ; c'est par la force des choses.

Elle : À voir les injustices.

Lui : Oui, les problèmes sociaux ; qu'il faut pleurer pendant un mois, faire grève, pour avoir, disons 1 % d'augmentation ; vraiment communiste, du fond de l'âme, je le suis pas depuis longtemps, disons depuis 5 ans, lorsque j'ai vu leur action, ce

qu'ils disent : je lis leur doctrine et je m'aperçois que c'est les seuls qui correspondent à ce que j'ai besoin, à ce que je pense : c'est eux qui pensent un peu comme moi, c'est pas moi qui pense comme eux… Mais c'est presque une religion, ça, hein ! Y en a qui croient en Jésus-Christ ; moi je crois en Georges Marchais, c'est pas de la plaisanterie, parce que, ce qu'il a dit : il veut l'égalité pour tous… mais même pas l'égalité puisqu'il fait quand même une différence de 1 à 4 dans les salaires… Lui, Georges Marchais, il répond à ces exigences, il voit vraiment une justice sociale : y a aucune raison qu'il y ait une différence de salaire de 1 à 100 – et encore, on est modeste –, mais, c'est ça qui ne va pas : y a trop de différence ; et Jésus-Christ, quand il a parlé, il a été contre ça, cette trop grande différence.

Elle : Ben, moi, je te l'ai dit : on peut être communiste tout en étant croyant… Mais y en a qui sont communistes, qui vont pas à l'église, que vous feriez même pas embrasser le Christ… tandis que moi, je ne mélange pas les deux : moi, je suis croyante, c'est personnel, c'est au fond de moi-même ; c'est pas pour ça que je suis pas pour Marchais, au contraire, parce que je trouve que ce qu'il fait, c'est dans ce que je pense ; par contre, je connais des communistes, même pas un pied à l'église.

Lui : Moi, ça m'est complètement indifférent ; je vais à l'église aux enterrements, aux baptêmes. Moi, mon idéal, c'est que je puisse vivre bien, pas de soucis d'argent, la santé, et surtout pouvoir me permettre d'aller en vacances tous les ans, sans avoir de contraintes… Voir mes enfants connaître vraiment… parce que tous les jeunes qui sortent de l'école, et qui sont sur le marché de l'emploi, sans travail, c'est grave, ça ; si on ne prend pas conscience de ce qui se passe… Moi je veux qu'ils n'aient pas de problèmes quand ils seront arrivés à un niveau, qu'ils auront fini l'école si ils font des études, qu'ils puissent trouver du travail,

fonder un foyer, c'est ça l'idéal : le bonheur pour moi et les miens… Mais je veux que tout le monde soit heureux… Moi, que mon voisin achète une Rolls, moi j'en ai rien à foutre, c'est pas moi qui la paie, je suis content pour lui… Mais que moi, je ne puisse pas m'en payer, y a une différence, c'est pas normal… Je sais bien, c'est pas ça qui fait le bonheur, la Rolls, mais c'est pour dire : c'est ça le communisme, c'est une Justice sociale… Je ne veux pas dire qu'il faut partager les terres au carré ; le droit à la propriété, il est dans ses idées, à Georges Marchais, hein : c'est quelque chose d'acquis, ce qui nous appartient, c'est à nous, il veut pas le prendre… parce que y a beaucoup de gens qui disent que le communisme : ça y est, ils vont nous prendre, si on a deux maisons, ils vont nous en prendre une ; c'est ça qu'ils disent à la télé : le bourrage de crâne ; alors que c'est pas du tout ça, le communisme, c'est bien plus profond que ça… C'est écrit noir sur blanc, ils annoncent la couleur bien avant… Ils rigolaient les journalistes, quand ils disaient : où est-ce qu'il va prendre l'argent ? Il est là, l'argent, y en a tout plein, en France ; c'est peut-être la France le pays le plus riche du monde, intellectuellement, financièrement, et surtout par sa main d'œuvre : parce que la main d'œuvre française c'est une main d'œuvre très qualifiée, hein ! Ça, c'est une chose qu'on ne dit pas… et il ne faut pas imposer aux gens, les instruire à coups de bâtons, si quelqu'un peut pas apprendre… et on peut apprendre pendant 50 ans, on ne sera jamais instruit.

Je crois à Georges Marchais, je ne veux pas dire que je suis aux anges quand je l'entends parler hein… c'est pas ce que je veux dire, mais c'est parce qu'il répond vraiment à ce que j'attends : la justice sociale, c'est tout, je n'en demande pas plus : qu'on n'ait pas de jalousie vis-à-vis de son voisin, et que le voisin n'ait pas de jalousie vis à vis de moi, que tout le monde soit pareil,

quoi ! La justice sociale, une vraie justice pour tout le monde, que ce soit par la loi, par le salaire, par la possibilité d'aller en vacances, que tout le monde puisse participer à ça, moi, j'attends rien d'autre… et même, à l'usine, j'avais dit à mon chef : je couperai mes cheveux que quand y aura une justice sociale ; pourtant, je viens de les couper… ça ne faisait pas bien pour un père de famille hein !… Mais je ne serai vraiment heureux, vraiment le summum du bonheur, vraiment parfait, que si il y avait une justice sociale partout… Alors c'est loin ça, hein !

SOMMAIRE

Les principaux thèmes abordés dans les entretiens

L'Église, le pape, les évêques, les prêtres

— L'Église, la religion - on n'a rien à dire contre l'Église… J'ai rien contre l'Église, je la critique pas, rien du tout, mais je dis : ils devraient se battre sur des autres points qui seraient plus avantageux : bon, on a eu du chômage, et tout ce qui s'ensuit, on a fait un petit réveillon ensemble, mais ça a pas été la grande joie ; et puis après, qu'on nous montre à la télé les malheureux en Afrique et tout ça…

— Mais la première fois que j'ai été surpris : y avait une manif quand on a fermé Jupiter Denain qu'est-ce que je vois arriver : l'abbé P. Je l'revette encore (je le regarde) il s'a mis avec nous en première ligne ; ben, j'ai dit : vingt dieux, pour un curé, faut l'faire, hein !

— Si, maintenant, ça change, bien sûr ; c'est plus les curés dans le temps qui nous disaient : faut faire attention, faut être sage, et ci, et là ; maintenant, ils ont plus de dialogue, comme, l'autre fois, on a eu une discussion franche à la préparation de mariage ; parce que je me suis marié à l'église pour faire plaisir à ma femme ; moi, je voulais pas ; bon, j'y ai été et je lui ai exposé carrément que j'étais pas d'accord pour me marier à l'église ; il m'a demandé les raisons et je lui ai expliqué que c'est pour aller là et que j'y crois pas, à tout ce qu'il dit, c'est pas la peine… il m'a pas donné raison ; il m'a pas donné tort ; on pouvait discuter ensemble.

— Mais le pape, pourquoi, le pape, il roule pas en « deux chevaux » ? Pourquoi on déroule un tapis rouge quand il descend

de l'avion ? C'est un symbole, c'est le bonhomme qu'on a mis là enfin, tant mieux pour lui : il mange bien, et puis tout !

(Lui : presseur en confection ; Elle : mécanicienne en confection ; et le voisin, au chômage).

— Maintenant, l'Église, par rapport à avant, y a eu beaucoup de changements ; je trouve que c'est mieux parce qu'on peut avoir plus de contacts avec les prêtres, les gens qui croient peut-être pas tellement en Dieu aussi bien que les autres.

— On a été à une réunion ; on a été saisis : on a vu que, tout compte fait, ils ont le même idéal que nous ; on essaie de se battre pour l'emploi, tout ça, on a le même idéal tout en faisant pas partie du même groupe.

— Et puis, certains sont prêtres ouvriers ; ils comprennent mieux les difficultés des gens ; ils entendent des conversations à droite et à gauche, ils savent bien, ils ressentent eux-mêmes ; je connais un prêtre qui a été licencié, il ressent ce qu'un père de famille, quand il est licencié, il doit ressentir.

— Jésus ? disons qu'on s'est basé sur une famille modeste et pauvre ; parce que c'était une famille modeste et pauvre, et puis on en a fait un autel très riche ; parce que, à l'heure actuelle, le plus riche du monde, qu'est-ce que c'est ? C'est le Vatican. Parce que, à la télé, on te fait voir le Vatican avec des autels en or ; tu vois des rubis par ci, des rubis par là…

(Lui : chaudronnier soudeur, 43 ans ; Elle : femme de ménage à mi-temps, 40 ans).

— J'ai pas été à l'école trop longtemps, mais enfin, j'ai déjà lu par-ci, par-là : l'un, il dit : l'Église, c'est pour endormir le peuple, c'est la résignation ; mi, j'suis peut-être pas fort catholique, mais j'me résigne point, j'dis qu'il faut lutter.

— J'me rappelle, quand j'étos gamin, j'allos au patronage, et puis à l'J.O.C. et l'curé de l'J.O.C. il disot qu'à Bellevue, y avot un socialiste, à s'maison, y avot l'portrait du pape d'un côté, et l'portrait de Staline… non, l'portrait d'Léon Blum.

— Alors, on lui dit : l'portrait du pape et l'portrait d'Léon Blum, cha suit pas. Alors, il dit : Si fait, cha suit ; parce que, avec li, j'ai eu l'dimanche ; et avec li, j'ai eu l'lundi ; disons, j'avos deux jours de repos grâce à euss deux. Mais y avot un pape que j'estimos, ch'étot Roncalli, l'gros, là.

(Retraité mineur et sa femme).

— Pour moi, l'Église, à l'heure actuelle, elle n'est pas représentative de la religion : y a trop de hiérarchie, trop de bureaucratie : évêques, archevêques, pape. Moi, je pense que l'Église devrait être vraiment à l'image de Jésus-Christ ; lui, il n'a vraiment prêché que la pauvreté, c'était quelqu'un de très humble, alors qu'à l'heure actuelle, l'Église me paraît vraiment trop bourgeoise…

— Le pape, à l'heure actuelle, c'est lui qui représente Jésus-Christ, là-bas, à Rome ? Vous ne croyez pas que les petits prêtres, ici aux alentours, ils valent pas autant que lui ? Ils font plus de travail que lui, je trouve.

— La religion, si vraiment elle agissait, il ne devrait plus avoir les misères qu'on a sur la terre ; si tout le monde : le pape, les évêques, les archevêques, ils agissaient comme Mère Térésa qui ramasse les morts dans les rues ; mais ainsi, il y a encore des millions de gens qui meurent de faim… Mais, même moi, qu'est-ce que je fais ? Je ne fais rien pour la faim dans le monde.

(Lui : perceur en métallurgie, 31 ans ; Elle : mère de famille, 30 ans).

Un double aspect dans ces attitudes par rapport à l'Église ; mais ces deux aspects relèvent d'une même logique : bien qu'ils-elles aient pris leurs distances, ces hommes et ces femmes n'ont pas du tout un a priori défavorable ; ils-elles témoignent même d'une sympathie évidente pour les « petits prêtres », proches du monde ouvrier ; ce qu'ils-elles rejettent, c'est l'Église hiérarchique qui, avec toutes ses richesses, leur apparaît trop liée à l'argent, à la bourgeoise, à la « classe dominante » (même s'ils-elles n'emploient pas ce mot)

Mais en voici deux autres dont l'attitude par rapport à l'Église présente des aspects un peu différents des précédents.

C'est d'abord celui qui se présente comme le plus « intellectuel » du lot, et dont les opinions apparaissent plus nuancées, plus complexes :

– Pour moi, l'Église, c'est pas le pape… enfin, c'est une partie, bien sûr… l'Église, ce sont des hommes comme nous, des militants… pour moi, je trouve que l'Église a intérêt à coller davantage à la situation… ici, on va démolir une église, c'est pas dramatique ; ce qui serait dramatique, c'est qu'il n'y ait plus de prêtres. Mais je voudrais que l'Église s'adapte : une messe, pour moi, faire une messe dans une église ça ne signifie rien : d'abord, il y a très peu de monde ; mais plutôt que de faire des messes dans les églises, faire des réunions dans un autre cadre ; le cadre de l'église, c'est trop grand, trop triste ; j'ai un copain qui est décédé, qui a été enterré hier ; on est allé à la messe – y a pas de contact entre le prêtre et les gens ; bon, il a fait son sermon : Marc, tes amis sont venus… mais il devrait y avoir davantage de participation entre les gens qui sont dans l'église et le prêtre… Après, on a été au bistrot et on a bu un verre ensemble ; dans le fond, on aurait pu faire la messe au café.

– Il y a eu deux prêtres qui m'ont marqué fortement, deux prêtres très différents : il y en avait un, c'était des discussions, des problèmes politiques, c'était un prêtre qui partageait notre vie, notre vie de travail surtout ; et l'autre, c'était un prêtre qui avait davantage de contacts avec les enfants, et lui, c'était le blagueur… la vie, c'est ça aussi : c'est le travail et la joie.

Le prêtre, je dis toujours, c'est un militant ; et il y a des rivalités entre prêtres sur la façon de militer, de faire connaître leur foi ; dans la région, on dit que les prêtres sont rouges ; ça me satisfait… mais pourquoi ils sont rouges ? Chez nous, au parti, on a essayé d'analyser, et on s'est dit : ils sont rouges parce que la majorité politique est rouge ; si elle était blanche, ils seraient peut-être blancs. Les camarades, ils voient les prêtres comme des opportunistes en fait, ou encore comme les ennemis de la classe ouvrière. Moi, je ne pense pas, parce que je les connais, je sais qu'ils seraient incapables d'une telle trahison.

— Je comprends que des camarades trouvent dans la religion un adversaire dangereux ; parce que, un parti donne une idéologie, il faut l'accepter ; tu peux te poser des questions, bon, c'est pas grave ; mais si, à côté, il y a une religion qui pose aussi des problèmes, bon, on va perdre son temps : on va réfléchir aux problèmes politiques posés par le parti, et aux problèmes de la religion, on va disperser nos efforts.

(Secrétaire de mairie, 30 ans).

Et puis celui qui, parmi les personnes rencontrées, apparaît, au contraire, le moins « compliqué » de tous. Aussi éloigné que les autres de la pratique et des croyances religieuses, mais qui regrette les prêtres en soutane.

— Les abbés, c'est des gens comme nous ; les choses qu'ils font, y en a des biens et des mauvaises ; c'est comme nous : est-

ce qu'on peut toujours dire qu'on fait bien ?; moi, je trouve qu'y a rien à dire contre eux. Mais, j'suis franc de vous le dire : je préférais mieux avant : un curé qui s'habillait en robe. Je trouve, là, on pouvait dire : là, c'est Monsieur l'abbé. Mais, comme on dit, pour euss, c'est mieux ; parce qu'on n'est plus quand même au temps des Gaulois ; ils sont bien habillés, quoi ; mais j'préfère mieux voir toujours l'ancien. Mais, comme on dit, la vie, elle change ; on doit bien suivre l'époque… J'sais pas, mon grand-père, il a 85 ans ; si il s'habille avec son chapeau d'paille, moi, j'vais pas mettre un chapeau d'paille à 41 ans ; il faut être logique. Mais sans ça, non, j'ai rien à dire contre euss.

(Mineur, 41 ans).

Croyances et pratique religieuse

— L'Église, la religion - on n'a rien contre l'Église ; mais si c'est pour aller à l'église et d'être là à parler sur le dos de son voisin ; si c'est pour écouter des sermons que moi-même, j'y crois pas, tout ce qu'ils disent, je trouve que c'est pas la peine d'y aller… Parce que, j'ai fait l' baptême ; lui (son fils) s'il veut faire sa communion plus tard, il le fera, on les empêchera pas, mais je ne les pousserai pas non plus. Mais moi, je préfère rencontrer des curés, ou des sœurs ouvrières, discuter, dire chacun ses opinions, parler franchement. Je connais des prêtres ouvriers, des sœurs ouvrières, c'est déjà plus le même style : ils comprennent les travailleurs ; tandis que, à l'église, on écoute un sermon… Comme je trouve que c'est inadmissible : on a perdu un petit-neveu de 5 ans, et quand on tient des propos, qu'on dit que Dieu l'a rappelé à lui ; on devrait pas tenir des propos comme ça.

— À la messe, c'est pas les ouvriers qu'on voit ; c'est pas les petits malheureux qui vont écouter le curé pendant une heure ; à

la messe de midi, qu'est-ce que vous voyez ? Toutes les vieilles bigotes, tous ceux qui viennent faire voir leur tenue, pour rencontrer des copines et dire : t'as vu celle-là, la plume à son chapeau, elle est de travers.

Mais moi, même en y croyant pas, j'ai manqué de perdre la petite, là ; je me suis juré, j'ai dit : si elle sort vivante de l'hôpital, je m'en vais brûler un cierge à l'église ; bon, la petite, elle est sortie vivante, j'ai dit à moi-même : je peux pas faire autrement, si j'y vais pas, c'est pas normal ; j'ai été à l'église, j'ai mis 500 balles et j'ai brûlé un cierge ; peut-être que c'est un hasard, j'en sais rien.

— Tout le monde croit à quelque chose ; je dis : on ne croit pas en Dieu, mais on croit en quelque chose ; le jour qu'on a peur, ben, on se réconforte soi-même ; on croit en quelque chose puisqu'on dit : j'espère qu'il ne va pas m'arriver quelque chose. On croit, mais on parle à qui ? On ne sait pas ; on croit quelqu'un qui nous soutient ; bon, là, quand j'ai fait la prière pour la petite, là, en moi-même, je croyais à quoi ? Peut-être pas à Dieu, mais je m'adressais à lui. Bon, peut-être que c'est une coïncidence…

— Et moi, je crois aux saints ; ce que je veux, c'est comme beaucoup de personnes : avoir beaucoup d'argent, et pas de soucis à se faire ; parce que je trouve pas la raison que y en a qui ont tout et que nous, on n'a rien ; si on avait un bon Dieu, il ferait pas tant de différences de classes, quand même, qu'y en a qui peuvent gaspiller quinze millions d'anciens francs sur une soirée, que vous, vous travaillez cinq ans pour les avoir ; alors, si vraiment y aurait un bon Dieu, il dirait : non, c'est pas possible, on va au moins partager la moitié du gâteau.

— Moi, j'crois c'que j'vois. J'crois à mi.

(Lui : presseur en confection ; Elle : mécanicienne en confection ; et le voisin, au chômage).

— Moi, non, je ne crois pas en Dieu. J'y crois pas, mais je ne saurais pas dire pourquoi. Je crois aux personnes que je vois, voilà tout… J'ai rien contre les pratiquants ; de toute façon, ce que je crois, moi, c'est le fait d'aider les gens… Je crois en ce que je vois, aux faits qui sont, en ce qui s'est fait, c'est tout… Alors, j'ai fait ma communion et tout ; quand on est jeune, on dit de faire ça, on fait ça, hein, sans plus.

— La religion, ça sert, la religion, je ne dis pas, mais comment exprimer ça ? C'est surtout quand on en a besoin : quelque chose qui ne va pas, tout de suite… On se raccroche à quelque chose quand on est seul : celui qui croit, il se sent déjà moins seul ; ça lui permet de se soulager, je trouve.

— Moi, la religion, je trouve que c'est un truc bien : faut croire à quelque chose ; je trouve qu'on a besoin. Moi, je suis croyante ; le plus important, c'est de croire.

— Moi, je n'ai pas dit que j'étais non-croyant ; j'ai rien contre ; je ne crois pas à Dieu, c'est tout. Dans la doctrine par elle-même, y a des trucs qui sont très bien, hein, qui sont valables, ils seraient appliqués, ça serait merveilleux : y aurait pas d'inégalités, pas de guerres. Mais enfin, je trouve que même, ça serait dur à être appliqué, hein, si il faudrait suivre tout ce que la religion elle dit.

(Lui : chaudronnier soudeur ; Elle : mécanicienne en confection ; 25 ans tous les deux).

— Moi, c'est le mot : Dieu, que j'arrive pas… Le mot : Dieu, ça me dépasse. Jésus de Nazareth, j'y crois ; pourquoi ? Il y a eu le docteur Schweitzer, lui, c'est un garçon, un docteur, qui a fait beaucoup pour les lépreux, pour les pauvres. Moi, j'y crois, à celui-là, je me mets au même rang que ces gens-là ; mais le Dieu, ça me dépasse… Je me demande pourquoi on l'appelle Dieu.

Qu'est-ce que ça veut dire : Dieu ? Le mot réel de Dieu, qu'est-ce que c'est ?

— Et les Arabes, ils sont plus pratiquants que nous, sans croire en Dieu… Parce que, nous, quand c'est le moment du ramadan, on ferait ça, nous ?

— Ben, Mahomet ? C'est un Dieu aussi, hein ! C'est parce que, eux, ils l'appellent Mahomet ; mais Dieu ? Qui est-ce qui l'a appelé Dieu ? On n'en sait rien ; il s'est pas appelé Dieu tout seul ; y en a un qui l'a appelé Dieu.

(Lui : chaudronnier soudeur, 43 ans ; Elle : femme de ménage à mi-temps, 40 ans).

— Dans les communistes, y a des chrétiens ; moi, j'suis communiste ; mais si il fallait aller tous les dimanches à l'église, j'suis pas d'accord ; mais quand y a un obsèque, un enterrement, j'suis là aussi.

— Et puis, j'passe encore l'journal : *Liberté*, l'dimanche ; alors, hein, si il fallot que j'passe encore une heure l'dimanche à l'messe, c'coup-ci, ça y est : m'matinée, elle est terminée. Et l'journal : *Liberté*, mon père, il l'a passé pendant quarante ans, et pourquoi que son fils, il le ferait pas ? J'vas pas abandonner c'machin-là pour aller une heure à la chapelle. Cha, non.

(Mineur : 41 ans).

— Baptiser ? Vous baptisez un enfant, il a quelques jours, vous lui demandez pas son avis.

— Question baptême, les enfants sont pas responsables ; ils croiront peut-être en Jésus- Christ, alors, s'ils sont pas baptisés, si, plus tard, ils me disent : pourquoi tu l'as pas fait ?…

— Moi aussi, ça m'arrive d'aller à l'église, pour les mariages, les enterrements ; mais je peux y aller à l'église, je peux y aller sans arrière-pensée.

— Dieu ? Dieu, moi, j'ai du mal à saisir cette histoire-là… Comment on l'a représenté, au catéchisme. Comme quelqu'un de vivant, un homme fort, avec une grosse barbe, quelqu'un d'imposant. Mais dire que maintenant, il y a quelqu'un qui soit au-dessus de nous, qui nous domine, qui nous surveille, non, ça sort de l'imagination. L'existence, c'est un passage… C'est difficile à comprendre comment on est venus… Y a eu des recherches de faites sur l'existence de l'homme, comment on est venus, les plantes, les poissons, et ci, et là. Quand on nous dit que c'est Dieu qui a créé l'homme, comme ça, de but en blanc ; vous imaginez ça, de dire : j'ai créé l'homme, le v'là, l'homme ! Non, c'est pas possible ! Tout ce qu'il faut pour faire l'homme ; tout le mécanisme qu'il y a à l'intérieur : c'est cent millions d'ordinateurs qu'il y a à l'intérieur ; c'est formidable, le corps humain, si on s'imagine un petit peu.

— Non, on a fait des recherches, on nous a montré l'évolution de l'homme, ça a été un singe, c'est venu de la mer, de la terre, on n'en sait rien ; soi-disant qu'on vient du poisson.

— Mais qu'on soit venus d'un singe ou d'un poisson, ou de la mer, eux, ils sont bien venus de quelque part ; le singe, ou le poisson, il est pas venu comme ça ; alors, il est venu par Dieu ; c'est Dieu qui a créé la terre.

— La terre, c'est l'éclatement d'une étoile.

— Une étoile ? Mais l'étoile, elle vient d'où ?

— Mais si tu vas chercher, alors, à ce moment-là, l'univers, elle vient d'où ? Moi, je sais pas.

(Lui : perceur en métallurgie, 31 ans ; Elle : mère de famille, 30 ans).

— J'ai été à l'messe jusqu'à quand que m'mère, elle est morte ; quand elle est morte, j'y ai plus été… Ben, à qui voulez-vous qu'on s'en remette ? Mi, m'mère, elle aurot mis des bougies, mettons, à sainte Thérèse, tandis qu'un protestant, il n'crot pas à tous les saints ; un protestant, il crot faut qu'au bon Dieu. Et quelquefois, les gens, ils ditent : il faut mieux d'mander au bon Dieu qu'à ses saints.

— Et, dans l'temps, j'ai connu un porion (contremaître à la mine), quand s'coupe, (le front de taille dans la galerie de mine), elle allot pas, il disot : mais qu'est-ce que j'ai fait au diable ? Y n'd'a qui aurott » dit : Quo, qu'j'ai fait au bon Dieu ? mais li : Quo qu'j'ai fait au diable ? Et j'avos un camarade aussi, ch'étot un protestant aussi, alors, il li d'mandot si il l'avot déjà vu, l'diable ; alors, li, il disot : Ouais, j'l'ai d'jà vu : ch'est l'plus biau jeune homme qu'on peut imaginer.

— Te peux être croyant sans aller à l'église. On dit toujours : l'église, c'est un refuge, c'est la maison de Dieu… Il s'rait riche, lui, Dieu ; il s'rait propriétaire de beaucoup d'églises… Mais quand on veut faire une prière, on n'a pas besoin d'aller à l'église pour faire sa prière ; si on a envie de d'mander quelque chose au bon Dieu, ben, on n'a pas besoin d'courir à l'église et puis l'demander.

— Et quand l'petit, i » était malade, la bouchère, en face, elle nous avait donné une médaille ; elle disait de l'mettre en dessous de l'oreiller du p'tiot ; cha l'aurot guéri ; on l'a fait ; qu'est-ce qu'on ferait pas pour sauver s'n infant ; on aurot dit d'aller à pieds nus, on l'aurot fait ; on f'rait n'importe quoi pour sauver s'n infant.

(Retraité mineur et sa femme).

— Moi, je ne suis pas catholique, mais je suis croyant ; je ne sais pas, mais, on a un idéal. Être croyant, c'est vouloir que son idéal se réalise, alors, se battre – pas toujours avec le couteau entre les dents, hein ! –, mais jouer un rôle autour de nous, dans son milieu. Moi, je crois au socialisme ; je crois que, un jour, on aura le droit de décider, on pourra participer aux grandes options du pays - il ne faut pas prendre le socialisme comme en URSS, mais, je ne sais pas, faire des réunions de la population, et discuter : dans le fond, c'est peut-être un petit peu ce qui était à l'origine des réunions dans les églises. Alors, si ça n'a pas marché pour l'Église, ce genre de contact entre le Messie et le peuple, ça n'a pas l'air de marcher, pour l'instant, pour beaucoup de partis. Enfin, il faut chercher ; c'est à nous d'apporter des solutions.

— J'ai aussi un copain qui était prêtre et qui a étudié le marxisme et, en fin de réflexion, il a renié ses vœux, il n'a plus voulu être prêtre, il n'était plus croyant. Alors, moi, je ne suis pas croyant ; je ne dis pas que je ne pourrais pas le devenir un jour : ça dépend des contacts qu'on a avec les croyants et les prêtres.

— Si je venais à mourir, maintenant, je ne voudrais pas être enterré à l'église, parce que, être enterré à l'église, ça signifie que je vais aller au paradis… enfin, au paradis ou à l'enfer… et comme je n'y crois pas, je n'ai aucune raison d'aller à l'église. Par contre, j'aimerais bien qu'on fasse un grand banquet, que mes amis évoquent des souvenirs, c'est un petit peu ce qui devrait se faire à l'église, mais à partir du moment que tu entres dans l'église, tu acceptes, j'allais dire, toutes leurs singeries. Mon père avait un copain qui était prêtre, il disait qu'à chaque fois qu'il passait autour du cercueil pour le bénir, il se prenait pour un Indien.

(Secrétaire de mairie : 30 ans).

Quelle image ces hommes et ces femmes nous donnent d'eux (d'elles) même du point de vue des croyances et de la pratique religieuse ? Ils-elles se sont détachés de la pratique religieuse régulière : la messe du dimanche. Ce sont ce qu'on appelle, dans le langage de la sociologie religieuse, des pratiquants « saisonniers », c'est-à-dire qu'ils-elles continuent à demander à l'Église catholique la célébration des événements des « quatre saisons » de la vie : la naissance (avec le baptême), le passage à l'adolescence (avec la « communion solennelle »), le mariage (avec le « mariage à l'église »), et la mort (avec « l'enterrement à l'église »).

Le motif qui les a fait se détacher de la pratique régulière de la messe du dimanche, c'est qu'ils-elles ne se reconnaissent dans le public de cette messe du dimanche : « à la messe, c'est pas les ouvriers qu'on voit ».

Et quelquefois, tout simplement, le dimanche, il y a mieux à faire que d'aller à la messe : faire son jardin, ou aller faire son tiercé au PMU.

Ce n'est pas forcément qu'ils-elles ne croient plus à rien. Ils doutent, ou même nient carrément qu'il y ait un Dieu : « s'il y avait un bon Dieu, il ne ferait pas tant de différence de classes ». En règle générale, et peut-être surtout les hommes, ils ne croient qu'à ce qu'ils voient, au concret : « Dieu ? le mot Dieu, ça me dépasse. Dieu, créateur du monde ? » La compréhension, l'explication du monde, ils l'attendent plutôt de la science.

Ils-elles reconnaissent que, dans la doctrine que prêche l'Église, « y a des trucs qui sont valables, et, ils seraient appliqués, ça serait merveilleux : y aurait pas d'inégalités, pas de guerres ».

Et, pour beaucoup d'entre eux-elles, les croyances qui leur restent relèvent du besoin religieux le plus fondamental : le besoin d'une protection qu'on pourrait attendre d'une puissance

supérieure face aux aléas de l'existence, aux menaces constantes que fait peser sur les faibles humains la puissance d'une nature pas encore maîtrisée. Cette protection, on l'attend d'un « bon Dieu », ou des ses saints, plus proches de nous : saint Christophe, sainte Thérèse, sainte Rita… les pratiques relevant de cette croyance étant qualifiées, plus ou moins, de « superstitions » par les clercs détenteurs de la croyance officielle de l'Église.

La prière

— Quand j'touche ma paie, je m' dis : on va essayer de vivre, donner quelque chose à manger au p'tiots, qu'ils soient pas malheureux. Bon, là-dedans, qu'est-ce qu'il fait, l' bon Dieu ? Il fait rien.

— Il donne peut-être un réconfort moral ; mais, un réconfort moral, c'est pas ça qui nous sauve, hein ! Et celui qui sait pas payer ses impôts, on lui prend son mobilier ; le Bon Dieu lui donne un réconfort moral ?

(Lui : presseur en confection ; Elle : mécanicienne en confection ; et le voisin, au chômage).

— Moi, quand il y a quelque chose qui ne va pas, je prie. Je ne fais pas ma prière tous les jours ; quand j'en ai besoin.

— Moi, je me débrouille tout seul. Je crois ce que je vois, ce que j'ai, ce que je fais.

(Lui : chaudronnier soudeur ; Elle : mécanicienne en confection ; 25 ans tous les deux).

— Disons que ceux qui y croient vraiment, ils vont passer une heure à l'église, et, quand ils sortent, ils sont un petit peu apaisés, ceux qui y croient vraiment.

— Moi, ça me repose d'aller à l'église ; c'est comme quelqu'un qui me disait, l'autre jour : quand je vais à l'église, j'ai envie de dormir.

— Donc, c'est un envoûtement.

— Non, on n'est pas envoûté, quand même pas ; mais je veux dire qu'on se sent bien ; moi, je me sens bien quand je vais dans une église.

(Lui : chaudronnier soudeur, 43 ans ; Elle : femme de ménage à mi-temps, 40 ans).

— Prier ? On n'a pas faut qu'cha à passer sin temps. Si j'passe une heure à prier, ch't'une heure que l'gardin, il attind après mi, hein ! Pendant c'temps-là, qui va m'apporter à minger, hein ? J'vas vous dire : j'ai prié une heure pour vous, vous allez m'apporter une tartine ? Vous allez m'dire : vous avez prié une heure, allez vous promener.

(Mineur, 41 ans)

— M'aider ? Y a que moi pour m'aider, on n'est pas aidé par le ciel, c'est pas possible. On peut rien lui demander. Qu'est-ce qu'on peut lui demander ?

— Tu peux lui demander à l'intérieur de toi-même ; moi, je sais bien, quand j'ai des problèmes

— Moi, je les résous tout seul ; j'implore pas le ciel : donnez-moi cent mille francs à la fin du mois.

— Bien sûr, il t'apportera pas cent mille francs comme ça, sur la table ; mais, je sais pas, moi, t'es aidé autrement ; moi, quand j'ai des problèmes, si je pense à l'intérieur de moi, ben, je trouve que je suis aidée.

— Moi, quand j'ai eu des coups durs, j'ai essayé de m'en sortir tout seul.

(Lui : perceur en métallurgie, 31 ans ; Elle : mère de famille, 30 ans).

— J'avos un vieux camarade, il disot tout l'temps : À qui qu'te d'mande une tartine ? Mi, j'disos : À m'mère ; un enfant, quand un enfant, i' a faim, i' d'mande une tartine à s'mère ; mais li, i' aurot voulu que j'demande à m'père, parce que ch'étot au bon Dieu qu'i fallot d'mander : au père.

— Et à min deuxième ; i' a eu une coqueluche ; l'médecin, i' avot dit : à la grâce de Dieu ; i' avot des quintes, i' étot là, tout r'ployé… Mais pour li, j'ai jamais désespéré ; j'ai jamais pinsé qu'i' pourrot mourir. Et m'père, i' étot comme mi : i' s'demindot peut-être aussi, i' disot : si y a quelque chose, ben, j's'rai préservé.

(Mineur retraité et sa femme).

— Être croyant ? Quand j'étais petit, j'avais 14-15 ans – et puis on en rigolait, après – je disais : j'ai pas appris ma leçon, le bon Dieu, il est là, il va m'aider ; et puis, on arrivait en classe, le professeur m'interrogeait, et, évidemment, je ne pouvais pas répondre. Maintenant, je ne fais plus appel au Bon Dieu ; s'il m'arrive un pépin, j'essaie de le résoudre, je compte sur moi ; mais je compte aussi sur les autres, sur mes amis, et même pas des amis : des gens, des camarades. Mais je ne pense pas qu'on puisse compter sur le bon Dieu, du moins comme je l'entends : je ne bouge pas, et puis, ça va se régler ; si t'attends dans ton fauteuil que tous les problèmes disparaissent, c'est pas possible ; il faut faire face.

— Pour moi, la prière, c'est un moment de recueillement, quand tu t'es battu pour quelque chose, pour une idée, une réunion, quand tu te dis : il faut que ça marche, c'est une prière, tu te concentres ; et puis, après, si ça a marché, tu te dis : bon dieu,

c'était bien ! C'est vrai ; c'est peut-être un dialogue avec le Bon Dieu ; mais je ne pense pas au Bon Dieu ; c'est un terme comme ça ; une prière, c'est une conversation qu'on a avec soi-même. Mais la prière comme on me l'a apprise, c'était : Je vous salue, Marie… C'est toujours un appel à une personne que tu ne verras pas, qui ne t'aidera pas. La prière comme on la fait maintenant, c'est un moment de réflexion : quand tu essaies de résoudre un problème, tu te retranches sur toi-même, tu fais le bilan avec toi-même, tu n'appelles personne, t'es tout seul.

(Secrétaire de mairie, 30 ans).

Que peut-on attendre, au juste, de Dieu, de la religion, de la prière ? Un apaisement ? Un soutien ? « Un réconfort moral » ? En tous cas, pas une solution aux problèmes concrets, matériels, que pose l'existence de tous les jours. Pour cela, on ne peut compter que sur soi-même : « M'aider ? Y a que moi pour m'aider » ; compter sur soi-même, ou sur l'action collective ; éventuellement, puiser dans la prière une force intérieure qui soutiendra l'action, mais ne la remplacera pas.

Les miracles, la résurrection, le paradis, et l'enfer…

— La résurrection ? Non, j'y crois pas. On revient sur terre ? Et on revient en quoi ? On revient en gens ? En chien ? En chat ?

— Et l'ouvrier, il revient comme quoi ? Comme crapaud ? Et celui qui a du pognon, comme quoi qu'il revient ? Là-bas, en haut, si c'est comme ici sur terre !… L'ouvrier, c'est un brein d'chien (une crotte de chien) ; qu'est-ce qu'il revient ? Comme un brein ? Et le mec qui a du pognon, il revient comment ? Je parle peut-être sèchement, mais quand même, hein !

— Bon, c'est comme quand vous êtes condamné à mort ; où il va le gars qui a la tête tranchée ? Au paradis ou en enfer ?

— Le paradis ? les catholiques, ils croient au paradis. Mais comme ma mère, elle disait : il n'a jamais un qui est revenu pour dire s'ils étaient bien.

— Non, vous êtes dans une boîte, et puis on n'en parle plus ; on vous fait un trou, et puis des fleurs, c'est tout.

— Y a l'âme qui vit ? C'est ça ? Non, quand vous êtes mort, on vous met dans un cercueil, tout le monde pleure et on vous apporte des fleurs ; mais quand vous êtes mort, vous avez pas besoin de fleurs.

— Et alors, mi, j'vas surveiller ma p'tiote, et puis, quand i' manquera quelque chose, j'vas redescendre ? Le jour que j'm'en vais, elle (sa femme) va se retrouver toute seule avec deux gosses ; qui c'est qui va les nourrir ? C'est pas parce que je serai au paradis que, eux, ils vont bien vivre, hein !

— Et si on revit ; si c'est pour revivre ailleurs, au paradis, c'est pas la peine.

(Lui : presseur en confection ; Elle : mécanicienne en confection ; et le voisin, au chômage).

— Le paradis ? J'y crois, moi, au paradis ; le paradis, j'y suis jamais allée, c'est dur à expliquer… Par rapport à ce qu'on parle, c'est une autre vie… c'est le repos de l'âme ; c'est où je voudrais aller quand je serai morte. Comment je l'imagine ? Je vois pas. Quand je serai morte, je verrai peut-être. Une vie après la mort ? Pourquoi pas ? Le ciel ? Oui, j'y crois, au ciel ; le ciel, le paradis, tout ça, pour moi, c'est Dieu.

— Moi, j'y crois pas, c'est tout ; je crois pas au paradis.

— T'iras en enfer, alors.

— J'y crois pas non plus, alors !… ça viendra peut-être, mais, pour l'instant, j'y crois pas ; je trouve ça dur à admettre : on n'a jamais rien vu de concret jusque maintenant, hein, de toute

façon ; j'arrive pas à imaginer ça, moi, après la mort, qu'est-ce qui peut se passer ; après la mort ? je suis mort, je suis mort ; c'est quand même dur à imaginer, après la mort, ce qui peut arriver ; et ce que dit la religion, c'est dur à admettre… que Dieu, par lui-même, il va faire un miracle, moi, j'y crois pas, à ça.

(Lui : chaudronnier soudeur ; Elle : mécanicienne en confection ; 25 ans tous les deux).

— Qu'après la mort on retrouve une deuxième vie, j'y crois pas beaucoup, parce que j'ai beaucoup de famille qui sont partis et qui sont jamais venus me dire ce qui se passait là-bas, en haut. J'ai perdu ma mère à 62 ans, et puis, je voudrais bien, si vraiment ça serait vrai, je voudrais bien la revoir, je serais heureux de la revoir ; mais je sais très bien que je ne la reverrai jamais, parce que y a jamais un seul qui est revenu de là-bas… Disons que c'est peut-être le paradis quand même puisqu'ils ne reviennent pas, donc c'est qu'ils sont bien.

— Mais, disons qu'on est poussière, et c'est terminé ; la poussière, ça vole au vent. Aux Indes, ils brûlent les corps, et la poussière, ils font porter ça au vent.

— Forcément, quand on est mort, le corps se désintègre ; c'est l'âme qui monte au ciel.

— L'âme qui monte au ciel ? Mais, qu'est-ce que c'est, l'âme ?

— Je sais pas. Je sais même pas dans quelle partie du corps elle se trouve, l'âme.

— Ce qui fait marcher, c'est le cerveau. L'âme, moi, je crois que c'est le cerveau… On dit : l'âme, elle monte au ciel. Mais, c'est quoi, le ciel ? Là, il est gris, en ce moment… Les étoiles brillent dans le ciel, qu'on dit ; le ciel, qu'est-ce que c'est ? C'est l'infini.

— Ben, c'est peut-être ça qu'il est si étendu : pour lui loger tout le monde. Le ciel, c'est le paradis ; dans le paradis, y a le paradis, l'enfer, et le purgatoire ; on passe par le purgatoire avant d'aller au paradis ; c'est comme ça dans la religion. Les scientifiques, ils veulent découvrir ce qu'il y a là-haut : la lune, le soleil, tout ça ; c'est vrai que c'est difficile de déterminer ce qu'il y a au-delà. Et j'ai déjà discuté avec des gens qui croient pas à la résurrection, et, par contre, ils croient qu'on peut parler avec les morts ; ça, moi, je peux pas croire qu'on peut discuter avec un mort, parce que, moi, personnellement, j'ai perdu mon papa, ça m'arrive de lui parler ; je peux aller au cimetière, ou bien quoi, je lui parle. Bon, il m'a jamais répondu ; c'est comme avec Dieu : on prie, mais il nous répond pas, ça, c'est sûr… c'est difficile, hein !

— Et on m'a toujours dit que le Dieu, il faisait l'imposition des mains, qu'il guérissait des gens comme à Lourdes on voit des béquilles accrochées sur les murs, soi-disant, c'est des gens qui ont été là-bas, ils savaient pas marcher, et puis, ils sont sortis de là, ils marchaient ; ça, j'arrive pas trop à y croire, parce que, y a une anecdote chez nous : sa tante (à sa femme) qui avait 31 ans, un cancer, elle a été à Lourdes exprès ; elle est revenue de Lourdes avec son cancer, et elle est morte.

(Lui : chaudronnier soudeur, 43 ans ; Elle : femme de ménage à mi-temps, 40 ans).

— Une autre vie après la mort ? Quelle vie ? J'voudros ben savoir quelle vie après qu'on est mort. De temps en temps, vous rev'nez à vous et vous disez : alors, cha va ? Mi, j'sais ben, quand on est mort, on s'en va au boulevard des allongés et puis c'est tout ; y n'd'a pus un qui r'vient ; riche comme pauvre, y n'd'a pus un qui r'vient : et ch'est là qu'y a quéque chose d'bien ; y a

faut que là qu'y a une plus belle justice : riche comme pauvre, il est obligé d'y aller. Pourquoi, si ch'étot un riche, i » pourrot racater (racheter) s'vie ?

(Mineur, 41 ans).

— Les miracles, non, j'y crois pas. Comme à Lourdes, c'est de la pire fumisterie, Bernadette Soubirous, et tout ça. Et dans les écrits (les Évangiles), on a cité les miracles pour vraiment que les gens soient imprégnés, pour dire qu'il (Jésus) soit quelqu'un de fort ; mais c'est pas lui qui a fait les miracles ; c'est pas lui qui a dit qu'il a fait des miracles, c'est ceux qui ont écrit sur lui.

— Les apparitions, tout ça : une jeune fille, à Paris, qui a vu la Sainte Vierge, on ne nous fera pas avaler ça.

— La résurrection ? On ne peut pas ressusciter ; scientifiquement, c'est impossible ; y a jamais personne qui a ressuscité, et personne ne ressuscitera : on est mort, on est mort. La vie, c'est un passage entre la naissance et la mort : on naît, on meurt, c'est tout, c'est terminé, y a plus rien ; qu'est-ce que vous voulez qu'y ait ? Et je parle sérieusement dans ce que je dis ; ce que je dis, je le pense bien : la vie éternelle, je voudrais bien ; tout le monde voudrait la vie éternelle, mais c'est pas vrai.

— L'âme qui monte au ciel ? L'âme, c'est quoi ? C'est la conscience ? J'sais pas. C'est quelque chose de concret, l'âme ? Non, c'est quelque chose d'abstrait ; c'est un mot… C'est intérieur, c'est le subconscient ?

— Moi, comment je vais dire ? l'âme, comme je le conçois, c'est un double de toi ; c'est tout ce qui est à l'intérieur de nous ; enfin, je ne saurais pas bien expliquer.

— C'est ton esprit… et une supposition que notre esprit, il soit parti ; est-ce qu'il fait quelque chose une fois arrivé là-haut ?

— L'esprit qui monte au ciel, non ; moi, je dis : on est mort, on devient squelette, poussière, tout reste ; y a rien qui s'en va.

(Lui : perceur en métallurgie, 31 ans ; Elle : mère de famille, 30 ans).

— Les miracles… Moi, je voudrais bien qu'il fasse des miracles, qu'il donne du travail aux gens ; c'est ça qu'il devrait faire : un petit miracle, un petit coup de baguette magique… Mais faudrait un gros miracle !

— Qu'est-ce qu'on peut dire qu'y a après la mort ? On l'sait point. L'Église et l'catholique, ils disent qu'y a l'paradis, et l'enfer. Et les protestants, ils disent autre chose : l'camarade, là, i' m'disait : on ne sait pas où qu'on s'en va, pendant mille ans ; et, au bout de mille ans, y a un jugement. Après la mort ? Y a que quand on s'ra mort qu'on l'saura, c'qu'y a.

— Y a jamais personne qui est venu nous le dire.

— Une fois qu'on est mort, qu'on est là, rétindu, qu'on est mingé par les vers, qu'on pourrit dins l'terre.

— C'est l'âme qu'elle s'en va, après ; c'est ton âme qu'elle s'en va au paradis. On dit toujours : on n'a rien fait de mal, on n'a fait de tort à personne, on n'a jamais volé, on n'a jamais tué, normalement, on devrait aller au paradis. On dit que celui qui va en enfer, mettons, qu'il tue, qu'il vole… Et peut-être qu'un voleur ira quand même au paradis.

— Ben, peut-être qu'on s'promène ici, l'âme, si elle sort du corps. Peut-être que j'viendrai ici m'promener dins l'gardin ; ou bien, j'dirai : tiens, j'vas profiter qu'j'ai pus d'corps, j'm'en va voyager. Non, j'saurais pas dire ; j'suis pas assez malin là-dessus.

— Une fois, i' n'd'a un, i' m'disot : si, une âme, y en faut une, ou ben alors, y aurait pas d'justice : si i' n'd'a qui font des crimes tout plein sur la terre, qu'ils aurott' profité comme cha ? et puis

les bons qui ont eu des misères sur la terre… ben, ils auront du bonheur au ciel et les méchants qui ont fait d'travers sur la terre, qui ont fait du mal, eux, ils seront punis ; si cha s'rot comme cha, cha s'rot bien : mais pour répondre comme cha, faut vraiment avoir une religion dins l'ventre, savez ! Si vous questionnez un curé, il va vous en dire tout plein ; si vous questionnez un qui n'y croit point, ben, il va vous dire s'point de vue ; et si vous questionnez un pareil à mi, qui n'sait point… On peut rien dire ; j'vas pas m'avancer de dire qu'y a rien ; et je n'm'avancerai pas de dire qu'y a quelque chose après la mort.

— Une fois, un curé ; j'li d'mandos : à vot' idée, qu'est-ce que ch'est, l'paradis ? Ben, li, i' m'a dit : Tu vois Dieu ; t'es là, en extase. Alors, j'dis : L'éternité, ch'est cha ? Toudis r'vêtier (regarder) l'bon Dieu ? Vous êtes là, d'vant l'bon Dieu ; vous dites : tiens, ch'est l'bon Dieu ! on dira : merde, l'bon Dieu, on s'demandot si i' existait, et puis, vraiment, le v'là ! Et l'éternité, cha n'finit point ? Alors, on va passer l'éternité à r'vêtier l'bon Dieu ? Mi, j'trouve que l'paradis, cha s'ra, mettons d'aller s'promener, faire c'qu'on n'a pas fait dins s'vie, et puis qu'on pourrot voler dins l'ciel, tout cha. Parce que mi, j'comprends pas quand ils disent, mettons, la résurrection de la chair, la vie éternelle ; mais tous ceux qui sont morts depuis les années de Cro-Magnon, les Gaulois, et tous ces gens-là qui sont morts, si on r'trouve une chair ; où est-ce qu'on nous mettra tertous ?

— Et ceux qui ont eu 2-3 femmes ? Tous les femmes, elles vont repartir avec lui ? On va s'battre ; ça va pas aller tout seul… C'est compliqué, ça.

(Mineur retraité et sa femme).

— Une fois, à une réunion, il y avait une militante du Parti qui était aussi une maman catéchiste, et on avait discuté de ce qui

l'avait amenée au Parti ; et, en fait, nous, communistes, on est aussi croyants ; elle nous avait parlé de la vie… de l'au-delà ; elle, elle croit à l'au-delà, mais nous aussi, de toute façon, quand tu es marxiste : tu incorpores ton travail, ta force de travail ; cette force, tu l'as donnée, mais elle reste, elle est là. On avait pris une image simpliste : les gens qui ont construit la tour Eiffel, ils sont toujours là ; ils sont morts, mais leur œuvre, elle reste ; et même si elle est démolie, on la récupère, on fait travailler d'autres hommes ; la vie éternelle, c'est ça.

— Le paradis comme on le voit, avec des anges, comme ma belle-mère le fait voir à Juliette, notre fille : des petits anges, musique… c'est pas vrai, ça n'existe pas ; tu meurs, bon, après la mort, c'est le néant, on disparaît, on n'est plus rien, on ne pense plus ; mais le paradis, c'est de mourir sans avoir d'ennemis, de mourir tout en sachant qu'on laisse derrière soi des gens qui sont contents de vous avoir connu.

— C'est triste quand tu meurs, tout le monde pleure ; peut-être que tes proches penseront à toi… pas longtemps ; ils vont mourir, eux aussi, et, après, c'est tout, on ne pensera plus à toi.
— Et je voudrais me faire incinérer ; c'est peut-être par peur qu'un jour, il pousse de l'herbe sur ma tombe et qu'on m'oublie ; une tombe délabrée, où il pousse de l'herbe, c'est ça qui me fait peur.

— Moi aussi, j'ai peur de la mort, mais je me dis : il faut vivre le temps qu'on a à vivre. Vers l'âge de 17 ans, quand t'es au lycée, tu fais le brave, tu dis : j'en ai rien à foutre ; et puis, à 30 ans, ça te vient de temps en temps à l'esprit ; et puis, quand t'as 70 ans, je ne sais pas, est-ce que tu ne penses plus qu'à ça ? Alors, est-ce que tu te dis, pour t'accrocher, pour avoir quelque chose, tu te dis : peut-être qu'il y a le paradis ; ça permet peut-être d'avoir moins peur de la mort.

— Le Royaume des cieux, le paradis… Quand on me disait : le Royaume des cieux, je voyais les nuages ; alors, je me disais : au-dessus des nuages, il y a nos grands-parents, c'est peut-être vrai… Parce que, quand tu es en terre, tu te décomposes, tu dégages des gaz, et les gaz, ça monte… Alors, on se retrouve tous là-haut ? C'est difficile comme question.

— Le catholique, lui, il espère une autre vie, au paradis ; moi, je ne suis pas catholique, je suis croyant, tout en sachant que, quand je vais mourir, je ne serai plus là ; mais il y aura d'autres gens pour continuer ce qu'on a commencé ; je crois à ça. Mais je ne suis pas satisfait, hein ! Je crois que pour beaucoup de croyants, ils ne sont pas assez mordants… enfin, chez les non-catholiques non plus ; ils sont plutôt fatalistes.

— Les miracles, pour moi, je pense que ça n'existe pas ; premièrement j'en ai jamais vu ; si demain, j'en vois un, j'aurai beau dire que je n'y crois pas, si je le vois… Mais un miracle, ça ne peut pas être, parce que, je ne crois pas à la fatalité, et, un miracle, c'est un peu la fatalité.

Une vie au-delà de la mort ? Une vie « après la mort » ? La réincarnation ? La vie éternelle ? La question, on ne peut pas ne pas se la poser un jour ou l'autre. Et qu'y a-t-il en nous qui refuse obstinément la mort ? Les religions, en général, proposent une réponse. Dans la religion chrétienne, on dit : la vie éternelle. Mais la représentation qu'on se fait de la vie éternelle reste celle d'un temps qui se prolongerait indéfiniment, conception qui est directement en contradiction avec la notion même d'éternité. On peut se demander, d'ailleurs, comment il se fait que, conditionnés comme nous le sommes dans les structures de l'espace-temps, nous ayons seulement l'idée qu'il puisse y avoir autre chose que

le temps et l'espace. C'est à cette contradiction que se heurtent nos « communistes chrétiens ».

La religion chrétienne se fonde sur la croyance à la résurrection de Jésus-Christ pour nous promettre la vie éternelle. Mais que peut bien être cette vie éternelle ? Elle nous serait attribuée « par miracle », par un Dieu qui peut tout ? et qui enfreindrait les lois naturelles qu'il a lui-même établies ? Pour peu qu'on raisonne avec un esprit rationnel, on ne peut pas croire aux « miracles ». Alors, notre « vie éternelle » ne serait que le souvenir, ou l'œuvre que nous laisserions derrière nous ? Catholiques, protestants, bouddhistes, agnostiques, chacun propose sa réponse, et ces réponses divergent.

Mais la mort, c'est aussi « là où il y a une justice : riche comme pauvre, il est obligé d'y aller ». Et la justice exige la sanction de ce qu'on aura fait de bien ou de mal dans sa vie.

Jésus-Christ

— Y a un truc que j'ai jamais compris au catéchisme, que j'ai jamais osé demander au curé ; on dit : le Bon Dieu, il était le premier sur la terre ; il est arrivé, je sais pas d'où, mais il est arrivé et il a fait Adam et Ève, avec quoi ? On dit que c'est Dieu qui les a faits, mais comment il a fait ? C'est ça que j'ai jamais pigé. Bon, après, tout le monde il s'a fait. Bon, après, il a vu que la terre était mauvaise ; bon, il a tout fait arrêter ; bon, après, son fils il a arrivé ; il l'a fait faire avec Joseph et Marie ; bon, mais c'est pas à lui, cet enfant ; c'est à Joseph… Bon, après, il est reparti, il restait plus que Jésus-Christ… Mais si vraiment qu'il aurait été Dieu, il serait pas mort sur la croix… Bon, il est ressuscité, et où qu'il est parti ? Il nous a laissé tomber, non ? Il a laissé la terre vivre au jour le jour… et c'est de là que l'Église, elle vient : on a fait un symbole, on a dit : peut-être qu'on a piqué le corps, on a dit : c'était le

Dieu… Bon, après, y a eu les apôtres, y a eu les curés, on a fait un symbole, on a fait des églises ; pour moi, c'est ça. Parce que si vraiment ça aurait été le Dieu comme on le dit, il nous aurait pas laissé tomber : y a la guerre, on a des morts, on a tout ce qu'on veut ; alors, on va à l'église, on fait une prière et on dit : ça va aller mieux demain ; c'est ça qui cloche.

— Jésus-Christ, tout ce qu'on en sait, ça vient de où ? ça vient des livres ; et c'est lui qui a écrit les livres ? On nous sort des bouquins : Jésus-Christ, il a fait ci, il a fait ça ; ce que j'ai appris, c'est ce qu'on m'a dit ; et celui qui me l'a appris, c'est qu'on lui a dit aussi, et ainsi de suite. C'est pour ça que je dis : c'est une légende.

— Parce que, lui aussi, certainement qu'il avait pas que des qualités. On dit : il était pas méchant, fallait pas faire mal à une mouche, fallait pas pécher, pas mentir, fallait pas tuer, fallait pas voler. Mais, lui aussi, il a quand même mordu dans le fruit défendu, non ? Il a quand même dû faire un enfant à une femme.

— Moi, je dis : c'est une légende. Y a peut-être existé un type qui avait une âme pas comme les autres ; parce que, à lire les bouquins : y en a qui mouraient de faim, il coupait le pain, y en avait 50 kg ; c'est magnifique quand on entend ça ! Bon, peut-être que c'était un type qui était vraiment pour les malheureux. Bon, après, il a voulu peut-être trop faire, on l'a crucifié pour le faire taire ; et puis, après, on a mis une légende là-dessus : c'était le Dieu, il est ressuscité.

— On l'a crucifié pour le faire taire ; parce que peut-être, ils ont vu qu'il en faisait de trop, ils voyaient qu'il était trop penché sur les malheureux, il voulait rendre les gens heureux ; bon, ben, ils ont dit : on va arrêter les frais ; ils ont acquitté le bandit là, Ponce-Pilate, c'est pas ça ? pour le crucifier à sa place… Les prêtres ouvriers, ils peuvent plus les crucifier, alors, ils les licen-

cient. Et Georges Marchais, il est pour les malheureux, on va le crucifier peut-être ?

(Lui : presseur en confection ; Elle : mécanicienne en confection ; et le voisin, chômeur).

— Les trois quarts des personnes, à l'heure actuelle, ils croient, pourquoi ? Parce qu'ils ont été élevés là-dedans. Moi, j'ai peut-être pas été assez élevé là-dedans, dans cette croyance-là, pour y croire complètement. Vous, disons, on vous a appris une leçon sur le Dieu et ça vous a resté gravé ; on t'a dit : Dieu, il a fait ceci, il a fait cela, et tu l'as gardée, cette thèse-là. Au départ, je veux bien que Dieu, il a existé ; disons qu'il y a eu un monsieur qui s'appelait Jésus et puis qu'on en a fait un Dieu. Mais de là à dire qu'il est encore vivant, qu'il vit encore, que moi, j'irai le retrouver après la mort, ça, je le crois pas ; qu'il a existé, là, d'accord… Je m'appelle Raoul, il peut bien s'appeler Jésus ; ça se peut qu'il a fait de très bonnes choses ; c'est même à peu près certain.

— Si, il a existé, puisqu'il a été crucifié ; mais, bon, c'est exactement le même que maintenant, il me semble ; parce que… il était pour les gens qui avaient besoin de lui ; pas pour ceux qui voulaient le royaume ; il était contre eux… c'était César, à ce moment-là, il me semble ; donc c'était des gens qui étaient vraiment riches, que les autres, c'était des esclaves pour eux ; alors, il me semble qu'on retrouve, avec la vie qui continue, c'est exactement la même chose : il y a toujours des riches ; il y a toujours des ouvriers qui se battent pour arriver à quelque chose. Bien sûr, il est plus là pour nous guider ; c'est les prêtres qui le remplacent, il me semble ; donc, il y a des prêtres qui font peut-être bien ce que, lui, il a voulu faire, et d'autres qui ne le font peut-être pas.

— Il est ressuscité… C'est pas Dieu, c'est Jésus qui est ressuscité… Dieu, c'est peut-être difficile à comprendre qu'il pourrait, sur des millions et des millions de gens qu'on est, qu'il arriverait à poser ses yeux sur tout le monde en même temps ; c'est difficile à croire qu'il est parfait, mais, quelquefois, je pense qu'il est là, tout près de nous, il est peut-être en train de nous écouter, je sais pas.

— Mais, est-ce que t'es certaine qu'il a existé ?

— Ben, y a que Jésus qui a existé… Dieu, il est parmi nous, sans avoir peut-être jamais existé. Dieu, après tout, on ne l'a jamais vu ; Jésus, bon, il a été vu par nos ancêtres.

— Moi, je parle de Jésus de Nazareth. Jésus de Nazareth, quand on dit qu'il a existé, oui, j'y crois, parce que j'ai lu un petit peu la Bible, tout n'est pas faux ; ce qu'il a dû faire, j'y crois aussi : qu'il a aidé beaucoup de pauvres… des lépreux… Mais, disons, qu'il a posé sa main sur un lépreux et puis qu'il a redevenu comme avant, qu'il était plus lépreux, ça, j'y crois pas je ne crois pas aux miracles.

— Dieu, je me le représente comme on me l'a présenté sur les images, comme tout être humain, il ressemble à un homme, il est comme un autre homme ; l'image de Dieu, pour moi, c'est Jésus-Christ, avec ses cheveux longs, comme on me l'a représenté au catéchisme, et c'est resté comme ça.

— Jésus… le Dieu… c'est pareil ?

— Enfin, Dieu, c'est son père : c'est Dieu le père ; Jésus, il est après Dieu ; on dit : Dieu le père, Dieu le fils… Enfin, c'est le père de Jésus sans être son père, puisque c'est Joseph, son père ; et sa mère, c'est Marie. On dit : la Vierge Marie, mais elle est plus vierge, puisqu'elle a eu un enfant.

— Ben oui, c'est ce qui me dépasse : on l'appelle la Vierge Marie, tout en ayant accouché ; tout ça, je voudrais bien qu'on me l'explique.

— Bon, nous, on l'a appris comme ça ; mais ils ont fait un débat à la télé ; il y en a qui ont certifié que la Vierge Marie n'avait pas eu que Jésus comme enfant ; mais, il faut le prouver aussi ; on était pas là, donc on peut pas le savoir si vraiment elle a eu d'autres enfants. Bon, si Dieu l'a choisie pour qu'elle donne naissance à son fils, c'est qu'elle devait sûrement être… c'est parce qu'elle devait croire en Dieu ; autrement, il l'aurait pas choisie.

— Disons qu'on s'est basé sur une famille modeste et pauvre ; parce que c'était une famille modeste et pauvre, hein, et puis qu'on en a fait un autel très riche. Moi, je les situe : c'était une famille comme nous, une famille modeste, famille pauvre, qui essayait d'aider ses prochains, c'est tout… sans en faire un Dieu ; c'est ça que je veux dire.

— On dit : Dieu, il nous a envoyé son fils… et il l'a fait crucifier… comment c'est qu'on dit ? pour pardonner tous nos péchés ; c'est pas comme ça ? Et, du temps des Romains, combien de chrétiens ont été crucifiés ; combien de chrétiens ont été donnés aux bêtes.

— On les tuait, pourquoi ? Pas parce que c'était des chrétiens ; on les tuait parce qu'ils voulaient pas croire à leurs dieux à eux, c'est tout ; eux, ils croyaient à des bazars en pierre ; on les sacrifiait parce qu'ils voulaient pas croire à leurs dieux, à eux.

— C'est à dire, ils ont cru que Dieu allait prendre leur place, la place des rois, et tout ça…

(Lui : chaudronnier soudeur, 43 ans ; Elle : femme de ménage à mi-temps, 40 ans).

— La religion, Jésus, j'ai rien à dire du mal dessus ; les catholiques, j'ai rien à dire des catholiques, c'est tout.

(Mineur, 41 ans).

— Jésus-Christ ? Moi, je crois que Jésus-Christ a existé ; mais tout ce qui l'entoure : les miracles, tout ça, je n'y crois pas. Sa doctrine, il a eu une doctrine ; il y a eu beaucoup de gens qui l'ont écrit, hein, l'Histoire parle ; mais c'est difficile à expliquer, ça ; je ne vais pas dire que, Jésus-Christ, c'est le premier communiste de la terre, mais c'est quelqu'un : il a aidé tout le monde ; il ne voulait pas d'inégalités, c'est ça, comme les inégalités sociales à l'heure actuelle. Et si il serait là, s'il y avait un type qui lui ressemblait à l'heure actuelle, il apprécierait pas du tout monseigneur Marty ni le pape, je ne pense pas ; il dirait : qu'est-ce que c'est que tout ça ? Parce qu'ils ne sont pas vraiment à l'image de sa doctrine, de son image. Moi, les Évangiles, je ne les connais pas beaucoup, mais j'ai retenu une parole qui m'a frappé, c'est quand Jésus-Christ a dit : Il est plus facile à un chameau d'entrer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche d'aller dans le Royaume de Dieu. Donc, pour lui, la richesse…

— C'était quelqu'un qui détestait les inégalités, qui voulait le bonheur de tout le monde. C'est beau de parler, de dire qu'il y a des enfants qui meurent de faim, mais il faut faire quelque chose ; elle n'agit pas, l'Église ; elle ne fait pas ; elle a des richesses – ça coûte cher que le pape vienne à Paris, tout ça ; on ne peut pas donner pour de gens qui ont faim ? On préfère venir chercher chez un ouvrier donner son obole.

— Parce que, enfin, on a dit : le Christ, c'est le Sauveur, il est venu pour sauver les gens sur la terre ; bon, qu'est-ce qu'on en a fait ? On en a fait du commerce, de la bureaucratie, on a fait de la hiérarchie. Mais si Jésus-Christ reviendrait, si vraiment il peut

revenir, et qu'il serait là et qu'il verrait tout ça, il dirait : Mais qu'est-ce que c'est que tout ça ? on m'a dupé, on est en train de fausser tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai voulu faire.

— C'est un révolutionnaire, Jésus, non ? D'abord, on l'a cloué, pourquoi ? Parce qu'il gênait des gens. Dire que je crois en Jésus-Christ, non, mais je pense qu'il y a eu quelqu'un qui s'est révolté contre la misère. Il était humble, il voulait que tout le monde soient égaux dans la richesse, mais, c'est terminé, maintenant ; il a eu une action ; elle est finie, son action, elle existe plus ; il n'existe plus.

— Moi, je trouve que c'est lui qui nous aide à avoir la force de lutter pour que tout le monde soit pareil.

— Mais, à ce moment-là, ça fait déjà longtemps qu'il devrait plus y avoir d'injustices ; tout devrait être réglé : plus de guerres, plus rien.

— Ben non, puisque je te dis : il est tout seul, au-dessus d'un monde immense ; c'est pour ça qu'il peut pas remplir sa tâche du jour au lendemain.

— Ce qui est bien, quand même, c'est que c'était le fils d'un ouvrier.

(Lui : perceur en métallurgie, 31 ans ; Elle : mère de famille, 30 ans).

— Dans l'Histoire de France, on vous dit : les Gaulois, 58-50 avant Jésus-Christ ; donc, il a existé, Jésus-Christ ; tous les livres, ils en parlent. À c't'heure, est-ce qu'il étot Dieu ? Pour les juifs, l'Christ, cha n'étot pas un Dieu ; les juifs, ils ont encore une autre idée là-dessus : ils attendent encore après.

— Jésus-Christ, on l'représente… et l'Sainte Vierge, on les a représentés, des cheveux blonds, et l'yeux bleus ; pourtant, les juifs, ch'est plutôt noir ; et on dit qu'c'est un juif, Jésus-Christ.

— On l'représente toudis ainsi, avec une longue figure, une barbe.

— Et puis, il a l'air doux, gentil… C'est compliqué, tout ça.

— Et la Bible, un catholique qui lit la Bible, il ne l'lit pas comme un protestant. Mi, j'ai un camarade protestant, et puis, y n'd'avot un autre, ch'étot un témoin d'Jéhovah, ben, quelquefois, i' s'disputott' à deux ; i' lisott' la Bible à deux et puis ils étott' pas d'accord sur c'qu'i' lisott'. Alors, j'ai entendu dire aussi, pour lire la Bible, faut être aidé, bon, mais si vous vous en r'mettez à un curé, il va vous expliquer la Bible à s'n'idée, mais si vous vous en r'mettez à un étudiant, ben, i' va expliquer à s'n'idée, et puis un protestant aussi ; alors, finalement, on n'en sait pas plus.

(Mineur retraité et sa femme).

— La Bible, je ne me souviens pas en avoir retenu quelque chose, parce que, quand on est à l'église, l'Évangile, tout ça, on recevait ça comme une histoire, un conte. Mais je crois que Jésus a existé, j'en suis même persuadé, oui ; quand il parle à son Père par exemple. Son Père, on se l'imagine comme je disais tout à l'heure : l'homme qui circule autour de la terre. Mais c'est peut-être pas ça qu'il a voulu dire ; son père, c'était la mémoire de l'homme ; les disciples, c'était des militants ; c'est difficile de retrouver toutes ces choses.

(Secrétaire de mairie : 30 ans).

Ils-elles connaissent l'Histoire : l'histoire du monde, telle que la décrit la science, et aussi telle que la décrit la Bible, et ces deux versions ne concordent pas tellement. Ils-elles connaissent, et admettent l'existence historique de Jésus-Christ. La vie de Jésus-Christ, sa naissance, sa mort, ils-elles la considèrent avec réalisme : si Jésus-Christ est un homme, il est né, comme tous

les hommes, d'un homme et d'une femme ; comme tout homme, il a eu ses désirs, y compris sexuels ; il est mort crucifié ; les raisons de son exécution, c'est qu'il s'était opposé aux puissances politiques et religieuses de son temps : il s'était révolté contre l'injustice, il avait pris le parti des pauvres, des petits. Il serait ressuscité ? Scientifiquement, c'est impossible de ressusciter. Il serait fils de Dieu ? Les souvenirs de l'enseignement qu'ils-elles ont reçu au catéchisme à propos des rapports de cet homme, Jésus, avec Dieu, sont difficiles à intégrer, d'autant que, pour eux-elles, la notion même de Dieu est plus que problématique.

Ce qu'ils retiennent essentiellement de Jésus-Christ, c'est son message : la loi d'amour, de justice, de fraternité. Quant à l'Église que ses disciples ont fondée, on a vu ce qu'elle est devenue !

Serait-il encore vivant, présent, là, à notre portée ? Sous quelle forme ? De quelle façon ? Et son œuvre ne se continue-t-elle pas ?

La Justice sociale

— Moi, je trouve que c'est pas normal quand vous ramenez votre paie à votre femme, qu'elle est en train de se casser la tête pour arriver jusqu'à la fin du mois. Moi, je lutte pour mes enfants, pour ma famille… et pour que tout le monde soit heureux, qu'il y ait moins d'inégalités. Bon, je ne dis pas que je vais gagner demain 500 000 francs, ça serait mentir ; mis que, au moins, on nous donne pour dire de vivre… tandis qu'il y en a, ils ont tout ce qu'ils veulent, ils achètent des bateaux et tout ça ; moi, je trouve, c'est honteux. Bon, je dis, des chefs, y en faudra toujours ; des cadres, y en faudra toujours ; des patrons, y en faudra toujours ; mais, au moins, qu'ils réduisent un peu leur bénéfice et qu'ils pensent à nous un petit peu.

— Les gros qui dirigent le gouvernement, de toute façon, ils s'en foutent ; ils vont ouvrir des usines en Grèce ou ailleurs : le

froc, il revient à 1 000 balles parce que, là-bas, ils sont payés à combien ? à 20 000 balles par mois ; alors, ça les intéresse, ça leur rapporte ici ; mais nous, qu'est-ce qu'on en profite ? Nous, qu'est-ce qu'on fait ? On va pointer à l'ANPE tous les mercredis. Parce que, pour moi, c'est faire passer les gens pires que des bêtes, quand vous allez à l'ASSEDIC pour demander votre dossier et que tout le monde pousse pour passer dans les premiers, c'est quand même un malheur ; en 1981, c'est normal de voir ça ? Et le Bon Dieu, qu'est-ce qu'il fait ?

— C'est comme les banques : ma femme, elle y va pour la carte bleue ; on lui dit : c'est pas fait pour des gens comme vous : fallait avoir 300 000 francs d'avance. Et l'autre fois, je vais à la direction ; parce que, du coup qu'on est viré, faut que vous attendiez cinq jours pour avoir votre argent – je vais à la direction, je dis : écoutez, moi, j'ai besoin de sous ; elle dit : comment ça se fait ? Vous pouvez pas laisser de l'argent de côté sur votre compte ? Je dis : eh ! oh ! Combien je gagne ? Eux, c'est des cadres supérieurs, ils font 800 000 balles par mois ; mais nous, on peut pas se permettre. Et quelle différence d'un cadre supérieur et d'un ouvrier ? On a tous les deux deux jambes et deux bras. Le Bon Dieu, il nous a fait tout le monde pareil.

(Lui : presseur en confection ; Elle : mécanicienne en confection ; et le voisin, au chômage).

— Jésus, lui, il a fait une justice équitable : qu'on soit riche ou pauvre, on se retrouve tous à la même enseigne : au dernier jour de la vie, riche ou pauvre, quand il est l'heure, il est l'heure ; si c'était pas comme ça, avec de l'argent, celui qui a de l'argent, il essaierait toujours de vivre plus longtemps que celui qui n'en aurait pas.

(Lui : chaudronnier soudeur, 43 ans ; Elle : femme de ménage à mi-temps, 40 ans).

— Moi, je suis pour une plus grande justice sociale ; c'est un peu ça qu'il a fait, Jésus ; bien sûr, à une plus petite échelle parce qu'il n'y avait pas le modernisme qu'il y a maintenant, mais c'est ça que je retiens de lui.

— Moi, que mon voisin achète une Rolls, j'en ai rien à foutre, c'est pas moi qui la paie, je suis content pour lui. Mais que moi, je ne puisse pas m'en payer, y a une différence, c'est pas normal… Je sais bien, c'est pas ça qui fait le bonheur, la Rolls, mais c'est pour dire… C'est ça le communisme, c'est une justice sociale. Ce que j'attends : la justice sociale, c'est tout, je n'en demande pas plus : qu'on n'ait pas de jalousie vis-à-vis de son voisin et que le voisin n'ait pas de jalousie vis-à-vis de moi, que tout le monde soit pareil, quoi ! La justice sociale, une vraie justice pour tout le monde, que ce soit par la Loi, par le salaire, par la possibilité d'aller en vacances, que tout le monde puisse participer à ça, moi, j'attends rien d'autre.

(Lui : perceur en métallurgie, 31 ans ; Elle : mère de famille, 30 ans).

Depuis l'époque où ont eu lieu les entretiens, les choses n'ont guère changé, sinon même, peut-être, empiré. Et la revendication d'une meilleure justice sociale est toujours d'actualité.

Le communisme

— Moi, je trouve que le Parti communiste, c'est le seul qui défend les travailleurs. Et y a pas que pour les travailleurs ; y a pour les chômeurs, les femmes qui travaillent pas, les enfants… Le communisme, ce qu'il veut faire, c'est le socialisme : c'est à

dire que, y aura moins d'inégalités. Parce que, qui c'est qui produit ? C'est bien nous qui se crèvent pendant les 8 heures à l'usine, et les sous, c'est eux (les patrons) qui les empochent.

— Le Parti communiste, il a de bonnes résolutions, et les gens, ils devraient essayer, mais ils ont peur : ils disent : on est pas en Russie ; mais, faut essayer, au moins ; on essaie bien le capitalisme et on se casse la gueule à chaque coup. Tandis que les autres, ils disent, mais d'une autre manière, tout doucement ; parce que, malgré quele Parti socialiste, il se dit parti ouvrier, je ne suis pas d'accord avec lui, parce qu'y a trop de bases qui ne sont pas claires ; pourquoi j'aurais confiance au Parti socialiste ? Parce qu'ils feront le même topo qu'avec Giscard.

— Je suis communiste, mais je crois aux saints : saint Christophe, sainte Thérèse… disons, je me rassure en ayant un truc.

— Moi, je dis : le Parti, il a jamais mis les chrétiens de côté ; le communisme, c'est une voie : c'est les travailleurs ; bon, après, on a le christianisme, le vrai christianisme, pas celui des gros bonnets. Moi, j'ai déjà fait des quêtes pour les malheureux, et tout, moi, j'appelle ça du christianisme. Alors, faut pas dire qu'un communiste, il est athée. Je dis pas qu'il croit en Dieu, mais il y a la voie quand même, parce que, rien que de défendre les travailleurs, être contre la guerre, c'est pas être chrétien ? Je dis pas qu'il croit au bonhomme qui est en haut qu'on dit… c'est peut-être un symbole ; il a peut-être existé, qu'on l'a mis sur la croix, qu'on a fait un exemple pour nous empêcher de nous rebeller contre la société ; on a dit : on va prendre celui-là, il commence vraiment à… On va le foutre en l'air et peut-être que les gens, après, ils vont avoir peur, ils se tairont. Bon, et peut-être que demain, il va se passer quelque chose, on va dire : le Parti com-

muniste, il commence à nous emmerder, on va les foutre en l'air, on en parlera plus.

(Lui : presseur en confection ; Elle : mécanicienne en confection ; et le voisin, au chômage).

— Moi, je suis communiste, c'est de famille : toute la famille, elle est communiste. Et je trouve, ce qu'il font, c'est pas mal, c'est plutôt à notre avantage, vu le niveau social qu'on a par rapport à d'autres, c'est surtout là-dessus, je trouve que ça serait plus juste, plus égal, les salaires, et tout.

— Moi, je ne mélange pas le communisme avec la religion, je mélange pas les deux. Je suis communiste parce que j'ai été élevée… mes parents, tout ça… et puis… j'aime ce qu'ils font. Mais, en même temps, je prie ; j'ai toujours entendu dire que les communistes vont pas à l'église ; moi, je trouve ça aberrant ; moi, c'est pas parce que je suis communiste que je ne vais pas à l'église ou que je ne prie pas ; je fais les deux ; c'est peut-être pas logique, mais, pour moi, ça l'y est ; je vois pas pourquoi, étant communiste, j'irais pas à l'église ou je ne prierais pas. J'ai été croyante avant d'être communiste : étant toute jeune, j'ai toujours cru, et, communiste, c'est venu après. J'étais croyante avant d'être communiste, pourquoi, du jour où j'aurais été communiste, j'aurais abandonné l'autre ?

(Lui : chaudronnier soudeur ; Elle : mécanicienne en confection ; 25 ans tous les deux).

— Comment on peut être communiste et catholique en même temps ? Moi, je crois que c'est parce j'ai été élevée dans ce milieu-là : j'avais un père communiste, et une mère, elle a été catholique, et, maintenant, en vieillissant, elle y croit plus tellement.

— Mais, le mot : communiste, qu'est-ce qu'il veut dire ? C'est vivre en communauté ; et, dans une église, qu'est-ce qu'on fait ? On fait venir beaucoup de monde ; c'est pas une communauté aussi ? Donc, il y a beaucoup de choses qui se rapprochent du mot : communiste.

— Le communisme veut qu'on soit tout le monde à parts égales, tandis que la droite, les partis de droite, faudrait pas que l'ouvrier arrive à la même égalité qu'eux ; je ne crois pas qu'ils l'accepteraient. Le communisme, je crois qu'il rendrait le riche, je ne dis pas, pauvre, mais à la même égalité qu'un ouvrier ; ça, je ne crois pas que le riche, il acceptera une chose comme ça. D'abord, moi, j'ai l'impression qu'on aura jamais un régime communiste en France. Et, les églises, c'est la même chose : vous voyez pas tout le monde dans les églises, parce que, les gens, ils ont leurs convictions aussi bien d'un côté que de l'autre. Alors, les communistes, c'est pareil : on n'arriverait pas à réunir tout le monde, on n'arriverait pas à faire voter tout le monde communiste ; on en veut toujours pas du communisme ; c'est la bête noire, le communisme ; pourquoi ? Ils sont pas plus méchants que les autres, après tout. On en a fait une bête noire, pourquoi ? parce que, toutes les richesses, ils veulent les donner à parts égales, c'est tout.

— Ben, c'est ce que Dieu a voulu. Dieu, il voulait que le pauvre soit à la même égalité que les autres, donc, il voulait réduire les richesses.

— Communiste, communauté… c'est à dire, si on est cinquante dans une salle, on doit être tous à égalité ; dans une église, c'est exactement pareil : ils vont pas chercher si y a cinquante riches et cinquante pauvres ; ils sont tous à la même égalité.

— Oui, l'Église, c'est vivre en communauté aussi. Pourquoi que la Jeunesse ouvrière catholique, elle a les mêmes initiales que la Jeunesse ouvrière communiste ?

(Lui : chaudronnier soudeur, 43 ans ; Elle : mère de famille, 40 ans).

— Dans les communistes, y a des chrétiens : communiste chrétien, vous avez des communistes chrétiens aussi, ils ne sont pas rares ; et vous avez bien des socialistes chrétiens, et des socialistes non chrétiens, hein ! Communiste chrétien, les deux peuvent aller ensemble, pourquoi pas ? ça se ressemble. Ben oui. Qu'est-ce qu'y a, c'est simplement que j'vas pas à messe l'dimanche. Nous, on est communistes, mais on aime bien quand même l'Église.

(Mineur, 41 ans).

— Je ne vais pas dire que Jésus-Christ c'est le premier communiste de la terre, mais c'est quelqu'un : il a aidé tout le monde, il ne voulait pas d'inégalités comme les inégalités sociales à l'heure actuelle.

— Je suis communiste, c'est depuis le temps que je travaille, depuis une dizaine d'années ; c'est par la force des choses, lorsque j'ai vu leur action, ce qu'ils disent ; c'est presqu'une religion, ça, hein ! Y en a qui croient en Jésus-Christ, moi, je crois en Georges Marchais ; c'est pas de la plaisanterie ; parce que, ce qu'il a dit : il veut l'égalité pour tous, mais, même pas l'égalité puisqu'il fait quand même une différence de 1 à 4 dans les salaires. Mais il va chercher des histoires du Christ aussi ; il voit vraiment une justice sociale ; y a aucune raison qu'il y ait une différence de salaire de 1 à 100 ; et encore, on est modeste. C'est

ça qui ne va pas : y a trop de différence ; et Jésus-Christ, quand il a parlé, il a été contre ça, cette trop grande différence.

— Moi, je le dis : on peut être communiste tout en étant croyant. Y en a qui sont communistes, qui vont pas à l'église, que vous feriez même pas embrasser le Christ… tandis que moi, je ne mélange pas les deux ; je suis croyante, c'est personnel, c'est au fond de moi-même ; c'est pas pour ça que je suis pas pour Marchais, au contraire, parce que je trouve que ce qu'il fait, c'est dans ce que je pense.

(Lui : perceur en métallurgie, 31 ans ; Elle : mère de famille, 30 ans).

— Mi, j'dis que Marchais i' a un programme ; qu'on li dise : allez, applique-le, on va vir quo que ça va donner. Bien sûr, ceux qui a beaucoup d'argent, i' s'ra emmerdé d'partager à l's autres. Marchais, i' dit : au-dessus de 4 millions, on prend tout, cha n'leur plaît pas à tertous. — Mais, j'suis communiste, cha m'empêche pas d'être chrétien. J'm'en rappelle, un ancien surveillant, à l'fosse, quelquefois, i' rouspétot après ches camarades, et, en riant, i' les traitot d'communistes chrétiens. Nos enfants, ils ont fait leur communion, tout cha.

— Et la religion, est-ce qu'elle défend les ouvriers ? Mi, j'suis pas assez versé là-d'dans. Jésus-Christ, ouais, à s'n époque, i' a dit : aimez-vous les uns les autres. Mais si les hommes l'ont pas écouté à c'temps-là… Cha doit être dur de s'aimer les uns les autres. Et puis, quand on dit : si on t'tape sur l'joue, faut tendre l'aut'joue, cha aussi, ch'est difficile ; y a une contradiction là-d'dans… Et les juifs, ch'est l'peuple de Dieu, l'peuple élu ; alors, i' dev'rott' écouter la parole de Dieu ; mais, comme cha, i' ditt' : œil pour œil, dent pour dent.

(Mineur retraité et sa femme).

— Moi, j'essaie de les rencontrer, les prêtres, et les chrétiens, pour voir la façon dont ils vivent, leur façon de militer ; quand tu vas dans une réunion de JOC, ou d'ACO, tu rencontres des gars que tu voyais au syndicat, et puis, là, tu les retrouves. Au début, ça surprend ; tu dis : Tiens, c'est qu'on est quand même proches l'un de l'autre, tout en étant pas catholiques. Et, dans le fond, je ne suis pas croyant, mais je pourrais être prêtre… Parce qu'il y a des choses qui sont communes aux communistes et aux croyants : l'amour de l'homme, rien que pour ça, on pourrait être prêtre. Mais c'est trop sérieux. Être prêtre, pour moi, c'est être obligé d'être sérieux.

— Je crois que l'Église a un rôle important à jouer ; je dis que l'Église – je ne sais pas si c'est son rôle, mais moi, je dis que c'est son rôle ; l'Église doit être de plus en plus du côté des travailleurs, elle doit dénoncer l'exploitation. En Pologne… les Polonais sont communistes et croyants, et ça ne les dérange pas ; et chez nous, il n'y a pas beaucoup de communistes qui sont croyants, catholiques ; comment ça se fait, ça ? Parce que, le communisme, on partage ; et, pour moi, la religion, c'est ça, c'est le partage, c'est le contraire de l'égoïsme.

(Secrétaire de mairie, 30 ans).

Là encore, les choses ont-elles fondamentalement changé ? « L'ère Mitterand » est close. Le 21 avril 2002, le Parti communiste a connu une défaite électorale historique, mais il garde encore un certain potentiel militant. Communiste chrétien, ces deux appartenances ne sont pas incompatibles, et il y a même des rapprochements, et une concordance certaine entre les deux : l'idéal de fraternité et de partage.

Et après ?

Les interrogations, les provocations des communistes chrétiens que l'étudiante en sociologie était allée interroger ont continué à me poursuivre souterrainement pendant ces vingt ans qui se sont écoulés depuis la réalisation de ces entretiens. Les rencontres de la vie ont naturellement aussi contribué à alimenter ma réflexion.

Ayant maintenant, à passé soixante-dix ans, reçu « l'inspiration », les pensées se mettent à éclore, un peu anarchiquement comme une floraison de printemps. Je les livre telles qu'elles me sont venues, simplement plus ou moins regroupées par thèmes.

SOMMAIRE

Bonne année, bonne santé

Vœux de bonheur, de santé… la santé surtout parce que « tant qu'on a la santé… »

On ne souhaite pas de gagner davantage d'argent : « l'argent ne fait pas le bonheur ». Pourquoi pas se souhaiter de rester pauvres ? Pauvre, mais pas dans la misère ! On peut vivre heureux avec peu. La pauvreté peut être un état souhaitable, enviable. Pas la misère. La misère peut être matérielle ; elle peut être aussi psychologique, morale. Ce n'est jamais une situation souhaitable. La misère est à combattre à tout prix.

Jésus est né fils d'artisan ; pas de prince ni de gros richard ; mais pas non plus misérable, mendiant, lépreux ou malformé. Quand Dieu a décidé d'atterrir dans la condition humaine, il ne l'a sans doute pas fait sans réfléchir. S'il est né artisan – classe moyenne si on peut dire – ça doit avoir une signification. C'est peut-être parce que c'est dans cette situation de classe moyenne, ou de classe populaire, mais pas misérable qu'on peut aider le plus efficacement les misérables à sortir de leur misère. Peut-être aussi qu'il voulait nous présenter un certain « modèle » d'humanité, ce qu'il est le plus souhaitable d'être : pauvre, mais pas misérable ; pas riche, car un riche est totalement impuissant devant la misère : il lui est impossible de comprendre ; aussi impossible qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ; il n'a qu'une solution : se faire pauvre.

Le misérable, lui, a au moins l'avantage de savoir ce que c'est que la misère. Sur ce point il faut se mettre à leur école si on veut s'associer à leur combat ; car si on ne sait pas ce que c'est que la misère, on n'est pas très bien placé pour la combattre. Les misé-

rables sont capables aussi de s'organiser pour sortir de leur misère : témoin les militants d'ATD Quart monde, ou les pauvres des favelas sud-américaines. Mais s'ils peuvent avoir des alliés, ce n'est que mieux. Ces alliés, classes moyennes, doivent d'ailleurs venir, non pas en « conseillers », donneurs de leçons, mais en se mettant au service et sous la direction des pauvres, et même des misérables, en dialogue avec eux. Ce n'est pas facile !

Les riches et les puissants ne craignent rien tant que cette alliance des pauvres, ou de ceux qui se font pauvres, et des misérables. C'est cette alliance qui peut révolutionner le monde. Les puissants l'ont bien compris ; ils sentent bien le danger que représente pour eux Jésus, un dieu pauvre, et tous ceux qui, à sa suite, luttent pour sortir le monde de sa misère.

SOMMAIRE

Modérer ses désirs

Un midi, nous étions à table. Jildaz, 9 ans, le quatrième de la tribu de mes six petits enfants, pose tout à coup la question : « Qu'est-ce que ça veut dire, libidineux ? »

J'échange un regard avec sa mère. Hésitation : est-ce à moi ou à elle de répondre ? Faut-il être clair ? Finalement, je me lance, en prenant toutefois un détour pour me donner un peu de temps pour réfléchir :

« Tu sais ce que c'est, la libido ?

– Non. »

Je n'allais pas me lancer dans Freud. Je réponds : « Ça vient du grec, la libido c'est la recherche du plaisir ; on recherche, on désire des choses agréables, ce qui nous fait du bien. Ainsi il y a, par exemple, le désir de manger… le désir sexuel. »

Ici, petit rire gêné ; la grande sœur, 11 ans, qui vient d'entrer en 6e et qui a donc bien conscience d'avoir franchi une étape dans sa vie, prend un petit air entendu, mais sans aucun sous-entendu douteux. L'éducation actuelle telle qu'on la pratique, a ceci de bon qu'on peut parler franchement de « la chose », ce qui rend possible de la présenter dans toutes ses dimensions : affective et, pourquoi pas, « spirituelle ».

Mais le gamin enchaîne :

« Et libidineux, alors ? »

Dans ces cas-là, j'ai recours au Petit Robert illustré, celui qu'on met entre les mains des écoliers : « libidineux, c'est celui qui recherche des plaisirs qu'il ne devrait pas rechercher. Exemple : un vieillard libidineux. » Mais je saute tout de même

l'exemple : j'aurais peur de me sentir visé et de devoir m'expliquer sur ma propre libido.

Pour finir, leur mère, en éducatrice avisée et pratique lui demande où il a rencontré le mot « libidineux ». C'était dans une BD quelconque qui lui était tombée entre les mains, BD que je ne connaissais pas, évidemment, je suis tout à fait inculte de ce côté-là.

On aurait pu facilement continuer sur le thème du désir. Si on se laisse aller à son désir, sans frein, on peut se faire, et faire à d'autres, beaucoup de mal. Une voiture, si elle n'a pas de frein, elle risque fort d'aller au fossé. Si on se laisse aller à son appétit d'un plat qu'on aime bien, on risque l'indigestion : ça arrive.

Mais « modérer ses désirs » ce n'est pas les réprimer. Il faut toujours faire attention de ne pas paraître prêcher une morale « répressive ». Modérer ses désirs, c'est les maîtriser, ne pas en être esclave ; c'est comme conduire un cheval : on ne le laisse pas aller n'importe où et n'importe comment.

SOMMAIRE

Manger !

Un des besoins les plus élémentaires, c'est de manger. Et c'est à l'agriculture qu'il revient de satisfaire ce besoin élémentaire.

Il y a une différence importante entre les produits de l'agriculture et les produits de l'industrie. Les produits de l'industrie apportent un confort, une plus grande facilité de vie : c'est appréciable. Mais il n'est pas impossible de s'en passer. Il n'en va pas de même avec les produits de l'agriculture : là c'est une question de vie ou de mort : si on n'a pas à manger, on meurt ! C'est peut-être la raison pour laquelle on est si exigeants vis-à-vis des agriculteurs : le fait que notre survie elle-même dépend de ce qu'ils produisent nous met vis-à-vis d'eux dans une dépendance tout à fait particulière, une dépendance fondamentale, vitale. Et notre exigence est à la mesure de cette dépendance. Comme nous sommes exigeants vis-à-vis des femmes en qui nous voulons toujours voir nos mères nourricières.

On s'accommode facilement des milliers de morts sur les routes, de la pollution d'origine domestique ou industrielle, mais dès qu'on parle de vache folle, de listériose ou de lisier, alors, dans une réaction en grande partie irrationnelle, on se sent menacés au plus profond de nous-mêmes.

C'est peut-être un peu provocateur de dire ça, mais les agriculteurs devraient être flattés qu'on soit si exigeants vis-à-vis d'eux ; ils sont nos pères nourriciers. C'est sans doute la raison pour laquelle on a une telle exigence vis-à-vis d'eux. Cette réaction, irrationnelle, est, au fond, une réaction infantile, c'est la réaction du nourrisson qui attend tout de sa mère : sa mère le nourrit et

c'est à elle qu'il s'en prend si par hasard il y a quelque chose qui ne lui convient pas dans le biberon.

Les paysans sont gardiens d'un trésor ; les gens des villes qui caressent le rêve idyllique d'un « retour à la terre », leur envient secrètement ce trésor : une sagesse ancestrale acquise au contact de la nature, de la terre nourricière, contact rude, mais équilibrant… à condition que les paysans n'oublient pas qu'ils ne sont pas industriels.

Et cette importance vitale de la nourriture et donc de l'agriculture justifie aussi la revendication d'indépendance alimentaire des « pays du Sud » comme on dit maintenant. Mais n'a-t-on pas parlé de la « fin des paysans » ?

SOMMAIRE

Manger ou être mangé ?

Dans la philosophie hindoue, il y a un respect de la vie qui tourne à l'obsession, au point de faire attention à ne pas écraser une fourmi en marchant. C'est oublier que l'être vivant ne vit qu'à condition de manger : le végétal mange des minéraux, les animaux herbivores mangent des végétaux, les animaux (ou les plantes carnivores) mangent des animaux. Nous, animaux omnivores, nous mangeons des végétaux et des animaux, des minéraux aussi. C'est vrai qu'il y a une différence entre herbivores et carnivores, pour un animal carnivore, manger un autre animal de la même espèce, c'est du cannibalisme.

Pourquoi s'est-on mis à refuser cette loi naturelle de la vie ? Cette loi qui dit que pour que la vie continue il faut que le vivant, l'animal – l'être animé – accepte de mourir et d'être mangé : quand on meurt, on est mangé, par les vers, par les rapaces ou par le feu… Pourquoi ne trouve-t-on plus ça « naturel » ? Pourquoi la mort est-elle devenue inacceptable ? Les

Hébreux, une des sources principales de notre culture, disent, dans le livre de la Genèse, que c'est le jour où l'animal est devenu conscient (conscient de son individualité) le jour donc où l'animal est devenu homme qu'il a baptisé « mort » et alors refusé ce qui n'est que le processus naturel de transmission de la vie. Et du coup, on se berce du rêve de prolonger la vie autant qu'on peut, on voudrait même indéfiniment.

Le christianisme revient à une conception – plus archaïque ou plus prophétique –, du rapport entre la vie et la mort. Selon la doctrine chrétienne, pour vivre il faut manger le corps du Christ. Dans les rites anthropophages, on mange de l'homme physique-

ment. Dans la communion au corps du Christ, on mange ce corps symboliquement, mais réellement d'après la doctrine catholique.

Il y a aussi une autre différence. Normalement quand on se fait bouffer par un autre on ne le fait pas volontairement, de son plein gré, mais malgré nous. Dans le cas du Christ, c'est lui, dans une conscience, une lucidité « ultra-humaine » qui accepte de se laisser tuer et de se laisser manger. En effet, s'il est Dieu – et on le lui a bien fait remarquer « Si tu es le fils de Dieu tu peux te sauver toi-même ». Et il ne l'a pas fait. Apparemment c'est le propre de Dieu de ne pas vouloir se sauver, se garder pour soi, mais de s'offrir, de se donner à celui qui veut bien accepter ce don, et même à celui qui veut se l'approprier par la force. Celui-là, d'ailleurs, sera bien saisi quand il verra ce qu'il a fait, suffoqué qu'il sera de s'apercevoir qu'on ne peut pas tuer la Vie.

Et c'est bien le même mécanisme qui joue au sein de la Trinité : chacune des trois personnes n'étant rien d'autre que ce qu'elle reçoit des autres et chacune des autres réciproquement donnant aux autres tout ce qu'elle est et qu'elle tient d'ailleurs des autres : une sorte de don, de manducation, mais volontaire, qu'on appelle aussi l'Amour ; mais du fait que l'autre ne garde pas pour soi ce qu'il reçoit des autres, la personnalité d'aucun des partenaires ne s'abolit, ne disparaît pas dans une fusion, dans un tout indéterminé.

SOMMAIRE

Les moutons

Dieu, c'est un grand mystère : on ne peut vraiment pas saisir le fond de sa personnalité, qui Il est au juste, comment et pourquoi Il a fait ceci ou cela, ce qu'il pense et à quoi Il pense, la logique de son action et de sa pensée.

J'aime bien essayer d'approcher les mystères et plus le mystère est profond, plus il m'attire. C'est ainsi que le mystère de Dieu m'attire. Mais pour moi il y a un mystère encore plus grand : c'est les moutons ; je n'arrive pas à les comprendre, pourtant j'en suis un aussi.

Les moutons, quand ils ont une idée dans la tête il n'y a plus de place pour en mettre une autre, et cette idée-là qu'ils ont dans la tête, vous ne pourrez jamais la déloger. C'est ce qu'on appelle la « pensée unique ». Ils se sont mis dans la tête que le monde est ainsi fait et qu'on ne peut ni ne doit rien y changer et ceux qui essaient d'y changer quelque chose, ce sont de dangereux utopistes. L'ordre du monde, ce sont les traditions, familiales, nationales ou religieuses et il ne faut surtout pas y toucher, sinon tout s'écroulerait et ceux qui font ou qui vont de travers, hors des chemins ordinaires, c'est des « brebis galeuses ». Il faut les éviter soigneusement, crainte de la contagion. Là, après tout, les moutons n'ont pas tout à fait tort, car si on s'écarte du troupeau, on risque de rencontrer le loup et on sait que le loup mange les enfants désobéissants. Le loup, lui, bien qu'il chasse en meute, c'est un indépendant : on dit bien « un loup solitaire »… et le loup solitaire, c'est le plus dangereux.

Avoir une tête où il n'y a de la place que pour une seule idée, une pensée unique, ça vous donne une force incroyable. Il y a

ainsi des moutons, quand ils se mettent à débiter leur discours, on ne peut plus les arrêter : si vous dites quelque chose, ils n'entendent même pas, ou bien ils comprennent tout le contraire de ce que vous avez dit. Et, souvent, les autres moutons, emportés par le torrent de l'éloquence de ce mouton beau parleur, se mettent à le suivre aveuglément... comme des moutons.

Des idées fixes, tout le monde en a et je suppose que je suis, moi aussi, quelque part, un mouton. Quand on rencontre un mouton qui a tout de même un peu d'humour, ça va encore, on peut arriver à placer une parole, on peut même à l'occasion avancer une idée autre que la sienne sans qu'il se mette à bêler d'affolement, comme si on voulait, non pas seulement lui tondre la laine sur le dos, mais l'écorcher vif. C'est embêtant quand un mouton n'a pas d'humour du tout. Il paraîtrait qu'une des principales qualités de Dieu, ce serait l'humour. Je ne sais plus où j'ai entendu dire ça. Je ne sais pas non plus si c'est vrai. Mais si c'est vrai, ça faciliterait beaucoup nos rapports avec lui.

Mais on dira : Dieu, ce n'est pas un mouton, c'est le berger, le Bon Pasteur. Nous, les moutons, nous avons évidemment besoin d'avoir un berger, un guide qui sait où nous conduire ; ça nous rassure : Lui est censé savoir où il nous mène ; comme ça on n'a pas besoin de se casser la tête à penser ; on n'a qu'à s'occuper chacun de nos petites affaires : « chacun pour soi et Dieu pour tous »… Les enfants, la famille avant tout et « les Français d'abord »… et ainsi « les vaches seront bien gardées ». Et si tout va mal, comme on voit que c'est si souvent le cas, c'est la faute à ceux qui nous gouvernent, des incapables qui ne pensent qu'à s'en mettre plein les poches, des fonctionnaires, des bureaucrates, des gratte-papiers, des inutiles qui sont payés à ne rien foutre. Ce sont, comme on dit en sociologie, des boucs

émissaires. Et les boucs, comme les béliers, chacun sait que c'est vicieux et méchant. Les brebis, par contre, sont douces.

Les moutons qui vont à l'église deviennent des brebis : les ouailles (du latin : ovis : brebis). Elles ont l'esprit de charité, sont sensibles aux malheurs qui arrivent dans le monde. Mais bien sûr il faut aussi qu'elles dénoncent celles qui s'écartent du bon chemin. Et puis, où on s'en irait si chacun se mettait à bêler à sa façon ; il faut tout de même un peu d'ordre dans la bergerie. Les bonnes brebis, les ouailles, ont leurs règles ; pas des règles périodiques, mais des règles permanentes : il faut faire ceci, ne pas faire cela, on doit manger des oranges pas pour le plaisir, mais pour avoir des vitamines, on n'a pas droit au beurre si on fait du cholestérol, regarder un film érotique ou vivre en couple sans être marié, ce n'est pas beau. Pourquoi ce n'est pas beau ? Il ne faut pas chercher à savoir. Ce qu'il faut, c'est toujours être en règle. Si on met en doute leurs règles, les bonnes brebis sont toutes perdues, désorientées, déboussolées, ne comprenant pas comment on peut penser autrement. Ce n'est pas la peine d'essayer de discuter, on ne ferait que les troubler inutilement. Après tout, elles ont peut être raison. Elles sont pour les traditions. Dans les traditions, il y a des choses imbuvables, il y a même des horreurs ; mais il y a aussi de bonnes choses ; et alors, il faut bien quelqu'un pour les conserver. Mais entre ce qu'il faut garder et ce qu'il faut jeter, par qui et comment se fera le tri ?

En principe, on dit : doux comme un mouton. Mais il n'y a pas pire qu'un mouton enragé. Quand ils sont en troupe aux matches de foot avec leur canette de bière à la main et leur gros bide, on les appelle des « hooligans ». Mais, bien sûr, tous ceux qui sont passionnés de foot, je veux dire passionnés de regarder les matches de foot à la télé ou sur les gradins du stade ne sont

pas des hooligans ; la plupart sont simplement de bons Français qui vont supporter les couleurs de leur pays ou de leur ville.

Les moutons, normalement, c'est blanc. Le blanc, c'est la couleur de la pureté, de l'innocence. Encore que le blanc ce n'est pas vraiment une couleur, c'est même un peu fade. Les moutons blancs disent que les moutons noirs ont une odeur ; mais les moutons noirs, eux, trouvent que les moutons blancs sentent le mort.

Quand on fait son examen de conscience et qu'on se reconnaît « tout blanc », ça veut dire qu'on a rien à se reprocher ; le mouton blanc est toujours impeccable, irréprochable, on n'a rien à redire à sa conduite. Parmi les moutons blancs, il se trouve quelquefois un ou plusieurs moutons noirs. On se demande toujours qu'est-ce qu'ils viennent faire là, et d'où ils sortent. Ça déguise dans le troupeau et on les regarde de travers. Ils sont indépendants, raisonneurs, ils cherchent toujours à comprendre le pourquoi et le comment des choses au lieu de prendre tout simplement les choses comme elles sont : faut pas chercher midi à quatorze heures.

C'est pas comme les agneaux ; les agneaux c'est innocent et naïf. Comme un enfant qui vient de naître. Alors, souvent, on en profite. Quoique ce n'est pas toujours aussi innocent que ça, les agneaux. Comme celui qui « se désaltérait dans le courant d'une onde pure quand le loup survint à jeun, qui cherchait aventure ». Qu'est-ce qu'il faisait là cet agneau, tout seul loin du troupeau ? Quand on n'est pas capable d'affronter le loup, comme la chèvre de Monsieur Seguin, on reste tranquille sous la protection du troupeau. Se promener ainsi loin du troupeau, c'était de la provocation et le petit agneau, peut-être plus rusé qu'on ne le croirait, se disait : « Ainsi le gros loup va m'attaquer, et on dira : Ah le grand méchant loup. Ah le pauvre petit agneau ! »

Parce qu'après tout, le loup, il faut bien qu'il mange aussi ; il ne va se mettre à manger de l'herbe. Le prophète Isaïe a beau dire : « On verra le loup et le petit agneau brouter de l'herbe l'un à côté de l'autre et le loup comme le bœuf mangera de la paille » [14], ça, c'est pour la fin des temps. Pour le moment, comme une amie qui m'avait invité l'autre jour me disait : « Toi, t'es un homme, tu dois manger de la viande ». Seulement le loup, s'il avait eu des… pardon, s'il n'avait pas été un lâche il ne se serait pas attaqué à un pauvre petit agneau tout seul, il aurait eu le courage d'affronter les chiens de berger pour essayer d'enlever une belle brebis bien grasse puisqu'il avait si faim. Finalement personne n'est blanc dans cette affaire, ni l'agneau, ni le loup.

D'ailleurs on a beau dire « Connu comme le loup blanc », des loups blancs, il n'y en a pas beaucoup. Il y a bien des « loups gris », en Turquie ; ce sont des terroristes. Il y en a même un qui a essayé de tuer le pape, le pape blanc bien sûr, habillé en blanc. Vous avez déjà vu un pape noir ? Ça ferait bizarre, un pape noir.

Pour en revenir aux agneaux, autrefois, on croyait que pour faire plaisir à Dieu, il fallait lui offrir des cadeaux ; ainsi, en retour, il nous comblerait de ses grâces ; alors qu'est-ce qu'on aurait pu trouver de mieux à lui offrir si ce n'est un petit agneau innocent : c'est tout de même mieux que les « fruits de la terre », un agneau.

On pensait que Dieu était comme les hommes, qui aiment bien voir couler le sang. Les femmes elles, c'est pas pareil : elles voient leur sang couler tout seul tous les mois : elles sont lunatiques, les femmes ! Et cet agneau qu'on immolait pour l'offrir en sacrifice à Dieu, on le brûlait pour que la fumée, le fumet, monte vers Dieu dans le ciel ; on pensait que ça lui chatouillerait agréablement les narines. C'est ainsi qu'on a fait aussi par la suite avec les juifs dans les fours crématoires. Et le jour où Dieu a

envoyé son fils sur la terre, on a dit « Tiens, voici l'agneau de Dieu » et on l'a tué, mais on ne l'a pas brûlé.

Ça a donné tout de même à réfléchir. On s'est dit : « Tout ce sang, ça ne fait pas très

propre ». Alors on a inventé quelque chose de plus subtil pour plaire à Dieu. Comme on croyait toujours qu'il aimait bien voir souffrir les bêtes, on a dit aux brebis et aux moutons chrétiens que s'ils voulaient plaire à Dieu il fallait faire des sacrifices, par exemple, se priver de bonbons pendant le carême, ou bien accepter de travailler dur pour des salaires de misère : il faut faire des sacrifices ; demain ça ira mieux.

En tous cas, si ça ne plaît pas à Dieu, ça plaît aux bergers qui mènent les moutons. Et les moutons n'ont pas intérêt à déplaire aux bergers, car ce sont les bergers qui tiennent la caisse et qui donnent à manger aux moutons. Les bergers, eux, n'ont pas besoin de travailler ; d'ailleurs ils en ont déjà bien assez à tenir la caisse. Vous croyez que ce n'est rien de tenir la caisse et de distribuer le travail aux moutons ? Et il faut en avoir dans la tête pour ça ; c'est pas donné à tout le monde ! C'est bien normal alors que les bergers aient quelques petites compensations comme d'avoir une villa sur la Côte d'Azur, un yacht, ou un château dans le Massif Central et des tas de choses qu'on n'imagine même pas. On ne va tout de même pas distribuer tout ça aux moutons ; ce serait donner de la confiture aux cochons.

Quelquefois, les moutons sont un peu trop remuants, il faut les calmer. Alors les bergers choisissent les plus costauds et ils les déguisent en chiens de berger ; ça s'appelle des Compagnons républicains de la sécurité. Il faut ça, car s'il y avait trop de raffut dans la bergerie, les brebis ne seraient plus en sécurité.

En principe, les moutons on leur a appris tout petit à filer droit ; quand ils étaient encore agneaux. Si bien que les bons moutons

ne font jamais de travers. Si jamais il y en a qui font de travers, on les met en prison. Ce sont pour ainsi dire des moutons ratés, des malfaiteurs, et même des criminels. On a intérêt à les isoler du reste du troupeau pour éviter qu'ils donnent de mauvaises idées aux autres. Et pour les empêcher de s'évader et de revenir se mêler aux bons moutons, on leur met des gardiens. Ces gardiens, on ne les appelle pas des bergers, mais des matons. Mais les malfaiteurs, même quand ils sont en prison, on ne sait jamais ce qui peut encore leur passer par la tête pour faire de travers. Alors quelquefois dans la cellule d'un malfaiteur on met avec lui un qui fait semblant d'être aussi un malfaiteur ; comme ça on espère qu'il le mette en confiance et qu'il le fera parler. On appelle ça un mouton. Mais si le mouton est découvert, il passe un sale quart d'heure.

Il y a des pays où l'herbe ne pousse pas beaucoup. Dans ces pays, les moutons n'ont

pas beaucoup à manger : on les appelle des sous développés. Maintenant on dit plutôt qu'ils sont en voie de développement. Et alors, ils ont un comportement curieux. Au lieu de se dire : On n'a déjà pas trop à manger pour nous, ils se mettent à faire des petits en veux tu en voilà. Si bien qu'ils se mettent encore plus dans la misère. Quelle idée ! Par contre, les moutons bien nourris se disent : s'il y en a pour deux, il n'y en a peut être pas pour trois ; alors ils arrêtent de faire des petits, comme ça ils peuvent continuer à se gaver. Ils ne sont pas plus heureux pour autant, mais, que voulez-vous ? C'est le progrès !

Les moutons bien nourris, quand ils voient tous ces moutons crève-la-faim se mettre à pulluler ainsi, ils n'ont qu'une peur, c'est qu'ils viennent un jour leur demander de partager. Vous voyez ça d'ici ? Tous ces moutons noirs, ou gris, ou jaunes, venir ici manger notre pain ! Sans compter qu'ils sont pouilleux aussi

et qu'ils ont toutes sortes de vices : voleurs, menteurs, bagarreurs, brûleurs de voitures. Ça vous étonne qu'on devienne raciste ? Non, les moutons bien nourris, l'idée qu'il faudrait se serrer un peu pour faire une petite place autour de la table à tous ces moutons ; cette idée-là, les moutons bien nourris, ça les inquiète. Allez savoir d'ailleurs si ces moutons crève-la-faim, on pourra toujours les tenir à l'écart de nos mangeoires bien garnies ?

D'ailleurs, dans ces pays qu'on appelle développés, il y a aussi des moutons bien gras et d'autres qui ont tout juste de quoi manger. Mais il ne faut pas tout vouloir : c'est comme ça et ça ne peut pas être autrement.

Normalement, les moutons vivent à la campagne. Mais comme ils aiment bien vivre en troupeau, ils se disent : Plus on est de fous, plus on s'amuse. Alors ils vont s'entasser dans des grandes bergeries qu'on appelle métropoles, mégapoles, communautés urbaines, et même dans des cages à lapins qu'on appelle HLM. Bien sûr on n'y entend plus beaucoup le chant des oiseaux, mais à la place on à des CD, des synthétiseurs, qui font toute la musique qu'on veut. Les moutons qui sont restés à la campagne, beaucoup se disent : qu'est ce qu'on fait à rester ici dans la cambrousse, comme des ploucs à se salir les mains dans la terre et les pieds dans les bouses de vaches ? Alors ils s'en vont rejoindre les autres à la ville. Il y en a tout de même quelques-uns qui restent. Ils se disent : Après tout, on n'est pas si mal que ça ici : le ciel est bleu, l'herbe est verte, il y a de la place pour tout le monde. Mais à chacun ses goûts !

De temps en temps on se dit : on est tout de même dans un drôle de monde ; est-ce qu'on n'était tout de même pas mieux quand on était des petits agneaux innocents ? Mais des agneaux innocents, c'est fait pour être tué. Ça a toujours été comme ça. Et donc, des agneaux innocents, on continue à en tuer tous les

jours, ça prolifère tellement. Le plus simple d'ailleurs, quand il y en a trop, c'est de les laisser mourir de faim, ou du sida. Mais le mieux c'est de les aider à se tuer entre eux. Il suffit alors de leur procurer des armes modernes, plus efficaces que les arcs et les flèches ou les machettes.

En voyant tout ça, il arrive que certains moutons se révoltent. Là, c'est grave. Ils changent de couleur. Ils deviennent des rouges, des révolutionnaires. Là, ce n'est plus des moutons. Ils sont même dangereux. Mais après tout, blancs ou rouges, il en faut de toutes les couleurs et pour tous les goûts.

Dans les moutons développés, il y a aussi des moutons humanitaires. Ils vont essayer de réparer les dégâts que les loups ont faits dans les troupeaux de moutons sous-développés. Ce n'est pas un petit boulot. Il y en a aussi qui essaient de faire de la coopération. Là aussi, ce n'est pas facile. Mais après tout, moutons développés et moutons sous-développés, on est tous frères et si on pouvait s'entraider ça irait mieux. Faut pas rêver, mais on fait ce qu'on peut.

Il y en a qui disent que quand il y aura le grand soir, Dieu redescendra sur la terre. Alors là, ça fera du bruit. Et il paraît que celui qui sera vainqueur, ce sera l'Agneau Immolé. C'est dur à croire. Mais après tout, c'est peut être vrai. Sinon, il n'y aurait pas de justice.

SOMMAIRE

Moi et l'autre

D'après Hubert Reeves, l'Univers est le théâtre d'une évolution qui va dans le sens d'une complexification de plus en plus grande depuis l'atome le plus simple : l'atome d'hydrogène, les éléments de plus en plus « lourds », les acides aminés, les simples bactéries, les pluricellulaires, les organismes vivants, le cerveau animal et humain.

Ce processus de complexification croissante est aussi un processus de différenciation croissante : ensemble indifférencié d'atomes ou de molécules dans les éléments minéraux – différenciation, diversification des organes dans les corps vivants.

C'est aussi un processus d'individualisation, d'autonomie : le végétal se reproduit par la simple division du même : bouturage, marcottage, et déjà aussi par accouplement de deux individus distincts : mâle et femelle. Chez les animaux, cette reproduction par rencontre de deux individus différents devient la règle générale, encore que le « clonage » soit encore possible.

Cette individualisation atteint son point culminant avec l'apparition de la conscience. La conscience d'être soi-même et de se trouver en face d'un autre existe déjà chez l'animal. Elle s'exprime clairement chez l'être humain, à la fois dans l'altérité du « moi » et de « l'autre », et dans le dédoublement du « je » et du « moi », la présence de « l'autre » étant d'ailleurs sans doute la condition nécessaire à l'apparition du dédoublement du « je » et du « moi ».

Dans les états particuliers de conscience qu'ont vécus des personnes ayant approché la mort, on repère souvent ce phénomène de dédoublement vécu de façon quasi matérielle : la personne

s'étant vue sortie de son corps. Les médiums parlent aussi de « corps astral » distinct du « corps matériel ». Et le génie poétique de Rimbaud a exprimé ce dédoublement dans une formule lapidaire : « Je est un autre ».

Mais quelle va être l'attitude de cet être, conscient d'être lui-même un individu, se ressentant comme une totalité, et trouvant en face de lui un autre dont la présence nie le caractère total de ma conscience d'être ? Pour être moi-même, individu total, tout simplement pour être, il me faut tout avoir ; il me faut donc supprimer l'autre, l'absorber. Mais cette démarche est contradictoire puisque l'autre est justement la condition d'apparition de ma conscience d'être un individu. Contradiction insoluble, mais qui se résoudra d'elle-même un jour ou l'autre puisque, dans la mort, les éléments qui me constituent se décomposeront, se déstructureront, se désorganiseront, retourneront à l'indifférenciation de la matière inerte, et mon « moi » se dissoudra dans l'indifférenciation du grand tout : le rêve du nirvana.

Si résurrection, vie éternelle, il y a, il faut que les choses se passent autrement. Au lieu de vouloir dévorer l'autre, je m'offre à lui : c'est le sens du comportement de Jésus, la victime qui s'offre à son bourreau, qui offre son corps à manger, ce qui fait, de façon tout à fait inattendue, que l'un et l'autre : mangé acceptant de se laisser manger, et mangeur acceptant l'offrande que l'autre lui fait de lui-même, émergent ensemble à une vie désormais indestructible. Mais il faut que cet échange se fasse librement : que la victime accepte librement de se laisser dévorer, que cette dévoration ne lui soit pas imposée contre sa volonté, et que le mangeur accepte, librement, le don que le mangé lui fait de lui-même.

C'est aussi le sens de la circulation d'amour au sein de la Trinité.

La dialectique du désir

René Girard est l'auteur d'une théorie originale sur l'origine des religions, de la notion de « sacré ». Cette théorie, il l'a exposée dans un premier ouvrage, *La Violence et le Sacré*, où il s'intéresse aux religions dites « primitives ». Pour lui, le passage de « l'animalité » à « l'humanité » se caractérise par le passage du « besoin » au « désir ». L'animal (et l'être humain aussi est un animal) tue par besoin, le besoin de se nourrir : l'animal tue et mange du végétal s'il est herbivore ; il tue et mange d'autres animaux s'il est carnivore ; l'être humain, comme le porc, est « omnivore ». Tuer pour se nourrir est tout à fait naturel, c'est le cycle de la vie et de la mort : la vie passe par la mort. Pourquoi l'être humain s'est-il mis dans l'idée qu'il n'était pas normal de mourir ?

Quand on passe de l'animalité à l'humanité, les choses changent. Par suite d'une évolution que R. Girard attribue à l'augmentation de la taille du cerveau, l'agressivité propre à l'animal change de dimension : alors que l'agressivité de l'animal se limitait au besoin de tuer pour se nourrir, chez l'être humain, l'agressivité, le désir de dévorer l'autre, ou simplement de s'approprier ce qu'il possède, ne connaît plus de limites. R. Girard évoque un « désir mimétique », c'est-à-dire que, si j'envie quelque chose que l'autre possède, ce n'est pas parce que cet objet me semble intéressant, désirable, c'est simplement parce que je vois que l'autre le trouve désirable, c'est le désir que l'autre éprouve pour cet objet qui provoque mon désir. Et cet objet, ce peut être simplement un objet que l'autre possède – comme on voit un enfant avoir envie de ce qu'à son frère –,

mais cela peut aller jusqu'au bien le plus précieux que l'autre possède : sa vie. Chacun alors n'aura de cesse de dévorer l'autre, non plus par besoin vital, mais par désir de se l'approprier totalement, de le détruire. On comprend qu'alors, dans un groupe humain, c'est la lutte à mort entre tous, jusqu'au suicide collectif, tous les membres du groupe s'entre-tuant les uns les autres.

L'humanité aurait donc été condamnée à disparaître si un hasard « miraculeux ? » n'avait permis aux humains de trouver une solution. Ainsi se présente la solution : le groupe humain est en proie à la folie collective auto destructrice ; on sent bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas ; il faut en trouver la cause, trouver un coupable. Le premier qui tombera sous la main de la foule en furie fera l'affaire : ce sera le plus faible, celui qui est le moins capable de se défendre, le moins susceptible d'être vengé par des parents ou des proches. La foule se précipite sur lui, le met en pièces, et, pour faire bonne mesure, ira jusqu'à le dévorer. Et, miracle ! le groupe a déchargé son agressivité sur celui qui a été ainsi désigné comme « bouc émissaire », la paix est revenue dans le groupe - jusqu'à la prochaine crise.

Caractéristique remarquable de ce « bouc émissaire », il est à la fois objet de répulsion et d'adoration : de répulsion, car c'est en lui qu'on voit la cause de la maladie, du mal qui s'est emparé du groupe, et, en même temps, c'est lui qui, par sa mort, a sauvé, a guéri le groupe. De l'avis de l'ensemble des ethnologues qui ont étudié les religions « primitives », cette double caractéristique : répulsion et adoration, est la caractéristique du « sacré ».

Mais la paix revenue dans le groupe est précaire ; une autre crise ne peut manquer de se produire. Plutôt que d'attendre qu'elle ne survienne, on va s'organiser pour la prévenir. Dès que les premiers symptômes se manifesteront, on va redésigner un coupable, un « bouc émissaire » et le sacrifier. C'est, d'après

R. Girard, l'origine des « religions sacrificielles », avec sacrifices humains, destinés à apaiser la divinité - en fait, la violence interne qui menace la survie du groupe.

Après *La Violence et le Sacré*, R. Girard a produit un second ouvrage, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, où il propose la lecture d'une nouvelle étape de l'évolution des religions sacrificielles. Le tournant de cette évolution se trouve exprimé dans l'histoire du « sacrifice d'Abraham ». Selon le récit de la Bible, Abraham se dispose à sacrifier son premier-né, selon une coutume classique dans les religions sacrificielles, comme celle, entre autres, des Cananéens, voisins des Israélites. Dans le cas d'Abraham, cette exigence apparaît d'autant plus dure qu'Isaac, son fils, est fils unique, et encore, venu sur un tard, « par miracle », Sara, frappée de stérilité ayant dépassé l'âge d'enfanter. Voilà donc Abraham parti dans la montagne avec le petit Isaac, qui ne se doute de rien. Mais, au moment de porter le coup de couteau à l'enfant, une voix intérieure, la « voix de Dieu », retient le bras d'Abraham. Et voilà que, justement, il y a là un bélier qui s'est pris les cornes dans un buisson. Après tout, se dit Abraham, qui avait le sens des affaires, si Dieu est avide de sang, peut-être se contentera-t-il du sang de ce bélier : du sang pour du sang, il n'y a pas grande différence, au fond. Abraham a osé franchir le pas : remplacer la victime humaine par une victime animale. Et on s'est aperçu que ça ne marchait pas plus mal : la religion sacrificielle fonctionne aussi bien avec une victime animale qu'avec une victime humaine.

Une autre étape sera franchie dans la façon de réglementer les conflits qui naissent de l'affrontement des désirs humains immodérés, ce sera l'invention de la loi. *Le Code d'Hammurabi*, production de la civilisation mésopotamienne, et qui inspirera la « loi mosaïque », est un cas remarquable de cette invention de

la loi. La « loi de Moïse » a codifié, dans les Dix commandements, les règles destinées à contenir la violence mortifère qui menace toujours l'existence des groupes humains. Pendant toute la durée de ce qu'on appelle l'Ancien Testament, ou la première Alliance, continueront à coexister, dans le peuple juif, une « religion de la Loi » et une religion sacrificielle, avec sacrifices d'animaux, jusqu'au moment où la destruction du Temple de Jérusalem, en l'an 70 de l'ère chrétienne, mettra fin à cette religion à sacrifices d'animaux, cette tradition subsistant cependant avec « le mouton de l'Aïd » chez les musulmans.

Mais déjà les prophètes de l'Ancien Testament avaient affirmé avec force que ce qui plaisait à Dieu, ce n'était pas « les sacrifices de taureaux ou de béliers », mais une conduite morale droite, une conduite selon la justice, c'est à dire, au fond, le respect de l'autre. Quant au christianisme, il a affirmé dès son origine que la mort de Jésus, le « sacrifice de la Croix » mettaient un terme à la nécessité de tout sacrifice.

La « révolution chrétienne », déjà amorcée dans l'Ancien Testament, opère, en principe, un retournement complet de la notion religieuse de sacrifice, et, du même coup, de la culpabilité. Dans les religions sacrificielles, la victime est considérée comme coupable du mal qui a menacé l'existence du groupe. C'est le lynchage du bouc émissaire, « chargé des péchés du peuple » qui est censé purger le mal qui a atteint la communauté. La religion sacrificielle est une religion qui se place du côté des lyncheurs. La religion judéo-chrétienne renverse cette perspective. Ce retournement de la dialectique sacrificielle se manifeste dans un des mythes qui est à la base du judéo-christianisme : le mythe de Caïn et Abel. Dans ce mythe, Abel est la victime ; selon la logique sacrificielle, la victime est censée être le coupable. Or, dans le mythe de Caïn et Abel, Caïn est présenté comme un

assassin, c'est lui le « coupable », objet de la réprobation divine, tandis qu'Abel, la victime, est considéré comme innocent. Ce thème de la victime innocente sera repris par les prophètes d'Israël, c'est particulièrement le cas d'Isaïe, avec ses quatre poèmes intitulés « les chants du serviteur de Yahvé » ; cette figure du « serviteur de Yahvé », victime innocente, sera reprise par les chrétiens qui l'appliqueront à Jésus, « l'Agneau de Dieu » (bouc émissaire), qui « porte le péché du monde » dont le sacrifice rétablit l'harmonie dans les rapports humains et apporte la paix au monde, indique la voie par laquelle cette paix peut s'établir. Désormais, toutes les victimes devront être considérées comme innocentes, plus personne ne devra plus être chargé d'une culpabilité quelconque : c'est la doctrine du « pardon ».

Cette considération, établie en principe, il reste encore beaucoup à faire pour qu'elle soit appliquée dans la pratique. Les désirs humains immodérés continueront longtemps encore à exercer leurs ravages.

SOMMAIRE

La Violence, la Guerre

René Girard, *La Violence et le Sacré*, et *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, et Eugen Drewerman, *La spirale de la peur* ; deux approches de la question de la violence humaine : une approche anthropologique : Girard ; une approche psychanalytique : Drewerman.

L'un comme l'autre partent de la constatation que le passage de l'animalité à l'humanité se traduit par une exaspération de l'agressivité naturelle. Alors que chez les animaux, l'agressivité reste toujours cantonnée dans des limites déterminées, chez les humains elle se développe d'une façon qui la rend très vite incontrôlable. L'animal tue pour se nourrir ; entre congénères l'affrontement pour la domination débouche rarement sur la mort : le plus faible s'incline devant le plus fort et on en reste là. Chez les humains, les conflits entre groupes ou entre individus dans un groupe peuvent aller jusqu'à la mort et enclencher un cycle de violences sans fin.

René Girard dans *La Violence et le Sacré* analyse [15] en détail cet enchaînement de la violence dans le groupe : affrontement à mort entre deux membres du groupe – la mort de l'un des deux protagonistes appelle la vengeance : les parents de celui qui a été tué voudront obtenir satisfaction du meurtre de leur proche par la mort de celui qui a tué, meurtre qui à son tour appellera vengeance et ainsi de suite jusqu'à mettre en danger l'existence même du groupe. Jusqu'au jour où apparaît la solution de la victime expiatoire ou « bouc émissaire » : la folie meurtrière qui s'est emparée du groupe se tourne vers une victime sans défense, une victime qui pour une raison ou une autre n'est pas susceptible

d'être vengée. La violence devenue incontrôlable au sein d'un groupe se décharge sur cette victime, et, comme par miracle, le groupe retrouve la paix, au moins jusqu'à la prochaine occasion de conflit. Mais, instruit par l'expérience, le groupe, quand il sentira monter en son sein un nouvel accès de violence, saura que pour y mettre arrêt il suffira de sacrifier une victime, un bouc émissaire. Cette victime sacrificielle revêtira le double aspect contradictoire caractéristique du sacré : répulsion et attrait, crainte et reconnaissance. Désignée comme coupable du mal qui risquait d'emporter le groupe, cette victime apparaît en même temps comme l'être bénéfique qui a sauvé le groupe de la perdition, la divinité à la fois redoutable et bienfaisante.

Selon l'analyse de René Girard, les choses évolueront ensuite : passage des religions sacrificielles aux religions de salut, à la religion morale, inventions d'institutions étatiques, judiciaires qui chercheront à régler les conflits par la rationalité du droit. Mais cette évolution est loin d'être achevée.

Drewerman, lui, part du constat que de tout temps et en tous lieux il y a toujours des guerres et, bien qu'on estime qu'il ne devrait plus y en avoir, il y en a toujours. « Les peuples et les religions des temps anciens considèrent que la guerre fait partie de l'ordre universel ; la vie et la mort constituent un couple d'opposés entre lesquels l'équilibre devrait être maintenu ». Mais pourquoi en est-il ainsi ?

Drewerman fait remarquer aussi que l'agressivité est, avec la sexualité, l'un des deux mécanismes fondamentaux de la psychologie humaine. Mais pourquoi, chez l'homme, cette agressivité prend-elle cette allure incontrôlable qui conduit à des guerres de plus en plus mortelles ?

Pour Drewerman, le passage de l'animalité à l'humanité se caractérise par l'apparition de la conscience : l'homme prend

conscience de lui-même, il réalise qu'il n'est pas sa propre origine, qu'il est donc dépendant, à la merci d'un autre. En même temps, son appréhension du temps lui permet d'anticiper les dangers qui peuvent menacer son existence, sentiment qui est naturellement générateur d'angoisse.

Selon Drewerman, seule la religion peut nous faire échapper à cette angoisse, à cette peur et donc à la guerre. Non pas une religion moralisante qui proscrirait la guerre au nom d'un impératif « Tu ne tueras pas ». Mais une religion qui consisterait à retrouver la relation, à se « relier » à celui qui est l'Origine de toutes choses. La sécurité absolue que procurerait l'établissement – ou le rétablissement – de cette relation à notre Origine calmerait toute angoisse, toute peur, annulant du même coup toute nécessité de la guerre.

SOMMAIRE

La dialectique du don

Le second de mes maîtres à penser en anthropologie, Marcel Mauss, aborde aussi, mais sous un angle différent, la question des relations entre les humains.

Marcel Mauss a étudié certaines tribus indiennes d'Amérique du Nord et y a découvert une coutume curieuse : le potlatch. Il en rend compte dans l'*Essai sur le don*. Dans ces tribus, il arrive qu'à un moment donné, un chef de famille se mette à faire une grande distribution de cadeaux : couvertures, étoffes, ustensiles de cuisine, outils… simplement pour montrer sa générosité. Les autres chefs de famille se voient obligés d'accepter ces cadeaux sous peine de vexer à mort le généreux donateur. À leur tour ils trouveront un jour l'occasion de faire une distribution de cadeaux qui égalera, surpassera même en générosité la distribution précédente. Cette rivalité dans la munificence du don pourra éventuellement aboutir à la situation extrême où le donateur ira jusqu'à se ruiner pour ne pas perdre la face, voire pour surpasser les autres en générosité. On a là, dans cette rivalité pour le don, exactement l'inverse de la rivalité pour la possession que Girard distinguait à l'origine des relations aboutissant au conflit des désirs antagonistes. C'est l'inverse aussi du marchandage dans les souks arabes où le marchand et le client rivalisent non pas de générosité, mais d'âpreté au gain. Ce qui se passe, plus généralement, dans la « société de marché » où chacun cherche à tirer le profit maximum au détriment de l'autre, des autres. La compétition dans le don enclenche un jeu de relations sociales extrêmement subtil et complexe, bien plus passionnant que la froide compétition du « marché ».

Dans sa dimension fastueuse, dans sa démesure, le potlatch apparaît comme un phénomène tout à fait exotique. Mais on en retrouve l'analogue, plus modéré, dans le jeu des relations sociales d'invitations à un repas ou de « tournées » de bistrot. Celui qui a répondu à une invitation ou à qui on a payé une tournée se trouve en dette, et dans l'obligation de « rendre l'invitation » de payer la tournée à son tour. Mais quand, ayant reçu quelque chose, on se trouve dans l'incapacité de « rendre la pareille » ?

Je me souviens d'une occasion où nous avons pu, ma femme et moi, toucher du doigt les effets de cette dialectique complexe du don et du contre-don. Nous habitions dans le petit lotissement HLM où nous avons passé les premières années de notre mariage. Il y avait dans le quartier une famille de dix enfants. La famille n'était pas riche, pas vraiment misérable non plus. Le père était un simple manœuvre, assez effacé, pas très énergique sans pour autant qu'on puisse l'accuser de paresse. La mère, pas très forte bien qu'ayant porté sans problèmes ses multiples grossesses, son ménage bien tenu, mais sans plus. Les enfants, comme on disait – sans pour autant mettre en cause les parents – étaient des « petits malheureux » ne respirant pas la santé, inspirant plutôt la pitié que la sympathie.

À l'occasion d'une des nombreuses maternités de la mère, nous avions pris chez nous pour quelques jours, un des enfants les plus jeunes. Nous l'avions soignée, nourrie, entourée d'affection comme l'un des nôtres, un peu plus tout de même certainement par dévouement que par plaisir. Quelque temps après l'avoir rendu à sa famille nous avons appris que le père faisait courir le bruit dans le quartier que nous l'avions mal traité. Nous avons évidemment été choqués de cette « ingratitude » et de cette mauvaise foi évidente. Mais en y réfléchissant, la

réaction du père s'expliquait : à défaut de pouvoir rendre la pareille, pour se libérer de sa dette et du devoir de reconnaissance il n'avait que cette solution de l'ingratitude. L'humiliation de recevoir sans pouvoir rendre, la dépendance dans laquelle on se trouve alors appellent forcément cette solution.

On peut, à partir de là, faire des réflexions sur les rapports de l'homme avec Dieu, de la créature avec un Créateur. Comment rendre la pareille à la source dont dépend notre existence ? La religion recommande la prière d'action de grâces. Pourtant, si on a quelque fierté, on trouvera dur que Dieu exige de nous ce devoir de reconnaissance : après tout, nous n'avons pas demandé à venir au monde. Dans les relations entre Dieu et les hommes, les choses ne sont pas si simples.

Avec la dialectique du don, on a une approche de la question des relations entre les humains qui est assez différente de celle de Girard. L'analyse marxiste en est une autre encore. Les religions proposent aussi leur grille de lecture. L'approche religieuse a sa spécificité. Les religieux, les théologiens ont quelque tendance à affirmer que la religion détient la réponse, la seule vraiment valable à la question des rapports entre les hommes, et ceci pour la raison que ces rapports entre les hommes ne peuvent se régler de façon vraiment satisfaisante sans faire référence à une transcendance, à Dieu. C'est leur droit d'être convaincus de la vérité de ce qu'ils croient. D'autres croient autrement, ou doutent. C'est là un fait que personne ne peut annuler.

SOMMAIRE

Si on te frappe

« Si on te frappe sur la joue droite, tends la joue gauche. »

Rien ne t'oblige à faire ainsi. Sache seulement que répondre à la violence par la violence, c'est entretenir la guerre. Tendre la joue gauche, ce n'est pas capituler devant l'adversaire ; c'est simplement le moyen de le désarmer ; voir ceux qui ont pratiqué la non-violence : Jésus, Gandhi, Martin Luther King, Nelson Mandela…

Mais ça ne marche pas à tous coups ; les violents apprennent toujours plus de cruauté.

En tous cas, ce n'est pas facile à pratiquer.

SOMMAIRE

Les dieux grecs… et la création

Là, c'était Antoine, 11 ans, qui demandait à sa mère : « Est-ce que tu crois aux dieux grecs ? » C'est le genre de question qui vous prend au dépourvu et sur le coup on ne sait pas trop quoi répondre. Pour répondre, il aurait fallu commencer par renvoyer la question : « C'est quoi, au juste, les dieux grecs ? »… Et les dieux romains aussi pendant qu'on y est.

Zeus (Jupiter) : le maître de l'Olympe, dieu de la foudre.
Cérès : déesse des moissons.
Arès (Mars) : dieu de la guerre.
Aphrodite (Vénus) : déesse de l'amour.
Neptune : dieu de la mer.
Pluton : dieu des « lieux inférieurs ».

En somme, toutes les forces de la nature ainsi personnifiées. Devant ces forces qui les dépassent, les hommes sont spontanément saisis d'une crainte respectueuse et en même temps aussi, persuadés que derrière ces forces il y a quelqu'un à qui on peut s'adresser, qu'on peut prier pour nous éviter d'être écrasés par ces forces redoutables. Ainsi se construisent les mythologies : la mythologie grecque, puis celle des Romains, mais aussi la mythologie du peuple hébreu qui nous a été transmise par le livre de la Genèse, dans la Bible. Tous les peuples ont, en fait, à l'origine, une mythologie.

Dans les récits de la mythologie grecque concernant l'origine de l'univers [16], on ne parle pas encore, à proprement dire, de

« dieux ». D'abord, il y avait le « chaos » : un vide, un vide obscur, espace de confusion, dans une nuit indistincte.

Dans la mythologie des Hébreux : la Genèse, il est dit que le monde était « tohu » et « bohu », il n'avait pas de forme, ce n'était que du vide. Dans notre langage actuel, « tohu-bohu » est resté synonyme de chaos.

Puis vint, selon les Grecs, Gaïa, la Terre. Surgie du chaos, elle s'y rattache par ses profondeurs : au plus profond de la terre, se retrouve l'aspect chaotique originel.

Puis vint, toujours selon les Grecs, L'Éros ; l'Éros primordial, qui sort de Gaïa, c'est une « poussée », une énergie. Le terme, Éros, évoque aussi un élan, un désir pourrait-on dire, mais un désir qui ne serait pas orienté sur quelque chose ou quelqu'un, un élan, un pur désir.

Dans la Bible, il est question d'un « vent de Dieu » qui tournoyait sur les eaux chaotiques originelles. Ce « vent de Dieu » : un souffle puissant, pourrait correspondre à l'Éros grec : la force qui anime la Création. On remarquera ici la présence d'un personnage absent à ce stade-là de la mythologie grecque : un Dieu ; et ce Dieu entreprend de mettre de l'ordre dans le chaos : il sépare la lumière des ténèbres, il installe le firmament qui sépare les « eaux d'en haut » et les « eaux d'en bas » ; il rassemble les « eaux d'en bas » en une masse : les mers, l'Océan et apparaît alors le Continent, la terre ferme.

Pour les Grecs, c'est Gaïa, la terre, qui, sous la poussée de l'Éros, enfante Ouranos, le ciel et Pontos, l'océan. Et alors, pour les Grecs commencent les aventures des dieux : Zeus, Aphrodite, Héphaïtos… et des héros.

Alors, faut-il croire aux dieux grecs ? Faut-il croire au Dieu de la Bible ? Au Dieu des chrétiens ? Ou à celui des musulmans ?

Actuellement, plus personne, je pense, ne croit qu'il existe quelqu'un qui s'appelle Jupiter ou Vénus. Il y a des gens qui croient qu'il existe des « esprits de la nature », une sorte d'intelligence plus ou moins personnelle qui animerait les plantes, les arbres ou les sources. C'est vrai que quand on voit la merveille d'organisation du moindre être vivant, on ne peut pas s'empêcher de se poser des questions. Les « puces électroniques » les plus perfectionnées sont loin d'égaler le degré de complexité, et de miniaturisation d'une cellule vivante. De plus, la puce électronique a été fabriquée de l'extérieur, par l'intelligence humaine ; l'organisation de la cellule vivante s'est faite d'elle-même, de l'intérieur. Comment ne pas penser qu'il y a ainsi « une intelligence de la nature, enfermée dans le capital génétique de la moindre graine, du moindre être vivant. » D'où vient cette intelligence ?

La question de Dieu se pose alors en des termes fort simples : l'Univers qui aboutit à l'être vivant, et pensant, a-t-il à son origine une énergie créatrice impersonnelle ou un Etre personnel ? Aucune preuve scientifique ne permet de trancher, ni dans un sens ni dans l'autre. On peut croire qu'il y a un Dieu aussi bien que croire qu'il n'y en a pas ; on peut aussi s'abstenir de se poser la question. Chacun est libre de se déterminer dans un sens ou dans l'autre. Mais croire en Dieu ou pas, ou ne pas se poser la question, cela donne forcément un sens différent à la vie.

Quelques précisions :

Le « vent de Dieu »

Le vent ! Quoi de plus léger, de plus impalpable que l'air ? L'air c'est presque rien. Et pourtant, quelle force quand il se met à tourbillonner en tempête, capable de casser comme des allumettes des arbres centenaires, d'arracher la toiture des

maisons, de soulever les vagues de la mer, d'engendrer des cyclones dévastateurs.

L'air, c'est aussi le souffle de la vie ; en hébreu : ruha ; en grec : pneuma ; en latin : Spriritus ou anima ; en français : l'esprit, l'âme. Platon nous a joué un drôle de tour en nous mettant dans la tête cette idée d'une distinction pouvant aller jusqu'à la séparation, et jusqu'à penser que l'âme puisse vivre indépendamment du corps, alors que l'âme c'est simplement la vie du corps. Le corps est vivant ou il est mort ; la vie n'est pas quelque chose de suspendu comme ça en l'air. Qu'est-ce que ça peut être, une âme sans corps ?

Et l'esprit ? Nous avons spontanément le sentiment que la réalité c'est ce que nous pouvons voir et toucher, la réalité matérielle. Et si on nous parle d'une réalité « spirituelle », cela nous apparaît, au mieux, comme quelque chose de vague, d'un peu éthéré, de fade, quelque chose qui n'a pas la saveur, la consistance de la réalité matérielle. Mais de même que l'air, si léger, si impalpable, peut soudain devenir une force terrible, pourquoi la réalité spirituelle n'aurait-elle pas une puissance plus grande encore, peut-être, que le souffle des tempêtes ? S'il y a vraiment une réalité spirituelle, elle doit être non pas moins réelle, mais, au contraire, plus réelle que la réalité matérielle. Mais en quoi peut consister au juste cette réalité spirituelle ? Impossible de le dire.

Les eaux

Quand les Hébreux parlent des eaux, cela recouvre en fait une notion assez complexe. Il est question des « eaux d'en haut » et des « eaux d'en bas ».

Les « eaux d'en haut » : bien sûr, ils voyaient bien que la pluie tombait du ciel quand, dans le ciel, il y avait des nuages. Sans

connaître le mécanisme de l'évaporation de l'eau des mers et la condensation des nuages en pluie, on peut bien penser qu'il y a là-haut un réservoir inépuisable. Et qu'est-ce qu'il y a derrière ces nuages menaçants et mystérieux ? D'où sortent des éclairs et le tonnerre ? Dans la notion des « eaux d'en haut », il y a quelque chose comme la notion de l'espace : ces espaces infinis dont Pascal disait : « Le silence des espaces infinis m'effraie. »

Les « eaux d'en bas » : ce sont bien sûr les océans ; mais aussi quelque chose d'analogue à ce que les Grecs pensaient quand ils disaient qu'au plus profond de la terre se retrouve l'aspect chaotique originel : les « lieux inférieurs ». Pour les Hébreux comme pour les Grecs, sous la réalité matérielle visible et tangible, il y a quelque chose d'obscur, d'inconnaissable, de redoutable. Les Hébreux expriment ça en disant que la terre est posée « sur les eaux ». « La terre, et tout ce qui l'habite, c'est Dieu qui l'a fondée sur les mers et la garde inébranlable sur les flots. »

Les « eaux d'en bas », c'est aussi l'abîme : au Déluge « jaillirent les sources du grand abîme et les écluses du ciel s'ouvrirent. »

Les Hébreux ne sont pas un peuple de marins : ils ont peur de l'eau, de la mer ; c'est pour eux une puissance redoutable, inquiétante. C'est comme dans certains rêves d'angoisse où on a l'impression de tomber dans un trou d'eau et de vase qui va nous engloutir. Il y a un psaume qui dit :

Sauve-moi, mon Dieu, les eaux montent jusqu'à ma gorge
J'enfonce dans la vase du gouffre ; je descends dans l'abîme des eaux.

Et c'est dans un symbolisme magnifique que la Bible décrit comment Dieu fait sortir son peuple de l'esclavage ; les eaux :

puissance obscure, incontrôlée, mais cependant dominée par la puissance supérieure de Dieu.

Les eaux en te voyant, ô Dieu, tremblèrent ; l'abîme lui-même a frémi
Les nuages déversèrent leurs eaux ; la foudre frappait de toutes parts
Au roulement de ta voix qui tonnait, tes éclairs illuminaient le monde
Par la mer passait ton chemin, tes sentiers par les eaux profondes
Tu as conduit comme un troupeau ton peuple par la main de Moïse et Aaron.

L'Éros

Dans son ouvrage sur *L'Univers, les dieux, les hommes*, Jean-Pierre Vernant définit l'Éros primitif des Grecs comme une « poussée » ; terme assez inattendu : poussée… pulsion… élan ?

Le verbe « pousser » a de multiples significations : dans le principe d'Archimède, il est dit que « tout corps plongé dans un liquide reçoit de la part de ce liquide une poussée verticale de bas en haut… » ; pour dire « faut pas exagérer », on dit « faut pas pousser »… les plantes, les arbres poussent ; la femme, pour accoucher doit pousser ; et au petit, sur son pot, on dit : « Pousse, petit », et il est tout fier de montrer à sa maman son premier caca… Le rapprochement paraît sans doute incongru. Je n'aurais pas osé le faire s'il n'y avait pas eu avant moi le grand saint Augustin qui faisait cette remarque à propos de l'endroit par où on sort pour venir au monde. Il disait cela en latin, ce qui fait moins grossier : « Inter faeces et urinas nascit homo »… « L'homme naît entre les excréments et l'urine ». Pourquoi cette remarque ? Pour nous rappeler l'humilité de notre origine ? Et

quel rapport avec l'Éros ? L'amour ? Pour nous dire qu'il n'y a rien de sale ?

Et nous retrouvons aussi les eaux puisque nous sortons du liquide amniotique et, plus loin encore, peut-être nous souvenons-nous d'avoir été la première bactérie née dans l'océan primitif.

SOMMAIRE

Une histoire « sainte » ?

De notre temps, on apprenait aux enfants des épisodes, tirés de la Bible, et qu'on appelle « l'Histoire Sainte ». Histoire sainte ? Ou l'histoire d'un peuple « pas tout à fait comme les autres ? » Curieux, le destin de ce peuple, le peuple hébreu. Son apparition dans l'Histoire se situe vers le milieu du XIIIe siècle avant notre ère, l'ère chrétienne. Il y avait à cette époque un certain nombre de tribus, dispersées entre l'Égypte et la Mésopotamie et qui se référaient à un ancêtre commun plus ou moins mythique qui aurait émigré vers l'an – 2000 de la ville de Ur en Chaldée, cité sumérienne importante à l'époque.

Certaines de ces tribus nomadisaient en Canaan (la Palestine actuelle) ; d'autres s'étaient fixées dans le delta du Nil et y constituaient une main-d'œuvre employée par les Égyptiens tout particulièrement à l'époque où Ramsès II entreprend d'importantes constructions en basse Égypte. Ces tribus, que les Égyptiens appellent les Apirou constituent une population de statut inférieur et d'un niveau culturel bien frustre par rapport à la brillante civilisation égyptienne.

Et c'est là qu'apparaît alors le personnage de Moïse. On n'en a pas de traces directes dans l'histoire officielle égyptienne. Mais tout donne à penser qu'il a été formé à la culture de la haute société égyptienne. Gérald Messadié, dans son roman historique *Moïse* propose une hypothèse fort vraisemblable concernant l'origine et la carrière de Moïse [17]. Moïse en tous cas présente indubitablement la carrure d'un fondateur et d'un conducteur de peuple. Sous son impulsion, les tribus « Apirou » quittent l'Égypte, dans des conditions dont l'historiographie hébreu

ultérieure a fait une épopée fantastique ; c'est la loi du genre. Ce qui reste de plus tangible et indiscutable, c'est la constitution d'un ensemble de règles d'organisation sociale et de prescriptions morales qui vont devenir le fondement du peuple désormais fortement structuré sous la dénomination désormais fixée de peuple d'Israël.

Cette organisation sociale et les règles morales qui en forment l'ossature sont ancrées sur l'idée d'un Dieu unique, pilier central de tout l'édifice, ce Dieu, Dieu unique, créateur de l'Univers, est censé avoir passé un contrat tout particulier, une Alliance avec ce peuple devenu le peuple privilégié, le peuple élu : prétention finalement assez exorbitante ! Cette idée d'un Dieu unique, fondement constitutionnel du peuple d'Israël n'est pas une idée absolument originale. Moïse a pu la puiser dans certaines traditions locales. Il a pu avoir connaissance aussi de l'aventure malheureuse du pharaon Akhénaton qui avait voulu imposer le culte unique du dieu Aton (le disque solaire) éliminant ainsi tous les autres dieux du panthéon égyptien.

Mais la conception que se fait Moïse du Dieu unique s'alimente aussi à une expérience mystique personnelle, épisode rapporté au chapitre 3 du livre de l'Exode : par une journée torride dans le désert, à travers une « flamme de feu » qui brûle au cœur du buisson, Moïse perçoit la présence de Yahveh, le Dieu des Hébreux et il en reçoit sa mission : faire sortir les Hébreux d'Égypte. Quand il présente aux Hébreux son projet de constitution, Moïse se réfère donc à ce « dieu de leurs pères », ces pères, ce sont les « patriarches », personnages semi-mythiques : Abraham, Isaac, Jacob dont il est fait état dans le livre de la Genèse.

La figure de Dieu qui apparaît dans l'histoire de ces patriarches, est une figure étonnement humaine. Ainsi, l'épisode du

« chêne de Mambré » [18] : Abraham assis à l'entrée de sa tente au moment le plus chaud du jour, voit arriver trois hommes ; il leur offre l'hospitalité ; et voilà qu'ils lui demandent : « Où es Sara, ta femme ? » Abraham répond : « Elle est dans la tente ». Et l'hôte, soudain devenu unique au lieu de trois, reprend : « Je reviendrai l'an prochain, alors ta femme Sara aura un fils ». Or Abraham et Sara étaient vieux et Sara « avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes ». Entendant cette promesse, Sara, qui écoutait à la porte, « rit en elle-même ». Et l'hôte, devenu tout d'un coup Yahveh dit à Abraham : « Pourquoi a-t-elle ri ? » Sara dément it : « Je n'ai pas ri », mais il répliqua : « Si, tu as ri ». Puis les trois hommes s'en vont [19]. Abraham les accompagne un bout de chemin. Et de nouveau ils sont devenus Yahveh qui explique à Abraham qu'il s'en va châtier Sodome et Gomorrhe dont les turpitudes ont dépassé toute mesure. Abraham dont le neveu Lot habite justement Sodome entreprend alors avec Dieu une véritable discussion de marchands de tapis : « Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le pécheur ? Et s'il y a, mettons, cinquante justes dans la ville, ne pardonneras-tu pas à la ville à cause de ces cinquante justes ? » Et Yahvé répond : « Bon, d'accord, s'il y a cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à toute la cité. » Et Abraham reprend : « Je suis bien hardi de parler à mon Seigneur. Mais si des cinquante justes il en manque cinq ? »... » Bon si j'y trouve quarante-cinq justes, je pardonnerai »... » Et s'il n'y en a que quarante ? »... » Bon, pour quarante, je pardonnerai encore »... Et les salamalecs continuent : « Que mon Seigneur ne s'irrite pas ! Et s'il n'y en a que trente... » Et le marchandage continue jusqu'à descendre jusqu'à dix. Mais on ne trouvera même pas dix justes à Sodome et Gomorrhe, et les deux villes seront détruites : « voilà ce qui arrive à ceux qui ne se conduisent pas bien ! »

Du second patriarche, Isaac, les vieilles traditions ne disent pas grand-chose. L'épisode où il est raconté comment fut choisie celle qui devait devenir sa femme donne lieu à une scène assez charmante, toute empreinte du charme d'un passé pastoral idéalisé [20]. Un serviteur a été envoyé au « pays des pères » avec mission d'en ramener une femme pour Isaac. C'est Yahvé qui marquera d'un signe celle qui devra être choisie : celle à qui le serviteur demandera à boire et qui lui proposera d'abreuver aussi ses chansaux : c'est celle-là que Yahvé aura désignée. Le serviteur est assis près des puits, la jeune fille arrive, elle est vierge, jeune et belle ; le serviteur est reçu en grand honneur et amitié dans la famille de la jeune fille et le serviteur la ramène à Isaac. Un Dieu qui s'occupe de négocier le mariage de ses fidèles c'est là une marque touchante d'attention.

Avec le troisième patriarche, Jacob, on retrouve des scènes d'un caractère plus « théophanique » : celle où une nuit dans son sommeil, Jacob voit une échelle dressée jusqu'au ciel et des anges qui y montent ou en descendent [21] et soudain Yahvé se tient devant lui, lui promettant la terre sur laquelle il est couché et une nombreuse descendance. Et Jacob, à son réveil, tout saisi, se dit : « Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas ; c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Plus tard, une nuit encore, un épisode assez mystérieux [22], Jacob se trouvant seul rencontre quelqu'un, un homme, et lutte avec lui jusqu'au lever de l'aurore ; alors son adversaire lui dit : « Lâche-moi, car l'aurore est levée » ; Jacob répond : « Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies béni ». L'autre lui demande : « Quel est ton nom ? » « Jacob » répond celui-ci. Et l'autre de répondre : « On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre les hommes ». Israël : un nom appelé à un grand avenir !

Mais c'est une tout autre figure de Dieu qui apparaît avec Moïse ; ce n'est plus le Dieu familier, proche, humain tel qu'était le Dieu des patriarches. Le Dieu du Sinaï se manifeste dans le tonnerre et les éclairs [23], c'est un Dieu sévère qui dicte de façon impérative les strictes lois morales que le peuple devra suivre.

Ce n'était pas une petite affaire que Moïse avait là entreprise : forger un peuple à partir des tribus indociles qu'il avait fait sortir d'Égypte, décider ce peuple, foncièrement matérialiste et encore sous l'emprise de la fascination des richesses de l'Égypte et des images colorées de ces dieux, décider ce peuple à suivre dans le désert un Dieu unique, invisible, inaccessible, qui propose à ses adeptes la vie austère des migrants ! Les chemins de la liberté ne s'avèrent pas des chemins faciles !

Par ailleurs, cette idée d'un Dieu unique, l'idée qu'il ne fallait s'incliner devant aucune représentation matérielle ou mentale de ce Dieu unique, devant aucune idole de fabrication humaine, et devant aucun pouvoir humain, cette idée rencontrait un écho profond dans l'esprit de ce peuple rebelle à toute soumission. Le peuple hébreu restera toujours tiraillé entre ces deux attraits : l'attrait exaltant, mais austère du Dieu unique, la séduction des dieux plus ouverts aux convoitises humaines.

Et finalement, là où le riche et le puissant Pharaon, Akhénaton, a échoué : imposer le culte du Dieu unique, Moïse, avec ses tribus misérables, va réussir. Si c'est le vrai Dieu qui se révèle ainsi dans l'histoire, ce n'est pas par le canal des sages, des riches et des puissants. La naissance du Christ relèvera du même schéma.

C'est vrai que Moïse n'avait pas contre lui une caste puissante comme celle des prêtres d'Amon qui avaient fini par avoir raison de l'hérétique Akhénaton. Mais cette réussite – réussite d'ailleurs sans cesse remise en cause – Moïse n'allait l'obtenir que par la

force d'une volonté inflexible, l'appel à un Dieu jaloux et vengeur, des crises de colère violentes, des châtiments impitoyables et exemplaires et aussi par l'appât d'une terre où « couleraient le lait et le miel ». [24]

Moïse n'aura pas la consolation de faire entrer le peuple dans la Terre promise. Ce sera l'affaire du successeur qu'il se sera désigné [25] Josué. Et l'occupation de la Terre de Canaan (La Palestine actuelle) par les tribus israélites a bien les allures d'un génocide.

Canaan se présente comme une région morcelée en une multitude de petits territoires, avec des « villes », et tenus par ce que la Bible appelle des « rois » ; la plupart de ces « villes » ne devaient être que de simples bourgades et les « rois », des petits roitelets locaux, des chefs de tribus. Quand les tribus israélites traversent un de ces territoires, si le « roi » ou la « ville » s'oppose à leur passage, les Israélites s'emparent de la ville, et la « vouent à l'anathème », passant au fil de l'épée hommes, femmes et enfants « sans rien laisser échapper » [26], à Jéricho, on passa même au fil de l'épée taureaux, moutons et ânes, et la ville fut brûlée, et « maudit l'homme qui se lèverait pour la rebâtir » [27]. Ainsi également de la ville d'Aï, dont le roi fut pendu, lapidé et brûlé [28]. Et tout le livre de Josué n'est qu'une longue suite de villes prises par la ruse ou par la force, vouées à l'anathème, et des rois et populations massacrées, ne laissant « pas âme qui vive » [29]. Et tout cela, au nom du Dieu Yahvé !

Ces massacres étaient peut être choses courantes à cette époque. Le peuple « élu de Dieu » n'apparaît alors pas plus tendre que les autres ; on est loin de la paisible vie pastorale qu'évoquaient les récits du temps des patriarches. Le Dieu révélé au Sinaï est un Dieu guerrier.

Il doit bien y avoir dans le monothéisme, dans le sentiment de posséder la Vérité et d'être le peuple élu, un revers terrible : c'est de se croire tous les droits. Et tout au long de l'histoire occidentale les monothéismes, chrétien ou musulman, connaîtront cette tentation conquérante et totalitaire, et y succomberont régulièrement.

Ainsi, le Dieu des envahisseurs hébreux de la terre de Canaan donne l'image d'un dieu aussi cruel que les Baals qu'il entendait détruire. Dans cette terre de Canaan régnait la violence d'une religion sacrificielle « ils brûlent au feu leurs fils et leurs filles » [30]. En pénétrant sur cette terre, les Israëlites n'étaient-ils pas pris au piège de la contagion de cette violence, alors que leur ancêtre Abraham avait fait un premier pas pour en sortir. Ils n'allaient d'ailleurs pas tarder à se laisser contaminer par cette religion des Baals, malgré toutes les recommandations et les menaces que leur avait faites Moïse.

Ce qui faisait néanmoins la force de ce peuple d'Israël, en dépit de quelques épisodes de querelles fratricides [31], c'était une certaine conscience de son unité, conscience fondée sur la conviction d'être le peuple élu. Son organisation restait cependant fort anarchique. Les tribus se donnaient périodiquement un guide, un leader charismatique, mais dont l'autorité n'était que transitoire. La véritable autorité reconnue c'était celle du Dieu Yahvé, mais autorité bien lointaine. Les tribus finirent, comme les grenouilles de Jean de la Fontaine, par demander un roi, un vrai « roi » comme toutes les nations ». [32]

Il y eut d'abord Saül à qui le pouvoir ne tarda pas à monter à la tête et qui devint la proie de terribles crises de violences, que David calmait au son de sa harpe. Saül finit par se donner la mort, vaincu dans une guerre contre les Philistins [33]. Alors vint

David qui fut le premier vrai roi d'Israël, qui unifia le pays, y établit fermement son autorité, prit Jérusalem et en fit le centre religieux d'Israël [34]. Sous le règne de David fut accompli aussi un important travail de compilation et de mise en forme des traditions orales éparses parmi les différentes tribus. Salomon, son successeur [35], poursuivit et amplifia l'œuvre de David. Il fit bâtir à Jérusalem un temple grandiose. Sous son règne, Israël atteignit l'apogée de sa prospérité et de sa gloire et acquit une renommée internationale. Sans égaler, bien sûr, les deux superpuissances : l'Égypte à l'Ouest, l'Assyrie à l'Est, Israël devint un État qui n'était plus quantité négligeable sur la scène du Moyen-Orient.

Ce brillant éclat ne devait pas durer. Dès la mort de Salomon, le pays se redivisa en deux royaumes : Israël au Nord, Juda au Sud. Quelques siècles de décadence, et c'est la grande épreuve : d'abord la chute du royaume du Nord et déportation de ses habitants à Ninive, puis celle du royaume du Sud et la déportation à Babylone [36].

Israël entrait donc dans la grande épreuve. Et le temps de la grande épreuve, c'est aussi le temps des prophètes. Il y a toujours eu des prophètes, des hommes qui se présentent comme les porte-parole du dieu, de Dieu ; des oracles qu'on vient consulter. Les différents types de prophètes, devins, mages, chamans ont chacun leur particularité selon le type de culture auquel ils appartiennent et suivant le dieu, ou les dieux auxquels ils se réfèrent. Les prophètes d'Israël ont donc la particularité de se référer au Dieu d'Israël, Dieu unique, supérieur à tous les dieux, créateur et maître de l'Univers. Les prophètes d'Israël ont laissé des textes d'une grande beauté littéraire, d'une force poétique remarquable. Hommes clairvoyants, dès avant le temps de la grande épreuve ils la voyaient venir et essayaient d'y préparer leur peuple.

On reconnaît dans la Bible quatre grands prophètes : Isaïe, le grand classique de la Bible, le plus magnifique ; Jérémie, le prophète de malheur, le Cassandre de Jérusalem ; Ezéchiel le visionnaire ; et le mystérieux Daniel. La prédiction des deux premiers : Isaïe et Jérémie se situent avant et pendant l'Exil à Babylone. L'épreuve a mûri le peuple et amené ses penseurs à s'interroger sur le sens de l'histoire, sur les rapports entre Dieu et son peuple. Le peuple d'Israël n'est plus la fière nation qui pouvait se croire presque l'égale des « grands » ; c'est un peuple humilié et qui s'interroge sur le sens de la destinée humaine.

On a notamment dans Isaïe, ce qu'on appelle : « Les chants du Serviteur ». Le « Serviteur de Yahvé », c'est un homme qui a été confronté à l'épreuve de l'échec, de la persécution et de la souffrance. Le Serviteur de Yahvé, c'est la figure du juste persécuté, mais qui garde sa confiance en Dieu et que Dieu finira par faire échapper à la main de ses bourreaux. « Voici mon Serviteur, dit Yahvé ; j'ai mis en lui mon esprit. Il ne faiblira pas, ne cédera pas jusqu'à ce qu'il établisse le droit sur la terre » [37].

Et le Serviteur : « Dieu m'a appelé pour délivrer les captifs, pour que son salut atteigne jusqu'aux extrémités de la terre » [38]... « Le Seigneur Yahvé m'a appelé pour que je sache apporter à l'épuisé une parole de réconfort. Et moi, je ne me suis pas dérobé ; j'ai tendu mon dos à ceux qui me frappaient ; je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats. Mais le Seigneur Yahvé va me venir en aide ; c'est pourquoi je ne me suis pas laissé abattre ; j'ai rendu mon visage dur comme la pierre et je sais que je ne serai pas confondu » [39].

Et Dieu lui répond : « Mon Serviteur grandira, il s'élèvera. Les multitudes avaient été frappées d'épouvante, car il n'avait plus figure humaine. Devant lui les rois resteront bouche bée : il n'avait ni beauté ni éclat pour attirer nos regards ; objet de mépris,

abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, c'était nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé ; il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes ; mais dans ses blessures nous trouvons la guérison. Comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir, la brebis muette devant celui qui la tond, il n'ouvrait pas la bouche, il a offert sa vie en sacrifice expiatoire. Il aura une postérité à la suite de l'épreuve qu'il a endurée ; il verra la lumière et sera comblé ».

Qui est ce juste persécuté, cet innocent martyrisé ? Le peuple juif, persécuté au long des siècles pourra s'y reconnaître ; les chrétiens y verront la figure du Christ condamné au supplice de la croix.

La grande épreuve a mûri le peuple d'Israël : ses « sages » se mettent à élaborer une « pensée philosophique ». Après les conquêtes d'Alexandre et la fondation d'Alexandrie, ils entrent en contact avec la culture grecque. C'est l'époque où sont rédigés les « écrits de sagesse » : recueils de conseils d'ordre moral, considérations sur le sens de la condition humaine : la souffrance, la mort. Mais Israël ne retrouvera pas son indépendance nationale : sous la coupe des Grecs, puis des Romains, ce ne sera plus qu'une nation sous contrôle étranger, mais regimbant toujours sous le joug. Quand on arrive à l'époque de la naissance de Jésus, c'est un peuple encadré politiquement par l'administration et l'armée d'occupation romaine, et idéologiquement par un pouvoir « ecclésiastique » : il n'y a plus de prophètes ; mais des rabbins, des prêtres et un grand prêtre.

Jésus va reprendre, à sa façon originale, la tradition prophétique : appel à la justice et à une vie de rectitude morale, appel adressé directement au peuple, et contestation des pouvoirs

aussi bien religieux que politique ; au point d'apparaître comme un dangereux séditieux, ce qui le conduira à la mort.

Et voilà que ses disciples, un moment accablés, démoralisés par sa disparition, se réveillent, assurent l'avoir vu ressuscité, en chair et en os, et se mettent à proclamer la « Bonne nouvelle », d'abord dans les milieux juifs, puis, vu les réticences de ces derniers et sous l'impulsion de Paul, s'adressent aux nations étrangères, aux « païens ». Cette « secte chrétienne », contestataire des pouvoirs finira par inquiéter le pouvoir romain : les chrétiens refusent de sacrifier aux dieux, symboles de l'unité de l'empire. Et ce sera trois siècles de persécutions jusqu'au jour où Constantin reconnaîtra la religion chrétienne et en fera la religion officielle de l'Empire romain. Ainsi va naître la chrétienté.

SOMMAIRE

Le peuple « élu »

Je me suis longtemps demandé pourquoi Dieu – ou la logique de l'Histoire avait choisi ce peuple hébreu, puis juif [40] pour engendrer le christianisme et, dans l'aire géographique nourrie du christianisme, la fameuse « civilisation occidentale ». Car il y a une logique de l'Histoire, qu'on l'appelle Dieu ou d'un autre nom. Alors, pourquoi ?

Il y avait les Grecs et les Égyptiens, si beaux et si intelligents, les Romains si puissants, pourquoi n'auraient-ils pas été choisis ? La Grèce et l'Égypte sont réduites maintenant à l'état de « petits pays », l'Empire romain s'est écroulé. La synagogue, les églises et les mosquées [41] sont toujours là, bien présentes.

Alors pourquoi ? Pourquoi ce peuple hébreu, puis juif, si minable, si méprisé, pourquoi ensuite ces chrétiens, si hypocrites, si égoïstes sous leurs dehors moralisateurs. Il faut croire que si Dieu – l'Histoire, avait trouvé un peuple plus moche que ceux-là, c'est ce peuple qui aurait été le peuple « élu », appelé à « mondialiser » la Terre. L'apôtre Paul avait bien saisi cette logique « divine » : « ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce que l'on méprise, ce qui n'est rien, voilà ce qu'il a choisi pour réduire à rien ce qui est. » [42]

Alors, si on regarde maintenant où nous mène cette logique, quel est le peuple qui porte aujourd'hui l'avenir, et l'espoir de l'humanité ? Ce ne sont pas les « puissances » occidentales ; ce ne sont sans doute pas non plus les Arabes, si fiers et si futés ; ni les Asiatiques, si pleins de sagesse. Est-ce que ce ne serait pas plutôt ces « pauv' nègres », ceux qui ont fourni de tout temps de

la chair à esclaves ? Ou bien ces pauvres paysans indiens d'Amérique latine ? Ou bien ces « peuples premiers » qu'on continue tout doucement à « génocider » ?

Au fond, la logique de l'Histoire (Dieu) fait bien les choses : la révélation chrétienne est arrivée à nous, non pas parce que nous le méritions, mais parce que c'est nous qui en avions le plus besoin : aux obsédés que nous sommes du rendement, de la rentabilité, de l'avoir, Jésus vient dire : « Qu'est-ce que vous aurez de plus quand vous aurez rempli vos greniers et amassé tout l'or du monde ; vos millions, vos avoirs financiers, le jour où la mort viendra vous chercher, vous ne les emporterez pas avec vous. » [43] La sagesse populaire a bien retenu cette leçon : ma vieille voisine me citait le dicton : « À quoi sert de ramasser l'Univers puisque l'Univers te ramassera ? ». Et puis écoutez aussi la sagesse africaine : prenez le temps de vivre. Et au lieu de rechercher la richesse, recherchez la justice.

SOMMAIRE

Un dieu potier

L'humour populaire rejoint, de façon quelquefois bien facétieuse, celui du récit de la création de l'homme, dans la Genèse. Il paraît que quand Dieu a eu façonné Adam, le premier homme, avec de l'argile, il l'avait mis à sécher sous un arbre. Et dans cet arbre, il y avait un singe qui faisait ses galipettes. Comme chacun sait : l'homme descend du singe, et le singe descend de l'arbre. Or voilà que le singe qui faisait ses galipettes dans l'arbre vint à rater une branche et tomba, son derrière sur la figure de l'homme. Et les poils de son derrière restèrent collés sur la figure de l'homme. Voilà pourquoi les singes n'ont plus de poils au derrière et les hommes de la barbe sur la figure.

On raconte aussi que Dieu ayant façonné Adam, le premier homme, avec de l'argile, le mit ensuite à cuire au four. Quand il le sortit, voilà qu'il n'était pas assez cuit : c'était un blanc ; il en refit donc un autre et le remit à cuire ; mais ce coup-là, quand il le sortit du four, il était trop cuit : c'était un noir ; il en fit un troisième, régla mieux la cuisson, et obtint alors un produit parfait : il n'était ni trop blanc, ni trop noir, c'était un gris. Certains disent que c'était un Arabe ; d'autres, que c'était un Gitan. Finalement, noirs, blancs, jaunes ou gris, tous les hommes sont frères.

L'image d'un Dieu potier ! Cocasse, non ? Mais pourquoi pas ? La Bible utilise cette image pour parler de la création de l'homme. À cette époque-là, on n'avait pas encore inventé l'électronique. Maintenant, on a des ordinateurs ; et il paraît qu'on va bientôt arriver à créer l'intelligence artificielle : c'est formidable ! Et la science-fiction nous évoque des robots humains si

parfaits qu'on ne peut plus les distinguer des simples hommes et femmes comme nous, et qui ont même des sentiments, artificiels bien sûr, mais bien réels. Mais quand ces robots humains s'interrogent sur leur origine ? À moins qu'on ne leur ait enlevé la mémoire de cette origine, il faut bien qu'il reconnaissent qu'ils ont été fabriqués par des humains. Et les humains, par qui ont-ils été fabriqués ? Le hasard ? Quelle intelligence extraordinaire il a ce hasard ! Et la vie alors ? Ce qui est fabriqué est fabriqué de l'extérieur. Mais la vie ? La vie, ça pousse de l'intérieur. On arrivera un jour à faire ça ? Ce jour-là seulement nous pourrons dire que nous sommes aussi forts que ce – ou Celui – qui nous a créés.

SOMMAIRE

Pourquoi Caïn a tué Abel

On trouve dans la Bible l'écho des conflits sociaux de l'époque où le peuple hébreu est venu s'établir en Canaan, la Palestine actuelle.

Caïn est agriculteur ; Abel est éleveur. Le peuple hébreu est formé de tribus d'éleveurs nomades venus du désert et qui, vers le XIIIe siècle avant notre ère, sont venus s'implanter en Canaan. La civilisation cananéenne est une civilisation agraire, avec la religion qui y correspond : le culte des dieux et déesses Baal, Astarté…

Le peuple hébreu, peuple de pasteurs, se considère élu de Dieu ; les offrandes du berger Abel : sacrifices d'agneaux et de brebis sont donc considérés comme plaisant à Dieu tandis que les offrandes de Caïn : produits de la terre, correspondent à la civilisation agraire cananéenne, sont rejetés par Dieu. Dès son origine, le monothéisme pratique le « Gott mit uns » – « Dieu avec nous ».

Il est normal que Caïn, le cultivateur, se révolte contre la prétention hégémonique d'Abel le nomade éleveur : Caïn tue Abel. Le conflit entre éleveurs et cultivateurs est encore d'actualité en Afrique sahélienne. Mais – retournement dialectique – Abel devient le héros du peuple hébreu, pasteur nomade qui finit par évincer le peuple de Canaan et s'installe à sa place, devenant du même coup sédentaire. Il restera toujours partagé entre son origine nomade et son actualité sédentaire. La symbolique du berger sera reprise tout au long de la Bible, jusqu'à Jésus : le Bon Pasteur, et l'Eglise avec ses brebis fidèles, ses « ouailles » en conflit avec les cultures installées.

Le pasteur nomade est fort dépendant des rythmes naturels ; l'agriculture est déjà une étape dans la domination de la nature ; l'étape suivante dans la domination de la nature sera le passage du monde rural à la civilisation industrielle. L'Eglise restera toujours méfiante par rapport à l'ambition prométhéenne de domination de la nature bien que dans la genèse Dieu ait dit à l'homme : « Multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ».

SOMMAIRE

Babel

Les Hébreux pensaient qu'ils descendaient d'un lointain ancêtre, Abraham, venu de Mésopotamie. En Mésopotamie, une des civilisations les plus anciennes du monde, il y avait de grandes tours qui servaient au culte.

Dans la Bible, on raconte que les hommes, à une lointaine époque où tous parlaient la même langue, s'étaient mis dans la tête de construire une grande tour qui monterait jusqu'au ciel. Mais Dieu, pour punir leur orgueil, brouilla leur langage si bien qu'ils ne s'entendaient plus entre eux et la construction de la grande tour resta en plan.

Que veut dire ce récit de la Bible ?

Selon certaines hypothèses scientifiques, toutes les races humaines seraient issues d'une même souche et toutes les langues seraient dérivées d'une langue originelle unique. Les hommes se seraient ensuite dispersés sur la terre et les langues évoluant séparément se seraient différenciées de plus en plus au point de devenir incompréhensibles de l'une à l'autre.

Que vient faire ici l'histoire de la tour de Babel ? Selon un certain commentaire, au fur et à mesure que la tour s'élevait et s'approchait du ciel, au fur et à mesure le ciel s'élevait d'autant, si bien que la tour n'a jamais pu rejoindre le ciel. En somme, l'homme voudrait égaler Dieu qui est, soi-disant, au ciel, mais il n'y arrive pas. Et alors, en plus, comme les hommes ne sont pas foutus de s'entendre entre eux, ils n'arrivent jamais à mener à bien la construction d'un monde qui soit habitable pour tous.

Alors la Bible dit que c'est Dieu qui a puni les hommes de leur orgueil en brouillant leur langage. Dieu serait donc un dieu qui punit ? Ou bien alors…

Supposons que je suis Dieu, le père de mes enfants. Je leur construis une automobile ; je la leur confie en leur disant : faites attention, n'allez pas trop vite, restez bien sur la route et n'allez pas vous planter dans le décor. Le fils s'en va – ou la fille, mais les garçons sont souvent plus casse-cou que les filles, quoique pas tellement plus malins pour autant – il s'en va donc, roule comme un fou et, naturellement, se retrouve dans le décor. C'est de ma faute ? Dans un sens, oui. Si je ne lui avais pas construit cette automobile, ça ne serait pas arrivé. Ou alors, j'aurais peut-être dû attendre que la campagne soit tout entière macadamisée et qu'alors il puisse rouler n'importe où, n'importe comment ? Je ne sais pas si ç'aurait été bien marrant.

Je lui ai confié cette voiture, avec le mode d'emploi. Il était libre de suivre ou de ne pas suivre le Code de la route.

SOMMAIRE

L'Agneau pascal

Petite histoire… sainte ou pas sainte, à l'intention des enfants qui vont encore au catéchisme et de ceux qui n'y vont plus, et aussi, pourquoi pas, à l'usage des plus grands.

Dans la religion chrétienne, on parle de l'agneau pascal. C'est symbolique, car à Pâque on ne mange pas plus spécialement de l'agneau que du bœuf, du cochon ou du poulet.

Chez les musulmans, c'est resté plus réaliste. Deux mois et dix jours après la fin du ramadan, c'est l'Aïd el Khébir : on tue le mouton et on fait la fête.

Agneau pascal, mouton de l'Aïd, dans les deux cas, c'est la suite d'une tradition qui remonte aux juifs bien avant Jésus-Christ, bien avant Mohammed. Les juifs avaient la Pâques où ils tuaient et mangeaient un agneau. Je ne sais pas comment ça se passe maintenant chez eux : ils sont assez secrets, les juifs.

À l'origine de la fête de l'agneau, ou du mouton, il y a l'histoire de ce qu'on appelle « le sacrifice d'Abraham ». Mille ans et quelques siècles avant Jésus-Christ, les ancêtres des juifs, les Hébreux, s'installaient dans le pays de Canaan – la Palestine actuelle. Les habitants du pays de Canaan croyaient que pour faire plaisir à leurs dieux, leurs Baals comme ils disaient – et le principal s'appelait Moloch – pour faire plaisir à ces dieux donc et s'attirer leurs bonnes grâces, il fallait leur sacrifier des enfants, les premiers-nés, qu'on tuait donc et qu'on passait par le feu. Les anciens Grecs d'ailleurs avaient aussi la même idée et Agamemnon, avant de partir pour la guerre de Troie sacrifia sa fille Iphigénie pour que le dieu de la mer lui accorde bon vent pour son expédition.

Les Hébreux arrivant en pays de Canaan avaient eux aussi, naturellement leur dieu : tous les peuples, à cette époque, avaient chacun leur dieu ou leurs dieux particuliers qui combattaient avec eux contre les dieux de leurs ennemis. Mais le dieu des Hébreux avait tout de même quelque chose de particulier par rapport au dieu ou aux dieux des Cananéens. Les Hébreux exprimaient cette particularité en racontant une histoire concernant leur ancêtre Abraham. Selon cette histoire, Abraham, au départ, partageait l'idée générale que pour plaire à Dieu il fallait lui offrir en sacrifice l'enfant premier-né. Et en plus, lui, n'avait que celui-là, et qu'il avait eu sur un tard. C'était donc vraiment pour lui un gros sacrifice. Mais comme il croyait que Dieu lui demandait ce sacrifice, il se disait : « Il n'y a pas à tergiverser, allons-y ». Le voilà donc parti dans la montagne avec le petit Isaac et le chargement de bois pour le bûcher. Et le petit Isaac, tout innocent et naïf qu'il était, lui fait même remarquer : « Je vois bien le bois pour le bûcher du sacrifice, mais je ne vois pas la victime ». Et Abraham se contente de lui répondre : « Dieu y pourvoira ». Arrivés en haut de la montagne, on prépare le bûcher et Abraham s'apprête à lever son couteau pour sacrifier son fils Isaac. Mais juste à ce moment-là, il lui vient une inspiration. Il entend la voix de Dieu qui lui dit : « Non, regarde, offre-moi plutôt ce bélier qui se trouve justement par hasard avec ses cornes emmêlées dans un buisson ». Après tout, si le dieu veut du sang, du sang de bélier ou du sang de petit d'homme, c'est toujours du sang. Et c'est ainsi, d'après l'histoire d'Abraham, qu'on s'est mis à remplacer les sacrifices humains par des sacrifices d'animaux. Mais les Cananéens de leur côté, estimaient que le dieu n'y trouvait pas son compte, c'est du sang humain qu'il lui fallait et c'est ainsi que les Cananéens continuaient à pratiquer les sacrifices humains. Parmi les Hébreux, beaucoup pensaient aussi que ces

sacrifices d'animaux, on n'était tout de même pas bien sûr de leur efficacité. Et il fallut du temps pour leur mettre dans la tête de renoncer à adorer les Baals et à leur sacrifier leurs premiers-nés.

On peut se demander pourquoi les hommes s'étaient mis dans la tête qu'il y avait au-dessus d'eux des dieux qui avaient ainsi le goût du sang. René Girard a là-dessus une théorie qui semble assez intéressante. Cette théorie, il l'a exposée dans plusieurs livres qu'il a écrits : *La Violence et le Sacré*, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, *Le Bouc émissaire*.

Pour en revenir à nos moutons, passer des sacrifices humains à des sacrifices d'animaux, c'était tout de même déjà un progrès dans la voie de la civilisation. Mais on pourrait aller plus loin. Certains en sont venus à se dire : « Qu'est-ce que ça signifie, ce dieu ou ces dieux qui demandent des sacrifices ? Laissons tomber tous ces dieux et arrangeons-nous entre nous, entre hommes ». C'est le raisonnement que se sont fait notamment les Grecs et que beaucoup partagent actuellement. On continue tout de même encore, pour faire patienter le peuple, à essayer de le convaincre qu'il faut accepter de « faire des sacrifices » et que ça ira mieux demain ! Et quand ça va trop mal, on continue toujours à chercher le coupable et à désigner un bouc émissaire.

Du côté du peuple hébreu, puis juif, on a gardé la référence à un dieu, mais l'idée qu'on se faisait de ce dieu a évolué. Petit à petit, on s'est mis à se demander si vraiment Dieu voulait des sacrifices. Et en particulier les prophètes qui se sont mis à prêcher à l'époque où les royaumes d'Israël et Juda se sont mis à connaître de sérieuses épreuves après la période de gloire qu'ils auraient soi-disant connue, sous les règnes de David et de Salomon. L'épreuve est quelquefois l'occasion qu'on se mette à réfléchir. La prédication des prophètes se résumait en gros à

ceci : s'il vous arrive des malheurs, c'est que vous vous êtes écartés de la voie droite ; revenez au Seigneur ; et ne croyez pas l'acheter avec vos sacrifices de bœufs ou de moutons. Voir dans le prophète Osée, chap. 6 ,verset 6 « C'est l'amour qui plaît à Dieu et non les sacrifices, la connaissance de Dieu plutôt que les holocaustes (sacrifices par le feu). » Et le prophète Amos, chap. 5, versets 22 et 24 : « Quand vous m'offrez des sacrifices je ne les agrée pas, dit Dieu, le sacrifice de vos bêtes grasses, je ne le regarde pas ; ce que je veux, c'est le droit et la justice. »

C'est le genre de prédication que reprend Jésus. Voir dans l'Évangile de Matthieu, chap. 12, versets 7, 9 et 13 : « C'est la misé-ricorde que je veux et non les sacrifices »… La miséricorde ! la compassion diraient les bouddhistes, l'amour du prochain finalement.

Au temps de Jésus, les sacrifices au Temple de Jérusalem étaient devenus une véritable industrie, et, comme toute industrie, profitable à certains. D'avoir osé mettre en cause l'institution ecclésiastique du Temple devait d'ailleurs lui coûter cher. Se mettre à dos la coalition des pouvoirs religieux et politiques, c'est le meilleur moyen de se faire descendre. On sait comment cela a fini. Mais du coup ses disciples, les chrétiens se sont mis à voir en lui la victime, l'agneau pascal, l'agneau innocent dont le sacrifice abolirait définitivement la nécessité de tous les autres sacrifices.

Le Temple de Jérusalem a été détruit en 70 après Jésus-Christ. Chez les musulmans, le sacrifice de l'agneau, ou du mouton, continue à se faire, mais en famille. Chez les juifs, je ne sais pas.

Pour moi, et pour plusieurs aussi, je crois, toutes les victimes innocentes qui continuent à subir la violence des puissants de ce monde sont associées à la figure du Christ, l'agneau pascal à qui

est promise la victoire finale. C'est là le fond de notre foi. Bien sûr, chacun est libre d'en penser ce qu'il veut.

SOMMAIRE

En Palestine

Que s'est-il passé au juste en Palestine il y a 2 000 ans ? Un homme est mort, crucifié, un obscur prophète : nous ne savons de lui à peu près rien d'autre que ce que nous ont raconté ses disciples : qu'il a dit et fait des choses admirables, assez incroyables d'ailleurs et puis qu'il est ressuscité et que c'était Dieu. Dieu serait-il descendu du ciel ? Ou bien serait-il monté de la terre ? S'il est vrai qu'il y a un Dieu, il n'est pas enfermé dans l'espace-temps ; Il est la source de notre Univers spatio-temporel. Y a-t-il d'autres univers ? Spatio-temporels ou non ? Ce n'est pas impensable : on peut en énoncer l'idée.

Et, dans les siècles qui ont suivi cet an I de notre calendrier, s'est développée la civilisation chrétienne ; je parlerai de l'occidentale puisque c'est dans celle-là que je suis… la civilisation chrétienne occidentale donc, et ses rejetons humanistes qui ont renié leur mère – c'est normal – et qui prétend devenir modèle universel.

Et cette civilisation chrétienne occidentale, en train de devenir laïque, a révélé au grand jour ce qu'était l'homme : un être capable d'accomplir des actes d'un altruisme tout à fait désintéressé, capable aussi de commettre les pires atrocités, un être doué de la faculté redoutable de pouvoir choisir entre la voie du bien et du bonheur, et celle du mal et du malheur ; le bien, le mal : l'ouverture aux autres ou le repli égoïste sur soi.

Et voilà passé le XXe siècle de ce calendrier chrétien. Il a connu une vague de régimes étatistes collectivistes : les uns se référant au marxisme, qu'ils ont trahi, car le marxisme dans sa visée fondamentale, son principe, est un humanisme universa-

liste héritier de la tradition judéo-chrétienne ; les autres, en tous cas le nazisme, se référant à une idéologie anti humaniste, anti judéo-chrétienne et nationaliste. Ces régimes totalitaires nationalistes : nazisme, fascisme, alliés à l'impérialisme nippon ont été défaits à l'issue de la Seconde Guerre mondiale ; parmi les régimes totalitaires se réclamant du marxisme, l'empire soviétique s'est écroulé à l'issue de la troisième guerre mondiale, la « guerre froide » ; reste la Chine qui garde le modèle étatique totalitaire tout en se convertissant à l'économie de marché, le modèle « libéral ». Reste aussi la victoire, provisoire ? Jusque quand ? du modèle « libéral » occidental, modèle qui oppose au collectivisme un individualisme forcené où les égoïsmes s'affrontent, selon la loi du plus fort, générant un autre type, plus sournois, d'aliénation des individus et donc de totalitarisme.

SOMMAIRE

Des mages venus d'Orient

Jésus étant né à Bethléem de Judée, au temps du roi Hérode, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem en disant : « Où est le roi des juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus lui rendre hommage. » Matthieu 2.12

Qu'est-ce que c'est que ces mages venus d'Orient ?

Les évangiles ont été écrits dans les premières communautés chrétiennes d'après les traditions orales transmises par ceux qui avaient connu Jésus. Ils essayaient de rendre compte de l'expérience assez extraordinaire qu'ils avaient vécue ; ils le faisaient avec les mots, les images, les formes littéraires de cette époque.

Les « exégètes », spécialistes de la critique littéraire de ces textes, scientifiques reconnus et homologués par l'Église, distinguent différents genres littéraires dans les Écritures. De même, nous savons bien distinguer, à l'heure actuelle, un roman d'un livre d'histoire, ou d'un récit de science-fiction. D'après ces exégètes, les récits de l'enfance de Jésus sont à classer dans le genre littéraire du récit plus ou moins légendaire, romancé, qu'il ne faut donc pas forcément prendre au pied de la lettre, mais pour la leçon, l'enseignement spirituel à en retirer. Il y a d'ailleurs bien plus de récits de ce genre que ceux qui ont été retenus par l'Église ; on les appelle les Évangiles « apocryphes ». L'Église ne les a pas retenus, non pas parce qu'ils étaient moins « vrais », mais parce que la leçon à en retirer ne paraissait pas convenir : par exemple ceux qui racontent que le petit Jésus façonnait des oiseaux en argile, soufflait dessus et ils s'envolaient. Si on n'a

pas retenu ce récit, c'est qu'on voulait dire que Jésus ne faisait pas de miracles comme ça pour le plaisir.

Que veut donc dire le récit de Matthieu ? Et quelle est, sinon sa vérité littérale, du moins sa vraisemblance et surtout son sens ? D'abord, quoi d'invraisemblable dans ces mages venus d'Orient ? Des astrologues, il y en avait en ce temps-là ; comme il y en a encore maintenant. Que dans l'effervescence de l'Orient d'alors, un beau jour, des astrologues venus de l'Est, ayant repéré une étoile bizarre, et au courant de certaines prophéties annonçant la venue, au pays des juifs, d'un roi extraordinaire, que ces astrologues aient abouti un beau jour à Jérusalem, interrogeant autour d'eux, quoi d'invraisemblable ?

Qu'Hérode, alerté par la rumeur publique, flairant le danger, soupçonneux comme le sont tous les dictateurs, ait manigancé un tour de sa façon, quoi d'invraisemblable ?

D'après les prophéties, ce roi à venir, le Messie, devait naître à Bethléem, la ville de naissance du roi David. C'est donc à Bethléem qu'Hérode envoie les mages. Il organise ensuite le massacre de tous les enfants de Bethléem, parmi lesquels devait se trouver celui susceptible de devenir une fois adulte, ce roi annoncé, ce rival. Là aussi, quoi d'invraisemblable ?

Et Jésus dans tout ça ? Comment a-t-il échappé au massacre ? C'est là qu'intervient le « merveilleux », le légendaire. Jésus était-il seulement parmi ces enfants de Bethléem qu'Hérode a fait massacrer ? Jésus – Jésus de Nazareth – d'après Matthieu et Luc, est né à Bethléem. Luc explique que c'était à cause du recensement qui avait obligé ses parents à se rendre à Bethléem juste au moment où devait avoir lieu la naissance. Coïncidence bien extraordinaire. En fait, alors qu'on sait très bien, par des documents historiques, où et quand est né César, où et quand est né Hérode, pour ce « roi extraordinaire », Jésus, on n'a que des

récits discutables, des suppositions. Si Dieu voulait intervenir dans l'histoire, apparaître comme ce roi extraordinaire, ce libérateur du peuple, il s'y est pris de façon bien étrange.

En fait, si les premiers chrétiens voulaient montrer qu'ils se rattachaient à la tradition juive, qu'ils revendiquaient l'héritage des prophètes de l'Ancien Testament, s'ils voulaient affirmer que Jésus était le Messie annoncé, il fallait qu'il soit né à Bethléem, dans la ville de David. Mais en même temps, s'ils voulaient dire que ce Messie serait différent de celui qui était annoncé il fallait aussi qu'il vienne d'ailleurs, de ce trou perdu de Galilée d'où, disait-on, il ne pouvait sortir rien de bon.

Il est possible aussi, après tout, que Jésus soit bien né, à Bethléem. Y était-il encore quand les mages sont arrivés, au terme de leur voyage aventuré (si cette arrivée des mages n'est pas, elle-même, un récit symbolique !). Pourquoi ses parents s'y seraient-ils attardés, alors que l'atelier de charpentier de Joseph et les commandes des clients les attendaient à Nazareth ?

Et alors l'histoire de l'ange qui vient trouver Joseph en songe pour lui dire de fuir en Égypte. Et pourquoi en Égypte sinon pour se rattacher à la prophétie « J » ai fait sortir mon fils (mon peuple) d'Égypte », rappelant la sortie d'Égypte du peuple hébreu et annonçant ainsi que Jésus serait celui qui nous ferait faire le « passage » de l'esclavage à la liberté. La voix de l'ange, n'est-ce pas simplement pour nous dire que, si on est bien attentif, on entend une voix intérieure qui peut nous guider ?

Reste alors la question redoutable : pourquoi Dieu aurait-il fait échapper son fils au massacre et laissé massacrer tous les enfants de Bethléem ? Et pourquoi continue-t-il à laisser massacrer tous les Innocents ?

On peut essayer de proposer toutes sortes de réponses, mais qui n'en sont pas : si Jésus était mort à ce moment-là, il n'aurait

pas pu prêcher la Bonne Parole ; ou bien il s'est trouvé que Jésus et Marie ont été attentifs à la voix intérieure qui les prévenait du danger ? Mais ce n'est peut-être pas ainsi qu'il faut prendre les choses. C'est un peu facile de rendre Dieu responsable des atrocités que commettent les hommes. Il n'aurait pas fallu qu'Il nous fasse libres, peut-être !

Les juifs de cette époque – et donc les rédacteurs des Évangiles – avaient dans l'idée que c'est Dieu qui faisait tout, qu'il était l'auteur du mal comme du bien. On n'est pas obligé de les suivre là-dessus et de faire intervenir Dieu ainsi à tout bout de champ, à tort et à travers. Si Dieu a lancé l'Univers dans l'existence, on peut penser aussi qu'il le laisse faire, qu'il nous laisse faire. Alors, prenons nos responsabilités pour éviter de faire mal et pour lutter contre tout ce qui fait mal, au lieu de rejeter la faute sur un autre et d'attendre que les alouettes nous tombent toutes rôties du ciel.

Les mages ont apporté à Jésus des présents : or, encens, myrrhe. Le récit symbolique a ceci d'intéressant qu'on peut broder pas mal autour. Ces présents font penser à des gens riches, à l'opposé des pauvres bergers de Bethléem qui, d'après Luc ont été les premiers à découvrir Jésus. Conclusion : Jésus appelle tout le monde, riches comme pauvres. Richesse et pauvreté, ce sera bien, par la suite, les deux faces de la chrétienté !

Des gens riches : la tradition ultérieure en fera des rois : les rois mages… et puis il y aura la galette, avec la fève : quel rapport avec Jésus ? Les rois mages, on leur donnera des noms : Melchior, Balthazar et Gaspard. Et comme Matthieu a mentionné trois présents, il y aura trois rois mages, représentant les trois races humaines. Et l'or symbolisera la royauté de

Jésus ; l'encens, sa divinité ; la myrrhe, sa condition humaine mortelle. Tout ce symbolisme se combine trop bien pour qu'il

n'ait pas été arrangé dans le but de dire ce qu'on voulait lui faire dire. À côté de la richesse symbolique du récit, son authenticité matérielle apparaît bien secondaire. Mais aussi tous les détails plus ou moins folkloriques qu'on a brodé autour de ce récit risquent d'en occulter le message essentiel.

Si on en revient aux premières communautés chrétiennes, voilà une religion qui naît à un carrefour du temps et de l'espace. La Palestine est à la jonction du monde occidental et du monde oriental, au carrefour de l'extraordinaire civilisation égyptienne, des antiques civilisations mésopotamiennes et de la Grèce qui y apporte son génie propre, sa lumineuse rationalité. Et l'Empire romain qui fédère le tout. Il n'est pas besoin d'imaginer une « miraculeuse » intervention divine pour penser que de ce creuset va sortir quelque chose de pas ordinaire. Si Dieu naît dans l'humanité, il naît de l'histoire elle-même et sa « venue » marque un tournant radical de l'histoire : avant J.-C. - après J.-C.

Voilà donc cette jeune religion, issue de la religion juive. Elle n'entend pas renier cet héritage religieux, elle en revendique les « prophéties » ; mais en même temps elle s'en affranchit sur des points cruciaux. La religion juive était la religion d'un peuple, qui se considérait comme choisi, élu de Dieu, et qui attendait un Messie national libérateur. Jésus, le dieu des chrétiens, annoncera non pas une libération politique, mais une libération « spirituelle ». Deuxième point – et c'est ici que l'histoire des mages prend tout son sens – la religion chrétienne ne sera plus la religion d'un peuple particulier ; elle aura une visée universaliste : les mages qui découvrent Jésus représentent toute l'humanité. Enfin, on attendait un Messie puissant, on aura un homme qui affirmera, jusque dans la mort, une puissance qui s'accomplit dans la faiblesse, la puissance de l'amour. Paradoxe suprême, tellement énorme que par la suite les églises seront toujours tentées de

céder à la fascination de la puissance politique, comme aussi Israël qui, après vingt siècles d'humiliation et d'errance, sera tenté de retrouver la puissance d'un État, un État allié à la super-puissance mondiale des USA !

SOMMAIRE

Religions

On parle beaucoup de l'Islam ces temps-ci.

Quand on lit le Coran, on est bien obligé de reconnaître qu'à côté de versets d'une grande élévation morale et spirituelle, il y en a bon nombre d'autres qui appellent à la guerre sainte.

Et si on regarde la vie de Mohammed : il a découvert le « Dieu unique » ; il veut convertir à ce « Dieu unique » ses compatriotes de La Mecque qui sont polythéistes. Mais là, il touche à des intérêts économiques : le commerce autour des sanctuaires où les pèlerins viennent rendre leur culte à ces dieux et déesses multiples. Menacé de mort, Mohammed doit s'enfuir à Médine où sa prédication rencontre un tel succès qu'au bout de quelque temps il peut revenir à La Mecque à la tête de ses disciples en armes.

Dans une telle situation, Jésus avait adopté le comportement contraire : il avait refusé de se mettre à la tête d'une révolte armée contre l'occupant romain ; ce comportement « pacifiste non-violent », il l'avait payé de sa vie. Il est vrai que ses disciples se sont bien rattrapés par la suite en développant une religion au moins aussi guerrière, conquérante et totalitaire que l'Islam.

Judaïsme, christianisme, Islam, les trois grandes « religions monothéistes ». Le christianisme, issu du judaïsme, et l'Islam, venu en dernier, pour « corriger les déviations » des deux monothéismes précédents. Trois monothéismes, trois religions se réclamant chacune d'un « Dieu unique » ! Alors, des trois, quel est le bon ? Le dernier venu ? Chacune des trois prétendant détenir la Vérité, et donc les autres étant dans l'erreur, on aboutit naturellement à des totalitarismes idéologiques qui s'affrontent

dans des conflits qui viennent doubler les conflits d'intérêts économiques et produire des haines inexpiables.

Nous sommes à une époque où se produit la rencontre, la confrontation (sinon l'affrontement) entre les civilisations, les cultures, et par conséquent les religions. On parle de rencontres judéo-chrétiennes, islamo-chrétiennes, où on cherche, entre les trois religions, les points de convergence. Il y en a. Mais, pour être clair, il faudra aussi localiser les points de divergence. Et pour mener une confrontation sereine entre les religions, il faudrait quitter les positions « théologiques » pour partir d'une approche « anthropologique » de « l'histoire des religions », ou, plus largement, de l'histoire des civilisations.

Devant les fanatismes religieux, les « humanistes » suggèrent de se débarrasser des religions. De fait, les religions ont sans doute dit tout ce qu'elles avaient à dire et n'ont peut-être plus rien de nouveau à dire. Le judaïsme a dit : « Il faut refuser d'adorer les dieux, tous des faux dieux… sauf le nôtre ! » Le christianisme a dit : « Cet homme, Jésus, est Dieu ! » C'était détrôner le Dieu du Ciel et ouvrir la voie à l'humanisme. Enfin est venu Mohammed. Des prophètes, il y en avait eu dans le judaïsme. Il y a eu Jésus. Et puis il y a eu le dernier prophète : Mohammed, qui a rappelé : « Dieu est grand ». Et de fait, si c'est un Dieu qui a créé l'Univers, il est grand, plus grand que l'Univers.

Mohammed est le dernier prophète. Après lui, il n'y aura plus de prophètes. Vient alors le temps des philosophes : les premiers chez les Grecs : Parménide et Héraclite, Platon et Aristote ; et en Extrême-Orient, Lao-Tseu et Bouddha. Et puis les philosophes arabes, et puis Descartes, Spinoza, Kant, Hegel et Marx qui n'était déjà plus tout à fait un philosophe, et Sartre. Et maintenant il n'y a plus de philosophes. Le temps commence peut-être de

la « conscience universelle ». Quant aux religions, elles dureront encore tant que l'humanité ne sera pas devenue adulte et raisonnable. Et, qu'on le veuille ou non, elles font partie de notre héritage culturel.

Des religions, il en naît sans cesse de nouvelles : sectes de toutes sortes, religions du pouvoir, du sexe, de l'argent, du chacun pour soi… Et puis, ne pas oublier que ce n'est pas nous qui avons créé le monde et établi sa règle de fonctionnement. Cette règle de fonctionnement, nous la connaissons et elle est assez simple : une fois que l'explosion initiale a eu lancé l'Univers dans l'existence, c'est l'attraction universelle… l'amour universel… Non pas l'amour fusionnel où la personnalité s'abolit dans l'indifférentialisation mortelle du trou noir, mais simplement l'amour respect de l'autre. Cette règle, nous la connaissons, mais nous sommes des êtres libres, libres de la suivre ou de la rejeter, libres et donc responsables et si nous ne respectons pas cette règle de l'altruisme nous devons savoir que le monde connaîtra des dysfonctionnements et nous ne devrons nous en prendre qu'à nous.

L'humanisme donc : tous les hommes sont frères, libres et égaux en droits ; il ne reste qu'à ce qu'ils le deviennent en fait.

SOMMAIRE

L'Islam

Le prophète Mohammed a repris des mains des juifs et des chrétiens la Vérité du Dieu Unique que les uns et les autres, d'après lui, avaient trahie : les chrétiens en revenant aux polythéismes avec leur notion d'un Dieu en trois personnes ; les juifs, je ne sais pas… peut-être parce qu'ils n'avaient pas voulu accepter Mohammed qui leur avait fait des avances.

Dans la Bible des juifs, il y a plusieurs prophètes. Et puis, il y a eu Jésus, que Mohammed considère aussi comme un prophète. Jésus n'a rien écrit : on n'a de sa prédiction que ce qu'en ont rapporté ses disciples, et qui n'a été mis par écrit que bien des années après sa mort. Pour les musulmans, Mohammed est le dernier prophète, celui qui a reçu la révélation définitive, consignée dans le Livre : le Coran, descendu du ciel.

Ce qui frappe dans la lecture du Coran, c'est à quel point, il reprend, en les sélectionnant et en les remaniant un peu à sa façon, de nombreux éléments du message judéo-chrétien. on voit réapparaître les personnages de la Bible : Adam, Noé, Abraham, Jacob, Joseph, Josué, David, Salomon, Moïse, Jonas, les Macchabées… mais pas trace du contenu du message des grands prophètes et des sages : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Job, le Cantique des cantiques, la Sagesse, le Qohélet, Ben Sirac, les Psaumes… On retrouve les éléments de l'enseignement moral de Jésus, mais rien de ses actes, de sa Passion et de sa mort, encore moins bien sûr, de sa résurrection.

La figure du Dieu de l'Islam reste plus proche de celle du Dieu de l'Ancien Testament : un Dieu juge qui récompense les bons et punit les méchants, les infidèles. C'est la réaffirmation intran-

sigeante de la Vérité du Dieu Unique, la Vérité à laquelle il n'y a qu'à se soumettre, sous peine du châtiment dans la fournaise du feu éternel, tandis que les croyants, surtout ceux qui sont morts au combat contre les incroyants, les infidèles, jouiront des délices du jardin que Dieu leur réserve.

Cette Vérité intransigeante que prêche Mohammed et qui ne tolère aucun doute nous rappelle à la transcendance de l'Absolu. La chrétienté aussi a été intransigeante. Mais dans l'Occident chrétien a fini tout de même par naître la critique, et la critique radicale, de cette Vérité unique, et qui doit désormais laisser place au doute.

Mais on trouve aussi dans le Coran (Sourate X, verset 100) : « Est-ce à toi de contraindre les hommes à être croyants ? Alors qu'il n'appartient à personne de croire sans la permission du Dieu ». Et puis l'Islam a produit aussi des mystiques d'une profondeur remarquable, comme dans le soufisme, et une civilisation qui a brillé pendant plusieurs siècles au cours desquels l'Occident se débattait avec les « barbares ». Selon le mot de Maurice Lombard dans la revue *Le Temps stratégique*, n° 20 printemps 1987, « Nous vivions dans les clairières. L'Islam, lui, brillait de tous ses feux. »

SOMMAIRE

Le peuple juif : un peuple comme les autres ?

Dans un texte intitulé *Un avenir pour l'idée juive*, Daniel Sibony développe essentiellement des réflexions d'ordre philosophique et théologique. On peut aborder aussi la question sous un angle historique, et politique. Daniel Sibony fait d'ailleurs lui-même, incidemment, une remarque d'ordre historique : « Les juifs n'ont plus d'état depuis 26 siècles ». En fait, pour être plus précis, depuis les invasions assyriennes et babyloniennes, les juifs de Palestine ont vécu dans un pays occupé par des puissances étrangères : Perses, Grecs, Romains, avant de se trouver complètement dispersés en 70 après Jésus-Christ.

Historiquement, le monothéisme juif est le père des deux autres monothéismes : le chrétien et l'islamique. L'identité juive s'est forgée autour d'un double élément : religieux et national, comme c'était d'ailleurs le cas pour les autres peuples qui leur étaient étrangers. La particularité du peuple hébreu, puis juif, a été de forger cette identité politico-religieuse autour de la notion de « Dieu unique ».

Dès l'installation du peuple hébreu en Canaan et tout au long des siècles qui ont suivi cette installation, les leaders religieux de ce peuple ont eu à lutter contre la tentation qui revenait de façon permanente de se détourner de ce Dieu unique, et jaloux, dont on ne pouvait faire aucune représentation, et de revenir aux dieux païens, plus humains, plus « colorés », plus accessibles. Cette identité forgée dans une résistance perpétuelle à la tentation devait donc se révéler particulièrement forte, d'autant plus que

l'idée se développait chez eux que leur Dieu unique était en même temps le Dieu de l'Univers.

L'émergence du christianisme a marqué la fin de l'État juif : lien de causalité ou simple coïncidence ? Toujours est-il que dès lors, les juifs ont vécu en semi-clandestinité, dans la chrétienté, et en pays d'Islam pendant tous les siècles qui ont suivi. Ils avaient depuis toujours vécu dans une mentalité d'assiégés, confrontés à un environnement hostile, entourés d'ennemis comme en témoigne leur littérature « psalmique » : sur les 150 psaumes on n'en trouverait guère plus d'une douzaine où il ne soit pas question d'ennemis, d'adversaires, de méchants, de lions, de bêtes féroces, d'agresseurs violents, traîtres, fourbes, d'impies, de criminels, qui poursuivent, attaquent, accusent, de nations, de rois, de peuples qui mugissent, contre qui il faut se défendre, et heureusement que nous avons un Dieu, « vaillant des combats », guerrier, conquérant, victorieux…

Cette mentalité d'assiégés, jointe à la conviction d'être le peuple élu d'un Dieu

unique et universel a commencé avec les luttes contre les Cananéens à l'origine ; elle s'est développée avec la « captivité à Babylone » puis au long des siècles qui ont suivi la montée du christianisme puis de l'Islam ; elle a connu son apogée avec l'entreprise d'extermination du peuple juif par les nazis.

Et voilà qu'en fin de XIXe siècle, à un moment où les « nationalités » s'éveillent en Europe, les juifs se mettent à vouloir un État, « comme les autres nations ». Cette revendication fait penser à un épisode qui se situe à un tournant de l'histoire du peuple hébreu. Dans les temps qui ont suivi l'installation en Canaan, le peuple hébreu était dirigé par des sortes de leaders charismatiques, des « juges » qui prenaient la tête toujours à la suite d'une « inspiration divine » et non pas d'une investiture par les hommes

et sans aucune continuité « dynastique ». Cette situation instable et insécurisante du pouvoir avait fini par apparaître insatisfaisante et le peuple avait alors demandé à Samuel, « accrédité comme prophète de Yahvé [44] » : « Établis-nous un roi qui nous juge, comme toutes les nations… [45] ». C'était, de la part du peuple, ne plus faire confiance aux aléas toujours imprévisibles de la nomination du chef par l'inspiration divine. Le peuple choisissait donc la figure la plus sécurisante d'un chef « normal » : un roi comme les autres au lieu du roi Yahvé toujours plus ou moins hors de portée. De même le peuple juif, en ce début de XXe siècle, choisit la sécurité d'un territoire et d'un État à lui plutôt que les incertitudes de l'errance, de la dispersion au milieu de toutes les autres nations.

Cet État d'Israël garde cependant une particularité qui le distingue de tous les autres. Le choix qu'il revendique sur la terre de Palestine se fonde sur une occupation qui a cessé depuis 2 000 ans et surtout sur une « promesse » de son Dieu que les autres nations ne sont pas obligées de reconnaître. La « nationalité » israélienne est, elle aussi, particulière : un juif peut avoir toutes sortes de nationalités, suivant le pays où il réside, comme c'est le cas pour les chrétiens, les musulmans, les bouddhistes… mais en plus, il suffit d'être juif, né de mère juive, pour avoir droit automatiquement à la nationalité israélienne : droit d'appartenance de nature religieuse ou ethnique ?

L'État d'Israël, tout en se voulant un État comme les autres, se réserve des prérogatives exorbitantes par rapport au droit international. Conforté dans sa position par le complexe de culpabilité des Occidentaux du fait du « génocide » nazi, Israël peut se permettre d'ignorer les résolutions de la communauté internationale, l'ONU, qui s'est prononcée pour l'existence, à côté de l'État juif, d'un État palestinien. Derrière ce privilège accordé à l'État

d'Israël, il y a évidemment aussi sa situation stratégique au Proche-Orient. Affirmer, comme Daniel Sibony, que « l'État (US) soutient Israël sans y avoir d'intérêt économique ou stratégique » c'est oublier qu'Israël constitue une base avancée de l'Occident face au monde arabe musulman où se trouvent les réserves de pétrole les plus importantes de la planète.

SOMMAIRE

Et les chrétiens ?

Les musulmans font leur prière le front contre terre en position d'adoration, de soumission devant Allah Akhbar. Les juifs récitent leurs prières en hochant la tête. Les bouddhistes zen méditent en position du Lotus, position de détente et de sérénité. Les chrétiens prient à genoux, la position la plus inconfortable. Plaisir maso, malsain, d'aimer souffrir ?

Mais notre Dieu, notre Amour, est un homme en proie aux tortures de la crucifixion. Comment l'amoureux ne voudrait-il pas être avec celui qui est son Amour ?

Mais Jésus ne s'est pas installé lui-même sur ce trône cruel de la Croix. Il est allé au-devant de nous à cœur ouvert, disposé à se donner tout entier, et nous ne l'avons pas raté. Ce n'est pas lui qui a recherché cette souffrance, nous n'avons pas à la rechercher, mais simplement à rester disposés à l'accueillir non pas comme un bien en elle-même, mais comme la porte cruelle qui ouvre sur la joie du Royaume. Mais nous sommes toujours tellement acharnés à vouloir cueillir par nous-mêmes les fruits de l'arbre de vie...

La religion chrétienne n'a pas évité les dérives, plus ou moins pathologiques, d'un certain masochisme, d'un dolorisme, complaisance, délectation dans la souffrance, alors que la souffrance est un mal, et que tout ce qu'on trouve de positif, ce n'est pas la souffrance elle-même, mais le courage de ceux, de celles, qui savent l'affronter.

Dans un éditorial de *Charlie Hebdo*, Philippe Val s'en prend violemment à ce Dieu chrétien qui apparaît comme ami de la souffrance. Il commence par faire remarquer, en suivant

l'histoire des religions, que les religions polythéistes, les anciens Grecs par exemple, « avaient divisé Dieu », peut-être dans l'esprit de mieux régner sur lui… son éparpillement panthéiste, animiste ou chamaniste, l'empêchait de conquérir le monde sous une bannière unifiée… et, là où Dieu a vraiment réussi, c'est quand il est sorti du bricolage régional pour devenir une vraie multinationale efficace… qui a d'ailleurs créé trois agences : une judaïque, une chrétienne, une musulmane, créant ainsi une émulation, une compétition, une tension qui rendent d'autant plus efficace la domination de la religion, des religions, sur l'humanité… et ressource ultime de ce Dieu aliénant : maintenant que les explications scientifiques ont rendu obsolètes l'idée d'un Dieu maître de la météorologie : tonnerre, étoiles, saisons, catastrophes naturelles, ce Dieu s'est réfugié dans une autre contrée de l'Univers : cette part de nous-mêmes, la pulsion de mort dont parle Freud, donnant ainsi naissance à une religion de la mort, qui produit des « terroristes » prêts à mourir en tuant.

Une première remarque qu'on peut faire, c'est que « l'athée Philippe Val » parle de Dieu comme quelqu'un qui existerait, oubliant que Dieu « n'existe pas » (il « est », pour ceux qui y croient, et sans pouvoir dire au juste ce, ou qui il est). Dieu, c'est d'abord un mot, une idée que les hommes se sont mise dans la tête, toujours plus ou moins une idole ; et le travail de la raison est bien de détruire les idoles. Mais, paradoxe troublant : détruire les idoles, c'est l'entreprise que s'était assigné le peuple hébreu, peuple d'Israël, père des trois monothéismes. Curieux paradoxe que cette entreprise de démolition des idoles ait abouti à en produire une autre encore plus puissante, et cette espèce de monstre à trois têtes : trois monothéismes qui, chacun de son côté, prétendent détenir la Vérité absolue.

Curieux paradoxe aussi, et qui donne à réfléchir : c'est que dû jour où la raison, les explications scientifiques du monde émergeant dans l'histoire, on a cru que Dieu allait disparaître, et en même temps, cette idée, cette idole renaît sous des formes encore plus intolérantes et intolérables. C'est tout de même quelque chose d'assez extraordinaire l'esprit humain, capable de produire les plus beaux chefs d'œuvre, « dans le chagrin et la douleur » et en même temps les idoles les plus meurtrières.

Et dans le même temps, le même Philippe Val évoque la figure du vieux pape Jean-Paul II. Et quel rapport entre cette histoire de dieux, du Dieu « maître tyrannique que ses tueurs à gages ont choisi de servir » et le pauvre pantin dérisoire et pathétique que les prélats romains promènent en fauteuil roulant, cette sorte de mort-vivant dont raffolent les films d'horreur et qui n'a rien, lui, d'un maître tyrannique. Encore que cette figure-là soit, elle aussi, terriblement ambiguë : invitation insidieuse à adorer cette loque humaine, qui reproduit la figure du pendu du Golgotha, invitation morbide à se délecter de la souffrance ou bien invitation à oser regarder en face la décrépitude qui nous attend tous, Loana comme Zidane, et nous tous les simples péquenots ! Cette décrépitude qui nous fait peur. Et pourtant, nous ne devrions pas avoir peur de la mort si nous croyons que la vie est plus forte que la mort, que la raison l'emportera finalement sur la folie – encore que peut-être pas et qu'alors nous périrons tous. Mais il y a aussi la parabole du grain enfoui dans la terre et il faut qu'il meure pour produire l'épi. Comme me le disait un ami paysan : le grain de blé dans la terre, il ne pourrit pas, il libère sa substance (il y a aussi des philosophes chez les paysans !). Bien sûr, là aussi, cette espérance peut-être tout aussi bien aliénante que mobilisatrice.

Finalement, Philippe Val conclut que « mourir, et tuer, pour un idéal, c'est sacrifier la vie réelle, l'unique bien, pour un but

qu'on n'atteindra jamais puisqu'on sera mort… et l'essentiel est donc, tout en soulignant l'importance des buts, de reconnaître la primauté du chemin pour y parvenir : puisque l'horizon recule à mesure qu'on avance, c'est la façon dont on avance qui est plus importante que l'horizon qu'on n'atteindra jamais, sauf à croire qu'on s'y projette magiquement en mourant ». Nous, « les croyants » nous croyons effectivement que « nous y serons projetés en mourant » ; nous sommes d'accord pour dire que l'important c'est le chemin, le chemin qu'on trace en avançant, mais pas le nez sur le guidon ; le nez en l'air, humant le souffle du vent, le souffle = l'esprit ; l'esprit humain, bien sûr, mais qui, pour nous, est animé d'un souffle divin.

SOMMAIRE

Les poils

L'autre jour, nous parlions entre amis ; la conversation portait sur les poils : les poils plus ou moins touffus qu'on a sur les bras ; et, au fil de l'évolution, les poils, de même que les dents, tendent à diminuer. Alors il y a eu cette remarque : c'est normal puisqu'on descend du singe ! Alors, un des partenaires de la conversation, sachant que je suis un « bon catholique croyant », me lance une pique : « Mais l'Église n'admet pas qu'on descend du singe ; elle dit qu'on descend d'Adam et Ève ».

Alors, là, c'est le gros malentendu, un malentendu qui a la vie dure ; il faut dire que l'Église et beaucoup de « bons catholiques » ne font pas grand-chose pour dissiper ce malentendu. De même que l'on continue à mélanger la religion et la politique, jusqu'à dire qu'on ne peut pas être catholique et communiste, de même on continue à mélanger la science et la religion. Or, si on écoutait la sagesse, ce serait : chacun son domaine, chacun son métier, et « les vaches seront bien gardées » comme on dit.

La Bible est en réalité une bibliothèque où sont rassemblés des livres de différentes sortes : récits mythologiques ou historiques, textes poétiques, recueils de préceptes juridiques ou moraux… Ces livres ont été rédigés à différentes époques ; ils reprennent des traditions remontant à la plus haute antiquité du peuple hébreu ; et les plus récents : les Évangiles, les lettres (épîtres) des dirigeants des premières communautés chrétiennes et enfin l'Apocalypse, ont été rédigés un siècle et plus après la mort du fondateur de la religion chrétienne : Jésus-Christ. Pour lire tous ces textes, il faut, pour ainsi dire, changer nos lunettes, ne pas les prendre à la lettre, mais les replacer dans le contexte

de l'époque où ils ont été écrits ; cela suppose qu'on prenne avec eux une certaine liberté.

Un exemple : les récits concernant la conception et la naissance de Jésus.

Quand il se passe quelque chose, il y a toujours des bruits qui courent, et il n'est jamais facile de démêler ce qui est des faits matériels exacts et des détails plus ou moins arrangés par le passage de bouche à oreille. C'est le cas avec les Évangiles : sur ce qui s'est passé autour de ce personnage hors du commun, Jésus, il existe un certain nombre de récits plus ou moins concordants, de témoins plus ou moins proches. L'Église en a retenu quatre (pourquoi pas six ou huit… ?). Les récits les plus aléatoires en ce qui concerne la stricte exactitude des faits relatés, ce sont les « Évangiles de l'Enfance », témoignages beaucoup plus indirects que ceux de la « vie publique » de Jésus. L'essentiel, en ce qui concerne ces récits, n'est pas tant l'exactitude matérielle des faits, mais les leçons qu'on en tire.

À propos de la naissance de Jésus, on a deux versions : celle de Matthieu et celle de Luc ; Marc n'en parle pas ; quant à l'Évangile de Jean, plus tardif que les trois autres, il présente Jésus comme « la Parole de Dieu », le « Fils de Dieu » qui s'est « incarné » ; c'est déjà beaucoup plus loin des faits historiques, très « théologiques ».

Les récits relatifs à la conception et à la naissance de Jésus dans Matthieu et dans Luc sont fort différents l'un de l'autre ; Luc enjolive les choses avec « Gabriel » apportant à Marie la semence divine, les anges dans le ciel de Bethléem chantant la gloire de Dieu, la mangeoire d'animaux où on n'avait plus qu'à ajouter, par la suite, le bœuf et l'âne et les petits moutons. Le récit de Matthieu est beaucoup plus réaliste, plus cru même, si on veut bien lire entre les lignes ; ce qui en ressort, c'est que Jésus est

« né de père inconnu », ce qui n'est jamais une situation confortable pour tous les enfants qui sont dans ce cas. Ce qui est clair, c'est que Joseph sait que cet enfant n'est pas issu « de la semence de ses entrailles » : Jésus est pour lui un fils adoptif ; il ne fait que lui donner son nom, son « état civil » – ce qui n'est tout de même pas rien ! La gouaille populaire, dans sa brutale crudité, a fait de Joseph le patron des cocus. Et après tout, quel mal y a-t-il à ça ? Ça arrive à bien des hommes. Ou bien alors, faudrait-il « jeter la pierre » à la femme qui « a fauté » ? Ce que nous faisons habituellement dans de tels cas ; c'est vrai que nous le faisons de façon tout de même plus « civilisée » que les taliban. On pourra d'ailleurs remarquer que Jésus, dans la suite de sa carrière, aura beaucoup d'indulgence, et même un certain penchant, pour les femmes « de mauvaise vie ».

Je devrais peut-être m'arrêter sous peine de me faire accuser de blasphème. Heureusement, on ne brûle plus les hérétiques. Et pourquoi n'aurions pas le droit de lire tous ces vieux textes avec l'esprit critique que nous a inculqué notre « culture scientifique » ? Quitte, ensuite, à ne pas en rester à cette lecture « matérialiste ».

Voilà donc une « hypothèse de lecture ». Il y en a d'autres. On a toujours une hypothèse de lecture, ne serait-ce qu'implicite. Concernant la conception de Jésus il y a l'hypothèse de la « parthénogenèse » : il y a toujours eu dans l'humanité le rêve secret qu'une femme puisse faire un enfant sans le concours du mâle. Il y a aussi l'hypothèse « magique » d'une action « en dehors des lois naturelles » : cette hypothèse consiste à dire que « rien n'est impossible à Dieu » ; bien sûr, si c'est vrai que c'est un Dieu qui a créé le monde, on peut penser que rien ne lui est impossible ; mais on peut ainsi lui faire dire et faire n'importe quoi ; ce n'est pas très flatteur pour lui : on devrait penser que s'il

a établi les « lois naturelles », il ne les a pas faites si mal foutues qu'il y aurait besoin d'y donner de temps en temps un petit coup de pouce.

Notons pour finir que Jupiter aussi « faisait des enfants » à des humaines ; sauf qu'ici, on n'est plus tout à fait dans la mythologie : l'enfant dont il s'agit, Jésus, est bien né dans l'histoire, à une date qu'on peut déterminer à quelques années près. Alors, que penser de la façon dont on dit qu'il a été conçu ?

Le récit de Luc concernant la façon dont l'enfant Jésus a été conçu est, comme il a été noté plus haut, plus enjolivé, plus « poétique » que celui de Matthieu ; sous une forme imagée, idéalisée, il pose en fait la question de la virginité. On présente toujours la virginité sous un aspect physiologique ; c'est la réduire à quelque chose de vraiment matérialiste ! On peut aborder la question autrement en se référant aux expressions du langage populaire, expressions très crues, mais très significatives. Pour parler de l'acte sexuel, on dit : « faire l'amour » ou « baiser ». « Baiser », c'est l'homme qui « baise » et la femme qui « est baisée ».

Et « être baisé », c'est se faire avoir, se faire posséder ; on emploie aussi le verbe « prendre » : « il l'a prise par devant… ou par-derrière ». Se faire baiser, se faire avoir, se faire posséder, se faire prendre, ce n'est évidemment pas une situation très satisfaisante. Peut-on rêver d'un rapport amoureux qui serait exempt de ce « désir de possession » toujours plus ou moins présent dans le rapport sexuel ? Et, pour la femme (mais pourquoi pas aussi pour l'homme ?), ne pas « se faire baiser », est-ce que ce ne serait pas tout simplement ça « garder sa virginité » (qu'il y ait rapport sexuel ou pas) ? Et une virginité qui peut tout naturellement être féconde. Et un tel rapport amoureux ne serait-il pas « divin » et produisant un « être divin » ? s'il est vrai que, selon la définition

qu'en donne l'évangéliste Jean : « Dieu, c'est l'Amour ». Tout ça n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire à première vue.

Voilà une façon de lire la Bible. On pourrait en faire autant avec le Coran. Le Coran a été rédigé il y a un millénaire et quelques siècles. À cette époque vivaient en Arabie des tribus de Bédouins marchands et guerriers, de religion polythéiste, et de mœurs plutôt rudes ; les femmes, par exemple, y avaient un statut assez proche de celui du bétail que les tribus s'appropriaient à l'occasion d'incessantes razzias. Dans ce contexte, le prophète Mohammed vient prêcher le Dieu unique qui était déjà celui des juifs et des chrétiens ; il donne aussi des préceptes moraux qui représentent un progrès considérable par rapport aux mœurs de l'époque : ainsi, alors que la femme n'avait aucun droit dans les héritages, il recommande de lui accorder une demi-part (c'était déjà quelque chose) ; quant aux captives de guerre, jusque là traitées comme du bétail, il invite à leur faire une place dans le harem : tout cela est développé en long et en large dans la sourate IV du Coran. Évidemment, s'en tenir à de telles règles aujourd'hui, ce serait une sacrée régression (on pourrait aussi rappeler qu'à la même époque, en Occident, on discutait de la question de savoir si les femmes « avaient une âme »).

Depuis cette époque, on a tout de même fait quelques progrès quant à la place de la femme dans la société.

Judaïsme, Christianisme, Islam, il faut savoir démêler ce que ces religions, qui ont marqué profondément notre culture, ont pu apporter de progrès à l'humanité, et aussi ce qu'elles peuvent avoir de rétrograde. Je ne connais pour ainsi dire le judaïsme actuel. Quant au Christianisme et à l'Islam, l'image que je me fais de ce qu'il peut y avoir de meilleur dans ces deux religions, c'est celle de deux vieilles femmes que j'ai connues : une vieille chrétienne qui, après avoir élevé dix enfants, attendait la mort

avec une tranquille sérénité, sûre qu'elle était qu'elle allait retrouver son fils mort à 20 ans, et son grand plaisir au paradis ce serait de faire la causette avec ses copines en buvant du café ; l'autre, c'est une vieille musulmane qui, devant les épreuves de la vie, écarte les mains en disant « Aslama » : on attend tranquillement que ça passe (elle avait aussi élevé une ribambelle d'enfants). Il y a dans ces deux attitudes, une « philosophie », une sagesse dont on pensera ce qu'on voudra. Des « croyants » de ce genre, on n'en fait sans doute plus beaucoup. Aux générations qui viennent d'inventer ce qui sera leur « sagesse ».

SOMMAIRE

Et la théologie, alors ?

Il y a bien la science amusante, pourquoi n'y aurait-il pas aussi la théologie amusante ? Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on puisse penser qu'il y a des choses qui sont impensables et que, malgré tout, nous puissions penser qu'elles sont. Le ruisseau coule de l'amont à l'aval, il ne peut pas se retourner pour apercevoir, pour saisir sa source, qui est en amont ; de même, nous ne pouvons pas voir, penser ce (ou Celui) qui est notre source. Nul n'a jamais vu Dieu, dit saint Jean, mais il ajoute qu'il s'est manifesté dans sa Parole, qui est Jésus ; ça aussi, c'est impensable : qu'un homme, poussière sur la terre qui est elle-même poussière dans l'immensité de l'Univers, que cet homme poussière donc puisse être identifié à Celui qui est la source de l'Univers, c'est impensable ; et pourtant c'est ce que nous disons, pensons, croyons, et rien ne peut nous empêcher de le dire, penser, croire. Nous le croyons avec plus ou moins d'assurance, mais, même si nous le croyons avec une totale assurance, il faut bien admettre qu'il est possible que ce ne soit pas vrai et que nous nous trompons sur toute la ligne. S'il y avait une preuve de tout ça, il n'y aurait plus de liberté : on serait obligé de croire. Or Dieu, s'il y a un Dieu, nous a créés libres.

De l'affirmation que Jésus est Dieu, le Fils du Père, découle logiquement la Trinité : Trinité et non pas Binité d'ailleurs, c'est logique : nous vivons et pensons dans l'espace et le temps et notre pensée fonctionne dans les structures de l'espace-temps (bien que nous puissions aussi penser qu'il y a, éventuellement, autre chose que l'espace-temps). Or, l'espace et le temps sont à trois dimensions : longueur, largeur, hauteur ; passé, présent, futur.

Notre pensée fonctionne donc normalement par trois, et, par exemple, il ne faut pas dire, comme les platoniciens : l'âme et le corps. Descartes, le coupeur de cheveux en quatre (2x2), dit lui-même qu'il y a le corps, l'âme et l'union des deux. Nous ne sommes pas un corps et une âme, mais des corps, vivants, et pensants. Dons si nous pensons Dieu, il est normal que nous le pensions aussi Trois ; d'ailleurs si, comme saint Jean, on le définit : « Dieu c'est l'Amour », il ne peut pas être seul ; on ne peut pas s'aimer seul ; au pire, si on veut s'aimer soi-même, il faut se dédoubler ; et l'Amour, pour s'accomplir pleinement, ne peut pas non plus s'enfermer dans une dualité (sous peine de devenir un duel). La famille humaine « normale » est trois : le père, la mère et les enfants ; et un couple sans enfants, pour fonctionner de façon satisfaisante, ne peut pas rester fermé sur lui-même, à se regarder continuellement les yeux dans les yeux ; il lui faut une ouverture au monde, aux autres, ou à une passion, un idéal commun. C'est donc normal que, s'il y a un Dieu et qu'il est Amour, il soit Trois.

L'Amour-Dieu, c'est aussi une circulation : le Père donne au Fils tout ce qu'il est, il ne garde rien pour lui ; il n'est donc plus rien ; le Fils, en lui-même, n'est rien : tout ce qu'il est, il le tient du Père. Et l'Esprit, alors ? Sur ce point, la théologie chrétienne occidentale et la théologie chrétienne orientale divergent ; c'est ce qui a fait, en son temps, la querelle dite du « Filioque » : les Occidentaux disent que l'Esprit « procède du Père et du Fils », les Orientaux ne sont pas d'accord ; je ne sais pas au juste ce qu'ils disent (et puis, il faut bien qu'il reste un peu de mystère en Dieu). Mais il me semble que dans la théologie occidentale Dieu est conçu comme un triangle ; il me semblerait plus juste de le penser comme un cercle ; d'ailleurs, le Christ, sur la Croix « émet son Esprit », selon la formule énoncée dans l'Évangile, il « remet

au Père » son Esprit, sa vie, son être : la boucle est bouclée. La Trinité est une circulation d'Amour ; une circulation de rien d'ailleurs ; comme est aussi, semble-t-il, l'atome, puisque les particules les plus élémentaires paraissent de plus en plus insaisissables, du rien,à la limite, et c'est la circulation de ce rien qui fait l'être.

Mais, quand on a dit tout ça, on n'a rien dit !

SOMMAIRE

Le Christianisme

Hier soir, avec deux de mes petits enfants – mais ç'aurait pu aussi bien être les quatre autres – on parlait de la naissance du christianisme : pourquoi cette petite secte dissidente de la religion juive, née au milieu du bouillonnement culturel du Moyen-Orient à cette époque, a-t-elle pris un développement aussi extraordinaire ?

La force de son message ? Cette nouvelle religion, le christianisme, avait su rassembler des éléments pris dans diverses autres religions de cette époque ou même plus anciennes dans le temps : éléments pris dans la religion juive : l'idée d'un Dieu unique ; éléments pris dans les religions « païennes » : l'enfant né d'un dieu et d'une humaine, le dieu ressuscité comme Osiris ou Dionysos, l'idée d'une « trinité divine », la « théophagie » manducation du corps du dieu, avec, en arrière-plan, l'anthropophagie…

Je n'ai pas eu le temps de poursuivre, de leur dire aussi l'originalité de ce message chrétien : le fait que tous ces mythes païens, cette religion chrétienne ne les situaient plus dans une mythologie, mais prétendait qu'il se réalisaient réellement dans l'Histoire, en la personne de cet homme situé en un lieu et un moment précis de cette Histoire : Jésus, Homme-Dieu, mort et ressuscité.

Tout cela est bien difficile à concevoir et à croire, mais c'est bien ça le message chrétien. Et, de ce message chrétien, il ressort un certain nombre de conclusions bien concrètes : si cet homme Jésus est Dieu, nous, ses frères et sœurs, nous sommes appelés à participer à sa divinité, à sa vie éternelle, nous sommes tous,

par participation, des dieux, et ainsi toute personne humaine a une valeur absolue et à droit à un respect absolu.

Et ce Jésus, Dieu mort sur la croix comme un malfaiteur, et ressuscité, c'est la promesse de la victoire finale des faibles, des opprimés, sur les puissants, les oppresseurs.

C'est aussi l'ouverture du royaume de la liberté : l'humanité appelée à devenir adulte ; nous n'avons plus à attendre, pour être délivrés du mal, que ce salut nous tombe du ciel : la mission de rendre le monde plus humain, plus fraternel est entre nos mains ; mais nous avons aussi le pouvoir de choisir le contraire et de construire un monde égoïste qui finira par se détruire.

Ce que nous apprend aussi Jésus, c'est qu'il n'y a plus de jugement, de condamnation ; il y a simplement la conséquence, bonne ou mauvaise, de nos actes. Mais il y a toujours aussi, à condition de l'accepter sincèrement, la possibilité que ce que nous aurons fait de mal soit réparé ; il nous offre lui-même de le réparer. Mais nous avons toujours la possibilité de refuser ce pardon, ce don ultime qu'il nous offre.

Enfin, ce Jésus Dieu, notre frère, je n'ai pas eu le temps de leur dire : je lui parle, et il me parle, tous les jours, matin et soir, d'homme à homme, sa voix mêlée à celle de tous ceux et celles qui nous ont précédés : mon père, ma mère, frère et sœurs, et leur grand'mère Ginou. C'est un secret que j'aurais voulu leur confier, que je leur confie.

SOMMAIRE

Le « nom de Dieu »

Maïna, 12 ans, est revenue du collège toute révolutionnée. En Histoire, ils en étaient arrivés à l'histoire du peuple hébreu. La prof leur avait dit que le Dieu des Hébreux c'était Yahveh ; et elle ne faisait que répéter : Yahveh... Yahveh... Yahveh ceci... Yahveh cela... d'une telle façon que Maïna en était choquée : au catéchisme on lui avait appris que le 2e commandement de la loi de Moïse disait : « Tu ne prononceras pas le nom de Dieu en vain (à tort et à travers) ». Et le juron le plus classique c'est « Nom de Dieu ».

J'ai vu le livre d'histoire en question. Ce qui me frappe c'est qu'on n'arrive pas, en abordant la Bible, à se dégager d'une lecture « théologique », « catéchistique », que ce soit dans la démarche de la catéchèse ou dans la démarche laïque de l'enseignement public. Ne pourrait-on lire l'histoire du peuple hébreu, son histoire, ses mythes, ses écrits, avec le même recul, la même sérénité que celle de n'importe quel autre peuple ?

Pour en revenir à Yahveh, c'est le nom qu'une des traditions anciennes du peuple hébreu donnait à Dieu. Dans une autre tradition, il était appelé « El Shaddaï » : Dieu Tout Puissant ? Dieu de la Montagne ? Dieu de la Steppe ? on ne sait pas trop. En tous cas c'est le terme « Yahveh » qui a été retenu par la suite. En hébreu, « Yahveh » c'est tout simplement une forme de verbe « Être ». Dans la Bible on raconte comment Dieu a révélé son nom : « Yahveh » à Moïse : Moïse, en communication avec Dieu lui dit : « quand j'irai trouver le peuple et que je leur dirai : « Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous » ils me demanderont « Quel est son nom ? » Et Dieu lui répond « Yahveh ». [46] Quand

on demande à Dieu qui il est, il répond : « Qui je suis ? Je suis ! Quand le peuple te demandera qui je suis, tu lui diras : C'est lui. Il est. C'est tout ce qu'on peut dire. »

Il y a, paraît-il, des tribus indiennes où le nom de la personne est son secret personnel, et pour en parler on emploie un surnom, comme s'il y avait dans la personne quelque chose comme une intimité inviolable, incommunicable.

Si bien qu'on ne devrait même pas employer le mot « Dieu », ni même dire qu'il existe un « Dieu » puisque, s'il existe, on ne peut même pas lui donner de nom, même pas le nom de « Dieu ». Lui donner un nom c'est déjà le définir, le délimiter. On ne peut pas l'enfermer dans nos catégories, nos concepts. Les images, les représentations, les idées qu'on peut se faire de Lui sont toujours inadéquates, fausses. Le vrai Dieu, nous le rechercherons toujours, nous ne le posséderons jamais.

Par la suite, les Juifs renonceront même à utiliser le terme de « Yahveh », soi-disant par un respect révérenciel à son égard. Maintenant, dans la liturgie catholique on traduit « Yahveh » par « Le Seigneur » pour marquer le respect qu'on doit à Dieu. Le respect ! Maintenant on tend à préférer la familiarité ; et depuis que « Dieu s'est fait homme » pourquoi ne pourrait-on pas lui parler « d'homme à homme », ce qui n'exclut pas le respect mutuel.

« Le Seigneur » ! Depuis la Révolution française où on a détrôné les nobles, le mot « Seigneur » sonne mal à nos oreilles ; on n'a pas envie de revenir au « temps des seigneurs ». « Seigneur » ! Étymologiquement, en latin : Senior. Si on avait pour les « personnes âgées » le même respect qu'ont les Africains, on pourrait bien dire : « Le Vieux » !

Comment dire alors ? Dans la mesure où « Yahveh » était devenu un « nom de Dieu » il fallait l'abandonner et tout mot qui

devient un « nom de Dieu », il faut l'abandonner. En fait, pour en parler, pour le désigner, on ne devrait pouvoir dire que « Lui »... « Il »... ou « Elle »... ?

Dans sa visée fondamentale, le monothéisme - quoi qu'il en soit de ses dérives – est une entreprise de démolition des faux dieux, une entreprise pour libérer les hommes des idoles qu'ils se fabriquent inlassablement. La dérive quasi inévitable du monothéisme, c'est le totalitarisme : si nous « avons » le vrai Dieu, nous sommes les seuls à avoir la vérité, à avoir raison – mais oubliant que le vrai Dieu, on ne « l'a » pas ; nul ne peut se vanter de l'avoir, de le posséder.

D'ailleurs l'existence de plusieurs monothéismes : juifs, chrétiens, musulmans est en soi un démenti à la prétention du monothéisme. S'il n'y a qu'un vrai Dieu il ne peut y avoir qu'un monothéisme. S'il y en a plusieurs, quel est le bon ? Les Dieux des monothéistes seraient donc aussi des faux dieux. Finalement, dans la logique de la démolition des faux dieux, on arrive à l'athéisme. Si on ne peut pas donner de nom à Celui qui Est, il est logique de nier celui qu'on appelle « Dieu », celui à qui on donne le nom de Dieu. S'il est, on n'a rien à lui donner, même pas un nom.

Les athées auraient donc raison ! À condition d'être sûrs que niant « Dieu » nous ne nous fabriquions pas encore des dieux dont nous nous faisons les esclaves : l'argent, le pouvoir, le confort, la tyrannie du plaisir, des désirs incontrôlés, et finalement notre « Ego » absolutisé. Peut-être n'y a-t-il qu'un moyen d'échapper à cette fatalité de fabrication des faux dieux, c'est de persévérer dans la recherche toujours plus loin, du Vrai Dieu, toujours insaisissable, toujours au-delà de nous-mêmes.

SOMMAIRE

Les Vieux

Dans les sociétés africaines : Maghreb ou Afrique noire, les vieux sont considérés comme des sages, qui ont l'expérience de la vie, qu'on respecte et à qui on peut venir demander conseil. Je pense qu'il en était de même dans les sociétés rurales traditionnelles en Occident. Encore que, de tout temps, et en tous lieux, il a sans doute toujours eu des vieux carrément chiants.

Dans la société technique moderne occidentale, ce ne sont plus les vieux qui détiennent le savoir, et la science fait de tels progrès que ce sont plutôt les jeunes qui peuvent se tenir au courant des dernières inventions en matière de techniques ou de modes de vie. Du coup, les vieux sont devenus inutiles et plutôt une charge qu'une aide. Je connais même un vieux qui employait un mot plus dur : il ne disait pas « inutile », mais « nuisible ».

Cette situation nouvelle met mal à l'aise. On essaie alors de se rattraper en inventant des noms moins « péjoratifs » : les anciens… Le 3e âge. À quoi bon ? Il n'y a pas à s'en faire une maladie de cette nouvelle situation. C'est ainsi, c'est ainsi. Et il paraît que chez les Esquimaux les vieux et les vieilles qui se savaient devenus des bouches inutiles se laissaient glisser du traîneau pour attendre tranquillement – ou plus ou moins tranquillement – la mort dans la neige. Ce n'était peut-être pas plus mal ?

En parlant de leurs parents, les jeunes de milieu populaire disent (ou disaient – je ne sais plus très bien ce que les jeunes disent maintenant) « mes vieux ». Ce n'était pas péjoratif, ni manque de respect. D'ailleurs, la règle de la vie, c'est que les parents, les vieux s'effacent, plus ou moins tôt, de façon plus ou

moins dramatique, et douloureuse. Il faut qu'ils partent pour laisser la place à leurs petits, pour les laisser vivre leur vie, leur laissant un héritage plus ou moins riche et plus ou moins lourd. À vous de jouer !

SOMMAIRE

Pour l'humour de Dieu

Tout le monde connaît l'humour belge. Les gens délicats trouvent que c'est souvent assez lourd, tandis que l'humour anglais, l'humour britannique, là, c'est d'une finesse supérieure.

Une histoire belge : c'est des Belges qui sont partis faire un safari en Afrique. L'un d'eux revient le premier jour en disant « Moi, sais-tu, j'ai tué deux lions, un éléphant et trois Panoupanoux. » Le deuxième jour : « Alors là, sais-tu, j'ai tué quatre lions, deux éléphants et six Panoupanoux. » Alors on lui demande : « Mais qu'est-ce que c'est, des Panoupanoux ? » « Ben je ne sais pas, c'est des petits animaux tout noirs qui courent dans tous les sens en criant : « Pas nous ! Pas nous ! » Vous n'êtes pas obligés de rire. Mais nous, les Belges, quand on voit qu'on se moque de nous, on se contente de sourire dans notre moustache.

Mais l'humour juif, lui, c'est encore plus dur à saisir. Et puis c'est sur des sujets tellement sérieux. Et ils en rajoutent, avec des accents encore plus tragiques que dans les tragédies grecques. On se demande toujours si c'est du lard ou du cochon et s'il faut prendre tout ça vraiment au sérieux. Il n'y a qu'à voir certains psaumes : « Oui, mes péchés, j'en ai par dessus la tête. Leur poids trop pesant m'écrase. Mes plaies sont puanteur et pourriture. La fièvre m'envahit jusqu'aux moelles ; plus rien n'est sain dans ma chair » (P.-S. 37)... Et Job : « Périsse le jour qui me vit naître, et la nuit qui annonça : Un garçon vient d'être conçu. Ce jour-là, qu'une éclipse en fasse sa proie, que l'obscurité le possède »... etc., etc. Et les lamentations de Jérémie !

Or, le Dieu que nous adorons est juif. Et Jésus est juif.

À sa naissance déjà, un roi sur la paille ! Ce n'est pas de l'humour ça ? Et tout petit, il te jouait de ces tours à ses parents. Comme le jour où ils étaient partis en pèlerinage à la Mecque – non, pardon, à Jérusalem, et puis voilà qu'il se tire en douce et on le retrouve en train de poser des colles aux vieux docteurs de la Loi du Temple de Jérusalem. Son père et sa mère qui lui disent : « Là, tu charries un peu de nous laisser ainsi dans l'angoisse ». Et lui : « Vous ne savez pas que je dois m'occuper des affaires de mon père ». À douze ans ! Allez comprendre !

Et à Cana, quand les noceurs ont bien bu, séché tous les carafons : « C'est rien ! Apportez-moi ces grandes cruches d'eau. Vous verrez ! » Et c'était un vin encore meilleur que les meilleurs crus des coteaux de Galilée. Et le maître de maison qui lui dit : « Ah toi, t'es un petit farceur ! D'habitude on sert d'abord le bon vin et quand les gens sont un peu partis, on leur envoie la piquette pour les finir. Mais toi, tu gardes le meilleur pour la fin ! »

Et quand il dormait dans la barque au beau milieu de la tempête et ses disciples qui le réveillent, affolés « Tu ne vois pas qu'on est en train de couler ? » Et lui qui se frotte les yeux et qui leur répond : « Mais non, vous ne voyez pas que le soleil brille ? »

Et quand on vient le trouver pour la fille du chef de la synagogue : il vient pour la guérir, quand il arrive on lui dit : « Ce n'est plus la peine, elle est morte. » Et lui : « Elle n'est pas morte, elle dort ». On a bien dû trouver à redire : on ne plaisante pas avec ces choses-là !

Et le jour où il leur dit : « Vous mangerez ma chair et vous boirez mon sang ! » Alors, là, on n'a jamais bien su si c'était de l'humour ou de la provocation, en tous cas, ça les a tous bien troublés.

Et dans les derniers jours, à Jérusalem quand il dit aux Juifs : « Avant qu'Abraham fut, je suis. » Et eux « T'as pas quarante

ans et t'as connu Abraham ? » Et quand il leur dit : « Détruisez ce temple, en trois jours, je le rebâtirai », mais là, l'humour dépassait les bornes. Car le Temple avec ses milliers de bœufs et d'agneaux qu'on y sacrifiait tous les ans et qui faisait vivre combien de gens : prêtres, sacristains et tout, et tout ; le Temple ça c'est sacré, faut pas rigoler avec ça !

Mais sur le chemin de la Croix, il trouve encore moyen de plaisanter. Les femmes de Jérusalem sont là sur son passage à faire leurs lamentations. Il se tourne vers elles : « Ben, vous voyez, si on fait ainsi avec le bois vert, qu'est-ce qu'on ne fera pas avec le bois sec ! » Bon, je m'arrête là ; je ne voudrais pas être sacrilège.

Je finis tout de même avec une histoire qui m'a été racontée, non pas par un Belge ni un Juif, mais un apprenti jésuite toulousain. C'est un Monsieur qui un matin en sortant de chez lui trouve, couché dans la rue, un Arabe avec un couteau planté dans le ventre. Plein de compassion il se penche vers lui et lui dit : « Ah, mon pauvre, ça doit vous faire mal ! » Et l'autre lui répond : « Ah oui, mais c'est surtout quand je rigole ».

Mais on ne devrait pas ainsi rigoler de tout. Et pour en revenir à Jésus, quand il nous dit : « Bienheureux les pauvres » alors que tout le monde sait bien qu'il vaut mieux être riche et en bonne santé que pauvre et malade. Alors : « Bienheureux les pauvres », c'est de l'humour ou quoi ? Ou bien il nous raconte des boniments pour nous endormir ?

Mais rira bien qui rira le dernier.

SOMMAIRE

La colère de Dieu

On approchait de Noël. Les enfants avaient fabriqué une crèche, avec plein de moutons, des vaches, et même deux ou trois chevaux. À la lueur de quelques bougies, ils avaient chanté de vieux Noëls appris au catéchisme. Ils m'ont demandé si j'en savais aussi, mais je chante comme une casserole. J'avais tout de même en mémoire, notamment le « Minuit chrétien ! »… « l'heure solennelle où l'Homme Dieu descendit sur la terre pour effacer la tache originelle, et de son Père apaiser le courroux ! »

« C'est quoi, grand-père, le courroux ?

— Ben, c'est la colère.

— La colère ? Dieu est en colère ? C'est pas bien d'être en colère. »

Quelle idée on a eu aussi de nous inventer ce Dieu dont il fallait apaiser le courroux par le sacrifice de son propre fils ! Un Dieu gendarme, un peu sadique, guettant le moindre écart que nous pourrions faire, prêt à nous sauter dessus pour nous punir, et prenant plaisir à voir souffrir les pauvres créatures que nous sommes, un faux Dieu, en somme, pas le bon Dieu. Et j'ai cru l'entendre me répondre :

Vous ne pourriez pas me laisser un peu m'expliquer ? D'abord ce n'est pas moi qui ai voulu que mon Fils meure ; c'est vous qui l'avez tué. Et ma colère ! Mettez-vous à ma place. Vous ne croyez pas qu'il y a de quoi se mettre en colère quand je vous vois, vous, les hommes – et les femmes aussi, bien sûr – si cons et si méchants !

Quoi, je vous fabrique une terre, jolie comme un bijou, fertile comme un jardin. Bien sûr, elle n'est pas parfaite, il y a des

cyclones et des tremblements de terre. Bien sûr, il y a la maladie, la mort, et la mort la plus injuste, celle des petits enfants innocents, celle des hommes et des femmes dans la fleur de l'âge et qui laissent derrière eux des êtres chers qui ont encore besoin d'eux. Mais si vous voulez bien m'écouter, si vous écoutez votre courage et votre humanité vous saurez comment maîtriser la mort, même la mort la plus injuste. Et ne vous ai-je pas promis la vie éternelle ? Évidemment, c'est dur à croire et vous ne pouvez pas imaginer comment je vais m'y prendre pour vous assurer la vie éternelle.

Bien sûr, dans le paradis perdu de vos rêves, le blé poussait tout seul, les enfants – comme ça arrive encore, remarquez – venaient au monde « comme une lettre à la poste » comme vous dites. C'est vrai, la terre n'est pas parfaite ; elle n'est pas finie. Est-ce que j'ai eu tort de vous laisser un peu de boulot ? Est-ce que vous ne vous seriez pas ennuyés sur une terre parfaite où il n'y aurait plus eu rien à faire ? À vous de la finir ! Je vous ai dit : « Allez, mettez-vous-y ensemble ; tenez-vous bien les coudes, et vous verrez, ça ira, vous y arriverez. Ça ira, ça ira comme chantaient les révolutionnaires de 93. Allez, retroussez vos manches ; vous êtes de grands garçons et de grandes filles, vous êtes bien capables de mettre tout ça au point. Mais ne vous mettez pas à tirer chacun de votre côté, sinon ça n'ira pas ; et même, prenez garde, ça ira mal. »

Et voilà que dès les premiers pas, vous vous mettez à faire tout tourner de travers. Vous vous êtes crus plus malins, vous n'avez pas voulu m'écouter, vous avez voulu n'en faire qu'à votre tête. Et ça, dès le premier homme et la première femme. Moi, je me suis dit : « Bon, ils sont libres, ils verront bien. » Et ensuite ça a continué ; et on a vu : le frère s'est mis à narguer son frère : « Regarde, moi j'ai offert à Dieu en sacrifice mes agneaux et il

les a acceptés, toi, tu lui as offert des patates et des navets et il n'en a pas voulu. » Comme si j'avais besoin d'agneaux, de patates et de navets. Tout ce qui peut me faire plaisir c'est que vous vous entendiez bien. Mais, se voyant ainsi nargué, l'autre s'est foutu en rogne et « paf », un coup de gourdin : le Abel, il ne viendra plus faire son malin. Et puis après, je ne vous raconte pas : l'homme s'est mis à râler parce qu'il y avait des ronces et des épines à arracher pour défricher un bout de terre en plus, et le manche de pioche lui faisait des ampoules aux mains ; et il s'est dit : « Autant m'asseoir dans un bureau à commander des esclaves pour faire le sale boulot. » Les femmes, au lieu de se laisser aller pour accoucher, comme font les femmes indiennes et comme on l'apprend maintenant avec les techniques d'accouchement sans douleur, les femmes donc, se sont mises à se crisper et donc à se tordre de douleur pour accoucher. C'est de ma faute ? Et puis alors, les guerres, les injustices, qui font que des enfants meurent de faim tous les jours dans le monde alors que d'autres se gavent à s'en rendre malades. Bon Dieu ! Tout ça ne vous foutrait pas en colère, vous ?

Alors, j'ai envoyé mon Fils sur la terre. Nous étions bien d'accord, lui et moi, sur le programme : d'abord, prendre sa part du travail commun, et ensuite aller prêcher l'amour et la justice. Bien sûr, ça vous a dérangés. Vous l'avez tué. Là encore, je vous ai laissé faire. Je ne vous ai pas envoyé le feu du ciel. Le feu du ciel, vous seriez bien capables un jour de vous le faire tomber vous-mêmes sur la tête. Mais, croyez-moi, ça m'a fait mal au cœur (pour ceux qui ont fait du latin, ça s'appelle « misericordia » : la miséricorde). Oui, ça m'a fait mal au cœur, et j'ai dû me retenir. J'avais même déjà obscurci le soleil, prêt à intervenir quand je vous ai vu tuer mon Fils, et sa mère pleurer. Mais je me suis

retenu. C'est elle-même qui me l'a demandé en me disant : « Ce sont tout de même tes enfants ! »

Voir tout ça, il y a bien de quoi se mettre en colère : c'est humain ; et je ne suis pas inhumain, moi.

Mais je vous aurai toujours au tournant. Mon fils, je l'ai ressuscité d'entre les morts, et à tous ceux qui le voudront est promise la vie éternelle.

En partant, il a laissé, caché parmi vous, son esprit d'amour et de justice. Et c'est promis : Nous, tous les trois : Père, Fils et Esprit, nous serons parmi vous jusqu'à la fin des siècles.

Alors, encore et toujours : à vous de jouer !

SOMMAIRE

Dieu est mort

C'est Nietsche qui a lancé la fameuse formule. Mais depuis 2 000 ans nos crucifix le proclamaient. Et l'avons nous assez reproché à ceux qui l'ont tué, les Juifs, ce « peuple déicide ». On discute encore de savoir qui, des grands prêtres juifs et de leur tribunal le Sanhédrin ou bien de Pilate l'administrateur romain a joué le plus dans la décision capitale. De toute façon, les autorités civiles et religieuses s'entendent souvent pour calmer les agitateurs. Et puis, comme le disait Jésus aux disciples d'Emmaüs en leur expliquant les Écritures : « Il fallait que le Christ mourût pour entrer dans la gloire ». Il fallait donc bien que quelqu'un s'en charge et ainsi, Caïphe et Pilate, nous avons toujours quelqu'un pour le charger de la faute et continuer à nous croire innocents. Il fallait que le Christ mourût et c'est obligé que des innocents continuent à mourir tant qu'on n'écoutera pas le message d'amour.

Le Christ est mort pour nos péchés, nous a-t-on enseigné, au catéchisme. Pour nos péchés ou par nos péchés ? Des innocents nous en tuons ou en laissons tuer tous les jours. Nous en avons accusé les Juifs et nous leur avons bien fait payer pendant deux millénaires, et dernièrement – il y a 50 ans – de façon particulièrement sévère. Au lieu de les accuser d'avoir tué Jésus, nous devrions leur être reconnaissants d'avoir accepté ainsi et si longtemps de servir de boucs émissaires et, comme l'agneau de Dieu, de porter le péché du monde.

Dieu est mort, ou du moins il se fait discret dans des communautés chrétiennes de plus en plus réduites. À part quelques manifestations spectaculaires, pèlerinages à Lourdes, à Rome,

voyages du pape, il a disparu des principaux lieux de la vie publique ; absent du processus de production industrielle et des transactions financières et commerciales ; absent de l'organisation des métropoles urbaines, des supermarchés ; absent des grandes aventures de la science, des visions d'avenir de la Science Fiction et des célébrations sportives ou politiques. Il a cependant certains sursauts parfois inquiétants dans les intégrismes et mouvements sectaires de tous bords.

Dieu est mort et nous ne nous en consolons toujours pas vraiment ; orphelins de ce Dieu il nous faut du courage pour continuer à croire en l'homme, croire à la vie et lutter pour construire un monde plus juste et plus fraternel.

Dieu est mort, l'homme est libre, il a même tendance à se prendre lui-même pour Dieu, manipulant la nature dont il ignore le secret puisque ce n'est pas lui qui l'a fabriquée ; comme un gosse qui a démonté une montre et ne sait pas comment la remonter ; ou comme l'histoire de ma grand'mère : son horloge était en panne, un voisin, un peu vantard, se faisait fort de la réparer ; quelques jours après, il revient tout fier avec l'horloge et deux ou trois pièces qu'il en avait enlevées, et disant : « Voilà pourquoi elle ne marchait pas votre horloge ; il y avait tout ça en trop ». L'horloge a effectivement marché quelques jours et puis elle s'est complètement déglinguée.

Dieu est mort, et en mourant il a condamné à mort tous les faux dieux que nous continuons pourtant à adorer : l'argent, la race... des dieux qui nous conduisent à l'horreur, à des entreprises de destruction de l'homme de plus en plus perfectionnées ; le système nazi était encore fort grossier ; depuis on a inventé mieux. L'horreur nazie, c'est déjà loin ; reste la séduction du nazisme. On a jugé les nazis, de même qu'on se met à juger des dictateurs déchus espérant ainsi nous purifier du mal.

Le nazisme a entrouvert sous nos yeux les abîmes du mal absolu. Nous pensons l'exorciser et en le déclarant coupable nous croyons nous innocenter et pouvoir nous déclarer incapables de faire un mal pareil. Mais nous avons inventé des moyens plus sophistiqués, plus « propres », et plus « performants » pour aliéner les gens et des justifications morales et « humanitaires » pour assassiner, « génocider » des peuples... en douceur ! Bien sûr nous n'y sommes pour rien, nous autres, simples particuliers innocents : les coupables, c'est ceux qui nous gouvernent ?

Heureusement encore que réduire les hommes en esclavage ou détruire un peuple, ce n'est pas si facile ; et dans la dialectique du bourreau et de la victime, des puissants et des opprimés, c'est finalement l'oppresseur, le bourreau qui est le perdant.

Comme on disait autrefois : le roi est mort, vive le roi, on pourrait dire maintenant : Dieu est mort ; Vit celui qui est le Vivant et qui nous fait vivre.

SOMMAIRE

Dieu n'existe pas

Ceux qui se disent « croyants » pensent que c'est un dieu qui a créé le monde : les uns l'appellent Dieu ; d'autres Allah, Yahvé, Jéhovah ; d'autres encore parlent du « Grand Architecte de l'Univers ». Ceux qu'on appelle les « incroyants » pensent que l'Univers est là par pur hasard, ou bien, simplement, qu'on ne peut pas savoir comment ni pourquoi il est là : il y a eu le Big Bang, mais pourquoi y a-t-il eu le Big Bang, et qu'est-ce qu'il y avait avant le Big Bang ?

Les « incroyants » ne sont pas si incroyants que ça. Beaucoup croient à l'homme, à l'avenir, à la vie, à l'amour. Il y a aussi des gens qui ne croient à rien ; c'est leur droit.

Personnellement, je suis né chrétien catholique ; et je le suis resté. Suivant notre croyance, nous pensons que ce petit prophète juif d'il y a 2 000 ans, Jésus, est le propre fils de Dieu et Dieu lui-même créateur de l'Univers, et nous croyons qu'il est toujours vivant. Là-dessus, je me suis fait aussi ma petite idée personnelle sur la question et j'en suis venu à dire : Dieu n'existe pas ; « Il » est. Paradoxe : nous croyons en un Dieu qui « n'existe pas ».

Exister, d'après le dictionnaire, c'est être là, être posé. Or Dieu n'est pas un objet posé là devant moi, que je pourrais voir et toucher. Pour que quelque chose, ou quelqu'un soit là, posé comme ça, devant moi, il faudrait qu'il y ait quelqu'un qui l'ait posé là. Or, qui aurait posé Dieu dans l'existence ? S'il est à l'origine, la source de tout ce qui existe, de tous les êtres qui existent, c'est comme le ruisseau qui découle de sa source. Mais le ruisseau ne peut pas voir la source d'où il vient ; elle est derrière lui ; il ne peut même pas savoir comment elle est, cette source

dont il vient. Et si la source de tout ce qui existe n'est pas à l'extérieur, mais à l'intérieur même de ce qui existe, Dieu n'est pas à l'extérieur de sa Création ; et si nous voulons le rencontrer, ce n'est pas à l'extérieur, là-haut dans le ciel, qu'il faut le chercher, mais au plus profond de nous-mêmes.

Nous pouvons bien dire que nous croyons qu'il y a « quelqu'un » à l'origine de tout ça, mais ce n'est pas évident. Dieu, personne ne l'a jamais vu, dit l'apôtre saint Jean [47] ; on ne peut pas le voir : Il n'est pas évident.

Et pourquoi serait-il au masculin et pas au féminin ? « Il » ou « Elle » ? Ou « El » [48] ?

Nous disons que Jésus-Christ est fils de Dieu et Dieu lui-même. D'ailleurs ce n'est pas lui qui l'a dit explicitement. Et même, nous ne savons de lui que ce que ses disciples nous en ont rapporté d'après ce qu'ils avaient vécu avec lui. Jésus-Christ : Dieu fait homme ? ou homme dont on dit qu'il est Dieu ! En tous cas, cette affirmation vient bien tout brouiller ; et au fond, c'est ça qui est intéressant. Alors, il aurait eu deux pères : Dieu le Père et Joseph, et une mère : Marie. Voilà bien de quoi brouiller nos conceptions de la parenté. Et où est maintenant la frontière entre Dieu et homme ? Si Jésus est Dieu et que nous sommes ses frères, alors nous sommes des dieux, nous aussi. Aimer et respecter Dieu et aimer et respecter les hommes, quelle différence ? Ne pas oublier toutefois que nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes. Tout cela est bien curieux, bien mystérieux. Et Jésus toujours vivant !

Si un jour vous le rencontrez, vous verrez bien. En attendant, on ne peut pas toujours rester là à se poser des questions ; l'essentiel c'est de vivre, de vivre en fraternité.

SOMMAIRE

Être et Avoir

Ces deux verbes si modestes, simples « auxiliaires » résument une des questions les plus fondamentales de la philosophie et de la théologie.

Avoir ! Si on a besoin d'avoir quelque chose, c'est qu'on en manque, c'est qu'on est en manque, qu'on « n'est » pas tout à fait. Dieu n'a rien, et n'a besoin de rien puisqu'il est. On pourrait même dire de chacune des trois personnes qu'elle n'est rien en elle-même puisque ce qu'elle est, elle ne fait que le recevoir des deux autres, et de le donner aux deux autres. Le Père, Celui de qui procède l'être n'en garde rien pour lui, tout ce qu'il est, il le donne, il n'est donc plus rien ; il s'anéantit en somme dans le Fils. Le Fils, lui, accomplit son cycle en s'anéantissant dans l'humanité inhumaine de la Croix, nu, dépouillé de toute possession, de son honneur même, de sa réputation, réduit au rang de rebut de l'humanité. Et le mystérieux troisième ? L'Esprit ? De qui procède-t-il ? Du Père et du Fils ? comme disent les théologiens occidentaux ? Il faut, de toute façon, qu'il y ait un troisième pour qu'il y ait cette circulation de l'être. Pour faire un cercle, une circulation, il faut au moins être trois, sinon on n'a qu'une simple ligne droite. Dieu c'est aussi une question d'arithmétique, de nombre, et degéométrie.

On trouve chez Simone Weil [49], la jeune philosophe morte à 34 ans en 1943, une sorte de méditation métaphysique sur le mystère, le « dogme » de la Trinité, et sur le lien de ce dogme avec les deux autres dogmes de la doctrine chrétienne : les dogmes de l'Incarnation et de la Passion.

À la base de cette méditation, il y a la notion d'amitié et celle d'harmonie, héritée des philosophes grecs : Platon et les pythagoriciens.

Si « l'amitié est une égalité faite d'harmonie ».

Si « l'harmonie est l'unité des contraires ».

Si « la Trinité est la suprême harmonie et la suprême amitié ».

Il faut qu'elle réunisse en elle les contraires les plus contraires. Et où trouver deux contraires plus contraires que la personne pensante et la matière inerte ? Or, « l'intersection entre une personne et la matière inerte, c'est un être humain au moment de l'agonie, quand les circonstances précédant l'agonie ont été brutales au point d'en faire une chose. C'est un esclave agonisant, un peu de chair misérable clouée sur une croix. Si cet esclave est Dieu, s'il est la Seconde Personne de la Trinité, s'il est uni à la Première par le lien divin qui est la Troisième Personne, on a la perfection de l'harmonie, l'harmonie où il se trouve entre les contraires le maximum de distance et le maximum d'unité. » (page 131). « Il y a en Dieu une harmonie et une amitié qui n'est pas définie par le seul dogme de la Trinité. Il faut qu'il y ait en lui unité entre le principe créateur et la matière inerte qui est indétermination. » (page 130). « Dieu n'est parfait que comme Trinité, et l'amour qui constitue la Trinité trouve sa perfection seulement dans la Croix » (page 132).

SOMMAIRE

Balbutiements

L'être ne peut pas ne pas être, car ce qui est, est ; et on ne peut pas dire que ce qui est n'est pas sans se contredire. Proposition irréfutable ? Ou simple jeu de mots ?

Et nous, qu'est-ce que nous sommes ? Le temps que je dise « Je suis » et c'est déjà passé : je ne suis plus ; le passé, c'est passé, ce n'est plus ; et l'avenir, le futur n'est pas non plus, n'est pas encore ; quant au présent il n'est rien non plus, rien qu'une limite, sans aucune épaisseur, entre le passé et le futur.

Qu'est-ce qui fait, alors, que je puisse parler de l'être ? Qui est-il, et où est-il, cet être ? Je vois cette pierre qui est là devant moi, je vois mes mains, mes pieds, mon corps, les êtres et le monde qui m'entoure, mais je ne vois pas mon œil, si ce n'est dans le reflet, peut-être trompeur, du miroir ; je ne me vois pas moi-même.

Ce monde qui m'entoure « m'apparaît », me paraît être. Nous nous disons qu'au-delà de cette apparence, il y a quelque chose. Mais n'est-ce pas une illusion ? La philosophie hindoue pense que le monde n'est que pure apparence.

Supposons qu'on soit dix autour d'une table. Devant nous, il y a trois tasses et trois verres ; tous d'accord, nous voyons tous trois tasses et trois verres. Supposons qu'à un moment donné je présente ma main ouverte : cinq doigts. Les neuf autres me disent : non, tu n'en montres que quatre. Et ils ne se sont pas concertés pour me faire une blague. Alors ? Je vais commencer à douter de ce qui me paraît évident, douter de mon propre état mental. Et si je continue à dire : « Moi, je vois bien cinq doigts », on va me dire : « Tu veux nous imposer ta vérité ». Si encore il

s'agissait de couleurs : rouge, bleu ou vert, on pourrait dire : « Des goûts et des couleurs… », mais si un jour deux et deux ne faisaient plus quatre ? Et quand il s'agit de choses qui touchent aux choses de l'existence !

Ou alors peut-être qu'il faut se contenter de vivre sans chercher plus loin.

***

Le monde : une apparence ? Mais une apparence, ce n'est pas rien, c'est quelque chose.

Être, c'est un mot, un verbe. Et l'apôtre Jean dit, au début de son Évangile, que le Christ, fils de Dieu, est le Verbe, une parole. Ma parole ! ce serait donc vrai ?

Moi aussi j'ai une parole ; mais si je dis à cette pierre : « Vole », je ne la vois pas s'envoler ; si je lui dis, « Apparais… Disparais… », elle ne le fait pas. Je vois bien qu'elle me résiste. Est-ce qu'il y aurait quelqu'un qui aurait pu la faire obéir, l'obliger à être ?

Mais tout ça ne nous empêche pas de dormir, et de vivre, n'est-ce pas ?

SOMMAIRE

Rien n'est impossible à Dieu

Si rien n'est impossible à Dieu, il peut très bien se faire qu'une femme qui a couché avec un homme reste vierge. Mais qu'est-ce que c'est, au juste, être vierge ?

La croyance populaire confond Immaculée Conception et Conception virginale. Dans la théologie catholique, il s'agit de deux choses distinctes. Mais il y a peut-être aussi un rapport entre les deux.

Immaculée Conception et Conception virginale :

Immaculée Conception, d'après la foi chrétienne, Marie est née sans le « péché originel » ; cas exceptionnel : en elle il n'y a jamais eu trace d'égoïsme ou d'orgueil : c'est ça que soutient la foi chrétienne.

Conception virginale : Marie a eu un enfant tout en restant vierge. Mais qu'est-ce que ça veut dire rester vierge ? Rester pure, immaculée, sans avoir été souillée. Mais qu'est-ce qui peut bien souiller, salir une femme ? Le sperme de l'homme ? Mais il faut bien la rencontre de ces deux corps : masculin et féminin, pour que naisse un être nouveau. Mais tout dépend peut-être quel souffle, quel Esprit, quelle sorte d'élan, de désir, anime cette rencontre.

SOMMAIRE

Des dogmes

Il y a quelque chose d'assez intolérable, c'est quand on voit quelqu'un qui nous est cher se débattre dans des difficultés et qu'on reste là, impuissant à l'aider. On reste là, muet et impuissant, comme dans un brouillard obscur. Et quand il s'agit de ses propres enfants, c'est encore plus insupportable.

Et pourtant, personnellement, j'ai la chance de savoir que derrière ce brouillard obscur, il y a quelqu'un : Jésus, son Père, l'Esprit, Marie – qui peut faire ce que moi je ne peux pas. Je ne puis que leur confier ma cécité, mon impuissance.

Il y a aussi leur mère, celle qui nous a quittés. Là où elle est, elle ne peut pas rester indifférente. J'espère qu'un jour elle fera luire sur ses filles ce rayon d'espérance.

Leur mère… là où elle est ? Ce serait possible de communiquer par delà les frontières du temps et de la mort ? Et pourtant l'Église, avec le « dogme » de la « communion des saints », affirme qu'il y a une communication possible – pas par les tables tournantes – une mystérieuse, mais vraie communication entre nous tous qui vivons ici-bas et tous ceux qui y sont passés avant nous.

Des dogmes ? S'il s'agit de vérités qui nous seraient imposées par une « autorité » ecclésiastique, vérités incontestables, vérités qu'il faudrait croire sous peine de je ne sais quoi, si c'est cela un dogme, pas question.

Mais si on se rapporte à l'étymologie : dogme : du latin « docere » = enseigner, transmettre des connaissances, un dogme ce serait simplement l'énoncé d'une proposition qu'on reste libre d'accepter ou non. Évidemment, les autorités n'aiment pas qu'on

les conteste. Mais Jésus est venu justement contester, nous affranchir du pouvoir des autorités.

SOMMAIRE

La Vérité

La vérité est, paraît-il, comme un point au centre d'un cercle, ou comme le sommet d'une montagne : on peut y accéder par différents côtés.

Certains pourront ajouter : donc, à chacun sa vérité, et toutes les opinions se valent. C'est là, me semble-t-il, l'opinion, la croyance de ceux qui pensent qu'il n'y a pas de Vérité universelle ou du moins que personne ne peut se vanter d'y accéder. C'est une opinion qui peut se défendre, mais pour ceux qui tiennent cette opinion, pour eux, c'est ça la Vérité.

Nous, chrétiens, notre Vérité – et personne n'est obligé de la partager – c'est que Celui qui est la Vérité s'est révélé aux hommes en leur envoyant sa parole, sa parole qui nous dit : Vous êtes tous appelés à l'Amour et donc tous des dieux, fils de Dieu, puisque l'Amour c'est Dieu et Dieu c'est l'Amour ; tous des dieux donc chaque personne humaine a une valeur infinie et donc tous frères puisque tous fils d'un même Dieu. Voilà ce que nous sommes chargés d'annoncer : « Le Verbe fait chair » comme dit saint Jean ; mais saint Jean continue : « Mais les ténèbres ne l'ont pas reçu » : signe de contradiction, il était condamné à mourir ; mais ressuscité, il est vivant pour toujours.

Les juifs et les musulmans, nos pères et nos cousins dans la foi du patriarche Abraham, se réfèrent au même dieu Unique. Juifs, chrétiens, musulmans, chacun de notre côté nous nous référons à la Vérité de ce Dieu Unique, avec, chacun de notre côté aussi, le risque d'intolérance et de totalitarisme, en contradiction, et en trahissant ce Dieu qui est un Dieu qui nous appelle à la liberté.

Nous avons chacun à dire ce que nous croyons et là nous avons évidemment des divergences irréductibles :

– Jésus est-il le fils de Dieu : oui ou non ?

– Mohammed est-il le prophète ultime : oui ou non ?

– Les Juifs sont-ils toujours le seul peuple choisi : oui ou non ?

À ces questions, comme dans les sondages d'opinion, on est forcé de répondre par Oui ou par Non. On peut aussi répondre : « Je ne sais pas » ou refuser la question. Mais rien ne nous interdit non plus de répondre par Oui ou par Non. À condition d'accepter que les autres pensent autrement que nous.

La tolérance, le respect des opinions contraires à la nôtre, est sans doute plus facile pour celui qui choisit de rester dans le doute. Mais c'est aussi une opinion qui n'a pas à s'imposer à ceux qui choisissent de croire.

SOMMAIRE

Et si c'était pas vrai ?

Jildaz a dix ans ; il va au caté. On lui demande s'il veut se faire baptiser :

« Non.

– Pourquoi ?

– Je ne crois pas en Dieu. »

Et me voilà parti à lui demander :

« Est-ce que tu sais qui c'est Dieu, pour dire que tu n'y crois pas ? »

Il me répond :

« On dit que c'est lui qui a créé le monde.

– Et d'après toi, qui a créé le monde ?

– C'est le big bang.

– Et ça s'est fait tout seul ?

– Oui.

– Alors, « Tout seul », il doit être bien intelligent… »

On pourrait continuer ainsi la discussion… discussion stérile. Je n'ai même pas pensé à lui demander ce qu'il pensait de Jésus, alors que pour nous, chrétiens, c'est Jésus qui est le fondement de notre foi.

Du coup, je me suis fait encore accuser de vouloir imposer mes idées, de mettre en œuvre mon mécanisme de domination. Pourtant, je voulais simplement l'amener à réfléchir et à dire ce qu'il pensait. Pourquoi c'est toujours reçu autrement que ce que j'ai dans l'intention ?

Et nous, chrétiens, que sommes-nous ? Une race en voie de disparition ? Dieu lui-même s'efface, laissant la place à l'homme.

Dieu ? « un Dieu qui se cache » comme dit Isaie (chap. 45, verset 15).

Je me suis souvent dit aussi que viendrait un jour le moment du doute. Mais le dire et le voir arriver effectivement, c'est deux choses.

SOMMAIRE

Les Mystères

On nous a appris autrefois qu'il y avait des mystères dans la nature comme dans la religion.

Mystères de la nature : Comment se fait-il qu'un chêne se souvienne, d'une année à l'autre, qu'il doit fabriquer des feuilles de chêne et non pas des feuilles de bouleau ou de peuplier ? On n'a pas dit grand-chose quand on dit qu'il est « programmé » ainsi. Et pourquoi les nombres pairs, on peut les diviser en deux entiers égaux et pas les nombres impairs et pourquoi deux et deux font quatre ? On dira : Parce que c'est ainsi, et les mathématiciens nous donneront des explications très savantes, mais pourquoi il en est ainsi, ils ne pourront pas nous le dire.

Dans la religion chrétienne, il y a trois grands mystères : le mystère de la Sainte Trinité, le mystère de l'Incarnation et le mystère de la Rédemption. Les autres religions, je ne les connais pas assez pour dire si elles ont aussi des mystères ; mais la science aussi nous fait rencontrer des mystères. Les trois grands mystères de la religion chrétienne, il n'est pas du tout évident de les croire, mais leur logique est finalement assez claire.

Tout part de la personne de Jésus-Christ. Il y a eu un homme, Jésus, qui a vécu en Palestine il y a à peu près 2 000 ans. C'était une sorte de prophète qui a prêché pendant trois ans ; il a eu des disciples, il a remué les foules, tant et si bien que les autorités de l'époque, civiles et ecclésiastiques, ont décidé de l'éliminer. Mais ses disciples se sont mis à proclamer partout qu'ils l'avaient vu ressuscité ; difficile à croire évidemment ! Cependant le passage de Jésus dans l'histoire a marqué un tel tournant qu'on s'est mis à compter les années à partir de là : avant Jésus-Christ – après

Jésus-Christ. Et ceux qui croient en lui continuent de soutenir que cet homme est Dieu – affirmation incroyable. C'est le mystère de l'Incarnation : Dieu fait homme. En réalité on devrait dire : l'homme dont ses disciples disent qu'il est Dieu.

Pour les disciples de Jésus-Christ, le fait qu'il soit ressuscité et toujours vivant – deuxième affirmation incroyable – revient à affirmer qu'à partir de cette mort et de cette résurrection, on a l'assurance que la vie, et l'amour, ont commencé et finiront par triompher du mal et de la mort. C'est le mystère de la Rédemption.

Enfin, si Jésus est Dieu et qu'il appelle Dieu son Père, c'est que Dieu n'est pas une personne seule. D'ailleurs, si, selon la définition de l'apôtre Jean « Dieu est Amour », il ne peut pas être seul. Aimer, c'est aimer quelqu'un d'autre que soi ; s'aimer soi-même, c'est une dénaturation de l'amour. En plus, il peut y avoir aussi un égoïsme à deux ; dans l'amour accompli, on est trois, comme dans le trio : homme-femme-enfant. C'est le mystère de la Trinité.

Dieu, personne ne l'a jamais vu. Mais cet homme, Jésus, si par hasard, un jour, vous le rencontrez sur votre chemin, vous verrez bien.

Mais il y a un quatrième mystère dans la religion chrétienne. Comment se fait-il qu'une religion qui annonce la libération de l'homme, la promesse d'être délivré du mal et de la mort, comment se fait-il que cette religion ait produit des institutions, et une civilisation, qui n'ont de cesse d'opprimer, de réprimer les hommes et les peuples ? Là, c'est un mystère encore plus incompréhensible.

SOMMAIRE

Yeshua

Dans le demi-jour de l'aube naissante, le jeune charpentier Yeshua poussait sa varlope dont le chuintement léger, mais franc attestait l'ouvrier déjà bien accompli. Autour de lui, les longs copeaux blonds que son outil avait fait jaillir du chêne odorant faisaient comme une chevelure bouclée.

Il releva la tête, songeur. Le travail marchait bien. On ne roulait pas sur l'or, mais ils avaient de quoi vivre, sa mère Myriam et lui. Son père, il en gardait le souvenir comme d'un homme qu'il avait toujours connu vieux et, après tout, c'était un peu comme si ce n'était pas son père ; il sentait bien qu'il y avait un mystère sur sa naissance. Ses frères – mais était-ce bien ses frères ? – lui avaient laissé l'atelier et ils étaient là-bas, à Jérusalem. Ici, dans ce bled perdu de Galilée, la vie était assez tranquille, pour le moment du moins. On avait bien connu des périodes troublées quand il y avait eu ces révoltes contre l'occupation romaine, mais les Romains ne plaisantaient pas quand il s'agissait du maintien de l'ordre ; il valait mieux y réfléchir à deux fois avant de les défier. Il y avait aussi ces prophètes en tous genres qui passaient quelquefois, prêchant les doctrines les plus folles qui soulevaient dans les cœurs des émotions et des espérances plus ou moins déraisonnables. Il y avait le Livre, qu'il avait, appris à lire et que le rabbin commentait à la synagogue le jour du shabbat. Le Livre, il en buvait les paroles avec une ardeur passionnée, comme une lave brûlante à peine refroidie. Il y avait aussi son cousin Johan qui prêchait là-bas, au bord du Jourdain, baptisait et annonçait la venue imminente du Jour du Seigneur. Quand il ruminait tout ça dans sa tête, le jeune Yeshua – mais il avait tout de même passé

la trentaine – sentait monter en lui une urgence sourde, mais pressante : un jour, il faudrait qu'il parte.

Et un jour, il partit, comme ces prophètes un peu bizarres qui couraient les routes. Après tout, il ne fallait pas grand-chose pour vivre : un morceau de pain, quelques figues, et la généreuse hospitalité de tous ceux qui aimaient écouter les prophètes. Il avait laissé Myriam ; elle ne manquerait de rien ; après tout, il y avait ses frères ! L'ardeur joyeuse qui le poussait n'avait pas tardé à lui attirer des disciples. Et puis, il y avait en lui ce « don », une sorte de magnétisme qui émanait de lui, qui fascinait les gens et qui faisait se redresser les tordus, tordus du corps ou d'esprit. C'est à cela d'ailleurs qu'on reconnaissait un prophète. Des guérisseurs aussi il y en avait dans la Palestine de ce temps-là. Ce don-là aussi il l'avait reçu. Mais en lui il y avait autre chose. On avait le sentiment qu'au-delà des infirmités physiques, il allait chercher un mal plus profond et il éveillait chez ceux qui l'approchaient l'espérance d'une guérison aussi de ce mal obscur tapi au plus profond de chacun. Il avait osé toucher des lépreux, ces maudits qu'on ne devait pas approcher, et il s'était aperçu que c'étaient des hommes comme les autres. D'ailleurs, qu'est-ce que ça voulait dire, cette histoire de pureté dont on leur avait toujours rebattu les oreilles : il ne fallait pas se mettre à table sans avoir fait soigneusement toutes sortes d'ablutions ; être propre, être en règle, n'avoir rien à se reprocher, dans la vie, il devait y avoir autre chose que ça ; tous ces commandements qu'on vous imposait : il faut faire ceci, il ne faut pas faire comme ça ! Après tout, l'essentiel n'était-il pas de respecter son prochain, de ne pas lui faire de tort ? Comme tous ses contemporains, et en bon Juif qu'il était, il savait bien qu'il y avait Là-Haut, Celui dont on ne pouvait pas dire le Nom et qui récompensait les justes et punissait les méchants. Mais en même temps, il avait la conviction

profonde que ce Très Haut était aussi un Père et qui faisait tomber sa pluie bienfaisante sur les bons comme sur les méchants.

Un jour, au cours de ses pérégrinations, il était tombé sur un attroupement : une femme avait été prise en flagrant délit d'adultère ; dans un cas comme celui-là, la loi était claire : cette femme devait être lapidée ; on ne pouvait pas tolérer que le mal reste à souiller la communauté. Mais comme déjà on savait qu'il avait ces idées un peu hérétiques à propos de la Loi, de la pureté, on avait voulu le mettre à l'épreuve. De fait, il était coincé : il trouvait odieux ces lynchages, ces folies collectives dans lesquelles une foule de gens « bien pensants » et trop sûrs d'avoir raison se défoulait de toutes ses haines rentrées sur la victime, coupable ou innocente, mais seule et sans défense. Par contre, il ne pouvait pas, et ne voulait d'ailleurs pas se dresser contre la Loi. Alors, il comprit intuitivement qu'il fallait commencer par barrer la route à tous ces regards haineux qui convergeaient vers lui et vers la pauvre femme affalée à terre. Il s'accroupit et se mit à griffonner dans le sable. Surpris, les lyncheurs commencèrent à relâcher leur tension. Alors, il se releva : « D'accord, selon la Loi, cette femme doit être lapidée. Alors que celui d'entre vous qui n'a jamais fait de travers lui jette la première pierre. » Pas un ne bouge, déroutés, ils se regardent les uns les autres. Qui osera se vanter de n'avoir jamais rien fait de mal et osera jeter la première pierre ? Au risque qu'on lui rappelle tel ou tel épisode pas bien clair. Prudents, un à un, « en commençant par les plus vieux », ils se retirent. Alors il se tourne vers la femme encore toute tremblante : « Allez ! soit raisonnable ; reste dans le droit chemin. » Il était soulagé : cette fois ça avait marché, la haine avait reculé, mais ça ne marcherait peut-être pas toujours.

Des exploits comme celui-là, c'était risqué : les représentants de la Loi ne plaisantaient pas avec la Loi. Déjà on commençait

à parler de lui en haut lieu. Par contre, sa popularité croissait parmi les petits, les éclopés, les estropiés, les aveugles, les rejetés, les blessés de la vie. Ceux-là commençaient à y voir un peu plus clair. N'allait-il pas rétablir la justice, la vraie justice, celle qui oserait s'attaquer à tous les forfaits impunis que peuvent se permettre ceux qui détiennent la puissance ? Et puis aussi, nous débarrasser de ces maudits Romains et des collecteurs d'impôts qui nous pressurent. N'allait-il pas inaugurer le royaume de Dieu, ce royaume où tout le monde pourrait manger à sa faim et vivre en paix ? Et les foules se pressaient autour de lui. Un jour qu'il s'était retiré en un endroit tranquille avec quelques amis pour pouvoir souffler un peu, la foule l'avait retrouvé : il n'avait qu'à se mettre à leur tête, on le suivrait, on foutrait les Romains dehors, on se débarrasserait de tous ceux qui nous oppriment et on l'installerait ce royaume de Dieu. Il les avait refroidis avec un discours où ils n'avaient pas compris grand-chose et qui se concluait sur ces paroles étranges : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair… Celui qui mange ma chair et boit mon sang ne mourra pas. » On se demandait si on avait bien entendu ; même ses plus fidèles disciples se mettaient à douter de son bon sens. Il les mit au pied du mur : « Vous voulez me quitter, vous aussi ? » C'est Simon qui avait répondu ; on le surnommait aussi Pierre, car tout en ayant le cœur généreux et spontané, il avait la tête dure comme un caillou. « À qui irions-nous ? » Et ils étaient restés, ébranlés, mais fidèles malgré tout.

Sa mère et ses frères aussi étaient intervenus pour essayer de le ramener à la raison : il allait trop loin, comment tout cela allait finir ? Il les avait envoyés bouler ; il avait regardé autour de lui : « Ma mère et mes frères c'est ceux-là, qui font la volonté de mon père. » Mais de quel père voulait-il parler ? Il ne se prenait tout de même pas pour le propre fils de Dieu. Là, il risquait gros ; il

aurait affaire aux docteurs de la Loi, ceux qui sont chargés de garder la bonne doctrine et le premier précepte c'était : « Il n'y a qu'un seul Dieu » et qui donc alors pourrait avoir l'audace de se revendiquer une parenté avec Lui, l'Unique, le Très Haut, l'Inaccessible ? Et pourtant, lui, Yeshua, connaissait l'expérience d'une intimité incroyable avec ce Père des Cieux ; quand il se retirait à l'écart pour prier il entrait avec Lui en communication d'une façon qu'on ne peut pas imaginer et qui le bouleversait au plus profond de lui-même. Cette intimité si profonde lui donnait une force que rien ne pourrait jamais ébranler. Et en même temps, cela le troublait : où cela allait-il le mener ? Il avait un nom prédestiné : Yeshua, Yahvé sauve. Était-il donc envoyé… pour sauver… sauver qui ? comment ? Et de quoi au juste ? Il sentait bien que sa mission était une menace pour l'ordre des choses existant, pour tous les pouvoirs établis, aussi bien le pouvoir politique des Romains que le pouvoir religieux des prêtres du Temple. Il était déjà allé en pèlerinage au Temple. Il avait été révulsé, outré, de voir le spectacle des sacrifices sanglants et du commerce qu'il y avait autour : ce n'est pas ainsi qu'on devait rendre hommage à Dieu. Mais s'attaquer au Temple c'était s'attaquer au fondement même de la communauté et peut-être même au fondement de tout ordre social. Et pourtant, il y avait en lui cette force qui le poussait, une force véritablement extraordinaire. Avec ses disciples il avait connu des expériences extrêmement fortes dont ces mêmes disciples essaieraient par la suite de rendre compte du mieux qu'ils pourraient avec des mots, des images qui ne feraient que traduire maladroitement ce qu'ils avaient vécu : on l'avait vu commander aux vents et à la mer, marcher sur les eaux, on l'avait vu transfiguré, son corps rayonnant de lumière, il avait multiplié les pains, changé l'eau en vin… Raconté ainsi, ça paraissait de la magie. Pourtant c'était

tout autre chose, quelque chose d'impossible à exprimer et pourtant si réel ! Lui, il les prévenait : tout ça ne pourrait sans doute que mal finir, mais il fallait malgré tout garder confiance : Celui, là-haut, le Père, qui avait créé le ciel et la terre, Lui rétablirait les choses. Comment ? Qui pourrait le dire ?

Et de fait, ça a mal fini. Il devait forcément rencontrer contre lui la coalition des deux pouvoirs : politique et religieux. Ce qu'il faisait était trop dangereux pour l'ordre des choses existant, pire même que les révoltes armées. Il fallait nécessairement le faire disparaître, il aurait tout fait exploser. Les Romains n'auraient pas pu tolérer un soulèvement populaire, le procurateur romain, vis-à-vis du pouvoir central, ne pouvait pas se permettre de risquer qu'il y ait des troubles ; les responsables religieux du peuple se devaient d'éviter le bain de sang qui s'en serait suivi : « Il vaut mieux qu'un seul périsse pour le peuple ». Les uns comme les autres ne se doutaient pas que 70 ans après, le bain de sang ne serait pas évité et la fin de l'État d'Israël.

Voilà donc Jésus éliminé, disqualifié pour toujours par le supplice infamant de la Croix. Ses plus fidèles disciples se sont enfin rendus à l'évidence. Ils en restent quasiment anéantis, mais c'est vrai que ce n'était pas possible.

Et voilà que des femmes viennent leur dire qu'elles ont revu Jésus vivant. Ces femmes ! À les écouter, on n'arriverait plus à distinguer ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai, ce qui est possible et ce qui n'est pas possible. Lui, il avait toujours plu aux femmes ; on lui avait même fait une drôle de réputation à ce propos : pour un prophète, il avait quelquefois de ces fréquentations. Mais, bon, il fallait tout de même aller voir. Donc Pierre et Jean, celui qui était le plus intime avec Jésus, vont voir : de fait, le tombeau est vide. Et voilà que les disciples se réveillent : ils se répandent partout en disant qu'ils ont vu Jésus ressuscité,

revenu à la vie, transfiguré, comme immatériel et pourtant bien réel : ils auraient pu toucher son corps, il a mangé et bu avec eux ; il n'était plus le même, mais c'était tout de même bien lui. Allez expliquer ça. Et tous, un souffle nouveau et d'une force incoercible les animait : son Esprit, qui les poussait en avant. Et rien ne pouvait les arrêter. On avait beau les mettre en prison, les battre, les menacer de mort. Il a bien fallu en venir à supprimer les plus voyants, les plus influents, Jacques, son frère ; rien à faire, ils continuaient à parler. Et voilà qu'un de leurs adversaires les plus acharnés, un pur et dur, un vrai disciple des savants en Écritures qui avaient fait condamner Jésus, voilà qu'il se met de la partie : il l'a vu, lui aussi, ressuscité ; bouleversé de cette rencontre il va devenir un de ses plus ardents propagandistes et une des têtes de la nouvelle religion qui commence à s'organiser. C'est même lui qui va oser franchir un pas que les autres n'osaient pas. Le Messie sauveur avait été promis aux Juifs : pas question d'accepter des païens à moins qu'ils ne se convertissent d'abord à la religion juive. Paul, le nouveau disciple, va passer par là-dessus : les Juifs ne veulent rien entendre, tant pis pour eux, et on acceptera les païens, tels qu'ils sont. Et la nouvelle se répand dans tout le monde alors connu : Jésus est ressuscité ; il est le propre fils de Dieu ; il apporte aux hommes la libération.

Et la jeune religion se répand dans tout l'Empire en dépit des persécutions, car les autorités de l'Empire ne voient pas d'un bon œil le surgissement de ce Dieu libérateur : si les hommes deviennent libres, ils n'auraient donc plus besoin de maîtres ? Mais deux siècles de persécutions ne viendront pas à bout de la nouvelle religion. Elle est même devenue un courant si puissant qu'il vaut mieux composer avec elle. De son côté, elle y trouve aussi son compte d'une certaine façon. Et d'ailleurs, qu'elle le veuille ou non, elle est devenue elle-même une puissance, un

pouvoir. Mais cette alliance retrouvée des deux pouvoirs oppresseurs ne pourra plus désormais vivre tranquille. Le ver est dans le fruit. La puissance, le pouvoir seront désormais minés de l'intérieur par la poussée irrésistible de l'aspiration à la liberté et à l'amour, ce feu divin que le prophète Jésus est venu allumer sur la terre et qui continuera à brûler au cœur des hommes jusqu'à la libération finale. Et nous savons aussi désormais que nous avons un Père, et aussi une Mère, sa mère à Lui, Jésus. Drôle de parenté qui bouleverse nos parentés terrestres, mais peu importe. Et ce Père n'est pas un Père castrateur ; cette Mère n'est pas une mère possessive ; ils ne nous gardent pas pour eux ; ils nous laissent vivre notre vie. Cela, nous le savons, mais admirables aussi de courage tranquille ceux et celles qui marchent sans avoir cette assurance.

SOMMAIRE

Une histoire banale

Il n'avait pas de nom. Il est arrivé d'on ne sait où, comme le vent ; mais, lui, n'a pas fait de bruit : simplement, un jour, il était là. Par la suite, quand il est devenu une sorte de personnage, il a bien fallu qu'on lui invente un lieu de naissance, une enfance, une ascendance, une généalogie : descendant d'une grande famille, paraît-il. Et que lui était-il arrivé, qu'est-ce qui lui a pris, qu'on l'ait vu arriver ainsi dans la contrée comme un vagabond ? De quoi vit-il au juste ? On ne sait pas.

Alors on s'est mis à faire courir sur lui toutes sortes de bruits. Des gamins se sont mis à courir derrière lui, et on s'est rappelé le joueur de flûte qui attirait les rats derrière lui pour les emmener se noyer dans la rivière, comme par enchantement, au son de sa flûte ; mais après, c'était les enfants qu'il avait attirés derrière lui, le joueur de flûte.

On se méfiait. Les uns disaient : mais non, ça n'a pas l'air d'un mauvais type. D'autres disaient : on ne sait jamais ! De fait, on n'avait jamais rien trouvé à lui reprocher, même pas une poule volée. Mais ça mettait tout de même une drôle d'ambiance. Et puis ses fréquentations ! On l'avait vu, paraît-il, en compagnie d'une femme qui est bien connue pour être assez légère : une femme de mauvaise vie, quoi ! Des gars lui ont parlé ; des gars dont on n'a rien à dire, mais qui ne sont tout de même pas les plus renommés du coin : des journaliers, tâcherons, qui vivent de petits boulots ; mais aussi certaines personnes tout à fait honorables.

Et puis, on a senti que quelque chose changeait dans le climat du pays. On était à une époque assez troublée. Il y avait eu la

guerre, finie depuis déjà pas mal d'années, mais tout de même pas des siècles, et les vieux racontaient encore des histoires de l'Occupation, des bombardements, des restrictions. On les laissait radoter. Maintenant, il y avait d'autres problèmes ; on ne se sentait plus en sécurité nulle part ; et les jeunes ! on ne savait plus bien ce qu'ils avaient dans le ventre, et dans la tête. On vivait bien, on ne peut pas dire le contraire, on ne manquait de rien, mais il y avait un malaise.

Et lui, il était là qui passait. Ceux qui le fréquentaient, on les voyait petit à petit changer de mentalité ; difficile à dire au juste : plus détendus, plus insouciants. Les soirs d'été, ils étaient là, assis autour de lui sur le petit muret du cimetière, à causer de choses et d'autres ; ils avaient l'air heureux. Mais qu'est-ce qu'ils avaient de plus que les autres, après tout ?

Finalement, on s'est mis à faire courir sur son compte des choses bizarres, les trucs les plus invraisemblables, jusqu'à des choses que font, paraît-il, les fakirs des Indes. N'allez pas croire tout ce qu'on raconte, mais, tout de même… Et puis, un jour… ! Là, il aurait jamais dû faire ça ! Il a dû dire quelque chose qu'il n'aurait jamais dû dire. Qu'est-ce qu'il a dit au juste ? Les uns disent ceci, d'autres disent cela, mais quelque chose qui a touché chacun au plus intime, là où on n'ose pas trop regarder, tout au fond de soi, quelque chose qui vous fait douter de vous-même quand vous dites : moi, je n'ai jamais fait de mal à personne. Pourtant, il n'a jamais rien dit à personne qui puisse ressembler à un reproche ; au contraire, toujours une amitié dans son regard. Mais rien que son silence… Et ça, c'est trop dérangeant.

Il se trouve que certains se sont sentis plus particulièrement attaqués. Pourquoi au juste ? Toujours est-il qu'un soir… je me souviens bien, c'est là, gravé dans ma mémoire ; qu'est-ce qui nous a pris à tous ? Il était là, debout, au milieu de la place. On

sentait une tension dans l'air, de l'électricité, comme un orage prêt à éclater ; pourtant le temps était clair, le ciel bleu, sans un nuage. Et tout le monde était là, à faire cercle autour de lui. Les flics étaient là aussi, un peu à l'écart. Qui les avait fait venir ? Mais ils n'ont pas bougé d'un poil. Et puis un coup de fouet est parti, qui lui a cinglé les jambes. Il n'a pas bronché. Quand je l'ai vu ainsi, ça m'a serré le cœur, mais je n'ai rien dit ; je n'ai pas bougé le petit doigt pour essayer d'empêcher ce qui arrivait. Ça a été comme un signal : ils se sont tous jetés sur lui, ils l'ont emmené en dehors des habitations, dans un coin tranquille, et ils l'ont lynché. Je ne croyais pas que c'était encore possible, de nos jours. Mais si !

Il était mort, et bien mort, c'est sûr. Qu'est-ce qu'on a fait du cadavre ? Je ne sais pas. Et puis on a vite étouffé l'affaire : après tout, on ne savait même pas qui c'était, s'il avait même un état civil. Mais cette histoire ne nous a pas quittés. Et on s'est remis à en parler, en aparté : qu'on ait pu faire ça ! Et qui étaient les plus coupables ? Ceux qui l'avaient fait ou ceux qui avaient laissé faire ?

Mais je vais vous dire une chose que vous ne croirez pas ; pourtant je vous jure, je n'ai pas rêvé ; je l'ai revu. Et je ne suis pas le seul. Allez comprendre ça ! En tous cas, le souvenir de cette affaire ne pourra jamais plus nous quitter. Bien sûr, on n'y pense pas jour et nuit ; on n'a pas que ça à penser dans la vie ; mais ça reste là, au fond.

SOMMAIRE

Les Apparitions

Lors des « apparitions » à Fatima en 1917, la Vierge avait confié aux trois petits bergers portugais, trois secrets. L'un de ces secrets, c'était que la Russie allait se convertir ; on était l'année de la révolution d'Octobre. Étrange ! Et voilà maintenant que la Russie s'est convertie… au libéralisme économique : loi de la jungle, maffia et misère du peuple ! Le troisième secret, jusqu'ici le pape seul le connaissait, et il vient de le révéler. On dirait du Nostradamus : « Je vois un homme en blanc, quelqu'un tire sur lui et il tombe » ; on dirait tout à fait l'attentat contre Jean-Paul II il y a quelques années. Le pape qui se met à raconter des histoires du genre de Nostradamus ou Pacco Rabanne, on se demande s'il faut regarder ce vieil homme avec un peu de commisération : « Il décline, hein ! » ou bien admirer l'obstination imperturbable avec laquelle il continue sa prédication.

Celui avec qui je commentais la chose me dit alors : « Oui, mais les apparitions ! À Fatima, il y a eu tout de même toute une foule qui a vu le soleil faire sa pirouette dans le ciel. » Les apparitions : quelle peut bien être la réalité matérielle des apparitions ? Ce n'est matériellement pas possible que le soleil fasse une pirouette dans le ciel. Et quand Bernadette à Lourdes voit la Vierge et que les autres ne la voient pas, c'est que cette apparition n'a pas une réalité matérielle sinon tout le monde la verrait. Pourtant il y a bien « quelque chose ». Les témoins qui ont assisté à des scènes d'apparition nous racontent que ceux, ou plutôt celles, qui voient ainsi quelque chose sont dans un état second, en extase, comme hors du monde et quand ils-elles reviennent à eux-elles, ils-elles ont du mal à exprimer ce qu'ils-elles ont vu,

mais que c'était extraordinairement merveilleux. Il est de fait que ce sont souvent des femmes : Thérèse d'Avila, Jeanne d'Arc, Bernadette Soubirous… ; les femmes ont peut-être un sens spécial qui leur permet de percevoir des choses que d'autres ne perçoivent pas et qui, parfois, « dépassent l'entendement » : par exemple quand Bernadette rapporte, dans le patois de son village, et sans comprendre ce qu'elle rapporte, la définition de l'Immaculée Conception qui vient d'être formulée à Rome… Ou bien ce serait une mystification montée par le clergé local ? Mais on sait que le curé de Lourdes avait très mal reçu Bernadette quand elle était venue lui raconter ce qu'elle avait vu. Bizarre, bizarre, comme dirait l'autre.

Les apparitions ne seraient donc pas des phénomènes matériels, mais des phénomènes psychiques, des projections mentales, individuelles le plus souvent, mais parfois collectives. Pourquoi pas ? Et cela n'empêcherait pas qu'elles puissent être aussi une communication avec le divin. Si Dieu existe et s'il parle aux hommes, pour qui sait l'entendre, il parle de multiples voix, les unes ordinaires : la beauté de la nature, la merveilleuse mécanique du vivant, l'intelligence de l'homme, les autres moins ordinaires. Il y a des faits de transmission de pensée, prémonitions, maisons hantées, poltergeist, apparitions, visions… Certains de ces « faits » sont des mystifications. Pas tous. Connaît-on tous les secrets de la nature, toutes les capacités de l'esprit humain ? La foi – qu'on l'appelle ainsi ou qu'on l'appelle autosuggestion – peut réaliser des guérisons extraordinaires. Il y a des phénomènes psychiques peu courantset qui restent inexpliqués ; faut-il les qualifier de « surnaturels » ? Certains rejettent en bloc tous ces phénomènes inexpliqués ; ce n'est pas une attitude très scientifique. Les hommes d'Église font un tri et en qualifient certains de « surnaturels ». C'est leur droit. On n'est

pas obligé de toujours les suivre. Ce tri, en fait, ils le font surtout en fonction du sens qu'on peut attribuer à ces phénomènes. Ce sens est d'ailleurs parfois discutable. C'est le cas de Jeanne d'Arc entre autres.

Pourquoi, avec Jeanne d'Arc, Dieu aurait-il pris parti pour les Français plutôt que pour les Anglais ? Je me suis souvent posé cette question. Le cas de Jeanne d'Arc peut s'expliquer autrement [50]. Une jeune fille passionnée, profondément remuée par la situation du « royaume de France ». Elle croit entendre, elle entend donc une voix qui vient du plus profond d'elle-même et la pousse à faire quelque chose pour que cesse cette « grande misère du royaume de France ». Elle est très croyante. Cette voix, pour elle, vient donc de Dieu, ou de ses saints ; et, après tout le « sentiment national » est un noble sentiment. Dieu – la morale – ne réprouve pas le patriotisme. Est-ce pour autant que Dieu prend parti pour une nation ou pour une autre ? S'il nous a faits libres, pourquoi viendrait-il se mêler de nos affaires ? C'est vrai que les hommes se servent souvent de son nom pour soutenir leurs intérêts particuliers : c'est eux que ça regarde ; ce sont les hommes qui font l'histoire. Les hommes d'Église aussi, bien souvent, ne se privent pas de cautionner ces visées particularistes, en contradiction avec le message évangélique universaliste.

Visions, apparitions, qu'y a-t-il de particulièrement « surnaturel » là-dedans ? Ni plus ni moins que dans les phénomènes naturels « ordinaires ». Si Dieu existe et qu'il nous parle, il le fait aussi bien par les phénomènes ordinaires que par les phénomènes extraordinaires, mais il le fait d'une façon moins simpliste qu'on ne le croit.

Pour les croyants de la tradition judéo-chrétienne, Dieu parle surtout par l'histoire : l'histoire du peuple hébreu qui, pour les

chrétiens, culmine avec Jésus, mais aussi l'histoire de toute l'humanité. Pour ceux qui croient en Jésus-Christ, cette histoire de l'humanité est une longue marche à la rencontre de Dieu, c'est à dire à la poursuite du règne de l'Amour entre tous les hommes.

SOMMAIRE

Les « Miracles »

Quelle idée de croire que Dieu intervient parfois comme ça, « miraculeusement » dans la nature ou dans l'histoire !

En regardant la beauté toute simple d'un nuage blanc passant tranquillement sur le ciel bleu, on peut penser au verset du Psaume : « les cieux racontent la gloire de Dieu » ; et plus loin, le Psaume poursuit : « Sa loi est parfaite ».

Celui qui a créé le monde, et donc établi les « lois naturelles », les aurait-il établies si imparfaites qu'il faudrait, de temps en temps, y donner un petit coup de pouce pour en rectifier le cours ? L'opinion de ceux qui disent qu'ils ne croient pas aux miracles est finalement plus flatteuse pour l'œuvre que le Créateur a accomplie en créant le monde. C'est aussi une bien plus haute idée de la liberté de la créature : la création est lancée dans l'existence et, hop, elle va son chemin : ça marche tout seul. Le déterminisme des lois naturelles est simplement l'expression de l'autonomie de la créature : tout se déroule selon le libre jeu des lois naturelles ; nul besoin d'interventions extérieures, épisodiques, d'un « Dieu ».

En fait, le recours aux « miracles » relève de la tentation permanente de vouloir prouver l'existence du « surnaturel », de Dieu. Mais Dieu n'est pas un théorème ; il ne se prouve pas. Il n'y a aucune preuve, au sens scientifique du terme, de l'existence de Dieu. Il ne peut pas y en avoir. Sinon cela voudrait dire que nous sommes capables d'avoir prise sur lui. Il est l'insaisissable, on ne le prend pas. Il se donne gratuitement et on l'accueille ou non, mais nul ne peut l'attraper dans ses filets, le posséder, en faire sa propriété, son bien, comme un riche possède son bien.

Il ne peut être reçu que si l'on reste le pauvre qui ne possède rien et ne se laisse posséder par rien ni personne, que si on reste libre, finalement.

À Lourdes, le « Bureau des Constatations » s'applique à distinguer les « vraies guérisons », qui ont droit au titre de « miracles » parce qu'on ne peut pas les expliquer dans l'état actuel de la science médicale. Comme si la science avait dit son dernier mot, comme si ce qui n'est pas explicable aujourd'hui par des lois naturelles connues ne pourrait pas demain être explicable par des lois naturelles que nous ne connaissons pas encore. Sont exclues aussi du titre de « miraculeuses » les guérisons qui relèveraient du psychisme, comme si la foi, phénomène relevant du psychisme, ne pouvait pas « faire des miracles ». Et si l'autosuggestion peut « faire des miracles », l'autosuggestion est quelque chose de vraiment merveilleux. Quelle idée de compartimenter ainsi les domaines où le « surnaturel » – « Dieu » – serait censé intervenir et des domaines qui seraient du ressort des « lois naturelles », comme si les lois naturelles ne relevaient pas aussi d'une action divine créatrice. En fait, la vraie merveille, le vrai miracle, à Lourdes, c'est qu'on s'y trouve en un lieu où les malades, les handicapés sont honorés, alors que dans notre société on fait tout pour les écarter, les cacher, comme choses répugnantes.

Mais cette question – très discutable, et très controversée – du « miracle » vient de ce que nous n'arrivons pas à nous dégager de la conception d'un Dieu « potier », modeleur d'argile, qui aurait fabriqué le monde de l'extérieur. Les Grecs concevaient la formation du monde comme l'effet d'une « poussée » intérieure : l'Éros primordial. Les paraboles du « Royaume » dans l'Évangile conçoivent aussi le développement de ce « Royaume » comme le développement d'une plante qui pousse.

Les vieux Hébreux, dont les mythes primitifs ont été consignés dans le livre de la Genèse, ont aussi eu l'intuition d'une énergie créatrice : un souffle… « spiritus »… « Esprit ». Ce souffle qui animait la création de « l'intérieur », ils le concevaient comme émanant de quelqu'un. Mais ce quelqu'un, ils ne pouvaient pas s'empêcher de le penser comme « extérieur » à la création. Et il en est toujours ainsi si on prend à la lettre le texte de la Genèse.

Sur la question du « miracle », si on en revient au sens premier du mot : « mirabilia » : admirable, merveilleux, ne devrait-on pas trouver encore plus admirable, merveilleux que tout le développement de l'univers ait été déjà contenu, en germe, dans l'atome primitif du « big bang » ? Tous les minéraux, l'eau, l'air, la terre se seraient formés « naturellement » à partir de l'hydrogène primitif ; la matière vivante serait née « naturellement » dans les eaux de l'océan primitif ; les êtres vivants auraient évolué, prenant « naturellement » les formes les plus variées et les plus complexes ; l'univers matériel aurait « naturellement » produit de la pensée et de l'amour, des cultures, des philosophies, des religions… Quoi de plus merveilleux, de plus « miraculeux » que ce « processus naturel » ?

Et si tout cela s'est fait « tout seul », est « le fruit du hasard », alors, le hasard, le « tout seul » est remarquablement puissant et intelligent.

Sur l'origine et le fondement des choses, la physique moderne nous apporte des indications bien troublantes. Nous étions habitués au déterminisme des « lois naturelles », les effets s'ensuivaient immanquablement des causes : tout était bien en ordre. Et voilà qu'au niveau subatomique c'est le règne de l'indétermination, du hasard, des probabilités. Et comment de l'indétermination peut-il naître des lois régulières et stables, du chaos émerger l'ordre ? Et cela n'apporte rien de plus à la question de

savoir s'il y a « Quelqu'un » derrière tout ça. Sinon que, si les choses sont finalement si mystérieuses, si étranges, la personnalité qu'il y aurait derrière serait bien plus mystérieuse, bien plus étrange que nous n'aurions jamais pu l'imaginer. Et en même temps tellement familière, s'il est vrai qu'en Jésus, Elle apris visage humain.

SOMMAIRE

Coïncidence étrange

Cela fait déjà un moment que j'en suis arrivé à cette conviction qu'il n'y a pas de miracles. Si c'est un Être intelligent et bon qui est à l'origine, la source de l'Univers, tout ce qui se produit dans cet univers se déroule selon les lois « naturelles » qui le régissent ; tout, y compris le « hasard » – drôlement intelligent – qui a fait apparaître la vie, la conscience et l'amour, y compris les phénomènes incompréhensibles, qu'on les baptise « paranormaux » : télépathie, téléportation, sorcellerie, fantômes, ou bien apparitions, guérisons « miraculeuses » ; tout cela suit des lois « naturelles » : nous ne connaissons pas toutes les lois naturelles selon lesquelles le Créateur a construit l'Univers. Pourquoi aurait-il besoin d'opérer de temps en temps des interventions particulières ? Il n'aurait pas bien fait les choses au départ pour qu'Il ait besoin de donner de temps en temps un « coup de pouce » pour rectifier le cours des choses, et pour faire savoir qu'Il est là ? L'idée de « miracle », c'est la mise en doute de Son Intelligence. L'existence de l'Univers, c'est là le seul et vrai miracle.

Je croyais être arrivé de moi-même à cette conclusion. et voilà que je lis Philip K. Dick, *Au bout du labyrinthe*, page 98 : « Il n'y a pas de miracles. Comme l'a prouvé Spinoza voici des siècles. Un miracle serait un signe de faiblesse de la part de Dieu, une mise en échec de la loi naturelle. S'il existe bien un Dieu. »

Curieuse coïncidence de pensée, car je n'ai pas lu Spinoza.

SOMMAIRE

Il y en a qui ont des visions

L'autre jour, avec mon voisin, on parlait de la résurrection. Je suis toujours frappé de la facilité avec laquelle on aborde ces questions, du moins avec les vieux de mon âge. Ce voisin, c'est un « mécréant » : un homme de la terre à qui on n'en fait pas accroire, mais sans animosité ; on peut parler, s'expliquer.

Je lui dit : « Jésus, ses disciples ont dit qu'ils l'avaient vu ressuscité ». Il me répond : « Oui, mais c'était peut être une vision ! » Bien sûr que c'était une vision ; l'œil n'est-il pas l'organe de la vision ? Et quelqu'un qui a une bonne vue, il a une vision dix sur dix. Tout ce que nous voyons, ce sont des visions ; et les savants spécialistes nous disent qu'en fait, ce que nous percevons avec nos yeux ce sont des tâches de couleur, des formes, plus ou moins incohérentes, et que c'est notre cerveau qui met tout ça en ordre et qui, à partir de ces tâches colorées « construit » des objets.

D'ailleurs, il suffit d'avoir un trouble de la vision, ou simplement de fermer les yeux à demi pour que le panorama de notre vision change complètement jusqu'à devenir tout à fait « étrange ». En fait, ce que nous tenons pour objets « réels » c'est ce que tout le monde, ou du moins la plupart des gens s'accordent pour estimer réel. On estime vrai ce que l'ensemble des gens disent être vrai. Nous sommes convaincus de la réalité parce qu'apparemment « tout le monde » voit la même chose. Mais s'il arrive que quelqu'un voit autre chose ? Qui sait si ce n'est pas lui qui voit juste et tous les autres qui se trompent ? Troublant, n'est-ce pas ?

On a le droit de douter de tout. Pourquoi n'aurait-on pas aussi le droit de croire des choses même étranges ? Si c'est intéressant ! Les derniers progrès de la science physique ont amené l'idée qu'on ne peut pas atteindre par la science la réalité fondamentale, la « Vérité » des choses. Dans les milieux scientifiques actuellement les plus « avancés », il y a un point de vue selon lequel on retient – au moins provisoirement – une théorie scientifique, non pas parce qu'elle serait « vraie », mais parce qu'elle est « belle [51] élégante, économique, et générale », rejoignent ainsi la formule du poète Keats : « la beauté est vérité, la vérité est beauté. » Voilà qui nous met à l'aise avec les « vérités », les « réalités » reconnues par le « sens commun ». Visions ou « réalités », où est la « vérité » ?

SOMMAIRE

Les Rêves

Il y a deux sortes de rêves : des rêves superficiels qui ne font que reprendre des flashes sur le vécu de la veille ; et d'autres, plus profonds, construits comme des récits, plus ou moins cohérents, récits qui ont un sens, mais qu'il n'est pas toujours facile de mettre à jour. En voici quelques-uns :

C'est une femme, une amie que j'ai bien connue ; elle fait mine de pleurer, alors que je sais par ailleurs que c'est une « femme forte ». Elle cherche une épaule amie, mais personne ne la prend dans ses bras.

Une autre fois je suis le bord d'une rivière avec quelqu'un d'autre ; cette rivière c'est celle qui coule à la frontière de mon village natal : elle m'est bien familière. Nous avons suivi la berge en nettoyant le cours de la rivière avec un instrument quelconque, pour que l'eau coule bien. À un moment donné, la rivière est plus large, contre le bord opposé à celui où nous sommes, il y a un gros amas de boue que nous ne pouvons pas atteindre. Au milieu du courant, l'eau est claire et profonde ; on pourrait y nager ; mais je n'ose pas y aller.

Rêve d'eau, rêve de mort ?

Une autre fois c'est un canal, avec des rives en béton ; l'eau est très sale, noire, et il y flotte des paquets de mousse verdâtre ; j'y nage, mais il faut faire bien attention que l'eau ne vienne pas dans ma bouche tellement elle est sale. Finalement après avoir nagé un bon bout dans le canal, j'en sors, et je reviens en passant au milieu de gens qui ne m'inspirent pas du tout confiance.

Cette fois-ci, on s'est aventuré en vélo, très loin, à la limite de perdre de vue les repères de la direction d'où on est venu. Attention de ne pas perdre ce repère.

Un autre épisode analogue, mais bien plus angoissant encore. Je suis – seul, je crois bien – dans un lieu souterrain, où il fait absolument noir ; le plafond est bas, mais pas d'une matière dure comme dans un tunnel : un plafond d'obscurité ; il n'y a pas non plus de parois comme dans un tunnel, mais de tous côtés une étendue obscure illimitée. Très loin derrière, un minuscule point lumineux dans la direction d'où je (ou nous) suis (ou sommes) venu(s). Je suis (on est) à la limite : avançant un peu plus on ne verrait plus du tout le point lumineux, et si on n'a pas bien repéré la position dans laquelle on était l'instant d'avant, on perdrait sans retour possible l'orientation, la direction d'où on était venu et on pourrait s'enfoncer de plus en plus dans l'obscurité sans espoir de pouvoir retrouver la lumière. C'est pire que d'être enfermé vivant dans un cercueil parce que là il n'y a qu'un mauvais moment à passer avant de mourir étouffé ; c'est pire que d'être aveugle, car dans ce monde d'obscurité, il n'y a rien qu'on puisse toucher ou sentir ; il n'y a strictement rien ; c'est pire aussi que de sentir son moi se défaire, car dans ce dernier cas c'est l'apaisement du nirvana, la fusion dans le grand tout ; mais rester conscient à errer éternellement dans l'obscurité sans même pouvoir mourir, c'est le pire de tout.

SOMMAIRE

Folie ou maladie ? Un abîme vertigineux

Je pense souvent à la mort de ma femme. Ça peut paraître morbide, mais je ne crois pas que ce le soit. C'est un sentiment poignant, mais en même temps d'une grande sérénité.

Quand on évoque sa fin tragique, on me dit souvent : « Oui, mais elle était malade ! » J'ai toujours refusé ce mot. Elle n'était pas « malade » ; c'est pour moi une certitude. Je l'ai accompagnée tout en restant sur le bord du torrent de folie qui l'emportait. « Maladie mentale » ou folie ? Je n'ai pas peur du mot « folie ». On dit bien : « vous avez fait des folies »… « je l'aime à la folie »… La folie, oui, la folie fait peur, comme font peur toutes les situations extrêmes, violentes : l'orage, le danger, la mort ; situations extrêmes, mais qui sont aussi des apothéoses, des apothéoses terribles.

J'ai eu aussi un ami qui a eu un « problème ». Une nuit, descendu pour aller aux toilettes, il est tombé dans sa cuisine. Quand il est revenu à lui, les pompiers étaient là, le SAMU… On voulait l'emmener aux urgences ; il a refusé énergiquement. Dans les jours qui ont suivi, il avait, disait-il, la moitié du cerveau qui ne fonctionnait plus. D'après lui, il avait glissé et, en tombant, s'était cogné la tête. Ou bien avait-il eu un malaise cérébral qui l'avait fait tomber ? C'est un gars qui voit des fantômes : il vous dit ça, comme ça, tout naturellement. Par ailleurs très intelligent, rationnel, pour ne pas dire rationaliste. Son entourage s'est mis à le presser de « se faire soigner », avec tous les sous-entendus que cela suppose. J'ai spontanément pris son parti. Nous passons des heures à discuter : la guerre, l'armée, le nazisme, le racisme, les classes sociales, les rapports hommes-femmes, la Bible : nous

sommes tous les deux passionnés par ce sujet et en particulier tout ce qui a une certaine allure ésotérique ; les Évangiles apocryphes, les traditions juives plus ou moins kabbalistiques.

Partis ainsi dans nos échanges, qui pouvaient durer des heures, nous étions parvenus à établir entre nous une connivence – et qui dit connivence dit toujours un peu exclusion de ceux qui ne sont pas dans la connivence. Sans être toujours absolument d'accord, nous nous retrouvions sur des positions souvent très « hétérodoxes ». J'ai toujours aimé flirter avec l'anormalité. Personnellement je ne vois pas de fantômes. Je n'ai eu que des occasions indirectes d'avoir connaissance de ce royaume des fantômes, des fées, des prémonitions, transmissions de pensée… C'est un monde fascinant, mais aussi qui fait un peu peur, comme le monde d'au-delà de la raison, car l'accès à ce monde risque de déstabiliser les certitudes du bon sens commun. Mais les fantômes ne font peur que jusqu'au jour où on ose les regarder en face.

C'est normal par ailleurs que ceux qui osent entrouvrir les portes de ce monde « étrange » soient considérés comme dangereux. On cherche alors à les enfermer dans un cercle, le cercle de la « maladie mentale », de la folie, et au besoin en hôpitaux psychiatriques. Je n'aimerais pas que mon ami en vienne à se trouver ainsi enfermé.

Il y a, je crois, en psychologie, une théorie qui dit que quand quelqu'un manifeste des « troubles psychologiques », ce n'est pas spécialement lui mais l'ensemble du réseau de relations dont il fait partie qui est perturbé. C'est, d'une façon ou d'une autre, le « maillon faible » de la chaîne, celui sur lequel le groupe fait porter son trouble, le « bouc émissaire ». Je prends un certain plaisir, sans doute un peu trouble, à jouer le compagnon du bouc émissaire, quitte à me faire enfermer, moi aussi, dans le cercle.

C'est probablement un jeu dangereux. Comment tout cela évoluera-t-il ? Je ne sais pas.

J'ai lu aussi un petit roman policier [52]. Le criminel est un « pédophile serial killer ». L'héroïne, la policière qui va le débusquer, souffre – ou bénéficie – d'une névrose maniacodépressive. Elle a donc des périodes d'abattement extrême et des périodes de surexcitation où elle atteint un état de lucidité qui « lui fait voir l'envers du décor… comme si un voile de cohérence imposée, de normalité banale était levé, révélant la vérité sans fard ; la vérité qui est que les choses sont plus étranges qu'elles n'en ont l'air. » Elle trouve ainsi la solution de l'énigme. Naturellement, ses collègues la regardent plus ou moins de travers.

La folie, après tout, est un état de conscience particulier qui ouvre sur un monde auquel les autres n'ont pas accès. Et c'est là le problème : celui de se couper des autres. Le monde dans lequel on pénètre quand on entre dans la folie est-il, en soi, moins réel que le monde « ordinaire » ? Peut-être la folie fait-elle même pénétrer dans une autre dimension, plus profonde, du réel. Le problème n'est pas de décoller, mais de pouvoir réatterrir. Sinon tout simplement la communication est coupée.

Bien sûr, nous en voulons à ceux qui s'en vont comme ça, en « mettant fin à leurs jours » comme on dit. Un jour, une de mes filles m'a dit – et on sentait bien que ça venait du plus profond d'elle-même – « Celle qui m'a donné la vie, elle s'est donné la mort. » Ou bien elle est entrée, plus tôt qu'elle n'aurait dû, dans la vie éternelle ?… Elle avait des excuses, elle avait ses raisons. Elle s'est déchargée du poids trop lourd de la vie mortelle… la vie mortelle, comme on dit « un poison mortel » !

Mais reste la question : pourquoi cette vie brisée ? Pourquoi toutes ces vies détruites ? Et malgré tout, la certitude que rien ne

sera perdu. Mais dans un cas comme celui-là, il y a – faut-il dire un remords ? – une interrogation en tout cas, et qui nous interpelle. Car quand quelqu'un, comme ça, s'en va volontairement, c'est que la vie, c'est que son entourage ne lui a pas apporté ce qu'il (elle) en attendait. Quand je dis ça, on me rétorque : « Arrête de culpabiliser. » Mais quand on se rend compte qu'on a fait du mal aux êtres qui nous sont les plus proches, ce n'est pas réjouissant. Qui peut se vanter de n'avoir jamais fait de mal à personne ? Je sais que j'ai fait du mal, même ne le voulant pas, à mon prochain, et à mon prochain le plus proche : la femme que je croyais aimer, les enfants que j'ai contribué à mettre au monde. Beaucoup de mal ? Je ne soupçonne peut-être pas à quel point. Et ce mal, qui pourra le réparer ? Et savoir qu'on recommencera, même ne le voulant pas. Et quand le mal est fait, il est fait, il nous échappe. Fatalité de ce mal, de ce péché fondamental qui pèse sur notre race humaine ? Et qui nous délivrera de la malédiction de cet engrenage diabolique ?

Il y a des expériences personnelles qui nous font entrevoir, avec un certain effroi, l'abîme qui peut s'ouvrir au fond de nous. L'expérience du nazisme l'a mis au grand jour : une capacité de faire le mal qu'on n'aurait jamais pu soupçonner de la part de l'humanité. C'est vrai qu'il y a eu bien des atrocités dans l'histoire de l'humanité, mais là nous avons eu l'impression d'entrevoir quelque chose de plus profond, quelque chose comme le Mal absolu. Quel rapport, dira-t-on, avec ce que nous pouvons vivre tous les jours ? Jamais, nous, nous n'aurions pu en arriver là. Qui sait ? Les nazis étaient des hommes. Et nous aussi nous sommes des hommes. Qui sait si, dans les mêmes circonstances, nous n'en aurions pas fait autant ? C'est vrai que c'est assez effrayant de penser que nous pouvons vraiment faire le mal.

Nous avons vite fait, nous, les Alliés, de faire porter à l'Allemagne la responsabilité de ce qui s'est passé, oubliant les causes qui expliquent la montée du nazisme : l'humiliation qu'on leur avait fait subir avec le Traité de Versailles, le chômage consécutif à la crise de 29 et dont Hitler a délivré le peuple allemand. Tout cela, dira-t-on, n'excuse pas la faute. Peut-être. Y aurait-il, dans le tempérament allemand, à la fois méthodique et passionné, quelque chose qui expliquerait la tournure qu'ont prise les événements ? Et comment nous sommes-nous débarrassés du remords d'avoir persécuté les juifs pendant des siècles ? Nous nous sommes débarrassés du remords de la persécution des juifs en offrant en cadeau – j'allais dire en sacrifice – aux sionistes la possibilité d'exproprier la terre d'un autre peuple.

Les atrocités nazies, c'est l'Allemagne qui les a réalisées ; mais elle n'a fait que pousser à l'extrême la logique de toute l'histoire de l'Occident : la conviction de la supériorité de la race blanche, la haine – ou la peur – du juif et, enfin, la rationalité technique. Qu'y avait-il dans le tempérament allemand qui a fait que ce sont eux qui ont ainsi amené à leur perfection dans le Mal nos travers occidentaux ? D'y apporter la solution finale. Toujours est-il que ce sont eux qui l'ont fait. Nous en avons été effrayés. Et nous leur en avons fait porter la culpabilité. J'admire la façon dont ils ont su endosser cette culpabilité : quand on a fait défiler devant les piles de cadavres les habitants voisins d'un camp de concentration en disant qu'ils ne pouvaient pas ignorer ce qui s'y passait. Combien de choses nous voulons, nous aussi ignorer. Aurions-nous le même courage de reconnaître nos fautes ? Bien sûr, on peut toujours dire : « Il n'y a pas de comparaison » !

Par un étrange retournement des choses, nous avons fait de Hitler et de l'Allemagne nazie, notre bouc émissaire : celui qui porte le péché de tout le peuple. Pendant des siècles, c'est aux

juifs que nous avions fait porter ce rôle. Maintenant, nous leur demandons pardon et nous jurons que jamais plus nous ne voudrons dire du mal d'eux. Il y a bien encore un antisémitisme qui ne cherche qu'une occasion pour se réveiller, mais nous l'avons à l'œil. De toute façon, maintenant, ce ne sont plus les juifs qui sont dangereux : ils sont nos amis. Ceux qui sont dangereux, c'est « tous ces étrangers… ces Arabes qui menacent de nous envahir ! »

Bien sûr, nous avons nous aussi quelques forfaits sur la conscience, mais en comparaison de l'horreur nazie, ce n'est rien ! Dresde [53], Hiroshima-Nagasaki [54] : c'était « pour la bonne cause ». La guerre du Viet Nam : les tonnes de bombes et les défoliants dont on a arrosé ce pays, c'était aussi « pour la bonne cause ». La guerre contre l'Irak, qui prend des allures de génocide, la guerre du Kosovo, c'est aussi « pour la bonne cause ». Et la guerre d'Algérie, la torture. Et l'acharnement criminel de nos gouvernements dans l'affaire des sans-papiers ; et « l'horreur économique » dont nous sommes, peut-être pas les complices, mais les bénéficiaires plus ou moins consentants…

« Mais arrête… Arrête de nous culpabiliser !

– Pourquoi ? Vous avez peur ? »

Je sais bien que j'ai belle mine de dire tout ça avec une telle tranquillité. Est-ce du vice de ma part ? Ou bien l'assurance tranquille qu'il y a un pardon possible ?

« Trop facile ! »

Oui, c'est vrai qu'il y a quelque chose d'irréparable dans le Mal. On a beau regretter, demander pardon, ce qui est fait est fait. On a beau essayer de réparer, on doit bien souvent s'avouer impuissant… à moins qu'il y ait « quelqu'un d'autre » capable

de le faire. Encore faut-il que nous lui en donnions la permission, que nous ayons la simplicité de le lui demander !

Mais, pour être honnête, il faut dire aussi que tout n'est pas si noir. Ce qui a fait que sous les régimes totalitaires le Mal puisse prendre des dimensions si monstrueuses c'est qu'il n'y a pas de contre-pouvoirs, donc pas de limites au développement de la puissance du mal.

Une autre chose aussi. J'ai lu quelque part qu'au moment de l'effondrement de l'URSS un diplomate soviétique avait dit aux Américains : « Nous vous jouons un sale tour : vous n'allez plus avoir d'ennemis. » Mais des ennemis, on en trouve toujours : Khadafi, Saddam Hussein, Milosevic… Et pourquoi ce besoin d'avoir un ennemi ? Pour échapper à notre mauvaise conscience ? Les totalitarismes n'ont pas de mauvaise conscience ; ils ont la conviction absolue d'avoir la vérité, d'avoir raison. Au moins, dans nos démocraties, nous avons la chance de pouvoir entretenir une mauvaise conscience, nous avons la possibilité de critiquer. Alors, ne nous en privons pas !

Le Mal existe toujours. Mais il lui est de moins en moins possible d'avancer à visage découvert, il lui faut le faire de façon plus sournoise, plus hypocrite, de façon « plus civilisée », sous couvert de bonnes raisons, « d'humanitaire ». On tue encore, mais de plus haut, et de plus loin : les pilotes de bombardiers à 10 000 mètres d'altitude ne voient pas qui ils tuent ; quand nous mangeons des bananes, nous ne voyons pas les jeunes Sud-Américains arrosés de pesticides par les avions qui pulvérisent les plantations ; les Africains qui meurent du sida parce que les médicaments protégés par les brevets coûtent trop cher, c'est bien loin !

Mais il y a aussi les mouvements citoyens pour obliger les grosses sociétés pharmaceutiques à lâcher leurs médicaments à

prix coûtant de fabrication pour les pays qui n'ont pas les moyens de se les payer ; il y a des actions pour l'abolition de la dette du Tiers-Monde, contre le profit débridé sous l'égide de l'OMC… Le Mal persiste, mais la résistance ne capitule pas, s'organise pour le faire reculer. De quel côté la balance finira-t-elle par pencher ? Nous avons été avertis que le tri entre le bon grain et l'ivraie ne se fera pas avant l'heure de la moisson.

SOMMAIRE

Consciences

L'immense tapis mouvant de la mer, sous la caresse du vent, scintille indéfiniment : brefs éclats de lumière, éclairs fugitifs de conscience ; autant de vies d'hommes et de femmes qui brillent tour à tour, portant au jour, l'espace d'un instant, la mémoire infinie de la mère Océan.

Dans ce flot profond de la mémoire collective, où passé, présent et futur ne font qu'un et dans lequel chaque conscience individuelle est enracinée, nous avons la mémoire obscure de tout ce qui s'est passé depuis l'atome originel, la mémoire peut-être aussi de l'avenir.

À bord de notre vaisseau Terre, le temps nous emporte inexorablement, sous le regard divin.

SOMMAIRE

Le ciel

Quelquefois nos petits-enfants demandent où est leur « grand'mère Ginou » morte quand ils n'étaient pas encore nés et qu'ils n'ont donc pas connue. Quelquefois on leur répond, comme on répond aux enfants : « Elle est au ciel ». Et un jour, Nassim qui a 4 ans et qui était monté dans l'avion pour aller voir son autre grand'mère, en Tunisie, regardait par le hublot. Et il a dit à sa mère : « On est dans le ciel et on ne voit pas grand'mère Ginou ». Gagarine aussi, le premier homme, un Soviétique, qui a été mis en orbite autour de la terre, quand il est redescendu a dit que, dans le ciel, il n'avait pas rencontré Dieu. Mais quand on désigne le ciel comme le lieu du séjour dans l'éternité, c'est une façon de parler. Bien des hommes se sont interrogés, se demandant s'il y avait quelqu'un là-haut. Et les plus pessimistes, ou les plus réalistes ont conclu : non, le ciel est vide. C'est bien possible que le ciel soit vide. Mais n'y a-t-il pas, au cœur de la nature, comme au cœur de notre être, Quelqu'un, la Source, l'Étincelle ; si nous avions seulement la simplicité de Le reconnaître.

L'immensité du ciel n'est rien à côté de l'immensité possible de notre univers intérieur, univers spirituel. Et tous les voyages intersidéraux n'ont rien de comparable à l'enchantement de ce voyage intérieur à la rencontre du vrai Dieu. Quand on a le bonheur d'y pénétrer, d'entreprendre ce voyage, on n'a jamais fini d'en faire le tour et d'en contempler les beautés. Mais de combien de faux dieux, d'idoles il faut se délivrer avant de rencontrer ce vrai Dieu : celui qui nous fait libres ! Le ciel est immense, mais le ciel qui est dans notre cœur est bien plus grand

encore ; et ce n'est pas en montant au ciel, mais en descendant au plus profond de nous-mêmes que nous rencontrerons le vrai Dieu.

Pourtant, dira-t-on, les apôtres ont bien dit avoir vu Jésus monter au ciel. Mais de quelle autre image disposaient-ils à cette époque pour évoquer cet au-delà de nous-mêmes ? Il y avait l'image de Yahvé dans la nuée… et ils ont dit qu'ils avaient vu Jésus monter au ciel et « une nuée le déroba à leurs yeux » [55]. L'Esprit n'avait pas encore été donné. Jésus l'avait bien dit : « Il faut que je m'en aille ». Il fallait que son corps mortel, visible aux yeux charnels, s'évanouisse, d'une façon ou d'une autre, pour que nous puissions avoir accès à son corps immortel, incorruptible, son corps spirituel. De même faudra-t-il que notre corps mortel disparaisse pour que puisse s'épanouir notre corps immortel, notre corps spirituel.

Il n'y a pas de preuves de tout ça ; il n'y a que des signes pour qui sait les lire. La vie, la pensée, sont nées d'un assemblage de molécules, mais ne sont-elles pas autre chose que ces molécules et même que cet assemblage ? Pourquoi ne pourraient-elles pas subsister quand cet assemblage se défait ?

SOMMAIRE

Le Paradis

On avait engagé sur Internet (http://forum.synodeparvis.com) un débat à propos du paradis. Un peu par provocation, j'avais proposé une traduction en langage « populaire » d'une des 7 paroles de Jésus sur la Croix :

Ils sont donc là, tous les trois, sur le mont du Crâne, Jésus et les deux « larrons ». L'un des deux s'adresse à Jésus : « Eh ! toi qui es si fort, tu ne pourrais pas nous décrocher de là ? » Alors, son compère : « Bon, arrête ton char. Nous, on a ce qu'on a cherché ; mais lui, qu'est-ce qu'il a fait de mal ? » Et Jésus : « Laisse tomber, va ; t'en fais pas, c'est un mauvais moment à passer ; ce soir, je te le dis, on se retrouvera à boire un coup ensemble là-haut. »

Naturellement, les réactions ne se sont pas fait attendre. Une première réaction a été de me faire remarquer qu'il n'était pas très vraisemblable que des crucifiés, des suppliciés, en proie à la torture, qui devaient se contenter de râler, luttant contre l'asphyxie, n'avaient guère le loisir de faire la conversation ; ce qui, entre parenthèses, rend assez invraisemblable le récit évangélique des 7 paroles de Jésus sur la Croix. Ce à quoi un des intervenants sur le forum répond que « les Évangiles sont des récits catéchétiques écrits pour des communautés et non pas des reportages : si l'événement (réel ou fictif) est raconté, c'est qu'il a un sens pour la communauté des lecteurs. »

Une autre réaction : « Finalement, le paradis, c'est le troquet du coin où l'on se rencontre après le spectacle, la bonne blague que l'on vient de nous jouer et où l'auteur vient nous dire : alors, je vous en fais baver, hein !.. Je vous ai bien eus ; et viens boire

un coup en guise de happy-end, au comptoir… Pour ma part, je refuse ce paradis-là ; d'autres ont trop souffert pour qu'on se moque d'eux à ce point. Et quand on apprend qu'en plus certains nous disent qu'il y a des conditions d'entrée au troquet… là je crie au scandale. »

La critique ainsi formulée a évidemment son poids ; j'y réponds :

« J'ai peut-être été un peu fort avec ma blague à propos du paradis ; mais des blagues à propos des choses de la religion, j'en ai entendu de pires ; je me suis résolu à lancer celle-là parce que je trouve que sur ce forum il manque un peu d'humour. Je tiens néanmoins à dire que, devant certaines souffrances, je sais aussi me taire. Mais on voit de tout en ce bas monde : des gens écrasés par le malheur, et, là, je n'irai pas rigoler ; et d'autres qui traversent les pires épreuves sans perdre le moral et gardent le courage de plaisanter.

Pour tout avouer, la conception que je me fais du paradis, je la tiens de ma mère : une bonne vieille chrétienne qui a élevé ses dix enfants avec tous les soucis et les misères que cela suppose et tout en gardant sa sérénité. Elle avait perdu un fils de 20 ans et elle n'attendait que de le retrouver ; et son grand plaisir serait aussi de retrouver ses copines, boire un café et papoter ensemble. Des peuples de cavaliers se représentent le paradis comme le lieu où ils galoperont librement dans les « vertes prairies du ciel ». Moi, j'ai « fait des études » et je sais que ce sont là des images, mais pourquoi dénigrer ces « images » ? La question est de savoir si notre petit « ego » est destiné ou non à se fondre dans le « grand Tout ». On ne le saura que quand on y sera (ou bien on ne saura rien parce que nous ne serons plus rien). Comment ce sera ? L'apôtre Paul dit que « nos pauvres corps mortels » seront « transformés en corps de gloire. »

En attendant qu'on laisse chacun vivre selon la vision qu'il se fait du sens de la vie, pourvu que cela lui donne le courage de vivre et de bien faire à tous points de vue autant que possible. Quant à la question du « ticket d'entrée », non ! La conviction que je me suis faite (après plus de 70 ans de réflexion) c'est qu'il n'y aura aucune condition d'entrée ; seulement la liberté de refuser d'entrer, c'est-à-dire « l'enfer » : le refus délibéré d'un bonheur qui ne viendrait pas de nous-mêmes, que nous n'aurions pas « mérité », qui nous serait donné ; « pardonné ».

À quoi il m'a été répondu : « Comme, une fois mort, chacun sait que la mémoire ne saurait exister, je vous laisse juger de la qualité de la promesse. »

À quoi je lui ai répliqué : « Qu'est-ce que vous en savez, qu'une fois mort, la mémoire ne saurait exister ? Puisque vous n'êtes pas mort. » Et j'ai essayé de redire autrement la « fable » du paradis : on entrera dans la lumière (comme dans les « Expériences aux approches de la mort » étant entendu que ces « expériences » ne sont aucunement des « preuves » puisque ceux qui les ont vécues, justement, ne sont pas morts et qu'ainsi le débat reste totalement ouvert).

Supposons donc qu'on entre dans la lumière ; on verra, en pleine clarté, ce qu'on aura fait de notre vie. « Il » nous dira : allez, viens ! Tu as passé de bons moments ; tu as connu des moments durs ; les bons moments, tu en gardes un bon souvenir ; les mauvais moments, tu as la satisfaction de les avoir surmontés. Tu as fait ce que tu as pu : tu n'es pas un dieu, tu n'es pas un ange, tu n'es qu'une pauvre créature humaine émergée péniblement du néant ; tu as fait du bien, tu as fait du mal ; ce que tu as fait de bien, tu peux en être fier, cela t'est acquis définitivement, indestructible ; ce que tu as fait de mal, c'est « nul » comme disent les jeunes maintenant, c'est rien, c'est négatif, du néant ; si tu as

fait du mal à quelqu'un, quelqu'un l'a réparé ; qui ? Regarde bien, tu verras. Alors, viens ! Bien sûr, tu es libre, je ne t'oblige pas à entrer.

Et si ce n'était pas qu'une fable ?

La discussion s'est poursuivie :

« la question de ce que Jésus a dit au « bon larron » ; ça me paraît simple : on se rencontre, on sait qu'on va se quitter, on se donne rendez-vous au prochain bistrot, à « l'auberge d'Emmaüs » (Luc au Chapitre 24) ; pourquoi ne pourrait-on pas retraduire les choses en langage « populaire » ? Ceux qui suivaient Jésus n'étaient-ils pas des « gens du peuple » ?

» Plus sérieusement : la promesse du paradis, de la vie éternelle, vrai ou pas vrai ? »

Et j'ai repris : « Je vais vous en dire une autre à propos du paradis : dans le paradis d'Allah, les héros tués au combat contre les infidèles auront à leur disposition 70 vierges. Dans le paradis chrétien – on ne vous l'a jamais dit, mais, moi, je vous l'assure –, on fera l'amour avec toutes les femmes et tous les hommes, sans jamais se lasser, et sans jalousie. C'est logique, puisque, d'après saint Jean, Dieu, c'est l'Amour. Et cette « communion des saints » est à rapprocher de la fusion dans le grand Tout dont il est question dans le paradis bouddhiste (en fait, il paraît que c'est plutôt le paradis hindou). La différence c'est que dans le paradis chrétien ce n'est pas le retour à la relation fusionnelle dans l'inconscience du sein maternel ; dans le paradis chrétien, nous gardons la conscience de notre « petit ego ». La conception bouddhiste, ou hindoue s'accorde mieux évidemment avec le point de vue de la science qui ne peut concevoir la permanence de la conscience une fois déconstruit l'assemblage de cellules qui constitue ce que nous sommes. Mais la science outrepasserait ses

droits si elle prétendait se prononcer sur la réalité ou non d'un au-delà du sensible. »

Là, j'en ai piqué certains au vif, et on m'a envoyé l'objection suivante :

« Moi, je vous assure, sans attendre de fréquenter les accortes donzelles et les doux éphèbes que vous nous promettez, que vous confondez « faire l'amour » avec « vivre l'amour » ; ça peut être pareil, mais ça peut être aussi complètement différent. Il y a plein de gens que j'aime avec qui je n'ai nullement envie de faire l'amour, heureusement pour eux et pour moi. Je ne crois pas un mot à votre assertion d'une part très anthropomorphique, d'autre part uniquement génitale. »

J'en reviens donc à la formule « faire l'amour ». C'est un mot du langage « populaire », qu'on a tendance à trouver grossier, alors qu'il est simplement « réaliste ». En grec, il y a deux mots pour parler de l'amour ; nous n'en avons qu'un, c'est-à-dire que nous refusons la coupure entre le corps et l'esprit, le charnel et le spirituel. Je sais bien que cela peut paraître choquant d'utiliser un mot qui pourrait donner à imaginer le « paradis » comme une grande « partouze ». Bien sûr, c'est autre chose. Et il est vrai que la « communion des saints » dans la résurrection de la « chair » ne peut s'accomplir parfaitement dans notre condition « mortelle » contrainte dans les limites de l'espace et du temps. Mais les mystiques ont eu – et ceux qui approchent tant soit peu la mystique peuvent encore avoir – la révélation fulgurante de cette communion des corps et des esprits qui nous est promise dans la vie éternelle.

Qu'est-ce que ça peut bien être « l'éternité » ? Certainement pas un temps qui durerait indéfiniment, comme on a toujours tendance à le penser. Certaines expériences vécues pourraient nous en donner une petite idée, et justement l'expérience de cette

sorte d'extase, le sentiment d'un instant « hors du temps » que nous pouvons connaître dans le plaisir partagé de l'orgasme, de l'acte d'amour réussi où les deux partenaires parviennent, l'espace d'un bref instant, à cette extase qui est aussi celle que connaissent les mystiques.

SOMMAIRE

Des mondes parallèles

La Science-Fiction imagine l'existence de mondes parallèles : notre Univers pourrait être un atome d'une organisation infiniment plus grande, plus complexe ; ou bien les atomes qui forment notre Univers seraient eux-mêmes des Univers dans l'infiniment petit. L'imagination n'a pas de limites. Ou bien encore, on imagine des voyages intersidéraux, ou des voyages dans le temps : on aurait trouvé le moyen de franchir les contraintes et les limites du temps et de l'espace. La pensée peut franchir toutes les limites.

Dans bien des cultures, il y a eu, et il y a encore, des sorciers, des chamans, pratiquant des techniques qui leur permettent de voyager dans le monde des esprits. Le rêve continue de nous hanter, rêve illusoire peut-être, que d'autres créatures intelligentes existent, habitant de lointaines galaxies ou des mondes parallèles. Et, de fait, ce serait un événement extraordinaire si un jour nous arrivions à en rencontrer. Les religions aussi parlaient d'entités d'un monde de l'au-delà : dieux, anges ou démons.

La Science-Fiction est la métaphysique des temps modernes, reprenant toutes ses questions : qu'y avait-il, et y avait-il quelque chose avant qu'il y ait quelque chose ? Qu'y a-t-il au-delà des limites de l'espace ? (si cette question a un sens) ; et aussi l'éternelle question du combat entre le Bien et les forces du Mal : « l'Empire » de *La Guerre des étoiles*.

La physique moderne aussi rejoint les questions métaphysiques quand elle essaie de percer le secret de l'atome et qu'elle finit par n'y trouver, non plus une « matière » compacte,

mais peut-être rien qu'un tourbillon du vide et qui amène à se demander : « Qu'est-ce au juste que la réalité ? ».

SOMMAIRE

Après la mort ?

Sur ce qui se passe à la mort, il y a plusieurs hypothèses.

Première hypothèse : le néant, c'est-à-dire que la conscience individuelle s'éteint définitivement. C'est possible. Dans ce cas, tout ce que l'individu a pu faire de bien dans sa vie, les plaisirs et bonheurs qu'il a pu avoir n'auront eu, pour lui, que cette existence éphémère de quelques années. Cela aura pu servir à l'avancée de l'humanité, avancée pour aller vers où ? Il peut y avoir une certaine grandeur dans cette conception, un grand désintéressement de faire le bien sans en rien espérer en retour qu'une éphémère satisfaction.

Deuxième hypothèse : tout ne finit pas à la mort – il y a « quelque chose après la mort », c'est la conception chrétienne. En affirmant « qu'il y a quelque chose » et que nous nous retrouverons au-delà de la mort, nous ne sommes pas sûrs d'avoir raison, mais au moins, nous sommes sûrs que nous ne serons pas contredits. Car s'il y a quelque chose nous pourrons dire – en toute modestie – « Vous voyez bien qu'il y a quelque chose ». Et s'il n'y a rien, il n'y aura personne pour nous dire : « Vous voyez bien qu'il n'y a rien ». Mais ça, ça nous fera une belle jambe à tous.

Mais c'est le mot « après » qui ne va pas. Le credo chrétien parle de « vie éternelle ». La représentation qu'on se fait spontanément de « l'éternité », c'est que ce serait un prolongement du temps. Le bon sens populaire nous fait remarquer que ça risque de paraître fort long l'éternité ; même les choses agréables, on finit par s'en lasser, et dans l'éternité on risque fort de finir par

s'ennuyer, quoi qu'en disent les théologiens sur la « vision béatifique ».

On devrait au moins se représenter l'éternité non pas comme une ligne droite qui se prolonge jusqu'à l'infini, mais, par exemple, comme un cercle : au cours de notre vie, nous avons parcouru une certaine portion de la circonférence de ce cercle ; d'autres, à côté de nous, ont parcouru des portions parallèles de cette circonférence, et tout d'un coup, à la mort, nous nous trouvons projetés au centre du cercle, saisissant d'un seul coup par les rayons partant de ce centre toutes les trajectoires circulaires parcourues par nous et par tous ceux qui ont vécu.

Ce n'est là encore, bien sûr, qu'une représentation, liée à l'espace, mais au moins elle nous fait échapper à la représentation tout à fait insatisfaisante de l'éternité linéaire. Notre esprit est ainsi fait qu'on ne peut concevoir et imaginer les choses que dans un espace et dans un temps. En fait, on ne peut pas se représenter l'éternité. Ce qui est curieux, c'est qu'on puisse énoncer le mot.

Enfin, il y a une troisième hypothèse : la réincarnation. C'est frappant le nombre de gens qui croient à la réincarnation et quelquefois des gens de la part de qui on ne s'y attendrait pas. Il paraît que certaines personnes ont des souvenirs précis d'une vie qu'ils auraient vécue autrefois. On aurait ainsi plusieurs vies. C'est d'ailleurs la théorie bouddhiste. C'est vrai que la vie humaine est bien courte ; on pourrait quelquefois avoir le sentiment qu'on n'a pas eu le temps de faire tout ce qu'on aurait voulu faire ; alors, si on pouvait avoir une seconde, une troisième chance... Mais c'est vrai aussi qu'il y a des gens qui trouvent que, la vie, on en a déjà bien assez d'une. En tous cas, ça fait une différence suivant qu'on pense qu'on pourrait toujours se rattraper dans une autre vie si on a plus ou moins raté celle-ci. Si on pense au contraire qu'on n'a qu'une vie, que tout se joue sur une seule

carte, alors on n'a pas intérêt à la rater ; au moins, on fera tout ce qu'on peut pour la réussir. Mais qu'est-ce qui peut faire dire qu'une vie est ratée ou réussie ?

Dans la culture occidentale, on a développé à outrance le sens de l'individualité, au point d'oublier peut-être que nous avons aussi une dimension collective et même cosmique. C'est peut-être ça aussi que vient nous rappeler la théorie de la réincarnation. Car après tout, qu'est ce que nous sommes chacun individuellement ? Le produit des générations qui nous ont précédées : aussi bien nos traits physiques que notre caractère sont l'héritage, et pour une grande part la reproduction de ceux de nos parents, de nos ancêtres qui nous ont trans mis leur patrimoine génétique et qui ainsi revivent en nous. Nous-mêmes, individuellement, nous ne sommes pas grand-chose : une partie du grand tout qui comprend tous les êtres vivants, végétaux et animaux ; on pourrait aussi bien « revenir » en chat, ou en oiseau. Mon père aimait beaucoup chanter « Le temps des cerises » et notamment le passage de la chanson où il est question du « merle moqueur ». Et quand il est mort, on a vu, en plein après-midi, un merle entrer dans la véranda de la maison, et y faire quelques tours avant de ressortir : chose qu'on ne voyait jamais. On a trouvé ça curieux.

Certaines personnes ont de façon plus aiguë que d'autres la conscience d'être englobées dans le grand courant cosmique. Les frontières de notre personnalité ne s'arrêtent peut-être pas aux limites étroites de notre individualité. « Je est un autre » disait Rimbaud. Il peut arriver qu'on ait cette conscience troublante de ne pas être tout à fait ce que nous sommes, que nous pourrions être, ou avoir été, dans une autre vie « quelqu'un d'autre ». Réincarnation ou intercommunication des consciences par delà les limites du temps ? Et il peut y avoir une espèce d'euphorie à la pensée de sortir de nous-mêmes, de nous fondre dans le grand

tout, dormir dans le repos apaisant de l'inconscience : « La nature est là qui t'attire et qui t'aime – Plonge toi dans son sein qui t'accueille toujours » comme disait je ne sais plus quel grand poète romantique.

Et pourtant, on a aussi envie de se retrouver, de retrouver ceux que nous avons connus et aimés. Pour ma mère, c'était clair comme le jour ; et, du coup, elle attendait la mort avec une totale sérénité : elle retrouverait son fils Raphaël mort à 20 ans et un de ses plus grands plaisirs, ce serait de retrouver ses amies et boire le café ensemble en se racontant les petits potins quotidiens.

C'est aussi comme mon « petit frère » Joseph qui compte sur ses doigts ceux de nos proches qui sont « déjà arrivés » ; et il les interpelle pour qu'ils ne nous oublient pas, ne nous laissent pas tomber dans les passages difficiles de notre existence. C'est aussi simple que ça. Mais la joie des retrouvailles ne sera peut-être rien à côté de la beauté éblouissante que nous découvrirons dans la rencontre avec Celui qui est la source de toute beauté et de tout amour.

Des paradis bien matériels, c'est aussi celui des Indiens d'Amérique du Nord qui se voient galoper sans fin dans les vertes prairies du ciel. C'est aussi la représentation biblique du banquet éternel où seront invités les élus. Représentations bien matérielles, « matérialistes » pourrait-on même dire. Le Credo chrétien dit bien « la résurrection de la chair ». Il n'est pas du tout question d'une « âme immortelle » qui pourrait survivre indépendamment du corps qu'elle anime. La résurrection des corps ne peut évidemment pas être non plus la recomposition des molécules, des cellules qui composent notre corps. Affirmer la possibilité d'une résurrection des corps, c'est sous entendu que notre corps ne se réduit pas simplement à des molécules

matérielles ; c'est un corps « animé » et pensant, autre chose qu'un corps minéral.

La mort, c'est la décomposition de notre organisation corporelle ; c'est, selon toute vraisemblance aussi la désintégration de notre moi. La promesse de la vie éternelle c'est qu'au delà de cette désintégration il nous sera donné – redonné – comment ? On ne sait pas – l'intégralité de ce que nous sommes : corps vivants, personnes conscientes et aimantes, avec tous les autres vivants, au sein du Vivant ; non pas dans une fusion qui annulerait notre personnalité, mais dans une intercommunication interne entre personnes.

Mais toutes ces réflexions ne sont peut-être que vaines spéculations. Mon « petit frère » Joseph à qui je demandais son avis là dessus me répondit par une boutade, sans rapport d'ailleurs avec la question. Il me posa la question : « Sais-tu qui a tué Jésus ?... Non ?... Eh bien, c'est un chat ». « Un chat ? » – « Oui, parce qu'on dit : Jésus descendu parmi nous (par minou) » Humour d'un goût douteux peut-être – humour belge ? [56]... un peu lourd, mais qui dit bien ce qu'il veut dire : « Vos élucubrations philosophiques et théologiques ne nous impressionnent pas. » Tout le monde n'a pas sa sagesse tranquille. Il y en a qui ont besoin de faire des élucubrations. De temps en temps, on nous rappelle que nous ne devons pas nous prendre trop au sérieux, nous, les « grands intellectuels ».

SOMMAIRE

Apprivoiser la mort

Souvent quand on me demande de faire quelque chose, on me dit « Tu n'aurais pas envie de faire ça ? ». Comme si c'était une question d'envie. Mon envie principale c'est d'arriver au terme de ma carrière pour connaître le fin mot de tout ça. En attendant, faire ce qu'il y a à faire. Et on y trouve plus ou moins de satisfaction, tantôt plus, tantôt moins.

La mort ? Un mauvais moment à passer, et après… Après ? Il n'y a plus d'après, mais l'éblouissement d'un instant éternel. Ce n'est pas la mort qui est redoutable, c'est l'angoisse et la peur de la mort, la souffrance aussi : ça peut être un dur passage. Mais la crispation, le refus de se laisser aller contribuent sans doute à rendre ce passage encore plus dur. Les animaux et les sages, eux qui considèrent la mort comme naturelle, se laissent aller sereinement dans les bras de cette amie cruelle, mais apaisante. Je sais bien que c'est ainsi qu'il faudra faire et je le dis. Mais entre dire et faire !

Mais notre Dieu, nous, il a connu l'angoisse de la mort, cloué au poteau de torture, comme une chouette sur une porte de grange ; et il continue à souffrir du mal que nous faisons à ses frères.

***

Une autre vie ? Il n'y a pas « d'autre vie » que celle que nous vivons ici, du jour de notre naissance à celui de notre mort ; pas d'« autre vie » après la mort ni une autre vie réincarnée en un autre moment du temps et de l'espace. Et c'est sur cette unique

vie, limitée dans le temps et l'espace, que porte la promesse d'éternité, d'impérissable, d'indestructibilité. Cependant cette dimension d'éternité pour le moment reste cachée. Elle ne se révélera comme l'explosion d'une re-création que le jour de notre mort, quand nous la remettrons entre les mains de Celui – Celle (?) qui en est la source. C'est comme la pellicule photographique : tant qu'elle n'est pas passée dans le bain du révélateur, rien n'indique qu'une image y est inscrite. Ainsi quand nous serons passés par le bain, le baptême des grandes eaux de la mort, notre vie apparaîtra dans toute sa splendeur, cadeau inestimable de Celui qui est la source de toute vie.

C'est peut-être trop beau pour être vrai ?

***

Artiste, artisan, un simple ouvrier est capable de comprendre ce qu'est la vie éternelle, le paradis.

Quittons les représentations de vertes prairies, de jardins de délices. Ici-bas, nous construisons chacun notre « chef-d'œuvre », une œuvre qui ne nous est pas extérieure à nous-mêmes, mais qui est notre vie elle-même, ce que nous en avons fait : peut-être une miniature, peut-être une grande statue, une existence de quelques jours, quelques mois, quelques années ou bien 70-80 ans et plus. Mais cette œuvre, notre vie, une fois achevée, ne sera pas détruite. Si nous voulons bien accepter le bain purificateur, elle sera débarrassée de ses impuretés, de ses scories, des pêchés, du mal que nous aurons pu faire à nous-mêmes ou à d'autres. Alors passée au feu du jugement, débarrassée de ses scories, éternisée, elle ne périra pas ; alors qu'ici-bas, entre le passé, le présent et le futur, elle ne fait que nous échapper : le passé n'est

plus, le futur n'est pas encore, le présent n'est qu'un point sans épaisseur entre le passé et le futur.

SOMMAIRE

À la vie, à la mort… à l'amour

Ici-bas sur Terre, comme généralement dans notre univers soumis aux limites de l'espace et du temps, tout passe, tout meurt. Les étoiles naissent et meurent. L'Univers lui-même, puisqu'il a eu un commencement, un jour arrivera où il mourra, disparaîtra, pour renaître peut-être : alternances de Big Bang et de Big Crash ?

Les êtres « vivants » meurent : les végétaux, apparemment, le font sans état d'âme : l'arbre, l'herbe… la nature meurt à l'automne et renaît au printemps. Les animaux, apparemment, ne font pas tant de grimaces pour mourir. Ils savent pourtant quand la mort s'approche d'eux : on le voit dans leurs yeux, leur comportement. L'homme, lui, sait qu'il va mourir et il refuse de mourir. Pourquoi ? Devant les malheurs, les catastrophes diverses, devant la souffrance, la mort, tout notre être se révolte. Au fond, nous réclamons l'immortalité, la vie éternelle, ce qui est l'apanage de Dieu, des dieux. Bien des religions et des philosophies ont essayé de répondre à cette question : réincarnation, migration des âmes… La réponse de la religion chrétienne c'est que nous ressusciterons : « résurrection de la chair » comme il est dit dans le « Je crois en Dieu », le « symbole des Apôtres ». Mystère complet sur le « comment ».

Mourir pour revivre ? Pas comme les plantes en tout cas. Comme Dieu, peut-être ? « Dieu est mort », a dit Nietsche. « Dieu est mort en Jésus-Christ », dit la théologie chrétienne. Dieu, le Dieu Trinité, s'il est circulation d'amour entre les trois personnes, on pourrait dire qu'il ne fait que mourir… « sans cesse »… « dans un instant éternel »…

– Le Père se dépouille de tout ce qu'il est pour le donner au Fils : il meurt dans le Fils.

– Le Fils est même venu mourir sur Terre en disant : « Père je remets mon Esprit entre tes mains ».

– Et l'Esprit, c'est l'Amour, qui n'est rien d'autre que le lien entre le Père et le Fils.

Et nous là-dedans ? Associés au Fils, Jésus, notre frère, pour entrer dans la vie éternelle. Mystère incroyable ! Mais il faut accepter de se laisser aller, de mourir, de lâcher ce à quoi on tient pour aller plus loin. Tous les départs sont aussi des arrachements.

SOMMAIRE

La Vie éternelle et quotidienne

Quand on approche de la fin de la vie, comme au soir d'une journée de travail bien remplie et qu'on a déjà eu l'occasion d'entrevoir la beauté éblouissante et la densité extraordinaire de la réalité spirituelle, on éprouve, si on y croit, le désir, la curiosité d'entrer dans cette intensité de vie et de connaissance qui s'ouvrira pour nous à cet instant ultime où notre vie s'achèvera, le désir de retrouver aussi ceux qui sont partis avant nous.

Conditionnés comme nous le sommes par notre existence dans le temps et dans l'espace, nous ne pouvons pas imaginer ce que peut être l'éternité. À y réfléchir, cela nous paraît même impossible. Ce qui est curieux c'est que nous puissions en formuler l'idée, le concept, sans pour autant pouvoir le définir, que nous puissions l'affirmer, mais sans pouvoir en prouver la réalité ! Mais affirmer que notre vie présente sera éternisée, c'est affirmer qu'elle a une valeur infinie, contrairement aux apparences qui nous la font parfois paraître si terne, si pesante, si vide. Thérèse de Lisieux a une image pour dire cela : tout au long de notre vie, nous tissons une tapisserie dont nous ne voyons que l'envers ; au passage de la mort nous aurons la révélation du merveilleux dessin que nous aurons tissé. Rien ne prouve, bien sûr, que ce soit vrai et peut-être retomberons-nous dans le néant et nous ne saurons rien : perspective pas tellement réjouissante.

Une tentation cependant nous menace : celle de nous échapper dans un rêve, de nous évader hors de la vie réelle, qui est celle d'ici bas. Le message de l'Évangile est centré sur la promesse de la vie éternelle, mais il ne nous invite pas à une évasion ; au contraire, il nous renvoie à notre vie quotidienne. L'Évangile

nous raconte que les disciples ont vu disparaître dans le ciel, s'évaporer en quelque sorte, le Christ ressuscité. Mais comme ils restent là, le nez en l'air, ce même Christ ressuscité leur fait comprendre qu'ils n'ont pas à rester regarder ainsi vers le ciel, mais que c'est en Galilée, le lieu de leur vie quotidienne, qu'ils le retrouveront. Depuis que Dieu s'est fait homme, ce n'est plus dans le ciel qu'on peut le trouver, mais chez les hommes, selon la parole de Jésus : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites. » Ainsi, pour nous qui croyons en Dieu, tout être humain, aussi petit, misérable soit-il a une valeur infinie, mérite un respect infini ; aussi défiguré, dégradé soit-il, il nous présente une image de Dieu, le visage de Dieu ; en lui, c'est Dieu lui-même que nous rencontrons.

Pitié ou révolte, nous ne pouvons pas nous résigner à la misère du monde, que nous la côtoyons de près, ou simplement que nous y pensions. Il peut nous être donné des occasions plus ou moins directes de la combattre, et c'est là, bien sûr, l'essentiel, même si ce que nous faisons n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan. Nous ne pourrons peut-être jamais être en repos tant que la souffrance et l'injustice ne disparaîtront pas de la face du monde. Et nous serons toujours tentés de dire : « S'il y a un Dieu, comment peut-il tolérer ce scandale ? » Nous nous représentons toujours un Dieu impassible, invulnérable. À cette représentation, Pascal opposait la figure du Christ « en agonie jusqu'à la fin du monde ». Pour ceux qui croient au Christ, la misère, l'injustice : cette blessure permanente au flanc de l'humanité est une blessure au corps même du Christ. Avec quel respect alors s'approcher de cette blessure ! Et en même temps, la beauté du monde nous dit la promesse d'un futur où il n'y aura plus « ni larmes ni douleur » !

Le respect dû aux pauvres : saint Vincent de Paul « Monsieur Vincent », quand il donnait ses recommandations aux dames qu'il envoyait visiter les pauvres, leur disait que loin d'en attendre de la reconnaissance, elles devaient au contraire leur savoir gré d'accepter l'aide qu'elles leur apportaient. Il préférait beaucoup d'ailleurs que celles qui allaient visiter les pauvres soient du même niveau social qu'eux et non pas d'un niveau supérieur. Ce sont les riches qui doivent de la reconnaissance aux pauvres quand ceux-ci acceptent de les soulager d'une partie du fardeau de leur richesse. Mais si les pauvres leur prenaient tout, ce serait eux, les pauvres, qui attraperaient la « malédiction » de la richesse.

SOMMAIRE

L'homme ici-bas n'est qu'un souffle

L'autre jour, en discutant avec un de mes frères (ça ne va pas bien le mot « discuter » ; ça fait penser à « disputer » ; il vaudrait mieux dire « échanger », encore que, échanger des idées, c'est toujours aussi plus ou moins s'affronter) donc, en échangeant avec un de mes frères (tous les hommes sont frères) un mot qu'il m'a dit m'a fait « tilt ».

On parlait de la vie et de la mort. La mort, est-ce le retour au néant ? Ou bien quelque chose de nous survit ? L'âme ? Je n'aime pas beaucoup le mot « âme ». C'est comme si c'était quelque chose en soi qui pourrait subsister indépendamment du corps. Je lui faisais remarquer que, étymologiquement, âme, comme esprit, vient du latin qui veut dire : souffle, respiration. Un souffle ne subsiste que tant que le soufflet fonctionne ; si le soufflet s'arrête de fonctionner, il n'y a plus de souffle.

Alors il me disait : « Ce qui subsiste quand on disparaît, c'est ce qu'on laisse derrière soi, ce qu'on a fait ; on laisse un souvenir, on laisse des enfants qui sont ce qui reste de nous ». Mais moi, j'ai envie de rester moi-même ; mes enfants ce n'est pas moi ; ils sont eux-mêmes.

Alors, il m'a dit : mais justement, est-ce que tes enfants ce n'est pas ton souffle ?

Dans le psaume 38 il est dit : « L'homme ici-bas n'est qu'un souffle » : un souffle, une respiration. Un souffle d'air qui passe, ce n'est pas grand-chose, c'est quasiment rien et pourtant c'est tout : plus de souffle, plus de vie. Et qu'est-ce que nous sommes au juste ? Un simple assemblage de molécules. Et qu'est-ce qui fait vivre cet assemblage de molécules, si ce n'est ce souffle, cet

esprit ? Mais en même temps, cet esprit n'aurait rien à animer, à faire vivre, s'il n'y avait pas cet assemblage de molécules. Et comment imaginer que cet esprit continuerait à souffler, à respirer, quand l'assemblage de molécules se défait ? Mystère.

Alors, allons plus loin. On parle de l'Esprit, l'Esprit de l'Univers. Évitons le mot « Dieu ». On parle aussi du « Grand Architecte », l'horloger sans qui l'horloge n'existerait pas. D'autres disent que c'est par hasard que l'horloge-Univers est apparue à l'existence. Dans ce cas, qu'est-ce qu'on peut dire d'autre ?

Partons de l'hypothèse qu'il y ait, au point de départ de l'Univers, non pas un hasard aveugle, mais un Créateur, ou un « Grand Architecte » ou l'Esprit, le « Souffle de Dieu qui, selon la Bible, passait sur les eaux ». À l'origine de l'Univers, il y aurait quelqu'un, une personne, avec qui on pourrait communiquer ? Une personne, ou trois personnes comme le prétend la doctrine chrétienne : Père-Fils (qui est aussi la parole) et l'Esprit. Et cet Esprit, ce souffle primordial dont nous parlent aussi les taoïstes chinois, ce serait Lui qui respire en nous ?

Et Dieu, c'est du vent. Formule provocatrice, mais si on veut bien y regarder d'un peu plus près… On nous a toujours dit que Dieu était un « esprit », un « pur esprit » même. Or, si on se reporte à l'étymologie du mot « esprit » que ce soit en hébreu, en grec ou en latin : ruah – pneuma – spiritus, « l'esprit » c'est le souffle, la respiration, un déplacement d'air, un vent. Voir dans l'Évangile de Jean, chap. 3, Jésus, dans sa conversation avec Nicodème, parlant de l'Esprit, dit : « Le vent souffle où il veut. » L'Esprit, Dieu, c'est donc bien du vent. Du vent, ça n'a l'air de rien, mais ce n'est pas rien.

Tout cela a une conséquence pratique : si on veut que Dieu vienne à nous, il nous faut « faire un appel d'air », faire le vide

en somme ; c'est logique. Et c'est là, sans doute, le sens de la recommandation traditionnelle de l'ascèse chrétienne, qui prêchait le dépouillement, l'abnégation, le renoncement à soi-même. Mais ce qu'on avait perdu de vue, c'est que si nous sommes invités à un renoncement ce n'est pas en vue de ce renoncement lui même. Le but ce n'est pas le renoncement, le but c'est la plénitude qui vient combler, qui vient remplir la place que nous aurons faite ainsi en nous.

SOMMAIRE

Peut-on séparer le corps et l'esprit ?

Tout d'abord, il y a quelque chose qui ne va pas dans cette façon de poser la question. Si on veut parler de l'opposition, ou de la distinction entre les deux termes, il ne faut pas dire le corps et l'esprit, mais l'esprit et la matière. Car le corps n'est pas quelque chose de purement matériel et étranger à l'esprit. Même dans un corps chimique, ou physique comme un caillou par exemple, il y a une organisation : les atomes ne sont pas disposés n'importe comment les uns par rapport aux autres, mais selon un certain ordre, une « structure ». Organisation, ordre, structure ne sont pas des choses matérielles. Les atomes eux-mêmes ne sont pas des choses purement matérielles, compactes : ce qu'on appelle la matière est, en fait, pleine de trous. Et quand les physiciens descendent au niveau des particules élémentaires, ils finissent par ne plus rencontrer que des tourbillons d'éléments de plus en plus insaisissables, comme du vent !

Au niveau des corps inanimés, par exemple un caillou, on ne parlera pas encore, bien sûr, d'esprit. Les atomes, les cailloux et même les cristaux n'ont encore que des formes d'organisation relativement simples. L'astrophysicien Hubert Reeves fait remarquer que si on observe l'évolution, partant de l'atome jusqu'à l'homme, on remarque un niveau d'organisation de plus en plus complexe. La ligne directrice de l'évolution c'est d'aller vers un degré de complexité de plus en plus grand.

En passant des corps inanimés au vivant, on franchit un premier seuil dans la complexification, seuil marqué notamment par la capacité de se reproduire ; on a dès lors des corps « animés » : anima en latin, âme en français et pneuma : souffle

en grec. Le terme « pneuma » va donner d'une part le mot « pneumatique » : un tube de caoutchouc gonflé d'air, et d'autre part, dans la théologie grecque chrétienne des premiers temps de l'Église, le terme « pneuma » signifiera l'esprit : Spiritus en latin.

Un second seuil sera franchi quand des « animaux » sortiront de l'océan pour vivre dans l'air qu'ils « respireront » : aspirer-expirer – la respiration, le souffle, le mot « spiritus » s'applique ici encore un peu plus directement.

Enfin, quand on passe des animaux (corps animés) à l'homme, on franchit encore un nouveau seuil : le cerveau humain a acquis un niveau de complexité, donc de possibilité de mettre en relation des données diverses, nettement supérieur à celui des animaux. Apparaît alors la conscience : conscience de soi et conscience morale : capacité de discerner le bien et le mal, l'égoïsme et l'altruisme, l'amour et la haine. L'homme est toujours un corps animé, mais au niveau où il se situe dans l'échelle de l'évolution on peut parler véritablement chez lui d'un « esprit » (« Esprit » dans lequel on pourra éventuellement reconnaître, mais ce n'est pas une évidence, quelque chose d'indémontrable, une « étincelle divine »).

Alors, qu'est-ce que c'est au juste l'Esprit ? Un souffle, impalpable, mais qui peut avoir aussi la puissance d'une tempête. Et qu'en est-il de l'esprit humain ? L'esprit – l'âme peut-il (elle) subsister indépendamment du corps qu'il (elle) anime ? Le souffle d'un soufflet peut-il subsister quand le soufflet a cessé de fonctionner ? C'est Platon qui nous a mis dans la tête que l'âme peut subsister indépendamment du corps qu'elle anime. On voit alors l'âme comme quelque chose en soi. Une chose ? Mais l'âme est-elle une chose ? Si on se la représente ainsi, on la voit bien sûr comme quelque chose qui a plus de valeur que le

corps matériel, mais quelque chose qui n'a pas la consistance des corps matériels, quelque chose comme une forme vague, vêtue d'une robe blanche ? Un fantôme ? Un ectoplasme ? Le credo chrétien n'affirme pas l'immortalité de l'âme, il dit « la résurrection de la chair ». Ça ne veut pas dire, bien sûr, que les atomes de notre corps réduit en poussière vont se recoller ensemble pour reconstituer notre corps tel qu'il était, mais ce sera bien notre corps. Quand les disciples nous disent qu'ils ont vu Jésus ressuscité, ils n'ont pas vu une âme ; ils ont cru d'abord voir un fantôme, mais Jésus leur a dit : je ne suis pas un fantôme, touchez-moi, vous verrez bien, et il a mangé et bu avec eux, c'était bien un corps en chair et en os, transfiguré bien sûr, mais un vrai corps.

Que conclure de tout ça ? Des enseignements très pratiques. La conception platonicienne de l'âme conduit directement à déprécier tout ce qui est du « corps » : la sexualité, la bonne chère, le plaisir en général. Bien sûr, on peut reconnaître que l'esprit est supérieur à la matière et que si on se limite à la satisfaction de nos désirs physiques, matériels, individuels sans les dépasser pour penser aux autres, on s'enferme dans ces désirs égoïstes dont on fait des absolus, des dieux. Mais n'y a-t-il que l'alternative entre mépriser le corps ou l'adorer ? Nous ne sommes pas des purs esprits. Dieu est un pur esprit, au-delà même de l'esprit et de la matière puisqu'il en est le Créateur. Y a-t-il des êtres qui sont de purs esprits ? Des anges ? Peut-être, mais nous, nous sommes des corps animés en train de devenir des corps spirituels. Nous ne sommes pas des anges, et « qui veut faire l'ange fait la bête ». Et nous, les hommes et les femmes ordinaires, nos amours sont enracinés dans des relations charnelles, que ce soit l'amour conjugal, l'amour paternel ou maternel, ou l'amour filial ; et

même l'amour du prochain n'est que du vent s'il ne se matérialise pas dans des gestes bien concrets.

SOMMAIRE

Jean-Claude

Il s'appelle J-C (ça pourrait aussi bien être les initiales de Jésus-Christ) ; il est technicien en maintenance de machines transfert.

Il me sort une « vanne » : « Jésus prit le pain, le rompit… qu'est-ce que c'est, « du rompit » ? Bonjour le respect pour les choses sacrées de notre religion ! Mais je ne dis rien. Un autre jour, il me demande : « qu'est-ce que c'est cette histoire d'âme qui monte au ciel ? » Je lui réponds : « Moi, je n'ai pas une âme ; je suis un corps animé. C'est Platon qui nous a mis dans la tête cette idée d'une âme qui pourrait être séparée du corps. Ce qu'on appelle l'âme, ou l'esprit, c'est le souffle, le souffle de la vie, et quand le soufflet s'arrête de fonctionner, comment le souffle peut-il subsister ? Et pourtant je crois à la « vie éternelle ».

« Ah bon, alors qu'est-ce que c'est que cette histoire d'âme qui monte au ciel qu'on nous a raconté au catéchisme ? Et, au catéchisme, on nous a dit qu'il ne fallait pas essayer de comprendre. »

« Au catéchisme, on nous a mis dans la tête pas mal de conneries. Et pourquoi on ne pourrait pas chercher à comprendre ? »

« Ben, vous vous êtes fait votre religion à vous ! »

« Et pourquoi pas ? Et chacun ses croyances. Moi, je crois en Dieu, mais peut-être que je me trompe et qu'il n'y a pas de Dieu. Moi, j'y crois, toi, tu n'y crois pas. Je n'ai pas à te mépriser parce que tu n'y crois pas ; tu n'as pas à me mépriser parce que j'y crois. »

Et finalement, on s'est mis d'accord sur le mot « humanisme », sans avoir besoin de beaucoup d'explications.

SOMMAIRE

Les Anges

Est-ce que nous sommes les seuls êtres pensants dans l'Univers ? ou dans d'autres

univers ? On parle des « extraterrestres ». Les astronomes braquent leurs télescopes vers le ciel, cherchant des systèmes planétaires où aurait pu apparaître la vie ; les radiotélescopes enregistrent les « bruits » de l'Univers, guettant l'apparition éventuelle d'un message intelligible.

Dans ces recherches, nous nous attendons à rencontrer des êtres d'une intelligence analogue à la nôtre ; mais, sans chercher si loin, les fourmis par exemple, ou les arbres, n'ont-ils pas une pensée, et un langage que simplement nous serions incapables de décoder ? Dans les temps d'avant le « siècle de la raison », on a cru, et certains croient encore à l'existence d'esprits de la nature, de fées, de lutins…

Dans les religions dont la religion chrétienne a hérité, on croyait à l'existence d'êtres pensants « spirituels » : les anges. À propos des anges il se disait des choses assez curieuses : que, par exemple, ces anges n'auraient pas de sexe ! Infirmité par rapport à nous ? Ou bien au contraire auraient-ils quelque chose de plus « performant » que le sexe ? Dans l'Évangile, il y a un passage où Jésus répond à une « colle » que lui avaient posée les sadducéens : un homme vient à mourir sans avoir d'enfants. Dans un tel cas, la loi juive commande au frère du défunt d'épouser la veuve. Il y avait ainsi sept frères qui moururent l'un après l'autre et la femme se retrouva ainsi veuve des sept frères. À la résurrection, duquel des sept sera-t-elle la femme ? Et Jésus répond :

à la résurrection, il n'y a plus ni mari ni femme ; on est comme les anges dans le ciel.

Que faut-il comprendre par là ? Qu'au ciel on ne fera plus l'amour ? On pourrait raisonner autrement : notre condition sexuée actuelle, enfermée dans le temps et l'espace, limite terriblement les possibilités de rapports : on ne peut faire l'amour, en principe, qu'avec un homme ou une femme à la fois. Des rapports, il y a des rapports plus subtils, mais plus intenses et plus durables que le rapport sexuel. Et si un jour, affranchis des limites du temps et de l'espace, si on croit à la vie éternelle – on peut toujours rêver – ne serons-nous pas tous emportés, hommes et femmes, dans le courant de la connaissance et de l'amour universels ? Ce serait-y pas beau, ça ? Qu'y a-t-il de plus beau, de plus exaltant que l'amour ?

SOMMAIRE

Les Hommes et les Femmes

Selon un mythe ancien rapporté par Platon, il paraît qu'à l'origine il n'y avait pas des hommes et des femmes, mais que les êtres humains – ou les personnes humaines si on veut éviter les pièges du masculin et du féminin - avaient la forme d'une sphère : la forme parfaite. Ils-Elles étaient si beaux-belles et si fiers-fières d'eux-mêmes-elles-mêmes que les dieux, jaloux de ces êtres si parfaits, ces personnes si parfaites, les ont coupés en deux et l'hommefemme est devenu l'homme et la femme qui, depuis, cherchent désespérément à retrouver leur unité. Et quand on dit qu'on a trouvé « l'âme sœur », ça veut dire qu'on a trouvé celui ou celle qui nous correspond bien, qui est notre exact complément.

La Bible dit à peu près la même chose, tout au moins un des deux récits de la Création. Car en fait, il y a deux récits assez différents de la Création dans la Bible.

Dans l'un de ces deux récits il est question justement de la création par Dieu d'une créature qui lui ressemble : « hommefemme il les créa », ce qui sous-entend, d'ailleurs que Dieu, lui aussi est masculin-féminin ou qu'il n'y a pas en lui la distinction du masculin et du féminin, et qu'on ne devrait pas dire « Dieu », mais « Il-Elle ».

Dans le deuxième récit, il est dit que la femme fut formée d'un morceau (la côte) tiré du corps de l'homme. Il y a donc ici aussi l'idée d'un être premier qui a ensuite été scindé en deux. Dans ce récit, la femme apparaît comme un « sous-produit » de l'homme. Ce récit est né dans le contexte d'une civilisation patriarcale où l'homme a la primauté, est considéré comme

supérieur à la femme. On est encore actuellement dans un contexte de civilisation patriarcale qui commence seulement à être contesté. Attendons la suite.

Il y a un second point à relever, commun au mythe grec et au récit biblique. Dans les deux cas, concomitant à la scission de l'être primitif, il y a la notion d'une punition, la sanction d'une faute, faute relative à l'orgueil : l'orgueil des êtres sphériques chez Platon, l'orgueil d'Adam et Ève qui se croient plus malins que leur créateur et capables de décider par eux-mêmes de ce qui est bien et de ce qui est mal.

Il y a cependant une différence sur ce point entre le mythe grec et le récit biblique. Dans le mythe grec, la scission suit la faute, et apparaît donc comme la sanction, la conséquence de cette faute, de l'orgueil dont se sont rendus coupables les êtres sphériques. Dans le récit biblique, c'est la scission de l'être primitif qui apparaît d'abord. Cette scission n'apparaît donc pas comme une punition, mais comme une situation normale. Et ce sont l'homme et la femme déjà distincts l'un de l'autre qui commettent le péché d'orgueil et ont à en subir les conséquences. Il y a là sans doute matière à méditations philosophiques et morales.

SOMMAIRE

Variations autour du voile

Voile islamique... le voile des religieuses... la danse des sept voiles de Salomé... À quoi sert le voile ?

Dans la culture islamique, le voile est censé protéger la femme de la convoitise des hommes. C'est donc que la femme est objet de convoitise, que les hommes ont envie de la posséder ! Et le voile est là pour dire qu'on n'a pas le droit d'y toucher, qu'elle n'appartient à personne... à personne d'autre que son propriétaire légitime ?... Son mari !

Mais la femme pourrait se dire en elle-même, en son for intérieur, avec un petit sourire narquois : Pauvre c.. cloche ! Tu crois que je t'appartiens ? Tu te mets le doigt dans l'œil. Si je suis ton bien, celle dont tu as besoin pour assouvir ta convoitise, si tu as besoin de moi, alors tu dépends de moi, c'est moi qui te tiens en mon pouvoir. Et je peux te raconter des histoires, toute la nuit, pendant mille et une nuits, pour te garder là devant moi, fasciné comme un oiseau devant le serpent. Tu crois me posséder, tu as cru pouvoir faire ton affaire, tu as cru faire une bonne affaire : Tope là : marché conclu ! Ah oui ? Marché de dupe : c'est toi qui t'es fait avoir, qui t'es fait posséder, rouler, c'est toi qui t'es fait baiser. Je ne suis pas à toi.

À quoi sert le voile ? Tous les voiles, celui des religieuses, ceux de Salomé ? L'intérêt du voile c'est qu'on imagine qu'il pourrait être enlevé et qu'on imagine alors les beautés qu'il dévoilerait. L'imagination est bien plus riche que la réalité. Et rien de plus savoureux que le fruit défendu. Salomé, en se mettant à effeuiller ses sept voiles savait bien qu'elle n'aurait jamais autant excité

le désir du vieux cochon d'Hérode si elle s'était montrée d'emblée toute nue.

Ainsi la femme voilée pourrait se débarrasser de ses voiles et se promener toute nue, comme Ève. Elle est si belle ! Et l'homme alors peut-être en ferait autant ! Mais pourquoi le corps féminin est-il plus attirant que le corps masculin ? Plus séduisant … séducteur... plus appétissant ? En règle générale, le désir qui pousse l'homme vers la femme est plus fort, plus violent que celui qui porte la femme vers l'homme. D'où l'utilisation mercantile du corps féminin, dans la prostitution, les 36-15 roses, et la publicité. C'est scandaleux ! Un rapport de type macho ? Mais de quel côté se situe au juste l'aliénation ? Dans la dialectique du désir, de quel côté se situe la dépendance ? De celui qui désire ou de celui, ou celle qui est désiré(e) lequel est dans la dépendance de l'autre ? De même dans le rapport tortionnaire/torturé, lequel des deux subit la pire dégradation ?

On entend souvent parler de femmes violées ; rarement l'inverse. Ça arrive pourtant. Un – ou une – ethnologue – je ne sais plus qui – a étudié les populations des îles de l'Océanie. Dans l'une de ces îles, il y a un jour dans l'année où les hommes ont intérêt à ne pas se montrer en dehors de chez eux. Les femmes en folie sont de sortie. Si un malheureux mâle vient à tomber entre leurs mains, elles le pompent jusqu'à épuisement total. Mais c'est là chose tout à fait exceptionnelle.

Dans la généralité des cas, dans les civilisations patriarches, c'est l'homme qui domine la femme et la soumet à son désir. On a alors tout l'éventail des abus dont sont victimes les femmes et que dénoncent, à juste titre, les mouvements féministes : violences conjugales, femmes confinées dans leur rôle de ménagère et d'éleveuse d'enfants...

Mais pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi et comment s'est ainsi établie la domination de l'homme sur la femme ? Une réponse simple consiste à faire remarquer qu'il en est généralement ainsi dans l'ensemble des mammifères supérieurs : le mâle, généralement doué d'une puissance musculaire supérieure à celle de la femelle, impose sa loi à son troupeau de femelles. Nous sommes des mammifères supérieurs.

Chez les mammifères supérieurs non humains, les choses se règlent sans trop de problèmes : le mâle commande, les femelles se soumettent. Le mâle chasse et défend le territoire contre les agresseurs, la femelle met au monde les enfants et les élève, et fait la cuisine. Que s'est-il passé pour que ce partage des rôles ne soit plus évident et même paraisse maintenant inacceptable ?

Il est sans doute dans la nature humaine de vouloir dépasser la nature. On s'est ainsi mis dans la tête qu'on n'avait pas à continuer à se soumettre à cette loi naturelle de l'inégalité des sexes. Mais ce n'est pas facile. Nous nous souvenons toujours d'avoir passé les neuf premiers mois de notre existence dans le sein maternel. Et nous caressons toujours un peu le rêve d'y retourner. Ce n'est pas une dépendance ça ? Ensuite, pendant des mois encore nous avons été nourris au sein maternel (un même mot pour deux organes différents) ou à son substitut en latex fixé sur le biberon. Alors quand nous voyons un sein de femme, ça nous fait rêver.

Dans le cas des femmes, la dépendance par rapport au souvenir du sein maternel n'est pas la même, car les femmes, elles, savent qu'elles pourraient à leur tour être les grandes donneuses de vie alors que nous, les hommes, nous y sommes pour si peu dans le don de la vie. Finalement, le « machisme » ne serait-il pas tout simplement une réaction, la tentative désespérée

d'échapper à cette dépendance et à cette inégalité fondamentale par rapport au sexe féminin ?

Naturellement le MLF n'a pas tort : il est nécessaire de travailler à la libération de la femme. Et l'homme d'ailleurs y acquerrait sa propre liberté. Comme disait Marx : un peuple qui en opprime un autre n'est pas lui-même libre. Ce doit être vrai aussi des individus. Mais il faudrait peut-être d'abord que l'homme s'affranchisse de sa dépendance et de son inégalité fondamentale. Et la parfaite liberté et égalité, sur ce plan ne se réalisera que le jour où on élèvera les embryons en bocal. Et encore faudrait-il aussi peut-être s'abstenir de boire du lait. Ce jour-là peut être les enfants ne suceront plus leur pouce, les adultes ne téteront plus leur pipe ou leur cigarette ; on arrêtera de sucer des bonbons et du chocolat et les hommes cesseront de désirer les femmes. Drôle de perspective.

En attendant, les rapports entre les hommes et les femmes ne seront jamais de tout repos. L'amour est aussi un combat, et la guerre des sexes, plus feutrée, moins spectaculaire que les affrontements armés internationaux, la guerre des sexes, guerre silencieuse dont les éclats rarement rejaillissent sur la place publique, mais la plupart du temps restent contenus dans le secret du foyer domestique. Et les blessures inguérissables de cette guerre peuvent saigner longtemps sans qu'il y paraisse à l'extérieur. Et la rupture d'un amour, blessure plus cruelle encore que la mort de l'être aimé ! La mort de l'être aimé est une déchirure, mais l'épreuve la plus cruelle est quand l'être aimé est encore là sous les yeux, à portée de la main de celui, ou celle, qui continue à aimer et que l'autre se refuse à cet amour. Que reste-t-il alors de cet amour ? Un désespoir ? Et toutes paroles consolatrices sont alors bien inutiles.

Alors l'amour ? Un don réciproque ? Don total, définitif ? Un projet commun ? Ou bien un simple moment passager qu'on partage ? L'amour : un combat ! Et qui est le plus fort dans cette guerre amoureuse et cruelle ? On parle de sexe faible ; de fait, les deux protagonistes n'utilisent peut-être pas les mêmes armes ; mais la douceur insidieuse peut-être une arme quelquefois plus efficace que la violence brute. J'ai connu des hommes, gros durs, mais incroyablement vulnérables et fragiles s'écroulant le jour où ils sont confrontés à une épreuve un peu dure, et des femmes d'une résistance physique, nerveuse et morale, d'une énergie à toute épreuve, toujours prêtes et capables d'apporter secours et réconfort à tous les accablés, les blessés de la vie. À celles-là, il me prend parfois l'envie de dire : Toi, la femme forte qui porte vaillamment le poids d'avoir à réconforter ceux qui viennent à toi, tu rencontreras peut-être un jour aussi ta faiblesse. Tu accepteras peut-être alors de te laisser réconforter, de demander un réconfort, tu apprendras à prier. Qui ? Je ne sais pas : « Lui » ou « Elle » ? Tu accepteras peut-être aussi de lui pardonner, à « Lui » ou à « Elle » ? De nous avoir laissé seuls sur la terre, adultes, orphelins. Tu découvriras peut-être qu'en réalité, « Il » ou « Elle » ? sont toujours là, présents, cachés à nos yeux encore aveugles. Ce n'est pas là une « Vérité » qu'on chercherait à t'imposer. C'est une grâce, une chance qui nous est offerte, inlassablement, jusqu'au jour où nous serons assez humbles pour l'accepter. J'ai cru longtemps, moi aussi, que l'Espérance, la Vérité de l'Espérance, et la Vérité tout court, était quelque chose qu'on pouvait conquérir pour ensuite pouvoir l'imposer aux autres. Personne ne possède la Vérité. C'est elle qui se donne, d'elle-même. On ne peut que l'accueillir, comme la pluie qui tombe du ciel pour rafraîchir la terre.

SOMMAIRE

Une grande victoire féministe ?

Une loi va passer autorisant les parents à donner à leurs enfants aussi bien le nom de la mère que celui de leur père. Mais si on donne à l'enfant le nom de la mère, on pourra crier au retour du matriarcat archaïque.

La solution, c'est de faire comme les Espagnols ou les Portugais : donner les deux noms. Mais lequel en premier ? Les Espagnols mettent en premier le nom du père ; les Portugais font l'inverse. Mais comment faire à la génération suivante ? La solution logique c'est que si Pierre Dupont-Duschnok épouse Marie Durand-Duraton, leurs enfants s'appelleront Dupont-Duschnok-Durand-Duraton et leurs petits-enfants… Au bout de quelques générations, ça deviendra compliqué.

Mais rassurez-vous : à ce moment-là les enfants naîtront avec un nano-ordinateur, une puce greffée dans le cerveau, et quand on leur demandera leur nom, ils vous débiteront un algorithme, un code-barre de 50 000 bites et plus. Restera le problème de savoir dans quel ordre sortiront ces chiffres qui composeront le nom de la personne en question. Mais peut-être que les ordinateurs arriveront aussi à résoudre ce problème. Ou bien on s'appellera simplement Bob, Ted, Glen, Fay, Ray, Lee, Éva, Joan…

SOMMAIRE

La virginité de Marie mère de Jésus

Selon la tradition catholique, Jésus serait né d'une vierge. Est-ce possible ? Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire quand on dit que Marie est restée vierge ?

Partant de ce que dit l'Évangile de Matthieu [57], Joseph s'aperçut que Marie « se trouva enceinte avant qu'ils eussent mené vie commune ». Que s'était-il passé ? La première idée qui vient à l'esprit, et c'est cette idée qui vient à l'esprit de Joseph, c'est que Marie « avait fauté ». Gérald Messadié dans son livre « L'homme qui devint Dieu » [58] avance une hypothèse qui peut présenter une certaine vraisemblance : Joseph, un vieux prêtre du Temple de Jérusalem aurait adopté Marie, une jeune fille orpheline qui avait besoin d'un tuteur. Avec lui elle ne risquait rien. Mais il restait avec lui deux garçons pas encore mariés. Vivant sous le même toit, ce qui devait arriver arriva. Marie prise en faute avec le fils d'un prêtre honorable du Temple, le scandale risquait de prendre des proportions redoutables. Pour étouffer l'affaire, Joseph épousa Marie et tout le monde se trouva d'accord pour faire comme si de rien n'était, et la tradition des premières communautés chrétiennes devait trouver le moyen de présenter l'affaire au mieux. C'est une hypothèse.

Selon d'autres hypothèses, qui ont couru à l'époque, Marie aurait pu être séduite, ou violée, par un centurion romain, et là aussi, on aurait fait au mieux pour « couvrir l'affaire ». Selon le païen Celse, hypothèse plusieurs fois reprise par la suite, Jésus serait né d'une prostituée. L'hypothèse de Jacques Duquenne [59] c'est tout simplement que Joseph et Marie étaient mariés, que Jésus a eu des frères et des sœurs et donc les récits de Matthieu

et de Luc sur la conception et la naissance de Jésus seraient des histoires « édifiantes » inventées dans les premières communautés chrétiennes. Le récit de Luc fait effectivement appel au merveilleux pour présenter les choses, comme le font les mythologies de bien des vieilles religions : le thème d'un enfant engendré par un dieu est un thème classique ; qu'une femme puisse être enceinte sans l'intervention d'un homme, après tout, qui sait ce qui est possible ou pas possible ?

Mais l'essentiel n'est peut être pas dans la matérialité des faits. La question serait plutôt de savoir quel sens on peut donner aux faits relatés selon les versions diverses qui en sont présentées.

Ce qui choque l'opinion catholique dans les versions présentées par Gérald Messadié ou par Celse, c'est que Marie y est présentée comme ayant « fauté », ou ayant été violée, pire encore, prostituée.

La version de Jacques Duquenne consiste à refuser cette éventualité. Dans cette hypothèse, le sens de la virginité « spirituelle » de Marie, et alors aussi de Joseph pourrait être de considérer que ce couple particulier aurait pu avoir une relation d'amour pure de toute perversion. Un théologien jésuite que j'ai consulté m'a répondu en nous invitant à distinguer entre « fertilité » et « fécondité » ! La version évangélique faisant appel au merveilleux de la naissance miraculeuse pourrait dire aussi que « rien n'est impossible à Dieu ».

Quant aux versions présentant Marie comme ayant fauté ou ayant subi une violence, et Joseph ayant voulu « couvrir l'affaire » quel pourrait en être le sens ? Dans le débat à propos de ces versions, il y a en arrière-plan un présupposé de jugement moral : ce n'est pas bien que deux jeunes gens fassent l'amour avant le mariage... c'est mal l'adultère... c'est mal de violer une femme... ce n'est pas bien de se prostituer...

On peut approuver ou critiquer ces jugements moraux. Mais la clé du problème pourrait être de revenir à la question du possible et de l'impossible. Curieux détour, dira-ton peut-être, mais voici le raisonnement : Dans la version de la théologie catholique la question qui se pose, c'est : est-il possible qu'une femme soit enceinte sans l'intervention d'un homme ? Et la réponse est « Rien n'est impossible à Dieu ». Dans les hypothèses où intervient une « faute », donc où il y a un coupable, la question est de savoir s'il est possible qu'un coupable redevienne innocent. Il est peut-être aussi impossible qu'un coupable retrouve son innocence que de voir une vierge avoir un enfant. Marie est celle qui a cru à l'impossible. Mais il n'y a peut-être que Dieu qui puisse réaliser l'impossible. Par ailleurs, si la tradition catholique refuse certaines versions de la naissance de Jésus, c'est sans doute qu'il lui apparaîtrait impensable, scandaleux que la mère de Jésus puisse « avoir fauté » avant le mariage, ou, pire encore, ait été une prostituée. Envisager ces éventualités pourrait nous amener à réviser nos jugements sur ces situations « immorales ».

SOMMAIRE

L'énergie : attention, danger !

Quoi de plus précieux que l'énergie ? Sans l'énergie solaire, nous ne vivrions pas. L'homme a domestiqué le feu ; mais si on met sa main sur le feu, on se brûle. Avec les explosifs, on peut faire des feux d'artifice, et aussi des obus ou des bombes ; si on manie la dynamite, ou la nitroglycérine, sans précaution : boum, ça vous pète à la figure. Si on met les doigts dans une prise de courant, on reçoit une châtaigne et si c'est du 50 000 volts : kaput ! On a domestiqué l'énergie nucléaire ; elle nous fait peur !

Nous avons en nous une énergie extraordinairement puissante, source de vie et de plaisir intense : l'énergie sexuelle, et, comme toutes les énergies, elle peut présenter des dangers si on ne la conduit pas avec prudence. Dans l'éducation traditionnelle, on avait une solution extrêmement simple : on disait aux enfants sans leur donner d'explications : « touche pas à ça, touche pas au feu, touche pas à ceci, touche pas à cela ». J'ai connu un vieux qui avait utilisé une méthode encore plus radicale. Il avait pris la main de son petit-fils et lui avait posé carrément sur le feu : comme ça, tu verras que ça brûle. Ce n'était peut-être pas la solution idéale ! On nous avait mis aussi un interdit sur la sexualité sans nous expliquer pourquoi. Maintenant, il y a eu la « libération des mœurs », mais on a tendance à oublier que l'énergie sexuelle c'est un explosif à manier avec prudence.

SOMMAIRE

Le Mal

Il y a le mal qu'on fait : « J'ai fait du mal à quelqu'un » et le mal qu'on subit : « Quelqu'un m'a fait du mal ». J'ai beaucoup de difficulté à me mettre dans la peau de quelqu'un à qui on a fait du mal. Il m'est, bien sûr, arrivé d'avoir mal et même très mal, mais jamais au point de me sentir sur le point de vaciller. En tous cas, je ne me suis jamais senti victime. Ce qui m'a fait le plus mal dans ma vie c'est les fois où je me suis rendu compte que j'avais fait mal, et très mal à quelqu'un.

J'ai vraiment quelquefois eu très mal, même si je ne le montre pas, ce qui me fait donc paraître insensible et du coup c'est très dur pour ceux qui m'entourent. Dans les cas où j'ai eu vraiment très mal j'ai eu la chance de ne pas en vouloir à celui ou à celle qui m'avait fait mal. C'est une chance, je n'y ai aucun mérite ; ça ne tient pas à moi, ça ne vient pas de moi. Je suppose que ça doit être terrible quand on a fort mal et qu'on n'arrive pas à ne pas en vouloir à celui ou à celle qui vous a fait du mal. Je pense que le ressentiment dont on n'arrive pas à se libérer fait encore plus mal que le mal lui-même qui nous a été fait. Ça me fait vraiment mal au cœur quand je vois quelqu'un qui se trouve dans ce cas. Tout ce que je souhaite à une personne qui se trouverait dans ce cas, c'est « d'être délivrée du mal ».

Il m'est arrivé de faire beaucoup de mal à quelqu'un. Quand je dis ça, et même si je le dis en toute sérénité, on me dit souvent « Arrête de te culpabiliser ». Quand le mal qu'on a fait est vraiment très profond on se rend compte qu'il nous est impossible de le réparer, de délivrer de son mal la personne à qui on a fait du mal, impossible même de l'aider à se délivrer de ce mal. Alors,

de deux choses l'une : ou bien il y a quelqu'un d'autre qui peut l'aider à ma place, ou bien il n'y a personne qui puisse l'aider. Pour ma part, je suis convaincu qu'il y a toujours quelqu'un qui peut le faire. Évidemment, rien ne prouve que j'ai raison sur ce point.

SOMMAIRE

Le Mal, la Souffrance, la Mort

Le mal, la souffrance, la mort. S'il y avait un Bon Dieu, on ne verrait pas tout ça ! Il n'y a pas de réponse rationnelle à cette question. Devant quelqu'un qui souffre profondément, d'une maladie, d'un deuil, il n'y a qu'une réponse : se taire.

Il y a bien tout de même une réponse pratique : celle d'hommes et de femmes, croyant en Dieu ou pas, et qui continuent à lutter contre le mal, la souffrance, la mort, et que l'on voit grandir dans cette lutte.

Il y a bien aussi une réponse « naturelle » à cette question. Les animaux, apparemment acceptent la souffrance et la mort comme une nécessité naturelle. Comment se fait-il que nous les estimions, nous, inacceptables ? Peut-être parce que nous croyons, au fond, qu'elles ne sont pas inéluctables, et définitives. La nouveauté dans l'histoire, c'est qu'un beau jour, l'homme se soit mis dans la tête qu'il ne devrait pas mourir, que la mort, en somme, n'est pas dans sa nature. Le mythe du Paradis terrestre dans la Bible, montre Adam et Ève, perdant leur innocence quand ils eurent mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et Dieu leur annonçant que dès lors ils mourraient. Ce serait en accédant à la conscience – conscience de soi, conscience morale – que l'homme aurait pris conscience de la mort comme quelque chose d'antinaturel pour lui, quelque chose d'inacceptable.

Ce n'est pas qu'il y aurait eu dans l'histoire un temps où l'homme aurait pu vivre sans mourir ; au contraire, dans les temps préhistoriques son « espérance de vie » était bien courte. Le mythe projette comme une réalité dans le passé ce qui fait

l'objet d'une aspiration, d'un désir qui vise, en fait, un avenir. C'est dans nos fantasmes nostalgiques que le paradis est derrière nous. En fait, s'il est quelque part devant nous, pour y parvenir il nous faudra traverser le rideau qui nous le cache, à travers la douleur et la mort, les grandes eaux amniotiques de la seconde naissance. Il nous faudra donc accueillir la mort, cette ennemie bien aimée qui nous saisira dans son étreinte inéluctable et apaisante pour nous faire revenir dans le sein originel du grand tout. C'est le constat évident qui fait le fond de la sagesse extrême orientale.

Et le message chrétien ajoute qu'au-delà de ce passage, d'une façon inimaginable, et incroyable, nous nous retrouverons. Il n'est donc pas question de nous résigner au mal, à la souffrance et à la mort comme quelque chose d'inéluctable et définitif. Ni non plus d'en avoir peur. Il n'y a rien de bon, en soi, dans le mal et la souffrance. Comme disent les jeunes : « c'est nul ». C'est nul, c'est à dire c'est dû « rien », un manque. S'il y a là quelque chose de grand, de valable – et finalement de réel – c'est dans la provocation à grandir devant laquelle ils nous mettent. Combien en voyons-nous ainsi qui forcent notre admiration par la façon dont ils affrontent les pires épreuves ! Combien en voit-on aussi qui restent écrasés par le malheur ! Mais pour eux aussi, il y aura la résurrection.

Je dis tout cela maintenant avec tranquillité et assurance, mais je sais bien que le moment venu, je connaîtrai sans doute aussi l'angoisse d'avoir à traverser ce tunnel obscur par où nous émergeons à la vie. Il n'y aura plus alors que l'assurance toute nue que nous donne celui qui nous a devancés sur ce chemin, en « frère premier né, relevé du tombeau ». Lui, la source de la vie, venu partager notre condition mortelle et connaître aussi l'angoisse de l'abandon et de la mort, mais pour nous ouvrir l'ac-

cès à la vie éternelle, chose incroyable ; mais après tout la vie est bien apparue une fois sur la terre, pourquoi et comment ? Et pourquoi notre désir profond d'immortalité serait-il injustifié ?

SOMMAIRE

On est vraiment incorrigibles

Dans la loi de Moïse, à l'origine, le sabbat ne se présentait pas tellement comme une obligation visant à contrarier ceux à qui elle était imposée, mais plutôt comme une invitation à la détente ; c'était répondre d'avance à la revendication des travailleurs pour le jour de congé hebdomadaire – on n'en était pas encore à la « semaine anglaise » ni à la semaine de quatre jours.

« Pendant six jours, tu travailleras et tu feras ton ouvrage ; mais le septième jour tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes – on avait même pensé aux animaux et aux immigrés. Ainsi toi-même et tout ton personnel, vous pourrez vous reposer ». (Exode, chap. 20, versets 9-10, Deutéronome, chap. 5, versets 13-14).

C'est par la suite qu'on en a fait une loi contraignante, qu'au fil du temps, les ecclésiastiques de l'époque se sont plus à aggraver de plus en plus. « Quiconque fera ce jour-là un travail quelconque sera mis à mort. Vous n'allumerez de feu, le jour du sabbat, dans aucune de vos demeures. » (Exode, chap. 35, versets 2-3).

Et dans le livre des Nombres, on lit : « Alors que les Israélites étaient dans le désert, on surprit un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat. Ceux qui l'avaient surpris l'amenèrent à Moïse, à Aaron et à toute la communauté. On le mit sous bonne garde, car le traitement qu'il devait subir n'avait pas encore été fixé. » Mis en présence de ce problème, Moïse alla consulter Yahvé qui lui répondit : « Cet homme doit être mis à mort. Que toute la cité le lapide hors du camp. » Et toute la cité le fit sortir du camp et

le lapida jusqu'à ce que mort s'ensuive comme Yahvé l'avait ordonné à Moïse. (Les Nombres, chap. 15, versets 32-36). C'était facile de mettre sur le dos de Yahvé la décision de ce lynchage. Les hommes ont toujours besoin de se décharger sur un autre de la responsabilité de leurs crimes.

Et puis arrive Jésus qui vient rappeler que « le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Le fils de l'homme est maître du sabbat. » (Marc, chap. 2, versets 27-28). Et malgré tout, l'Église a recommencé dans la voie de la pénalisation : travailler le dimanche, c'est un péché. Et même de l'invitation à participer au banquet eucharistique on avait fait une obligation sous peine de péché. Que faire la fête soit présenté comme une obligation contraignante, c'était un comble. Heureusement que beaucoup sont revenus d'une telle obligation.

SOMMAIRE

Le Péché, la Mortification et l'Enfer

Les trois « boulets » de la religion chrétienne, que nous traînons, même dans le monde laïque, depuis trop longtemps ; le « triangle des Bermudes » de la doctrine chrétienne, un « trou noir », un obscur mystère qu'on n'ose plus approcher, de crainte de le voir nous engloutir. Comment, d'un message qui était l'annonce d'une libération, a-t-on pu tirer de telles horreurs : entretenir un sentiment de culpabilité pathologique, une exaltation morbide de la souffrance, et l'idée d'un dieu pervers qui guetterait le moindre de nos faux pas pour nous punir avec une cruauté sadique ! La « catéchèse » nouvelle a adopté une solution simple : on a rangé ces notions de péché et d'enfer au placard des vieilles sacristies, on n'en parle plus. Pourtant, si on les réexamine, ces notions de la doctrine chrétienne ont quelque chose à nous dire.

Le mal existe. Ceux qui ont connu les camps d'extermination nazis nous le disent : « L'enfer existe ; les déportés l'ont vu. » Sans doute, pour un bon nombre de jeunes de la génération actuelle : Hitler, connais pas ! Mais nous qui, même sans les avoir vécues directement, avons connu les atrocités de cette période, nous avons entrevu ce que pourrait être le mal absolu. Et les tortionnaires nazis étant des hommes comme tout un chacun d'entre nous, qui nous dit que, dans les mêmes conditions, nous n'en aurions pas fait autant ? Et la malice humaine a pris, de nos jours, des formes plus « civilisées ».

Le mal existe, mais pourquoi parler de « péché » ? La notion de « péché » est une notion religieuse. Le mal que nous faisons à notre prochain serait une offense à Dieu. Le mal que nous

faisons aux autres, ou à nous-mêmes, ferait mal à Dieu. Dieu aurait un cœur, et le mal qui existe dans le monde lui « ferait mal au cœur ». Mais alors, pourquoi laisse-t-il faire ?

Si l'être humain est un être doué de liberté, cela veut dire qu'il est capable de choisir entre le bien et le mal, capable, délibérément de faire le mal, de faire ce qu'il sait qu'il ne devrait pas faire. Responsable ? Coupable ? On dira peut-être : j'ai mal agi, mais je ne l'ai pas voulu. Se reconnaître coupable c'est reconnaître que, si on avait voulu, on aurait pu faire autrement. La notion de culpabilité, c'est le refus de la fatalité du mal. On peut prendre cette « culpabilité » comme un poids qui nous écrase ; mais on peut, au contraire, comme une voie libératrice : si j'ai fait mal, c'est que je l'ai voulu, ou, du moins, accepté ; il est en mon pouvoir de ne plus le faire.

Et l'enfer, alors ? Cette idée d'un enfer auquel seraient condamnés ceux qui ont fait le mal au cours de leur vie, un enfer de tourments horribles où un Juge impitoyable enverrait les « pécheurs », cette idée a été entretenue des siècles durant pour tenter de maintenir dans la bonne voie les peuples encore enfants : Soyez sages, les enfants, ou vous aurez le martinet !

Alors, faut-il carrément tourner la page ?

Dans l'idée de punition, il y a l'idée de justice. Si, dans la représentation que nous nous faisons de Dieu, on évacue la notion de Dieu de Justice, on accepte que les innocents, les opprimés, restent les éternelles victimes des persécuteurs, des oppresseurs, que les victimes des injustices restent définitivement lésées. Le mal appelle réparation, vengeance. Et s'il y a un mal absolu, il faut qu'il y ait une justice absolue, un « jugement dernier ». Quel pourrait être ce jugement ? Je pense qu'au terme de notre vie, si nous sommes mis en présence de cette « Justice absolue », ce n'est pas elle, ce n'est pas Dieu qui nous jugera.

Nous serons mis en présence de ce que nous aurons fait de bien comme de mal. Le mal que nous aurons fait, nous nous rendrons compte que nous sommes incapables de le réparer : ce qui est fait est fait. Dieu alors, le Dieu de bonté, « de tendresse et d'amour » comme il est dit déjà dans la Bible, nous offrira de réparer lui-même ce mal irréparable que nous aurons fait ; il nous proposera son par-don, une « re-création ». Nous pourrons l'accepter ou le refuser, accepter le bonheur qu'il nous offre, nous pourrons aussi le refuser pour la raison que nous ne le tiendrons pas de nous-mêmes, et nous pourrons lui dire : Ton pardon, le bonheur que Tu nous offres, Tu peux le garder, nous n'en voulons pas. Alors, refusant le bonheur, nous pourrons faire le choix terrible du malheur absolu. C'est quelque chose de terrible, la liberté ; on touche là du doigt tout le tragique de la condition humaine.

Et la mortification ? On reste en admiration, comme devant un exploit sportif, devant les performances des fakirs indiens qui torturent leur corps au point de lui faire prendre des positions incroyables, du même genre que celles des ermites chrétiens des premiers siècles. La « mortification » chrétienne n'est rien d'autre, à l'origine, qu'un exercice de maîtrise du corps, des désirs immodérés dont nous nous faisons si facilement les esclaves. Il s'y est glissé une déviation plus ou moins masochiste ; mais, au fond, les ascètes pourraient bien être des jouisseurs plus raffinés : s'ils renoncent à certains plaisirs matériels, « charnels », comme on disait autrefois, c'est peut-être qu'ils en on trouvé d'autres, plus subtils, plus savoureux.

SOMMAIRE

Tout se paie ?

C'est ce que dit « le Rouquin », le héros du roman Série noire *Ne crie pas !* écrit par des privés d'emploi de Roubaix.

« Tout se paie, dit-il. Moi, j'ai casqué en bloc : dix ans de prison ; dix ans de vie entre deux parenthèses de béton. Tout se paie ici-bas, quoi qu'on fasse dans un sens ou dans l'autre. Et quand on n'a rien fait, on paie ce qu'ont fait nos parents. Jusqu'à la 5e génération. »

Pourtant, il y a de cela plus de deux millénaires et demi, Dieu faisait dire au prophète Ezéchiel : « Vous ne direz plus : les pères ont mangé des raisins verts et les dents des fils ont été agacées. Non, ce n'est pas vrai ! Un fils ne portera pas la faute de son père ni un père la faute de son fils. » (Ezéchiel, chap. 18, versets 1 à 9).

Mais, bien sûr, la parole de Dieu, vous n'y croyez pas.

Faut-il donc alors en rester à cette idée que les enfants porteraient les conséquences des erreurs, des fautes, des faux pas qu'auraient faits leurs parents ? Vous rêviez d'avoir des parents impeccables, irréprochables, sans fautes et sans défauts. Et vous vous apercevez que ce n'est pas le cas. L'hérédité ! Ils vous laissent un héritage plus ou moins lourd à porter ; mais quoi ? On vous a infligé la vie : un spermatozoïde microscopique, quelques kilos de chair et de sang… et après, vous avez grandi. Alors, l'éducation, bien sûr. Mais ça aussi, vous avez à vous en libérer. De toute façon, bien ou mal, ce qui est fait est fait. Alors, assumez ; assumez le mal qui vous a été fait. À nous d'assumer le mal que nous vous avons fait.

Dans l'Évangile, il y a une parabole [60] : un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers, l'autres, cinquante. Comme ils ne pouvaient pas payer ni l'un ni l'autre, le créancier leur remit leur dette à tous les deux : « Tu ne peux pas payer ? Alors, tu ne paies pas. »

Les amis d'un jeune tué au cours de la guerre d'Algérie, tué par les fellagha, ou bien d'une balle dans le dos, par les Français parce qu'il avait dénoncé la torture ? Ces amis disent à celui qui l'a tué : que tu sois fellagha ou français, nous, ses amis, nous osons dire qu'il ne te faut pas payer. Comme Jésus a dit : tu ne peux pas payer, donc tu ne paies pas ; toi qui l'as tué, ne te frappe pas, ne te mutile pas, ne te suicide pas ; ne punis personne ; ne te justifie pas non plus. Ta dette est remise, tout simplement, par celui-là même que tu as tué ; ta dette, elle n'est pas pardonnée si cela veut dire oubliée, mais tu n'auras jamais à payer.

Mais alors, il n'y aurait pas de justice ? De réparation du mal qui a été fait ?

En réalité, ce qui est fait est fait ; et le mal qu'on a fait, si vraiment c'est un mal profond, impossible de le réparer. En fait, un seul a payé, une fois pour toutes, pour les fautes de tous les hommes. Et la réparation, qui était hors de notre portée, cette réparation, elle a été réalisée par un autre que nous. Mais il peut aussi nous faire la grâce de participer avec lui au paiement ; c'est alors un honneur gratuit qu'il nous fait ; et ce n'est pas donné à tout le monde.

SOMMAIRE

Job

Le Livre de Job, dans la Bible, a été écrit à une époque où le peuple d'Israël, ayant vécu la grande épreuve de la déportation à Babylone, a vu s'écrouler ses rêves de prospérité et de grandeur. Dieu lui avait promis de devenir un grand peuple et le voilà réduit à presque rien. Alors ses « penseurs », ses « intellectuels », ses « sages » se mettent à réfléchir sur le sens de la vie, la souffrance, la mort.

La catéchèse chrétienne [61] a fait de cette histoire de Job, une histoire « édifiante », une leçon de morale : « Il faut être fidèle à Dieu et bien agir, pas seulement pour éviter la punition, mais quoi qu'il arrive. » Job, malgré tous ses malheurs ne se révolta pas contre Dieu ; il admit qu'on ne pouvait pas tout comprendre. Dieu apprécia sa patience et son humilité et lui rendit la santé et toutes ses richesses.

Le texte de la Bible rend un son bien différent. Job était un homme riche et heureux, et, comme on disait, « béni de Dieu ». Et voilà qu'il lui arrive tous les malheurs : des pirates lui ont enlevé ses bœufs et ses ânesses, ses chameaux ; ils ont égorgé ses serviteurs ; le feu du ciel est tombé sur son troupeau de moutons : bergers et brebis, tous ont péri ; une tempête a écroulé la maison où ses fils et ses filles étaient en train de manger et de boire du vin, ils sont tous morts ; pour finir, il attrape lui-même un mal qui le couvre d'ulcères des pieds à la tête, réduit à se gratter avec un tesson de poterie, installé parmi les cendres. Dans cette épreuve, Eliphaz, Bildad et Çophar décident d'aller le plaindre et le consoler. Ce sont, à ce qu'il me semble des hommes de

Dieu, pieux et irréprochables. Devant un si grand malheur, au premier abord, ils ne savent pas quoi dire.

Alors Job se met à décrire sa misère, dans un style qui n'est pas sans rappeler les grands tragédiens grecs.

Alors Job prit la parole, maudissant le jour de sa naissance :
Périsse le jour qui me vit naître.
Pourquoi ne suis-je pas mort au sortir du sein de ma mère ?
Maintenant je serais couché en paix, je dormirais d'un sommeil reposant
Pourquoi donner à un malheureux la lumière
Pourquoi donner la vie à ceux qui ont l'amertume au cœur.
Alors Eliphaz prit la parole et dit :
Vois, tu faisais la leçon aux autres.
Et maintenant ton tour est venu, tu perds patience,
te voilà tout bouleversé.
Souviens-toi : quel est l'innocent qui a péri ?
C'est ceux qui font le mal qui périssent.
J'ai eu une révélation, à l'heure où les rêves agitent confusément l'esprit
Quelqu'un se dressa – je ne reconnus pas son visage
Puis une voix se fit entendre :
« Un mortel est-il juste devant Dieu, même les anges peuvent s'égarer
Alors que dire des hommes, habitants de ces maisons d'argile bâties sur la poussière.
Non, le mal ne sort pas de terre, ce sont les hommes qui engendrent la misère
Dieu, lui, ne fait que des choses grandioses : il répand la pluie sur la terre,
Il relève les humiliés, il déjoue les projets des astucieux et leurs intrigues.

Alors, ne méprise pas la leçon qu'il te donne.»
Et Job répondit :
Ah ! si on pouvait peser mon malheur. C'est plus lourd que tout le sable de la mer.
Oh ! que se réalise ma prière. Que Dieu consente à m'écraser complètement.
Qu'il me supprime carrément plutôt que de me faire souffrir ainsi.
Ah ! Je voudrais mourir. La mort plutôt que ces douleurs que j'endure.
Que t'ai-je fait pour que tu me punisses ainsi ?
Ne peux-tu passer par-dessus le mal que j'ai fait.
Car bientôt je serai couché dans la poussière et ne serai plus.
Et Bildad prit la parole et dit :
Jusqu'à quand vas-tu parler ainsi ? Dieu – El Shaddaï – peut-il faire une injustice ?
Si vraiment tu es irréprochable, sa lumière brillera sur toi et il restaurera ta maison.
Non, Dieu ne rejette pas l'homme intègre
Tu retrouveras le rire et la joie éclatera sur ton visage
Si tu n'as rien à te reprocher.
Et Job reprit :
Je sais bien : qui pourrait se justifier devant Dieu ?
À celui qui veut discuter avec lui il ne répond même pas.
Qui donc pourrait lui tenir tête ?
Il déplace les montagnes s'il le veut, les renverse dans sa colère
Et moi je voudrais me défendre ?
Même si je suis dans mon droit, à quoi bon lui répondre ?
Je parlerai pourtant, sans le craindre

Car à mes yeux je ne suis pas coupable ainsi qu'on m'en accuse.
Je dirai à Dieu : indique-moi pourquoi tu me prends à partie.
Tu sais bien que je suis innocent
Tes mains m'ont façonné et maintenant tu voudrais me détruire
Tu m'as fait cadeau de la vie, mais tu avais une arrière-pensée
Tu te réservais de me surveiller si je pèche
Oh ! pourquoi m'as-tu fait sortir du sein de ma mère
Je serais comme n'ayant pas été ; ils sont si courts les jours de mon existence
Cesse de me fixer, laisse-moi un peu de joie
avant que je m'en aille sans retour au pays des ténèbres
Et Çophar prit la parole :
Tu dis : ma conduite est pure, je suis irréprochable
Prétends-tu sonder la profondeur de Dieu ?
Lui, connaît la fausseté de l'homme ; il voit le crime
Si tu répudies le mal dont tu es responsable
Tu lèveras un front pur, tu seras ferme et sans crainte.
Tu auras une existence plus radieuse que le midi
Nul ne te troublera ; bien des gens rechercheront ta faveur.
Ce sont les méchants à qui tout refuge fait défaut
Et leur espoir c'est le dernier soupir.
Et Job reprit :
Ah ! vraiment, comme vous êtes intelligents ! « Tout le monde sait ça ! »
Mais quand un homme crie vers Dieu pour avoir une réponse on se moque de lui

« Tant pis pour celui qui n'a pas de chance » disent les hommes heureux.
« Tout le monde sait bien que c'est la main de Dieu qui a fait tout cela ! »
Mais tout cela je l'ai entendu dire
Et je le sais aussi bien que vous.
Mais je veux lui parler, je veux faire à Dieu des remontrances.
Vous, vous n'êtes que des charlatans, des médecins de pacotille
Qui vous apprendra le silence, la seule sagesse qui vous convienne ?
Écoutez les reproches que j'ai à faire
Pensez-vous prendre la défense de Dieu, vous faire ses avocats ?
Taisez-vous, c'est moi qui vais parler.
Il peut me tuer, je n'ai d'autre espoir que de défendre devant lui ma conduite.
Je vais plaider, conscient d'être dans mon droit.
« Écarte ta main qui pèse sur moi ; ne m'épouvante plus par ta terreur
Puis engage le débat et je répondrai
Dis-moi quelle a été ma faute, quel péché j'ai commis
Pourquoi te caches-tu ? Veux-tu m'effrayer comme une feuille chassée par le vent ?
L'homme a une vie courte, mais des tourments à satiété.
Et c'est cet être que tu amènes en jugement devant toi ?
Laisse-le, comme un salarié, finir sa journée
Une fois couché il ne se relèvera pas.
Ah, si tu me cachais dans le séjour des morts tant que dure ta colère !

Tandis que maintenant tu comptes tous mes pas.
Comme une montagne finit par s'écrouler, ainsi, l'espoir des hommes,
Tu l'anéantis.
Et, pour la seconde fois, Eliphaz reprit :
Un sage répond-il par des paroles en l'air ?
Tu discrédites tout ce qu'on dit de bien sur Dieu
Mais ta propre bouche te condamne
Pour qui te prends-tu ? Que sais-tu de plus que nous ?
Comme la passion t'emporte quand tu tournes vers Dieu ta colère
Comment l'homme serait-il pur aux yeux de Dieu
Même les cieux ne sont pas purs à ses yeux.
Et Job reprit :
Que de fois j'ai entendu ces raisonnements
Et quels pénibles consolateurs vous faites.
Moi aussi je saurais parler comme vous
Et si vous étiez à ma place, je pourrais vous accabler de discours
Mais maintenant la douleur me pousse à bout
Oui, Dieu m'a livré entre les mains des méchants
Je vivais tranquille quand il m'a fait chanceler
Saisi par la nuque pour me briser.
Mais que la terre ne couvre pas mon sang, que mon cri monte sans arrêt.
Dès maintenant j'ai dans les cieux un témoin
Là-haut se tient mon défenseur.
Qu'il plaide la cause d'un homme aux prises avec Dieu.
Et Bildad reprit la parole :
Pourquoi nous considères-tu comme des bêtes ?
Le méchant, sa lumière s'éteindra

Il n'aura ni lignée ni postérité.
Point d'autre sort pour ceux qui restent dans l'injustice.
Voilà ce que deviendront ceux qui méconnaissent Dieu.
Et Job reprit :
Jusqu'à quand allez-vous me tourmenter ?
Vous pensez avoir raison contre moi
Mais sachez que Dieu lui-même m'a fait du tort
Pitié pour moi, vous, mes amis, car c'est la main de Dieu qui m'a frappé
Oh ! comme je voudrais que mes paroles soient gravées avec un ciseau de fer, sculptées dans le roc pour toujours.
Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant
Que lui, se lèvera, le dernier témoin à parler
À mon réveil il me dressera auprès de lui
Et de mes yeux de chair, je verrai Dieu.
Il ne sera pas pour moi un étranger.
Mais vous, craignez pour vous-mêmes, car la colère s'enflammera
Et vous saurez qu'il y a une justice.
Et Çophar prit la parole :
Tu me fais subir là une leçon qui m'outrage
Mais mon esprit me souffle la réponse :
Ne sais-tu pas que depuis que l'homme fut mis sur terre
L'allégresse du méchant est brève
Il a détruit les cabanes des pauvres, volé des maisons au lieu d'en bâtir
Son appétit s'est montré insatiable
Mais en pleine abondance l'angoisse le saisira, la misère fondra sur lui
Voilà le sort que Dieu réserve au méchant.
Et Job reprit :

Écoutez-moi, laissez-moi parler.
Est-ce sans raison que je perds patience ?
Pourquoi les méchants restent-ils en vie et accroissent leur puissance ?
Leur taureau féconde à coup sûr ; leur vache met bas sans avorter.
Leur vie s'achève dans le bonheur, ils descendent en paix au séjour des morts
Au jour du désastre, le méchant est épargné, il est à l'abri.
Alors, que signifient vos vaines consolations ?
Et, pour la troisième fois, Eliphaz prit la parole :
Dieu est-il intéressé par ta justice ? Tire-t-il profit de ta conduite intègre ?
N'est-ce pas plutôt pour ta méchanceté qu'il entre en jugement avec toi ?
Allons, réconcilie-toi avec lui et fais la paix.
Ainsi ton bonheur te sera rendu
Car il abaisse l'orgueil des superbes
Aie les mains pures et tu seras sauvé.
Et Job reprit :
Oh ! si je savais comment l'atteindre, parvenir jusqu'à lui,
J'ouvrirais un procès devant lui ; je connaîtrais sa réponse.
Il reconnaîtrait en moi un homme droit et je ferais triompher ma cause.
Mais que j'aille à l'Orient ou à l'Occident, au Nord ou au Midi
Il est absent.
Il exécutera donc ma sentence
C'est pourquoi, devant lui, je suis terrifié
Plus j'y pense et plus il me fait peur.
Pourquoi ne voit-on pas arriver l'heure de la justice ?

Et les pauvres du pays s'en vont nus, sans vêtements
On entend gémir les mourants et les blessés crier à l'aide
Et Dieu reste sourd à la prière.
Et Bildad reprit :
C'est un souverain redoutable, celui qui fait régner la paix là-haut
Et l'homme, ce vermisseau, se croirait juste devant lui ?
Même les étoiles ne sont pas pures à ses yeux.
C'est lui qui a suspendu la terre dans le vide
Il enferme les eaux dans les nuages sans qu'ils crèvent sous leur poids
Par sa force il a brassé la mer
Et ce n'est là que l'extérieur de ses œuvres
Nous n'en saisissons qu'un faible écho.
Mais le tonnerre de sa puissance, qui le comprendra ?
Et Job reprit :
Ah ! tu parles bien ! Quels bons conseils tu donnes à l'ignorant !
Mais tes discours, à qui s'adressent-ils ?
Par le Dieu vivant qui me refuse justice
Tant qu'il me restera un souffle de vie
Je maintiendrai mon innocence.
Je tiens à ma justice et ne lâche pas.
En conscience, je n'ai pas à rougir de ce que j'ai fait.
Ai-je porté la main sur le pauvre
Quand, dans sa détresse, il réclamait la justice ?
J'avais fait un pacte avec mes yeux
Au point de ne même pas jeter un regard sur une vierge
Si mon cœur fut séduit par une femme, que ma femme se mette
À moudre pour autrui, que d'autres aient commerce

avec elle.
Ai-je été insensible aux besoins des faibles ?
Si j'ai agi contre un orphelin qu'alors mon épaule
se détache
De ma nuque, que mon bras se rompe au coude.
Ah ! qui donc fera que l'on m'écoute.
J'ai dit mon dernier mot : à Dieu el Shaddaï de
me répondre.
Et alors Yahvé répondit à Job du sein de la tempête :
Ceins tes reins comme un brave ; je vais t'interroger et
tu vas m'instruire.
Où étais-tu quand j'ai fondé la terre ?
Qui l'a posée parmi le concert joyeux des étoiles du matin ?
Qui enferma la mer dans ses limites en lui disant :
« Tu n'iras pas plus loin »
As-tu, une fois dans ta vie, commandé au matin ?
As-tu circulé au fond de l'abîme ?
As-tu une idée de l'étendue de la terre ?
Raconte, si tu sais tout cela
Es-tu allé jusqu'aux dépôts de la neige ?
Sais-tu qui fraie la route aux roulements du tonnerre ?
Peux-tu nouer les liens des Pléïades, desserrer les cordes
d'Orion ?
Connais-tu les lois des cieux ?
Sur ton ordre les éclairs partent-ils en disant :
« Nous voici »
Sais-tu quand les bouquetins font leurs petits ?
Qui a lâché l'âne sauvage en liberté
À lui, j'ai donné la steppe pour demeure
Le bœuf sauvage voudra-t-il te servir
Passer la nuit chez toi devant la crèche

Donnes-tu au cheval la bravoure, est-ce toi qui a revêtu son cou d'une crinière ?
Est-ce avec ta permission que le faucon prend son vol ?
Alors, vas-tu répondre ?
Et Job répondit :
J'ai parlé à la légère. Que puis-je répliquer ? Je n'ajouterai rien.
Et Yahvé reprit :
Ceins tes reins comme un brave ; je vais t'interroger et tu m'instruiras.
Veux-tu vraiment casser mon jugement, me condamner pour assurer ton droit ?
Ton bras a-t-il une vigueur divine ?
Alors, vas-y, revêts-toi de splendeur et de gloire
D'un regard, ravale l'homme orgueilleux, écrase les méchants
Et moi je te rendrai hommage
Si tu peux assurer par toi-même ton salut.
Mais regarde Béhémoth, le monstre fabuleux, qui est ma créature tout comme toi
Sa carcasse est comme du fer forgé
Un fleuve lui jaillirait jusqu'à la gueule, il ne bronche pas
Qui donc le saisira et lui passera un anneau dans le nez ?
Et Léviathan, le monstre marin, le pêches-tu à l'hameçon ?
L'attacheras-tu pour la joie de tes filles
Pose seulement la main sur lui, tu ne recommenceras pas.
Son cœur est dur comme le roc, l'épée ne percera pas sa cuirasse.
Et Job répondit :
Je sais que tu es tout puissant ; ce que tu conçois, tu peux le réaliser.

Tu as accompli des œuvres que je ne comprends pas,
Des merveilles qui me dépassent et que j'ignore.
Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu
Alors je retire ce que j'ai dit.

Alors Yahvé s'en prend aux trois sages qui ont fait la leçon à Job :

Vous n'avez pas parlé de moi correctement comme l'a fait mon serviteur Job.
Par égard pour lui, je vous pardonnerai.

Quelle morale tirer de cette histoire ? Voilà Job qui, tout au long de sa diatribe, s'en prend à Dieu, lui demande des comptes : « Je n'ai rien fait de mal, et voilà comment je suis récompensé ! » Les trois « moralistes » ont beau répéter : « Mais si, regarde bien ; si tu as tous ces malheurs, c'est que, quelque part, tu as fait quelque chose de travers. » Job, refuse de se laisser convaincre.

Mais finalement, emporté par la tempête d'un mal intolérable, Job « a vu Dieu » et, d'une façon inexplicable, il a compris. Il a compris que tout cela nous dépasse. Son attitude n'est cependant pas de la résignation. D'ailleurs c'est à Job l'insoumis, et non pas aux moralistes bien pensants que Dieu donne raison. Non, la souffrance n'est pas la punition des fautes que nous aurions commises ; il y a bien la souffrance des innocents.

Et à cette question du mal, de la souffrance, il n'y a pas de réponse satisfaisante. Il ne reste que le cri d'un homme qui ne veut pas désespérer.

SOMMAIRE

Liberté, liberté chérie !

On était partis, avec un ami, à s'échanger des réflexions sur la situation… inquiétante… de la société actuelle : chômage, violences, insécurités… chacun pour soi… L'un comme l'autre, nous n'avons pas l'intention de partir en croisade afin de restaurer la « morale » telle qu'on nous l'a inculquée dans notre enfance et notre jeunesse, à coups de catéchisme, d'interdits sans explications, et éventuellement de quelques torgnoles. Seulement, quand on voit des gamins et des gamines de 5-6 ans qui nous marchent sur les pieds, à qui tout est permis et qui trouvent tout naturel et normal qu'on satisfasse leurs moindres caprices, on se demande ce que sera l'avenir. Et quand, en plus, on les voit entrer de plain-pied dans ce monde virtuel des ordinateurs, dragon balls, game boys, play station, où nous-mêmes nous nous sentons perdus, comme des étrangers débarquant sur cette nouvelle planète, on se demande s'il y aura encore, même la possibilité d'une communication entre eux et nous, « les vieux » ! Là-dessus on bute, sans trop savoir que penser, que répondre.

Là-dessus, on évoque « Mai 68 » avec ses slogans contradictoires : La critique de la « Société de consommation » et puis le « Interdit d'interdire » et le « Tout tout de suite » qui a ouvert en grand la porte d'entrée dans la société de consommation.

Reprenant la chose à tête reposée, je me dis : tout ça, c'est la question de la liberté. Dans les temps anciens, et qui ne sont cependant pas si loin, il y avait les structures, familiales et sociales, appuyées sur la religion et qui balisaient pour chacun le chemin à suivre, et, gare à toi si tu t'écartes un peu trop de la voie droite !

Et puis, il y a eu, préparé par quelques siècles de maturation plus ou moins souterraine, la Révolution française avec sa devise où la Trinité : Père, Fils, Saint-Esprit, était remplacée par la Trinité : Liberté, Égalité, Fraternité. La liberté, nous y voilà en plein, si tant est que le libéralisme soit la liberté ! L'égalité ? Là, il nous faut revoir totalement notre copie ! La fraternité ? Si on regarde autour de soi, on en voit beaucoup de ces gestes quotidiens de fraternité, mais qui ne font pas « la une » des médias. Mais il y a une chose sur laquelle je pense qu'on ne reviendra pas, c'est la liberté.

Et puis, on en est venu à parler de Dieu ! L'existence de Dieu ? Pour moi, la question de Dieu c'est finalement une question de mots, une question de vocabulaire, de grammaire, et plus précisément de pronom, personnel ou impersonnel.

Si on veut être un tant soit peu honnête, on est bien obligé de reconnaître que l'humanité ne s'est pas enfantée toute seule : il y a eu le « big bang », la formation des soleils et des planètes, puis, sur la planète terre – et peut-être aussi ailleurs – l'apparition de la vie et enfin le passage de l'animal à l'homme, conscient et organisé, capable de parler, de domestiquer le feu, de se fabriquer toutes sortes d'outils, capable aussi d'amour et de haine. Dans ces conditions, la question de Dieu revient simplement à se demander si l'apparition et le développement de cette fantastique machinerie est le résultat d'une énergie créatrice impersonnelle ou l'œuvre d'un être personnel avec lequel nous pourrions éventuellement entrer en communication. Qu'est-ce qui fait ou « qui » est ce qui fait que le monde existe tel qu'il est ? Et il n'y a pas de « preuve » ni dans un sens ni dans l'autre. Mais je comprends bien qu'on puisse aussi vivre sans se poser la question.

Mais, s'il y a un Dieu, ma conviction est que ce ne peut être qu'un Dieu qui nous a faits tels que nous sommes, c'est à dire

des êtres libres. Fini, le Dieu gendarme pour nous maintenir dans le bon chemin. Fini le Dieu refuge qui nous dispenserait d'assumer nos responsabilités. Nous ne pouvons plus que compter sur nous-mêmes – avec son aide ? – pour finir d'aménager ce monde encore plein de manques et de défauts, et pour en faire un monde vivable, un monde où l'on puisse vivre en frères. Mais nous sommes libres, c'est-à-dire qu'il nous est possible aussi d'en faire un monde invivable, inhumain, et finalement qu'il nous est même possible de détruire la Terre et de nous autodétruire. L'avenir est entre nos mains. Les deux guerres mondiales qui ont marqué ce XXe siècle nous ont fait entrevoir jusqu'à quel le horreur inhumaine nous étions capables d'aller, nous les humains. Depuis, nous avons pu voir d'autres horreurs, plus ordinaires, plus quotidiennes, la torture pendant la guerre d'Algérie pour ne citer que cet exemple qui nous concerne directement, nous, peuple français. Des horreurs quotidiennes, il y en aura toujours, ne serait-ce que « l'horreur économique » qui se développe sous nos yeux et dont nous ne savons pas bien où elle nous mènera.

Alors, tout est foutu ?

La liberté, c'est la possibilité de faire le mal, mais c'est aussi la possibilité de faire le bien. Qui des deux l'emportera ? La raison ou la folie ? La graine qui germe dans la terre et la plante qui resurgit, triomphante, au printemps, nous disent la force invincible de la vie. Et chaque être humain qui pose un geste de générosité, de solidarité, nous dit la force invincible de l'amour. S'il y a une promesse de la vie éternelle, ce n'est rien d'autre que l'affirmation de la réalité indestructible de l'amour, l'amour qui est la source de la vie.

Mais si le sort du monde est entre les mains de chacun de nous, cela devrait aussi nous interdire l'échappatoire de penser, et de dire : « Ah ! si tout le monde faisait comme moi ! »

SOMMAIRE

Vive le libéralisme ?

Et si le libéralisme en morale était aussi pervers que le libéralisme en économie ?

Dans notre génération nous avons été élevés dans un système d'éducation qu'on dit « répressive ». À 18 ans nous nous révoltions contre cette oppression qu'exerçaient sur nous nos parents. Devenus parents à notre tour, nous avons résolu de faire autrement, de ne pas exercer cette oppression sur nos enfants, et de les élever dans la liberté. Ainsi ils n'ont pas eu l'occasion, à l'adolescence, de se révolter contre nous.

Je découvre maintenant que nous avons exercé sur eux une pression morale plus subtile, mais bien plus efficace pour leur inculquer nos « valeurs ». Si bien qu'il leur a fallu 40 ans pour commencer à se libérer de cette oppression. Ça fait un choc, et drôlement éprouvant quand on se rend compte ainsi tout d'un coup que notre façon de faire a produit tout le contraire de ce que nous voulions faire. Finalement, nous n'avons fait que leur rendre plus difficile la conquête de la liberté. Elle leur sera peut-être d'autant plus précieuse qu'elle aura été payée d'un plus grand prix.

Non, les chemins de la liberté ne sont pas faciles à découvrir, et à parcourir.

SOMMAIRE

Raciste !

J'ai une fille mariée avec un Tunisien, une nièce mariée avec un Marocain, un neveu marié avec une Chinoise et un autre avec une Néo-Zélandaise. Je n'ai pas d'Africain directement dans ma famille biologique, mais j'ai aussi une nièce religieuse dans un hôpital d'enfants au Togo et quand elle parle des Africains, ses yeux brillent d'affection, d'admiration et de tendresse. J'ai la passion de découvrir des cultures autres que la mienne, passion égale à celle que j'éprouve pour ma propre culture européenne, nationale et régionale.

Je me suis fait quelquefois traiter de raciste. Dans la région de Lille : « Lille en Flandre », où je suis né, nous avons connu, depuis les Francs de Clovis, bien des invasions : Espagnols du temps de Louis XIV, Italiens, Polonais ; contrairement aux Méridionaux nous avons dû attendre le XXe siècle pour voir arriver l'invasion des Arabes. Je crois que j'ai une amitié particulière pour les Arabes.

Dans la région de Lille : « Lille en Flandre », nous ne sommes pas en pays flamand. Notre parler régional est un parler « picard » comme nos voisins belges du Tournaisis, et nous sommes cousins des Wallons. Nous connaissons bien les Flamands : ils sont durs à la tâche, durs pour eux-mêmes et pour les autres et quand ils entreprennent quelque chose ils savent la mener à bonne fin. Ce sont des gens réalistes et efficaces. Ils sont racistes aussi. Si nous allons faire un tour en pays flamand et qu'il nous arrive de devoir demander notre route, ils voient bien que nous sommes Français et ils font semblant de ne pas comprendre le français. En revanche, avec nos cousins belges francophones,

nous racontons sur leur compte quelques petites histoires bien tapées.

Dans notre langage populaire, un langage abrupt, qui « ne met pas de gants », il nous arrive de dire d'un tel ou d'un tel, même s'il est de même nationalité et de même religion que nous : « Celui-là, c'est une sale race ». Ça ne veut pas dire, dans notre esprit, qu'il a dans ses gènes quelque chose qui va de travers ; nous ne savons même pas ce que c'est que des gènes. On dit bien que les Français sont râleurs, les Allemands travailleurs et disciplinés, que les Italiens ont le sang chaud. On sait bien qu'ils ne sont pas tous comme ça. Ce sont simplement des traits généraux. Quand je dis qu'il y a trois races envers qui je suis raciste : les Anglais, les Flamands et les Normands, on me regarde avec des yeux horrifiés. Ça ne veut pas dire que je mets tous les Anglais, tous les Flamands et tous les Normands dans le même sac. C'est simplement que je trouve chez eux des « traits généraux » avec lesquels je ne me trouve pas en connivence. À part ça, je les aime bien, tous tant qu'ils sont.

J'aime bien aussi et j'essaie de les comprendre, ceux qu'on appelle les racistes. Pas les théoriciens du racisme, bien sûr, ni ceux qui soufflent sur la braise de la xénophobie à des fins inavouables. Ceux-là, il faut les combattre à tout prix. Chez les racistes ordinaires, populaires, on en rencontre évidemment qui vous sortent des énormités devant lesquelles on reste bouche bée sans trouver quoi répondre. Des gens bornés, des cons, des beaufs comme on dit maintenant, il y en a des tas bien sûr, ce n'est pas de leur faute s'ils sont comme ça. Avant tout, il faudrait essayer de comprendre ce qu'il y a derrière leur discours « raciste ». Et il ne faut pas être raciste envers eux.

J'ai une vieille voisine paysanne qui connaît par cœur la généalogie de toutes les familles de son bled jusqu'à la troisième

et quatrième génération, et les parentés qui en découlent. C'est connu, les cousins à la mode de Bretagne. Il y a un certain plaisir à essayer de démêler le fouillis inextricable de ces liens de parenté. On connaît aussi l'engouement actuel pour la recherche généalogique : sans doute le besoin de retrouver ses racines, dans le monde moderne qui risque de nous les faire perdre.

Dans la société rurale, tout le monde se connaît, chacun est connu, et automatiquement classé, non seulement en fonction de ce qu'il est lui-même, mais en fonction de son ascendance connue, selon l'adage « tel père, tel fils » ou selon l'expression imagée que j'ai entendue : « du sang, c'est pas de l'eau », ou bien : « les chiens ne font pas des chats »…

Il y a aussi des théories savantes sur l'hérédité. Il est sûr qu'on porte en nous le patrimoine génétique et l'héritage culturel de nos parents, de nos ancêtres les plus lointains. Mais nous ne sommes pas enfermés comme par une sorte de fatalité dans cette hérédité.

À propos du racisme, j'ai lu dans *Ne crie pas*, écrit par des « privés d'emploi » de Roubaix, la réflexion suivante de Léo qui a trouvé, dans « l'antre des vigiles », des tracts : « La France aux Français ». Et Léo ajoute : « Et pourquoi pas la mer aux poissons, le ciel aux oiseaux, le chômage aux chômeurs, et la connerie aux cons ? »

Et pourquoi pas ajouter aussi : la Terre à tous les hommes ?

SOMMAIRE

Les Trois « Fiat »

Il ne s'agit pas de trois modèles de voitures automobiles de la firme italienne : « Fabrication industrielle d'Automobiles de Turin ».

En fait, on était partis de considérations sur le travail. Parmi les « énergies renouvelables », il y en a une qui a tenu longtemps une place prépondérante : l'énergie musculaire humaine. À cette énergie se substituent de plus en plus d'autres formes d'énergie, et, au travail humain, le travail des machines. Qui se plaît encore à prendre la binette pour sarcler les légumes ou la fourche pour vider le fumier sous les vaches, à manier le marteau et la scie ou à passer ses journées à déboucher des éviers ? Pour « dépenser son énergie », on préfère pédaler sur les routes le dimanche matin, faire du jogging ou mouiller sa chemisette au squash. On a voulu se débarrasser du « travail contraint », contraint, ne serait-ce que du fait de la nécessité de « gagner sa vie », et en plus, sous la contrainte de chefs, de patrons plus ou moins exigeants et autoritaires. À ce « travail contraint », on préfère « l'activité libre ».

Mais, entre les deux, il y a le « travail consenti ». S'il est nécessaire de déboucher les éviers, ou de vider le fumier, si on aime bien ce genre de travail, on le fera volontiers, et même avec plaisir. Dans notre génération, on a connu beaucoup d'ouvriers qui trouvaient une certaine – et même souvent une grande – satisfaction, une fierté à exécuter le travail auquel ils étaient contraints. Les temps sont sans doute en train de changer sur ce point.

Travail contraint – activité libre – travail consenti… par quel saut par dessus les siècles en est-on alors revenu à la Création du monde ?

Les auteurs de la Bible nous disent qu'au commencement Dieu dit : « Fiat [62] lux » – Que la lumière soit – « Que la lumière soit – et la lumière fut ». C'est le « Fiat » créateur, le Fiat qui commande. De la même façon maintenant, un simple geste : un doigt qui appuie sur un bouton commande l'apparition de la lumière dans toute la maison. Et on aura bientôt, paraîtil, des machines à commande vocale.

Le deuxième « Fiat », dans la tradition chrétienne, c'est celui de l'Annonce faite à Marie. D'après l'évangéliste Luc, l'ange Gabriel a été envoyé à Marie pour lui proposer d'être la mère du Messie, du Sauveur. Et Marie a répondu : « Qu'il me soit fait selon sa volonté ». Elle n'était pas obligée d'accepter, c'était une simple proposition. Le Fiat de Marie, c'est un Fiat d'acceptation, un Fiat qui a aussi un aspect créateur, mais d'une création qui ne dépend pas entièrement de nous.

Le troisième « Fiat » chrétien, c'est celui du « Notre Père » : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». De la façon dont on nous l'a inculqué, c'est un « Fiat » de résignation : il nous arrive du bien, il nous arrive des épreuves : échecs, deuils, maladies… c'est la volonté de Dieu, il faut tout accepter avec résignation, on n'a pas le choix. C'est une façon de comprendre les choses ; mais il y a une autre façon de comprendre. Derrière le « Fiat » de résignation, il y a l'idée que Dieu nous veut du bien, mais nous veut aussi du mal. Pourquoi Dieu nous voudrait du mal ? Il y a une autre façon de traduire le « Fiat » du « Notre Père » : « Que ta volonté s'accomplisse ». On peut penser que Dieu ne nous veut que du bien. Quelle est alors sa volonté que nous souhaitons voir s'accomplir ? Est-ce que Sa Volonté, ce ne

serait pas que nous nous y mettions tous pour que les choses aillent mieux, qu'il n'y ait plus ni égoïsme ni injustices ? Alors, c'est une autre chanson !

Travail contraint, activité libre, travail consenti. Faire ce qu'on aime ou aimer ce qu'on fait ? Le marin sait bien que s'il veut que les vents le conduisent au port, il ne faut pas aller directement contre, mais se glisser dans leur courant. Le paysan sait bien que s'il veut que la nature lui fournisse ses produits il lui faut tenir compte de ses lois. L'artiste peintre sait bien que pour produire son œuvre, il lui faut accueillir la lumière qui lui tombe du ciel. Faire et « laisser se faire » l'œuvre que nous avons à accomplir.

SOMMAIRE

Où on s'en va ?

On n'a pas eu d'hiver. On a un printemps pourri. Les vieux disent : « Il n'y a plus de saisons ». Un printemps comme celui-ci, certains disent qu'il n'y en a pas eu depuis 50 ans. Une tempête comme celle qu'on a eue dernièrement, d'autres disent qu'au mois de mai on n'a jamais vu ça.

On nous avait prédit un « Bug » informatique pour l'an 2000. Il ne s'est pas produit. Mais comme disait ma fille Yannick : « On n'a pas eu de Bug informatique, mais on a un Bug moral : quand on voit toutes ces détresses autour de nous... ». Les vieux disent : « Il n'y a plus de morale ». Chacun cherche à profiter sans s'occuper des autres. Et c'est à qui dira que le rythme de la vie s'accélère de plus en plus. On a une vie de plus en plus bousculée, plus le temps de souffler, de réfléchir. Et où on va ? L'avenir ? Mieux vaut faire au jour le jour, et du mieux qu'on peut, ce qu'on a à faire. L'avenir, mieux vaut ne pas y penser. Mais si on ne peut pas s'empêcher de penser ?

Et puis : tout va bien : la croissance est repartie, le chômage continue de diminuer, ce ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir nous assure-t-on. Le « trou » de la Sécu est bouché. Les caisses de l'ASSEDIC débordent (cependant tout de même que la moitié des chômeurs ne sont pas indemnisés). Et on continue à persécuter les sans Papiers. Tout va bien ou tout va mal ?

Dans son article de cette semaine dans *Charlie Hebdo*, Philippe Val s'en prend aux « petits malins ». Le « petit malin », c'est celui qui calcule comment se bourrer les poches plus vite que son voisin sans souci des conséquences. Il investit. Alors, il se met à suivre le cours de ses actions. Il est prêt à voir les océans

crever, la planète se réchauffer, les prisonniers politiques se faire torturer, les journalistes se faire assassiner, l'argent du FMI s'engouffrer dans les poches de la mafia russe et les Éthiopiens mourir comme des mouches, du moment que ses actions montent, il est content… Alors, voilà où on va : « Le secrétaire général du syndicat des patrons se propose de « changer la face du monde ». Mais, « ce que ne savent pas ces petits malins, c'est que ce changement de monde, c'est la disparition de la démocratie et la dégradation des conditions de vie. Et le petit malin, le jour où, à cause du réchauffement de la planète, le vent se mettra à souffler à 300 kilomètres-heure sur son jardinet, qu'il ne vienne pas se plaindre s'il retrouve le toit de sa maison sur son barbecue ».

Le vent ! Le souffle, l'Esprit de Dieu qui tournoyait sur les eaux primitives de la Genèse ? Le vent de l'Apocalypse ? Parlant de l'Apocalypse, un ami qui fréquente les philosophies extrême-orientales me dit : « Eh bien, nous retournerons d'où nous sommes venus ». Mais d'où venons-nous ?

Nous sommes au jeudi de l'Ascension. Jésus, lui, « retourne à son Père ». Mais il nous dit en s'en allant : « Je vous laisse mon esprit » – son esprit, c'est l'esprit d'amour... « Il faut que je m'en aille... » Dieu s'efface. Il nous laisse devant la tâche à accomplir : réaliser le règne de la justice et de l'amour... « Si vous vous sentez capables de vous débrouiller tout seuls ; allez-y ! Mais, sachez tout de même que Je suis avec vous, ma force est à votre disposition, tous les jours, jusqu'à la fin du monde ».

SOMMAIRE

Apocalypse now !

Apocalypse, du grec « apocaluptein » : dévoiler.

L'Apocalypse, c'est le livre qui clôt la « révélation chrétienne », en se proposant de nous « dévoiler » le sens de l'histoire. On en a fait le synonyme de catastrophes épouvantables, planétaires, cosmiques. Des catastrophes, en cette fin de millénaire : 2 000 ans après Jésus Christ, des catastrophes, on en a vu quelques-unes et dont on se rend compte de plus en plus d'où elles viennent : l'Erika, la vache folle, la pollution, le trou d'ozone, le réchauffement de la planète, tempêtes, inondations… C'est vrai que notre temps commence bien à apparaître comme un temps apocalyptique, et Susan George dans « le rapport Lugano » [63] évoque effectivement les « quatre cavaliers de l'Apocalypse ».

Retour du « religieux » ? À Jérusalem, Yahvé et Allah se disputent la possession du « Mont du Temple – Esplanade des Mosquées », haut lieu qui serait celui où a eu lieu le « sacrifice d'Abraham » [64]. Quant aux chrétiens, ils ont renoncé au rêve de leurs ancêtres croisés qui voulaient établir un « royaume chrétien » à Jérusalem. Le mont que les chrétiens devraient revendiquer, ce serait plutôt le Golgotha, ce lieu « hors de la ville » où Jésus, le Christ, a été sacrifié aux intérêts des puissances de ce monde ; Jésus venu de où au juste ? Jésus est né, paraît-il, à Bethléem, mais le Christ est venu de Galilée avec ses disciples !

Et le christianisme, que devient-il ? Le christianisme, l'une parmi quelques autres des grandes religions répandues dans le monde ; une Église avec, à sa tête, ce vieillard en blanc, anachronique et pathétique, adulé par les uns, moqué par tant

d'autres ; chef d'un minuscule État avec, pour toute armée, les hallebardiers de la garde suisse ; « papa » de la chrétienté, cette chrétienté toujours vivante bien que vieillie, née du croisement d'une secte de la religion juive avec la rationalité grecque et l'organisation romaine et qui a enfanté la civilisation occidentale, cette fille rebelle qui a renié sa mère au nom de la raison et de la liberté et qui est maintenant en train de conquérir le monde, d'y introduire son dernier fleuron : le capitalisme – pardon, le libéralisme – mais qui finira peut-être par être vaincue par sa conquête !

Et le communisme là-dedans ? Chrétiens et communistes ont la même initiale : « C », se réfèrent au même idéal de fraternité universelle : les premiers chrétiens mettaient tous leurs biens en « commun », et c'était « à chacun selon ses besoins » [65]. Mais, au début du Livre de l'Apocalypse, l'auteur de ce livre, Jean, reproche avec violence aux églises de ce temps leurs trahisons : déjà à cette époque les églises trahissaient l'idéal chrétien. L'idéal communiste, lui aussi, a connu une trahison effroyable. Mais l'un comme l'autre, idéal chrétien et idéal communiste, et, plus simplement, l'idéal humaniste continuent d'animer nombre d'hommes et de femmes qui ne renoncent pas à l'avenir de l'humanité, à la construction de la cité fraternelle.

Jérusalem ! Jérusalem ! la cité où auraient dû se rencontrer tous les peuples de la terre [66], qu'est-elle devenue ? Jérusalem que les déportés d'Israël pleuraient « au bord des fleuves de Babylone » dans ce style toujours emphatique qui est celui de la littérature biblique :

Si je t'oublie, Jérusalem [67]
Que ma main droite se dessèche
Que ma langue se colle à mon palais.

La liturgie catholique a repris ce chant des exilés, omettant toutefois le verset final :

Fille de Babel

Heureux qui te rendra le mal que tu nous as fait

Heureux qui saisira et brisera tes petits contre le roc.

Jérusalem ! À la fin du Livre de l'Apocalypse, Jean, le visionnaire, voit descendre du ciel sur la terre la cité parfaite, la nouvelle Jérusalem, la cité de la paix où vivront les hommes réconciliés.

Jean, le visionnaire, avait vu apparaître la Bête monstrueuse, celle qui « accomplissait des prodiges étonnants » [68] ; et tous « petits et grands, riches et pauvres » étaient séduits par ses prodiges ; personne n'y échappait : « nul ne pouvait rien acheter ni vendre s'il n'était marqué de son sceau. »

Jean, le visionnaire, avait vu apparaître la Femme prête à enfanter et qui avait dû s'enfuir au désert pour échapper à la Bête qui voulait dévorer son enfant. Mais la Bête monstrueuse avait été vaincue et jetée, avec ses cavaliers mortels, dans l'étang de feu. Et l'enfant, agneau innocent avait pu revenir pour régner sur la cité réconciliée. [69]

Cette cité future où vivront les hommes et les femmes, tous et toutes réconcilié(e) s, son jour n'est pas encore venu. Elle reste promise aux hommes et aux femmes qui continuent à travailler à l'avènement de ce jour. Et si l'on en croit l'espérance chrétienne, où gît-elle, cette espérance ? « Source en attente, secret du monde, Amour caché au creux du monde, au cœur des pauvres ». [70]

Et qui sont les pauvres aujourd'hui ?

SOMMAIRE

11 septembre

11 septembre 1973 : avec la CIA en coulisses, l'armée renverse le pouvoir démocratiquement établi de Salvador Allende au Chili et installe la dictature sanglante et terroriste de Pinochet.

11 septembre 2001 : des terroristes armés de simples couteaux et animés d'un fanatisme invincible font sauter un pétard à la face de la superpuissance américaine. Deux des trois piliers de cette superpuissance sont atteints : le World Trade Center, symbole de la puissance financière, le Pentagone, symbole de la puissance militaire ; le troisième pilier : la Maison-Blanche, symbole du pouvoir politique, n'est pas touchée.

Simple coïncidence de date ? Ou ironie cruelle de l'Histoire ? L'Histoire est animée d'une logique implacable, dont on ne saisit pas forcément de façon bien claire les enchaînements. Les Américains se sont demandé : pourquoi tant de haine ? On pourrait leur répondre : réfléchissez, cherchez, remémorez-vous un certain nombre d'épisodes récents de votre politique extérieure : soutien à des dictatures, à des régimes humainement rétrogrades.

On épilogue pas mal, ces temps-ci, sur le risque d'une « troisième guerre mondiale ». Mais en disant ça, on ne se rend pas compte qu'on est, une fois de plus, « en retard d'une guerre ».

Le sous-commandant Marcos dit que c'est la quatrième guerre mondiale qui est commencée. La troisième : la guerre froide s'est achevée en 90-91 avec l'écroulement de l'URSS. Avant même qu'elle ne soit finie, avaient déjà eu lieu les premières escarmouches de la quatrième, notamment la guerre

en Afghanistan où les Américains ont armé les « résistants » islamistes, devenus depuis des « terroristes ».

Les trois premières guerres mondiales se sont jouées entre des puissances « occidentales » : dans les deux premières, l'adversaire était l'Allemagne, dans la troisième c'était une puissance déjà plus tout à fait uniquement occidentale, mais mâtinée d'asiatique. Dans la quatrième, l'Occident fait bloc, contre qui ?

Dans les trois premières guerres mondiales, les Américains étaient du côté des vainqueurs et ont contribué de façon, de plus en plus décisive, à la victoire. Dans la quatrième, les affrontements économiques et militaires continueront à prendre des formes inhabituelles et inattendues.

On a dit : nous sommes tous des Américains ! Il y a du vrai dans cette formule. Nous, les Occidentaux, nous sommes, je ne dis pas tous, mais pour la plupart, bien nourris et bien peu soucieux de la misère du reste du monde. L'Amérique, fille de l'Europe, n'est jamais que le miroir grossissant de ce que nous sommes. Si la jeune Amérique, encore bien adolescente politiquement, pouvait profiter de quelques rudiments de sagesse que sa vieille mère Europe a acquis au cours des épisodes mouvementés de son histoire !

La « race blanche » – c'est ainsi qu'elle se dénomme – s'est toujours prétendue supérieure aux autres. Supérieure ? Oui, supérieure en capacité de dominer les autres peuples.

Tous des Américains ? Il faudrait revenir à la réalité des faits. Au début du XVIIe siècle, les Européens – des Européens – ont entrepris la conquête et la colonisation de ce double continent qu'ils ont baptisé « Amérique » : au nord, des Anglo-saxons protestants et des Français catholiques ; au centre et au sud, des Latins : Espagnols et Portugais catholiques. Sur ce continent vivaient des peuples qui, comme nous, ni plus ni moins, se fai-

saient régulièrement la guerre ; ces peuples avaient des noms ; on leur a même enlevé ces noms pour les rebaptiser « Indiens », « Amérindiens ». Ce qu'on appelle maintenant « l'Amérique » (les Amériques) est une colonie de l'Europe.

Les « Américains » du Nord, trouvant que les « Indiens » n'étaient pas assez dociles, sont allés chercher des esclaves en Afrique. Les États-Unis d'Amérique du Nord se sont approprié le nom d'Américains ; il serait plus juste de les dénommer « Étatsuniens ». Ils sont toujours à la recherche de leur identité ; c'est leur problème ; c'est aussi un peu le nôtre puisqu'ils sont nos enfants. Ce n'est pas vrai de dire que « nous sommes tous des Américains » ; ce qui est vrai, c'est que nous sommes dans le même camp. Mais se croire, nous croire, les maîtres du monde c'est une illusion qui ne pourra pas toujours durer.

SOMMAIRE

Conte fantastique

Un gros cheval était en train de brouter dans une grande prairie. Il ne se contentait pas de brouter de l'herbe, mais se goinfrait aussi de « pop corn », de « marshmallow » et de pots de confiture.

Un frelon, attiré par la confiture, vint à le piquer derrière l'oreille. Rendu fou furieux par cette piqûre à laquelle il ne s'attendait vraiment pas, le cheval se mit à ruer des quatre fers, dans tous les sens. Bien sûr, ce n'était pas ainsi qu'il pouvait attraper le frelon.

Dans sa grosse tête, il ne lui était pas venu à l'idée de se demander pourquoi il y avait des frelons. Il ne se demandait pas non plus combien de nids de frelons il avait déjà écrasés, sans faire attention, avec ses gros sabots.

Mais voilà qu'il était devenu si furieux que, tout d'un coup, il explosa, et il en sortit un nuage de frelons qui se mirent à foncer dans toutes les directions, déchirant l'air du hurlement de leurs réacteurs.

Et il ne se demandait toujours pas pourquoi les frelons continuaient à proliférer.

SOMMAIRE

Guerre mondiale

Nous, les Occidentaux, dans notre arrogance nous nous sommes cru le centre du monde. Ayant hérité de la « Révélation » judéo-chrétienne, de la rationalité grecque et de l'organisation romaine, ce triple héritage nous a donné une puissance jusqu'alors inégalée.

Et pourquoi ce sont les Occidentaux qui ont reçu la Révélation chrétienne ? Parce qu'ils la méritaient ? Non, au contraire : c'est eux qui en avaient le plus besoin. Et qu'est-ce qu'ils en on fait ?

Nous avons mené trois guerres que nous avons qualifiées de mondiales parce que, nous battant entre nous, nous avions réussi à entraîner dans le conflit l'ensemble de la planète. La troisième de ces guerres, la « guerre froide » est la dernière de ce genre. La vraie Première Guerre mondiale, qui couvait depuis longtemps déjà, a connu ses premières escarmouches militaires avec la guerre du Golfe et la guerre d'Afghanistan, que les Américains ont remportée après que les Soviétiques s'y soient cassé les dents. Cette première guerre mondiale reste pour le moment encore une guerre entre « puissances », mais elle commence à montrer son vrai visage : une guerre des États contre les peuples qu'il s'agit de maintenir sous la coupe des « puissants ».

C'est aussi une guerre économique, entre puissances économiques, mais où il faut aussi que les dirigeants de ces puissances économiques maîtrisent leurs peuples quand ils manifestent quelques signes de révolte. Un moyen de maîtriser ces peuples, dans les pays « développés », c'est de les enfermer dans le cycle de la consommation, excitée par la publicité.

Cette guerre se déroule aussi sur le plan idéologique : le dogme de l'ultralibéralisme, devenu une idéologie totalitaire, « la pensée unique » ; cette idéologie prend le caractère absolu d'une religion, elle en prend même le vocabulaire et la guerre devient alors une guerre de religion, une guerre sans merci.

On a parlé de guerre entre les « riches » et les « pauvres ». La frustration des « pauvres » est un feu qui couve ; ceux qui ont fomenté les « attentats » essaient d'en tirer parti, de « vampiriser » la révolte latente de ces masses. Il est de fait que cette frustration est une menace réelle pour les « riches ». On sait bien (voir le *Rapport Lugano* de Susan George) que, à terme, notre modèle de développement et de consommation n'est pas tenable. La répression contre les États ou les mouvements qui osent ouvertement se dresser contre les « maîtres du monde » actuels – Irak, Serbie (?), talibans – prend bien l'allure d'une action « préventive » en face de la menace que pourrait constituer un soulèvement des masses frustrées que cherchent à instrumentaliser des mouvements « extrémistes ». Quelle serait la parade efficace à cette menace, sinon de réviser notre modèle de développement et de consommation, ce que, à vrai dire, nous n'avons guère envie de faire.

Les armes de cette guerre, sans toutefois éliminer les forces militaires proprement dites, sont de plus en plus des moyens « informatiques » : dans la « guerre des étoiles », les satellites seront capables de désarticuler les défenses et les structures économiques de l'adversaire sans même avoir besoin de faire intervenir les moyens militaires. Ces moyens informatiques permettront également un contrôle des populations d'une efficacité inconnue jusqu'à présent.

Comment les peuples pourront-ils résister ? Il y aura des révoltes, qui seront réprimées par la force. Mais la résistance est

toujours amenée à se réfugier dans la clandestinité, ses lieux seront des lieux « souterrains ».

« Notre Dieu est un Dieu caché. » (Isaïe, chap. 45, verset 15).

Mais « ce qui aura été dit à l'oreille, dans les lieux secrets, finira par être crié sur les toits » (Luc, chap. 12, verset 3).

Et « si nous nous taisons, les pierres crieront. »

Et, lorsqu'on vous dira : « Le Fils de l'Homme… Il est ici… Il est là… », ne vous laissez pas abuser, car « il apparaîtra comme l'éclair qui part de l'Orient et qui brille jusqu'à l'Occident. » (Luc, chap. 12).

SOMMAIRE

Samir

Un débat organisé, sous l'égide de sociologues, entre des habitants (militants, ouvriers en retraite, enseignants…) de Chelles et une dizaine d'élèves d'une classe de bac pro (des garçons, en majorité « blacks » et « beurs »).

« Comment voyez-vous la condition ouvrière ? Quelle appréciation portez-vous sur ce monde du travail ? »

Samir (cheveux courts gominés, petites lunettes métalliques, jeans et Addidas bleu fluo) prend le micro baladeur : « Nous, on veut pas aller travailler en usine ; on veut pas rester en bas de l'échelle ; ouvrier, élève du LEP, c'est la honte. »

Discussion : les « vieux » réagissent à cette attaque contre la « dignité ouvrière » : « Il y a toujours eu des ouvriers debout, fiers de leur travail et sachant défendre cette « dignité ouvrière ».

Ce discours glisse sur Samir comme l'eau sur les plumes d'un canard : en fin de troisième, à lui-même et à ses copains, on ne leur a rien demandé, on les a mis d'office en LEP, à l'écart de la « voie normale » des études générales. Lui, il a pris électrotechnique « parce que c'était le mot le plus long, celui qui m'a le plus impressionné ». Mais « y a un tas de cours… magnétisme, électromagnétisme… » il n'y comprend rien, il est largué. Et il conclut : « Moi, je vais vous dire, et je vous jure, il y a bien 90 ou même 95 % des élèves de notre classe qui ne veulent pas devenir électriciens. »

Stupeur dans la salle. Et l'un des auditeurs fait remarquer qu'on manque d'ouvriers qualifiés en France et qu'« il faut bien des électriciens, des plombiers… »

On n'a pas su quelle était la réponse de Samir et s'il a eu la présence d'esprit de répliquer : « Et pourquoi ce serait à nous d'être condamnés à être électriciens ou plombiers ? Pourquoi ce ne serait pas aussi bien les fils de médecins ou de profs ? »

Avec cette question en tête, je tombe sur l'occasion d'en parler avec ma vieille voisine paysanne, Marie, avec qui il m'arrive régulièrement d'échanger des réflexions philosophiques. « Mais que voulez-vous, elle me dit, s'il n'a pas réussi à passer les examens pour aller dans les grandes études… » L'argument est imparable. Et du coup, on a bifurqué sur la question : « Pourquoi un électricien, ou un maçon, un terrassier, ou un paysan ne seraient pas payés autant qu'un ingénieur ou un docteur, alors qu'ils ont un travail plus dur ? » En Russie, du temps du « communisme », un ouvrier manuel était payé autant qu'un professeur d'université – soi-disant ! C'est vrai que le système n'a pas duré.

Mais la question peut rebondir : pourquoi Samir a-t-il été éjecté de la filière des « études longues » et envoyé sur la voie de garage « Lycée Professionnel » ? Était-il plus bête qu'un autre ? Combien sont en échec scolaire dès le primaire à cause des conditions familiales et sociales dans lesquelles ils vivent ? Et puis la question se pose : pourquoi les métiers « intellectuels » sont-ils considérés comme supérieurs aux métiers manuels ? Et il me revient à l'esprit Henri Vincenot, dans *Le Pape des escargots*, qui raconte ce jeune gars qui s'était mis à sculpter comme ça, sans jamais avoir suivi de cours aux Beaux-Arts. Personnellement, j'en connais aussi un comme ça et je reste en admiration devant cette capacité « innée » de sortir comme ça quelque chose de si parfait d'un morceau de bois ou de pierre. Et le sculpteur dont parle Henri Vincenot raconte que, quand il sculpte, il n'a pas d'abord dans la tête l'idée de ce qu'il va faire ; la forme qu'il fait émerger de la matière, ce sont ses mains qui l'en font sortir,

et sa tête, son « esprit » ne fait qu'assister en spectateur au miracle qui sort de ses mains.

Alors, y aurait-il une intelligence dans la main ? La main serait-elle intelligente ? Quand je pose la question autour de moi, on me répond : « Non, l'intelligence est dans le cerveau, et c'est le cerveau qui commande à la main. » Savoir ? En tous cas la question de la prééminence des « intellectuels » sur les manuels ne me paraît toujours pas résolue.

SOMMAIRE

Je crois

Je crois en un seul Dieu : celui qui nous fait libres.

Je crois en Jésus-Christ et en ses frères.

Dédé, chômeur de longue durée, qui vient de sortir de l'alcoolisme et qui a entrepris un stage de formation pour retrouver un emploi.

Miloud, qui s'est déjà fait virer de trois collèges ; la dernière fois il avait sorti un couteau à cran d'arrêt ; il a fallu l'approcher avec précaution, comme une bête fauve, pour le maîtriser. Son père et son grand-père n'ont jamais connu que le chômage.

Agnès, 17 ans, violée par son père et qui vient de se faire avorter, et qui pleure.

Je crois aux millions d'Africains qui vont mourir du sida parce que les grosses compagnies pharmaceutiques ne veulent pas qu'on touche à leurs brevets et à leurs bénéfices en produisant des médicaments au prix de fabrication.

Je crois aux gamins de Rio qui se font tirer comme des lapins dans les rues de la ville qu'ils souillent de leurs présences misérables.

Je crois aux habitants des bidonvilles qui essaient de s'organiser pour survivre.

Je crois aux paysans sans terre du Brésil, à ceux qui se font arroser de pesticides dans les bananeraies où ils travaillent.

Je crois aux Indiens du Chiapas qui résistent.

Je crois en tous ceux qui, croyant en Dieu ou n'y croyant pas, partagent la détresse de leurs frères et s'efforcent de les servir, par leur action individuelle ou dans les associations : gouttes

d'eau dans l'océan, mais gouttes d'eau qui feront les grandes rivières.

Je crois en tous ceux qui disent qu'ils ne croient plus en rien, mais qui croient encore à la vie puisqu'ils continuent à faire venir des enfants au monde… et même en tous ceux qui ont perdu toute espérance.

Et je crois à l'Esprit, au Souffle de la vie, à l'Amour, la force indestructible qui fait que, du moindre acte d'amour, rien ne sera perdu.

Je crois en un seul Dieu. Du coup, plus besoin de rien adorer, de rien absolutiser d'autre, de s'incliner devant personne d'autre que Lui, Lui (ou El) qui nous a faits libres.

Et d'ailleurs, s'incliner devant Lui, l'adorer ? Alors qu'il est venu parmi nous, non pas pour être servi, mais pour servir (Matt. chap. 20, verset 28) comme le plus petit, le plus modeste d'entre nous !

SOMMAIRE

L'Espérance

Et toi, pauvre monde, réduit à chercher dans le bruit et dans la frénésie de la consommation, une distraction, un dérivatif à tes tourments, comment avons-nous pu laisser perdre le message d'espérance qui t'était adressé ?

D'un message de joie, d'espérance et d'amour, comment avons-nous pu faire une religion triste ? Témoins de la foi et de l'espérance, il nous sera demandé compte de cette faute ?

Nous continuerons néanmoins à essayer de porter cette parole d'espérance.

Humbles dépositaires d'une vérité, pourquoi devons-nous toujours prétendre en devenir les propriétaires et vouloir l'imposer, alors que la Vérité se propose, ne s'impose jamais comme une évidence.

De cela aussi il nous sera demandé compte.

Mais la parole continuera à se transmettre : nous ne sommes pas seuls dans l'Univers.

SOMMAIRE

Annexe

Lui : presseur en confection.
Elle : mécanicienne en confection.
Le voisin : au chômage.

Lui : L'Église, la religion – on n'a rien à dire contre l'Église ; mais si c'est pour aller à l'église et d'être là à parler sur le dos de son voisin… Si c'est pour écouter des sermons que moi-même j'y crois pas, tout ce qu'ils disent, je trouve que c'est pas la peine d'y aller… Parce que j'ai fait le baptême, s'il [71] veut faire sa communion plus tard, il le fera, on les empêchera pas, mais je ne les pousserai pas non plus… Mais moi, je préfère rencontrer des curés ou des sœurs, discuter, dire chacun ses opinions, parler franchement… Je connais des prêtres ouvriers, des sœurs ouvrières, c'est déjà plus le même style : ils comprennent les travailleurs, ils comprennent nos problèmes… tandis que l'Église, quand on écoute un sermon… Comme la dernière fois, quand mon beau-frère est décédé, je trouve que c'est inadmissible de tenir des propos comme ça, quand on dit que Dieu l'a rappelé à lui, à 25 ans… ou bien on a perdu un petit-neveu de 5 ans… Bon, bien sûr, la personne elle aurait 80 ans, je dis pas qu'elle doit s'en aller, mais c'est déjà moins de peine ; mais là on devrait pas tenir des propos comme ça…

Et comme pour prier ; moi, je crois ce que je vois… Une prière, j'en ai déjà fait, des prières, mais je dis : c'est pas ça qui va nous donner à manger, c'est pas ça qui va sauver notre petit ; moi je dis : y a des choses plus concrètes que vraiment on doit faire, pour sauver les gens et tout… Parce que on est là presque en l'an 2000, on est encore en train de se foutre des bombes sur

le coin de la gueule, on dépense des milliards pour envoyer des fusées, et tout, et qu'il y a des malheureux qui crèvent de faim dans les pays-là… Moi, je sais pas, c'est aberrant… Moi je préfère, des gosses qui sont malheureux, leur donner une tartine, que d'envoyer une fusée sur la lune ou faire des bombes, moi je suis pas d'accord là-dessus… Et avec l'Église, on devrait se battre là-dessus, et je suis sûr et certain que les gens mêmes qui n'y croient pas à l'Église, qu'ils donneraient un coup de main… Moi personnellement je serais le premier à aller donner un coup de main à l'Église pour essayer de faire des trucs comme ça… Mais aller à l'église et qu'on vous raconte des sornettes : faut faire l'prière l'midi, faut faire l'prière l'soir ; faut penser à ci, faut penser à ça ; on reçoit une claque, faut pas broncher ; faut pas faire ci, faut pas faire là… Moi je dis : je suis pas d'accord ; moi je dis : faut penser à qu'est-ce qui est, à la vie, au réel, c'est tout…

J'ai rien contre l'Église, je la critique pas, rien du tout, mais je dis : ils devraient se battre sur des autres points, qui seraient plus avantageux : comme ici, quand on voit, le jour de Noël… Bon, on a eu du chômage et tout ce qui s'ensuit, on a fait un petit réveillon ensemble, mais ça a pas été la grande joie ; et puis après, qu'on nous montre à la télé : faut aider les malheureux en Afrique et tout ça… je suis d'accord, mais c'est toujours nous qui trinquent, c'est toujours les petits qui sont obligés de donner ; moi je dis, le gouvernement, on en paie assez pour que le gouvernement, il paie… C'est pas toujours nous qui doit donner…

Maintenant ça change bien sûr, c'est plus les petits curés dans le temps, qui nous disaient : faut faire attention, t'es pas sage, et ci, et là… Maintenant, ils ont plus de dialogue, c'est plus le même que dans le temps, mais ils ont encore un effort à faire… Et je trouve que les gens, ils arriveraient plus à l'église… parce que, je le redis, c'est pas la peine d'aller à l'église, d'écouter ce que

le curé il dit, et puis de parler du mal de son voisin… si l'autre elle a mis son chapeau de travers ou quoi… Moi je préfère rester dans ma maison…

Si, j'aime bien, comme l'autre fois, on a eu une discussion franche à la préparation de mariage ; parce que premièrement, si je me suis marié à l'église, c'est pour faire plaisir à ma femme, parce que moi je voulais pas ; bon, j'y ai été et je lui ai exposé carrément que j'étais pas d'accord pour me marier à l'église ; il m'a demandé les raisons, je lui ai expliqué : si c'est pour aller là, que j'y crois pas à tout ce qu'il dit, je suis pas d'accord, c'est pas la peine ; il m'a pas donné tort, il m'a pas donné raison, mais il a avoué que vraiment… on pouvait discuter ensemble… et il m'a dit que peut-être on le ferait un jour… Parce que moi je voudrais voir les gens réunis, ceux qui vont à l'église tous les dimanches, et puis discuter avec eux de ce qu'ils pensent ; mais je suis sûr qu'ils n'oseraient pas dire ce que vraiment ils pensent et ce qu'ils font à l'église… Mais moi je suis d'accord d'y aller faire une discussion comme ça, un débat, mais en famille, avec des gens de tous bords… parce que j'ai déjà assisté à des réunions avec des prêtres ouvriers, on est ensemble, on discute… Mais qu'est-ce que j'arrive pas à admettre, c'est les discours qu'on fait à l'église… Bien sûr, celui qui y croit, c'est normal qu'il écoute, mais moi je peux pas, parce que y a des mensonges dans ce qu'ils disent, moi je suis pas d'accord avec ça : bon, on dit : on doit pas voler, pas tuer ; bon, d'accord ; je suis d'accord : je suis contre la violence… Mais le jour que j'ai plus rien à donner à manger à mes enfants… j'ai jamais volé, rien du tout, mais le jour que je suis au bord du précipice, que je peux pas donner une tartine à mes enfants, je suis sûr que j'irai… que je serai obligé de faire un vol ou un truc comme ça… Bien sûr, c'est pas logique ce que je dis là, mais si on est pas aidés…

Elle : Oui, si on a rien pour subvenir, pour nos enfants, si on va voir l'un l'autre, si on va voir notre famille, si vraiment y a personne pour nous aider, on peut pas quand même voir nos enfants mourir de faim sous nos yeux, c'est pas possible… Si on a rien pour subvenir, pour nos enfants, si c'est la dernière chose, ben, on le fera ; même qu'on sait qu'on ne peut pas, on le fera quand même… même si je sais que je n'agirai pas bien, je le ferai…

Lui : Parce que ça revient toujours à un niveau de société : qui on voit à l'église ? Tous les gros bonnets, des Monsieurs, des Madames, ils vont à l'église, pourquoi ?

Le voisin : A la messe, c'est pas les ouvriers que vous voyez, c'est pas les petits malheureux qui vont écouter le curé pendant une heure… moi, je dis, tous ceux qui vont à l'église, c'est tout des faux jetons, tout des hypocrites ; à la messe de midi, qu'est-ce que vous voyez ? Toutes les vieilles bigotes, tous ceux qui viennent faire voir leurs tenues ; c'est ça la religion : les gens qui vont dans les églises c'est pas pour écouter le sermon du curé, c'est pour rencontrer des copines et dire : t'as vu celle-là, la plume de son chapeau, elle est de travers ; pour moi, la religion, c'est tout ça… Faut pas croire : y en a pas un de religieux ici, y en a pas un… prenez un gosse qui fait sa communion à 12 ans, est-ce que, à 15-16 ans, vous le voyez à l'église ? Vous le voyez à l'entrée du cinéma, avec une clope au bec, en train de draguer les petites nénettes… S'il a fait sa communion, c'est qu'il est poussé par les parents, ou bien y a des parents qui disent : tu fais ce que tu veux ; mais le gosse, à 12 ans, il réfléchit pas : si on lui dit : tu fais ta communion, t'auras un vélo, une montre, le gosse, il va faire sa communion… Maintenant, chacun ses opinions…

Lui : Pour moi, c'était ça : j'allais avoir un vélo, une montre, et puis faire un gueuleton ; tout le monde avait des bijoux, tout

ça ; alors j'ai dit : j'vais l'faire ; et puis j'ai pas eu de vélo : ma mère, elle avait pas de sous pour me le payer… C'était comme ça ; pourtant, j'apprenais bien, et tout… C'est après que j'ai changé, quand j'ai travaillé, quand j'ai vu comment ça se passait dans les usines, tout ça, je me suis rebellé… Quand j'ai vu comment les gens ils gagnaient leur croûte… et puis surtout quand on s'est mariés…

Moi, je trouve que c'est pas normal quand vous ramenez votre paie à votre femme, qu'elle est en train de se casser la tête pour arriver jusqu'à la fin du mois ; moi, j'sais pas, en l'an 2 000 c'est honteux de voir ça… Moi, je lutte pour mes enfants, pour ma famille… et pour que tout le monde soit heureux… Je suis dans le syndicat, c'est pas pour m'amuser ; vraiment j'y suis, c'est pour les travailleurs ; ça va faire 6 ans que je suis délégué CGT, mais on est de plus en plus écœurés de voir les gens comment ils réagissent ; bien sûr je ne dis pas qu'on a fait l'Amérique, qu'on a eu la mer à boire, mais on a eu de petits résultats ; mais les gens ne se rendent pas compte : le jour qu'ils l'ont, c'est normal : par exemple, une fille qui n'était pas dans sa catégorie, donc elle perdait 80 000 francs anciens par mois ; on est intervenus, elle a été reclassée à sa catégorie normale ; après on a été la voir, on lui a demandé qu'elle adhère, elle a pas voulu : ça fait plaisir, hein !… Et je suis devenu communiste, c'est en fréquentant les communistes, parce que ça a toujours été eux les premiers ; on avait un problème, toujours eux les premiers qu'on voyait frapper à la porte ; je trouve qu'ils ont raison dans ce qu'ils font. Moi je trouve que le Parti communiste, c'est le seul parti qui défend les travailleurs ; je trouve que ses positions, elles sont claires, et elles sont justes ; ce que je regrette, c'est que les gens lui font pas confiance, lui donnent pas une chance, pour voir…

Les propositions de Georges Marchais, si on lit à peu près… peut-être pas dans le fond du problème, parce que on peut pas aller trop loin… mais je dis que les propositions qu'il donne, c'est déjà une base qui serait valable pour les travailleurs… Et y a pas que pour les travailleurs, y a pour les chômeurs, les femmes qui travaillent pas, les enfants… Et après, y a pour les énergies et tout ce qui s'ensuit… Moi, je trouve qu'on devrait essayer ; on essaie bien avec Giscard d'Estaing pendant 7 ans, et qu'on se trouve de pire en pire…

Le voisin : Question ouvriers, on sera pas plus malheureux qu'on est, parce que Giscard qu'est-ce que c'est ? C'est le capitalisme ; de toute façon, c'est pas lui qui conduit la France, c'est les capitaux ; lui, il est là, c'est un pion.

Lui : Le communisme, ce qu'il veut faire, c'est le socialisme… C'est à dire que, y aura moins d'inégalités ; bon, je ne dis pas que je vais gagner demain 500 000 francs, ça serait mentir, mais que, au moins, on nous donne pour dire de vivre… tandis qu'il y en a, ils ont tout ce qu'ils veulent, ils achètent des bateaux, et tout ça. Moi je dis que c'est pas normal, parce que, qui c'est qui produit ? C'est bien nous qui se crèvent pendant les 8 heures à l'usine ; et les sous, c'est eux qui les empochent… nous on en a une triste expérience ici à l'usine : on est en train de chômer, de licencier, et ici, cette semaine, y a quatre camions qui viennent d'arriver de l'étranger : du Portugal, de la Corée ; tout ça c'est du bénéfice net pour eux : les pantalons, ils reviennent à 15 francs, il est vendu 9 000 balles… Moi, je trouve, c'est honteux… Bon, je dis, des chefs, y en faudra toujours ; des cadres, y en faudra toujours ; des patrons, y en faudra toujours : si y a plus de patrons, on travaillera plus ; mais au moins qu'ils réduisent un peu leur bénéfice et qu'ils pensent à nous un petit peu… Et pour le travail aussi, le Parti communiste, je trouve qu'il a de bonnes résolutions

pour diminuer… Je ne dis pas qu'il va arriver qu'y aura plus de chômeurs, ça c'est pas vrai, parce qu'il faudra qu'il remonte toutes les conneries qui ont été faites ; peut-être qu'il se cassera la tête sur tel ou tel point, ça se peut : il est pas plus fort qu'un autre, mais au moins je dis qu'y a de bons trucs et qu'on doit essayer… si les gens, ils comprennent pas, c'est de leur faute, hein…

Moi ce qui compte dans la vie c'est le bonheur ; je voudrais que mes enfants soient heureux ; moi, j'ai eu une jeunesse : mon père, il est mort de bonne heure ; ma mère, elle a dû travailler ; j'ai pas été malheureux, mais j'ai jamais eu de luxe… Enfin, un luxe pour moi c'est, mettons, aller en vacances : je trouve qu'un ouvrier, il devrait pouvoir se le payer : on a un mois de congé, on touche sa paie, mais dire d'aller en vacances, moi je dis que je n'y arriverai pas… Et un exemple, la télé, elle est en panne, on est là en train de tourner en rond pour savoir si on va l'acheter ou pas, je peux pas l'acheter comptant ; on est là, toudis [72] en train de compter, les crédits, et ci, et là ; moi je dis, en 1981, ben, vingt noms, si on arrive pas à vivre normalement, je trouve que c'est pas normal…

Le voisin : Moi, je trouve que si le Parti communiste, il passerait, on serait moins malheureux ; de toute façon, on serait pas plus malheureux qu'on est maintenant… Le Parti communiste, il a de bonnes résolutions et les gens ils devraient essayer, mais ils ont peur, ils disent : on est pas en Russie ; mais faut essayer au moins ; on essaie bien avec le capitalisme, et on se casse la gueule à chaque coup… non, les gens, ils ont peur du Parti communiste parce qu'il est trop franc, il dit la vérité, il dit carrément ce qu'il pense ; alors les gens ils ont peur, et on a toudis le même résultat… tandis que les autres, ils disent, mais d'une autre manière, tout doucement… Parce que malgré que le Parti

socialiste il se dit parti ouvrier, je ne suis pas d'accord avec lui, parce que y a trop de bases qui ne sont pas claires. Et pourquoi j'aurais confiance au Parti socialiste ? Parce qu'ils feront le même topo qu'avec Giscard.

On dit : la CGT elle est communiste ; la CFDT elle est socialiste : tout le monde dit ça, mais moi je dis que c'est des menteurs : je connais des socialistes qui sont à la CGT et des communistes qui sont à la CFDT : ça dépend l'opinion… les communistes, ils sortent toujours des revendications exemplaires à la CGT ou alors « vice versa »… bon, c'est pas parce que je suis à la CGT que je suis communiste, mais on a les mêmes idées ; moi je dis, c'est à nous d'approuver… moi, demain, la CFDT, elle va sortir une idée, bon, j'aime bien le dialogue, parce que dans mon syndicat on a différentes opinions, y a socialiste, communiste, et même chrétien ; quand on discute, on discute face à face, quelqu'un qui a une bonne idée, qu'il soit communiste, socialiste, tout ce qu'on veut, il a une bonne idée, on la prend ; c'est comme ça que ça devrait aller tout partout… Moi, mon père, lui, il était pas de la religion ; il m'a dit : si tu veux faire ta communion, tu fais ta communion ; si tu veux aller au catéchisme, tu vas au catéchisme ; il m'a pas empêché, mais il pouvait pas voir les curés en peinture ; si, les sœurs il voulait bien, mais pas les curés… mais ma mère, elle, elle est plutôt penchée vers l'Église.

Moi, je suis communiste, mais je crois aux saints : saint Christophe, sainte Thérèse… disons, je me rassure en ayant un truc… Dans ma voiture, y a trois saint Christophe… Mais à l'église, non, j'y crois pas : vous me verrez jamais entrer dans une église, écouter la messe, sinon pour un mariage ou n'importe quoi… et je vais à Vendeville, à sainte Rita, et je ne sais pas si c'est un fait du hasard, chaque fois que j'ai demandé, c'est

arrivé : c'est pour ça que je suis porté à croire aux saints… Une fois, un dimanche, je suis parti, je dis : bon, j'espère gagner le tiercé, j'ai plus d'argent ; j'ai été à sainte Rita, et je reviens, pouf, j'ai gagné le tiercé.

Elle : Faut y croire pour vraiment que ça s'exauce, hein !

Lui : Ben même en y croyant pas, moi j'ai manqué de perdre la petite, là ; je me suis juré, j'ai dit : si elle sort vivante de l'hôpital, je m'en vais brûler un cierge à l'église ; bon, la petite elle est sortie vivante, j'ai dit à moi-même : je peux pas faire autrement, si j'y vais pas, c'est pas normal : j'ai demandé qu'elle soit vivante, elle est ressortie, bon ben c'est tout : j'ai été à l'église, j'ai mis 500 balles et j'ai brûlé un cierge ; peut-être que c'est du hasard, j'en sais rien.

Le voisin : C'est peut-être un fait du hasard, j'en sais pas, mais disons que ça me pousse à y croire.

Lui : Moi, je crois ce que je vois ; comme là, il a demandé quelque chose, c'est arrivé, c'est peut-être du hasard ; mais moi j'ai dit : comme je l'ai demandé, bon ben, je vais aller brûler un cierge, et j'ai été.

Le voisin : de toute façon, on peut croire aux saints sans croire aux curés, hein ! Parce que le curé, qui c'est ? C'est un gars comme nous ; bon, il a étudié un petit peu, il s'est mis curé… mais c'est un gars comme nous, c'est pas un enfant de Dieu, c'est pas Dieu qui l'a formé, non, il est bien sorti normalement comme tout le monde… Le curé, qu'est-ce qu'il fait ? Il vous baratine et tout ça, mais c'est un homme comme nous.

Lui : L'église, ici, elle est en train de s'effondrer, ils n'ont pas de sous soi-disant pour la rénover ; qu'ils disent qu'ils n'ont pas de sous, c'est pas vrai : à Rome, au Vatican, ils en ont des sous ; et quand le pape il s'est pointé à Paris, combien de millions ils ont dépensés pour le recevoir ? Ben, ces sous, ils peuvent pas les

mettre pour rénover une église ? Ou bien pour les donner aux malheureux ; des trucs comme ça, je suis pas d'accord : on se ballade avec plein de bagues et tout ; d'accord, c'est un phénomène ; mais c'est un homme comme un autre ; mais pour les croyants, les vrais croyants, c'est un dieu ; moi je suis pas d'accord.

Le voisin : Dans les personnes âgées vous avez des vrais croyants ; mais les personnes handicapées qui croient vraiment en Dieu, est-ce que vous voyez quelqu'un venir les chercher pour les conduire à la messe ? Vous ne voyez jamais ça ; qu'est-ce qu'ils sont obligés de faire ? Mettre la télé, regarder la messe le dimanche à midi ; les vieux, les handicapés, personne vient les chercher ; et pourtant, eux, c'est des vrais croyants, et on les laisse là ; qu'est-ce qu'ils font ? Ils se résignent à une photo du pape sur le mur.

Lui : Mais tout le monde croit à quelque chose ; je dis : on ne croit pas en Dieu ; mais on croit en quelque chose, on demande, le jour qu'on a peur, mettons, ben on se réconforte nous-mêmes, on essaie d'avoir quelque chose ; on croit en quelque chose puisqu'on dit : j'espère qu'il ne va pas m'arriver quelque chose. On croit, mais on parle à qui ? On ne sait pas ; on croit quelqu'un, faut quelqu'un qui nous soutient ; bon, là, j'ai fait la prière pour la petite, là, en moi-même, je croyais à quoi ? Peut-être pas à Dieu, mais je m'adressais à lui ; bon, peut-être que c'est une coïncidence… On croit, mais je peux pas dire en qui, je sais pas… en dernier recours, quand je suis vraiment que j'arrive à la limite du rouleau, je dis, ben, je vais essayer de faire quelque chose, de demander ; je fais une pensée au Bon Dieu, c'est tout.

Le voisin : Moi je crois aux saints ; ce que je veux, c'est comme beaucoup de personnes, avoir beaucoup d'argent, et pas de soucis à se faire ; parce que je trouve pas la raison que y en a

qui ont tout et que nous on n'a rien ; si on avait un bon Dieu, il ferait pas tant de différences de classes quand même, qu'y en a qui peuvent gaspiller, aller sur la Côte d'Azur, à Nice, gaspiller quinze millions d'anciens francs sur une soirée, que vous, vous travaillez cinq ans pour les avoir ; alors si vraiment y aurait un bon Dieu il dirait : non, c'est pas possible, on va partager au moins la moitié du gâteau.

Lui : Là-dessus, moi je tiens avec lui : y aurait vraiment un bon Dieu, il devrait plus y avoir de guerres, plus d'enfants malheureux, plus de petits enfants qui meurent à 3-4 ans, ou 3 mois ou 1 mois… et puis que les gens ils soient heureux ; je dis pas nager dans l'argent, mais du moins vivre, et puis, pas de guerres, pas de bombes et tout ça… On dit : il est ressuscité : cette histoire-là, j'y ai jamais cru ; il descendrait, il dirait : bon, allez, on arrête tout, hein ; faut pas déconner : on confisque les tanks, on confisque les bombes, et tout… Et comme j'ai dit tout à l'heure : quand j'entends le curé dire « Dieu l'a rappelé à lui », un p'tiot de cinq ans ; moi, ça me met hors de moi : à cinq ans, qu'estce que le p'tiot il a besoin d'aller retrouver le bon Dieu ? Il demande qu'à vivre… là-dessus, je suis pas d'accord… La résurrection, non, j'y crois pas. On revient sur terre ? Et on revient en quoi ? On revient en gens ? En chien ? En chat ?

Le voisin : Et l'ouvrier, il revient comme quoi ? Comme crapaud ? Et celui qui a du pognon, comme quoi qu'il revient ?… Là-bas en haut, si c'est comme ici sur terre… L'ouvrier c'est un brein [73] de chien, qu'est-ce qu'il revient ? Comme un brein… et le mec qui a du pognon, il revient comment ?… Je parle peut-être sèchement, mais quand même, hein ?

Lui : Et le paradis ? Les catholiques, ils y croient au paradis. Mais comme ma mère elle disait, il n'a jamais un qui est revenu pour dire s'ils étaient bien.

Le voisin : Et si jamais je me confesse au curé, qu'est-ce qu'il va me dire, le curé ? Il va faire parvenir une lettre au Bon Dieu ? Je vais lui dire tous mes péchés, mais qu'est-ce qu'il va me dire ? Il va me dire : Oui, mon fils, je vous comprends. Et après, qu'est-ce qu'il va faire ? Il va le garder à lui-même ?… Bon, admettons, il me pardonne ; après je m'en vais au tribunal, je dis : J'ai tué celle-là ! Qu'est-ce qu'ils vont me faire ? Le curé, il m'a pardonné, mais eux, ils ne pardonnent pas. Bon, c'est comme quand vous êtes condamné à mort ; le curé il arrive, il dit : Mon fils… pitié… et ci et là… mais l'autre, il sera tranché quand même. Et où il va le gars qui a sa tête tranchée ? Au paradis ou en enfer ?… Si c'est comme les Indiens, il va pas aller au manitou, puisque les Indiens ils sont brûlés soi-disant.

Lui : Non, vous êtes dans une boîte et puis on en parle plus ; on vous fait un trou et puis des fleurs, c'est tout.

Le voisin : Y a l'âme qui vit ? C'est ça ?… Non, quand vous êtes mort, on vous met dans un cercueil, tout le monde pleure, et on vous apporte des fleurs… quand vous êtes mort, vous avez pas besoin de fleurs, vous les voyez pas, les belles fleurs et tout ça… et par contre, avant, vous êtes vivant, vous êtes dans la merde, tout le monde rigole de vous, tout le monde est bien content, y a personne qui vient vous dépanner quand vous êtes dans la merde.

Elle : C'est à ce moment-là qu'on aurait besoin de quelque chose, pas après.

Le voisin : Et pendant des années, on vous dit : celui-là, c'est un fainéant, un ivrogne et tout, et le gars il meurt, on vous dit : ah ! ch'étot un bon gars, ch'étot un malheureux…

Lui : Et alors, mi, j'vas surveiller ma p'tiote, et puis quand il manquera quelque chose, j'vas redescendre ? Le jour que je m'en vais, elle [74] va se retrouver toute seule avec deux gosses, qui

c'est qui va les nourrir ? C'est pas parce que je serais au paradis que, eux, ils vont bien vivre, hein ?

Elle : Il va pas revenir sur terre avec nous, c'est pas possible.

Lui : Je vais pas revenir, et puis en cachette, j'vas aller mettre des trucs sur la table, et puis j'vas dire :

bon, je reviendrai demain…

Elle : Parce que, si on revit, mais si c'est pour revivre ailleurs, au paradis, c'est pas la peine.

Lui : Y a eu assez de morts dans ma famille, on connaît l'expérience, hein ! Comme il a dit : y a jamais personne qui est venu demander si on avait à manger ; ah, quand on est mort, si, on met plein de fleurs, des plaques et tout ; bon, et après on en parle plus.

Le voisin : Et la Toussaint, qu'est-ce que c'est ? C'est le truc des faux jetons parce que quand ils sont vivants, y avait peut-être personne pour le regarder et puis, à la Toussaint, on dit : qu'est-ce qu'on fait ce midi ? ben, on va aller faire un tour au cimetière ; alors on apporte une fleur… C'est pas quand il est dans le trou qu'il faut faire ça, c'est quand il avait besoin de quelque chose… J'sais pas, mi, l'bon Dieu, à quoi il sert ; il sert à rien, pour moi c'est une légende. Et comment ça se fait qu'y a trente-six dieux ? Nous, on a un dieu ; les Algériens, ils ont Allah ; et les autres, ils ont quoi ? Et pourtant, Allah, il a pas porté sa croix dans le désert… et qu'est-ce qu'ils font là-bas en haut ? Ils jouent à carte, Allah, Mahomet, l'bon Dieu ? Et de temps en temps, ils disent : on s'ennuie, qu'est-ce qu'on va faire ?

Lui : Y a un truc que j'ai jamais compris au catéchisme, que j'ai jamais osé demander au curé ; on dit : le Bon Dieu, il était le premier sur la terre ; il est arrivé je sais pas d'où, mais il est arrivé et il a fait Adam et Ève ; avec quoi ?… Ils ont arrivé sur terre, ils ont bien arrivé de quelque part, non ?… On dit que c'est Dieu qui les a fait, mais comment il a fait ?

Elle : Avec qui ?

Lui : C'est ça que j'ai jamais pigé… Bon, après, tout le monde il s'a fait…

Elle : On a arrivé comme ça ?

Lui : Bon, après, il a vu que la terre, elle était mauvaise ; les gens ils étaient mauvais ; bon, il a tout fait arrêter… Bon, après, son fils il a arrivé ; il l'a fait faire avec Joseph et Marie… Bon, mais c'est pas à lui cet enfant, c'est à Joseph… Bon, après, il est reparti, il restait plus que Jésus-Christ… Mais si vraiment qu'il aurait été Dieu, il serait pas mort sur la croix… Bon, il est ressuscité, et où qu'il est parti ? Il nous a laissé tomber, non ? Il a laissé la terre vivre au jour le jour… et c'est de là que l'Église elle vient : on a fait un symbole, on a dit « peut-être qu'on a piqué le corps », on a dit « c'était le dieu »… Bon, après, y a eu des apôtres, y a eu des curés ; on a fait un symbole, on a fait des églises ; pour moi, c'est ça… parce que si vraiment ça aurait été le dieu comme on le dit, il nous aurait pas laissé tomber : y a la guerre, on a des morts, on a tout ce qu'on veut… alors on va à l'église, on fait une prière et on dit « ça va aller mieux demain » : c'est ça que ça cloche.

Le voisin : Et à Lourdes, sainte Bernadette, comment ça se fait, on voit à la télé : y en a 4 000 qui y ont été, y en a 70 que vraiment ils ont eu un truc, alors, comment ça se fait ? C'est que le Bon Dieu, il peut pas tout faire ? Ou sainte Bernadette, elle peut pas tout faire ?

Lui : L'autre fois, j'ai discuté avec une fille qui va à Lourdes, bon, c'est des croyants ; elle disait : si tu vas à Lourdes que tu n'y crois pas, c'est pas la peine d'y aller ; quand on va là-bas, faut que t'y crois vraiment, et le miracle – si miracle il y a – il se produit… bon, je me tâte ; peut-être que ça peut arriver, hein !

Comme des handicapés, soi-disant qu'ils ont pu remarcher et tout ça…

Le voisin : Mais de quoi elle vient, la croyance ? T'y crois, t'y crois, et puis que ça arrive rien, y a un moment, t'y crois plus… et comme les trois quarts du temps, ça arrive jamais…

Elle : Ben voilà, on espère et y a rien qui arrive, c'est pour ça qu'on se détache : à force d'y croire et qu'y a rien qui vient : on a que des soucis ; alors, j'y crois plus, parce que le Bon Dieu, il fait rien pour nous. J'ai voulu me marier à l'église, et puis à quoi ça a abouti ? À rien.

Le voisin : de toute façon, celui qui croit, c'est celui qui a du pognon ; il a pas de soucis à se faire : le gars, il se lève, il dit : il me rentre encore 10 millions, où est-ce que je vais les mettre ? Il croit parce que tout lui sourit ; tandis que nous, qu'est-ce qu'on va croire ? On y croit, et puis il arrive un moment, y a rien qui se fait, on y croit plus.

Lui : Oui, il nous a laissé tomber : il nous a laissés comme on était, dans la méchanceté, et de pire en pire, il aurait voulu vraiment, il aurait pu nous empêcher ; y aurait un bon Dieu, la terre, elle tournerait pas comme ça.

Le voisin : Et Jésus-Christ, de toute façon, tout ce qu'on en sait, ça vient d'où ? Ça vient des livres ; et c'est qui qui a écrit les livres ? C'est pas celui qui l'a connu ; c'est une légende pour en finir.

Elle : C'est un homme célèbre : on en parle.

Lui : Bon, on arrive à 8 ans, on nous sort des bouquins : Jésus-Christ, il a fait ci ; Jésus-Christ, il a fait ça ; ce que j'ai appris, c'est ce qu'on m'a dit ; et celui qui me l'a appris, c'est qu'on lui a dit aussi, et ainsi de suite.

Le voisin : Et dans 1 000 ans, ça sera toujours pareil.

Lui : C'est pour ça que je dis : c'est une légende.

Le voisin : Parce que lui aussi, certainement qu'il avait pas que des qualités.

Lui : On dit : il était pas méchant ; fallait pas faire mal à une mouche, fallait pas pécher, pas mentir, fallait pas tuer, fallait pas voler.

Le voisin : Lui aussi, il a quand même mordu dans le fruit défendu, non ?… Il a quand même dû faire un enfant à une femme…

Lui : Moi je dis : c'est une légende… un p'tiot, son père lui dira de croire en Dieu ; un autre, son père lui dira de pas croire en Dieu… et à l'école, on apprend l'Histoire de France : Napoléon, Jules César et tout ; pourquoi on apprend pas comment le dieu il est venu, qu'est-ce qu'il a fait ?… Au catéchisme, tout le monde y va pas au catéchisme ; on y va parce que le père il veut qu'on y va, ou il dit : n'y vas pas… Moi, je dis : ils ont fait une légende ; après, on a instauré des bonshommes, on a fait ci, on a fait là, et hop, l'Église, elle est née comme ça… Parce que dans le temps, y avait pas de curés, c'étaient les apôtres : ils se baladaient dans un désert, et puis ils prêchaient le livrelà : la Bible ; bon, après, y a eu des curés ; et les curés, ils ont existé au bout de combien de temps ?… Jésus-Christ !… Y a peut-être existé un type qui avait une âme pas comme les autres ; parce que, à lire les bouquins, c'était un type : y en a qui mouraient de faim, il coupait le pain : y en avait 50 kg : c'est magnifique quand on entend ça… Bon, peut-être que c'était un type qui était vraiment pour les malheureux… Bon, après, il a voulu peut-être trop faire ; on l'a crucifié pour le faire taire… Et puis on a mis une légende là-dessus : c'était le dieu, il est ressuscité… Qu'est-ce qui dit qu'on a pas pris le corps et qu'on l'a mis ailleurs ?… Je dis pas qu'il a pas existé ; je dis : peut-être qu'on a pris un bon type qui était là, vachement bien sympathique pour

le monde où il était, et ils en ont fait une légende : c'est de là que ça a venu… et c'est devenu un commerce… et puis après, on a mis le pape au pouvoir et ci, et là… et le pape, j'ai rien contre lui, mais quel pouvoir il a dans le monde ? Bon, il fait son discours : arrêtez de faire la guerre, en Iran ou ailleurs ; est-ce qu'ils l'écoutent ? Il dit aux Polonais : allez, doucement ; faut pas faire le con ; c'est tout ce qu'il peut dire… et le pape, on le vénère, bon, chacun ses opinions : des gens, ils se mettent à terre, ils embrassent sa jupe, ou bien sa botte… mais qu'est-ce qu'il peut faire ? Il se promène, il fait son discours ; il peut rien faire d'autre ; il dit : arrêtez la guerre ; le chef du gouvernement, il l'envoie chier et c'est tout… On le reçoit, pourquoi ? Parce que c'est le pape… Et pourquoi le Vatican, c'est à Rome ? Pourquoi ça serait pas à Paris ou ailleurs ? Moi, je dis : un pape, ça sert à rien ; c'est un chef, c'est tout : y a un curé qui a une opinion différente avec le pape ou avec l'Église, il se fait limoger… Moi je dis que le curé, il a le droit de parler.

Le voisin : C'est un patron ; et puis les curés, c'est des ouvriers ; et si t'es pas content, dehors ! C'est comme partout.

Lui : Jésus-Christ, je te dis pas qu'il a pas existé ; mais ce que je crois pas, c'est les pouvoirs qu'il avait, qu'on nous a appris : bon, il a fait ouvrir la mer : c'est un beau film, c'est formidable : tout le monde, il passe ; et puis les Romains, ils se font casser la gueule ; c'est bien, hein !… Un type comme ça, moi j'en voudrais un tous les jours ; mais si il aurait vraiment cette puissance, premièrement, il serait pas mort… à moins qu'il serait, comme on dit, ressuscité… et puis, il ne laisserait pas faire ce qui se passe en ce moment tout partout… Non, moi je peux pas croire des trucs pareils : bon, mettons, un soir, je vais me retrouver ici avec tout ce qu'il reste à la maison, deux pommes de terre à l'eau et la moitié d'un sauret [75] ; je vais me mettre à genoux, je vais

dire : donnemoi un kilo de pommes de terre et un rôti ; alors, ce jour-là, si je vois ça sur ma table, je dis : vingt dieux, là, je cours… mais le jour qu'on avait pas de sous – bon, je suis pas contre l'Eglise : celui qui y va, c'est son problème ; moi je peux aller faire un billard ou bien boire un demi – mais je dis : quand on est dans la merde, y a personne qui vient nous dire : tiens, t'as faim, t'as besoin de 100 balles ; non : tu te démerdes, et puis c'est tout… Si, les prêtres ouvriers, c'est des bons ; ils viennent chez moi, on va chez eux, on est bien copains, je les aime bien, et c'est tout ; mais c'est rare qu'on discute religion : on dit ses points de vue et puis c'est tout, on arrête là… C'est des copains, on discute : si je suis pas d'accord, ben, ils m'expliquent, et moi, je leur explique ma version, et puis c'est tout… Maintenant ils vont en manif, ils vont partout ; ils ont une décision à prendre, ils la prennent, ils ne se cachent pas ; mais ils prennent pas parti : mettons, y a une manifestation pour les licenciements, qu'y a le Parti communiste, le Parti socialiste ou n'importe qui, ils prennent pas parti pour le Parti communiste, pour la CFDT ou n'importe quoi ; c'est eux, ils représentent l'Église, c'est tout… Mais ils n'ont pas d'engagement profond, et même qu'ils en ont un, ils le disent pas ; moi, j'ai ma copine, elle fait partie de la CGT, c'est une sœur ouvrière, mais je ne saurais pas dire, franchement, de quel bord elle est : on en discute jamais ; elle sait de quel bord je suis, moi, mais moi, elle, je ne saurais pas le dire : mettons je vais lui donner un tract du Parti communiste, elle va le prendre ; un tract du Parti socialiste, elle va le prendre ; n'importe quoi, elle va tout lire ; et puis elle critique : si, mettons, le Parti communiste il a fait une connerie, elle me le dit : t'as vu, il aurait pas dû marquer ça : c'est pas vrai, c'est pas bon ; si le Parti socialiste il a fait une connerie elle me le dit ; mais elle prend pas parti et franchement, on saurait pas dire de quel bord elle est. Quand elle a été embauchée, per-

sonne ne savait que c'était une sœur ouvrière ; mais comme il y a toujours des fuites, c'est arrivé aux oreilles du patron ; le patron, il l'a convoquée dans son bureau, il lui a dit : paraît que vous êtes sœur ouvrière ; elle a pas pu le cacher ; « bon, ben, il dit, tant pis, maintenant il est trop tard, je vous ai embauchée », mais autrement si il l'aurait su, elle aurait pas été embauchée… et en quel honneur ? Y a Jacques, trois fois licencié ; chaque fois qu'ils ont su que c'était un prêtre ouvrier… Ben, c'est des gars, ils sont vachement intelligents, ils fourrent leur nez partout, alors on les fout en l'air… Mais les prêtres ouvriers, ils ont vraiment évolué, hein, ils viennent du côté travailleurs.

Le voisin : C'est comme Jésus-Christ, on l'a crucifié pour le faire taire : parce que peut-être ils ont vu qu'il en faisait de trop, ils voyaient qu'il était trop penché sur les malheureux, il voulait rendre les gens heureux, bon ben ils ont dit : on va arrêter les frais : ils ont acquitté le bandit-là : Ponce Pilate, c'est pas ça ?… pour le crucifier à sa place… Les prêtres ouvriers, ils peuvent plus les crucifier, alors, ils les licencient. Et Georges Marchais, il est pour les malheureux, on va le crucifier peut-être ?

Lui : Moi, la première fois que j'ai été surpris, y avait une manif quand on a fermé Jupiter Denain, qu'est-ce que je vois arriver ? l'abbé P… vingt dieux, je le revette [76] encore : il s'a mis avec nous, en première ligne ; ben, il m'a choqué, hein ; j'ai dit : vingt dieux, pour un curé, faut le faire hein ! C'est pour ça, je vous dis, je suis pas contre l'Église… Et nous, on prend la sœur là, pour faire les piqûres ; elle vient, mais c'est pas comme une infirmière ; elle nous parle ; elle passe ici dans le quartier, elle vient nous dire bonjour ; c'est pas le même que dans le temps… moi je me souviens, quand j'étais petit, on faisait le con, le curé, il arrivait, il nous punissait, et ci, et là… maintenant, c'est plus le même…

Le voisin : de toute façon, maintenant, on ne voit plus de curé suivre un enterrement avec sa longue robe, hein ; maintenant on voit le curé monter dans son auto… Pour moi, le curé, c'est un gars, il savait pas où aller, il s'est mis dans l'Église, c'est tout…

Lui : Pour en revenir aux prêtres ouvriers, ils travaillent, ils ont des boulots pénibles comme nous ; et le gars, là, tout ce qu'il avait fait de mal, c'est de se mettre délégué à la CFDT ; un mois après il était licencié ; il a choisi de défendre les travailleurs, on le met dehors… et y a pas que lui : j'ai eu un prêtre ouvrier, il avait distribué un tract à la sortie de l'usine, il était délégué syndical : un mois de mise à pied ferme… Parce que, à l'usine, vous faites votre boulot, on vous dit : toi, vas là ; toi, fais ci, fais ça… Oui, oui, oui, d'accord… Mais le jour où vous dites : oh là, doucement, je suis pas une bête ; alors là, ça y est, vous êtes rectifié, vous êtes dans le collimateur ; celui qui fait le toutou, il est pas emmerdé… Nous, on a des jeunes apprentis, bon, ils sont arrivés ; ils croyaient les visser ; le premier jour, ils se sont engueulés avec les chefs et tout… Mais vous savez, ça traîne pas : ils arrivent à mettre les gens l'un contre l'autre, pour en finir, on se bouffe la gueule : c'est ce qui se passe avec les syndicats ; pendant ce temps-là, lui, il est tranquille, il empoche ; les augmentations de salaires, on verra ça plus tard… Et c'est pour ça que je dis : l'ouvrier, il serait moins con, ça n'arriverait pas : on se battrait tous ensemble, on dirait : on en a marre, on veut plus de vous, ben c'est tout : parce qu'on est quand même plus d'ouvriers que de cadres et de patrons… Et Jésus Christ ? Ça revient au même que maintenant : il a vu qu'y avait trop de différences : en ce temps-là, c'étaient les rois fainéants, et les pauvres, ils n'avaient rien du tout, c'est tout juste s'ils avaient une maison, tandis que les gros, les rois et tout ce qui s'ensuit, c'étaient des seigneurs.

Le voisin : Mais qu'est-ce qu'il fait, Jésus-Christ, pour les pauvres en ce moment ? Dans le temps, il a peut-être fait quelque chose, mais maintenant ?… Peut-être qu'il est en retraite… Il est peut-être parti en week-end maintenant…

Lui : Moi, je crois en ce que je vois. Je crois à mi.

Elle : On est réaliste.

Lui : Quand je touche ma paie, je me dis : on va essayer de vivre, donner quelque chose à manger aux p'tiots, qu'ils soient pas malheureux ; si on a assez de sous, on s'acatera [77] un pantalon ou une veste. Je m'en vais travailler, je rentre le soir à 6 heures, je mange, je m'en vais me coucher, je fais toudis [78] le même : ça fait 6 ans qu'on est mariés, on a jamais été au cinéma ; quand on se paie quelque chose c'est que vraiment on peut pas faire autrement, et puis à crédit en supplément… Pour moi, c'est pas une vie… Et vous avez déjà été à l'hospice ? Moi, quand je suis là, je suis malade : le vieux qui lave l'table pour avoir cent francs pour sortir ou quoi… On les met là comme dans un camp de concentration…

Le voisin : de toute façon c'est comme tout. Là y a une maison de retraite, mais qui c'est qui peut y aller ? Ils paient 32 000 balles par jour. C'est des cadres supérieurs qu'y a là-dedans, c'est pas celui qui s'est crevé le cul au fond de la mine pendant 30 ans, avec sa pension de misère. Le gars qui a du pognon, quand il naît ou n'importe quand, il a le droit à tout ; même quand il est vieux, il va dans une maison de retraite, il se la coule douce ; tandis que les malheureux qui se sont fait crever pendant une vie entière, on les parque à l'hospice, et si t'es pas content, allez, hop, chez les fous, ou n'importe quoi… Bon, là-dedans, qu'est-ce qu'il fait le Bon Dieu, hein, qu'est-ce qu'il fait ? Ben, il fait rien ; il regarde son paradis ; il fait rien.

Lui : Il leur donne peut-être un réconfort moral, mais un réconfort moral, c'est pas ça qui nous sauve, hein ?

Le voisin : Et celui qui sait pas payer ses impôts, on lui prend son mobilier ; le Bon Dieu lui donne un réconfort moral, hein ?

Elle : Ça lui rend pas ses meubles.

Lui : Parce qu'un réconfort moral, on peut en donner à tout le monde, hein ! On peut dire : allez, p'tiot, te fais pas de bile, ça ira mieux demain.

Le voisin : Non, je vous le dis carrément, ce qu'il faut faire, c'est une bonne révolution. Je suis pas anarchiste, hein ! Mais ce qu'il faut faire, c'est retourner tout ça… Comme on dit : les communistes, on parle de la Russie et tout ça… Qui c'est qui a déjà été en Russie ? Personne ! On ne sait pas comment ça se passe ; tous ceux qui veulent se barrer, là-bas, c'est tous ceux qui ont du pognon ; parce que là-bas, on partage ; alors, celui qui a du pognon, ça ne lui plaît pas hein !

Lui : Bien sûr, et puis le Français, il est pas partageur. Même à l'usine on le voit : vous allez gagner 2 000 francs de plus que votre copain – parce que nous, y a des primes – l'autre il va vous faire la gueule – ils sont pas partageurs.

Le voisin : Et moi, le bon Dieu il m'a pas donné un réconfort moral, là : on travaillait tous les deux dans la même usine : treize ans que je travaillais là-dedans… Y a ma femme qui s'en va à 6 heures du matin, elle rentre à 6 heures du soir, et puis moi, on m'a foutu en l'air au bout de 13 ans, et je suis là, je fous rien, c'est un réconfort moral ? Qu'est-ce qu'il me donne, le Bon Dieu ? L'Assedic ? Qu'est-ce qu'il me donne ?… Ou bien peut-être que j'ai tellement péché qu'il m'en veut. Il m'a dit : repose-toi, t'as trop travaillé. Non ? Quoi, c'est vrai ! Parce que les gens ici, ils voient que je travaille pas, ils voient ma femme travailler, qu'est-ce qu'ils disent ? Li, il a la belle vie ; sa femme, elle travaille ; li,

il fout rien. On va pas le dire devant vous, mais derrière ça sera dit, de toute façon. Alors, qu'est-ce qu'il me donne, le Bon Dieu ? Rien.

Lui : Si on veut s'en sortir un jour, ben, faut changer. Mais si on reste avec la même racaille, ça viendra jamais.

Le voisin : de toute façon, c'est une mafia qu'y a en haut, hein ! Le gouvernement c'est la mafia, hein ! Vous, vous allez voler un truc, du lait pour votre gosse, on vous fait passer au tribunal ; tandis que le mec qui passe des kilos de drogue, si c'est un gros bonnet, on va le laisser : alors là, le Bon Dieu, il lui donne un truc moral à lui ; parce que celui qui se fait pincer, c'est le petit, hein, c'est jamais celui qui récolte le blé. Où est-ce que vous voulez que le Bon Dieu il est, là ? C'ti qui trinque, c'est toudis le petit, c'est jamais celui qui a les capitaux. parce que – c'est malheureux de le dire –, mais le seul truc qui est logique, c'est le cancer ; parce que, vous avez du pognon ou vous en avez pas, si vous attrapez la maladie comme ça, ben vous y passez, hein ! Le Bon Dieu, il peut pas intervenir, il peut rien faire : que t'as du pognon ou que t'en as pas, tu crèves quand même. C'est malheureux de le dire, mais c'est peut-être le seul truc de vraiment logique : regardez : Steve Mac Queen, Segard, ils y sont passés quand même.

Lui : Regardez l'Amérique ; Carter, il a fait une politique pendant 4 ans, que les Américains ils ne veulent plus ; bon, ils ont changé. Ben nous, si les gens ils seraient moins cons, on essaierait de changer. Je dis pas, malgré que je suis au Parti communiste, je dis pas que le Parti communiste il va faire des miracles, mais au moins qu'on essaie : on sera pas plus malheureux qu'on est maintenant.

Le voisin : Y a personne qui a été en Russie, de toute façon, moi, je vois bien qu'en Russie y a pas de bon Dieu et puis ils

vivent quand même, les gens, non ? Y a pas de Jésus, y a pas de tout ça, ils y croient pas.

Lui : Ben si, la Russie et la Pologne, ils sont vachement chrétiens, hein ! Mais ce qui se passe c'est que les gens, ils sont mal informés : on vous dit : en Russie, si vous avez deux poules, on vous en prend une et on la donne à un autre, c'est pas vrai. Ce qu'y a, c'est que tout le monde est à peu près dans les mêmes lignes, quoi : bon, on fait 8 heures, on fait 8 heures, on gagne autant, on mange autant. Ils sont quand même encadrés, c'est tout : y a pas de gros monsieurs qui arrivent, qui ramassent tout : même les patrons, ils sont serrés, ils peuvent pas faire ce qu'ils veulent : le patron, s'il a envie d'aller acheter une usine à Tataouine, on lui dit : non, rien à faire, tu restes ici ; moi je trouve, c'est logique, c'est ce qu'on devrait faire ici. Mais ça, les gens ils comprennent pas.

Le voisin : de toute façon, les gros, ils sont poussés par le gouvernement, c'est pas Giscard, hein, qui va…

Lui : Non, c'est les gros qui dirigent le gouvernement.

Le voisin : de toute façon, ils s'en foutent, ils vont ouvrir des usines en Grèce ou ailleurs : le froc, il revient à 1 000 balles parce que là-bas ils sont payés à combien ? À 20 000 balles par mois ; alors, ça les intéresse, ça leur rapporte ici. Mais nous, qu'est-ce qu'on en profite ? Nous, qu'est-ce qu'on fait ? On va pointer à l'ANPE tous les mercredis ; parce que, quand vous avez travaillé pendant 13 ans dans une usine et que tous les mercredis vous êtes obligé d'aller pointer comme un mendiant, ben là, le Bon Dieu, il m'aide pas moralement, là, il m'aide vraiment pas du tout, hein ! Parce que pour moi, c'est faire passer les gens pire que des bêtes, quand vous allez à l'Assedic pour demander votre dossier et que tout le monde pousse pour passer dans les

premiers, c'est quand même un malheur ; en 81, c'est normal de voir ça ? Et le Bon Dieu, qu'est-ce qu'il fait là ?

Lui : C'est comme les banques, ma femme elle y va pour la Carte bleue, on lui dit : c'est pas fait pour des gens comme vous : fallait avoir 300 000 francs d'avance. Et l'autre fois, je vais à la direction – parce que du coup qu'on est viré, faut que vous attendiez cinq jours pour avoir votre argent – je vais à la direction, je dis : écoutez, moi j'ai besoin de sous, il me faut des sous. Elle dit : comment ça se fait ? Vous pouvez pas laisser de l'argent de côté sur votre compte ? Je dis : eh ! oh ! Combienje gagne ? Eux, c'est des cadres supérieurs, ils font 800 000 balles par mois, mais nous, on peut pas se permettre.

Le voisin : Et quelle différence d'un cadre supérieur et d'un ouvrier ? On a tous les deux deux jambes et deux bras. Le Bon Dieu il nous a fait tout le monde pareil. On demanderait pas mieux de mettre des sous de côté. Moi, je veux bien mettre 500 000 francs de côté par mois et avoir 3 carnets de chèques, ça me dérange pas, et je peux même encore aller brûler un cierge en sortant du PMU… Oui, c'est vrai, brûler un cierge à l'église, j'y ai été, mais j'y ai été un lundi, parce que le dimanche, j'irai pas : le dimanche, c'est tous les gros culs qui sont là-dedans, et le curé, qu'est-ce qu'il fait ? Amen Dobiscum ; il boit son petit verre de vin blanc… Moi je dis, l'église, c'est un truc de bigotes… les capitalistes, ceux qui ont du pognon.

Lui : Je vais vous expliquer une histoire encore, ça c'est vieux : y avait la CFTC ; c'était la CFDT : c'est là qu'ils se sont coupés en deux ; et en quel honneur ? En quel honneur, c'est que, à l'usine, on se battait avec le patron, et le dimanche, qu'est-ce qu'on voyait ? La CFTC assise à côté du patron, en train de discuter ; c'est là que ça a venu, la scission. Moi je dis pas qu'il faut pas dire bonjour à son patron, mais si c'est pour dire de se battre

à l'usine et puis après d'aller à l'église et dire : bon allez, t'es mon copain ; c'est pas normal. Moi je dis : ils vont à l'église, c'est pour leur chapeau, c'est pour leur toilette, mais ils y croient même pas. Moi, j'ai un cadre, à l'usine, un cadre supérieur ; il appartient à la chorale, il vient d'aller en Allemagne faire un concert de chants dans l'église, là, il va à l'église tous les dimanches et c'est le plus peau de vache qui peut exister : à l'usine, il peut pas saquer [79] les ouvriers, tout ce qu'il peut leur faire, il leur fait. Et puis on appelle ça un chrétien ? Ben c'est honteux de voir ça, honteux. Tous les dimanches, il est là à l'église en train de chanter, de faire ses prières ; quand je vois des mecs comme ça, c'est écœurant.

Le voisin : Et c'est le plus pourcheau [80] qui peut exister aussi ; parce que c'est une usine de jeunes filles… C'est le plus salaud ; et pourtant il fait la chorale, là.

Lui : Alors mi, je me demande où est-ce qu'ils sont les chrétiens, y en a plus beaucoup, hein ! Parce que c'est tous au plus fumier dans le monde qu'on vit. Parce que qu'est-ce que c'est d'être chrétien ? Mi, j'y suis, chrétien : j'ai fait m'communion, min baptême, je baptise les petits, je rentre à l'église, je brûle un cierge de temps en temps. Mais le vrai chrétien, c'est quoi ? C'est pas parce qu'il va faire une prière que c'est un vrai chrétien, je peux aussi bien le faire dans ma chambre, m'prière. Un chrétien, qu'est-ce que c'est ?

Le voisin : de toute façon, y a plus personne qui y croit parce que y a rien qui change : c'est toujours la merde. Disons que on dirait bientôt qu'y a qu'un seul dieu, un dieu pour les riches.

Lui : Vous allez mourir, vous n'avez pas de sous, est-ce que vous allez avoir un cercueil convenable ? Qu'est-ce qu'on fait ? On vous met dans une boîte blanche, sans peinture, sans rien, sans croix, et on vous fout au cimetière. Et en quel honneur ?

C'est pas normal : c'est pas parce que vous n'avez pas de sous que vous pouvez pas être enterré dignement… Nous, on a eu le tour avec une tante : un cercueil en bois blanc, même pas une croix.

Le voisin : Et pourquoi on doit acheter les terrains au cimetière ? Et si vous n'avez pas de sous, au bout d'un certain temps, on vous largue. Et où est-ce qu'elle est partie, l'âme de celui qui est dans le trou ? Elle est partie au paradis ? non, en enfer ? Non, mais où elle est partie, l'âme ? C'est dur, hein ?

Lui : Les vrais chrétiens, c'est dans les travailleurs qu'on les a. Bon, on n'a rien contre l'Église ; mais nous, ce qui nous répugne, c'est les gros bonnets assis leur cul sur un banc à l'église, et puis raconter des conneries ; nous, quand on a quelque chose à dire, on le dit franchement et puis c'est tout. Parce que y a une barrière entre nous et les gros et ce sera toujours comme ça ; ils n'ont pas le courage de dire ce qu'ils pensent.

Le voisin : Mais pourquoi les ouvriers c'est des vrais chrétiens, c'est parce qu'ils espèrent toujours, alors ils

croient. De toute façon, c'est pas parce qu'on va pas à la messe qu'on n'ira pas au paradis, non ; tandis que ceux qui vont à la messe, ils vont en enfer, avec toutes leurs conneries qu'ils racontent là ; parce que, eux, c'est de l'hypocrisie qu'ils font ; parce que nous, on y croit, mais intérieurement.

Lui : Parce que, admettons, on paie un truc aux petits, un bonbon ou n'importe quoi, vous savez que vous n'avez pas beaucoup de sous, vous lui payez, c'est un geste, tandis que, eux, ils arrivent, le p'tiot il a 17 ans : tiens, on va acheter la moto-là, elle fait un million, vas-y. Pour eux c'est rien, ils ont qu'à mettre une signature sur le cahier de chèques et on y va, le p'tiot il a tout, ils sont pourris ces p'tiots. Tandis que nous, quand on le fait, c'est vraiment qu'on a envie de le donner ; parce que, eux, le p'tiot, il

dit : « gna-gna, je veux une moto », Ben, tiens, va acheter la moto, tu m'emmerdes plus, c'est tout. Tandis que nous, on le donne, c'est dur, mais on est content quand on lui donne. Moi, je vois bien, quand je reviens de travailler, je lui ramène pas grand-chose, un paquet de bonbons, ben, c'est tout, il est heureux, il tourne autour de la table, il est content.

Le voisin : Et pourquoi le pape il roule pas en 2 Chevaux ?

Lui : Pourquoi on déroule un tapis rouge quand il descend de l'avion ? C'est pour en revenir au même, là, c'est un symbole : c'est le bonhomme qu'on a mis là ; enfin, tant mieux pour lui : il mange bien et puis tout… Et je vais encore vous en dire une : une fois, j'allos au presbytère pour vir le curé ; je sonne au presbytère, il étot midi ; c'étot pour le mariage : rentrez ! Ils sont là en train de dîner. Je rentre là. Vingt dieux ! ça m'a cisaillé : une table, elle fait jusqu'à la cuisine, ils étaient tous attablés, et c'étot pas du litre, hein ! Et de la musique… Bon tant mieux pour eux, hein. Mais est-ce que le lendemain, j'aurais été, j'aurais dit : il me faut 5 000 balles pour faire à manger, est-ce qu'ils me l'auraient donné ? J'ai jamais essayé hein !… Mais faut avoir des logiques, je me dis ; parce que, un gars qui dit, qui prêche : faut pas faire ci, faut pas faire ça, d'accord, mais li le premier c'est à li de le faire… C'est une belle politique de dire : faut aider ton prochain, mais c'est à eux de le faire… Les communistes, ils aident les travailleurs, hein !

Le voisin : Au moins, on les voit, eux, on les croit, tandis que Jésus, qu'est-ce qu'il nous apporte ? Rien. Alors, vous vous rendez compte, ce que ça va donner là-haut, Jésus et Marchais en face à face… Donne-moi ton marteau… Ah oui, je garde la faucille.

Lui : Moi je vous dis : c'est pas parce que mes copains, mes copines, ils sont prêtres ouvriers, mais au moins on les voit à l'ac-

tion, ils sont là, et les sœurs, en pleine nuit, ils viennent pour les p'tiots.

Le voisin : Ah oui, les sœurs, j'aurais 500 balles à donner, je les donnerais aux sœurs, mais pas aux curés.

Lui : Et la petite, elle a été baptisée par un prêtre ouvrier. Un curé, il est à s'n église, il fait s'messe le dimanche, mais il voit pas ce qui se passe à l'usine, dans les foyers ; tandis qu'eux, ils trempent dans tout, ils viennent, ils voient ce qu'on vit, ils travaillent et ils ont les brimades comme nous, et ils se font licencier pire que nous, ils sont peut-être plus malheureux que nous à la rigueur malgré qu'ils ont un niveau intellectuel plus fort, parce que ça leur plaît pas aux patrons, des gars comme ça, c'est des emmerdants pour eux, qu'ils expliquent aux gens comment ils devraient faire, ben, vous savez, ils restent pas longtemps là… Et moi je dis, le Parti, il a jamais mis les chrétiens de côté : le communisme, c'est une voie, c'est les travailleurs ; bon, après, on a le christianisme, le vrai christianisme, pas celui des gros bonnets… Moi, j'ai déjà fait des quêtes pour les malheureux et tout, moi j'appelle ça du christianisme… Alors, faut pas dire qu'un communiste, il est athée… Je dis pas qu'il croit en Dieu, mais il y a la voie quand même, parce que rien que de défendre les travailleurs, être contre la guerre… c'est pas être chrétien ? Je dis pas qu'il croit au bonhomme, parce que, comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est peut-être une image le bonhomme qui est en haut qu'on dit… C'est peut-être un symbole… Bon, il a peut-être existé, qu'on l'a mis sur la croix, qu'on a fait un exemple pour nous empêcher de nous rebeller contre la société, on a dit : on va prendre celui-là, il commence vraiment à… on va le foutre en l'air et peut-être que les gens, après ils vont avoir peur, ils se tairont… Bon et peut-être que demain il va se passer quelque chose, on va dire, bien, le Parti communiste, il commence à nous

emmerder, on va les foutre en l'air, on en parlera plus. Moi, je vois ça comme ça. Moi je vois le bon Dieu comme ça : un bon petit mec qui se promenait dans le désert, il a essayé d'aider les malheureux, les manchots, les aveugles et tout ; parce que bon, les miracles, j'y crois pas… comme les rois mages, tout ça, j'y crois pas, hein… qui sont venus de tout partout… j'y crois pas… enfin je les mets quand même, pour les faire vir au p'tiot… bon, lui, il a peut-être existé, qu'il se baladait, qui prêchait le bon évangile… et on a pris prétexte là-dessus… parce que déjà de ce temps-là, y avait des gros bonnets qui s'enrichissaient… Bon, on l'a fait taire, c'est tout… Bon, après on a eu la Révolution, ça a pas marché… Les rois, c'était le même, on les a foutus en l'air… Peut-être que dans une paire d'années ça recommencera : y aura du sang… On est contre la violence, mais le jour qu'on devra y arriver, on y arrivera…

***

Lui : chaudronnier soudeur.

Elle : mécanicienne en confection (25 ans tous les deux).

Elle : La religion, l'Église : nous on ne pratique pas, mais on a fait baptême ; lui, il a fait sa communion ; on s'est mariés à l'église. Je ne sais pas quoi vous dire là-dessus. Je suis croyante mais pas pratiquante… J'ai jamais pratiqué ; dans ma famille, on y a jamais été : on n'a pas fait la communion ; que le baptême. Mon père, il est pas français ; il est algérien ; alors, je crois que c'est venu beaucoup de là… parce que ma mère, elle a fait sa communion ; elle a voulu qu'on fasse notre baptême… ma mère, elle était croyante, pas mon père. Moi, en tant que communiste, je ne suis pas contre. Je vais à l'église, à un mariage, à un décès ;

dernièrement, j'ai une copine qui avait des ennuis ; j'ai été prier avec elle à l'église.

Lui : Moi aussi, ma mère, elle croyait, mais pas mon père : lui, c'est un communiste, un vrai. Pour moi, la religion, c'est le but d'entraider des gens, des trucs ainsi… l'église, je ne vois pas. La religion, tel que je le vois, moi, c'est le but d'aider les gens, c'est tout ; mais tant que d'aller à l'église et puis chanter, moi, ça me dit rien.

Elle : Dans un sens, l'église, ça a à peu près le même but, c'est pour aider des gens, moi, je vois ça comme ça. De toute manière, si on croit, on a un but quand même hein ; moi, je crois hein ; bon, lui, je crois qu'il croit un peu moins. Moi, je crois en Dieu. Dieu, je le vois comme on me l'a décrit. J'ai pas fait ma communion, mais j'ai fait deux ans de catéchisme ; donc je le vois comme on me l'a appris… C'est vieux, hein : je ne saurais pas comment expliquer : pour moi, Dieu, c'est le tout puissant… c'est le Dieu ; je le vois grand ; je le vois bon, généreux.

Lui : Moi, non, je ne crois pas en Dieu. J'y crois pas, mais je ne saurais pas dire pourquoi. Je crois aux personnes que je vois ; voilà, c'est tout… J'ai rien contre les pratiquants ; de toute façon, ce que je crois, moi, c'est le fait d'aider des gens… je crois en ce que je vois, c'est tout, aux faits qui sont, en ce qui s'est fait, c'est tout. Alors, j'ai fait ma communion et tout : quand on est jeune, on dit de faire ça, on fait ça hein, sans plus.

Elle : C'est bizarre, lui, il a fait sa communion, il croit pas ; c'est pas qu'il est non croyant… mon père, c'est pareil, pourtant il n'y croit pas du tout.

Lui : C'est dur à exprimer quand même, hein !… La religion ; ça sert, la religion, je dis pas, hein, mais comment exprimer ça ? C'est surtout quand on en a besoin : quelque chose qui va pas, tout de suite… on se raccroche à quelque chose, quand on est

seul ; c'est comme ça que je le vois ; celui qui croit ; il se sent moins seul déjà ; ça lui permet de se soulager, je trouve.

Elle : Moi, quand il y a quelque chose qui va pas je prie. Je fais pas ma prière tous les jours ; quand j'en ai besoin. Ça me soulage. De toute manière moi je crois qu'il faut croire tout de même à quelque chose, on peut pas vivre sans. Même si on croit à l'homme, à ce qu'on voit ; mais t'es obligé de croire à quelque chose. Tu crois à ce que tu vois ; moi, je crois à autre chose. Mon papa, c'est pareil : il croit à ce qu'il voit.

Lui : Moi, je me débrouille tout seul. Je crois ce que je vois, ce que j'ai, ce que je fais.

Elle : Moi, j'y crois… C'est peut-être parce que j'y crois que j'ai besoin de croire ; je crois en Dieu, alors, pour moi, il faut que je croie ; j'ai besoin de croire en Dieu parce que j'y crois… Mais toi, c'est pas parce que t'es communiste que tu ne vas pas à l'église.

Lui : Ben, je le sais. Pour moi, le Parti communiste, au point de vue des idées, ça représente quelque chose… enfin, j'ai mon opinion personnelle aussi, hein ! Même au point de vue communisme ; y a des trucs, ça peut aller, et des trucs, je trouve ça aberrant, c'est tout.

Elle : Mais t'as quand même une base, t'as le Parti communiste, il faut une base.

Lui : Enfin, au parti politique, c'est pas comme dans la religion hein, c'est pas encore le même, je pense… Enfin, j'ai mes idées propres là-dessus ; je ne suis pas communiste à 100 % hein : c'est pas parce qu'ils disent ça que : ouais, c'est vrai ; c'est ça, c'est ça.

Elle : Toi, tu voudrais être les deux, alors ? Y a quelque chose qui te plaît pas aux communistes, mais qui est bon aux socialistes. Moi, je sais pas, on peut pas être communiste, socialiste et RPR.

Lui : Y a du bon dans les deux. Moi, je suis communiste, c'est de famille ; toute la famille elle est communiste hein ! Et je trouve, ce qu'ils font, c'est pas mal. C'est plutôt à notre avantage, vu le niveau social qu'on a par rapport à d'autres. C'est surtout là-dessus, hein ! Je trouve que ça serait plus juste, plus égal, les salaires, tout ça…

Elle : Moi, pour moi, je ne mélange pas le communisme avec la religion, je mélange pas les deux. Je suis communiste parce que j'ai été élevée… mes parents, tout ça, bon… et puis j'aime ce qu'ils font ; mais en même temps, je prie. J'ai toujours entendu dire que les communistes vont pas à l'église ; moi je trouve ça aberrant ; moi, c'est pas parce que je suis communiste que je ne vais pas à l'église, ou que je ne prie pas : je fais les deux ; c'est peut-être pas logique, mais pour moi ça l'y est. Je vois pas pourquoi étant communiste j'irais pas à l'église ou je ne prierais pas ; je mélange pas les deux. J'ai été croyante avant d'être communiste, étant toute jeune, j'ai toujours cru, et communiste, c'est venu après. Je vois pas pourquoi je mélangerais les deux. Quand on dit que les communistes croient pas à l'église, je trouve ça faux. Pourquoi ? Je me demande toujours pourquoi. Parce que moi, je suis autrement. J'étais croyante avant d'être communiste, pourquoi, du jour où j'aurais été communiste j'aurais abandonné l'autre ? Je vois pas pourquoi… Les curés, ceux que je rencontre, je trouve qu'ils sont bien ; mon contact avec eux, je me sens bien avec eux.

Lui : Toujours prêts à rendre service, et tout… Moi, je les vois, ils me parlent pas de religion ni rien ; on parle du travail, des problèmes qu'y a.

Elle : Du catéchisme, j'en ai pas fait beaucoup hein ! J'en ai fait un an, et encore ! Ce que je vois, je vois Dieu et puis c'est tout ; c'est tout ce que je vois ; je prie ; je vois Dieu ; je vois rien

d'autre… La confession ? je ne sais pas ce que c'est… je ne sais pas comment ça se passe… Le péché ? Je ne sais pas ce que c'est, j'ai aucune idée.

Lui : de toute façon, le péché, c'est tout ce qui est mal, hein !

Elle : Je trouve que pour pécher, il faut vraiment être méchante ; autrement, y a pas de péché tellement… Moi, je ne vois pas ce que je peux pécher… à moins de faire vraiment souffrir quelqu'un, d'être méchante… faire du mal et devoir se repentir après…

Lui : Le péché, pour moi, y en a tout plein : mentir, l'égoïsme… tout ça, c'est du péché, hein !

Elle : Le paradis, j'y crois aussi au paradis, hein ! Pour moi, le paradis, j'y suis jamais allée ; c'est dur à expliquer ; comment je vais dire ? Par rapport à ce qu'on en parle, c'est une autre vie… c'est le repos de l'âme ; je vois pas comment je pourrais expliquer ça ; c'est le repos de mon âme quand je serai morte ; c'est où je voudrais aller quand je serai morte. Comment je me l'imagine ? Je vois pas. Quand je serai morte, je verrai peut-être… Une vie après la mort ? Pourquoi pas ?… Le ciel ? Oui, j'y crois, au ciel… le ciel, le paradis, tout ça, pour moi, c'est Dieu. Si on ne croit pas en Dieu, on ne peut pas croire au paradis, au ciel, tout ce qu'il y a autour. Je sais pas moi, c'est mon point de vue, je vois ça comme ça.

Lui : Moi, j'y crois pas, c'est tout ; je crois pas au paradis.

Elle : T'iras en enfer alors.

Lui : J'y crois pas non plus, alors ! Ça viendra peut-être, mais pour l'instant j'y crois pas ; je trouve ça dur à admettre. on n'a jamais rien vu de concret jusque maintenant, hein, de toute façon. J'arrive pas à m'imaginer ça, moi… Après la mort, qu'est-ce qui peut se passer ?… Mais je vois pas ça avec le paradis et tout ça, hein ! Bien sûr on se pose des questions. Après la mort, je saurais

pas dire qu'est-ce qui se passe : je suis mort, je suis mort : c'est quand même dur à imaginer, après la mort, qu'est-ce qui peut arriver… essayer de trouver une réponse, quelque chose… à part la religion, bien sûr… c'est dur à imaginer… et ce que dit la religion, c'est dur à admettre, c'est tout. Ouais : faut être croyant. Dieu, pour moi, c'est une idée, c'est une chose pour prêcher le bien, un truc ainsi ; je sais pas moi, je trouve que c'est une idée. Dieu par lui-même, il va faire un miracle, tout ça : bon, moi, j'y crois pas à ça. C'est une doctrine ; c'est quelque chose qui donne le bien ; ça d'accord…, bon ce qu'il dit, ce qui est écrit dans l'Évangile, bon, mettons, je sais pas moi : tu seras charitable… être charitable, tout ça, là, je suis d'accord… mais pour moi, c'est une idée… comment je vais dire ? C'est comme en politique par exemple… les communistes aussi, c'est faire le bien, mais c'est pas encore le même, hein ! C'est deux domaines différents : dans la doctrine de Dieu, mettons : tu ne pécheras pas, tu ne tueras pas… Enfin, si jamais la doctrine de Dieu elle serait suivie, y aurait vraiment pas de guerres, y aurait rien, sur la terre, ça serait l'idéal… surtout, y aurait pas d'inégalités… mais dans le monde actuel moi, je vois pas ça du tout, hein… Tu donneras à ton prochain par exemple ; jusqu'à maintenant on ne m'a rien donné, je ne pense pas.

Elle : Oui, mais toi, tu donnes : c'est le principal… Moi, je trouve qu'y a beaucoup de trucs qui ne sont pas suivis dans la religion, hein !… S'aimer les uns les autres… je trouve que c'est pas toujours exact… S'aider les uns les autres, c'est pareil : par rapport aux gens, ça n'existe pas beaucoup ; moi, je vois bien : j'aide beaucoup, mais on ne me rend pas la pareille.

Lui : de toute manière, ça a toujours été ainsi ; ça sera tout le temps comme ça, hein ! C'est pas parce que Dieu-Dieu-Dieu est là, qu'y aura pas de guerres, qu'on crèvera pas de faim… de toute

manière, il peut pas être partout… c'est ça la vie. J'ai cru étant jeune : le paradis, le repos de l'âme, et tout ça : celui qui a fait bien, il sera bien ; celui qui a fait mal, il ira à l'enfer… Le paradis, c'est où est-ce que tout y est bien, y a pas d'inégalités… Mais le paradis, où est-ce qu'il est ? Où est-ce qu'il est dans le ciel ?… Il est dans le ciel, le paradis ? Avec la technique, on va dans la Lune, partout ; on n'a pas encore été au paradis.

Elle : C'est ça : il a cru étant jeune, et puis, du jour au lendemain, il a plus cru. Pourquoi ?

Lui : Pas du jour au lendemain. Après, quand j'ai commencé à me poser des questions, et puis à voir tout ce qui se passe… Je me suis marié à l'église : c'est elle qui voulait, hein ! J'ai jamais été contre… Bof, se marier à l'église… pour moi, je ne vois pas ce que ça m'a apporté : on peut aller à l'église, se marier à l'église et puis c'est tout : je crois pas à la religion, je crois pas à Dieu, c'est tout.

Elle : Moi, je trouve que, t'aurais vraiment été non-croyant, je pense que t'aurais vraiment disputé pour pas aller à l'église.

Lui : Je t'ai pas dit que j'étais non croyant ; j'ai rien contre, c'est tout ; je crois pas à Dieu, c'est tout. Dans la doctrine par elle-même, y a des trucs qui sont bien, hein, qui sont valables ; comme j'ai dit, si ils seraient appliqués, ça serait merveilleux : y aurait pas d'inégalités, pas de guerres, pas de trucs ainsi. Si c'était vraiment appliqué, moi je trouve que ce serait bien… enfin, je trouve que même, ça serait dur à être appliqué, hein ! Si il faudrait suivre tout ce que la religion elle dit…

Elle : Moi, la religion, je trouve que c'est un truc bien : faut croire à quelque chose ; je trouve qu'on a besoin. Moi, je suis croyante, le plus important c'est de croire.

Lui : De croire, et faire ce qu'on dit aussi ; faire ce que la doctrine elle dit ; croire et rien faire autour de toi… Des faux croyants, y en a, hein ! Faut croire, et le faire.

Elle : Oui, parce que y en a qui croient, mais je sais pas si ils font quelque chose de bien autour d'eux ; j'en connais, hein : tous les dimanches ils vont à l'église et tout, mais à ceux-là, faut pas demander un bout de pain, ou bien quelque chose ; ça, c'est autre chose : pas de charité chrétienne comme on dit.

***

Lui : chaudronnier soudeur : 43 ans.

Elle : mère de famille (5 enfants) et femme de ménage à mi-temps : 40 ans.

Elle : La religion, l'Eglise : c'est sûrement un réconfort quand on a des coups durs… On va se réfugier… Enfin moi personnellement je vais peut-être plus vers la religion à ce moment-là. Moi, j'ai toujours eu mes convictions religieuses, bien que je n'aie pas été élevée dans un climat comme ça, parce que j'avais un père plutôt convictions communistes ; bon, ma mère m'a quand même élevée, m'a fait aller à ma communion et tout ça, et j'ai toujours continué à aller à l'église, jusque quand j'ai eu mon deuxième enfant, après, c'était le manque de temps : quand on a cinq enfants à élever on n'a plus beaucoup de temps d'aller à l'église le dimanche ; mais dès que les enfants seront mariés, si je suis encore là, je pense que j'irai, parce que, j'sais pas, ça me fait un grand bien, il me semble que j'en ai besoin, je ne saurais pas expliquer vraiment comment ça se fait…

À Noël, je vais à l'église ; si j'ai l'occasion d'aller à une messe, j'y vais : ses parents à lui sont décédés ; quand j'ai envie de leur

faire dire une messe, j'y vais… mais lui n'est pas venu quand on a fait dire une messe à sa maman.

Lui : Moi, tout en étant catholique, je ne pratique pas ; je ne suis pas poussé à aller à la messe le dimanche. Pourquoi ? Je ne pourrais pas le dire moi-même ; pourtant quand il y a un enterrement, j'y vais, j'y vais à la messe tout du long ; mais le dimanche je ne suis pas poussé à aller à la messe ; pourquoi ? j'sais pas : disons que la jeunesse, à l'heure actuelle, ils ont beaucoup déserté l'église, hein !

Elle : Maintenant l'Église, par rapport à avant, y a eu beaucoup de changements ; je trouve que c'est mieux parce qu'on peut avoir plus de contacts avec les prêtres, les gens qui croient peut-être pas tellement en Dieu aussi bien que les autres, quand ils ont envie de discuter avec un prêtre, ça va mieux… Question d'aller à l'église, j'aime mieux peut-être ce qu'on faisait avant, mais question de dialogue avec eux, c'est mieux maintenant.

Lui : Oui, les contacts sont beaucoup plus humains avec les jeunes prêtres de maintenant ; ils ont une plus belle façon de s'exprimer avec les jeunes, ils arrivent à les attirer beaucoup plus facilement qu'avant.

Elle : Avant, on croyait plutôt que les prêtres étaient vers les bourgeois, maintenant, on se rend vraiment compte qu'ils sont plus vers les ouvriers.

Lui : Mais attention, je parle des prêtres de la commune, ici, parce que plus haut…

Moi y a une chose que je n'admets pas, c'est que l'Église est très riche et puis qu'y a tant de malheureux qui meurent de faim ; l'Église, le Vatican exactement, mais le Vatican, qu'est-ce que c'est ? C'est le cœur…

Dans le temps, l'Église a pas toujours été juste, hein ! Je me rappelle très bien, quand on voulait rentrer dans une usine, il fallait qu'on pratique, hein, qu'on aille à l'église ; c'est ce que les gens faisaient d'ailleurs, ils allaient beaucoup à la messe pour se faire voir des ingénieurs et tout ce qui s'ensuit, là ils étaient embauchés ; donc, là il y avait une chose qui n'était pas juste, que maintenant ça ne se fait plus, heureusement d'ailleurs. C'est pour ça que j'ai dit : les contacts sont plus humains maintenant, les jeunes prêtres maintenant, ils ont évolué.

Elle : On a été à une réunion, on a été saisis : on a vu que, tout compte fait, ils ont le même idéal que nous, ils essaient… et ceux qui sont avec, les jeunes… On essaie de se battre pour l'emploi, tout ça, on a tous le même idéal, tout en faisant pas partie du même groupe… On a la même base, sans avoir la même expression…

Lui : Disons qu'ils ne sont certainement plus pour la droite non plus, hein ! C'est à dire, ils viennent souvent dans nos maisons, donc ils voient ce qui se passe, alors, ils sont obligés…

Elle : On a connu des moments durs avec tout ce qui s'est passé à Usinor, et on a vu qu'ils étaient avec nous… Quand on a eu nos difficultés à Usinor, bon, la CGT a trouvé une chanson : Le chiffon rouge… On va à des réunions avec les prêtres, on entend cette chanson-là aussi ; pourtant, le groupe qui se met souvent avec eux, les gens qui font partie de l'ACO [81], c'est plutôt des gens de la CFDT ; et comme on voit que les syndicats s'entendent pas ensemble, qu'il y a toujours un malentendu entre eux… Mais tout compte fait, quand on se rencontre, même sans être du même parti, on arrive à la même conviction, on a le même idéal, parce que on défend… on veut arriver à quelque chose… on essaie tous de défendre…

Lui : Ils sont obligés de venir vers nous parce que, par rapport à Usinor, tous ceux qui sont déjà déportés à gauche, à droite, qu'est-ce qu'il reste dans les communes ?… Mais c'est pour eux aussi : si tous les gens s'en vont, qu'est-ce qu'ils vont être obligés de faire ? C'est partir aussi ; déjà à Denain, qu'est-ce qui s'est passé ? Le presbytère a été supprimé, un sur trois… Donc ils le sentent aussi, cette chose-là, ils sont obligés de venir vers nous.

Elle : Et puis certains sont prêtres ouvriers : ils comprennent mieux les difficultés des gens ; ils entendent les conversations à droite, à gauche, ils savent bien, ils ressentent eux-mêmes ; moi, je connais un prêtre qui a été licencié, il ressent ce qu'un père de famille, quand il est licencié, il doit ressentir ; il comprend ce que c'est faire les démarches pour le chômage et tout ça… Enfin, pour moi, ils sont beaucoup vers l'ouvrier, hein… Bon, moi, j'ai perdu mon papa ; pour dire à quel point ils ne regardent pas à ça : on l'a enterré civilement, parce que c'était ses convictions, ben, ils sont venus à l'enterrement, ils ne font pas de différence.

Lui : Oui, ils ont des contacts plus humains qu'avant.

Elle : La femme du Maire, elle est décédée ; puisque c'était un maire communiste, c'était un enterrement civil ; ben on a vu les prêtres, les sœurs, venir à l'enterrement : ils sont tous venus porter un soutien moral au Maire ; malgré tout que lui n'a peut-être pas ses convictions du côté de la religion, il était bien content de les avoir avec lui… Par contre, j'ai perdu mon oncle, dans une autre commune, pas loin d'ici, qu'on l'a enterré civilement : il avait sa petite-fille qui allait à l'école des sœurs ; elle aurait pas osé dire aux sœurs qu'on enterrait son grand-père civilement, parce qu'elles l'auraient pas compris : y en a encore qui comprennent pas… Il me semble que c'est pas parce qu'on envoie ses enfants au catéchisme, si on a envie d'être enterré civilement, il faut respecter leur volonté, il me semble ; et puis, si ils ont voulu

se faire enterrer civilement, tout en ayant été baptisés, communion et mariage à l'église, ils ont peut-être changé en voyant certaines choses, je sais pas… Dans mon jeune temps, j'entendais mes parents parler de religion : ben, un communiste… moi, j'ai connu beaucoup de communistes qui avaient leurs convictions catholiques : leurs enfants allaient à l'église et ont fait leur communion ; un communiste va aller à un enterrement, qu'un bon socialiste du temps passé, il rentrait pas à l'église ; mon grand-père, il n'a jamais mis les pieds à l'église : c'était comme ça les socialistes avant…

Lui : Moi, je suis attiré, pas par l'église, mais par les prêtres, les jeunes prêtres de maintenant, parce qu'ils ont des convictions à peu près comme les miennes : sur la question du travail, ce qui se passe vis-à-vis de la droite : comment ils opèrent en France… Je vois bien dans leurs conversations qu'ils sont de notre côté à nous, ils voient les difficultés qu'on a à l'heure actuelle et ils sont un petit peu d'accord avec mes convictions vis-à-vis de la droite. On a été à une réunion, au 30e anniversaire de l'ACO ; j'en fais pas partie, mais j'ai été invité par un copain ; c'était une très belle soirée parce que c'est pas une soirée qu'on vous met toujours Dieu… Dieu dans la tête ; ils en parlent, naturellement, c'est obligé, mais enfin disons que c'est plutôt une soirée familiale : vous arrivez dans une salle, on vous présente pas des dieux comme dans le temps ; on vous présente des dessins : une usine qu'elle est complètement détériorée, qu'y a plus rien, on vous parle d'Usinor, j'ai trouvé que c'était bien.

Elle : On a vu des diapositives sur les ouvriers, sur les manifestations qu'y a pu y avoir ; et après y a eu une messe de célébrée quand même, mais pas une messe comme on voit dans une église ; là c'était une messe par diapositives ; tout le monde a récité ses prières quand même, mais ce qui était formidable c'est

qu'avant de faire la messe, tout le monde a repris en chœur, prêtres comme ouvriers, pratiquants et non pratiquants, et y avait même des Arabes, chose qu'on voit pas beaucoup, et qu'on voyait pas avant, tout le monde entonnait le chant du Chiffon rouge. Bon, c'est là qu'on voit qu'on se défend tout le monde pour la même chose. Je crois là que ça fait plaisir : on a entonné « Le chiffon rouge » comme on peut le faire dans une réunion du Parti communiste ; ça fait plaisir parce qu'on voit qu'après tout ils sont comme nous, ils essaient de garder au moins l'emploi pour l'ouvrier, comme nous on essaie de garder notre emploi.

Lui : Alors c'est là que je vois qu'ils se tournent vers nous maintenant, qu'on soit catholique pratiquant ou non. Elle Et cette année, à Noël, on a été à la Messe de Minuit, toute la famille ; il y avait l'archevêque cette année-ci ; avant, un archevêque se serait pas dérangé comme ça dans une foule de gens, serré la main à des personnes sans leur demander d'où ils viennent…

Dans le chœur de l'église, on avait représenté une crèche si on veut… Ils appellent ça une crèche, c'était pour Noël… Mais ça représentait un quartier d'ouvriers, une usine, la mine… L'année dernière, on a fait voir Usinor Denain : on ne voulait pas de la fermeture, alors y avait un grand : « Non-Non, pas ça ! »… C'est rare de voir ça dans une église, on ne peut pas s'imaginer une chose comme ça.

Bon, y a deux ans, on était en vacances dans la région de Grenoble ; on était au courant qu'il y avait une jeune fille du Nord qui prononçait ses vœux ; on y est allé assister ; ben, ils ont parlé de tout, aussi bien de Dieu que des difficultés que les ouvriers rencontrent…

Lui : A 800 km d'ici, on a parlé de la région de Valenciennes, j'ai trouvé ça bien.

Elle : Moi, mon opinion personnelle, on sent qu'ils sont humains ; ils sont comme nous après tout ; bon, ils sont sœurs, prêtres, c'est un métier pour eux, c'est comme une sorte de métier après tout : ils ont des classes aussi à faire avant d'être prêtre ou sœur.

Lui : Ils vont à une faculté aussi, c'est pareil… c'est à dire, c'est une faculté, qui est déjà beaucoup plus poussée, hein !

Elle : Bon, ils vivent peut-être pas de la même manière que nous, mais ils doivent manger, boire comme nous… Il faut être en contact avec eux, les connaître, pour comprendre ce qu'ils font ; ceux qui ne sont pas en contact avec eux, ils ne comprennent pas toujours ; moi, avant aussi, j'aurais peut-être dit : un prêtre doit s'occuper du catéchisme et ci et là, mais tout compte fait, ils ne sont pas toujours libres, parce qu'ils s'occupent de beaucoup de choses qu'avant on aurait pas vu un prêtre s'occuper de tant de choses… Et les prêtres, avant, on leur laissait pas tant de liberté non plus, ils avaient pas le droit d'aller dans les familles ; ils allaient dans les familles pour porter la communion à la dernière extrémité, ou bien l'extrême onction ; maintenant, s'ils sont invités, ils vont venir manger dans une famille ; alors forcément on découvre beaucoup plus de choses vis-à-vis d'eux que nos parents n'ont pas découvertes parce qu'ils n'avaient pas les mêmes contacts ; pour rencontrer un prêtre, il fallait aller à l'église, avant ; tandis que maintenant, on les rencontre, ils viennent rendre visite à tous les gens ; ils font voir vraiment maintenant qu'ils s'occupent beaucoup plus de nous… Et moi, j'ai l'impression que les gens reprendraient plus facilement confiance à la religion maintenant, parce que vraiment on se rend compte qu'après tout ce sont des gens comme nous… D'après moi, il me semble que ça reprend : les prêtres redonnent beaucoup plus confiance… Et je crois qu'on en a bien besoin,

parce que c'est toujours les mêmes qu'on voit à l'église ; il faudrait qu'ils essaient de remettre d'autres nouvelles personnes : il me semble que ce serait une bonne chose pour eux.

Lui : Mais les jeunes qui s'occupent de la JOC, ou de l'ACO, ils y vont, c'est pour être en contact avec beaucoup de jeunes, et avec les prêtres ; ça ne veut peut-être pas dire qu'ils y croient vraiment en Dieu… Il y en a beaucoup qui vont à la messe sans croire à Dieu, hein !… Eux, c'est tout des jeunes qui sont réunis entre eux, c'est une institution familiale… Disons que les prêtres, ils essaient de renouveler les jeunes à aller plus souvent… à y croire plus ; parce qu'ils commençaient à déserter les églises, les jeunes à l'heure actuelle ; maintenant, je crois que ça reprend un peu.

Elle : Les jeunes qui vont à l'église, ils ont un idéal quand même ; avoir la foi, c'est un idéal… Moi, si j'aurais vraiment beaucoup de temps, qu'on en discuterait sérieusement, je pense que j'y retournerais régulièrement, à l'église…

Lui : Du temps ?… C'est pas pour une demi-heure, trois quarts d'heure…

Elle : Ben, ma mère qui vient dîner tous les dimanches à la maison… et puis c'est le dimanche que je suis le plus souvent avec les enfants… C'est un sacrifice pour moi… Bon, j'ai fait dire une messe pour tes parents, y a fallu que je courre pour dire d'arriver à l'heure de la messe…

Lui : Disons que c'est une habitude d'aller à la messe, même sans trop y croire ; nous, après la communion, on n'a jamais plus été ; celui qui a continué à aller à sa messe régulièrement, il y va encore maintenant ; mes enfants, c'est pareil, ils n'y vont plus ; pourtant, c'est pas nous qui les empêchent, loin de là.

Elle : Les jeunes qui continuent à aller régulièrement à l'église, beaucoup, on voit qu'ils suivent le mouvement des

parents : ça va de père en fils ; mais pas tous, hein ! Parce que d'autres vont à l'église quand même que les parents n'y vont pas ; là, je crois que c'est déjà une bonne chose : c'est parce qu'ils le découvrent ; enfin, moi, c'est ce que j'ai ressenti : je l'ai découvert par moi-même… Dieu, moi, j'y crois, oui… bien que j'ai pas tellement été élevée là-dedans

Lui : Moi j'ai peut-être pas été assez élevé là-dedans, dans cette croyance-là, pour y croire complètement ; parce que les trois quarts des personnes, à l'heure actuelle, ils croient, pourquoi ? Parce qu'ils ont été élevés là-dedans… Moi, mes parents ils étaient croyants quand même, hein, mais ils nous poussaient pas dans cette croyance-là… Vous, disons que on vous a appris une leçon sur le dieu et ça vous a resté gravé… On t'a dit : Dieu, il a fait ceci, il a fait cela, et tu l'as gardée, cette thèse-là… Au départ, je veux bien que Dieu il a existé, disons qu'il y a eu un monsieur qui s'appelait Jésus, et puis qu'on en a fait un dieu. Mais de là à dire qu'il est encore vivant, qu'il vit encore, que moi j'irai le retrouver après la mort, ça je le crois pas ; qu'il a existé, là d'accord… Je m'appelle Raoul, il peut bien s'appeler Jésus ; ça se peut qu'il a fait de très bonnes choses, c'est même à peu près certain…

Elle : Si, il a existé, puisqu'il a été crucifié, mais bon, ben, c'est exactement le même que maintenant, il me semble, parce que il était pour les gens qui avaient besoin de lui,… pas pour ceux qui voulaient le royaume, il était contre eux, contre… c'était César à ce moment-là, il me semble ; donc c'étaient des gens qui étaient vraiment riches, que les autres c'étaient des esclaves pour eux ; alors il me semble qu'on retrouve, avec la vie qui continue, c'est exactement la même chose : il y a toujours des riches, il y a toujours des ouvriers qui se battent pour arriver à quelque chose… Bien sûr, il est plus là pour nous guider, c'est les prêtres

qui le remplacent, il me semble ; donc, il y a des prêtres qui font peut-être bien ce que lui, il a voulu faire, et d'autres qui ne le font peut-être pas.

Lui : Disons que lui, il a fait une justice équitable : qu'on soit riche ou pauvre, on se retrouve tous à la même enseigne…

Elle : Oui, au dernier jour de la vie, on est tout le monde… c'est la seule chose qui a été bien faite, parce que, riche ou pauvre, quand il est l'heure, il est l'heure ; si c'était pas juste comme ça, à ce moment-là, avec de l'argent, celui qui a de l'argent, il essaierait toujours de vivre plus longtemps que celui qui n'en aurait pas.

Lui : Moi, c'est le mot Dieu que j'arrive pas… Le mot Dieu me dépasse. Jésus de Nazareth, j'y crois ; pourquoi ? Il y a eu le docteur Schweitzer, lui, c'est un garçon, un docteur, qui a fait beaucoup pour les lépreux, pour les pauvres… Moi j'y crois à celui-là, je me mets au même rang que ces gens-là ; mais le Dieu, moi, ça me dépasse…

Je me demande pourquoi qu'on l'appelle Dieu… Qu'est-ce que ça veut dire : Dieu ?… Le mot réel de Dieu, qu'est-ce que c'est ?… Moi, ça me dépasse si on dit qu'il vit encore.

Elle : Ben, il est ressuscité… Enfin, c'est pas Dieu, c'est Jésus qui est ressuscité… Dieu est toujours… c'est à dire, quand on a appris le catéchisme : il voit tout ce qu'on fait, il entend tout ce qu'on dit… C'est peut-être difficile à comprendre qu'il pourrait, sur des millions et des millions de gens qu'on est, qu'il arriverait à poser ses yeux sur tout le monde en même temps ; faut vraiment être croyant pour dire : le bon Dieu, je fais quelque chose de pas bien, et qu'il vient encore de me regarder… C'est difficile à croire qu'il est parfait, mais quelquefois, je pense qu'il était là, tout près de nous, il est peut-être en train de nous écouter, je sais pas…

Lui : Pour vous, c'est Dieu ; mais est-ce que t'es certaine qu'il a existé ? [82] Elle Ben, y a que Jésus qui a existé ; Dieu, il est parmi nous sans avoir peut-être jamais existé… Dieu, après tout, on ne l'a jamais vu ; Jésus, bon, il a été vu par nos ancêtres.

Lui : Moi, je parle de Jésus de Nazareth. Disons que Dieu, je n'y crois pas vraiment, non, ça c'est pas vrai qu'il existe encore maintenant, qu'il est encore vivant, comme on a l'air de nous le prêcher… Jésus de Nazareth, quand on dit qu'il a existé, oui, j'y crois, parce que j'ai lu un petit peu la Bible, tout n'est pas faux ; ce qu'il a dû faire, j'y crois aussi, qu'il a aidé beaucoup de pauvres… des lépreux… mais disons, qu'il a posé sa main sur un lépreux et puis qu'il a redevenu comme avant, qu'il était plus lépreux, ça j'y crois pas. Je ne crois pas aux miracles, je ne suis pas protestant… On m'a toujours dit que le dieu, il faisait l'imposition des mains, qu'il guérissait des gens, comme à Lourdes on voit des béquilles accrochées sur les murs, soi-disant c'est des gens qui ont été làbas, ils savaient pas marcher et puis ils sont sortis de là-bas, ils marchaient… Ça, j'arrive pas trop à y croire ; parce qu'il y a une anectode chez nous : sa tante qui avait 31 ans, un cancer, elle a été à Lourdes exprès, elle est revenue de Lourdes avec son cancer, et elle est morte… Moi, ce qui me dépasse, c'est quand je m'en vais voir, mettons un gosse de 8 ans, qui vient de mourir : Dieu l'a rappelé à lui… ça non, j'arrive pas… Un type qu'on appelle Dieu et qui rappelle un enfant qui est en vie… non, ça me dépasse, j'arrive pas à croire une chose pareille : Dieu est bon, Dieu est ceci et cela, et puis il rappelle des gosses de 10 ans…

Elle : Dieu n'a pas évité les guerres, ça c'est vrai, ça pose des problèmes ; on a eu des guerres, il fait rien pour les empêcher ; c'est peut-être parce que ça devait arriver…

Lui : Disons qu'il y a beaucoup de choses qu'ils auraient peut-être pu éviter et qu'ils l'ont pas fait, tous ceux qui sont à la tête, le pape, celui qui est le chef suprême de tout ça, le chef de l'Église, celui qui remplace le dieu, quoi… Je sais pas comment expliquer ça ; c'est dur vraiment pour moi d'en parler, parce que j'ai pas assez milité là-dedans…

Elle : Oui, ben justement, quand on croit en Dieu, faut pas toujours croire que parce que tu as eu une difficulté, qu'il va venir à ton secours, c'est pas vrai… Quelqu'un qui croit en Dieu, sur le coup d'un grand malheur, il croit plus en Dieu, c'est pas quelqu'un qui croyait vraiment ; c'est pas parce qu'on a eu un grand malheur qu'il faut mettre Dieu responsable de ce qui nous est arrivé.

Lui : Moi, ce que j'arrive pas à admettre, c'est le mot Dieu… Il est Dieu… Dieu… Il est Dieu sur quoi ?

Elle : Il faudrait que tu vas voir un prêtre et débattre avec lui ; là, quand tu sortiras, tu sauras peut-être… Si, moi, j'y crois… Et je me le représente comme on me l'a présenté sur les images : comme tout être humain ; il ressemble à un homme, il est comme un autre homme… L'image de Dieu, pour moi, c'est Jésus-Christ, avec ses cheveux longs, comme on me l'a représenté au catéchisme, et c'est resté comme ça…

Le catéchisme maintenant et le catéchisme d'avant, c'est plus pareil : nous, de notre temps, au catéchisme, on devait savoir nos leçons par cœur… que les enfants de maintenant… C'est peut-être pour ça qu'ils ne vont plus tellement à l'église… Mais j'ai déjà remarqué, quand c'est le moment de Pâques, on fait souvent des films à la télé sur Jésus de Nazareth, comment il est mort et tout ça, ben, j'ai l'impression que les enfants, ils ressentent mieux ce qu'a été Jésus : ils voient qu'on l'a battu… ce qu'on apprend

au catéchisme, d'ailleurs, mais eux, ils l'ont pas appris de la même manière…

Lui : Jésus… le Dieu… c'est pareil…

Elle : Enfin, Dieu, c'est son père ; c'est Dieu le père… Jésus, il est après Dieu ; on dit : Dieu le père, Dieu le fils… Enfin, c'est le père de Jésus sans être son père, puisque c'est Joseph, son père… Et sa mère, c'est Marie ; on dit la Vierge Marie, mais elle est plus vierge, puisqu'elle a eu un enfant.

Lui : Ben oui, c'est ce qui me dépasse aussi : on l'appelle la Vierge Marie, tout en ayant accouché… Tout ça, moi, je voudrais bien qu'on me l'explique.

Elle : Bon, nous, on l'a appris comme ça, mais ils ont fait un débat à la télé, il y en a qui ont certifié que la vierge Marie n'avait pas eu que Jésus comme enfant ; mais faut le prouver aussi ; on était pas là, donc on peut pas le savoir si vraiment elle a eu d'autres enfants… Bon, si Dieu l'a choisie pour qu'elle donne naissance à son fils, c'est qu'elle devait sûrement être… C'est parce qu'elle devait croire en Dieu, autrement, il l'aurait pas choisie…

Lui : Disons qu'on s'est basé sur une famille modeste et pauvre ; parce que c'était une famille modeste et pauvre, hein, et puis qu'on en en a fait un autel très riche, parce que, à l'heure actuelle, le plus riche du monde, qu'est-ce que c'est ? C'est le Vatican !… Parce que, à la télé, on te fait voir le Vatican avec des autels en or, tu vois des rubis par ci, des rubis par là… tout en se basant sur une famille qui était très modeste, et très pauvre…

Elle : Moi, j'ai l'impression que ce qui fait devenir l'Église riche, c'est sûrement le peuple. Où ils ont trouvé ces richesses ? Ça vient des familles riches qui donnaient ; c'est quand même pas Dieu qui leur donne de l'argent.

Lui : Les richesses du Vatican, y a eu un départ, hein ! Donc, on peut pas incriminer le pape à l'heure actuelle, maintenant ; c'est ça que je veux dire…

Elle : Et je suis sûre, il en viendrait un qui voudrait tout chambouler, il resterait pas longtemps là… Le pape, il a fait un grand pas en ce moment-ci, lui aussi ; il bouleverse beaucoup de choses… Lui, il veut revenir comme avant, j'ai l'impression, il veut refaire porter la robe aux prêtres…

Mais les richesses, elles sont venues de où ? C'est ça qu'il faut essayer de comprendre… C'est que, du temps des rois, les religieux, ils étaient beaucoup dans les châteaux, et tout…

Lui : Oui, au temps des rois, peut-être bien ; c'est peut-être eux qui ont donné ces richesses-là, et puis ça a toujours resté un patrimoine qui doit toujours rester au cœur de l'Eglise, qu'on peut pas y toucher…

Elle : de toute façon, les trois quarts des dons, ça vient toujours des gens ; c'est peut-être venu des gens qui croyaient peut-être plus en Dieu que d'autres ; ou alors pour se faire pardonner de leurs péchés.

Lui : Mais au lieu de couler tout l'or qu'ils ont eu pour faire des autels, et tout ce qui s'ensuit, pourquoi pas le donner aux pauvres, à tous ceux qui meurent de faim ?

Elle : À ce moment-là, tu peux demander pourquoi Giscard d'Estaing, il donne pas la moitié de sa paie aux pauvres… D'une manière comme une autre, c'est toujours la même chose… parce que le gouvernement, il est riche…

Lui : Moi, à l'heure actuelle, je crois au travail que je fais, et à l'argent que je rapporte pour nourrir la famille.

Elle : Oui, c'est pas quelqu'un d'autre qui nous l'amènerait.

Lui : C'est pas en allant prier à l'église tous les jours… Disons que je respecte ceux qui y croient, mais j'ai une autre façon de

penser… Non, moi je les situe : c'était une famille comme nous, une famille modeste, famille pauvre, qui essayait d'aider ses prochains, c'est tout… sans en faire un dieu, c'est ça que je veux dire.

Elle : C'est tout aussi bien que ceux qui adorent une idole, c'est pareil…

Lui : C'est à dire, tout en étant pauvres, tout en ayant rien, ils aidaient quand même les autres…

Elle : C'est pas toujours celui qui va à l'église qui croit le plus en Dieu ; c'est souvent en faisant le bien autour de soi… On fait ce que Dieu a fait…

Lui : C'est pas celui qui est en haut qui le fait, le bien.

Elle : Ben non ; mais comment je vais dire ça ? Si tu veux faire du bien à quelqu'un, si tu veux aider quelqu'un, tu le fais de bon cœur, tu le fais parce que tu as bien voulu le faire, bon, ben c'est déjà une base de la religion ; quelqu'un de méchant, quelqu'un qui croit vraiment à rien, il essaiera pas de faire du bien autour de lui… au contraire, de détruire autour de lui.

Lui : Disons que, moi, je crois à cette famille-là qui a existé, mais pas au dieu… Parce que des dieux, y en a, tu sais, y en a eu… C'est pour ça, des religions, y en a beaucoup…

Elle : Ben oui, y a beaucoup de religions, y en a énormément de religions… Oui, mais nous, c'est pas le même ; nous on a la religion catholique ; c'est pas quand même le même dieu que les autres… Et les protestants, ils croient au dieu, mais pas aux saints.

Lui : Et pourquoi un protestant, il croit au dieu et pas aux saints ?

Elle : Ben justement, ils ont pas la même religion que nous… Et ceux qui croient que si on meurt, on redevient des bêtes… Et les Arabes, ils sont plus pratiquants que nous, sans croire en

Dieu… Parce que nous, quand c'est le moment du ramadan, on ferait ça, nous ? C'est vrai, on le ferait pas… Mais maintenant, y a beaucoup d'Arabes qui ont tourné du côté de la religion… Y a même un jeune Arabe qui a été tué, accident de voiture, ben les prêtres ont été chez eux, ils ont prié ensemble, pas le même dieu, mais ils ont prié ensemble ; je ne sais pas à quoi ils croient, eux.

Lui : Ben, en Mahomet ; mais enfin, c'est un dieu aussi, hein ! C'est parce que, eux, ils l'appellent Mahomet… Mais Dieu, qui est-ce qui l'a appelé Dieu ? On n'en sait rien ; il s'est pas appelé Dieu tout seul ; y en a un qui l'a appelé Dieu…

Elle : Ben, même avant que Jésus-Christ vienne au monde… parce que la religion, elle était pas parce que Jésus-Christ il est venu au monde ; la religion, elle était avant ; parce que, il y avait des chrétiens avant que Jésus-Christ il vienne au monde, donc c'est avant Jésus-Christ… Des fois on dit : avant Jésus-Christ… Donc avant Jésus-Christ il y a eu la religion ; elle a dû être créée… Parce qu'on dit : Dieu le Père a créé l'homme et la femme… Alors c'est Adam et Ève qui ont commencé…

Dieu, il a voulu mettre un fils sur terre pour le représenter sûrement ; Jésus-Christ, il est venu représenter son père ; bon, avant lui, il y avait quelque chose, puisque Marie… Bon, pourquoi c'est seulement elle qu'il a choisie, et pas une autre ? Si vraiment que c'est Dieu qui l'a choisie ; parce que on dit : Dieu, il nous a envoyé son fils ; c'est comme ça qu'on dit quand t'apprends ton catéchisme : Dieu, il nous a envoyé son fils.

Lui : Oui, on l'a appris ainsi ; à savoir si vraiment c'est vrai ; c'est ce que je veux dire, moi…

Elle : Et il l'a fait crucifier, comment c'est qu'on dit ?, pour pardonner tous nos péchés ; c'est pas comme ça ?… Et du temps des Romains, combien de chrétiens ont été crucifiés ? Combien de chrétiens ont été donnés aux bêtes ?

Lui : On les tuait, pourquoi ? Pas parce que c'était des chrétiens ; on les tuait parce qu'ils voulaient pas croire à leurs dieux à eux, c'est tout ; eux, ils croyaient à des bazars en pierre, hein !

Elle : Ils en avaient plusieurs, de dieux, eux, y en avait pas qu'un.

Lui : Justement, voilà ; on les sacrifiait parce qu'ils voulaient pas croire à leurs dieux à eux.

Elle : C'est à dire, ils ont cru que Dieu allait prendre leur place, la place des rois, et tout ça…

Lui : Et ces chrétiens, en ce temps-là, ils critiquaient aussi ; ils se demandaient pourquoi, eux, ils croyaient à leur bonhomme de pierre ; tu sais, y a beaucoup de choses qui se sont passées qu'on peut pas beaucoup approfondir… C'est très dur, hein !

Elle : Ça revient toujours au même : t'as tout des personnes qui ont des fois différentes, et puis peut-être, à la fin de tout, on a peut-être tout le monde la même foi, tout en adorant pas le même dieu.

Lui : Ben voilà, c'est ça : on y croit, mais on arrive pas à le situer ; c'est ça que tu veux dire : t'y crois, mais t'arrives pas à le situer.

Elle : Oui, c'est ça ; forcément, il s'est jamais fait apparaître ; c'est difficile, hein !

Lui : Disons que c'est une personne qui a existé et puis qu'on en a fait un dieu, quoi ; pour moi, c'est ça.

Elle : Dieu, lui, il est jamais venu sur terre.

Lui : Mais Dieu, lui, qui c'est qui l'a créé ?

Elle : Ben voilà, il s'est créé lui-même : c'est sûrement ça… Puisqu'il a créé Adam et Ève ; alors, lui ?… Il faudrait repartir très loin hein, je crois.

Lui : C'est pour ça, vous avez là une thèse qui est très difficile, hein ! Ça pose beaucoup de problèmes…

Elle : C'est difficile, parce qu'il faut remonter loin, hein… Il existe pour les croyants, je crois ; mais il existe pas pour les non-croyants, c'est tout…

Lui : Disons que moi, je ne renie pas ce que j'ai fait, ni ce que j'ai appris : j'ai fait ma communion, j'avais été baptisé… C'est-à-dire que j'ai évolué ; et ça m'a posé beaucoup de problèmes, toute cette histoire de dieu et tout ce qui s'ensuit ; et je me pose encore ces problèmes maintenant.

Elle : Je comprends que c'est difficile de croire que quand on est mort, on va revivre, y a personne qui est venu nous le dire… Mais ça veut pas dire que ça n'existe pas.

Lui : Qu'après la mort on retrouve une deuxième vie, j'y crois pas beaucoup parce que j'ai beaucoup de famille qui sont partis et qui sont jamais venus me dire ce qui se passait là-bas en haut… J'ai perdu ma mère à 62 ans, et puis je voudrais bien, si vraiment ça serait vrai, je voudrais bien la revoir ; si, je serais heureux de la revoir, mais je sais très bien que je ne la reverrai jamais, parce que y en a jamais un seul qui est revenu hein, de là-bas… Disons que c'est peut-être le paradis quand même, puisqu'ils ne reviennent pas, donc c'est qu'ils sont bien !

Elle : C'est qu'ils sont pas si mal que ça, tout compte fait !

Lui : Disons qu'on est poussière et puis c'est terminé, quoi ; la poussière, ça vole au vent… Aux Indes, qu'est-ce qu'ils font ? Ils brûlent les corps, et la poussière, ils font porter ça au vent…

Elle : Ça, forcément, quand on est mort, le corps se désintègre ; c'est l'âme qui monte au ciel… Parce que, quand tu vas déterrer un mort, tu retrouves plus que son squelette.

Lui : L'âme qui monte au ciel et le reste du corps, il est en poussière ? Mais qu'est-ce que c'est, l'âme ?

Elle : Je sais pas. Je sais même pas dans quelle partie du corps elle se trouve, notre âme.

Lui : Ce qui fait marcher, c'est le cerveau… Alors, l'âme, moi je crois que c'est le cerveau… On dit : l'âme, elle monte au ciel… Mais c'est quoi, le ciel ?… Là, il est gris en ce moment… Les étoiles brillent dans le ciel, qu'on dit… Le ciel, qu'est-ce que c'est ? C'est l'infini…

Elle : Ben, c'est peut-être ça qu'il est si étendu… Pour lui loger tout le monde… Le ciel, c'est le paradis… Dans le ciel, y a le paradis, l'enfer et le purgatoire… On passe dans le purgatoire avant d'aller au paradis : c'est comme ça dans la religion… parce que souvent, quand quelqu'un vient de mourir, on dit : il est au purgatoire… Les scientifiques, ils veulent découvrir qu'est-ce qu'il y a làhaut : la lune, tout ça… C'est vrai, y a un peu de tout dans le ciel : la lune, le soleil… Y a beaucoup de choses dans le ciel… On se promène peut-être sur un nuage… C'est vrai que c'est difficile à déterminer ce qu'il y a au-delà… Parce que j'ai déjà discuté avec des gens qui croient pas à la résurrection, et par contre, ils croient qu'on peut parler avec les morts… Ça, moi, je peux pas croire qu'on peut discuter avec un mort…

Lui : Mais là, c'est encore autre chose… Tu parles des médiums.

Elle : Oui, ben moi, je crois pas à tout ça ; je crois pas que des gens, ils arrivent à avoir un contact avec l'au-delà… Je peux pas croire qu'on peut discuter avec des morts, parce que moi, personnellement, j'ai perdu mon papa, ça m'arrive de lui parler… Je peux aller au cimetière, ou bien quoi, je lui parle… Bon, ben, il m'a jamais répondu… C'est comme avec Dieu : on prie, mais il nous répond pas, ça c'est sûr… C'est difficile hein ! Mais enfin…

Moi, si j'avais pas été au catéchisme, si j'avais jamais eu de contacts comme ça pour apprendre qui était Dieu, peut-être bien que je ne serais pas catholique ; si c'est venu comme ça, c'est

parce que j'ai appris, sûrement… Ou alors, à moins vraiment de le découvrir comme ça, par hasard, comme y en a que ça arrive, que d'un seul coup ils découvrent qu'y a quelque chose… Bon, moi, je l'ai appris…

Lui : Disons que ceux qui y croient vraiment, ils vont passer une heure à l'église, et quand ils sortent, ils sont un petit peu apaisés, ceux qui croient vraiment…

Elle : Moi, ça me repose d'aller à l'église ; c'est comme quelqu'un qui me disait l'autre jour : quand je vais à l'église, j'ai envie de dormir…

Lui : Donc, c'est un envoûtement.

Elle : Non, on est pas envoûté, quand même pas ; mais je veux dire qu'on se sent bien ; moi, je me sens bien quand je vais dans une église.

Lui : Mais qu'est-ce que ça veut dire, le mot : envoûtement ? C'est pas parce que ça t'a envoûté que c'est le Diable… Y a pas seulement que le Diable qui envoûte.

Elle : Je te parle pas du Diable : ça, j'y pense même pas… bien que si on croit en Dieu, on doit croire au Diable… Celui qui croit en Dieu, il croit au Diable aussi… Automatiquement, on doit croire aux deux.

Lui : Y a le bien et le mal… D'ailleurs, c'est bien marqué…

Elle : Parce que, y a le paradis, mais y a l'enfer… Si vraiment y a le paradis, puisqu'on dit toujours : avant d'arriver au paradis, y a le purgatoire… et si on a pas été sage sur terre, on se retrouve à l'enfer, hein ! Alors ça, faut croire au paradis pour croire à l'enfer ; c'est exactement la même chose… parce que, si on a pas droit au paradis, on se retrouve en enfer…

Lui : Le purgatoire, l'enfer, alors là, j'y crois pas du tout ; alors là vraiment, non, l'enfer, le purgatoire, j'y pense même pas du tout, ça m'échappe totalement… Tout ça, c'est des questions

qu'on se pose, et qu'on se reposera toujours ; quand on sera morts, nos enfants et nos petits-enfants, et tout ce qui s'ensuit, ils se diront la même question : Dieu a vraiment existé ?

Elle : Et justement, même des grands scientifiques, ils peuvent même pas nous donner la base de ça ; au contraire, eux, je crois qu'ils détruiraient facilement l'idéal d'une personne… En somme, moi je crois que croire en quelque chose, c'est un idéal… Parce que moi, plus d'une fois qu'il m'est arrivé des coups durs, j'ai été me réfugier dans les prières ; donc j'espère en Lui quand même…

Lui : Oui, ça pose pas mal de questions… Bien sûr, on est tout petits… On est venus au monde, pour quoi faire ? Vivre, souffrir et mourir…

Elle : Ben, dans l'ensemble, on a eu des joies quand même ; on en aura peut-être encore ; de toutes façons, tu pourras jamais changer la face du monde, y aura toujours plusieurs catégories de gens : t'en auras qui seront très pauvres, malheureux…

Lui : C'est à dire, j'y ai cru, j'y ai cru étant jeune… Mais maintenant, avec la vie qu'on a passé… On est pas tellement vieux, bien sûr, mais enfin, j'y crois moins… Parce que Lui, il t'a mis sur la terre pour fonder une famille, des gosses, et puis après, Il te rappelle à Lui… Non, ça non… Ça, j'accepte pas… Si, quand t'as fini ton temps… T'as fait ton temps, c'est fini…

Elle : Justement, c'est pas parce qu'il t'est arrivé une tuile qu'il faut dire…

Lui : Y a pas que moi qu'il est arrivé une tuile, qu'y a des gens qui sont morts dans la famille ; c'est tout le monde…

Elle : Mais justement, on a des amis qui ont eu un coup dur ; c'est pas pour ça qu'ils ont quitté l'Église, au contraire, ils se sont raccrochés à l'Église… Et d'autres, ils s'en éloignent… Bon, ben, ceux qui s'en éloignent, c'est qu'ils croyaient pas vrai-

ment… Une chose qu'il faut pas faire, quand t'es croyant… Tu dois pas citer Dieu responsable de ce qui arrive… Moi, c'est peut-être parce que j'ai pratiqué plus que lui, je sais pas, je ressens des fois le besoin de faire des prières, je sens que j'en ai besoin, je me réfugie vers Lui quand j'ai quelque chose qui va pas… Quand on parlait de ça, lui il me disait, c'est parce que je travaille avec eux, avec les prêtres [83], que j'en suis arrivée là ; mais maman, elle a répondu : non, elle a toujours été comme ça ; et c'est vrai ; pourtant j'ai pas été élevée dans un milieu comme ça ; j'avais pas des parents qui allaient à l'église, ils m'ont jamais poussée vers ça ; et pourtant, j'allais régulièrement à la messe, jusqu'à quand que j'ai eu mon deuxième enfant ; après j'ai arrêté ; j'avais plus le temps…

Oui, des fois on dit : qu'est-ce qu'on est venus faire sur terre ? Quand on est bien dépassés par tous les événements qui nous arrivent sur la tête… Qu'est-ce qu'on est venus faire pour voir tout ce qu'on voit… C'est vrai, des fois, quand on est désespéré sur quelque chose, que ça ne va pas toujours à notre idée, on se demande pourquoi on est venu ; et puis, tout compte fait, on réfléchit bien : bon, ben, elle est pas si mal que ça, la vie ; y a des bons côtés quand même, malgré tout ; si vraiment c'est Lui qui l'a créée, la vie, comme ça… Bon, on sait bien qu'y a des choses qui sont pas toujours justes, mais je crois que ce serait trop beau si tout était juste, si tout était parfait…

Oui, moi je prie… Et pas seulement à Lui ; même à Marie ; ça m'arrive à réciter mes prières pour Marie… C'est parce qu'on le ressent peut-être ; on en a besoin peut-être à ce moment-là… Parce qu'on est pas pratiquants comme certaines personnes qui vont prier régulièrement, qui n'iront pas coucher sans faire leur prière, comme quelqu'un qui se lave les dents tous les jours ; moi ça m'arrive pas tous les jours ; c'est quand j'ai besoin de Lui que

je vais vers Lui ; alors que, justement, c'est pas ça qu'on doit faire quand on est vraiment chrétien ; c'est pas lorsqu'on a besoin de Lui qu'on doit aller vers Lui ; on doit toujours y aller ; donc moi, je suis un petit peu injuste envers Lui, puisque je vais vers Lui que lorsque j'en ai besoin…

Lui : On saurait seulement comment Il est venu, Lui… Mais y a personne qui le sait.

Elle : Même un prêtre, il ne saurait pas l'expliquer… Il le dit lui-même quelquefois… C'est la foi qu'il faut avoir et puis c'est tout : si on a la foi vers ça, ben, on y croit ; mais si on l'a pas, ben, on peut pas y croire ; bon, moi, je l'ai… mais peut-être pas encore assez pour vraiment croire à tout. Je crois à la résurrection sans trop y croire non plus… Mais j'aimerais pas, si je meurs avant lui, passer à côté de l'église, malgré tout ; je voudrais quand même être en règle avec le dieu, je crois que c'est ça… J'ai l'impression que tous ceux qui se font enterrer à l'église, c'est un petit peu ça… Parce que il manque pas de gens qu'on dit : tiens, il a été enterré à l'église, pourtant il avait pas ses convictions comme ça, on est tout surpris ; donc c'est qu'il y a un petit quelque chose au fond de la personne quand même… Et si vous passez par l'église pour vous marier, c'est pareil ; c'est parce que vous avez quelque chose au fond de vous-même que vous voulez pas vous marier sans passer par là…

Si, moi, j'y crois… mais malgré tout, si j'ai des enfants à marier, si l'un doit se marier civilement, je le pousserai pas à se marier religieusement pour me faire plaisir… Bon, forcément, le mariage à l'église, si on veut divorcer, qu'on veut se remarier à l'église, on ne pourra pas ; donc ce mariage à l'église, c'est peut-être plus scellé qu'un mariage civil…

Lui : Moi, j'avais dit à moi-même : on se mariera à l'église, je ne reviens pas sur ma décision. C'est toujours ce fameux Dieu

que j'arrive pas… Pour moi, au départ, c'était une famille très modeste, qui a fait beaucoup de bien autour d'eux, et ils en ont fait un mythe, je sais pas, moi… mais je crois à cette famille-là… Moi, je crois que le départ, il est là, il est sur cette famille-là… Maintenant, il s'est peut-être passé quelque chose ; comment on est venus sur la terre ? Alors là, c'est encore autre chose.

Elle : Oui, parce que, nous, on sait comment on est venus ; mais le premier, le tout premier ? Il a fallu un premier quand même ; il a fallu une première personne sur la terre pour créer le monde, hein !

Lui : Je ne dis pas que c'est pas Dieu ; c'est peut-être vraiment Dieu ; c'est-à-dire que moi, pour le moment, j'y crois pas ; c'est peut-être vraiment Lui qui l'a fait, j'en sais rien, j'en sais absolument rien.

Elle : Y a sûrement quelque chose au-delà ; bon, ben, pourquoi telle famille, elle a eu autant d'enfants, telle famille, elle peut pas en avoir ? Y a quelque chose qui doit se passer quand même ; dans la nature, y a quelque chose qui se fait quand même : pourquoi celui-là, il devient comme ça ? Pourquoi y en a qui ont l'intelligence plus développée que d'autres ?… Et pourquoi y en a qui ont du pétrole, là, et pas là ? Pourquoi là et pas de l'autre côté ? C'est difficile à déterminer…

Lui : Et on parle des humains ; faut parler des animaux aussi ; comment qu'ils sont venus, eux ?

Elle : Ben oui, les premiers arbres, ils ont dû être créés par quelque chose quand même ; ils sont pas venus tous seuls ; bon, nous on en a parce qu'on les plante, mais les premiers ? C'est exactement le même que nous, on est arrivés comment ?

Lui : Et c'est pareil : y avait des bêtes préhistoriques qui ont existé, et puis, d'un seul coup, y en a plus eu ; alors, où c'est

passé ? Y aurait dû rester quelque chose d'eux, c'est dur à expliquer, hein !… C'est pour ça qu'on est obligés d'y croire un petit peu, au dieu ; on se demande comment on est venus, et comment lui, il est venu ; c'est bien lui qui nous a faits… Enfin, c'est-à-dire qu'il a fait Adam et Ève, et ainsi de suite, et ainsi de suite… C'est pour ça, c'est une question qui se pose et qui se posera toujours… C'est très difficile d'y croire quand même, hein ! Disons qu'y a quelque chose, mais quoi ? Parce qu'on est pas venus tout seuls… c'est tout de même bizarre, cette affaire- là ; je voudrais bien le savoir, mais voilà…

Elle : Faut lire beaucoup… mais au fond de toi-même, tu crois quand même à quelque chose, puisque tu te dis catholique… je vais te poser une question : si tu venais à mourir, qu'est-ce que tu désires : l'enterrement civil ou bien religieux ?

Lui : de toute façon, moi, c'est pareil : je serai mort, je serai mort.

Elle : Tu vois : tu saurais pas le dire si tu veux l'un ou l'autre.

Lui : Non, je peux pas le dire.

Elle : Donc c'est que dans le fond de toi-même, t'as un petit quelque chose tout de même.

Lui : Disons que je ne crois pas à la résurrection, quoi.

Elle : Mais malgré tout, tu voudrais pas faire sans passer à l'église.

Lui : Alors là, je peux pas te répondre… Disons que je suis catholique, parce qu'on est en contact avec beaucoup de gens… Je suis catholique, c'est toujours cette question-là : c'est les rapports humains qu'on a vis-à-vis des prêtres ; quand je vais à l'église, c'est le prêtre que je regarde, c'est pas le dieu ; mais je n'ai pas dit que j'étais contre l'église ; j'ai dit qu'il y avait certaines choses que je n'acceptais pas…

Elle : Et comment on peut être communiste et catholique en même temps ? Moi je crois que c'est parce que j'ai été élevée dans ce milieu-là : j'avais un père communiste, et une mère… elle a été catholique et, comme lui, maintenant, en vieillissant elle y croit plus tellement…

Lui : Moi, j'ai mon père, il ne faisait aucune politique, il s'occupait pas de politique du tout… Comment je suis devenu communiste… c'est depuis que je travaille… quand j'ai commencé à travailler, j'avais 15 ans… C'est avec tout ce qui se passe ici, c'est pas difficile de le devenir : avec ce qu'on gagne d'abord pour commencer, et ce qu'on voit : qu'y a beaucoup plus de riches que de pauvres ; plus ils en ont, plus ils veulent s'en foutre plein les poches… Trop de profiteurs en France…

Elle : Mon grand-père paternel, lui, il aurait toujours rêvé de revenir du temps des rois… Combien de fois je me souviens, toute petite que j'étais, mon grand-père, le père de mon père, il était comme ça, alors qu'il avait des fils communistes, c'était formidable : ses deux fils communistes et puis son beau-fils ; moi, ça m'a toujours resté : ils se disputaient pas, mais ça finissait toujours : oui, toi, t'as pas encore souffert assez… Alors, ma grand-mère, elle disait : je ne ferai plus à dîner : c'est toujours la même chose… et c'était incroyable ; mon grand-père, pourtant, c'est qu'il a eu la vie dure aussi, il a travaillé jusqu'à quel âge ? 72 ans il travaillait encore, et puis il avait pas de pension ; c'est pas obligatoirement parce qu'on est malheureux qu'on va vers le communisme, hein !

Lui : Mais le mot communiste, qu'est-ce qu'il veut dire ? C'est vivre en communauté ; et dans une église, qu'est-ce qu'on fait ? On fait venir beaucoup de monde ; c'est pas une communauté aussi ? Donc y a beaucoup de choses qui se rapprochent du mot communiste ; parce que, on dit communiste, on s'en

fout plein la tête, on cherche pas ce qu'il veut dire le mot communiste.

Elle : C'est pour ça, moi, je dis toujours : un communiste rentrera plus facilement dans une église : mon père, c'était un communiste, il était du parti, vraiment un communiste ; ben, j'ai fait ma communion, il est venu avec moi à l'église ; par contre, mon grand-père, un socialiste, jamais il rentrait dans une église. Georges Marchais, ça l'a pas empêché d'aller voir le pape, tout en étant communiste.

Lui : Et puis le pape lui a serré la main une fois de plus que les autres.

Elle : En Pologne, c'est communiste, et les églises sont toujours pleines à craquer.

Lui : Moi, ce qui est bien dans le communisme, c'est qu'ils appellent les gens à vivre en communauté, à s'aimer tout le monde ; c'est comme le dieu, si il a existé, il a dit de s'aimer tous comme frères et sœurs ; ben, là, c'est la même chose ; vivre en communauté, qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle : C'est à dire que le communisme veut qu'on soit tout le monde à parts égales, tandis que, bon, ben, la droite, les partis de droite, faudrait pas que l'ouvrier arrive à la même égalité qu'eux ; je ne crois pas qu'ils l'accepteraient ; on en voit la preuve avec tout ce qu'ils nous font endurer, et parce que on nous bloque bien dans des endroits ; on nous supprime des usines ; on nous augmente un peu de tout ; c'est vraiment parce qu'ils veulent pas… Parce qu'il faut pas dire qu'y a pas des sous en France, y en a de l'argent, quand on voit les dons qu'ils font un peu partout ; alors justement, pourquoi qu'on veut pas du communisme ? Parce que le communisme, je crois qu'il rendrait le riche… je dis pas pauvre… mais à la même égalité qu'un ouvrier ; ça je ne crois pas que le riche, il acceptera une chose comme ça ; jamais il n'ac-

ceptera une chose comme ça ; d'abord moi, j'ai l'impression qu'on aura jamais un régime communiste en France… Les églises, c'est la même chose : vous voyez pas tout le monde dans les églises ; parce que les gens, ils ont leurs convictions aussi bien d'un côté que de l'autre… Alors les communistes, c'est pareil : on n'arriverait pas à réunir tout le monde, on n'arriverait pas à faire voter tout le monde communiste ; on n'en veut toujours pas, du communisme ; justement, c'est la bête noire, le communisme, pourquoi ? Ils sont pas plus méchants que les autres, après tout… Et justement, les prêtres comprennent plus facilement les communistes, parce qu'un communiste, il va peut-être discuter plus facilement avec un prêtre qu'un autre.

Lui : Bien sûr, on en a toujours fait une bête noire, hein, des communistes ; pourquoi ? Parce que toutes les richesses, ils veulent les donner à parts égales, c'est tout.

Elle : Ben, c'est ce que Dieu a voulu. Dieu, il voulait que le pauvre soit à la même égalité que les autres, donc il voulait réduire les richesses.

Lui : Communiste, communauté… c'est-à-dire que Lui, Il veut pas que l'un, il a un million et puis que l'autre, il a seulement que cent mille… Si on est cinquante dans une salle, on doit être tous à égalité… Dans une église, c'est exactement pareil ; ils vont pas rechercher si y a cinquante riches et cinquante pauvres, ils sont tous à la même égalité.

Elle : Oui, parce que l'Église, c'est vivre en communauté aussi ; c'est exactement la même base… Pourquoi que la Jeunesse ouvrière catholique, elle a les mêmes initiales que la Jeunesse ouvrière communiste ?

Lui : C'est vrai, y a beaucoup de choses qui se rapprochent.

Elle : La religion, c'est un petit peu ça aussi : ils veulent plus de licenciements, ils veulent plus de malheureux sur la terre, ils

veulent plus qu'y en a qui meurent de faim, tout ça… Ben, c'est exactement la même chose que le communisme : le communisme, c'est ça qu'il veut aussi ; parce que le communisme, il voudrait qu'on soit tous pareils… En Pologne, c'est ce qui se passe… Enfin, d'après ce qu'on nous a dit ; on connaît des gens qui ont été en Pologne : l'ouvrier, il est payé plus fort qu'un ingénieur par rapport à chez nous, parce qu'ils trouvent qu'il use sa santé plus qu'un autre.

Lui : Oui, mais moi, ce que je ne comprends pas, dans les richesses du Vatican, c'est qu'ils en donnent pas au moins une partie pour faciliter les choses dans le monde… Comme dans les pays des Noirs, t'en as qui crèvent de faim, qui meurent tous les jours, tous les jours, tous les jours… Ils pourraient, je sais pas, faire quelque chose…

Elle : Ça, c'est exactement la même chose que pour le gouvernement, parce que, bon, ben, un prêtre ouvrier, il fera peut-être des cotisations pour aider ceux-là : ils ont été dans les pays pauvres, ils ont découvert tout ça… Alors pourquoi c'est toujours le plus petit ; c'est pas le grand qui s'en va… C'est comme nous, si on demande une cotisation quelque part, c'est toujours l'ouvrier qui va donner sa cotisation, qui va souscrire un emprunt pour aider les pauvres, encore plus pauvres que nous, tout compte fait.

Lui : Parce que, disons que c'est l'Église, mais ils ont une politique aussi, hein !… D'ailleurs, ils ont des ministres, alors, tous ceux-là, ils gèrent toute cette fortune ; alors, ça sert à quoi ?

Elle : La religion et la politique : on peut pas faire de religion sans politique, et on peut pas faire de politique sans religion. Souvent, on dit : un prêtre doit pas avoir de politique, mais il est obligé d'en avoir quand même, il a quand même des yeux pour voir clair, pour voir tout ce qui se passe autour de lui.

Lui : Le plus important, moi je dis : on peut aller à l'église sans faire partie de la droite ; c'est à dire, c'est pas parce que l'un, il va toujours à l'église, qu'il fait partie de la droite…

Elle : Pas toujours…

Lui : Parce que on se fait toujours une idée que c'est toujours les riches qui vont à l'église, on s'est toujours dit ça, et ça, c'est pas vrai.

Elle : Pas obligatoirement… Vas à l'église ici, tu verras, c'est beaucoup d'ouvriers.

Lui : C'est à dire que si, il y a eu un temps, si ; on voyait tous ces messieurs, ces belles dames qui allaient à l'église pour faire voir leurs belles toilettes vis-à-vis de nous autres, les serfs, quoi. Elle Parce que la religion, elle a changé, c'est vrai, elle a changé, hein ! Elle est restée pareille, c'est toujours la même religion, c'est toujours le même dieu, mais c'est plus exactement le même genre qu'avant : on discute beaucoup plus facilement avec un prêtre, aussi bien de politique, de religion, de vie de famille, de travail, de tout… Qu'avant, on aurait parlé que de religion, pas d'autres choses.

Lui : Oui, je crois que je peux pas dire plus ; j'ai dit tout ce que je pensais.

***

Mineur : 41 ans.

La religion, l'Eglise : moi, j'suis communiste et j'ai jamais impêché de faire l'baptême de mes enfants, ni la communion ; et moi-même, j'suis marié à l'église. Dans les communistes, y a des chrétiens ; c'est exact. J'suis communiste, je le répète une deuxième fois. Mais si il fallait aller tous les dimanches à l'église,

j'suis pas d'accord. Mais quand y a un obsèque, un enterremint, j'suis là aussi.

L'dimanche, hein, on a un foyer, moi j'suis tout seul pour moi travailler, j'suis obligé de travailler dins l'gardin. Alors, si j'passe deux heures, ou une heure, à l'église, c'est une heure que je perds min temps dins l'gardin. Si je gagnerais assez énorme, là j'aurais peut-être le temps d'aller à l'église.

Question de Monsieur l'abbé, tout ça, j'ai rien à dire… même sur Madame B., elle viendrait me demander un service… tout de suite ; pourtant elle est pas l'même parti que moi.

Les abbés, c'est des gens comme nous. Si tout le monde il s'rot du même, ça n'irot pas. Les choses qu'ils font, y en a des bien et des mauvaises ; c'est comme nous : est-ce qu'on peut toujours dire qu'on fait bien ? Non. Ben eux, c'est comme nous ; par moments ils font des erreurs comme nous on en fait aussi.

Moi, j'trouve qu'y a rien à dire contre eux. Mais j'suis franc de vous le dire : je préférais mieux avant : un curé qui s'habillait en robe. Je trouve, là, on pouvait dire : là, c'est Monsieur l'abbé. Mais maintenant, comme on dit, pour euss, c'est mieux ; parce qu'on est plus quand même au temps des Gaulois ; ils sont bien habillés, quoi ; mais j'préfère mieux voir toujours l'ancien ; c'est mieux que maintenant, oui, le costume, la robe, je trouve que c'était mieux que maintenant. Mais comme on dit, la vie, elle change ; tout le monde il suit la vie.

Mais, mettons, ici, y a quatre curés. Pour bien faire y en aurait fallu un comme les anciens, qui serait habillé comme avant. J'dis pas tous les quatre… Remarquez, c'est tout à fait normal ; on sait bien, nous autres on aurait 60 ans, et puis après, si y en a un de 40 ans, j'sais pas… On doit bien suivre l'époque… J'sais pas, mon grand-père, il a 85 ans hein ; si il s'habille avec son chapeau d'paille, moi j'vais pas mettre un chapeau d'paille à 41 ans ; hein,

quoi, il faut être logique. Mais sans ça, non, j'ai rien à dire sur euss, rien.

Ma mère, c'était une chrétienne. Mon père, c'était comme moi, un communiste, et c'est pas pour ça qu'il nous a empêché. Moi, j'empêche pas mes enfants à faire leur communion. Pourquoi ? Parce que les enfants ils peuvent pas en compatir si l'père il est communiste ; enfin, chacun il a sa religion, quoi ! Moi, ma religion ? Communiste. Communiste chrétien. Pourquoi pas ? Il faut de tout. Communiste, pour moi, c'est un parti qui défend la classe ouvrière, c'est un parti juste, un parti pauvre, voilà, c'est tout.

Depuis quand je suis communiste ? Mon Dou ! Cha fait trente ans ; j'ai été élevé dans une famille communiste, alors moi, je resterai toujours communiste ; et mes enfants, ils feront ce qu'ils voudront.

Pourquoi ils auraient pas été baptisés, pourquoi j'aurais impêché l'communion de mes enfants ? Maintenant, c'est à voir, comme euss, qu'est-ce qu'ils vont faire à leur mariage : qu'ils se marient à l'église, tant mieux ; s'ils se marient civilement, tant mieux ; mais j'vais pas dire : hé, t'as 21 ans, tu vas t'marier à l'église, hein, ils sont libres.

Communiste chrétien ; pourquoi vous rigolez ? Vous avez des communistes chrétiens aussi hein, ils ne sont pas rares ; et vous avez bien des socialistes chrétiens, et des socialistes non chrétiens aussi hein ! Communiste chrétien, les deux peuvent aller ensemble, pourquoi pas ?

Ça se ressemble ? Alors, là, vous me demandez un rude problème hein ! Ça se ressemble ? Ben oui hein ! Moi, qu'est-ce qu'y a, c'est que j'vas pas à messe l'dimanche. Nous, on est communistes, mais on aime bien quand même l'église.

Le paradis. Les chrétiens ils croient au paradis. Ouais. Mi, j'crois à l'infer, alors ch'est mieux ? Le paradis, l'enfer, comment je le vois ? Et vous, comment que vous le voyez ? Vous me posez la question, comment que moi, je vois l'enfer. Et vous, comment que vous l'voyez, l'paradis ? Vous savez pas ? Ben moi non plus.

Au catéchisme ; écoutez : quel âge que j'ai ? 41 ans ; le catéchisme, avant, c'était pas comme maintenant. Je ne sais pas si vous êtes au courant, les messes et tout, c'était pas comme maintenant. Moi, ça fait déjà 31 ans ; vous savez, sur 31 ans, on n'd'oublie et puis… l'curé, ch'étot Monsieur D., il est même mort à 50 ans ; j'm'en rappelle encore son nom, ch'est déjà biau ! Mi, j'ai une p'tiote cervelle ; alors si il faut y mettre tout ça…

Non, ch'est pas l'église comme dans l'temps ; avant, on était plus aidé ; maintenant, les pauvres, ils sont pus aidés comme avant ; la religion, c'est plus du tout la même chose.

Me faire enterrer à l'église ? J'en sais rien ; on verra bien, à l'dernière minute.

Une autre vie après la mort ? Quelle vie ? Vous le savez vous-même quelle vie qu'y a après la mort ? Vous m'posez cette question et vous l'savez pas ? Vous m'disez, après que je suis mort, y a une autre vie. Mi, j'voudros ben savoir quelle vie, après qu'on est là, mort. Non, mais, expliquez-moi un peu, quelle vie que vous avez quand vous êtes mort. De temps en temps, vous revenez à vous et vous disez : alors, cha va ?… ah ! j'suis ici ben !… non ? Ch'est cha qu'vous disez ? Qu'est-ce que vous m'posez cette question-là ? Mi, j'sais ben, quand on est mort, ben, allez, on s'en va au boulevard des allongés et puis c'est tout ; il n'd'a pus un qui revient. Riche comme pauvre, il n'd'a pus un qui revient, voilà ; ch'est là qu'y a quéque chose d'bien ; pourquoi, si ch'étot un riche, il pourrot racater [84] s'vie ; y a faut

que là qu'y a une plus belle justice : riche comme pauvre, il est obligé d'y aller ; cha, ch'est comme cha ! Voilà !

Dieu, j'y crois si on veut. Mi, j'ai l'cœur à peu près pour mes enfants, mais tout le monde il dit : l'Dieu, l'Dieu… mais d'où est-ce qu'il est, l'Dieu ? L'bon Dieu, d'où est-ce qu'il est ? Ben oui, y a un dieu sur la terre, et je suis entièrement d'accord. Mais que je sois d'accord ou non, il est jamais venu me dire bonjour. Faut qu'il vienne me dire bonjour, alors, là je l'verrai, j'dirai : oui, il est là. Ch'est tout ! Mais tant qu'on le voit pas, j'y crois pas.

La religion, Jésus, j'suis entièrement d'accord ; j'pense rien sur euss, rien. J'ai pas faut que cha à pinser. J'vais encore vous le répéter, la religion, si elle aurait pas été bien, que j'aimais pas la religion catholique, mes enfants, ils auraient pas fait leur communion ; tout il est bien ; j'ai rien à dire du mal dessus. Et même les catholiques, j'sais pas, moi comment que j'peux vous l'expliquer… Et si l'curé qui vient dimanche à l'chapelle, qu'il a une mèche de cheveux qui pend, j'vais pas l'traiter de pourcheau [85] ; ben, ch'est comme cha ! J'ai rien à dire des catholiques, ch'est tout.

Prier ? On n'a pas faut qu'cha à passer sin temps. Si j'passe une heure à prier, ch't'une heure que l'gardin il attind après mi hein ! Pendant c'temps-là, qui ch'est qui va m'apporter à minger, hein ? J'vas vous dire : j'ai prié une heure pour vous, vous allez m'apporter une tartine ? Vous allez me dire : vous avez prié pendant une heure, allez vous promener ! Et puis, j'passe encore l'journal, *Liberté*, l'dimanche ; alors hein, si il fallot que j'passe encore une heure l'dimanche à la messe, c'coup-ci, ça y est : m'matinée, elle est terminée.

L'journal, *Liberté*, mon père il l'a passé pendant quarante ans, et pourquoi que son fils il le ferait pas ? Si j'avais pas été élevé

ainsi, dans une famille ainsi, j'aurais peut-être fait autre chose. Mais j'vas pas abandonner ce machin-là pour aller une heure à la chapelle. Cha non ! Voilà ! J'ai tout dit.

***

Lui : retraité mineur : 60 ans.

Elle : mère au foyer : 54 ans.

Lui : L'Église, la religion, je ne suis pas contre, je ne suis pas contre puisque j'y ai été.

Et puis après ? Y n'd'a que cha leur plaît d'aller à l'église, à la messe, je ne peux rien dire là-dessus…

Je ne suis pas contre l'Église, ni cha m'dérange pas, l'Église ; boh, j'ai été élevé comme cha : on n'pratique point, quand j'vas à un interremint, j'rintre à l'église… J'ai été à des interremints protestants et puis à un mariage protestant, ben j'ai été invité au temple.

L'Église, la religion, j'ai rien à dire, j'ai jamais fait d'études là-dessus ; j'ai un camarade, un protestant, li il pourrot en dire beaucoup. Parce que li ch'est s'n'idéal, tandis qu'mi j'suis plutôt indifférent… Non, la religion, qu'est-ce qu'on peut en dire ?

Elle : Bé, moi, j'sais pas hein… J'ai pas été élevée comme toi… J'ai été baptisée qu'à 19 ans.

Lui : On est élevé dans la religion catholique et puis ch'est tout hein ! On est baptisé, on fait s'communion, on s'marie et puis ch'est tout.

Elle : Oui mais toi, quand ta mère qu'elle était gravement malade, te promettais que si elle vivait que t'aurais été à la messe.

Lui : Ah ouais, t'as peut-être une espérance hein ; il paraît qu'un homme y a toudis besoin d's'en remettre à quelque chose ;

y n'd'a qui s'en remettent à l'sorcellerie, ou bien j'sais pas mi, dans les cartes.

Elle : En somme, tu crois à Dieu quand t'as du malheur.

Lui : On dit toujours hein : quand tout va bien, on ne pense pas à rien. Mon camarade protestant, li est fort croyant… Parce que mi j'ai déjà remarqué, les protestants ils sont plus croyants que les catholiques.

Elle : Lui, c'est son idéal : il s'mettrait pas à table sans avoir été s'laver… Nous, en somme, c'est comme si ça serait un travail d'aller à l'église : on va à l'église quand c'est les communions, quand c'est les enterrements ; ça nous viendrait pas à l'idée de dire : tiens, demain c'est dimanche, on va aller à la messe.

Lui : Et ceux qui n'va pas à la messe, il vit comme un autre hein !

Elle : Oui, parce qu'il croit pas, mais toi t'y crois, quand on mourra te voudras être enterré à l'église.

Lui : Ah ouais, d'accord… Pourquoi ? Parce qu'on ne sait pas c'qu'y a après hein…

Mi je n'd'ai connu : ch'étot des communistes et j'ai été tout saisi qu'il s'est fait enterré à l'église… parce que, comme beaucoup ils s'demandot après la mort qu'est-ce qu'y a…

Ch'est le même qu'y n'da qui ont été pendus ou guillotinés, ils vont demander pardon, et y n'd'a qui crachera dessus l'crucifix : y n'd'a qui s'en foutent… Qu'est-ce qu'on peut dire qu'y a après la mort, on ne l'sait point. L'Église et le catholique ils disent qu'il y a l'paradis, l'enfer… Et les protestants aussi, ils disent autre chose : li l'camarade, il m'disait : on n'sait pas d'où qu'on s'en va ; pendant 1 000 ans ; et au bout de 1 000 ans, y a un jugement… Les curés, non : l'curé, quand il parle, il parle à des gamins, quand il nous apprend le catéchisme, et après ils pensent

à jouer, ils n'en demandent pas plus ; tandis que ch'ti là, li, il aurot voulu m'lancer là-dedans, dans la religion…

Mais j'suis pas toudis à m'poser des questions là-dessus : c'coup-ci, je n'vivros plus ; des questions, je m'pose des questions sur le temps qu'il fait, quo que j'vas avoir dins l'gardin, des machins comme cha… Après la mort ? Y a que quand on sera mort qu'on le saura c'qu'y a…, y a que comme cha.

Elle : Y a jamais personne qui est venu nous le dire…

Lui : Une fois qu'on est mort, qu'on s'est rétindu, ben ouais, ch'est cha, qu'on est mangé par les vers, qu'on pourrit dans l'terre.

Elle : C'est l'âme qu'elle s'en va après, c'est ton âme qu'elle s'en va au paradis… On dit toujours : on n'a rien fait de mal, on n'a jamais fait de tort à personne, on n'a jamais volé, on n'a jamais tué, alors on dit, normalement on devrait aller au paradis… On dit que celui qui va en enfer, mettons qu'il tue, qu'il vole… Et peut-être qu'un voleur ira quand même au paradis…

Lui : Ben peut-être qu'on s'promène ichi… L'âme, si elle sort du corps…, peut-être que j'viendrais ichi m'promener dins l'gardin ou bien j'dirai : tiens, j'vas profiter qu'j'ai pus d'corps, j'm'en vas voyager… Non j'saurais rien dire là-dessus : j'suis pas malin assez là-dessus…

Elle : Faut faire des études pour savoir ça.

Lui : Et est-ce qu'on n'd'a une d'âme ? Te sais pas : quand t'es mort, et si y a pus rien ? Une fois y n'd'a un qui étot venu et j'li disos : t'es là qu'te parles ; l'âme, on n'd'a une ou quoi ? Ben li y m'disot : si, y en faut une ou ben alors y aurait pas d'justice : si y n'd'a qui font des crimes tout plein sur la terre, qu'ils aurot profité comme cha ? Et puis qu'les bons qui ont eu des misères sur la terre, ben ils auront du bonheur au ciel et les méchants qui ont fait d'travers sur la terre, qui ont fait du mal, eux ils seront

punis ; si cha s'rot comme cha, cha s'rot bien hein, mais pour répondre comme cha il faut vraiment avoir une religion dans l'ventre, savez ! Si vous questionnez un curé, il va vous en dire tout plein ; si vous questionnez un qui n'y croit point, ben il va vous dire s'point de vue ; et si vous questionnez un pareil à mi, qui n'sait point…

Elle : T'es dans l'doute quoi ! C'est ça qui est embêtant d'être dans le doute.

Lui : On ne peut rien dire, je n'vas pas m'avancer de dire y a rien, et je n'm'avancerait pas de dire y a quelque chose après la mort.

Elle : C'est difficile à répondre à cette question hein… Faut vraiment croire… Parce qu'y en a qui croient vraiment qu'ils vont ressusciter.

Lui : Parce que dans l'Histoire de France, on vous dit : les Gaulois, 58-50 avant Jésus-Christ : donc il a existé, Jésus-Christ : tous les livres ils en parlent. À c't'heure, est-ce qu'il étot Dieu ?… Pour les juifs, l'Christ cha n'étot pas un dieu… Les juifs ils ont encore une autre idée là-dessus : ils attendent encore après.

Elle : C'est étrange hein !… Pourtant i n'n'a, quand ils sont près de mourir, ils ont peur.

Lui : Un vrai croyant il devrot pas avoir peur d'mourir.

Elle : Au contraire, il est heureux.

Lui : Comme l'actrice-là : Gaby Morlay, il paraît qu'avant d'mourir, elle a dit : je n'm'en vais pas, j'arrive…, elle va vir ses parents, tous les gens qu'elle avait connus… Je n'm'en vais pas, j'arrive…

Elle : Celui qui croit vraiment, il est heureux : il ne se pose pas la question hein.

Lui : Un vrai croyant, li, il croit, il n'se pose pas d'questions, rien du tout. mais mi j'ai déjà vu un curé, j'li parlos comme on parle ichi, ben une fois il m'a dit : moi aussi, ça m'arrive de douter ; ben ch'est un curé et il doutot aussi, alors ?

Elle : Pourtant, un curé, cha doit pas douter.

Lui : Ben peut-être qu'il a vu des malheurs dans s'vie qu'il aura dit : merde, y arot un Bon Dieu, on n'verrot pas cha ; et puis après qu'il s'reprend ; mais cha li est arrivé d'douter. Mi m'bi-au-père, cha n'étot pas un catholique puisque ses enfants ils ont pas été baptisés, rien du tout, quelquefois il m'disait : te sais ben, les curés ils disent tout cha mais ils ne croient pas c'qu'ils disent, il disot que les curés ils savot' qu'y avot rien, mais qu'ils foutot cha dins l'tête des gins… J'ai pas été à l'école trop longtemps, mais enfin j'ai déjà lu par-ci par-là : l'un il dit : l'Église, c'est pour endormir l'peuple, c'est la résignation ; mi j'suis peut-être pas fort catholique, mais j'me résigne point, j'dis qu'il faut lutter ; et puis j'suis pas tout seul dans ce cas-là… Parce que mi j'me rappelle quand j'ouvros [86] encore, j'étos à l'fosse… Ils disot : ah, du bonheur on n'd'aura, mais faut attendre. Ils disot : ch'est nos vies comme cha ; fallot attendre quo ? L'pension ? Quand on est pensionné, ch'est tout, on a du bonheur, on œuvre [86] pus… Ou alors qu'est-ce qu'ils voulot dire ? Quand on s'ra mort on s'ra heureux ? Mais ils savot' quand ils ouvrot' [86] ch'étot pas l'bonheur… J'm'en rappelle, y n'd'a qui disot ; ha habile [87] nos pensions hein… Non mi j'étos pas d'accord : à c't'heure on sait commint qu'on est, mais quand on aura nos pensions, on n'sait pas commint qu'on s'ra… Tant qu'on œuvre [86] ch'est parce qu'on a d'la santé, on est pas invalide, rien du tout… Mi j'trouve quand j'allos ouvrer [86], j'étos content… Mais tous ceux-là, combien qui n'd'a déjà d'morts ? Ils pensot' que cha aurot été mieux avec leur pension et puis ils sont morts : à c't'heure ils

savent d'où qu'ils sont, eux ils savent ; ch'est eux qu'il faudrait interroger, aller vir les gens qui correspondent avec les morts : les médiums.

Elle : Ils sont au ciel hein.

Lui : Quand je serai mort, j'vous l'dirai… J'vous l'ferai savoir.

Elle : C'est drôle : il n'n'a jamais un qui est revenu hein !

Lui : Ils sont au ciel, et où ? L'paradis ou l'enfer ? Ben mi je n'sais pas non plus tout cha… Une fois on a joué une pièce d'cinéma, ch'étot un film américain, ch'étot des nègres, alors l'bon dieu ch'étot un nègre : il s'promenot dans l'paradis et il donnot des cigares : alors eux, les nègres, ils voient l'paradis ainsi : ch'étot un Bon Dieu qui s'promenot au mitan d'eux et qui donnot des cigares… Une fois, un curé, j'li demandos : à vot'idée qu'est-ce que ch'est l'paradis ? Ben li il m'a dit : tu vois Dieu, t'es là en extase. Alors j'dis : l'éternité ch'est cha ? Toudis r'vêtier [88] l'bon dieu ainsi, ben ch'est pas l'paradis : vous êtes là d'vant l'bon dieu, vous dites : tiens, ch'est l'bon dieu ! On dira : merde, l'bon dieu, on s'demandot si il existot et puis vraiment le v'là… L'éternité, cha n'finit point ? Alors on va pas passer l'éternité à r'vêtier l'bon dieu… Mi j'trouve que l'paradis cha sera mettons d'aller m'promener : tiens, je m'en vas faire un tour en Amérique, tiens, j'm'en vas voyager, faire c'qu'on a pas fait dans s'vie, cha s'rot cha l'paradis, et puis qu'on pourrot voler dans l'ciel, tout cha… parce que mi j'comprends pas quand ils disent mettons : la résurrection de la chair, la vie éternelle ; mais tous ceux qui sont morts depuis les années de Cro-Magnon, les Gaulois, et tous ces gens-là qui sont morts, si on retrouve une chair… Combien qu'on est ichi sur la terre ? Six milliards, et tous ceux qui sont morts, cha fait combien d'milliards tout cha ? Où est-ce qu'on

nous mettra tertous ? Mettons y n'd'a qui irot sur la lune ? Y n'd'a qui irot sur Mars ?…

Elle : Et puis celui mettons que c'était sa maison… On va s'battre : il va dire : c'était ma maison ici.

Lui : Et ceux qui ont eu 2-3 femmes ?

Elle : Tous les femmes ils vont repartir avec lui ? On va s'battre, ça va pas aller tout seul… C'est compliqué tout ça.

Lui : Moi j'vous dis : faut être vraiment catholique : cha dot être rare, hein, quelqu'un qui crot vraiment ; sinon des ceux qui vont s'insérer dans des monastères : des hommes dans des monastères et des femmes dans des couvents, faut vraiment croire hein.

Elle : Y en a quand même qui croient hein.

Lui : Comme François li, il croit.

Elle : Il dit qu'on doit s'préparer.

Lui : Combien d'fois qu'il m'a dit : tu sais, il s'rait temps que tu penses à ton salut… Quand j's'rai mort que je serai rejeté à l'enfer, quoi !

Elle : Oui parce qu'il dit : la mort : Dieu il vient comme un voleur… au moment qu'on s'attend pas.

Lui : Ah, cha ch'est vrai, cha je l'crois ; l'bon dieu… Jésus-Christ quoi, il a dit : attention à ti, parce que j'viendrai comme un voleur ; et j'me rappelle, mon oncle Léon, il disot aussi, il disot : un voleur, quand il va voler, il ne l'dit pas, il prévient pas, il s'amène dans l'maison, il vole, hop, trop tard ! Ben l'Christ, ch'est l'même ; et combien de gens vous en voyez comme cha mourir d'un seul coup ! La mort, elle est venue comme un voleur, sans rien dire… Et l'curé que j'vous parlos tout à l'heure, il venot' d'finir d'manger, et l'chat il étot là, alors il l'caressot, comme cha, et en l'caressant, pouf, il a ké [89] mort d'un seul coup… Alors quand j'entends quelqu'un qui dit : un tel il est mort

d'un seul coup, j'repense au protestant : j'viendrai comme un voleur… Oui ça j'y crois : vous avez déjà entendu dire : un tel il est mort d'un seul coup… Et ceux qui ont un accident d'auto : je r'vêtios [90], y a pas longtemps sur l'journal, un jeune homme de vingt ans, il roulot en moto, et l'chaîne de l'moto elle a cassé, il a été jeté contre un mur : mort sur l'coup… Ben ch'p'tiot-là, il n'pinsot pas d'mourir hein…

Mi j'ai déjà discuté avec des curés : si y a un Bon Dieu, il devrot pas permettre des machins comme cha ; eux ils ont une réponse, il m'a donné un exemple : mettons y a là un coutiau ; l'père il dit à s'n enfant : touche pas à c'coutiau, ou ben te vas t'couper ; l'enfant il prend l'coutiau, il s'coupe, ben s'père il l'a prévenu… C'est comme quelquefois, mi, j'suis réveillé d'bonne heure au matin, avant les informations, y a des protestants qui parlent, n'd'a un qui dit : si on voit de l'criminalité, tout ches machins-là, ch'est la faute d'un relâchement des mœurs, on laisse tout faire à c't'heure.

Elle : C'est une question difficile ça, la religion.

Lui : Une fois y a un curé qui m'a dit : les gins ils pensent au Bon Dieu quand ils sont dans l'malheur… Si on sent du malheur autour de nous, bien vite on f'rot des prières, on irot mettre des bougies… Les gens, ils ont besoin d'croire en quelque chose, y en a qui croient bien les totems et compagnie…

Moi, cha m'est arrivé d'faire appel au bon Dieu, cha m'est arrivé à m'mère, et puis à mon plus vieux, il va y avoir 35 ans… Il étot tout p'tiot… J'ai demandé au Bon Dieu d'me l'laisser, donc ch'est parce que j'y croyais…

Mais j'ai même pas été à l'église, j'ai dit ça ainsi… Et puis l'curé qu'j'ai dit tout à l'heure qu'j'étais camarade avec, un jour il s'a amené et puis il a mis un machin à s'cou… Une écharpe d'curé et puis il a fait des prières sur l'pt'iot ; cha m'a fait drôle

quand j'ai vu faire cha, ch'est parce qu'il veyot [91] qu'il allot mourir, li, qu'il faisot cha… Après il m'a dit : te faut pas avoir peur, ch'est pas parce que j'ai fait ça qu'il va mourir, mais ch'est une protection… Quand on a un enfant qui est malade, on veut pas perdre s'n enfant, ceux qui croient, ils s'en remettent à Dieu…

Et à m'mère… J'ai été à l'messe tous les dimanches jusqu'à que m'mère elle est morte ; quand elle est morte, j'y ai plus été… Ben à qui voulez-vous qu'on s'en remette ?… Mi m'mère, elle aurot mis des bougies mettons à sainte Thérèse, tandis qu'un protestant, il n'crot pas à tous les saints, un protestant il crot faut qu'au Bon Dieu… J'avos un vieux camarade, il disot tout l'temps : à qui qu'te d'mande une tartine ? Mi j'disos : à m'mère… Un enfant quand il a faim il d'mande une tartine à s'mère, mais li il aurot voulu que j'demande à m'père parce que ch'étot au Bon Dieu qu'il fallot d'mander, au père… Et quelques fois les gens ils ditent : il faut mieux d'mander au Bon Dieu qu'à ses saints…

Et dans l'temps, j'ai connu un porion [92], quand s'coupe elle allot pas, il disot : mais qu'est-ce que j'ai fait au diable… Y n'd'a qui aurot' dit, mettons : quo que j'ai fait au Bon Dieu, mais li : quo que j'ai fait au diable ? J'avos un camarade aussi, ch'étot un protestant aussi, alors à l'fosse ils li d'mandot' si il avot déjà vu l'diable, alors li il disot : ouais, j'l'ai déjà vu, ch'est l'plus beau jeune homme qu'on peut imaginer.

Elle : Ch'est l'tentation, l'diable, en somme, il doit être beau pour pouvoir être tenté hein… C'est bizarre tout ça…

Lui : Et à m'deuxième… Il a eu une coqueluche ; l'médecin i avot dit : à la grâce de Dieu… Il avot des quintes, il étot là tout reployé… Mais pour li, j'ai jamais désespéré, j'ai jamais pensé qu'il pourrot mourir…

Et j'connos des gins, ils ont pas de religion, rien du tout… Et ils ont jamais eu d'malheur… Ils ont élevé cinq, six enfants… Y a jamais eu d'malheur dans leur maison en dépit qu'ils sont pas des croyants… Ch'est des gins, un jour on dirot : ils sont morts, et qu'on les enterre à l'église, j's'rai bien saisi…

Mi m'père, il est pas mort d'hier, y a cinquante ans qu'il est mort, je m'rappelle qu'il disot : quand j's'rai mort, j'veux être enterré à l'église… Et pourtant ch'étot pas un homme d'église… Il avot des camarades, il fallot pas d'curé, pour eux y avot rien après : on est mort, on est mort, tandis que m'père, il étot comme mi, il s'demandot peut-être aussi, il disot : si y a quelque chose, ben j's'rai préservé.

Elle : Pourtant ch'est pas parce que tu vas à l'église que t'es préservé ; c'est Dieu qui est l'maître tout seul… Ch'est pas parce que te vas à l'église… Et puis c'est une question d'argent, si on n'a pas d'argent, on n'est pas enterré à l'église.

Lui : Ben si, si ch'est des malheureux, ils sont enterrés pour rien.

Elle : Moi j'dis que si t'es honnête et puis que tu meurs, si l'bon dieu il est juste, il t'prendra aussi bien sans avoir été à l'église que si tu as été à l'église.

Lui : Et mi j'en connos, ils ont été élevés sans religion, ils ont pas été baptisés, ils ont pas fait leur communion et puis quand il est mort, il a été enterré à l'église, alors j'dis : tiens, il a tourné catholique… ; et s'frère, une fois j'étos tout saisi qui m'disot qu'il allot à messe… Et Maurice Thorez quand il a fait s'communion il étot premier, ben et puis ses enfants ils ont quitté l'église… Et puis y n'd'a, ils n'sont pas élevés dans la religion et puis ils deviennent catholiques après, et ils croient… Mais toutes ces questions sur la religion, pour mi ch'est pas intéres-

sant… L'bon dieu, les nègres ils vont dire que c'est un nègre ; si y aurot des catholiques chinois, ils ferot' un Bon Dieu chinois…

L'bon Dieu commint qu'il est, j'sais point mi, ch'étot un homme… Ch'étot un homme comme un autre… Enfin l'bon dieu ou ben Jésus-Christ ?

Mi, l'plus belle figure du Christ que j'ai vue, ch'étot dans l'film-là, j'disos : il a vraiment l'tête de Jésus-Christ hein.

Elle : Et les yeux bleus… des grands cheveux tout frisés… on l'voit beau garçon… c'est vrai… il était beau celui-là.

Lui : Mais l'bon Dieu, j'sais point… L'bon dieu, l'Église, elle vous dit qu'elle l'a jamais vu… Jésus-Christ on l'représente… Mi ch'est cha que j'comprends pas : Jésus-Christ et l'Sainte Vierge on les a représentés des cheveux blonds et l's'yeux bleus… pourtant les Juifs, ch'est plutôt noir.

Elle : Et on dit que c'est un Juif Jésus-Christ.

Lui : Ouais, on l'représente toudis ainsi, avec une longue figure, une barbe…

Elle : Et puis il a l'air doux, gentil… C'est compliqué tout ça.

Lui : Et la Bible, mi j'ai déjà entendu dire, un catholique qui lit la Bible, il ne l'lit pas comme un protestant… Mi j'ai un camarade protestant et puis y n'd'avot un autre, ch'étot un témoin de Jéhovah, ben quelquefois ils s'disputot' à deux, ils lisot' la Bible à deux et puis ils étot' pas d'accord sur c'qui lisot'… L'un il comperdot d'un sens, l'autre il comperdot d'un autre… Alors j'ai entendu dire aussi, pour lire la Bible il faut être aidé, bon, mais ch'est encore l'même, si vous vous en r'mettez à un curé, il va vous expliquer la Bible à s'n idée, mais si vous vous en r'mettez à un étudiant ben il va expliquer à s'n idée, et puis l'protestant aussi… Alors finalement, on n'en sait pas plus… Mi j'ai un camarade ici dans les corons, il l'a lue aussi la Bible, il l'a lue

tout seul, ben il dit : te vos j'pensos qu'j'auros lu cha, que j'auros cru, ben cha m'a rien fait, cha n'm'a pas touché.

Elle : Il a lu cha comme un roman.

Lui : Ouais, j'ai déjà vu : ils font des réclames pour lire la Bible, que cha se lit comme un roman, qu'y a de l'aventure, des vengeances, et chi et là… Mais j'aime pas les gros livres… et si cha s'rot facile à comprendre… Mais j'ai déjà lu, l'origine des Sémites et puis des Arabes, ch'étot intéressant : y avot un homme, Abraham, j'sais pas trop quo… il avot pas d'enfant, et puis s'femme, elle li dit : prends l'plus belle esclave, comme cha t'auras un enfant ; bon il a eu un enfant avec l'esclave, et puis après, l'femme, elle dit : pouf, j'suis enceinte, alors il a eu un enfant avec l'esclave et un avec s'femme ; alors qu'est-ce qu'il a fait ? Il a foutu un coup de pied dans l'cul à l'esclave et à s'n enfant, alors les ceux qui sont partis dans l'désert ça a été les Arabes, et puis li, cha a été l'origine des Juifs… Alors ch'est cha que les Arabes et les Juifs ch'est l'même race, ils sont cousins quo !… Mais y a des machins, mi j'voudros pas lire cha, cha m'intéresserot pas… M'femme, elle, elle aime bien les machins du temps des Romains… Les 10 commandements, j'sais plus quoi…

Elle : Ben ch'est biau, ch'est aussi biau qu'tous les films.

Lui : Mais Jésus-Christ, faut croire qu'il a existé hein puisqu'on l'dit dans les livres d'école : 50 ans avant Jésus-Christ… 200 ans avant Jésus-Christ.

Elle : Et les miracles… Moi je voudrais bien qu'il fasse des miracles, qu'il donne du travail à des gens ; c'est ça qu'il devrait faire… faire un petit miracle, un petit coup de baguette magique… Mais faudrait un gros miracle…

Lui : Quo qu'il faut faire pour donner d'l'ouvrage à les gens ? Il faut écouter Marchais ; Marchais il a un programme, on ne

veut pas l'écouter ; mi je n'comprends pas : y a là un homme, il vient à la télé, il dit quo qu'il faut faire et on n'l'écoute point, on dit que c't'un fou, d'l'utopie… Moi, m'n idéal : du bonheur pour tertous ; j'ai toudis été écœuré à vir des guerres : on a fait tuer des jeunes gins en Indochine pour rien du tout ; après, on les a renvoyés en Algérie, ils ont été tués là-bas, pourquoi ? Et puis on dit : mort pour la patrie… Ils sont morts pour ceux qui avot' des propriétés làbas, pour les capitalistes ; mi j'ai déjà dit, y a longtemps, longtemps, longtemps : mi, m'patrie ch'est cha : m'gardin, m'maison, m'femme, mes enfants, ch'est cha m'patrie ; j'ai rin à vir avec la patrie ; j'suis Français parce que j'suis venu au monde ichi…

À c't'heure on n'fait plus d'guerres ichi en Europe, peut-être qu'il a peur que les gens ils s'révolterot' ; parce que j'suis certain, d'vir la situation qu'on a pas d'ouvrage, des chômeurs tout plein, si ils oserot', ils nous r'ferot' faire la guerre, faire tuer des gens…

Mi, m'n idéal : qu'on vive tertous comme il faut, qu'on nous foute la paix… M'n idéal, cha s'rot que l'Parti communiste il gèrerot la France, ch'est cha m'n idéal, parce que n'importe quel parti, y n'd'a pas un qui est pour l's ouvriers comme l'Parti Communiste, pas un…

Elle : Comme Giscard d'Estaing, ch'est pas des malheureux, eux, ils n'ont pas d'misère, ils savent pas c'que c'est.

Lui : Ils savent pas c'que c'est qu'un ouvrii… Comme l'autre là, l'Peyrefitte qui disot : les carboni's [93] ils gagnent assez d'sous. J'auros voulu s'femme avec m'quinzaine, qu'est-ce qu'elle aurot fait.

Elle : Ils sont riches avec l'argent des ouvriers ; ils ont des châteaux, ils ont de tout.

Lui : Mi j'dis, c'est qu'Marchais il a un programme ; qu'on li dise : allez, applique-le, on va vir quo que ça va donner…

J'm'en rapelle, j'sais plus en quelle année, en 46, on a fait grève un moment et puis on a r'commencé sans rien ; alors y avot un vieux pensionné, il m'a dit : ch'est parce que les carbonniers ils s'trouvent ben comme ils sont : tant qu'ils n'auront pas d'coup d'bâton : ça ira… Il voulot dire : fallait leur en donner des coups d'bâton pour les faire changer… Ben ichi les Français, ch'est l'même, je n'sais pas si il votera à gauche : y a pas encore d'misère assez…

Elle : Pourtant, la vie elle est malheureuse hein.

Lui : Bien sûr, ceux qui a beaucoup d'argent, il s'ra emmerdé d'partager : on dirot à Giscard d'Estaing : bon te gagneras autant, et l'surplus, on va l'partager à l's autres… D'abord, Marchais il l'dit : au-dessus de 4 millions, on prend tout : cha n'leur plaît pas à eux tertous… Louis il m'a vendu l'journal *Liberté*, j'li ai dit : j'ai pas besoin d'lire l'journal pour mi savoir c'que j'ai à faire… Mi y a longtemps qu'j'ai des idées ainsi, j'm'en rappelle, j'étos encore jeune, j'avos été à l'école des Mines, pour être porion : et puis une fois y n'd'a un qui m'a dit : te seras jamais placé ; parce que ma langue elle allot, j'parlos, alors ch'étot répété ; j'militos peut-être, comme vous dites, en disant m'façon d'penser… Pourtant après la guerre, j'ai voté pour De Gaulle… Pas longtemps… J'pinsos qu'ch'étot li qui avot sauvé la France… Mi j'ai toudis été voter, y a qu'une fois qu'j'ai pas été : Duclos qui avait dit que ch'étot chou vert et vert chou…

Vous direz, j'suis communiste… Mais cha m'empêche pas d'être chrétien… J'm'en rappelle, un ancien surveillant à l'fosse, quelquefois il rouspétot après ches camarades et en riant il les traitot de communistes chrétiens… Nos enfants ils ont fait leur communion, tout cha… Faut dire, y n'd'a beaucoup ils sont communistes comme mi, mais on est pas inscrits au parti ; il faut voter, on va voter communiste…

Elle : Faut bien qu'y en a qui les défendent, les ouvriers ; ils sont déjà assez exploités comme ça.

Lui : Et l'syndicat CFTC, c'est un syndicat ouvrier… CFTC, ch'est un syndicat catholique, mais j'sais pas mi, il est trop coulant. La CGT elle dit : il faut lutter, li il dit : non, on fait pas grève… Y a des accords, la CGT elle va pas signer, CFTC et les autres syndicats, ils signent… Si la CGT elle va pas signer ch'est parce qu'y a quelque chose qui n'va point, et euss, pourquoi ils signent : ils dittent, on va s'contenter d'cha.

Elle : Ils sont pas si gourmands.

Lui : Ils dittent : on l'a, faut l'tenir, ou ben, l'fois prochaine on aura mieux… Giscard ou Barre, qui va parler à l'télé, ils promettent. Giscard il est ichi venu, quand on allait détruire Liévin, il a promis… Chirac il est venu, il a promis, et puis une fois qu'ils s'en vont ch'est tout, ils r'tombent dans leur mitan qu'ils vivent, ils pensent plus à nous… Ch'est des prometteux d'bonjour et les autres ils dittent : on nous a promis ci, on nous a promis là, on va avoir ci, on va avoir là : il l'a dit !… Alors que CGT et Parti communiste ils disent : encore des promesses ; et des actes on en voit pas ; et ils ont raison, y a qu'euss qui disent c'qu'y a à dire… Et la religion, est-ce qu'elle défend les ouvriers ?… La religion, mi, j'suis pas assez versé là-dedans… Jésus-Christ, ouais, à s'n époque il a dit : aimez-vous les uns les autres… Mais si les hommes l'ont pas écouté à c'temps-là… Cha doit être dur de s'aimer les uns les autres : mi quand j'ouvros [94] j'avos des bons camarades et y n'd'a que j'n'aimos point ; comme m'tête elle revient à les uns et pas à les autres… Et puis quand il dit : si on t'tape sur t'joue, faut tendre l'aut'joue ; cha aussi ch'est difficile… Y a une contradiction là-dedans : si on t'tape d'un côté, tourne-te pour qu'on t'tape l'autre côté… Et les Juifs ch'est l'peuple de Dieu, l'peuple élu… Alors ils

devrottent écouter la parole de Dieu, mais comme cha, ils dittent : œil pour œil, dent pour dent…

Et qu'est-ce qu'y a encore comme questions ? L'pape ? L'pape ch'est pas l'bon dieu hein !… J'me rappelle, quand j'étos gamin, j'allos à l'patronage et puis à l'JOC, et l'curé de l'JOC il disot qu'à l'Bellevue y avot un socialiste, ch'étot vraiment un militant socialiste, et à s'maison y avot l'portrait du pape d'un côté, et l'portrait de Staline… non, l'portrait du pape et Staline, ch'étot à t'maison hein ?

Elle : Ouais.

Lui : Li, il avot l'portrait du pape et Léon Blum, alors il dit : comment qu'cha s'fait ichi, vous avez l'portrait du pape et Léon Blum : cha ne suis pas… Alors il dit : Si fait, cha suit, parce que li, j'ai eu l'dimanche, et avec li j'ai eu l'lundi… Ch'étot l'Christ qu'il aurot dû dire puisque ch'est l'bon dieu qui a donné l'dimanche… Disons j'avos deux jours de repos grâce à euss deux…

Y avot un pape que j'estimos, ch'étot Roncalli, l'gros là… Quand il étot pape, on a vu s'cousin, l'journaliste il li d'mandot : alors, pouvez-vous nous parler de lui ? Hé bé, il aime bien d'boire un coup d'rouge !… Il étot populaire… Comme ch'ti chi, j'aime bien, parce que ch't'un Polonais… Alors que j'ai déjà lu, y a un pape avant, ch'étot un d'famille d'riche… Quand ch'est des familles d'riches, ils saurottent pas comprendre l'ouvrier hein, pour comprindre un ouvrier, faut être ouvrier nous-même hein ! Et mi c'que j'suis content des curés, c'est qu'à c't'heure ils mettent des marronnes [95] tertous, ils sont habillés en civil ; mi j'aimos pas d'vir les curés en soutane.

Elle : C'est mieux comme ça… Te vois marcher avec des grandes robes… On sait bien que c'est des hommes hein !…

Mais les gens ils vont plus à l'église comme dans l'temps ; à c't'heure y a plus personne…

Lui : Ichi, y a une église : Saint-Joseph, ils vont l'abattre parce qu'y a une partie du plafond qu'elle a kéu [96], alors ils dittent cha coût'rot trop cher pour l' refaire ; à c't'heure ils faittent l'messe dans l'patronage, ils dittent : aussi bien, pour l'peu d'gens qui viennent à la messe, l'salle d'patronage cha va, ch'est pas la peine d'entretenir une église : cha coûte cher et puis ch'est inutile : y a peu de gens à la messe…

Et nous, tous les mois on a l'machin paroissial : « l'Centiers » [97], alors ils disottent qu'les mariages, les enterrements, tout les cérémonies, tout il s'f'rait à l'église Saint-Martin et puis les messes dans une p'tiote chapelle…

Mi l's églises, si on l's abat, ben on l's abat cha n'me fait rien ; pourtant j'ai fait m'communion à Saint-Joseph, et m'père, quand il est mort, ch'est là qu'il a été enterré, ben ch'est comme si on abattrait une maison pour mi… C'qui m'frot quelque chose c'est qu'c'est une curiosité, parce que j'ai de l'famille en Normandie, quand ils sont venus ici, ils étotent saisis d'vir que tout il étot en briques, même l's églises, ils n'en revenottent pas d'vir des grandes églises comme cha en briques… Ben, j'dis, on fait avec c'qu'on a… Ouais, y a faut qu'cha, parce que c'est en briques…

Et j'avos un cousin là-bas, à Cherbourg, il étot secrétaire d'cellule, alors il disot : tu verras, la religion ça tombera en quenouille sans que le Parti communiste il fasse quoi que ce soit pour ; et puis cha ké [98], on n'trouve pus d'curé, rien du tout ; à c't'heure y a un curé pour 2-3 villages… Ch'est parce que les gins ils s' désintéressent.

Elle : On s'fait la religion d'soi-même, y a pas besoin de l'église ; c'est vrai, une église c'est une maison hein !

Lui : Mi j'avos m'grand-mère, l'mère de m'mère, elle étot fort croyante et une fos elle discutot avec l'curé, elle a dit : vot' église, elle peut tomber en ruines, vous n'me trouverez pas sous les décombres ; elle a pus jamais été à l'église : il voulot pas que s'n enfant il fasse sa communion, il disot qu'il li f'rot pas faire s'communion parce qu'il n'allot pas au catéchisme, elle a pus jamais été à la messe, pourtant elle étot fort croyante.

Elle : Te peux être croyant sans aller à l'église… On dit toujours, l'église c'est un refuge, c'est la maison de Dieu… Il s'rait riche, lui, Dieu ; il s'rait propriétaire de beaucoup d'églises… Mais quand on veut faire une prière, on n'a pas besoin d'aller à l'église pour faire sa prière… Si on a envie de d'mander quelque chose au Bon Dieu, ben on n'a pas besoin d'courir à l'église et puis l'demander.

Lui : Je r'pinse à min camarade, l'protestant, quelquefois je l'voyais… Parce que les pensionnés ils ont du carbon, alors on remplissait les barous [99] d'carbon… Des fois il étot là ainsi, j'li parlos, il répondot pas : j'suis certain qu'il priot comme il étot là… Et puis quand j'étais réformé, un jour, l'vendredi saint après-midi, on avot une réunion à l'réfectoire, y avot un moniteur, y avot été séminariste ; alors on cantot [100] ; et mi j'savos qu'à trois heures, à l'heure que l'Christ il est mort, il fallot faire une minute d'silence ; alors il cantot avec nous et puis il a ralenti, il n'a pus canté, il étot là, il faisot s'minute d'silence… Alors, voyez, il faut pas aller à l'église…

Oui, et pour en revenir… tout à l'heure on parlait des médailles…

Elle : C'était quand l'petit il était malade.

Lui : La bouchère en face, elle nous l'avait donné, elle disait de l'mettre en dessous de l'oreiller du p'tiot, cha l'aurot guéri.

Elle : On l'a fait, qu'est-ce qu'on ferot pas pour sauver s'n infant, on aurot dit d'aller à pieds nus, on l'aurot fait…

Lui : Ouais, ch'est vrai, pour sauver s'n infant.

Elle : On f'rait n'importe quoi hein !

Lui : Mais à Lourdes, j'voudros pas y aller… On verrait trop d'misère… Et combien d'fos j'ai été à Berck, qu'j'ai vu des p'tiots allongés, tout cha…

Elle : Ch'est triste… Et Lourdes cha doit être pire… Comme y n'n'a qui disent qu'ils trempent dans l'eau, quand ils r'viennent, ils sont guéris ; te voudrais croire tout ça ?

Lui : Ben ouais, j'ai entendu dire… Quelquefois j'discutos avec m'camarade l'protestant… Parce que li il croyot pas les saints, tout cha, l'Sainte Vierge… Li il disot qu'ch'étot l'diable qui les guérissot, ch'étot pas la Sainte Vierge… Il disot qu'les saints ils n'ont pas d'pouvoir… Y a faut que l'bon dieu qui a du pouvoir… Mi j'sais point : j'en écoute d'un sens, j'en écoute d'un autre… Mi je m'disos : y a du vrai là-deddans : faut mieux s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints… Et Kroutchev, savez quo c'qui disot, li ? Il disot : la religion ch'est de l'superstition… Quelqu'un qui s'en remettot à Dieu, ben ch'est comme si qui s'rot remis à un porte-bonheur, une amulette.

***

Employé Secrétaire de mairie, 30 ans.

Parler de la religion, de l'Eglise, c'est délicat, vraiment, parce que nous, les prêtres qu'on rencontre sont des prêtres engagés, qui sont avec nous, qui sont dans la rue quand on y est ; alors que l'Église, je m'imagine tout de suite le pape… C'est la même chose quand on dit le Parti communiste, on s'imagine Marchais, on prend tout de suite le leader…

Enfin, au départ, j'ai quitté… Je n'ai plus voulu être croyant ; ça a duré un moment, puis après, j'ai rencontré Monique ma femme, elle était militante à la JOC ; elle m'a fait connaître des prêtres : des prêtres-ouvriers, des prêtres militants et je me suis reposé des questions : je me suis dit, la religion, c'était pas croire à la vie surnaturelle, à la vie éternelle, la religion, c'est croire en l'homme, c'est croire à la vie d'aujourd'hui.

Pour moi l'Église maintenant, c'est pas le pape… Enfin, c'est une partie, bien sûr – l'Église et la religion, ce sont des hommes comme nous, des militants… vraiment c'est compliqué comme question…

Pour moi, l'Église, la religion… je trouve que l'Église a intérêt à coller davantage à la situation. Par exemple ici on va démolir une église, mais ça ne me fait pas tellement de peine qu'on démolisse une église, parce que, une église, ça peut être beau, on peut admirer une église, une cathédrale ; mais le fait qu'on démolisse une église, c'est pas dramatique ; ce qui serait dramatique, c'est qu'il n'y ait plus de prêtres… Enfin, je ne sais pas… Je voudrais que l'Église s'adapte… Une messe, pour moi, une messe, ça ne signifie rien, faire une messe dans une église ; d'abord y a très peu de monde – enfin, c'est comme dans les réunions de militants, on est de moins en moins nombreux – mais plutôt que de faire des messes dans les églises, faire des réunions de croyants, dans un autre cadre ; le cadre de l'église, c'est trop grand, trop triste – j'ai un copain qui est décédé, qui est enterré hier, on est allé à la messe – y a pas de contacts entre le prêtre et les gens ; bon, il a fait son sermon, il a dit : Marc, tes amis sont venus… je ne sais pas, il devrait y avoir davantage de participation entre les gens qui sont dans l'église et le prêtre… Après, on a tous été au bistrot, parce que c'était notre copain avec

qui on sortait le samedi et le dimanche, et on a bu un verre ensemble… Dans le fond, on aurait pu faire la messe au café…

L'église, je crois que c'est un petit peu trop cérémonial ; c'est un petit peu comme les meetings, quand on va écouter un dirigeant d'un parti – d'ailleurs, ça se dit : c'est la grand'messe – il parle, il s'en va, ça y est, c'est tout ; peut-être que dans la foule y a des gens qui ont des choses à dire…

Enfin, je dis toujours : la messe… c'est pas la religion, la messe hein ! La religion, pour moi, c'est croire en quelque chose… Une fois, j'avais été à une réunion, y avait une militante du Parti qui était aussi une maman catéchiste ; après on avait discuté de ce qui l'avait amenée au Parti, on avait trouvé que… en fait, nous communistes, on est aussi croyants ; on s'était dit : elle nous avait parlé de la vie… de l'au-delà ; elle, elle croit à l'au-delà, mais nous aussi, de toute façon, quand tu es marxiste : tu incorpores ton travail, ta force de travail, tu la dépenses, cette force, tu l'as donnée, mais elle reste, elle est là. Par exemple – on a pris une image assez simpliste – les gens qui ont construit la Tour Eiffel, ils sont toujours là, ils sont morts, mais leur œuvre, elle reste ; et même si elle était démolie, on la récupère, on a fait travailler d'autres hommes : la vie éternelle, c'est ça…

Enfin, la religion, c'est croire en quelque chose… Moi, je suis pas catholique, mais je suis croyant… Je sais pas… on a un idéal… Être croyant, c'est vouloir que son idéal se réalise, alors se battre – pas toujours avoir le couteau entre les dents hein ! –, mais jouer un rôle autour de nous, dans son milieu… Moi je crois au socialisme ; je crois que, un jour on aura le droit de décider, on pourra participer aux grandes options du pays – faut pas prendre socialisme comme en URSS –, mais je sais pas, faire des réunions de la population et discuter ; dans le fond, c'est peut-être un petit peu ce qui était à l'origine des réunions dans les

églises : on réunissait peut-être les gens pour qu'ils parlent, pour entendre peut-être parler Jésus, mais aussi pour que, eux, ils donnent leur opinion sur ce qu'ils pouvaient faire – mais là aussi, ça s'est peut-être perdu. Alors, si ça n'a pas marché pour l'Église, ce genre de contact entre le Messie et le Peuple, ça n'a pas l'air non plus de marcher, pour l'instant, pour beaucoup de partis. Enfin il faut chercher – c'est à nous d'apporter des solutions… Être croyant… quelquefois je me disais, quand j'étais petit, j'avais 14-15 ans – et puis on en rigolait après – je disais : j'ai pas appris ma leçon, le Bon Dieu il est là, il va m'aider ; et puis on arrivait en classe, le professeur m'interrogeait et évidemment je pouvais pas… Bon, on avait des mauvaises notes, et on se disait : quand même le Bon Dieu, il existe pas !… Maintenant, je ne fais plus appel au Bon Dieu ; s'il m'arrive un pépin, j'essaie de le résoudre… Non, je ne crois pas au Bon Dieu ; maintenant quand il m'arrive un pépin, je compte sur moi, mais je compte aussi sur les autres, sur mes amis… et même pas des amis, des gens, des camarades… Je ne crois pas qu'on puisse compter sur le Bon Dieu, enfin le Bon Dieu comme je l'entends, c'est-à-dire : je ne bouge pas, et puis ça va se régler : si t'attends dans ton fauteuil que tous tes problèmes disparaissent, c'est pas possible : il faut faire face…

Pour moi le Bon Dieu, c'est l'amitié ; c'est pas comme on le représentait dans mon livre de catéchisme : le globe et puis le Bon Dieu qui tourne autour, c'est pas ça le Bon Dieu ; enfin, si c'est ça, j'y crois pas,… Le Bon Dieu – je me surprends de dire ça – le Bon Dieu, c'est un esprit, c'est l'esprit qui relie tous les hommes entre eux, c'est la solidarité…

Une fois, j'étais avec un prêtre, et il m'avait dit comme ça : « Où est-ce que t'en es avec la religion ? » J'ai été déçu qu'il m'ait posé la question parce qu'il savait que j'étais communiste,

donc, en principe, athée, et j'aurais pas voulu qu'il me pose la question ; d'abord, j'y ai pas répondu, c'était plus simple pour moi de ne pas y répondre ; les autres prêtres, ils ne m'ont jamais posé la question parce que moi je leur aurais posé une question aussi, en leur demandant si ils croyaient au Bon Dieu comme je l'imaginais y a un instant…

Quand on parle du paradis, c'est vrai, ça doit être beau le paradis, mais ça ne peut pas exister : tu mens !… Enfin, moi, je vois mon copain qui est mort hier, c'était un alcoolique : tu crois qu'il a sa place au paradis, un alcoolique ? Et moi, je me suis dit : au paradis, il va être malheureux : il ne pourra plus trouver d'alcool !… Alors, c'est pas le paradis comme on le voit, avec des anges comme ma belle-mère le fait voir à Juliette, notre fille : des petits anges, musique… C'est pas vrai, ça n'existe pas ; le paradis, c'est être satisfait de soi-même ; tu meurs, bon, après la mort, c'est le néant, on disparaît, on n'est plus rien, on ne pense plus ; mais le paradis, c'est de mourir sans avoir d'ennemis – mais on en a toujours, des ennemis – je sais, quand tu meurs, comme hier, le copain, on s'est dit : c'est un alcoolique, c'est vrai, il nous en a fait voir de bonnes, mais dans le fond on a eu un peu de chagrin.

Alors, s'il fallait définir le paradis, c'est de partir, de mourir, tout en sachant qu'on laisse derrière soi des gens contents de vous avoir connu. Quoique c'est triste quand tu meurs, et que tout le monde pleure… Enfin, moi je voudrais mourir, mais qu'on ne pleure pas à mon enterrement… Un enterrement civil, oui, et même je voudrais me faire incinérer, je trouve que c'est ce qu'il y a de plus propre ; et c'est peut-être par peur aussi qu'un jour il pousse de l'herbe sur ma tombe et qu'on m'oublie… si du jour où tu meurs, tu sais qu'on va t'oublier !… Peut-être que tes proches penseront à toi, pas longtemps, ils vont mourir aussi,

et après eux, c'est tout, on ne pensera plus à toi… une tombe délabrée, où il pousse de l'herbe, c'est ça qui me fait peur… C'est vrai que c'est une question qui m'intrigue et je voudrais bien qu'un jour un prêtre, ou quelqu'un d'autre, croyant, me définisse le paradis, parce que je ne pense pas qu'un prêtre puisse croire au paradis comme ça, ou alors, je ne vais pas dire que c'est un naïf parce que je les estime quand même, je crois que s'il s'est posé des questions c'est pas possible de croire au paradis comme ça, comme ma belle-mère le dit, parce que, on est mort, donc y a plus de corps… Ce qui m'inquiétait quand j'étais jeune, je me disais : les vieux, ils n'ont pas de chance, vaut mieux mourir jeune, parce que alors, au paradis t'es jeune, tandis que le vieux reste vieux… Après on m'a dit que c'était une lueur : on se retrouve là-bas comme une flamme de bougie… ou alors on a eu des mauvais prêtres, si je ne suis plus croyant, c'est peut-être de leur faute ; c'est l'image que j'ai gardée de la religion… C'est pas les prêtres que je connais, ces prêtres – là, ils sont partis, je ne sais pas où… Mais une fois, on était à l'église, je venais de faire ma première communion, donc je me préparais à aller communier, c'est un événement ! Je savais que c'était à 10 h 25, la messe commençait à 10 heures, je me retournais pour voir l'heure en me disant : vivement 10 h 25 pour que je puisse communier, et quand je suis arrivé à l'autel, le prêtre me dit : « Le temps te semble long… va t'asseoir » il m'a renvoyé à ma place ; j'étais vexé, et le dimanche après j'ai pas été communié… Bon, c'est tout des détails comme ça qui font… dans le fond, que je ne suis plus croyant, mais j'aurais pu le rester… Garaudy, lui, il était pas croyant et du jour au lendemain il a cru, alors il s'est passé quelque chose, il faudrait que je le rencontre et que je lui demande pourquoi… Mais j'ai aussi un copain qui était prêtre et qui a étudié le marxisme et en fin de réflexion, il a renié ses

vœux – je ne sais pas si ça se dit comme ça – il n'a plus voulu être prêtre, il n'était plus croyant, donc il a fait la demande inverse… Alors, moi je ne suis pas croyant, je ne dis pas que je ne pourrais pas le devenir un jour… Ça dépend des contacts qu'on a aussi avec les croyants et les prêtres… On est parfois déçu…

Il y a eu deux prêtres qui m'ont marqué fortement, c'était deux prêtres très différents : il y en avait un, c'était des discussions, des problèmes politiques, il était là au cours des manifestations, c'était un prêtre qui partageait notre vie, la vie de travail surtout ; ça m'a marqué, parce que j'avais pas l'habitude de voir un prêtre dans les manifestations ; et l'autre, c'était un prêtre qui avait davantage de contacts avec les enfants, et celui-là, c'était le blagueur ; la vie c'est ça aussi : c'est le travail et la joie… Mais c'est avec des gens comme ça qu'on se pose des questions, qu'on se demande pourquoi ils croient, pourquoi ils croient au Bon Dieu… D'ailleurs, ce sont des militants… et c'est comme un militant d'un parti politique : ils sont pas tous rigolos, y en a de très mauvais, y en a qui n'ont pas de contact, qui voudraient s'exprimer au nom du peuple alors qu'ils n'ont jamais contacté un ouvrier… Les bouquins, ça ne reflète pas toujours l'opinion des travailleurs… Je ne suis plus croyant, l'autre jour j'en discutais avec un copain – qui n'est pas dans le même parti politique – il a été baptisé, il a fait sa communion, ses parents sont très croyants, il disait que lui non plus n'était plus croyant parce qu'il ne voulait pas perdre de temps à réfléchir sur la religion, sur la foi ; il disait que pour lui, l'essentiel de la vie c'était qu'il fallait se battre pour qu'on puisse avoir davantage de satisfaction au niveau de vie… Je sais bien, les curés réfléchissent à la foi et puis ils se battent aussi ; c'est peut-être qu'on ne s'en sent pas la force, de se poser des questions… C'est peut-être aussi pour ça qu'ils

sont célibataires ; nous, on est mariés, on a des gosses, on a des soucis, ça nous prend déjà une partie de notre temps, notre loisir ; parce que, pendant le travail, c'est pas que tu ne réfléchis pas, tu vis, tu as des relations avec les autres, mais je ne me dis jamais : qu'est-ce que c'est que la religion ?… Enfin, je ne me le dis jamais comme ça… Je travaille dans un service public, je vois arriver des gens, des gens simples, pauvres, ou des gens aisés, je suis là pour leur rendre service, j'essaie de leur rendre service…

Pour moi la religion c'est d'essayer constamment de coller à la situation, d'être en contact avec les autres… Un homme qui est seul, c'est un homme qui ne croit pas, un homme qui n'a pas d'amis, qui n'a pas de voisins, l'ermite… L'ermite, pour moi, ça n'est pas un croyant ; un homme seul qui lit la Bible, ben, ça sert à rien, il faut être en relations, avoir des liens ; alors, la religion, dans le fond, c'est peut-être un petit peu… je ne sais pas… j'ai jamais interprété ça comme de la pitié que j'aurais envers les gens, il faudrait pas que ce soit ça ; au contraire, de temps en temps il faut les stimuler, les inciter à analyser les choses, à savoir porter les responsabilités sur la personne qui doit les porter, les responsabilités de ce qui va mal…

Un prêtre… le rôle du prêtre, c'est d'éveiller… De toute façon, le prêtre, je dis toujours, c'est un militant ; chez nous il y a des permanents… et d'un sens, ils jouent moins bien leur rôle que les curés ; parce qu'un permanent, c'est un salarié… enfin, le prêtre aussi… Mais un salarié payé par un parti, s'il ne partage pas l'opinion du parti, un jour ou l'autre on le remercie, mais un prêtre reste quand même plus indépendant… Il y a des rivalités entre prêtres sur la façon de militer, de faire connaître leur foi… dans la région, on dit que les prêtres sont rouges : ça me satisfait… mais pourquoi ils sont rouges ? Chez nous, au Parti, on a déjà essayé d'analyser et on s'est dit : ils sont rouges parce que

la majorité politique est rouge ; si elle était blanche, ils seraient peut-être blancs… Les camarades, ils voient les prêtres comme des opportunistes, en fait… mais encore comme les ennemis de la classe ouvrière… Moi je ne pense pas, parce que je les connais, je sais qu'ils seraient incapables d'une telle trahison… Et pourquoi la majorité des militants du Parti communiste a encore ça en tête ? Peut-être parce qu'ils ne sont pas suffisamment encore engagés… Je ne veux pas dire qu'il faut qu'ils soient tous au Parti communiste - enfin, on dit qu'il y a des prêtres au Parti communiste, moi je n'en connais pas… Si ils ne sont pas au Parti communiste par conviction politique, parce que ça ne leur convient pas, c'est bien, c'est leur droit ; s'ils n'y sont pas par crainte des reproches de leur direction, c'est moins bien ; ou alors, si c'est impossible avec leurs convictions religieuses… quoique je ne le pense pas ; moi je conçois qu'on pourrait être prêtre et militant communiste… Mais c'est quand même des fins, les prêtres, parce qu'ils ne sont pas au Parti communiste, mais ils viennent les trouvez chez eux… C'est pas un reproche, au contraire, moi, ça me plaît beaucoup, parce que on partage comme ça… Mais étant au Parti ils se feraient connaître…

Moi j'essaie de les rencontrer les prêtres, et les chrétiens, pour voir la façon dont ils vivent, leur façon de militer ; quand tu vas dans une réunion de JOC, ou de l'ACO, c'est intéressant, tu rencontres des gars que tu voyais au syndicat, tu rencontres des gens qui sont avec toi, qui réfléchissent, au syndicat, et puis là tu les retrouves ; au début, ça surprend, tu dis : Tiens ! c'est qu'on est quand même proche l'un de l'autre, tout en étant pas catholique…

Et dans le fond, je ne suis pas croyant, mais je pourrais être prêtre… Parce qu'il y a des choses quand même qui sont communes aux communistes et aux croyants : l'amour de l'homme ;

rien que pour ça, on peut être prêtre… Mais c'est trop sérieux aussi : le deuxième prêtre dont j'ai parlé tout à l'heure, il avait des frères et sœurs, des jeunes sœurs, il les emmenait au bal – il mettait pas sa soutane, bien sûr – et puis une fois, il s'est fait remarquer par des paroissiens… disons qu'il est obligé d'être sérieux, alors qu'en famille, ou entre amis, certainement que c'est le gars qui aime rire et boire un coup… Je vois chez nous, le maire, le premier adjoint, qui vont au café de temps en temps, et qui sont prisonniers de leur écharpe ; alors je me dis, si j'étais un jour élu, si le Parti me demande un jour de me présenter, je réfléchirai beaucoup… Enfin quand il faut, il faut, mais je garderai mon naturel, enfin j'essaierai, si je le quittais j'en serais malheureux… Alors, être prêtre, pour moi, c'est être obligé d'être sérieux…

Mais pour en revenir à tout à l'heure, les camarades qui disaient que le curé d'ici, c'est peut-être un opportuniste, je ne crois pas, parce que, dans le fond de lui-même, il se bat pour l'homme, et s'il fallait faire un sermon – je vais pas dire que c'est facile à faire –, mais je serais capable de faire le même… à part de dire Dieu, le paradis, le Saint-Esprit, tout ce qui est vocabulaire d'Église… De toute façon, un sermon, c'est fait dans une église ; le militant socialiste, communiste ou autre, fait pas de sermon, il ferait un discours ; mais un discours, c'est parfois truqué quand même… Je crois qu'un sermon, ça ne doit pas être truqué…

Est-ce que l'homme politique est plus menteur ?… Enfin le prêtre n'a pas le droit de mentir… C'est un péché de mentir !… Enfin, je ne vais pas dire un péché parce que, dire un péché, c'est réservé aux croyants, aux catholiques… ou aux musulmans – je ne sais pas s'ils ont des péchés aussi… mais pour moi, c'est pas un péché – je dirais peut-être un péché aussi parce qu'on reste marqué quand même par la religion - enfin ce serait pas un péché,

mais je me sentirais mal à l'aise de mentir ; et pourtant quelquefois on est obligé de mentir… J'aime pas mentir, je mens aux gens que je n'aime pas ; alors à mes amis, et à des gens qui ne sont même pas mes amis et que je sais victimes, je ne voudrais pas leur mentir…

Alors pour reparler des choses de la religion, j'ai acheté un chandelier, avec des bougies, un chandelier à sept branches… Je l'ai acheté comme cadeau à Monique, mais avant tout pour me faire plaisir comme souvent on fait avec les cadeaux ; et pourquoi j'ai acheté un chandelier ? Parce qu'on y met des bougies… Et où on voit des bougies ? Dans une église… Alors, la bougie… ça revient à ce qu'on disait tout à l'heure, c'est la flamme, c'est le Saint-Esprit – je sais pas, c'est peut-être pas ça ce que je voudrais dire… Pourquoi j'aime les bougies ? Pour la couleur… Quand j'étais jeune j'ai déjà été mettre des bougies dans les églises – plus maintenant… mais quand il y a des retraites aux flambeaux, le 14 juillet, j'aime bien y aller ; je ne sais pas si ça à quelque chose à voir avec la religion, les retraites aux flambeaux, quoique ça a certainement une origine…

Les miracles, pour moi, je pense que ça n'existe pas les miracles… Parce que, premièrement, j'en ai jamais vu… Mais si demain j'en vois un, j'aurai beau dire je n'y crois pas, si je le vois… Mais un miracle, ça ne peut pas être, parce que… je ne crois pas à la fatalité, et un miracle, c'est un peu la fatalité… Souvent je me rends compte que j'ai été marqué par la croix : par exemple, le montant de la porte, là,… c'est souvent dans des formes comme ça que je ressens beaucoup la croix… C'est des images qui m'ont marqué pendant ma jeunesse, et puis mes parents étaient croyants quand même…

Les commandements par exemple, ça te revient : tu ne voleras pas, tu ne tueras pas,… Quoique là-dedans c'est discutable

aussi : moi, j'ai déjà volé, j'en fais pas un complexe, j'ai déjà volé quand j'étais gosse, pour moi, y a vol et vol quand même : il y a pas longtemps je voyais chez un commerçant un gosse qui a volé des bonbons, c'est pas un péché moi je dis, c'est de la gourmandise… mais la gourmandise c'est un péché !… Mais je trouve que c'est pas un préjudice qu'on cause à la société…

Mais ce qui est dramatique quelquefois… Je ne sais pas si c'est de la croyance dans le sens catholique, ou bien… marxiste, c'est peut-être un grand mot… mais c'est ma croyance à moi, disons : dans la vie qu'on vit comme ça, avec Monique… je veux que la femme occupe toute sa place – ça, c'est énorme quand même – alors j'essaie dans ma vie de tous les jours, de réaliser cet idéal, et puis, par moments, je me rends compte que Monique, elle m'aime, et à mes côtés elle ne s'épanouit pas comme il faudrait… Je ne vais pas dire que je suis le tyran, mais je me comporte comme un mâle, comme un dominateur : par exemple pour la cuisine, c'est elle qui fait la cuisine, par moments je me dis : j'aimerais bien faire la cuisine, pour l'aider, ou repasser… mais je ne cherche pas à l'aider, je me dis : je ne sais pas le faire… je ne veux pas le faire ! Alors là, je me fais mal, et à elle aussi en plus… On a un idéal et puis on ne le réalise pas, parce que c'est plus intéressant de ne pas le réaliser… On se bat pour l'Homme, et puis à côté, pour des détails, enfin des détails qui ont une grande importance quand même, on renonce… C'est très difficile de changer du jour au lendemain toute une éducation comme ça ; on a l'image : le père qui ne fait rien au foyer…

Alors, c'est par rapport à la religion toujours : la religion, c'est le bien de l'homme… Alors il y a là quelque chose qui me choque : par moments, je me dis, c'est facile d'avoir de beaux discours, quelquefois je vois des leaders politiques – on a sorti une convention de la femme – et chez eux, comment ils sont !…

Alors, c'est pour en revenir à la religion : on peut avoir de bonnes idées et ne pas les appliquer ; pour moi, justement, ça ne doit pas être le cas de la religion : le prêtre, ce qu'il dit, il doit le mettre en application… Mais là, je ne sais pas, parce que le fait que le prêtre soit célibataire, est-ce qu'on peut l'interpréter comme le fait qu'il se désintéresse de la femme ? Ou le fait qu'il ne veut pas se marier parce qu'il se trouverait dans la même situation… Il craindrait d'être le dominateur d'une femme ?… Mais on s'éloigne quand même là…

Je disais qu'il y a des choses qui m'ont marqué, j'ai été baptisé, mais Juliette, elle n'est pas baptisée ; si un jour elle veut, on fera sa communion, elle fera ce qu'elle voudra, je n'ai pas voulu la baptiser parce que je me suis dit : à partir du moment où on est baptisé, on subit la religion… Sa grand-mère lui fait son éducation religieuse, je ne peux pas l'interdire, l'empêcher… Alors que je sais que de mon côté je lui ferai son éducation politique, donc, chacun joue son rôle… J'ai été à la messe d'enterrement de mon copain, par respect pour lui : spontanément je suis rentré dans l'église et je suis resté ; mon beau-frère, lui, il a fait le tour du cercueil, et il est ressorti ; après, je lui ai demandé, il connaissait un petit peu mieux Marc que moi, il a dit : Marc n'était pas croyant, c'est son frère qui l'a fait enterrer à l'église… Alors là, si j'avais réfléchi comme ça, je ne serais pas allé à l'église ; c'est vrai, on a peut-être trompé quelqu'un, on a trompé Marc… Je vais fréquemment à l'église, par respect : ici le voisin a baptisé son gosse, il nous a invités, quand même je ne peux pas lui dire : j'irai au buffet seulement, après ; c'est normal que j'assiste au baptême…

Mon mariage : au début je me suis dit : je ne veux pas me marier à l'église ; et puis, Monique étant très pratiquante, elle m'a dit qu'il fallait qu'elle se marie à l'église ; si j'avais vraiment

insisté, on ne se serait certainement pas mariés à l'église ; bon, ça lui aurait déplu… moi, ça ne me gênait pas tellement ; en plus, ça faisait plaisir à mes parents, à mes beaux-parents… Je savais que j'allais avoir la critique de mes copains, ça c'est dur aussi ; alors, je me suis dit : quand même je me marie à l'église… Et puis en plus, on avait un copain, un prêtre, qui a essayé de personnaliser le mariage quand même, alors c'était assez bien, quoi !… Mais il y a des choses dans la religion que je trouve absurdes : par exemple, au mariage, la mariée est en blanc, pour sa virginité, et le marié porte une fleur d'oranger ; alors moi, j'arrive chez Monique avec mon bouquet, je viens la chercher, ma belle-mère, elle me met une fleur d'oranger, je ne savais pas ce que c'était, on ne m'avait pas renseigné, on ne m'avait pas dit ce que ça représentait ; après, je suis sorti dans la rue, tu vois mes copains, eux, qui savaient ce que c'était… Alors, si tu veux, c'était un mensonge au public…

Alors, je trouve que la religion, par moments, elle ment aussi, dans le fond… Et si je venais à mourir, aujourd'hui, maintenant, je ne voudrais pas être enterré à l'église ; parce que être enterré à l'église, ça signifie que je vais aller au paradis… enfin au paradis ou à l'enfer… et comme je n'y crois pas, je n'ai aucune raison d'aller à l'église… Mais par contre, j'aimerais bien qu'on fasse un grand banquet, que mes amis évoquent des souvenirs – c'est un petit peu ce qui devrait se faire à l'église… Mais à partir du moment où tu entres dans l'église, tu acceptes, j'allais dire, toutes leurs singeries… Mon père avait un copain qui était prêtre, il disait qu'à chaque fois qu'il passait autour du cercueil pour le bénir, il se prenait pour un Indien… Enfin, ça a peut-être une signification, mais pour moi, ça ne représente rien… Je préférerais que ça soit plus simple…

Le catholique, lui, espère à une autre vie, au paradis ; moi, je ne suis pas catholique ; je suis croyant, tout en sachant que quand je vais mourir, je ne serai plus là, mais il y aura d'autres gens pour continuer ce qu'on a commencé : je crois à ça ! Mais je ne suis pas satisfait hein ! Je crois que pour beaucoup de croyants, ils ne sont pas assez mordants… Enfin, chez les non-catholiques non plus, ils sont plutôt fatalistes… En quoi je crois ?… Moi, je me dis : ça doit être calculé quand même, la religion : Noël, c'est le 24 décembre, le jour le plus court de l'année ; après, c'est la renaissance : alors, est-ce que l'Église n'a pas fait Noël ce jour-là en disant : après, c'est la renaissance, la vie : les saisons, la nature reprend vie, les arbres… Ça prouve que… moi je me suis dit : l'Église, c'est pas absurde, c'est réfléchi, c'est pas toujours l'image du paradis et tout ça… est-ce que c'est scientifique ? Si, c'est scientifique, la religion…

La prière, c'est un moment de recueillement : quand tu t'es battu – enfin, je ne veux pas avoir l'air d'un vieux militant, je ne suis qu'un jeune militant, et j'ai moins de mérite que les camarades qui travaillent en usine… Il y a eu le moment de l'Union de la Gauche, et après, il y a eu Usinor [101], il y a eu une cassure, il y a eu des frictions entre syndicats, pour eux ça a été dur : ils se sont bouffés, alors que c'était des copains… Bon alors donc pour moi la prière, c'est quand tu t'es battu pour quelque chose, pour une idée, une réunion, quand tu te dis : il faut que ça marche, c'est une prière, tu te concentres ; et puis après, si ça a marché, tu te dis : bon dieu, c'était bien ! C'est vrai, sans être croyant, tu conserves… C'est peut-être un dialogue avec le Bon Dieu… enfin, quand je dis : bon Dieu, c'était bien, je ne pense pas au Bon Dieu, c'est un terme comme ça ; une prière, c'est une conversation qu'on a avec soi-même… Quoique

dans les églises maintenant, les prières, on peut les faire en groupe…

Mais la prière comme on me l'a apprise, c'était : « Je vous salue, Marie… » C'est toujours un appel à une personne que tu ne verras pas… qui ne t'aidera pas… Et la prière comme on la fait maintenant, c'est un moment de réflexion, quand tu essaies de résoudre un problème, tu te retranches sur toi-même, tu fais le bilan avec toi-même… tu n'appelles personne, t'es tout seul…

La Bible, non, je ne me souviens pas avoir retenu quelque chose, parce que, quand on est à l'église, l'Évangile, tout ça, on recevait ça comme une histoire, un conte… Mais je crois que Jésus a existé, j'en suis même persuadé… oui… quand il parle de son Père par exemple ; son père, on se l'imagine, comme je disais tout à l'heure, l'homme qui circule autour de la terre… Mais c'est peut-être pas ça qu'il a voulu dire ; son père, c'était la mémoire de l'homme… Les disciples, c'était des militants… C'est difficile hein, de retrouver toutes ces choses…

Enfin, pour en revenir à l'enterrement, quand je suis entré dans l'église saint Martin, j'ai vu qu'il y avait eu beaucoup de changements depuis le temps que j'y avais été, depuis ma communion, ça a changé : il n'y a plus le parcours de la croix… là, c'était vraiment une blague… Je ne me souviens plus ce qu'on disait, mais on était là, on tournait tout le monde avec sa chaise… Maintenant, il n'y en a plus, de croix ; il y a eu une évolution, il s'est passé quelque chose ; alors, pourquoi on a enlevé les croix ?… Mais il faudrait voir, les jeunes qui vont à l'église, au catéchisme, comment ils interprètent la religion, et comment, nous, on l'a interprétée…

Je disais, les disciples, c'était des militants… Oui, ils ont fait du bon travail : au départ, ils n'étaient que douze, et maintenant…

Mais enfin, dans le monde catholique, il y a croyant et croyant : chacun interprète la religion à sa façon ; c'est comme au Parti communiste on retrouve des militants ouvriers, des smicards, et des agrégés ; chacun partage le communisme à sa façon… Mais à un moment donné, je me demande s'il n'y a pas une rupture quand même… Enfin, pour l'instant au Parti communiste ça ne se pose pas ; mais dans l'Église, t'as le croyant smicard et puis le patron, le patron exploite le smicard et ils vont tous les deux à l'église, ça je ne l'accepte pas ; je me dis : bien sûr, ils partagent la même religion, c'est leur droit, mais il y en a un des deux qui a l'autre ; je dis que l'église – je ne sais pas si c'est son rôle, moi je dis que c'est son rôle –, l'Église doit être de plus en plus du côté des travailleurs, elle doit dénoncer l'exploitation ; je crois que l'Église a un rôle important à jouer : regarde en Pologne : les Polonais sont communistes et croyants, et ça ne les dérange pas… et chez nous, il n'y a pas beaucoup de communistes qui sont croyants, catholiques ; comment ça se fait ça ?…

Parce que, le communisme, on partage… et pour moi, la religion, c'est ça, c'est le partage, c'est le contraire de l'égoïsme… Moi, ce qui me pose le problème, c'est que les catholiques croient à cette vie surnaturelle, éternelle… Je n'y crois pas, à ça… enfin, ça ne me gêne pas quand même… Pour moi, c'est pas un obstacle ; mais je comprends que des camarades trouvent dans la religion un adversaire dangereux, parce que, un parti donne une idéologie, il faut l'accepter ; tu peux te poser des questions, bon, c'est pas grave ; mais si, à côté, il y a une religion qui pose aussi des problèmes, bon on va perdre son temps : on va réfléchir aux problèmes politiques posés par le parti, et aux problèmes de la religion, on va disperser nos efforts… C'est vrai, pour moi les deux sont nécessaires, mais c'est un danger quand même…

Tu te poses la question de la mort, c'est mauvais ; on ne doit pas se poser cette question ; on doit se poser des questions de la vie : demain, c'est le beefsteak qui va augmenter de 10 % ; il faut se battre pour des choses concrètes ; la mort, à partir du moment où tu penses à la mort, tu n'es plus utile à la société… Et là, c'est encore la religion puisque la religion, on l'a dit tout à l'heure, c'est cet esprit de solidarité ; si tu penses à la mort, c'est de l'égoïsme ; aujourd'hui, je pense à ma mort, c'est que je pense à moi… Bien sûr je me suis déjà posé la question, mais tu peux y répondre de deux façons : bon, pour moi, je me suis dit, justement pour couper court à la conversation, c'est le néant, je n'existe plus, y a plus rien… mais pour mes enfants, comment sera faite la vie demain ? C'est important…

Par exemple, un problème qui est pour moi important : tu te trouves dans un parti qui est pour la bombe atomique, pour les forces nationales… Mais pour moi c'est un danger la bombe atomique : si ça se fait, et si elle explose, nos enfants, nos petits-enfants, et nos arrière-petits-enfants auront peu de chances de vivre… Alors, c'est ça, quand tu te poses la question de la mort, tu anticipes, tu avances même beaucoup plus vite, tu vas beaucoup plus loin…

Enfin, les questions fondamentales de la religion, c'est la naissance, la mort, et je crois que pour un catholique, la question qui le tracasse, c'est certainement la mort… Moi aussi, j'ai peur de la mort, mais je me dis : il faut vivre le temps qu'on a à vivre, et je me dis toujours : vers l'âge de 17 ans, quand t'es au lycée, tu fais un petit peu de philo, tu parles de la mort, bon, tu fais le brave, tu dis : j'en ai rien à foutre… Et puis à 30 ans, ça te vient de temps en temps à l'esprit… Et puis quand t'as 70 ans, je ne sais pas, est-ce que tu ne penses plus qu'à ça ? Alors est-ce que tu te dis, justement, pour t'accrocher, pour avoir quelque chose, tu te dis

peut être qu'il y a le paradis ; dans le fond, ça permet peut être d'avoir moins peur de la mort… Mais c'est aussi se mentir… Là aussi, c'est peut-être un mensonge… Et pourquoi on a créé le mensonge ?… Faudrait voir comment la religion interprète la mort… Faudrait en discuter un jour sérieusement, ce que l'Église pense au juste de l'après la mort…

Le royaume des cieux, le paradis… Quand on me disait le royaume des cieux, je voyais les nuages, alors je me disais : au-dessus des nuages, il y a nos grands-parents, c'est peut être vrai… Parce que quand tu es en terre, tu te décomposes, tu dégages des gaz, et les gaz, ça monte… Alors, on se retrouve tous là-haut ?… C'est difficile quand même comme question…

SOMMAIRE

Notes

[1] Le SMIG est à peu près à 5 500 Francs.
[2] Eric J. Hobsbawm, *L'âge des extrêmes, Histoire du court XXe siècle 1914-1991*, André Versaille Éditeur, *Le Monde Diplomatique*, 1994.
[3] Jean-Baptiste, l'ermite qui vivait dans le désert, vêtu d'une tunique en poil de chameau et se nourrissait de sauterelles.
[4] Il est toujours resté mon « petit frère » bien qu'il me dépasse largement en taille et en poids.
[5] Cette date, on ne pourra pas l'oublier. Et, chaque printemps, pendant des années, c'est le 25 avril qu'on entendra le premier chant du coucou.
[6] C'est vrai que maintenant les PDG des grosses sociétés multinationales n'ont plus honte d'avouer leurs rémunérations faramineuses. Encore ne disent-ils sans doute pas tout !
[7] Voir Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Déchiffrer les inégalités*, éditions Syros, 1999.
[8] Éditions du Seuil, 1999.
[9] Matthieu, chap. 25, versets 34-39.
[10] Christine Deviers Joncour dans *La putain de la République*.
[11] Jean, chap. 6, verset 54.
[12] Geneviève Bon, *La saison des bals*, R. Laffont.
[13] Voir dans *L'âge des extrêmes*, Éric Holsbawn, p.695-6 Édition Complexe, *Le Monde Diplomatique*, 1999.
[14] Isaïe, chap. 11, versets 6-7.
[15] À partir d'un décodage des mythes transmis par la tradition orale dans les peuples « primitifs ».

[16] Voir Jean-Pierre Vernant, *L'univers, les dieux, les hommes*, Seuil, 1999.
[17] Gérald Messadié : *Moïse*, Livre de poche.
[18] Genèse, chap. 8, versets 1 à 15.
[19] Ils sont redevenus trois. Genèse, chap. 18, versets 16 à 33.
[20] Genèse, chap. 24.
[21] Genèse, chap. 28, versets 10 à 19.
[22] Genèse, chap. 32, versets 23 à 32.
[23] Exode, chap. 19, verset 16.
[24] Exode, chap. 3, verset 8.
[25] Deutéronome, chap. 34.
[26] Deutéronome, chap. 2, verset 34.
[27] Josué, chap. 6, versets 21-24-26.
[28] Josué, chap. 8, versets 28-29.
[29] Josué, chap. 11, verset 14.
[30] Deutéronome, chap. 12, verset 31.
[31] Livre des Juges, chap. 19 et 20.
[32] 1er Livre de Samuel, chap. 8.
[33] 1er Livre de Samuel, chap. 31.
[34] 2e Livre de Samuel.
[35] 1er Livre des Rois.
[36] 2e Livre des Rois.
[37] Isaïe, chap.42, versets 1 à 9. Isaïe, chap. 52, versets 13 à 16 et chap. 53.
[38] Isaïe, chap. 49, versets 1 à 7.
[39] Isaïe, chap. 50, versets 4 à 11.
[40] Avec d'autres bien sûr, mais pourquoi particulièrement ce peuple-là ?
[41] La civilisation musulmane cousine du judéo-christianisme.
[42] 1re aux Corinthiens, chap. 1, versets 27-28.

[43] Matthieu, chap. 16, verset 26.
[44] I, Sam. 3. 20.
[45] I, Sam. 8. 5.
[46] Exode, chap. 3, versets 13-14.
[47] 1re Épitre de saint Jean, chap. 4, verset 12. Évangile selon Saint Jean, chap. 1, verset 18.
[48] « El » l'article « le » en espagnol; en arabe, c'est « Al » et Dieu s'appelle Allah !
[49] Simone Weil, *Intuitions préchrétiennes*, Fayard, septembre 2000. Voir pages 127 à 132.
[50] Voir Roger Caratini, *Jeanne d'Arc*, Éditions de l'Archipel, 1999.
[51] Voir *L'âge des extrêmes*, Éric J. Hobsbaum, Éditions Complexe, *Le Monde Diplomatique*, pages 687-698.
[52] Abigail Padgett, *Le visage de paille*, Éditions Rivages, 1997.
[53] Dresde : bombardement de terreur pour pousser la population allemande à rejeter Hitler : la ville plongée dans unocéan de feu par les bombes au phosphore au point que les gens mouraient d'asphyxie avant de brûler, le brasier gigantesque aspirant tout l'oxygène de l'air.
[54] Hiroshima-Nagasaki : la bombe atomique soit-disant pour accélérer la fin de la guerre mais en fait pour devancer les Russes dans la capitulation du Japon; et puis, il fallait bien essayer la nouvelle arme…
[55] Actes des Apôtres, chap. 1, verset 9.
[56] Nous, nordistes, on est plus belges que français.
[57] Matthieu. chap. 1er, versets 18-19.
[58] Gérald Messadié, *L'homme qui devint Dieu*, Éditions Robert Laffont, 1988, Livre de Poche.
[59] Jacques Duquenne, *Jésus*, Flammarion, 1994.

[60] Matthieu, chap. 18, versets 23-27 et Luc, chap. 7, verset 42.
[61] Voir *366 histoires de la Bible*, Hachette, Deux coqs d'or, 1994.
[62] Fiat : 3e personne du singulier du subjonctif-impératif, forme passive, du verbe « faire » en latin. Que la lumière soit faite – Que la lumière soit.
[63] Susan George, *Le rapport Lugano*, Fayard, 2000.
[64] Dans le Livre de la Genèse, chap. 22, et d'après le Coran.
[65] Actes des Apôtres, chap. 4, versets 32 à 34.
[66] Isaïe, chap. 60, Psaume 87.
[67] Psaume 137.
[68] Apocalypse, chap. 13, versets 13 et suivants.
[69] Apocalypse, chap. 12 et 19.
[70] Dans la prière de l'Église du dimanche après Noël.
[71] Son fils.
[72] Toujours.
[73] Une crotte.
[74] Sa femme.
[75] Un hareng saur.
[76] Regarde.
[77] S'achètera.
[78] Toujours.
[79] Sentir.
[80] Pourceau, cochon.
[81] Action catholique ouvrière.
[82] Parlant à l'enquêtrice.
[83] Elle est employée pour faire le ménage chez les prêtres de la paroisse.
[84] Racheter.
[85] Pourceau, cochon.

[86] Ouvrer = travailler.
[87] habile = vite.
[88] Regarder.
[89] Tombé.
[90] Regardais.
[91] Voyait.
[92] Genre de contremaître à la mine.
[93] Les charbonniers, les mineurs.
[94] Je travaillais.
[95] Des pantalons.
[96] Tombé.
[97] Chantiers.
[98] Ça tombe.
[99] Sortes de chariots.
[100] Chantait.
[101] Grosse usine sidérurgique où il y avait eu des licenciements.

SOMMAIRE